



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

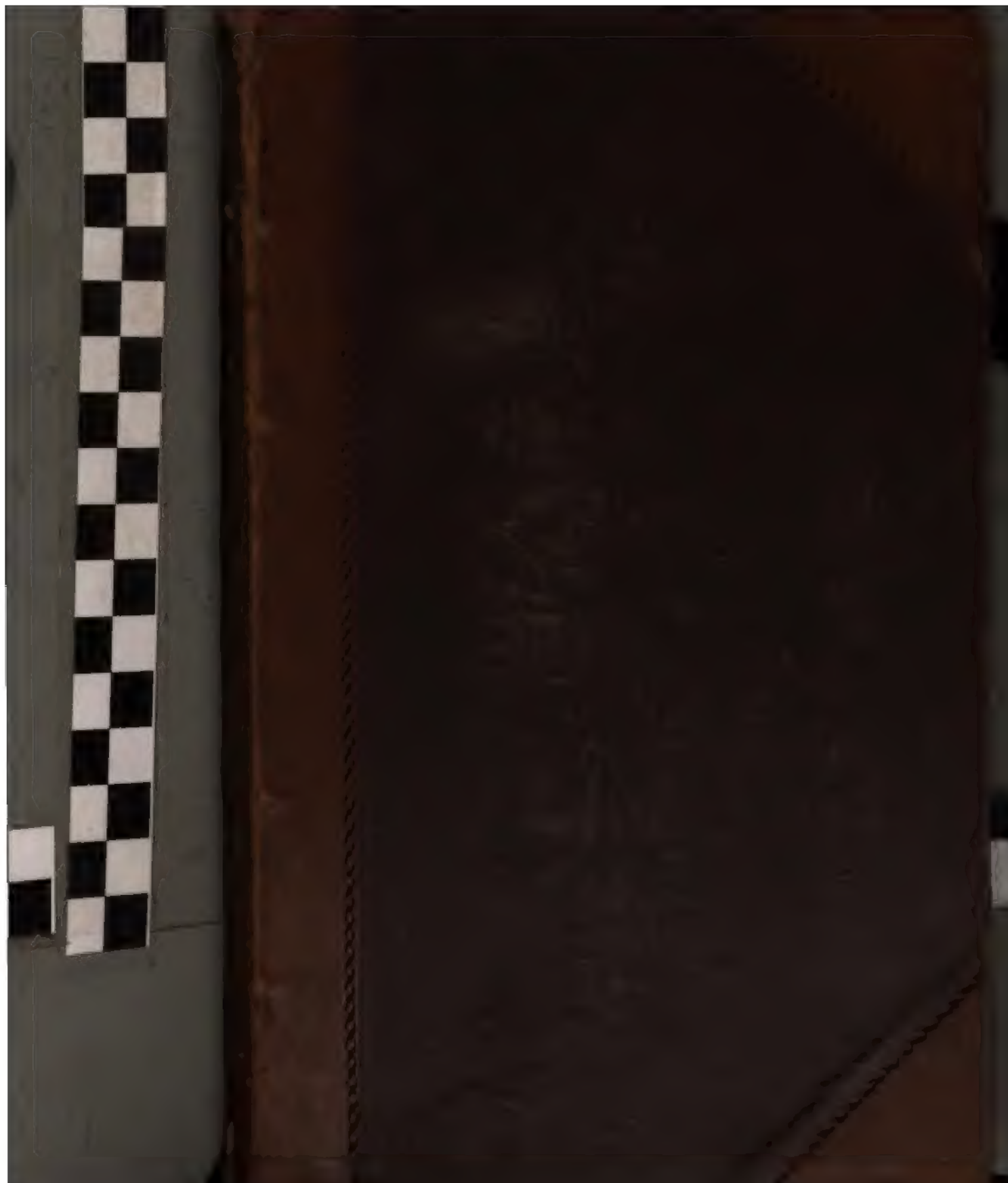
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600054538V

K . 9 . 28





.

.

.

.





**ARCHIVES**

**OU**

**CORRESPONDANCE INÉDITE**

**DE LA MAISON**

**D'ORANGE-NASSAU.**

---

**IMPRIMERIE DE J. ROERING,**  
**A LA HAYE.**

# ARCHIVES

OU

## CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA MAISON

### D'ORANGE-NASSAU.

---

#### Recueil

PUBLIÉ, AVEC AUTORISATION DE S. M. LE ROI,

PAR

M<sup>r</sup>. G. GROEN VAN PRINSTERER,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU LION NÉOIQUE,  
CONSEILLER D'ÉTAT.

---

*Première Série.*

**TOME VIII.**

**1581 — 1584.**

---

*Avec des Fac-similés.*

---

LEIDE,  
S. ET J. LUCHTMANS,  
1847.

240. a. 125.





Le septième Tome des Archives a paru en 1839. Sans fatiguer le lecteur par un récit déplacé de ce qui nous concerne, nous croyons cependant devoir justifier une interruption de huit années, par un double travail, qui se rattache d'une manière directe ou indirecte à la publication de ce Recueil; la *seconde Édition du premier Volume* et notre *Manuel de l'Histoire des Pays-Bas*.<sup>1</sup>

La réimpression du Tome premier nous a coûté beaucoup de peine, par les additions et modifications

<sup>1</sup> *Handboek der Geschiedenis van het Vaderland* (Leiden, S. en J. Luchtmans, 1841—1846).



nombreuses, fruit de nos investigations en France et en Allemagne, et surtout par la rédaction des *Prolégomènes*, que nous avons placés en tête de notre Collection. Il nous a paru convenable, pour l'intelligence des pièces inédites et de nos remarques, de réunir à l'entrée d'une Correspondance, à la fois intime et politique, des considérations générales sur la nature et la source de nos documents; sur les origines de la Maison d'Orange-Nassau, et sur la situation religieuse et politique de l'Europe et des Pays-Bas vers l'avènement du Monarque dont les desseins, conformes aux traditions du Papisme et aux tendances d'un pouvoir aspirant sans cesse à dépasser ses limites, rencontrèrent un noble et puissant antagoniste dans la personne de Guillaume Premier.

Toutefois ce travail pénible n'est aucunement comparable à la multiplicité des méditations et des recherches indispensables dans la composition du Manuel. Pour en apprécier les nombreuses et graves difficultés, il suffit de se rappeler la nature de cet ouvrage et ce qui, nous ne disons pas s'y trouve, mais devrait s'y trouver. Retracer les faits dont le développement forme l'histoire et en est, pour ainsi dire, l'organisme; marquer l'enchaînement des causes et de leurs résultats nombreux et divers; ne pas omettre des

détails, minutieux en apparence, mais qui, par leur liaison avec l'ensemble, acquièrent de la gravité et dont l'absence formeroit dès lors une lacune ; ne pas embarrasser et surcharger le récit, en y entremêlant des particularités, intéressantes sans doute en elles mêmes, mais qui, au point de vue général, doivent s'effacer ; faire apparôître, sous leurs véritables traits, les personnages dont l'influence sur la marche des affaires ou sur la direction des idées a été manifeste ; indiquer la variété et le caractère des époques se modifiant sous l'empire des vérités ou des erreurs dominantes en religion et en politique ; concentrer et résumer les événements dans une analyse qui ne dégénère ni en sèche nomenclature, ni en compilation indigeste ; tracer une esquisse qui, sous plusieurs rapports, soit déjà presque un tableau : surtout ne jamais perdre de vue, à travers les siècles, et au milieu de tant d'agitations, de crises et de luttes, l'unité qu'on retrouve toujours dans le développement de l'existence et du principe vital de la nation. Voilà les conditions sans lesquelles, selon nous, un livre de ce genre ne sauroit répondre à ce qu'on est en droit d'attendre de l'écrivain ; conditions sévères, mais indissolublement liées aux traits essentiels de l'ouvrage, et qui auroient dû, ce semble, en nous plaçant en face de l'idéal, nous

faire abandonner l'idée. — Ce n'est pas tout. Il falloit, à notre avis, se chargeant d'une mission pareille, en accepter la responsabilité dans toute son étendue; renoncer à tout ménagement envers les erreurs même les plus chéries, dans un pays où l'histoire, plus qu'ailleurs peut-être, a été dénaturée en tout sens par les préjugés et par les passions; se résoudre à suivre péniblement la trace des faits et celle des idées jusqu'au milieu des événements et des intérêts de nos jours; pénétrer jusqu'au plus vif des opinions et des susceptibilités contemporaines; afin de ne pas abandonner notre tâche où, par la proximité du récit, elle devenoit en même temps et plus importante et plus délicate; afin de faire connoître la liaison du présent avec des situations et des crises qu'on se plaît trop souvent à considérer sous un point de vue qui les en sépare; afin de montrer dans leur racine la véritable tendance des systèmes vantés, dont nous subissons encore le joug funeste; afin de faire, conformément au but de l'histoire, trouver des avertissements sérieux pour l'avenir dans les leçons vivantes du passé. Il falloit par dessus tout, à une époque, où la simplicité de la foi Chrétienne semble à plusieurs de l'exagération et du fanatisme, ne pas méconnoître les voies de Dieu manifestées clairement dans les destinées d'un

peuple, qui, par sa grandeur et par son déclin, est un témoignage éclatant de la fidélité des promesses et des menaces de l'Éternel. Si maintenant on demande, avec un redoublement de surprise, comment, en connoissance de cause, nous n'avons pas reculé, dans le sentiment de notre insuffisance, devant une entreprise pareille, nous répondons que, vû la position spéciale où la confiance du Souverain nous avoit placé, la mesure de nos forces ne pouvoit être, d'une façon absolue, la mesure de notre devoir. D'autres sans contredit étoient à même de faire franchir aux résultats nombreux et importants des investigations récentes, pour autant qu'on les avoit livrées à la publicité, les étroites limites du monde savant : toutefois ils ne pouvoient puiser à une source, dont l'accès nous étoit ouvert. Admis à examiner les papiers les plus secrets d'une Dynastie illustre; ayant seul le privilège de vivre au milieu d'un trésor de lumière, qui répand un jour nouveau sur le caractère des évènements et des hommes; entouré d'une infinité de documents, dont la suite rarement interrompue se prolonge jusqu'à la fin du siècle dernier, nous avons senti que, pour satisfaire aux obligations résultant de tels avantages, il ne suffisoit pas de communiquer, avec la lenteur qu'exige une publication scientifique, des pièces relatives à une

seule époque; mais que simultanément autant que possible, il falloit, avec le vif sentiment de l'étendue de notre tâche et de la brièveté et de l'incertitude de la vie, nous hâter de réunir, dans une revue de notre histoire entière, les enseignements recueillis par un commerce habituel avec les personnages les plus marquants des siècles écoulés. Ayant visité des domaines historiques qui ne furent et qui peut-être ne seront jamais accessibles à aucun autre voyageur, nous avons compris que nous serions inexcusable, en nous refusant, par timidité d'amour-propre, à communiquer sans délai nos impressions de voyage, nos souvenirs, nos découvertes. Dès lors on n'attribuera point à un excès de hardiesse une résolution prise par conviction d'un impérieux devoir: on nous pardonnera, si l'ouvrage, malgré nos efforts, est resté une très-imparfaite ébauche; et l'on ne s'étonnera plus que, durant plusieurs années, notre temps et nos forces aient été absorbés par la méditation de ce laborieux et indispensable travail.



Le huitième Tome de cette Série, à laquelle nous espérons pouvoir ajouter sous peu un *Supplément*, sera le dernier. Depuis l'abjuration du Roi jusqu'à la mort

de Guillaume I (juillet 1581—juillet 1584) il renferme, durant trois ans, environ 150 Lettres. Une indication rapide du contenu fera voir qu'il ne cède, en intérêt, à aucune partie de notre Recueil.

Parcourons les documents, pour y rassembler quelques particularités sur la Maison d'Orange-Nassau.

Le Comte JEAN, malgré tout ce qu'il avoit souffert, étoit disposé à retourner dans les Pays-Bas (p. 26); en attendant, il leur étoit fort utile en Allemagne. Au milieu de l'apathie presque universelle, il exhortoit les Princes Évangéliques à avoir plus de souci de leur intérêt et surtout de leur devoir; il adressoit aux fauteurs de l'influence Espagnole et Papiste de très-rudes vérités, témoin ce méprisable Comte Salentin d'Isembourg (Lettre 1115), ci-devant Archevêque de Cologne et ballotté alternativement vers Rome ou vers la Réforme, au gré de ses caprices et de ses passions. Affrontant le courroux de l'Empereur lui-même, il s'attiroit des haines dangereuses, et prévoyoit, sans néanmoins vouloir modifier sa conduite, que bientôt à Dillenburg même il ne seroit plus en sûreté (p. 285) On le retrouve partout avec ses excellentes qualités; son activité infatigable, son zèle, sa constance, sa pitié;

encourageant les uns , exhortant les autres . montrant à tous la voie dans laquelle il étoit urgent de marcher ; sincère et naïf (p. 187) ; assaisonnant de mots piquants ses discours ; parfois , dans une juste indignation ; sachant manier le sarcasme (p. 182) : ramenant toute chose au service de Dieu et se soumettant , en chaque circonstance , aux dispensations du Seigneur. « Il est , » dit-il , « puissant et sage pour maintenir Sa » cause : nous ne prétendons pas Lui prescrire quand » et par qui et de quelle manière Il doit nous aider. » Pourvu que notre but soit légitime et que nous cherchions Sa face , pourvu que nous soyons et demeurions avec Lui , Il se laissera trouver et sera avec nous » (p. 175). — A cette époque encore il augmenta considérablement le nombre des services que lui et les siens rendirent , sans ménager leurs biens ni leur vie , au Prince d'Orange et aux Pays-Bas ; services inappréciables , dont on peut lire , à la fin du volume , un résumé fort intéressant (N° 1182°).

Son fils , le Comte GUILLAUME-LOUIS , se montre digne de lui , même en ne suivant point ses avis. Voici comment. La tendresse et la sollicitude paternelle faisoient vivement souhaiter au Comte JEAN le retour du jeune homme ; il vouloit le fixer en Allemagne ; mais lui , identifiant déjà son existence avec celle d'un pays

ou le sort de la cause Évangélique sembloit devoir se décider par les armes, expose son désir de se vouer à cette sainte lutte, dans quelques lignes d'une admirable simplicité: « Selon moi, » dit-il, « le motif de cette guerre se rapporte uniquement à la gloire de Dieu et à la liberté de la patrie; pour lesquelles de tout temps les hommes courageux ont combattu et acquis une réputation immortelle; chacun sait que mon Seigneur le Prince, et votre Seigneurie et vos frères n'ont épargné en cela ni leur fortune ni leur sang; par la Providence de Dieu, leurs efforts ont obtenu un succès étonnant; moi aussi je suis intimement persuadé que j'agis selon la volonté Divine en n'ayant d'autre vœu que de servir ici l'Éternel. » (p. 46).

Nous ferons remarquer encore, pour sa tendresse envers la personne et tous les enfants de son époux, les Lettres de LOUISE DE COLIGNY (par ex. les Lettres 1176 et 1179). — Enfin on ne lira pas sans attendrissement deux billets de LOUISE JULIENNE, fille de Guillaume Premier, qui devint l'épouse de l'Électeur Palatin. Agée de huit ans, elle écrivoit à son oncle, après l'assassinat du Prince: « nous avons fait une si grande perte, toutes mes petites sœurs et moy, que ne savons à qui mieux nous en plaindre que à vous, que nous supplions très-humblement nous vou-



»loir estre père et bon oncle, affin que nous puissions  
 »tousjours estre continuez en la religion où feu mon-  
 »sieur nostre père nous a faict norrir jusques à pré-  
 »sent» (p. 449) ; et cinq mois après : « vous supliions ne  
 »permettre point que nous soyons mises és mains de  
 »ceux, qui nous voudroient norrir en autre religion  
 »que feu Monseigneur et Madame nostre mère ne  
 »nous ont commandée; » (p. 479.)

Quant au PRINCE D'ORANGE lui-même, ce Tome est riche en documents relatifs à ses actions et à son caractère ; mais tout ce que nous pourrions dire à ce sujet, s'identifie avec ce que nous avons à remarquer sur le cours des grands événements politiques.

En jetant un coup d'oeil sur cet espace de trois années, on distingue deux parties à peu près égales, dont le mois de janvier 1583, par le funeste événement d'Anvers, forme la limite.

Voyons d'abord les dix-huit mois qui suivirent l'abjuration du Souverain.

L'agitation fut grande après ce pas décisif. Tranchant de nombreuses difficultés, il amenoit néanmoins des complications nouvelles. Philippe II alloit redoubler ses efforts en face d'une déclaration pareille. La

rupture complète et définitive devoit déplaire extrêmement aux nombreux Papistes ; une réconciliation , basée sur le rétablissement et même sur l'extension des Privilèges , eût été possible ; maintenant , loin de gagner , ils avoient tout à perdre , devant se résigner à des sacrifices incalculables , pour amener le triomphe et consolider la suprématie d'une croyance en opposition directe avec leur foi. En outre l'avènement d'Anjou scandalisoit un grand nombre des partisans les plus zélés de la Réforme ; car le Prince d'Orange , faisant accepter pour Seigneur un Prince François professant la religion Catholique Romaine , avoit agi l'après des vues , qui sembloient à plusieurs d'entr'eux conformes moins aux préceptes de la Parole Divine , qu'aux conseils trop subtils de la politique. Il avoit donc réussi , il est vrai , à former une espèce de tiers parti , réprimant à la fois l'ardeur des Protestants et des Papistes ; mais cette combinaison , nécessaire peut-être , ne pouvoit rallier les extrêmes , créoit un nouveau germe de désunion , et devoit tout au moins , en donnant lieu à des soupçons divers , briser le ressort de l'énergie et l'aiguillon de l'enthousiasme. La lassitude , le découragement , la défiance mutuelle , les méfiances et les intrigues de tout genre étoient à l'ordre du jour. Dans plusieurs Provinces on subissoit la guerre

avec toutes ses horreurs; par ex. en Gueldre, où le désordre et la rapine des soldats, appelés à défendre les habitants, étoient plus à craindre pour eux que les incursions de l'ennemi. Un ministre Réformé écrit: « toutes affaires militaires et politiques marchent ici » comme de coutume, c'est à dire, à reculons; jour- » nellement on voit croître le désordre, et, si Dieu » n'ouvre les yeux de ceux qui dorment, la fin sera pire » que le commencement. Puisse la cruauté des soldats, » qui surpasse celle des Turcs, avoir un terme. » (p. 49). « Nous prions constamment le Seigneur qu'Il veuille » nous retirer de cette vallée de larmes, ou bien, par Sa » miséricorde, introduire un meilleur ordre dans le » pays » (p. 65). — Le Prince ne pouvoit réussir à maîtriser les divergences de l'intérêt particulier; telle Province, telle ville, dans le sentiment de son importance et de sa force, refusoit obstinément de se plier aux exigences du salut général, et en agissant à sa guise, rendoit impossible de mettre quelque suite ou quelque unité dans l'exécution des plus sages desseins. Certes il n'avoit pas tort d'affirmer: « ceste forme de Gouvernement et » conduite de la guerre estant démenée par tant de » gens et si différemment, selon l'appétit et humeur » d'un chacun, souventefois bien peu expérimentez » au faict de la guerre, ne peult longuement consister,

ains à la fin doit nécessairement amener notre totale ruine » (p. 18). Ce déplorable état de choses ne devoit pas s'améliorer par la présence d'Anjou. De toutes parts on ne songeoit qu'à resserrer les limites d'une autorité qu'au contraire, même dans son étendue primitive, il trouvoit, non sans raison peut-être, indigne de lui. Encore si Elizabeth, au lieu de tromper ses espérances, eût donné, avec moins de belles protestations, des secours plus efficaces, peut-être Anjou, agissant d'après les inspirations du Prince d'Orange, eût-il pu donner à la lutte une impulsion nouvelle; mais les irrésolutions de la Reine d'Angleterre, considérée longtemps comme son plus ferme soutien, paralysoient sa force et menaçoient de lui attirer la déconsidération et le mépris.

Toutefois il y avoit à cette triste position un côté favorable; Anjou n'étoit pas uniquement un embarras de plus. C'étoit beaucoup d'avoir dans l'unité du pouvoir monarchique un centre commun; Seigneur des Pays-Bas, le Duc pourroit insensiblement faire respecter des droits qu'on ne reconnoissoit encore que par de vaines paroles et par de magnifiques solennités. Malgré les tergiversations de la Reine Elizabeth, malgré les intentions douteuses de Henri III, les relations d'Anjou avec l'Angleterre et la France étoient assez intimes pour don-

ner à la cause des Pays-Bas un notable relief. D'ailleurs il avoit contribué et contribuoit encore à leur défense. En 1581 il délivre Cambrai; en 1583 il amène des troupes; on attendoit le Prince de Condé (p. 51) et, qui plus est, on pouvoit s'apercevoir que le Roi de France, frère d'Anjou, sous les dehors de la paix, faisoit réellement la guerre à l'Espagne. Granvelle écrit: «je ne vois ce que l'on peut appeller rompture de guerre, si ce qu'ilz font ne l'est» (p. 11): «faisant le Duc d'Anjou ce qu'il faict du seu et consentement de son frère et avec son assistance» (p. 96). «Je n'achève jamais de continuellement poursuyvre que à ce coup l'on mette le tout pour le tout, et que l'on ne comporte, ny aux François, ny aux Anglois, les termes dont ilz usent: car je ne sçay ce que nous pourrions despendre dadvantaige, si nous estions en guerre ouverte» (p. 111). — Le Prince affirmoit avec vérité que la présence et le secours du Duc avoient fait un mal considérable à l'ennemi. En outre dans d'autres pays les évènements et les dispositions des Souverains et des peuples étoient de nature à nourrir et fortifier les espérances de la Réforme. En France la Ligue naissante étoit tenue en respect par les Protestants. Le parti Évangélique en Allemagne avoit un grand pouvoir; et l'on se flattoit que, malgré la cou-

table indifférence de plusieurs, au jour du danger, il ne manqueroit ni de résolution, ni d'audace. Les affaires de Portugal occupoient les pensées et les armes de Philippe II, et ses délais perpétuels désespéroient ses plus fidèles ministres. Granvelle écrit : « ces longueurs et dilations, dont l'on use icy, me tuent et ruynent noz affaires et je perdz espoir d'y pouvoir donner remède ; car le naturel de sa Ma<sup>te</sup> y encline » (p. 20). « Ces irrésolutions et dilations nous ruynent, mais je ne vois ordre et n'y espère remède, pour ce que le maistre veult tout faire et il y a tant d'affaires que l'ung empesche l'autre, et bien souvent, par ce moyen, rien ne se faict du tout » (p. 55). Vers le commencement de 1583 le Prince de Parme, malgré ses talents extraordinaires, avoit peine à résister à ses nombreux antagonistes. Les prévisions du Prince sembloient se réaliser ; l'édifice chancelant du Gouvernement nouveau pouvoit devenir stable ; mais il falloit avant tout de la prudence, de la douceur, une conduite active et magnanime, un dévouement incontestable aux libertés et aux intérêts du pays ; il falloit mériter la confiance et l'affection du peuple ; tel étoit le véritable et unique moyen pour mieux établir et consolider un pouvoir naissant et disputé. Cette condition ne fut pas remplie ; le contraire eut lieu ; et ce

fut précisément lorsqu'on voyoit enfin poindre une lueur d'amélioration et de progrès, qu'Anjou, afin de se débarrasser tout à coup des entraves auxquelles il avoit dû se soumettre, eut recours à la perfidie et à la violence, et renversant en un jour ce que, depuis des années et à travers des difficultés innombrables, la sagesse du Prince avoit élevé, se perdit lui-même et précipita les Pays-Bas dans une crise qui sembloit devoir aboutir à leur asservissement final.

Les documents relatifs à la seconde phase du Volume (janvier 1583—juillet 1584) en forment la grande moitié (p. 140—510). C'est ici la dernière partie de la vie de Guillaume I.

Il avoit encore des jours pénibles à traverser.

Plusieurs Lettres donnent une idée de la surprise et de l'indignation causées par cette tentative inouïe de trancher par l'épée les engagements les plus sacrés. Les adversaires des relations avec la France déplo-roient qu'on n'avoit pas tenu compte de leurs craintes et de leurs conseils. « Certes les gens devroient ouvrir » les yeux, » écrit le Landgrave Guillaume, « et ne pas » se laisser séduire par des paroles emmiellées: il est » clair, comme le soleil, que le but unique est d'extrir-



«per la Religion. Nous avons été toujours fort étonnés  
 «que le Prince confiât la défense de la religion à ses  
 «antagonistes, prenant ainsi les loups pour gardiens  
 «des agneaux. Nous n'en avons jamais espéré rien de  
 «bon; craignant un second coup de maître, dans le  
 «genre de la St. Barthélémy» (p. 141).

Maintenant du moins ceux qui s'étoient défiés d'An-  
 jou croyoient pouvoir s'attendre à ce qu'une expérience  
 si chèrement achetée portât son fruit. Toute réconcilia-  
 tion leur sembloit absurde et illicite. Le Duc, afin de  
 s'affranchir des conventions stipulées sous la foi de  
 serments réciproques et solennels, n'avoit pas reculé  
 devant le massacre de ses sujets; et «nous ne concevons  
 «pas,» écrit encore le Landgrave, «comment le paysan  
 »dont le fils a été mordu par la vipère et la vipère à  
 »laquelle le paysan a asséné un terrible coup de  
 »hache, peuvent dorénavant habiter ensemble et s'ac-  
 »corder une confiance mutuelle» (p. 164). Le Comte  
 Jean de Nassau, s'adressant au Prince, malgré les  
 ménagements respectueux de sa Lettre, ne dissimule  
 point que les bien-intentionnés sont au plus haut degré  
 surpris et consternés des rumeurs qui leur parvien-  
 nent relativement à un essai de rapprochement avec  
 un personnage de la race des Valois, qui, d'une ma-  
 nière si tragique, s'étoit montré imbu de l'esprit



perfide et sanguinaire de cette odieuse famille. Il se flatte que le Prince ne méprisera pas l'avertissement terrible qu'il vient de recevoir; il y auroit en cela un double péché. Il aime à croire que des bruits aussi invraisemblables sont faussement accrédités (p. 150, 154).

Toutefois ces bruits étoient la simple vérité. Malgré la folie criminelle d'Anjou, le Prince considéra toujours une réconciliation franche et complète comme la dernière ancre de salut. Il en exposoit la nécessité, il en énuméroit les avantages dans ses entretiens (p. 460 svv.) et dans ses Lettres (p. 220). Avoir, dans la lutte contre l'Espagne, la France pour amie ou pour antagoniste (p. 544), voilà les deux partis entre lesquels, selon lui, il falloit choisir. Les motifs pour lesquels on s'étoit résigné à accepter Anjou, demeuroient les mêmes; en tout cas, il seroit maintenant facile de se garantir, par des stipulations efficaces, contre tout abus de pouvoir. Plusieurs entrevirent bientôt, même à travers les préjugés du désappointement et de la haine, la justesse de telles remarques. Il est à croire que, nonobstant les colères, les antipathies et les craintes d'ailleurs fort naturelles et légitimes, un sentiment de nécessité absolue eût fait prévaloir ces avis; si tout à coup des espérances

troupeuses n'eussent brillé du côté de l'Allemagne. L'Archevêque de Cologne venoit de se déclarer pour la Réforme. La sentence de Rome ne s'étoit pas fait attendre. Les Catholiques Romains, pour faire respecter la condamnation du Pape, avoient recours aux armes. La guerre alloit éclater. Quoi de plus naturel disoit-on, que de faire cause commune ! La force des événements et la communauté désormais incontestable d'intérêts et de dangers alloit amener enfin cette unité de conseils et d'efforts qu'on avoit si longtemps désirée en vain. Après avoir aidé les Princes Évangéliques à terminer heureusement l'affaire de Cologne, ceux-ci, à leur tour, viendroient mettre fin à la lutte des Pays-Bas.

Le Prince n'avoit guère confiance en Truchsess, qui, d'après tout ce qu'on avoit appris de lui, tant en secret qu'en public, s'étoit toujours montré un des ennemis les plus ardents de la religion (p. 94). Il avoit mené une vie indigne d'un Chrétien (p. 34) et la pureté de ses motifs étoit, pour le moins, fort douteuse. D'ailleurs plusieurs passages de notre Correspondance montrent assez qu'il n'étoit pas de taille à exécuter ses hardis projets. Dans une Instruction confidentielle donnée par le Comte Jean de Nassau, on avoue que l'Électeur connoit imparfaitement la

doctrine dont il se pose le défenseur; qu'il ne s'entend ni à l'administration ni à la guerre, qu'il met sa confiance dans de grands personnages et néglige des ressources assurées, parcequ'il les considère comme au dessous de lui; qu'il n'a ni conseillers ni serviteurs, et ne songe point à distribuer le travail; qu'il ne s'est préparé en aucune façon à cette oeuvre et n'a pas fait le moindre approvisionnement (p. 197). Le Landgrave écrit: «il est déplorable qu'un si mauvais joueur »joue si beau jeu; on ne conduit pas des affaires si »importantes avec un tel manque de réflexion et de »préparatifs; d'après le vieux proverbe, il faut pour »la danse plus qu'une paire de souliers neufs» (p. 166). Néanmoins le Prince, malgré son opinion défavorable, observant la tournure des affaires et la pente générale des esprits, ne se refusoit pas au projet d'une Ligue avec le parti Évangélique en Allemagne. Seulement il vouloit deux choses; d'abord qu'on se gardât de repousser, égaré par des illusions funestes, un secours prochain et sûr, en vue d'un secours éloigné et fort incertain; ensuite que l'assistance qu'on donneroit à l'Électeur, pour être réelle et proportionnée à la grandeur du péril, fût le résultat d'une délibération commune et d'un consentement général.

Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Les répu-

guances contre Anjou, qui n'avoient cédé qu'à l'imminence des périls, devinrent insurmontables, dès qu'on crut pouvoir se passer encore de lui. Les espérances de beaucoup de Réformés étoient exagérées, et leur fausse confiance artificieusement nourrie par la contenance et les discours des Papistes. Le Prince l'atteste : « les Papistes et Espagnolisez de leur naturel fins et rusés plus que nous aultres, . . . eulx mesmes persuadoient à tout le monde, que, veu ceste grande entreprise des protestans d'Allemagne, les papistes de ces pays estoient perdus, que le Roy d'Espagne ne pourroit résister contre telle et si grande armée des dicts protestants, et pourtant qu'il ne restoit sinon s'adresser aux Princes et Seigneurs de la religion, et que nous aultres n'avions plus besoin de faire aucune alliance ou amitié avec quelque potentat n'estant point de nostre religion » (p. 313). Et l'historien van Reid, dont on trouve ici des Lettres intéressantes, faisant mention des négociations avec Truchsess, écrit : « presque toutes les villes importantes et la commune désirent ardemment cette affaire, et rien ne nuit plus au Duc, pour son acceptation, dont on délibère en ce moment, que le changement survenu en Allemagne » (p. 216).

Encore s'il y eût eu moyen de s'entendre, pour

fournir des secours en temps opportun; mais il n'y avoit ni union, ni concert. On peut consulter à cet égard la Lettre du Prince aux Quatre Membres de Flandre (L. 1129); on y verra comment cette Province, surtout par l'influence tracassière de la ville de Gand, au lieu de se concerter avec la Généralité, agissoit d'après ses inspirations et ses fantaisies particulières, et envoyoit à l'Électeur des députés avec de belles paroles, mais qui ne pouvoient apporter à l'union projetée nul fondement solide et réel.

Si du moins on se fut réuni pour faire face aux dangers immédiats et subvenir aux besoins les plus pressants. Mais non. Il n'y avoit, comme dit le Prince d'Orange, « point de gouvernement général dans le »pays» (p. 233). Chacun sembloit agir pour soi. Environné de périls on se plongeoit dans une vaine sécurité. « Chaque Province vouloit se garder elle même, »chassant et cassant partout les gens de guerre, tant »naturels qu'étrangers, s'attendant et se reposant »tousjours à la venue de l'armée des seigneurs et villes »protestants. » (p. 316). Les fâcheux résultats ne se firent pas attendre. Favorisé par une négligence si extrême, l'ennemi marcha de succès en succès. « Ces menées »et façons de faire, »écrit le Prince, « nous ont enfin causé »la perte de onze ou douze bonnes, belles et fortes villes,

« par dessus la meilleure partie de Flandre , assçavoir  
 « du pays de Waes , lequel , pour le desgast précédent  
 « des aultres pays , donnoit principalement nourriture  
 « aux pays de Brabant et de Flandre ; laissant encore  
 « à parler , pour l'extrême regret que j'en ay , de la perte  
 « que par mesme moien nous avons faict de cent égli-  
 « ses réformées et davantage , avec plusieurs passages  
 « et aultres places d'importance. » (p. 316).

Bientôt les nouvelles d'Allemagne devinrent accablantes. Rien ne justifie si bien la politique du Prince d'Orange dans ses prédilections pour la France , que le cours misérable et la triste issue de la guerre de Cologne. Il falloit , s'écrioit-on , avoir recours aux Princes Protestants au delà du Rhin ; à ce vaillant Duc Casimir et à tant d'autres , auxquels il ne manquoit qu'une occasion pour faire éclater la ferveur de leur zèle et la grandeur de leurs talents. L'occasion fut offerte , et mit en évidence l'engourdissement des uns , l'impéritie des autres , l'inconstance ou la pusillanimité de tous ceux sur l'appui desquels on avoit compté. En Casimir il n'y eut de brillant que ses promesses ; et le Comte Jean de Nassau , grand adversaire de l'alliance Française et dont par conséquent le témoignage sous aucun rapport ne sauroit être suspect , affirme que c'est bien moins faute de moyens que de bonne

conduite, qu'on se trouve dans la détresse; et résumant la situation, il la compare aux prédictions du Sauveur touchant la fin du monde: « car la sécurité et » l'aveuglement, l'avarice et l'ambition, la défiance et » la pusillanimité augmentent tellement dans toutes les » classes et il y a une telle absence de zèle pour la parole de Dieu et d'amour pour la patrie; une telle indifférence pour l'utilité publique et le bien du prochain, » si peu de vertu et de courage que certes on ne sauroit » attendre que le courroux et le jugement de Dieu. » (p. 276). — Le Prince d'Orange étoit en droit de répondre aux observations parfois acerbes qui lui venoient d'Allemagne: « Les Princes d'Allemagne ont » esté si souvent sollicitez, et nous n'en avons receu » aucun secours, ny apparence, non pas en parolles » seulement, et quand nous le recevriens, nous sentirions peult estre ce secours grief, pour raison de la » diversité de la confession: mais voians et cognoissans que devant leurs yeux ils laissent fouler à deux » pieds par les papistes leur propre frère, qui soustient » une si juste cause à leur porte, voire dedans leurs » entrailles, je ne pense pas debvoir estre estimé de si » peu de jugement qu'on me puisse mener jusques » dedans la fosse par parolles. » (p. 544.)

La ruine de Truchsess étoit pour les Pays-Bas un



coup fatal. Les illusions auxquelles on s'étoit livré avec tant d'abandon, firent place à la plus affreuse réalité. Le découragement étoit sans bornes ; le mal sembloit sans remède. La cupidité ou la crainte développoient de nombreux germes de trahison. Chacun songeoit à faire sa paix avec le Roi, à rentrer en grâce, à obtenir des conditions moins défavorables par une soumission prompte et complète. La Correspondance fournit des détails sur la conduite méprisable du Comte de Berghe, jetant enfin le masque et justifiant les plus affreux soupçons (p. 288) ; sur la trame ourdie par le Prince de Chimay, et sur les négociations particulières de Bruges et de Gand (p. 385). On mettoit en oubli les devoirs envers la Généralité ; les Nobles, les Villes n'hésitoient plus à sacrifier, en vue de leurs propres espérances, tout ce qui avoit rapport au salut commun.

De toute manière la situation devenoit, de jour en jour, plus critique et désespérée. L'ennemi envahissoit les Provinces méridionales, affoiblies par la défection du pays Wallon. Les Papistes triomphoient en Allemagne ; on avoit dans le nouvel Électeur de Cologne, Prince de la Maison de Bavière, un voisin dangereux et puissant ; la Ligue en France devenoit menaçante ; il n'y avoit rien à attendre d'Elizabeth, « qui, » écrit le Prince, « va aussi être assaillie par le Roy d'Espagne »



le *Prin.*, et tantôt que celui-ci, par ses succès en Por-  
 tugal, alloit être à même de pousser la guerre des  
 Pays-Bas avec un redoublement de vigueur, soit le  
 Duc d'Anjou, auquel les États-Généraux abandonnés  
 de tous avoient de nouveau recours, soit le Roi son  
 frère, dont la bienveillance et le consentement étoient  
 nécessaires, exigeoit des garanties dont il n'avoit pas été  
 question jusqu'alors, et à la faveur desquelles il seroit  
 facile, en réitérant une tentative coupable, d'anéantir  
 les droits et les privilèges du pays. Et ce qu'il y avoit de  
 plus inquiétant encore, c'étoit les sentiments et les  
 vœux de la majeure partie du peuple; les uns favorisant  
 le Roi d'Espagne, les autres voulant la paix à tout prix;  
 même à celui de leur conscience et de leur liberté.  
 Le Prince d'Orange le rapporte: «il y a desja bonne  
 »espace que l'on ne tient pardeçà quasi propos que  
 »de réconciliation et paix avec le Roy d'Espagne, et  
 »cela mesme avec instance et démonstration bien  
 »ouverte de la désirer sur toutes choses, estant venus  
 »les affaires si avant, voire entre aucuns s'estans  
 »tousjours réclamés d'estre de la religion, jusques à  
 »dire et publier tout ouvertement qu'il vault beaucoup  
 »mieux de se réconcilier et s'accorder avec le Roy  
 »d'Espagne, obtenant tant seulement permission de  
 »la conscience, que ayant exercice libre de la religion,

«demeurer plus longtemps en guerre» (p. 317). Dans des circonstances pareilles l'ascendant des ennemis de la Réforme étoit presque irrésistible et universel : « Nous » n'aurions par deçà encoires faulte de moiens , si , par » les mauvais offices des papistes et Espagnolisez , les » bons ne fussent non seulement intimidéz , mais » aussy du tout destournez de leur debvoir et office » (p. 319). La timidité et l'inertie des bons contrastoit avec la hardiesse et l'activité des méchants. Comment donc soutenir plus longtemps la lutte contre le pouvoir et les influences de la superstition et de l'absolutisme , sans alliés , sans amis , dans un pays en proie à des calamités intolérables , livré à la discorde , où il étoit à la fois indispensable et impossible de parvenir à un concert général , et où le succès de l'ennemi promettoit à beaucoup d'entre les habitants le triomphe de leurs opinions religieuses , à beaucoup d'autres la délivrance au moins d'une partie de leurs maux !

En voyant ici le Prince d'Orange de nouveau en prise avec les plus terribles revers , remarquons d'abord qu'on ne pouvoit lui imputer la perte du pays ; et qu'au contraire on étoit tombé dans ces extrémités , en repoussant ou négligeant ses avis. « Je puis sans vantise

«~~dire~~, avec ~~bonne~~ conscience devant Dieu et les hom-  
 «~~mes~~, de m'estre tellement en tous endroits acquité  
 «~~en tout~~ ce qui pouoit concerner le bien de nos affaires,  
 «~~que~~ je m'assure assez qu'elles ne seroyent venues  
 «aux termes ausquelz nous les voyons présentement  
 «réduitz et n'aurions aussy eu les pertes de tant de  
 «villes, plat pays, et places fortes, si l'on auroit voulu  
 «écouter et se conformer à mes conseils» (p. 518). A  
 bon droit pouvoit-il écrire au Comte Jean de Nassau:  
 «Quand à mon honneur, puisqu'il faut que je le dé-  
 «fende, il me sera plus licite, parlant à mon frère, de  
 «parler plus hardiment, que si je parlois à un estranger  
 «de nostre maison. Y-a-il quelcun qui se puisse glori-  
 «fier (la gloire toutesfois en soit à Dieu) d'avoir plus  
 «travaillé, plus souffert, plus perdu que moy, pour  
 «planter, avancer, maintenir les Églises, que je n'ay  
 «faict? S'il y en a de perdues, que Dieu m'avoit faict  
 «la grâce de conserver un temps, ont-elles pas esté  
 «perdues pour avoir suivi ce conseil, qui est trouvé si  
 «bon par mes accusateurs, et au contraire me peult  
 «on monstrier une seule ville perdue de celles qui  
 «m'ont obéi? mais aussitost que l'ennemi a senti que  
 «mon conseil estoit creu, a-il pas cherché son proufit  
 «ailleurs?» (p. 547).

Observons ensuite que le Prince ne songe jamais

à séparer sa cause de celle des Pays-Bas. D'autres semblent y avoir songé pour lui (Lettre 1156), et le Landgrave Guillaume écrit qu'en considérant l'infidélité dont le Prince est journellement la victime, il ne sauroit déconseiller une réconciliation avec le Roi (p. 385). Lui même nourrissoit d'autres pensées. Il jugeoit le Roi irréconciliable; tout accord lui sembloit un piège (p. 362); en outre, ajoute-t-il noblement, « Quand Dieu me feroit la grâce de me pouvoir (après avoir appointé) retirer en quelque lieu de seureté, . . . toutesfois ce nombre infini de peuple et de gens de bien, qui ont embrassé la religion et se sont opposez à ceste cruaulté et tyrannie, en quel lieu se pourroient-ils retirer? » (p. 360).

Loin de perdre courage, « puisque nous sommes venus, » dit-il, « à tel estat, je ne vouldroys de mon costel obmectre aulcune chose qui pourroit servir au redressement de nos affaires » (p. 318). — « Je ne voy point encoires que quatre vingts mil hommes me viennent sur les bras, conduicts par un Duc d'Alve; comme aultresfois, estant beaucoup plus foibles, je les ay sentis, et néantmoins Dieu ne m'a point pour lors abandonné, et encore j'estime qu'Il ne le fera aujourd'hui » (p. 351). « Je confesse bien, si je prenay conseil avecq la chair et cest entendement humain,

» que je trouveroi grande matière et subject d'estonne-  
 » ment ; mais , puisque c'est la cause de la gloire de  
 » Dieu et de nostre conscience , de la liberté du païs , de  
 » la conservation de la vie de tant de gens de bien , . . .  
 » je ne puis aultre chose résouldre , sinon que , m'es-  
 » tant recommandé à Dieu , je conclu qu'il reste d'ap-  
 » porter à tels dangers une constance jusques à la fin ,  
 » me résouldant que nuls dangers pour moy et pour  
 » les miens , ne sont à comparer à une misérable désér-  
 » tion , que je feroi d'une si bonne cause , si je venoi à  
 » délaisser un si saint et honorable parti que j'ai  
 » suivi jusques à présent » (p. 352).

La ruine de l'Eglise Réformée devoit être la consé-  
 quence immanquable d'une paix avec l'Espagnol. —  
 » Je suis délibéré de finir mes jours et de n'appoincter  
 » jamais avecq l'Espagnol , sachant que de tel appoinc-  
 » tement dépendroit la ruine des Eglises de ce païs et  
 » de plusieurs autres , une tyrannie générale sur tous  
 » les subjects de ce païs , et particulièrement la dé-  
 » struction de toute nostre maison » (p. 348). Les néces-  
 sités de la guerre donnoient la prépondérance aux Ré-  
 formés et comprimoient le Papisme. La paix devoit  
 incessamment détendre ce ressort conservateur. Même,  
 si , par impossible , on eût obtenu la liberté de culte , des  
 stipulations pareilles eussent été de fort courte durée.

« La puissance du Roy d'Espagne est telle en ce país ,  
 » que sans y faire passer ny Espagnol , ny Italien , en  
 » moins d'un an , sans aucune armée , il peult extermi-  
 » ner la religion presque de tout le país et, peu de temps  
 » après , de tout le reste de nos voisins. Le nombre de  
 » peuple qui le favorise et qui est de sa religion , sur-  
 » passe infiniment quasi par tout , qui fera tout ce que  
 » luy sera commandé par l'Espagnol » (p. 358).

Le mobile du Prince étoit donc, non une obstination ambitieuse , mais un zèle ardent pour le maintien de la foi. On insinuoit , il est vrai , qu'un désir démesuré de gloire personnelle étoit son principal motif. Il jugeoit inutile de se laver d'un reproche pareil : « de répondre  
 » à ce qu'on dict que j'ay assez rendu mon nom célé-  
 » bre , je ne pense pas qu'il en soit de besoin , puisque  
 » jamais telle vanité ne m'a esmeu à souffrir tant de  
 » travaux et tant de pertes et à soustenir telles et si  
 » dangereuses inimitiés » (p. 354).

Mais , dira-t-on , le Prince ne perdoit pas de vue son intérêt particulier ; il étoit même sur le point de recueillir le fruit de ses labeurs. Il alloit devenir Comte de Hollande et de Zélande , et , bien que cette récompense fut doublement méritée , néanmoins , en voyant la proximité d'un triomphe si éclatant , il est malaisé de croire à un zèle entièrement désintéressé.

Une observation attentive des faits dissipe les opinions généralement admises à cet égard. Non seulement le Prince ne céda qu'à des instances réitérées, mais on lui offrit plutôt une ombre que la réalité du pouvoir. Nous avons traité ce sujet avec quelque détail (p. 410—428). Le Prince sentoit la nécessité de se replier sur les deux Provinces, d'où il avoit pris son point de départ. « Chascun se gouvernant à sa fantaisie et luy restant seulement un nom spécieux de tiltre d'honneur, il n'avoit pu exécuter chose d'importance, ni en assaillant, ni en défendant » (p. 370). « Voiant un tel désordre et prévoiant, voire sentant par effect les mauls qui en pouroient ensuivre, continuant tousjours cependant la sollicitation de ceste union générale de toutes les provinces, non point de nom, de tiltre, et en pappier, mais de courages, volontés, moiens et facultés, a trouvé estre nécessaire d'adviser les moiens, en attendant que ceste générale union se pourroit résouldre et mettre en practique, de joindre ce pendant le plus qu'il pourroit de villes et provinces, affin qu'icelles, servants de rempart ferme, servissent pour un temps pour s'opposer à la violence et furie de l'ennemy » (p. 371). « Il n'est pas ignorant, » dit-il, « des propos qui sont semés par ses ennemis, à raison de ce qui se traite

«entre les Etats de Hollande et sa personne » (p. 367); et s'il n'eût été persuadé « par plusieurs personnes de «qualité, desquels la piété envers la religion, l'affec-  
 «tion envers le pais et la prudence à juger lui sont co-  
 «gneues, qu'il estoit nécessaire pour la conservation  
 «de la religion, ... jamais il n'eût passé plus oultre,  
 «et encores estants les affaires en tel estat comme elles  
 «sont, si on luy peult monstrier une plus seure voie,  
 «il proteste qu'il est prest de la suivre et cheminer  
 «constamment après celui qui la lui monstrera » (p. 368).  
 Si nous voulons juger le Prince avec impartialité; si  
 nous voulons nous garder de voir de la spéculation  
 et du calcul où il y eut dévouement et sacrifice;  
 retraçons nous l'état des affaires et avouons qu'il n'y  
 a pas grand profit à accepter les rênes d'un char brisé  
 cotoyant un précipice, ou à saisir le gouvernail d'un  
 navire, au moment qu'il va couler à fond.

Forcé d'être bref, tandis qu'il seroit désirable de  
 pénétrer plus avant dans l'ensemble des circonstances  
 à un moment si remarquable et si particulièrement  
 critique, nous nous félicitons d'autant plus de pouvoir  
 renvoyer nos lecteurs aux Lettres écrites par le Prince,  
 dans les derniers mois de sa vie, au Comte Jean de  
 Nassau. Selon nous, elles doivent être rangées parmi



les pièces les plus importantes de notre Recueil. On ne sauroit trop les méditer, pour apprendre à apprécier les embarras et les périls de la situation, les ressources de sa prudence, la fermeté de son caractère et la réalité de sa foi (Lettre 1147, 1153, 1154).<sup>1</sup>

Laissons le résumer lui-même sa politique, exprimer sa résignation, et son espoir.

Voici sa politique. « Je prends pour principal fondement la garde souveraine et universelle de Dieu, » qui a rendu jusques à présent ma foiblesse forte, et » espère en Luy qu'Il le fera jusques à la fin, et néanmoins, comme la disposition des causes secondes et » particulières est aussi dépendente de la providence » de Dieu, ce que Dieu me voudra par Sa grâce mettre » en main, tant des forces du païs que de celle des » estrangers, je penseroi abuser des moiens donnés » de Dieu, si je ne m'en servoi, remettant le tout » à ceste sainte providence, pour les bénir ou pour » les renverser, sachant bien toutesfois qu'il Lui

<sup>1</sup> Nous n'oserions affirmer que toutes ces Lettres ont été rédigées en entier par le Prince lui-même. Il y a des endroits où on croiroit reconnoltre le style de M. de Villiers (VII, 262). Il est indubitable en tout cas qu'elles étoient exactement conformes à l'opinion du Prince et à ses sentiments. — L'instruction pour M. de Norrits allant en Angleterre (N<sup>o</sup> 1154<sup>a</sup>) est également remarquable.

»plaira faire le tout réussir à Sa gloire.» (p. 351).

Voici sa résignation. «Si souventesfois les conseils  
»et délibérations ne succèdent comme je le désire, je  
»me console toutesfois d'avoir obéi à Dieu, mettant en  
»oeuvre ce qu'il me faict veoir, et n'estant pas marri,  
»après avoir faict mon debvoir, que Dieu face paroistre  
»qu'il est le maistre par dessus tous nos conseils, sa-  
»gesses et résolutions.» (p. 369).

Voici son espoir. «Je suis délibéré de tenir ferme  
»mon premier propos, Dieu aidant, jusques à la fin  
»de ma vie, et si Dieu m'en faict la grâce, de telle-  
»ment asseurer ces païs qu'après ma mort les laisserai  
»en estat de se défendre à l'encontre de ceste puissance  
»d'Espagne et ses adhérents» (p. 367).

A sa mort les pays n'étoient point assurés. Au con-  
traire; les Provinces-Unies désunies, menacées de  
toutes parts, sans forces, sans alliés, sans ressources,  
pleines d'ailleurs de partisans déclarés ou secrets de  
Rome et de l'Espagne, sembloient devoir succomber.  
Néanmoins ces Provinces qui, selon toutes les prévi-  
sions humaines, alloient devenir la proie facile d'un  
ennemi puissant, furent en état de résister à toutes  
ses attaques. Demande-t-on d'où leur vint, malgré  
une si extrême foiblesse, un si mystérieux pouvoir? le

Prince avoit mis sa confiance dans les promesses de Dieu à ceux qui Le craignent . et l'histoire des Provinces-Unies , de leurs luttas , de leurs triomphes , de leur puissance entre les natives . fut alors . comme plus tard . une nouvelle et admirable preuve de la fidélité de l'Éternel.

---

En terminant cette Série . il nous reste peu de chose à ajouter.

Il seroit superflu de vouloir tracer un portrait de Guillaume Premier. L'empreinte de sa physionomie morale se trouve dans une infinité de détails de notre Recueil. Que désormais chacun prononce soi-même ; qu'il cite le Prince devant son tribunal : pourvu toutefois qu'on ait les qualités d'un juge , la patience d'examiner les pièces volumineuses d'un procès qui se rapporte à l'histoire politique de tout un siècle ; le désir et la force de déposer à l'avance toute antipathie et tout préjugé , le discernement nécessaire pour séparer dans les accusations ce qu'il peut y avoir de vrai , de ce qu'il y a d'exagéré , de faux , de chimérique. — Nous avons manifesté souvent déjà notre opinion. Ce fut lui , selon nous , qui fonda l'indépendance de la patrie sur le roc de la Parole de Dieu. Plus on fera de sa Correspondance

un objet d'étude et de méditation , et plus aussi on reconnoitra en lui un de ces personnages extraordinaires que la Providence fait surgir , à des époques difficiles , pour le salut des peuples ; dont le génie , toujours admirable , semble grandir par la grandeur même des périls , et qui , par leurs talents et plus encore par la vigueur et l'ascendant du caractère , dominant les événements et les hommes. Sans doute on n'avoit pas besoin de pièces inédites , pour savoir qu'il étoit doué d'un génie supérieur ; que les dons de la nature avoient été développés en lui par une éducation pratique , dans le commerce habituel avec les ministres et diplomates les plus distingués de son temps ; qu'il possédoit au plus haut degré cette rare pénétration qui démele l'intrigue dans le dédale de ses replis et perce à travers le masque d'un dévouement factice et d'un zèle intéressé ; qu'il réunissoit à la dissimulation et au silence qui lui valurent le surnom de *Taciturne* , cette gâté et cette liberté d'esprit apparentes , qui dérobent aux autres la profondeur des idées et la multiplicité des peines et des soucis : qu'il avoit cette connoissance du monde et des hommes qui fait trouver des issues et des ressources où d'autres se voient réduits à l'extrémité et au désespoir ; cette habileté qui fait concourir les désappointements et les obstacles et jusqu'aux menées et

aux intrigues des adversaires eux-mêmes à la réussite de ses desseins ; cette espèce de divination politique qui dirige sa marche d'après ce qu'elle voit et ce qu'elle prévoit ; ce calme au milieu des tempêtes, qui les affronte, après avoir épuisé les moyens de les éviter ; enfin cette constance qui s'affermir par les épreuves, et ce courage moral qui, par la force de l'âme, double celle de l'intelligence et fait resplendir d'un plus vif éclat les lumières de l'esprit. Et toutefois, qu'on considère le Prince d'Orange sous le rapport, soit des capacités militaires, soit de ses talents comme homme d'état, soit des principes et des mobiles qui déterminèrent la tendance de ses efforts, on trouvera abondamment dans nos Archives de quoi compléter ou rectifier encore les opinions qui ont prévalu à son égard. — Certainement il ne pouvoit être capitaine médiocre, en résistant, durant des années, avec de foibles moyens, aux forces de l'Espagne et à des généraux tels que le Duc d'Albe, Don Juan, et le Prince de Parme ; mais on ne connoissoit pas l'étendue de son dénuement et la grandeur de ses perplexités ; on ne savoit pas qu'entré en campagne sur des promesses positives, il ne recevoit pas même un sol pour appaiser des troupes prêtes à la révolte : on ignoroit que les deux terribles défaites qui semblèrent presque irréparables, celles de

Jemmingen et celle du Mookerhei , n'auroient pas eu lieu , si l'on eût suivi les conseils qu'il envoya au Comte Louis de Nassau par écrit ; on ne pouvoit apprécier son éloquence militaire , comme on le peut désormais , en lisant que le Prince , ayant visité la flotte et exposé l'importance des affaires , encouragea tellement les soldats que tous d'une voix répondirent qu'ils l'assisteroient jusques à la dernière goutte de leur sang , et , plutôt que d'abandonner la cause , serviroient un an sans recevoir un denier , et même engageroient tout leur avoir. — Mais c'est surtout l'éclat de sa politique qui reçoit dans notre Recueil un nouveau lustre. Chaque partie de sa carrière en profite. Nous en citerons un exemple frappant. Qu'on compare la lutte contre Don Juan , telle qu'on se l'est figurée , comme résistance à un Gouverneur perfide et despotique , cachant un fer homicide et de honteuses chaînes sous des rameaux d'olivier , et entre lequel et les Pays-Bas tout accord réel étoit impossible , avec le tableau de cette crise détaillé dans nos nombreux documents , et l'on verra , à n'en pouvoir douter , que Don Juan vouloit sincèrement la paix , que les motifs de discorde avoient disparu , et que l'intervention du Prince amena seule , en dépit de toutes ces probabilités , un soulèvement général. Rien de comparable à cette intervention , sous le rapport de la finesse

des combinaisons et de la subtilité des enlacements , dans lesquels il embarrassoit et étouffoit son dangereux antagoniste ; et sans vouloir justifier une conduite , qui se concilie difficilement peut-être avec les préceptes d'une moralité scrupuleuse , nous ferons observer cependant qu'au moment même où la résistance des Protestants alloit être infailliblement écrasée par une réconciliation prochaine de quinze Provinces avec le Roi , le Prince d'Orange en fomentant la discorde et faisant éclater une guerre entre ceux qui à tout prix vouloient l'éviter , sauva la Hollande , devint pour un temps maître des Pays-Bas , et força les Papistes à travailler de concert avec lui au triomphe de la Réforme. Nous ne pouvons ici nous arrêter à beaucoup de détails ; mais en parcourant les Archives on verra constamment apparôître la grandeur des obstacles que le Prince eût à surmonter , la nullité ou l'exagération des reproches auxquels il fut en butte , l'énergie et l'étendue de ses mesures et de ses desseins. Des témoignages irrécusables mettent en évidence , quant aux rapports avec les étrangers , dont on sollicitoit et espéroit la protection et le service , la duplicité de la Cour de France , les hésitations interminables d'Elisabeth , l'insouciance , la cupidité et la torpeur de la plupart des Princes soi-disant Évangéliques en Allema-

gne; les antipathies déplorables des Luthériens, qui semblent parfois offrir à la paix de l'Empire et à leur propre sécurité les Calvinistes en holocauste: puis, quant aux difficultés intestines, la timidité, l'avarice, la vanité, les exigences, les divisions incessamment renaissantes des États tant généraux que particuliers; les tristes commencements de cette Union d'Utrecht, vantée plus tard, comme base ou nœud de la République, et qui alors du moins ne fut qu'un germe de désunion nouvelle; l'obstination de tant de villes qui, comme Amsterdam, selon l'expression très-significative du sage Marnix, vouloient gouverner leur gouverneur et participer le moins possible aux charges et aux impositions; la nature du peuple inconstant et facilement ému, au premier malheur perdant tout zèle et courage, donnant des indices de lassitude et de disposition à la révolte. Relativement aux griefs contre le Prince, il suffira de dire que la Correspondance en démontre, ou les couleurs trop vives, ou la fausseté, ou même le caractère décidément absurde; nous bornant à rappeler ici les exemples que nous avons cités ailleurs.\* Mais il ne sera pas superflu d'insister, les pièces à la main, sur le caractère énergique et hardi de sa politique. Peut-être, en donnant des éloges à sa pru-

\* T. VII. p. xxx, svv.



dence, ne s'est-on pas toujours rappelé que la prudence chez lui n'excluoit pas l'audace; qu'une sage lenteur n'avoit rien de commun avec l'indécision embarrassée et pusillanime, dont les hésitations aboutissent à des balancements variés et inutiles; qu'il sut joindre à la précision des calculs la rapidité des actes; n'examinant pas l'opportunité d'une mesure jusqu'à ce que le moment opportun fut écoulé; ne trahissant pas, par des demi-mesures le plus souvent funestes, la foiblesse de convictions douteuses; n'éloignant pas le péril par des délais inutiles, pour le ramener plus inévitable et plus menaçant. Ici encore la Correspondance est riche en détails intéressants; par exemple sur la nature et la portée de l'opposition du Prince contre Granvelle; sur son désir de refuser, les armes à la main, l'entrée du pays, d'abord au duc d'Albe, ensuite à Don Juan; sur la part qu'il paroît avoir eue, par des conseils secrets ou par un assentiment tacite, à l'arrestation du Conseil d'État, alors le Gouvernement suprême, et à celle d'Aerschot et des autres chefs du Clergé et de la Noblesse: deux actes couronnés de succès, mais qui demandoient sans doute une résolution et une vigueur peu communes. En général la direction que le Prince imprime à la résistance contre le Roi, telle qu'elle apparolt dans nos documents, prouve dans chacune de

tes différentes phases, la hardiesse aussi bien que la sagesse de ses déterminations et de ses avis; et quant à des indices de courage personnel, on n'a qu'à se rappeler son voyage à Bruxelles, malgré les menées de ces nombreux et dangereux antagonistes, et sa venue à Leide, au milieu des ravages d'une épidémie dont on comptoit les victimes par milliers. Sa politique n'étoit pas uniquement concentrée dans les Pays-Bas : on le savoit déjà sans doute; toutefois son universalité est maintenant plus manifeste dans ses moyens, dans son but, et dans ses résultats. Communiquant par exemple en France avec tous les partis, à l'exception des plus fougueux Papistes, il recherchoit également ailleurs tous ceux qui pouvoient, d'une façon plus ou moins directe, Protestants ou Catholiques Romains, venir au secours des Pays-Bas ou de la Réforme. On le voit mêlé, soit par lettres, soit par l'intermédiaire des Comtes Louis et Jean de Nassau, à toutes les grandes affaires du temps; à l'élection Polonoise; aux tentatives pour assurer la Couronne de France au Duc d'Alençon; au choix d'un Electeur de Cologne; au projet de faire passer l'Empire dans la Maison de Valois. Abaisser celle de Habsbourg, pour sauver la Chrétienté du despotisme religieux et politique; tel étoit le but de

ses pensées et de ses efforts. Son travail ne fut pas inutile. Non seulement il réunit et développa, jusqu'à un certain point, les éléments de la stabilité et de la grandeur futures de la République, mais il sauva l'Angleterre, en arrêtant les armées de Philippe II; il conserva au parti Calviniste les forces indispensables pour résister aux Ligueurs, et ajourna en Allemagne, jusqu'à la guerre de Trente ans, une série de calamités et d'horreurs qu'une attitude ferme et unanime des Protestants eût prévenue, mais que leur désunion et leur tiédeur rendirent enfin inévitables. — On a méconnu le Prince de diverses manières; le plus ordinairement on a vu en lui un révolutionnaire ambitieux, provoquant à la révolte, afin d'arracher, par un bouleversement complet, le plus beau fleuron de la couronne au légitime Souverain. Nous plaçons en face de suppositions pareilles des faits dorénavant à l'abri du doute. Il est certain qu'il ne s'agissoit point d'une liberté qui, détruisant les principes, renverse les États, mais de garanties pour les droits acquis et les libertés réelles et incontestables de la nation. Il est certain que le Prince ne changeoit pas de profession religieuse d'après les intérêts ou les nécessités du moment; que, sous le rapport des calculs de la sagesse humaine, son abjuration fut inopportune; qu'il ne craignit pas de

sacrifier son existence entière à son devoir; et que, déjà en 1566, écrivant au Roi vouloir lui obéir en toute chose, le domaine de la conscience excepté, il exposa ses biens et sa vie aux persécutions d'un Monarque qui, en exterminant les hérétiques, croyoit rendre service à l'Éternel. Il est certain que la situation des Pays-Bas ne pouvoit guères faire naître et entretenir des espérances de grandeur et d'éclat; l'exiguité des ressources, l'immensité des périls, le choc des intérêts particuliers, les menées et l'influence croissante des bourgeois aristocrates, les intrigues des ennemis de la religion et des fauteurs de Philippe, la situation de l'Europe en général, tout sembloit présager une ruine et une dissolution prochaine; et pour interpréter la persévérance du Prince par les conseils de l'égoïsme, il a fallu faire entrer dans ses combinaisons ce que le génie le plus perspicace ne pouvoit encore prévoir. Il est certain que, sans l'obstacle toujours renaissant de la question religieuse, on se fut, à diverses reprises, aisément réconcilié avec le Roi, et que le Prince ne demandoit pas mieux qu'une paix compatible avec le règne de la Parole de Dieu. On ne sauroit sans injustice lui contester le titre de Chrétien. Nous ne prétendons pas sans doute, et à qui en ce cas pourroit-on donner ce titre! déclarer par là que ses des-

seins, ses paroles et ses actions aient été en tout conformes aux préceptes de l'Évangile; que sa piété ait été aussi vive et scrupuleuse que celle de sa mère la Comtesse Julienne ou de son frère le Comte Jean de Nassau, ou qu'il ait été versé dans les subtilités théologiques et dans tous les détails de la foi orthodoxe. Mais nous affirmons que son Christianisme ne consistoit pas dans un sentiment religieux vague et sans force, dans un appel à la Providence, et dans les généralités insignifiantes d'un Déisme dissimulé sous des couleurs Évangéliques; que, sans être théologien, il possédoit cette théologie ou connaissance de Dieu qui, d'après les Écritures, est indispensable pour entrer au Royaume des Cieux; et que l'ensemble des vérités qu'il trouvoit exprimées, d'après la Bible, dans la Confession de l'Église Réformée, étoit le résultat de ses recherches, le fondement de son espérance, et la règle de sa conduite. Nous sommes persuadé qu'il fut tolérant envers les Papistes par sentiment de justice, non par indifférence aux progrès d'un culte que lui-même qualifioit d'idolâtre; et que, s'il n'épousa pas avec chaleur les querelles des Luthériens ou des Calvinistes, il n'en apprécioit pas moins les vérités communes sur lesquelles repose l'édifice entier de la foi. Nous estimons que si, dans les premières années après l'abdication

de Charles-Quint, il eut surtout en vue le maintien des Privilèges contre les envahissements de l'Espagne et contre les desseins d'un Roi étranger de naissance et de caractère aux Pays-Bas, plus tard sa pensée se modifia, d'abord par le cours des événements, qui de toutes parts aboutissoient au grand problème du temps, la lutte entre l'Évangile et Rome; ensuite par le développement de ses propres croyances qui devinrent de jour en jour plus positives, enfin par les circonstances où il se trouvoit placé lui-même et qui le ramenoient sans cesse au sentiment de sa véritable et sainte mission, le maintien de la Réforme et la défense du peuple de Dieu. Plusieurs révoquent sa sincérité en doute. Nous ne discuterons plus longuement sur ce point. Dieu seul connoit les cœurs. Toutefois nous protestons de nouveau contre tout jugement superficiel et téméraire; nous demandons qu'on forme son opinion d'après les mêmes règles dont on a coutume de se servir, lorsqu'on est ou du moins lorsqu'on veut être impartial; nous remarquons que sa profession a été confirmée par ses actes; nous rappelons ses paroles, dans des moments où la parole est le cri involontaire et inimitable de l'âme se montrant, pour ainsi dire, à découvert; nous observons enfin que, si ces expressions simples et énergiques ne furent qu'un travestissement habile et continuel

de la pensée, il faudra, en se ressouvenant de sa dernière prière, admettre une phraséologie hypocrite jusque dans les étreintes de la mort. Veut-on savoir quel est, à notre avis, la clef de cette répugnance à reconnaître dans un personnage illustre l'influence prépondérante de la foi? Il nous semble rencontrer ici cette incrédulité qui, ayant envahi le domaine entier de la pensée, souvent encore à notre insu nous domine. On s'est tellement habitué à considérer tout ce qui dans le Christianisme est réel et positif, comme le partage des esprits foibles et superstitieux, qu'on en est venu enfin à ne pouvoir concilier une foi sincère avec une grandeur réelle, et qu'en voyant un homme extraordinaire, qui s'est dit Chrétien, pour ne pas lui attribuer ce qu'on estime de la dévotion outrée et du fanatisme, on se tient assuré de découvrir en lui une religiosité d'intérêt et de calcul.<sup>1</sup> On auroit honte d'assimiler des personnages qu'on admire, à de simples croyants, et pour sauver leur honneur, on vante leur astuce et on nie leur piété. Pour nous, qui voyons dans l'humilité du Chrétien la source de toute véritable grandeur, et dans la foi inébranlable du Prince le secret de son calme au milieu des périls et de sa constance durant une longue suite de désappointements et de revers, nous repoussons

<sup>1</sup> Voyez T. IV. p. LXXVIII.



cette déplorable apologie, et des éloges qui, à notre point de vue, sont la plus sévère condamnation. Nous regardons à lui comme à un des témoins qui marchèrent par la foi, se tenant fermes, comme s'ils eussent vu Celui qui est invisible, et qui éprouvèrent que Dieu ne rend point confus ceux qui ont recours à Sa force et à Sa bonté. Du reste nous ne prétendons pas louer démesurément la créature foible et pécheresse, mais rapporter tout à la gloire du Tout Puissant qui envoie Ses ministres et qui les retire, afin qu'on se confie en Lui seul. — Nous ne croyons pouvoir mieux nous résumer qu'en empruntant, sous ce rapport du moins, les paroles du Comte Jean de Nassau, faisant allusion à la détresse où son frère s'étoit trouvé et à cette persistance à s'appuyer sur le secours des François, qui sembloit au Comte une erreur funeste. « Dieu, durant plusieurs années a assisté le Prince et les Pays-Bas d'une façon miraculeuse; mais, afin qu'on reconnût qu'il étoit un homme et pouvoit se tromper, que Dieu seul est celui qui fait tout, et que la confiance et l'honneur appartiennent uniquement à Lui, Il a

• Nous avons justifié par des citations ce qui précède relativement aux talents et au caractère du Prince, tels qu'ils se manifestent dans notre Recueil: voyez *Redvoering over WILLEM I, gelijk Hij met zynen brieftuisseling nader gekend wordt* (Amst., J. Muller, 1843).



» permis que sa foiblesse et son dénuement vinssent  
 » en évidence. Cependant, comme un Dieu juste et  
 » un tendre père, il l'a châtié de manière à ce qu'il soit  
 » demeuré ferme en sa vocation ; qu'il ait déclaré son  
 » amour et sa fidélité envers Dieu et les Pays-Bas, et  
 » que, comme un Chrétien et un enfant de Dieu, il ait  
 » échangé cette vallée de larmes et beaucoup de soucis,  
 » d'anxiétés, de périls et de misères contre le bonheur  
 » éternel. En témoignage assuré que, pourvu que les  
 » Pays-Bas se confient avec une foi inébranlable à la  
 » protection du Seigneur, Il leur sera en aide, au delà  
 » de toute espérance humaine, et fera reconnoître que ni  
 » leur propre vertu, ni le Prince, ni le Roi de France,  
 » ni aucune sagesse, puissance ou force humaine, mais  
 » Dieu seul les a maintenus et sauvés. » (p. 468). « Sans  
 » doute, » écrit le Landgrave Guillaume, « votre frère,  
 » ce héros bien-aimé, étoit le Maccabée de notre épo-  
 » que, mais Dieu ne fonde pas Son Église sur tel ou  
 » tel homme, mais sur le rocher inébranlable de la  
 » foi » (p. 469).

Après ce que nous avons dit dans nos Prolégo-  
 mènes et dans les Avant-Propos de chaque volume,  
 il est inutile de nous étendre davantage sur l'im-  
 portance historique de notre Recueil. Elle nous

paroît assez manifeste. On y trouve une infinité de matériaux pour l'intelligence des faits et des caractères, non seulement dans les Pays-Bas, mais aussi en Angleterre, en France, et en Allemagne, à une époque si particulièrement digne de méditations et de recherches. Il ne serviroit à rien de rassembler ici quelques nouveaux détails. Pour apprécier véritablement une collection comme la nôtre, il faut que, livrée au monde savant et mise en rapport avec d'autres travaux du même genre, elle devienne peu à peu l'objet d'études spéciales et d'un examen bien autrement approfondi que ne sauroit l'être celui auquel durant un certain nombre d'années, nous avons eu le loisir de nous vouer. Toutefois nous nous permettrons, à l'appui de la conclusion du Comte de Nassau, que nous venons de citer, une seule remarque, en la recommandant à l'attention impartiale de ceux d'entre nos lecteurs qui ne désirent point adopter les idées reçues, quand elles ne sont pas conformes à la vérité. Différents États revendiquent l'honneur et se disputent la gloire d'avoir contribué, avec un admirable dévouement et d'une manière très-efficace, à l'indépendance des Provinces-Unies; il semble, en lisant leur histoire, que notre patrie ait, pour ainsi dire, été élevée à l'ombre de leurs ailes. Mais dans nos

documents on ne trouve guères de traces de ces secours utiles et désintéressés. Au contraire, lorsqu'on en fait une lecture attentive, ils sont suffisamment voir que les services que nous leur rendîmes furent réels et les espérances qu'on fonda sur eux, presque toujours chimériques. Si les Pays-Bas, tenant Philippe II en échec, furent le boulevard de l'Angleterre; s'ils contrebalancèrent les influences Espagnoles qui devenoient menaçantes en Allemagne; s'ils consolidèrent, au moins indirectement, dans l'Empire les droits religieux et politiques; si, doublant par leurs intelligences la force et l'audace des Calvinistes, ils préparèrent la ruine des Ligueurs et l'avènement de Henri IV, on ne sauroit indiquer une réciprocité de bons offices et de profits. En se rappelant les dispositions toujours timides et parfois hostiles d'Elisabeth, l'immobilité des Princes Allemands, marchant à peine, même au son des deniers comptants, enfin l'inconstance et la fausseté des Valois, sanctifiant au besoin leur perfidie par le sang des hérétiques, on réduira maintenant peut-être ces éloges à leur juste valeur; on parlera moins de sacrifice, où il y eut indifférence, lâcheté, et même quelquefois trahison; à la vue de notre abandon, nous regarderons à Celui de qui seul nous vint la force, et, n'ayant guères lieu d'être reconnaissants envers les

hommes, nous adorerons avec gratitude les dispensations de l'Éternel.

Nous n'ajouterons rien sur les règles que nous nous sommes tracées, soit dans le choix des Lettres, soit dans la rédaction de nos remarques. Plus d'une fois nous avons saisi l'occasion de nous exprimer franchement sur les deux principales lois auxquelles nous avons tâché d'être fidèle; publier, autant que possible, les documents en leur entier, et observer une impartialité complète, même envers nos ennemis les plus odieux.<sup>1</sup> En nous mettant à l'œuvre, nous avons dé-

<sup>1</sup> Nous avons été vigoureusement attaqué sur ces deux points par M. M. C. van Hall, dans un écrit qui prouve que les talents et l'ardeur de la jeunesse peuvent se conserver jusqu'à l'âge le plus avancé : *„Brieven, b. Graaf van Brederode, mede-grondlegger der Nederlandsche vrijheid, verdedigd. Amst. 1844.“* Né à Vianen, entouré durant son enfance des souvenirs de la Maison de Brederode, ayant surtout eue toujours une admiration extrême pour le Comte Henri prôné par la plupart de nos historiens comme le modèle de toutes les vertus patriotiques, M. van Hall a pris en fort mauvaise part mon jugement défavorable, T. I. 2<sup>e</sup> ed. p. 176\*, et la publication de quelques Lettres du Comte, qui certes ne lui font pas grand honneur. Mais en outre il a généralisé la question : prétendant d'abord, quant à la communication de pièces inédites, que des Lettres particulières sont et restent, à travers les siècles, le domaine de ceux qui les ont écrites (*„In het algemeen houd ik het openbaar maken van de brieven van vanderen, hetzij bij hun leven of na hunnen dood, zonder derzelver uitdrukten wil, voor ongeoorloofd. . . De daarin uitgedrukte gevoelens zijn het eigendom der schrijvers, waarover*

siré concilier nos devoirs envers la science historiques avec les obligations qui résultoient pour nous de la confiance du Monarque et de la nature des corres-

» niemand buiten hunne toestemming , zelfs niet ten behoeve van het » algemeen , vermag te beschikken : » *Hendrick Graaf van Brederode*, p. 22.) ; qu'il n'est donc jamais permis, sans leur aveu, d'en faire usage au détriment de leur renommée ; et que , par conséquent , nous aurions dû nous borner , sans donner les documents eux-mêmes , à transmettre au public , après les avoir étudiés , ce qui nous auroit paru de nature à fournir des renseignements nouveaux sur leur vie politique : nous reprochant ensuite , quant à notre opinion sur Bréderode , d'avoir été plus indulgent pour un Duc d'Albe et un Philippe II , que pour un de ceux qui , en face des périls de la patrie , se dévouèrent au salut public. — Malgré notre répugnance pour les disputes littéraires , nous ne pouvions nous dispenser cette fois de prendre la plume ; par déférence pour notre antagoniste , qui nous portoit , en terminant son panégyrique , un défi direct et positif , et en outre parce que la défense est de droit légitime et naturel , et que M<sup>r</sup> van Hall , en justifiant Bréderode , nous avoit adressé des reproches tendant à jeter le blâme sur l'ensemble de notre Recueil. Dans un écrit détaillé (*Antwoord aan M<sup>r</sup> M. C. van Hall , over a. Hendrick Graaf van Brederode , b. Uitgave van Brieven ; c. Historische Kritiek : Leiden , 1844*) nous avons repoussé les divers griefs. En premier lieu nous avons prié M<sup>r</sup> van Hall de remarquer que , sans vouloir nuire en aucune façon à la mémoire de Bréderode , nous avons dû toutefois exprimer sans détours notre opinion ; confirmée par le cours de sa vie aussi bien que par la teneur de ses lettres et par le jugement de plusieurs de ses contemporains et de ses amis : que nous n'avions pas cru , afin de ne point détruire un prestige ou afin de respecter un préjugé , pouvoir omettre des pièces très-curieuses , qui caractérisent le personnage et son époque , et par lesquelles chacun est maître à son tour de réfuter les conséquences qu'à tort ou à raison nous en avons tirées. Abordant ensuite l'accusation relative à la publication des Lettres , sous le point de vue général , nous avons dit que ce pré-

**poudances dont il daignoit autoriser et favoriser la publication. Jamais nous n'aurions entrepris une pareille tâche, sans la certitude qu'elle avoit pour but**

**tendu droit de propriété nous sembloit entièrement chimérique ; que bien au contraire les Lettres étoient remises à la disposition de celui qui les avoient reçues ; que chacun dès lors , se rappelant les conditions du régime épistolaire , pouvoit en user avec discrétion ou bien en abuser d'une manière indiscrete ; que vouloir exiger , pour toute publication de Lettres intimes , un consentement impossible désormais à obtenir , seroit jeter la défaveur sur les services les plus importants rendus à la vérité , porter le coup de mort à l'avancement des études historiques , méconnoître , en faisant valoir des prétentions imaginaires , les droits les plus incontestables de la postérité , rendre impossible tout jugement solide sur les actes et les motifs des générations passées. Que publier , d'après la volonté présumée de chacun , exclusivement ce qui sembleroit donner à ses actions et à ses qualités un nouveau lustre , seroit le plus sûr moyen d'enlever à ce travail apologetique , privé de son complément naturel , toute espèce de portée et de crédit. Qu'il est difficile et souvent presque impossible de tracer une ligne de démarcation entre la vie publique et privée ; que souvent les plus petits détails de l'existence domestique sont indispensables pour apprécier le caractère de l'homme d'État , et qu'il vaut infiniment mieux ne pas rester , soit dans le vague , soit dans la gêne de préceptes généraux , mais soumettre chaque cas spécial à un examen scrupuleux et particulier. Nous avons persisté dans notre opinion (T. I. 2<sup>e</sup> éd. p. 45\*) que , loin de morceler les pièces , il faut , autant que possible , les montrer dans leur intégrité ; que rien n'est plus dangereux que la présentation de phrases détachées , qui , par leur isolement , placent dans un faux jour des idées lesquelles se modifioient , s'expliquoient et se complétoient dans le texte par les passages avoisinants. Que proscrire toute communication immédiate et admettre uniquement un recueil , non de pièces inédites , mais des résultats obtenus par l'intermédiaire d'un seul lecteur , feroit manquer infailliblement le but qu'on désire atteindre ; qu'ainsi , sous**

la manifestation complète de la vérité; jamais aussi nous n'aurions voulu accepter pareille mission, si nous eussions dû, afin de satisfaire à une vaine curiosité,

l'apparence de poser des limites, on affranchiroit l'examineur privilègue de tout contrôle, livrant les événements et les hommes au pouvoir discrétionnaire d'un grand-juge littéraire et aux erreurs inévitables d'un point de vue subjectif et individuel. Enfin, quant à ce qui concerne notre trop grande indulgence pour des personnages, qui sont l'objet dans notre pays d'une haine traditionnelle et fort légitime, nous avons rappelé que nous n'avions jamais dissimulé les crimes de l'arbitraire et du fanatisme, et que nous avons même repoussé, avec la chaleur du patriotisme, des assertions fausses ou exagérées, touchant les intrigues du Prince d'Orange, la mansuétude du Roi, l'énergie admirable et nécessaire du Duc d'Albe, les qualités des Papistes et les écarts des sectateurs de la Réforme (T. III. p. LXX—LXXXIX); que si, à la distance de trois siècles, nous n'avions pu souscrire, sans quelques modifications et réserves, à toutes les condamnations et les épithètes contemporaines; si nous n'avions pu, après mûr examen, reprendre Granvelle comme un ministre servile, flatteur du maître et partisan des Espagnols, Philippe II comme cruel par caractère, et comme un monstre altéré de sang et qui n'avoit d'humain que la forme, nous avons tâché néanmoins d'éviter soigneusement ce penchant vers des rehabilitations éclatantes et cette espèce de mouvement réactionnaire, qui à des reproches ou des éloges faux et outrés oppose instinctivement un excès de louanges ou de critiques. Que nous pouvions tout au moins affirmer n'avoir jamais déprécié, soit Brederode, soit quelque autre personnage, en cédant à nos predilections politiques; que déprécier ses antagonistes nous avoit toujours paru une mauvaise action et un mauvais calcul, et qu'on ne peut faire valoir la grandeur d'Achille en rabaisant Hector. — M<sup>r</sup> van Hall a publié une réplique (*Wederwoord aan M<sup>r</sup> Groen van Prinsterer*. Amst. 1845). Nous avons abandonné la lice. Les disputes seroient interminables et la vie se consumeroit avec peu de profit, s'il falloit écrire pour cette

abusant de la bonté du Souverain, mettre au jour tous les secrets de la vie privée et dévoiler complaisamment les imperfections et les vices, soit d'autres

proction du public qui, changeant d'avis à chaque discours, ne sauroit jamais trouver que le dernier opinant a tort. Puis les opinions de M<sup>r</sup> van Hall sur le secret perpétuel et la propriété imprescriptible dans le commerce epistolaire, nous sembloient considerablement alourcies, et les accusations qu'il croyoit devoir maintenir, n'étoient soutenues que par des considerations deja refutées. D'ailleurs cet écrit, plus encore que le premier, nous sembloit avoir le caractere, bien plutôt d'un plaidoyer où il s'agit de faire valoir des arguments plausibles par une exposition vive et chaleureuse, que d'une deliberation réfléchie et calme dans laquelle, afin d'arriver à un jugement équitable, on exclut tout mouvement passionné. Et, pour tout dire enfin, il y avoit dans cet opuscule quelques passages auxquels il falloit répondre uniquement, non certes par un dedaigneux silence, mais par un appel facile aux reflexions et aux sentiments de celui-là même qui les avoit tracés. Nous en citons pour exemple cette apostrophe : « Gij waart met des Konings geheel vertrouwen vereerd; de geschied- en letterkundige roem, door u reeds verworven, gevoegd bij het oordeel des onderscheids, in andere uwer schriften aan den dag gelegd, moesten bij hem de waarborgen zijn, dat geene andere dan voor de Geschiedenis belangrijke brieven, door u der wereld zouden zijn medegedeeld; en dat althans de oorkonden van zijn Doorluchtig Stambuis niet zouden worden misbruikt, als waren het velerlei bouwstoffen voor nieuwsgierige lezers, zoo als die der verachtelijke *Blauwboekjes* van den ouden of der zoogenaamde *Phylogen* van onzen tijd » (p. 25). La vehemence nuit ici à la force. On ne sauroit, sans trahir une partialité extrême, assimiler la publication de nos Archives à ce qu'il y a de plus abject en fait de monuments litteraires dans les temps actuels et dans les siècles passés. Nous avons pu commettre de nombreuses erreurs en tout genre; mais ce Recueil a du moins un caractere assez grave et serieux, nous y avons mis assez de conscience et de scrupule pour que, dans son



personnages, soit même de ses Ayeux. Au moment de commencer un travail d'une nature très-difficile et très-délicate, nous avons donné sur les règles que nous avons dessein de suivre, des explications franches et catégoriques.<sup>1</sup> Exprimant au Roi notre conviction

ensemble et dans chacune de ses parties, il soit au-dessus de qualifications pareilles. Néanmoins nous avons cru devoir consigner ici ces lignes et en prendre acte; afin que, dans des cas semblables, on ne souscrive point à l'anathème, avant d'en avoir suffisamment examiné les motifs. Il est pénible sans doute, mais il est utile de voir comment, dans des discussions purement historiques, en croyant être juste envers les ancêtres, on devient injuste envers les contemporains; il est instructif de remarquer jusqu'où la chaleur des prédilections et des sympathies peut entraîner même des hommes dignes, sous d'autres rapports, de considération et de respect.

<sup>1</sup> Le reproche de M<sup>r</sup> van Hall auquel nous avons été le plus sensible, est d'avoir, comme il le donne à entendre, abusé de la confiance du Monarque, en publiant les Lettres mêmes, au lieu d'en publier le résumé. « De uitgever vergeve mij te gelooven, dat, bij » het geven van den onvoorwaardelijken vrijbrief, het des Konings » oogmerk alleen kan geweest zijn, open te leggen al datgene, het- » welk betrekking had tot staatkundige gebeurtenissen en krijgsbe- » drijven; het openbare leven van hen, die daarbij eene merkwaar- » dige rol gespeeld hebben » (l. l. p. 23). En effet, quoiqu'il semble être ici question uniquement de la vie *publique* par opposition à la vie *privée*, il est difficile de ne pas attribuer à ces lignes un sens plus général, dès qu'on se rappelle que M<sup>r</sup> VAN HALL désire écarter tout blâme de la personne de S. M. et que ce passage suit immédiatement la thèse que toute publication de Lettres, sans la permission du soi-disant propriétaire primitif, est inconvenante et illicite, et que même la volonté expresse du Roi, détenteur actuel, n'eût pu, en aucune façon, justifier un mépris pareil de droits inviolables et sacrés. Voici à cet égard et relativement à tout le cours de cette affaire,

que les pièces historiques sont le domaine de la postérité, et que S. M. n'attendrait pas de nous une anxiété pusillanime, nous ajoutâmes que dans le dépouillement

quelques détails qui couperont court à des insinuations de ce genre et que nous communiquons, moins pour notre justification personnelle, que pour mettre en évidence les intentions patriotiques et véritablement libérales du Roi: car nous ne saurions, par notre silence, permettre qu'on réduise aux proportions mesquines d'une pusillanimité indigne de lui ce qu'il y eut de magnanimité et de royal dans l'autorisation qu'il n'hésita point à nous donner. Depuis longtemps il avait été question de livrer une partie des documents de la Maison d'Orange au public. On avait déjà fait à ce sujet des démarches couronnées d'un plein succès. Même le Roi avait pris en 1828 un Arrêté, d'après lequel les pièces, avant d'être livrées à l'impression, devaient être soumises à l'inspection de S. M. Néanmoins ce projet n'avait pas été mis à exécution. Desirant, en 1834, suivre la marche indiquée, nous vîmes aussitôt que cette garantie, en faisant perdre un temps précieux, serait illusoire, et nous ne craignîmes pas de déclarer au Roi que le but serait bien plus facilement atteint, en nous autorisant à faire le choix des documents, d'après les règles que nous venions lui proposer. Les voici. *a.* «Bij den omgeloop van het Archief geve men slechts die stukken in het licht, welke bijzonder gewigt voor de geschiedenis, of van het Huis van Oranje, of van de Vereenigde Nederlanden, of in het algemeen van Europa bezitten. . . *b.* Men behoort, zoo veel mogelijk, te gelijk in het licht te zenden wat tot dezelfde periode betrekkelijk is. . . *c.* Het ligt in den aard der zaak dat men, ook na een zorgvuldig onderzoek, nalazingen vindt, doch hierin kan in het vervolg, voor zoo ver zulks noodig of raadzaam mogt zijn, door een *Supplement* worden voorzien. *d.* Niet alles wat belangrijk is, kan geacht worden mededeelbaar te zijn. Ik meen dat U. M., bij het besef dat de vervloegene eeuwen, gelijk men het uitdrukt, het eigendom der afwisselende studie zijn geworden, althans geene kleingeestige angstvalligheid verlangt. Ik houd mij tevens overtuigd dat in de open-

des papiers de famille, il pourroit néanmoins surgir des cas, impossibles à définir par avance, dans lesquels, pour décider la publication, il ne suffiroit pas qu'un

»baarmaking, om dus te spreken, van het gansche Archief weinig  
 »zwarigheid zou kunnen zijn. Doch ik meen niet te mogen vergeten  
 »dat het hier familiepapieren, dat het een *Huis-Archief* geldt; dat  
 »U. M. de nazaat of de bloedverwant is der meeste personadiën,  
 »wier briefwisseling zou worden medegedeeld; en ik geloof, schoon  
 »het eenigzins moeilijk is dit in bijzonderheden te ontvouwen,  
 »dat zich, bij de keuze der stukken, gevallen zouden kunnen op-  
 »doen, waarin nog een andere maatstaf dan die der historische  
 »belangrijkheid moet worden gebruikt. » Attention au plus ou moins  
 de valeur réelle, fidélité à l'ordre chronologique, respect pour  
 des convenances et des devoirs que l'incorruptibilité nécessaire aux  
 études historiques règle et modifie, sans jamais les anéantir, telles  
 devoient être, à notre avis, les lois prescrites à notre mission. Peu  
 de jours après, par Arrête du 10 juillet 1834, S. M. daigna  
 pleinement adopter cette idee. » Hebben goedgevonden en ver-  
 »staan, met wijziging in zoo verre van Ons Besluit van 21 sept.  
 »1828, te bepalen dat van de uit te geven stukken voortaan  
 »geene afschriften meer aan Ons zullen behoeven te worden overge-  
 »legd, wordende de keuze der uit te geven stukken overgelaten aan  
 »den Secretaris van ons Kabinet, welke bij die keuze zal te werk  
 »gaan volgens de door hem voorgedragene regels » — Que si quel-  
 qu'un observe que la dernière règle est susceptible d'interprétations  
 diverses, nous répliquons que notre Recueil en fournit le commen-  
 taire; que nous avons saisi chaque occasion d'en préciser le sens  
 (par ex. T. V. p. xvii et T. I. 2<sup>e</sup> ed. p. xiii, et qu'il ne pouvoit y  
 avoir le moindre doute sur sa signification et sa portée pour le Roi,  
 qui savoit qu'en 1829 et 1830, secrétaire de son cabinet (voyant  
 que, sous l'influence de principes semi-révolutionnaires, on se  
 laissait alternativement entraîner à des concessions ou à des résis-  
 tances également inutiles et funestes) nous redigions, sans lui en  
 faire aucunement mystère, une publication périodique (*de Neder-*

document fut propre à augmenter le nombre des récits piquants et anecdotiques. L'intérêt de la science ne doit jamais servir de raison ou de prétexte pour faire ce qui est indigne d'un homme de bien. Il y a une indiscretion qui, ayant l'amour du scandale pour motif, prend l'amour de la vérité pour masque; la délicatesse et le sentiment des convenances peuvent et doivent s'allier à une sincérité parfaite. Au reste, notre tâche, sous ce rapport, a été extrêmement facile. Nous n'avons pas eu besoin d'omettre, par des considérations de ce genre, un seul document ni une seule phrase, qui eût eu quelque intérêt réel pour l'histoire;

*landsche Gedachten*, 's Hage, 1829—1832) qui, malgré un dévouement manifeste au Souverain et à la patrie, étoit cependant un journal d'opposition très-prononcée et condamnoit avec franchise les principes et les actes de son Gouvernement. Nous rappelons ce souvenir, afin de faire remarquer que, si S. M. eût voulu honorer sa Dynastie aux dépens de la vérité, elle n'eût pas choisi à cet effet un homme qui n'avoit pas précisément donné des preuves d'aptitude à se former aux allures officielles ou officieuses d'un complaisant panegyriste.

<sup>1</sup> Certes nous n'avons qu'à nous louer de la faveur avec laquelle on a généralement apprécié la loyauté de nos intentions, aussi bien que les difficultés de notre travail. Il n'y a, pour autant que nous sachions, que deux personnes qui, en rendant justice à notre zèle, aient manifesté une défiance presque injurieuse à l'égard de notre véracité. Nous en avons cité le premier exemple (T. IV. p. LXXV). Voici le second. M<sup>r</sup> VAN HALL revoque en doute l'existence des Lettres du Comte de Bréderode, dont nous avons publié les copies. «Het blijkt niet wat er van de oorspronkelijke, indien zij bestaan

et nous pouvons redire en 1847 avec une conviction ,  
fortifiée incessamment par le cours entier de nos

» hebben , geworden is , noch ook of de afschriften echt en met de  
» oorspronkelijke naauwkeurig vergeleken , en evenmin waarom zij  
» vervaardigd zijn ; aangenomen echter , dat het aanwezen dezer af-  
» schriften in het Archief van het Stamhuis van ORANJE NASSAU voor  
» het vroeger bestaan der oorspronkelijke pleit , het zal later blijken  
» dat de berispingen daaruit ontleend , van luttel waarde zijn » (*Hendrick Graaf van Brederode* , p. 20). Dans sa réplique il insiste avec  
force sur ce point , et paroît extrêmement surpris que nous n'ayions  
pas donné des explications à cet égard. « Nog laat gij mij vruchteloos  
» gissen naar de reden waarom de oorspronkelijke brieven uit het  
» Archief , en dat wel in de vorige eeuw , zijn geligt , en op wiens last  
» zulks is geschied ; en ik voeg er thans de vraag nog bij , door wien  
» de afschriften vervaardigd zijn » (*Wederwoord* , p. 45). Si ceux  
qui nous ont devancé , avoient prévu qu'on nous adresseroit des  
questions de ce genre , nous ne doutons pas qu'ils n'eussent eu la bon-  
té de nous transmettre un récit détaillé des faits et gestes de leur ad-  
ministration , et nous serions à même aujourd'hui , en subissant notre  
interrogatoire , de donner des renseignements curieux. Maintenant  
nous avouons être dans l'impossibilité complète de satisfaire M<sup>r</sup> VAN  
HALL ; nous ignorons même si les originaux ont jamais fait partie des  
Archives de la Maison d'Orange ; mais , pour faire preuve de bonne  
volonté et afin de montrer , autant que possible , avec exactitude  
ce que nous avons trouvé , nous donnons , à la fin de ce Tome , le  
*Fac-Simile* d'un fragment des copies , telles qu'elles existent dans les  
Archives : selon M<sup>r</sup> BODEL NYENHUIS , l'écriture seroit , non du 18<sup>e</sup>,  
mais de la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Du reste , « si parva licet componere  
» magnis , » qu'il me soit permis de me servir envers mes accusateurs  
littéraires des paroles de M<sup>r</sup> GUIZOT en face de ses antagonistes poli-  
tiques : « Je suis en droit de demander que nous nous traitions  
» comme des honnêtes gens. Vous voyez que j'ai raison de le deman-  
» der ; car l'on paroît disposé à nous refuser cette courtoisie » (*Séance  
du 26 mars 1847*).

recherches, ce que nous avons dit en 1835: «la  
 • Maison d'Orange-Nassau peut librement ouvrir ses  
 • Archives et justifier par là même le haut rang  
 • qu'elle a depuis longtemps occupé. »<sup>1</sup>

Nous ne saurions mieux terminer, ce nous semble, qu'en exprimant, au nom de nos compatriotes et du monde civilisé, notre gratitude envers les deux Souverains, sous les auspices desquels nous avons pu commencer et finir ce long travail. Ils ont élevé un monument durable au Prince qui, par la grâce de l'Éternel, fut, dans les Provinces-Unies, le défenseur de l'Église et le fondateur de l'État, et qui, appartenant à une Dynastie composée d'hommes illustres, brille, malgré cet entourage lumineux, d'un incomparable éclat. En rendant un service inappréciable à la science et à la patrie, ils ont donné un noble exemple à leurs successeurs. Nous ignorons si le Dispensateur suprême de nos destinées, auquel nous rapportons, en Lui rendant grâces, ce qu'il peut y avoir d'utile dans nos efforts, nous accordera encore le loisir, la santé et le courage nécessaires, pour supporter plus longtemps encore les fatigues d'une route suffisamment longue pour user les forces et la vie de plusieurs. Mais

<sup>1</sup> Voyez notre Dedicace.

nous formons le voeu qu'en tout cas la Maison Auguste, dont les annales sont si intimement et si glorieusement identifiées avec celles des Pays-Bas, ait de tout temps pour Chef un Souverain disposé, par respect pour ses ancêtres et par amour pour son peuple, à continuer et à compléter, en faveur de la postérité la plus reculée, le don magnifique dont nous avons eu le privilège de recueillir les prémices. Nous espérons que ceux qui, après nous, seront chargé de ce pesant et noble fardeau, réuniront à une double mesure de talents et de forces, la même vénération pour les grands hommes dont ils retraceront les souvenirs, le même amour pour la patrie, le même sentiment d'une indépendance complète jointe à une grave et sérieuse responsabilité. Nous souhaitons qu'ils trouvent un encouragement et une récompense dans un renouvellement d'ardeur pour la contemplation des merveilles dont notre histoire abonde; et que surtout cette recherche de la vérité, ne se bornant point aux mouvements d'une curiosité vaine et passagère, devienne, de génération en génération, un moyen de ranimer la foi des pères dans le coeur des enfants; de leur faire lire, dans le cours providentiel des crises religieuses et politiques, la manifestation des voies toujours adorables de l'Éternel; de leur faire compren-

dre enfin, par cette PREMIÈRE SÉRIE DES ARCHIVES DE LA MAISON D'ORANGE-NASSAU, en regardant à l'histoire des *pauvres Chrétiens si injustement opprimés dans les Pays-Bas*,<sup>1</sup> les paroles du Psalmiste: «O Dieu, » Tu as de Ta main chassé les nations et Tu as affermi » nos pères; car ce n'est point par leur épée qu'ils ont » conquis le pays, et ce n'a point été leur bras qui les » a délivrés, mais Ta droite et Ton bras et la lumière » de Ta face, parceque Tu les affectionnois. Je ne me » confie point en mon arc, et ce ne sera pas mon épée » qui me délivrera; mais Tu nous délivreras de nos » adversaires, et Tu rendras confus ceux qui nous » haïssent. Lève-Toi pour nous secourir, et nous délivre pour l'amour de Ta gratuité.»

<sup>1</sup> Expressions de Guillaume Premier. T. III. 489.

† La *Table des Matières* promise par M<sup>r</sup> BODEL NYENHUIS (T. III. p. LXXXIX) paroîtra, nous l'espérons, dans le cours de cette année. Nous ne saurions trop remercier notre ami, dont le zèle et l'érudition nous ont été si constamment utiles, des soins qu'il a bien voulu



mettre à une oeuvre si propre à faciliter l'usage de notre Recueil. L'amour désintéressé de la science peut seul donner cette patience infatigable qui, en vue de l'utilité commune, ne se laisse pas rebuter même par le plus long et le plus minutieux travail. — Nous sommes fort reconnoissant aussi envers M<sup>r</sup> HOLTRUP, Bibliothécaire Royal, pour une bienveillance active que la multiplicité de nos demandes n'a jamais encore pu lasser.



# CONTENU.

---

## TOME VIII.

---

1581.

AOÛT.

LETTRE	Page.
■XXXVIII. D. Tossanus au Comte Jean de Nassau. Réponse aux arguments de la Lettre.	2.
■XXXIX. Le S <sup>r</sup> de St. Goard au Roi de France. Mécon- tentement du Roi d'Espagne.	10.

SEPTEMBRE.

■XLI. Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Nouvelles diverses.	11.
-------------------------------------------------------------------------------	-----

OCTOBRE.

■XLI. E. van Reidt au Comte J. de Nassau. Défaite près de Nordhorn.	13.
------------------------------------------------------------------------	-----

## LXXII

### LETTRE

Page.

- **MXLII.** Le Comte Guillaume-Louis au Comte J. de Nassau. Même sujet. 15.
- MXLIII.** Le Conseil d'État à la Régence de Gand. Exhortation à suivre les ordres de la Généralité. 17.
- MXLIV.** Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Propositions du Roi de France. 20.

### NOVEMBRE.

- MXLV.** La Comtesse Marie au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses. 21.
- MXLVI.** Jean-Casimir, Comte Palatin, au Comte J. de Nassau. Affaire d'Aix-la-Chapelle; disputes entre les Protestants. 22.
- MXLVII.** Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Intentions du Roi. 25.
- MXLVII<sup>a</sup>.** Instruction de Philippe Engel, envoyé vers le Prince d'Orange par le Comte J. de Nassau. 26.

### DÉCEMBRE.

- MXLVIII.** Ph. Engel au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses. 41.
- MXLIX.** Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Menées des François. 44.
- ML.** Le Comte Guillaume-Louis au Comte J. de Nassau. Il s'est dévoué à la Religion et au Pays. 45.
- MLI.** J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Situation déplorable de la Gueldre. 49.
- MLII.** Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Il se réjouit de l'espoir de sa venue. 51.
- MLIII.** Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau. Compliments. 53.

1582.

## JANVIER.

- MLIV. Le Cardinal de Granvelle à M. Fonck. Sur les commencements des troubles dans les Pays-Bas. 54.
- MLV. Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Dispositions du Roi d'Espagne. 55.
- MLVI. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Duc Guillaume de Bavière. Sur un livre relatif à la primauté du Pape. 57.

## FÉVRIER.

- MLVII. Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Mariage d'Anjou. 60.
- MLVIII. La Reine Elizabeth aux États-Généraux. Recommandation du Duc d'Anjou. 61.
- MLIX. La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. Même sujet. 62.
- MLX. Le Cardinal de Granvelle au Prévôt Morillon. Affaires des Pays-Bas. 64.
- MLXI. J. Fontanus au Comte J. de Nassau Situation de la Gueldre. 65.
- MLXII. . . . . au Comte J. de Nassau. Arrivée du Duc d'Anjou à Anvers. 67.
- MLXIII. Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Rappel des Espagnols dans les Pays-Bas. 70.

## MARS.

- MLXIV. Le Comte Philippe à son père le Comte J. de Nassau. Compliments. 71.
- MLXV. E. von Reidt au Comte J. de Nassau. Arrivée du Duc d'Anjou à Anvers. 72.

## LETTRE

Page.

- MLXVI. [Derens] au Comte Frédéric de Berghes. Le Prince d'Orange blessé par Jaureguy. 76.
- MLXVII. Le Prince d'Orange à M. de St. Aldegonde. Il s'intéresse pour les complices de son assassin. 80.
- MLXVII\*. Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas. 81.
- MLXVIII. Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Menées de la France. 82.

## AVRIL.

- MLXIX. Le Cardinal de Granvelle à M. Fonck. On a mal gouverné les Pays-Bas. 84.
- MLXX. La Princesse d'Orange au Comte J. de Nassau. Convalescence du Prince. 86.
- MLXXI. La Comtesse Marie au Comte Jean de Nassau. Nouvelles du Prince d'Orange. 87.
- MLXXII. La Comtesse Marie au Comte J. de Nassau. Même sujet. 89.
- MLXXIII. Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Affaires d'Allemagne ; le Duc J. Casimir. 90.
- MLXXIV. Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Il désire fort sa venue. 95.
- MLXXV. Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Réflexions diverses. 96.

## MAI.

- MLXXVI. Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas. 97.
- MLXXVII. Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Mort présumée du Prince d'Orange. 99.
- MLXXVIII. Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Mort de la Princesse d'Orange. 100.
- MLXXIX. Le Comte J. de Nassau au Landgrave L. de Hesse. Desseins du Pape. 101.

## JUN.

- MLXXX.** Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Relative au Comte de Buren. 103.
- MLXXXI.** Wilkes à Walsingham. Conférences avec M. de Bellièvre sur les affaires de France et d'Angleterre. 105.
- MLXXXII.** Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Nécessité de résister ouvertement aux François. 111.
- MLXXXIII.** Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas. 112.

## JUILLET.

- MLXXXIV.** J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Sur les études des fils du Comte dans les Pays-Bas. 113.
- MLXXXV.** Le Comte Jean le Fils au Comte J. de Nassau. Affaires religieuses à Siegen. 117.
- MLXXXVI.** Le Comte Jean le Fils au Comte J. de Nassau. Même sujet. 118.
- MLXXXVII.** Le Prince d'Orange au Duc de Montpensier. Affaires de famille. 119.

## AOUT.

- MLXXXVIII.** La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. On ne traite pas le Duc d'Anjou selon ses mérites. 120.
- MLXXXIX.** Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Lettres du Cardinal interceptées et publiées. 122.
- MXC.** Le Prince d'Orange au Comte de Leicester. Remerciments pour sa sollicitude à son égard. 123.
- MXCI.** Le Prince d'Orange à la Reine d'Angleterre. Réponse à la Lettre 1088. 124.

**SEPTEMBRE.**

<b>MXCII.</b>	<b>Le Prince d'Orange au Duc de Montpensier.</b>	
	<b>Affaires de famille.</b>	<b>126.</b>
<b>MXCIII.</b>	<b>J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Nouvelles</b>	
	<b>diverses.</b>	<b>127.</b>
<b>MXCIV.</b>	<b>Le Comte J. de Nassau à Schwartz. Plaintes sur</b>	
	<b>l'insouciance et la tiédeur des Protestants.</b>	<b>129.</b>
<b>MXCV.</b>	<b>André Christiani et Ph. Engel au Comte Jean de</b>	
	<b>Nassau. Relative à l'Electeur de Cologne.</b>	<b>131.</b>
<b>MXCVI.</b>	<b>Foncq au Cardinal. Conjuraton de Salcède.</b>	<b>133.</b>
<b>MXCVI<sup>a</sup>.</b>	<b>Confession du médecin du Prince de Parme.</b>	<b>135.</b>

**1583.****JANVIER.**

<b>MXCVII.</b>	<b>Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Re-</b>	
	<b>commandation du Prince de Chimay.</b>	<b>139.</b>
<b>MXCVIII.</b>	<b>Le Landgrave Guillaume de Hesse à l'Amman de</b>	
	<b>Smalcalde et au Chancelier Meckbach. Sur</b>	
	<b>l'évènement d'Anvers.</b>	<b>141.</b>
<b>MXCIX.</b>	<b>La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. Mè-</b>	
	<b>me sujet.</b>	<b>142.</b>
<b>MC.</b>	<b>Le Prince d'Orange au Duc d'Anjou. Même sujet.</b>	<b>143.</b>
<b>MCI.</b>	<b>Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme.</b>	
	<b>Affaires d'Allemagne.</b>	<b>145.</b>
<b>MCII.</b>	<b>La Reine-mère de France au Prince d'Orange.</b>	
	<b>Sur l'évènement d'Anvers.</b>	<b>147.</b>

**FÉVRIER.**

<b>MCIII.</b>	<b>Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Il</b>	
	<b>déconseille tout rapprochement avec le Duc</b>	
	<b>d'Anjou. Affaires d'Allemagne.</b>	<b>150.</b>

## LETTRE

Page.

- MCIV. Le Prince d'Orange à la Reine d'Angleterre. Réponse à la Lettre 1099. 157.
- MCV. Le Prince d'Orange à la Reine-mère de France. Réponse à la Lettre 1103. 158.
- MCVI. Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau. Nouvelles. 161.
- MCVII. Mr. Des Pruneaux au Prince d'Orange. Sur la négociation avec Anjou. 163.
- MCVIII. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau. Événement d'Anvers ; affaires d'Allemagne. 164.
- MCVIII<sup>a</sup>. Points relatifs à la situation du pays après l'événement d'Anvers. 167.

## MARS.

- MCIX. J. Fontanus au Comte Jean de Nassau. Disputes religieuses : il l'engage à continuer ses bons offices dans l'affaire de Cologne. 170.
- MCX. Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Guillaume de Hesse. Confiance en Dieu. 173.

## AVRIL.

- MCXI. Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Affaires des Pays-Bas. 176.
- MCXII. Le Comte Jean de Nassau à l'Archevêque de Trèves. On soupçonne celui-ci d'être contraire à l'Archevêque de Cologne. 177.
- MCXIII. Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isembourg. Il l'exhorte à se désister de son entreprise contre l'Électeur de Cologne. 179.
- MCXIV. Le Comte Philippe à son père le Comte Jean de Nassau. Mariage du Prince d'Orange. 187.



## **LXXVIII**

### **LETTRE**

**Page.**

- MCXV.** Le Comte Maurice à son oncle le Comte Jean de Nassau. Il se recommande en ses bonnes grâces. 189.

### **MAI.**

- MCXV<sup>a</sup>.** Memoire pour A. Chrétien et Ph. Engel. 191.  
**MCXV<sup>b</sup>.** Instruction pour Philippe Engel se rendant vers le Prince d'Orange. 193.

### **JUIN.**

- MCXV<sup>c</sup>.** Rapport de Philippe Engel au Comte Jean de Nassau. 202.  
**MCXVI.** Le Comte Jean au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Il l'invite à venir au secours de l'Archevêque de Cologne. 214.

### **JUILLET.**

- MCXVII.** E. v. Reidt au Comte Jean de Nassau. La guerre de Cologne met obstacle à la réconciliation avec Anjou. 216.  
**MCXVIII.** Fontanus au Comte Jean de Nassau. Situation déplorable de la Gueldre. 217.  
**MCXVIII<sup>a</sup>.** Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse aux points contenus dans le N<sup>o</sup> 1115<sup>c</sup>. 219.  
**MCXIX.** Le Prince de Chimay au Prince d'Orange. Recommandation en ses bonnes grâces. 226.  
**MCXX.** La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Recommandation en ses bonnes grâces. 228.  
**MCXXI.** Le Comte Maurice à son oncle le Comte Jean de Nassau. Même sujet. 229.  
**MCXXII.** Le Comte Philippe au Comte Jean de Nassau. Même sujet. 229.

## LETTRE

Page.

- MCXLIII. Le Duc d'Anjou aux États-Généraux. Il leur impute la prise de Dunquerque. 230.

## AOÛT.

- MCXLIV. Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Relative à la réduction de troupes Écossoises. 233.  
 MCXLV. Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Il les exhorte à ne pas se séparer des États-Généraux. 234.  
 MCXLVI. Le Prince d'Orange aux Quatre Membres de Flandre. Touchant la négociation avec l'Électeur de Cologne. 238.  
 MCXLVII. Fontanus et deux autres ministres du St. Evangile au Comte Jean de Nassau. L'Électeur de Cologne doit se garder de l'Ultra-Luthéranisme. 240.

## SEPTEMBRE.

- MCXLVIII. Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Le ministre Haren envoyé vers le Duc Jean Casimir. 241.  
 MCXLIX. Le Prince d'Orange aux Quatre Membres de Flandre. Il auroit fallu promettre à l'Électeur de Cologne un secours efficace. 243.  
 MCXXX. Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Il se plaint des États. 252.  
 MCXXXI. Le ministre J. Haren au Comte Jean de Nassau. Objet de sa mission. 255.

## OCTOBRE.

- MCXXXII. Le Comte Jean de Nassau au Docteur Ehem. Sur la négociation avec les Pays-Bas. 257.  
 MCXXXIII. Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Négociation avec le Prince de Parme. 263.

**NOVEMBRE.**

- MCXXXIV.** Le Seigneur des Pruneaux aux États-Generaux. Il les exhorte à ne pas repousser les avances du Duc d'Anjou. 264.
- MCXXXV.** Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Négociation avec le Prince de Parme. 269.
- MCXXXVI.** Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Relative au voyage de M<sup>r</sup>. de Ségur. 270.
- MCXXXVII.** Ph. Engel au Comte Jean de Nassau. Rapport de sa mission vers le Comte Herman de Sayn. 271.
- MCXXXVIII.** Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Départ du Duc Jean-Casimir ; nouvelles diverses. 274.
- MCXXXIX.** Le Comte Jean à son fils , le Comte Guillaume-Louis de Nassau. Il craint une entreprise de l'ennemi contre Dillenbourg. 284.

**DÉCEMBRE.**

- MCXL.** Ev. van Reidt au Comte Jean de Nassau. Trahison du Comte de Berghes ; Gouvernement des Pays-Bas. 288.
- MCXLI.** Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isembourg. Affaire particulière. 296.

**1584.****JANVIER.**

- MCXLII.** Le Prince d'Orange à M<sup>r</sup> d'Hembyse. Exhortation à agir de concert avec la Généralité. 299.
- MCXLIII.** Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Il déconseille tout rapprochement avec le Duc d'Anjou. 303.

## LETTRE

Page.

- MCXLIV.** Le Prince d'Orange à M. d'Hembyze. Déclaration de bonne volonté pour la défense de Gand. 305.
- MCXLV.** Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isenbourg. Avertissement sur les conséquences probables de sa conduite. 306.

## FÉVRIER.

- MCXLVI.** E. von Reydt au Comte Jean de Nassau. Nouvelles. 309.
- MCXLVII.** Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse à la Lettre 1138. Pertes et découragement dans les Pays-Bas. 313.
- MCXLVIII.** Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Bonnes intentions du Roi de France envers les Pays-Bas. 320.

## MARS.

- MCXLIX.** Le Roi de Navarre à l'Électeur de Cologne. Il est très-disposé à lui prêter secours. 323.
- MCL.** Le Prince d'Orange au comte Jean de Nassau. Pertes en Flandre ; le Comte Guillaume-Louis est nommé Stadhouder de la Frise. 328.
- MCLI.** Ev. van Reidt au Comte Jean de Nassau. Sur les dispositions du Prince d'Orange. 331.
- MCLII.** Le Comte Guillaume Louis à son père le Comte Jean de Nassau. Il lui est impossible de se rendre à Dillenburg. 335.
- MCLIII.** Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Apologie de ses relations avec la France. 339.
- MCLIV.** Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Même sujet. 349.
- MCLIV<sup>a</sup>.** Instruction pour M<sup>r</sup>. de Norrits allant , de la part du Prince d'Orange , vers la Reine d'Angleterre. 363.

## **LXXXII**

### **LETTRE**

**Page.**

- MCLV. Le Duc d'Anjou au Conseil de la ville de Gand. Il les exhorte à ne pas traiter avec les Espagnols.** 377.
- MCLVI. Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau. Conseils relatifs au Prince d'Orange.** 382.

### **AVRIL.**

- MCLVII. Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Arrestation d'Hembyse.** 384.
- MCLVIII. Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Louis de Hesse. Les Chrétiens Évangéliques doivent agir de concert.** 386.
- MCLIX. Le Landgrave Louis de Hesse au Comte Jean de Nassau. Réponse à la Lettre 1158.** 389.
- MCLX. Bollius, ministre à Gand, à Libertus Fraxinus, ministre à Anvers. Sur la négociation avec le Prince de Parme.** 391.
- MCLXI. Le Consistoire de Gand à celui d'Anvers. Même sujet.** 396.

### **MAI.**

- MCLXII. Th. de Banos au Comte Jean de Nassau. Bonnes dispositions du Roi de Navarre.** 399.
- MCLXIII. La Régence de Gand au Prince d'Orange. Demande de secours.** 400.

### **JUIN.**

- MCLXIV. Le Prince d'Orange au Roi de France. Mort du Duc d'Anjou.** 405.
- MCLXV. Le Prince d'Orange à la Reine-mère de France. Même sujet.** 407.

## LETTRE

Page.

- MCLXVI. La Reine d'Angleterre à la Reine-mère de France.**  
Même sujet.

409.

## JUILLET.

- MCLXVI<sub>a</sub>. Mémoire du Prince d'Orange aux États de Hollande sur la nécessité de pourvoir au Gouvernement.** 428.
- MCLXVI<sub>b</sub>. Approbation des Points et Articles relatifs à l'acceptation du Prince d'Orange pour Comte de Hollande, par plusieurs Conseils Municipaux.** 433.
- MCLXVII. Le Comte Philippe au Comte Jean de Nassau.**  
Mort du Prince d'Orange. 437.
- MCLXVIII. Le Comte Jean de Nassau à la Princesse d'Orange.**  
Lettre de condoléance. 439.
- MCLXIX. Le Comte Jean à la Comtesse Marie de Nassau.**  
Même sujet. 441.
- MCLXX. La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau.**  
Elle se recommande en ses bonnes grâces. 447.
- MCLXXI. La Comtesse Louise Julienne de Nassau au Comte Jean de Nassau. Même sujet.** 448.
- MCLXXII. La Comtesse Anne de Nassau au Comte Jean de Nassau. Même sujet.** 449.
- MCLXXIII. La Comtesse Marie au Comte Jean de Nassau.**  
Même sujet. 451.
- MCLXXIV. Le Secrétaire Brunynck au Comte Jean de Nassau. Relative à la famille du Prince d'Orange.** 454.
- MCLXXIV<sup>a</sup>. Instruction de l'Électeur de Cologne pour son Député vers le Comte de Nassau.** 459.
- MCLXXV. Le Comte Jean de Nassau à l'Électeur de Cologne.**  
Sur les rapports du Prince d'Orange avec la France. 465.
- MCLXXVI. La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau.**  
Réponse à la Lettre 1168. 469.
- MCLXXVII. M. de Châtillon au Comte Jean de Nassau. Il lui recommande la Princesse d'Orange.** 470.

## LXXXIV

### LETTRÉ

	Page.
MCLXXVIII. La Reine d'Angleterre au Duc de Montpensier. Relative aux filles du Prince d'Orange.	472.
MCLXXIX. La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Difficultés de sa position.	473.
MCLXXX. La Duchesse de Bouillon au Comte Maurice de Nassau. Elle lui recommande ses nièces.	475.
MCLXXXI. La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Même sujet que dans la Lettre 1179.	476.
MCLXXXII. La Comtesse Louise Julienne au Comte Jean de Nassau. Elle se recommande en ses bonnes grâces.	478.
MCLXXXII <sup>e</sup> . Résumé des services que la branche de Nassau- Dillenbourg a rendus au Prince d'Orange et aux Pays-Bas.	479—510.



# ADDITIONS.

---

## TOME I.

**p. 8<sup>\*</sup>.** l. 27. Voyez aussi T. V. p. 90.

**p. 176<sup>\*</sup>.** On lira avec intérêt deux opuscules qui ont récemment paru sur le Comte de Bréderode : *H. v. Brederode te Amsterdam in 1567 door P. SCHELTEMA* (Amst. 1846) et dans le Journal mensuel *de Gids*, (1845, n.<sup>o</sup> 4 — 7) un article très-étendu de M. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, relatif à notre discussion avec M. VAN HALL (T. VIII. p. LVII). — M. S., ayant eu l'avantage de consulter les Archives d'Amsterdam, croit pouvoir conclure des renseignements puisés à ce dépôt que le dernier séjour de Bréderode dans cette ville n'a pas été inutile à la cause de la religion et de la liberté. — M. B. v. d. Br. a traité en détail plusieurs points relatifs aux actions et au caractère du Comte ; on peut différer de lui sous plusieurs rapports, mais personne ne révoquera en doute son érudition et sa rare sagacité.



## TOME II.

- p. 328—338. N<sup>o</sup> 226. M. SCHULTZ JACOBI a publié (*N. Archief voor Kerkel. Gesch.* IV.) sur cette Note un commentaire complet et très-intéressant. D'abord il observe que la pièce ne sauroit être de 1566, mais qu'elle semble rédigée sous l'impression récente du tumulte qui eut lieu à Anvers, du 13 au 15 mars 1567. Il remarque ensuite que les idées sur *les moyens de remédier à Anvers* (p. 328—330) et la *liste* (p. 330—338) sont deux pièces entièrement distinctes. La première contient, selon lui, les propositions du Conseil Privé à la Gouvernante; les réponses de son Altesse, et, sur un des points, la réplique du Conseil. C'est pourquoi p. 328. l. 12 [da rege] est sans doute *d. a. reg<sup>e</sup>*; c'est-à-dire, la réponse de son Altesse Régente. La liste est une indication des sectaires, mais insuffisante, et qui donne lieu au désir du Conseil (p. 330) d'avoir «les rolles de »chacunne consistoires.» L'exactitude de M. S. J. nous a indiqué plusieurs rectifications (voyez les *Errata*).

## TOME IV.

- p. 202. 203. 205. Il est très-probable, comme M. BODEL NYENHUIS nous l'a fait remarquer, que M. *de Bernicour* n'est autre que M. *de Bernickhausen*; qui se trouvoit peu de temps après à Siegen, auprès du Comte Louis de Nassau (p. cvi).

## TOME V.

- p. 125. l. 15. — Le 40<sup>e</sup> Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique fut Georges *Hund* von Wenckheim (1566—1572). Voyez *K. J. Bachem, Versuch einer Chronologie der Hochmeister des Deutschen Ordens v. 1190—1802*. Münster. 1802. 4<sup>o</sup>. p. 57. Ailleurs (*Matthaei* An. V. 851. éd. in 4<sup>o</sup>. et X. en 8<sup>o</sup>.) il est indiqué, avec une légère différence de nom (*Georg. Hundt de Wencker*) comme le 37<sup>e</sup>.
- p. 405. Marnix écrit le 15 sept. à van der Mylen: «Res a Glimeo »perpetrata est fortiter certe, et, ut spero, fructuose et

«utiliter : » *Epist. sel.* p. 709. — Le 20 juillet il lui transmet la nouvelle «etiam spem aliquam esse armorum contra Hispanos capiendorum. Nos literis et libellis quantum possumus eorum animos ad libertatis studium accendimus : » I. 1, 694.

- p. 548 En dec. 1576 Wilson écrit de Bruxelles à Lord Burghley.  
 «the state here is very uncertayne, the people everywhere  
 «suspicious and murmuring, the magistrates and nobilitie  
 «little esteemed, greate want of money at this present,  
 «and yet the campe of the states encreased every daie more  
 «and more. . The chiefeeste man of wysedome and stomack  
 «at this tyme here is M. de Champeignie. . . Never was it  
 «more meete for the counsell of Englande to be watchful  
 «and careful to the state than at this tyme. Upon three  
 «persons at this tyme all Christendom hath their eyes and  
 «learne to understand their doings, viz. Don John,  
 «W . . . , and the Prynce. And of these three it is hard to  
 «say who is most to be doubted for Englands welfayre. If  
 «the Prynce shall have it (l'Ecluse), as he hath Newporte,  
 «as indeede he shal, if the Commissioners agree not, it is  
 «thought verilie he will come in person, and then the  
 «triall wyl be betwixte us there and the Prynce for the best  
 «game, without hope of peace or any accomde at all And  
 «surelie, if the Prynce with the States had readye monie,  
 «it is lyke that some greate exployte would certainlie be  
 «done. And no doubt the Prynce is a rare man, of grent  
 «authoritie, universallie beloved, verie wise in resolution  
 «in all thinges, and voyd of pretences, and that which is  
 «worthie of speciall prayse in hym, he is not dismayed  
 «with any losse or adversitie, his state being better now  
 «than ever it was God grawnte that right maie take place,  
 «and justice may be done upon earth!» *Wright, Queen Elizabeth*, II. 45.

- p. 573. l. av. dern. Apparemment Philippe de Herzelles, Seigneur de Monshroeck et Borselles, signataire de l'Union de Bruxelles *De Jonge, Unie van Brussel*, p. 194.

## TOME VI.

p. 173. En octobre 1577 le Prince d'Orange écrit à M. de la Noue : » . . . Ce que depuis si long intervalle de temps » je ne vous ay rendu nulle reponse sur vos lettres , n'a pas » esté par faute de ce que vos dites lettres ne me soient esté » très-agréables. . . Vos lettres et le bon office qu'il vous a » pleu me faire en cet endroit , me sont venus si merveil- » leusement bien à propos que j'estime que le salut et con- » servation de ce pays en dépend d'une bonne partie. Car » en vérité par icelles nous avons decouvert les desseins de » celui qui , sous ombre d'une douceur et clémence contre- » faite , machinoit notre totale ruyne et a esté mis en évi- » dence à tous ce que mes advis et advertances n'avoient » aucunement pu leur imprimer ni incorporer ; de façon » que nous vous demeurons tous obligez et moy en parti- » culier , de telle sorte que vous pourrés dores-en-avant » faire estat de ma personne et de tout ce qui est en ma » puissance. . . Je ne vous escriray rien de l'estat de nos » affaires , lesquelles sont autant panchantes à la guerre , » comme il semble que les vostres de par de là soient en- » clines à la paix , à cause que je m'en rapporteray à la » suffisance du Sieur de Luart , porteur de ceste. » — Et la Princesse le prie de « nous continuer votre bonne vo- » lonté , . . . spécialement pour nous conserver aux bonnes » grâces du Roy de Navarre , et qu'il soit assuré que nous » ne souhaittous rien tant que luy faire quelque bon ser- » vice. De quoy M. le Prince d'Orange et moy désirons » surtout qu'il soit bien asseuré par vous qui y pouvez tout , » et que nous avez par cy-devant en tant de sorte obligez » que ce ne sera qu'une perpétuelle suite de bons offices , » qui nous rendra de tant plus vos redevables. Ce que M. » le Prince ne se peut tenir d'avancer et rameutevoir toutes » et quantesfois qu'il parle de vous , attendant que l'occa- » sion d'y satisfaire survienne , ores qu'il soit hors d'espé- » rance de se pouvoir désobliger en cet endroit ; cette saison

» vous appreslant matière d'augmenter vos bons offices , à  
 » cause des troubles survenus au pays et à la prise des armes,  
 » qui désire estre justifiée par tout le monde , vous en-  
 » voyant à cette fin ce qui en a esté publié. Vous priant très-  
 » affectueusement vouloir toujours embrasser les affaires de  
 » ce pays , pour qui avez jà tant fait. » *Fie de de la Noue* ,  
 p. 232.

## TOME VIII.

- p. 9. l. 19. *also verhalten*. Voyez T. VII. p. 559.
- p. 139. Le Prince écrivit d'Anvers le 21 février une seconde lettre à peu près semblable : « considérant les bons et signalés  
 » offices par luy faictz et qu'il faict journellement icy avec  
 » M. M. les Estatz-Généraulx pour l'avancement du service  
 » et bien de la Patrie . . . y joinct que ce n'est point petit  
 » appuy et renfort pour nous , d'avoir un Seigneur de sa  
 » qualité de nostre costel. » Voyez *de Jonge* , *Onuitz. Stuk-*  
*ken* , II. p. 78.
- p. 192. Le 27 avril le Prince écrivit à la Régence de Gand , pour lui recommander *Henri de la Tour* , *Vicomte de Turenne* ;  
 » je croy que vous avez assez eu de cognoissance par la bon-  
 » ne renommée du service que M. de Turenne a faict par  
 » ci-devant à l'Église et vraye religion , ayant plusieurs fois  
 » et si souvent exposé sa personne au danger de la mort. »  
 Voyez *M. de Jonge* , l. I. p. 83. — Le 31 mai le Prince adressa une Lettre très-remarquable aux « Schepenen van  
 » beyde de Baucken , beyde de deeckenen , Edelen ende  
 » Notabelen der stede van Ghendt. » Il leur fait sentir , tout en ménageant leur susceptibilité , l'inconvenance et le danger de leurs intrigues secrètes relativement à un accord avec le Roi. « Wel is waer dat wy onlangen syn bericht  
 » datter cenige souden van wegen der stede van Ghendt  
 » uutgesonden syn . . . om overal de huyslieden in wapenen  
 » te setten , ende bevolen schepen van oirloge in de Schelde  
 » te rusten , oick dat tot dien einde de hooghbailliu van  
 » Waes soude binnen Ghendt ontboden syn geweest , het-

»welke by ulieden eigen schryven blyckt ons warachtelick<sup>1</sup>  
 »aangedreghen te wesen. . . Dan also 't selve is concerne-  
 »rende het faict van oirloge, ende wel behoort hadde met  
 »voirgaende communicatie van de Generaliteyt te geschie-  
 »den, . . . so en kunnen wy ons nyet laten duncken dat  
 »men sodanige waarschouwen behoorde vreemdt te vin-  
 »den. . . Ulieden van onsentwegen vastelyck verseckerende  
 »hoe wel dat wy diversche maren van paeysmaecken en  
 »van eenige andere nieuwicheden, . . . niet alleene na de  
 »alteratie in Januario lestleden gebeurt, maer wel een jaer  
 »daer te voren gehoort hebben, dat wy alle 't selve nyet  
 »tegenstaende, altyt seer goet en vaste betrouwen hebben  
 »gehadt van de goede ingesetene der stede van Ghent. . . .  
 »Maer aangaende de maren, die sedert de voirs. alteratie  
 »onder den gemeenen man overal gelooopen, . . . wy en  
 »hebben nyet kunnen voorbygaen ulieden deselve ronduyt  
 »ende vryelick te kennen te geven ten eynde ghylieden  
 »selve daeruuyt moeght oordeelen, of die voirsz. maeren  
 »syn allesins calumnieselyck ofte t' onrechten gestroyt,  
 »ende of wy somtyds niet wel redene en hadden, wat naa-  
 »der daerop te letten.» *De Jonge, l. l. p. 84—93.*

p. 434. l. 20. *Kluit* écrit *A. van der Meer*. La signature étant fort indistincte, nous aurions pu nous tromper également, sans les éclaircissements de M. BODEL NYENHUIS. On lit sous son portrait, gravé par *W. Delff*, d'après *Miereveld*: «Pe-  
 »trus van der Meer Delphensis apud Batavos Syndicus  
 »primarius» et un vers de *Grotius*, où il est dit de lui :  
 «consilium Delphis eloquiumque suis.» Une main du siècle  
 dernier a ajouté : «wordt gemagtigd om de voorwaarden  
 »der inhuldiging van Willem I als Graaf van Holland te  
 »helpen ontwerpen; 15 Nov. 1583.» Il vécut de 1534  
 jusqu'en 1610.

p. 437. Feu le Conseiller STRATENUS (T. IV. p. VII) possédoit la copie d'un écrit présenté au Prince de Parme par le meurtrier, signé à Tournay, 5 avril 1584, par lequel il s'offre d'aller

<sup>1</sup> Il nous semble qu'il faut nécessairement lire au i, au lieu de onwarachtelick.

tuer le Prince d'Orange. Il y est dit : « Je veux bien ajouter » que je ne pourchasse de faire cet exploit pour raison du » prix et faveur mentionnés en la sentence, ne voulant » imiter un qui demande salaire. » D'Assonville fut commis par le Prince de Parme, pour entendre les moyens qu'il comptoit employer. « Dieu soit témoin, » dit-il encore, « que rien ne m'a promu et incité en cette délibération, » sinon un bon zèle et dévotion. » Cette pièce, selon M. Stratenus, devoit se trouver dans le 4<sup>e</sup> Vol. (p. 302) des *MSS. de l'Académie des Sciences et Arts à Besançon*.

---

## TRADUCTION

### DES PASSAGES EN ESPAGNOL.

T.VIII. p. 103. l. 26. De même que si le Prince étoit en vie, il y aura les mêmes motifs pour lesquels le fils a été mis en prison ; aussi semble-t-il que, si Orange est mort, il vaudra mieux voir s'il se peut faire quelque démonstration de générosité envers le fils, sans aventurer sa personne, et en restant assuré d'elle ; mais quant à ce qui regarde l'échange des biens que le Comte hérite avec d'autres ici, s. M. désire savoir si v. S. I. entend que cela se fasse pour le Comté de Buren ou pour d'autres biens du père, et si elle croit que, le père mort, on tentera la chose avec la Principauté d'Orange et ce qu'il tient en Bourgogne, et puis ce qu'il conviendra faire pour que les François ou d'autres ne s'en mêlent.

p. 104. l. 28. V. I. S. connoit le naturel de notre maître ; qu'il désire qu'on garde le secret de ce qui court les rues.

---



**1581—1584.**





**1581—1584.**



L'inauguration d'Anjou ne suivit pas immédiatement l'abjuration 1581.  
de Philippe. Six mois s'écoulerent, avant qu'il fit son entrée solen- Août.  
nelle dans les Pays-Bas.

Toutefois il n'attendit pas jusqu'en février 1582 pour porter  
secours à ses nouveaux sujets. Vers la mi-août il étoit, avec son  
armée, sur la frontière du Hainaut. Le siège de Cambrai fut levé :  
il y entra le 20.

Le 29 il écrit de Cateau-Cambresis à Walsingham : « ....Les  
« bruits que faisoient courir les Espagnols de tant de forces qu'ils  
« avoient et du courage plus qu'il n'en falloit, s'en sont allées en  
« fumée, ny en ayant un seul qui comparoisse devant moy, qui ay  
« fait et exécuté ce que tout le monde a veu .. » † MS. p. n.).

Emerville de ses exploits, croyant qu'on n'osoit point lui op-  
poser de résistance, il n'avoit pas même compris l'habileté de  
son antagoniste. Granvelle montra plus de sagacité. Le 7 août il  
écrivit à la Duchesse de Parme : « ....Je m'assure que le Prince  
« regardera ce que plus conviendra, selon les occasions, ou d'assail-  
« lir, ou de temporiser, se contentant de donner empeschement,  
« pour rompre par ce moyen la premiere furie des François; car  
« apres ordinairement l'on en a bon marché.... » † MS. B. Ga.  
xxxii.

En effet, son expedition fut de courte durée: la Noblesse,  
qui ne lui avoit promis service que pour quelques semaines, se dis-  
sipa bientôt (p. 15). Le 1 nov. Anjou lui-même étoit en Angle-  
terre. Il y passa un trimestre entier à solliciter la main d'Elizabeth.

1581. Les Protestants en Allemagne continuoient à désapprouver l'élection d'Anjou et même à la tenir pour , illicite. La Lettre suivante se rapporte à cette question.

---

### LETTRE MXXXVIII.

*D. Tossanus au Comte Jean de Nassau. Réponse aux arguments de la Lettre.*

---

\* \* Daniel Tossanus, Ministre Réformé dans le Palatinat. Né à Montbéliard en 1541, il fut nommé Pasteur à Orléans en 1562, et vint à Heidelberg après la St. Barthélemy. En 1575 il fut chargé d'une mission importante par l'Electeur Frédéric: *Strueve, Pfälz. Kirchen-Hist.* p. 265. Après la mort de celui-ci, « baten zwar die » Churfürstin, Pfalzgraff Johann Casimir, die Prinzessinnen, und » andere dasz dem Hoff-Prediger *D. Tossano*, dieweilen Er von » des Churfürsten Leben und Todt die beste Nachricht wüste, die » Leich-Predigt aufgetragen werden möchte, welches aber der Churfürst nicht zugeben wollte, sagend, Er könne es mit gutem » Gewissen nicht geschehen lassen dasz ein Calvinist durch seine » Predigt seines Herrn Vaters Leiche bel lecken sollte... Jedoch würde » des Tages darauff *D. Tossano* auch erlaubt.. seine Predigt zu halten : » *l. l.* p. 294. — Il avoit suivi à Neustadt le Duc Jean-Casimir. Ses ouvrages sont en grand nombre. Il mourut en 1602: *Moréri.*

---

Wolgeborner Graff.... Wasz E. G. Rath mir haben ein christliche ordnung zukommen lassen, wie es in sterbensläuffen in E. G. Graff- und Herschafften angestellt werden sol, kan ich vormein persohn solches E. G. christlichs gemüth und vätterliche fürsorg für Ihre liebe underthänen, nit gnugsam loben, und wen solche ordnung in's werck gerichtet, wird sie ohn zweifel, nit allein die underthänen, sonder auch andere widerspenstigen zu unser Religion und liebe der reinen lehr sehr reitzen; in massen

*Eusebius* in seiner Kirchen-histori schreibt das, da zur 1581. zeit *Maximian* ein grosse pest regiert hat, vil grosse feind Aöut. der Christen, durch dero selbigen fleisz und treuw bey den krancken, gemilderet und erbawet worden sind. Wiewol nu der *medicus Fuchsius, lib. 4 de curandis morbis*, dieselte *theologos* straffet<sup>1</sup>, die da meinen man sol zur zeit der pest in ein ander orth nit fliehen, welches ihm zu hart dünckt, dan durch die menge des volcks werd die pest erneret und erhalten, hie doch so lasz ich mir *D. Luthers*(1) meinung, in dem büchlein, das er *anno 27* darvon gemacht, besser gefallen, dasz nemlich kein rechter Christ, der einem andern mit pflichten, diensten, ampten, oder beruff verpflichtet sey, seinem nechsten in solcher noth verlassen sol, doch mit dieser exception, wo etliche kirchen-diener oder andere so gar zaghaft und kleinmütig weren, das von ihnen kein rechter trost oder hulff zu erwarten, so solt man solche leut nit nöttigen bey den krancken zu sein, sonder an ihr statt daffere, hertzhaffte männer erweken, welche die gabe hetten die krancken zu trösten, und solten gleichwol von denselbigen, die sie vertreten wurden, gebürliche verehrung empfahen. Es ist auch in solchen lauffen hohe notturft dasz bequeme orth zu den begrebnissen erwelet, und die leut fleissig vermant werden das sie in ihren kranckheiten die prediger bey zeit holen lassen; sonst schick ich hienut E. G. ein feinen

<sup>1</sup> *Luthers*. Il escrivoit en 1516, lorsqu'on lui conseilloit de fuir la peste. « um des Gehorsams willen kan ich nicht fliehen. » Et en 1539. « Bin an Predigtstuhl gebunden, davon sollen mich hundert Pestilenzen nicht flüchtig machen, sondern will bereit sein die krancken mit meinen Priestern zu besuchen. »

<sup>1</sup> bestraffet.

1581. bericht, welchen vor etlich jaren der Churf. Palzgraff, Acont. loblicher gedechtnus, durch die *medicos* zu Heidelberg, den armen underthanen zum besten, damit sie in sterbenslaufften gebührliche und leichte *remedia* wissen zu gebrauchen, hat stellen lassen.

Was hernach, gnediger Herr, das schreiben des durchleuchtigen und hochgebornen Printzen, E. G. Bruders, den Hertzogen von Anjou betreffend, anlangen thut, ob mir schon nit geburen wil das ich von solchen hohen sachen, meinen geringen verstand weit ubertreffend, urtheile, und mir auch unbewust wer das *judicium*, darauf J. F. D. antworten, gestellt hat, jedoch diweil E. G. Rath meine einfalt zu wissen begeren, und zimlich vil *loci et exempla* ausz der H. Schrift drin angezogen werden, wil ich E. G. in underthengkeit nit verhalten was ich, als ein gering verstendiger, von solcher frag antworten wolt. Erstlich, ist es zu erbarmen das die mit dem allerheiligsten band des H. Geistes, wie in emerley reinem glauben, also auch in hertzlicher lieb und rechten vertrauen vereiniget sein solten, durch anstiftung des leidigen teuffels also getrennt sind, das man vil mehr darnach trachtet wie man die unselige verbundnuszen mit den Egyptiern, Persiern, und Samaritanern verdetige, dan wie zur rechter einigkheit und versönnung mit den brudern und glaubensgenossen zu kommen wer; dan wan der halbe fleisz, der zu des Hertzogen von Anjou sollicitirung und suchung angewendet ist worden, zu dem end und zweck gerichtet wer worden, wie die freund und glaubensgenossen zu fride gestellt, und zur auszufurung der gemeinen sachen in Niderland gebraucht werden mochte, so het der Almechtige Gott mehr glucks und segens geben, und wurden die sachen ohn zweifel

vil besser stehn. Was ist aber das für ein seltsame red , 1581.  
daz wir keine besondere zusag oder verheissung haben Aout.  
das uns Gott, durch teutscher nation oder ander religions-  
verwanten hilff, ausz der Spanier tyranney erlösen wol?  
Was hat man dan für Götliche verheissung von des  
Herzogen von Anjou hilff? Die verheissung aber haben  
wir im 133 Psalm, daz der Herr segnen und leben immer  
und ewiglich den bruderen verheisset, die einträchtig  
bey einander wonen: item im 15<sup>ten</sup> psalm wird denen ein  
sondere genade Gottes verheissen, welche die gottlosen  
achts achten, sondern ehren die gottsfurchtigen;  
darumb gilt, meines erachtens, nichts dieser behelff,  
daz man in der noth hilff suchet wo man kan; dan ein  
frommer gläubiger wurd sich durch ungedult nimmer  
übereilen lassen, sonder eher noth leiden, dan er unbe-  
fagte hilff suchen und von den dörnern und disteln, das  
ist von den gottlosen, schutz und schirm gewarten sol.  
Wie ein feiner *Apologus* steht im buch der Richter im  
9<sup>ten</sup> cap., von den baumen die den dornbusz zum König  
erweleten! Was die exempel anlangt die man ausz der  
h. Schrift anziehen wil, finde ich in meiner einfalt keins  
das dem stich halten mög; dan das mit dem der unter  
die morder fiel und hilff bekam von dem Samariter, brin-  
get dasselbig gleichnusz nit mehr mit sich dan daz der  
richter nechster dieser sey, der mit der that hilff lewei-  
set, und ghet dahin das die stoltzen Phariseer und Pries-  
ter, die nur ein eusserlichen rhum hetten, gestraft wer-  
den; lehret aber nit daz man, anstat eines tyrannen,  
einen andern auch ungleubigen Herren erwelen sol; wie  
auch derselbig arme verwundte man dem Samariter keine  
botschaft geschickt hat, also ist das die frag nit, da uns



1581. in unserm hunger ein Türck oder Papist ein stück brotes

Aodt. geben oder einem verwundten ein rath oder artzney mittheilen solt, ob solches abzuschlagen wer, sonder ob, da man von einem tyrannen beträngt ist von wegen der religion, bey einem andern tyrannischen und abergleubischen Hausz hilff suchen und solchen hern erwälen sol, der von gotlosen leuthen und höchsten feinde der Religion geboren, geregieret, gefürderet, und getrieben wirdt. Item so setzt man das ungewisz für das gewisz, da man den Hertzogen von Anjou für den rechten Samaritaner der helffen sol, und als einen *Cyrum* und *Artaxerxem* helt; dan wasz hat man darvon für göttliche verheissungen, was hat man für exempel seines eyvers und ritterlichen thäten? Es sey dan was er für wenig jaren zu Yssoire (1) in *Arvernâ* gethan hat, da die allergrewlichste schendlichste thät in seiner gegenwart und unter seinem befehl begangen sind worden. Ferners, was hat er für gewalt, als ein schlechter unterthan seines Bruders, dan so viel ihm der König ausz Franckreich die hand bietet; was hat er für rath, kriegsleut, gelt *etc.* dan eben des Königs? Also wan ihm sein Bruder ungewogen wer, so könt er in keiner stat sicher sein und hette nit ein monat zu leben; wie man auch von keiner verfolgung weis die er deszwegen gelitten; dan, obschon seine fromme Mutter biszweilen mit ihm hadert und expostulirt, werden sie gar halt vergliechen und wieder eins, und was er sich eusserlich stellet, als wan er es mit den religionsverwandten nit bösz meinte, so hat auch der ertztytan *Carolus IX.*, sein Bruder, gethan, und das ist daselbigen geschlechts *symbo-*

---

1) Yssoire T. VI, p. 185.

*leui: qui nescit dissimulare, nescit regnare*, darumb es 1581.

zu furchten was er sich gegen den Niederlanden erzeigt, Aoh. werd fast so sein als wie wir in den *apologis* lesen, von den fuchsen der ein kranck hun heimsuchet und sich annam als wen er dieselbig trösten wolt; und weis aber nit ob ihm also sey wie man fürgibt, wan schon melirgemelter Her von Anjou es nit gut meinen solt, das die Niederlanden würden doch uf freyen fussen stehn: dan es heist Gott versucht, wan man ein solchen gast mit solchem anhang und praeminentz in's land lest, und, hat ein antzger man, Fresin<sup>1</sup>, der zu milt in der gefengnis gehalten worden, so viel schadens gethan, was wirdt der dann der uber seinen anhang alle papisten im land, die noch in grosser anzal sind, haben wird! Und sihe nit warumb das teutsch land noch zur zeit so bloß von leuten sey, ja auch von Fursten und Herren, wan die Niederlandische landstände hetten gethan was darzu gehöret, warumb man nit helffer und retter funden het, denen besser zu vertrauwen gewesen als dem von Anjou Mit dem frieden der durch seine befurderung mit Franckreich gemacht sein sol, hat man jetz in die 20 jahr erfahren das solche friede nur zum betrug und verratherey gemacht werden, wie dan noch uf dem heutigen tag in Franckreich der König kriegsvolk auffbringt wieder den Delphinat. Das exempel von Jacob, der mit seinem gantzen hause gesandt in Egipten gezogen und sich dem Pharaon

1. *Fresin*. Prisonnier dans le Château de Breda, il avoit trouve moyen de corrompre une partie de la garnison. Le 27 juin Breda *Assaviae domus deliciae* *Standa*, II 212 fut pris. De Prince van Orangien verloor hier vele sijne goederen en sijne meeste pampieren, secreten, en rekeningen. • *Bor*, II. 273

1581. neu etwan zur gedechtnüs, und auch den nachkommen  
Acht etwan zu einer erinnerung, dieweil wir aber Christen  
unsern gantzen rhum in *Christo* suchen und uns frewen  
der künfftigen aufferstehung, so sollen wir allen pracht  
und überflusz bey solchen begrebnüßen meiden (1)...  
*Datum Newestat an der Hardt, den 6<sup>ten</sup> Augusti A° 81.*

E. G. undertheniger,  
DANIEL TOSSANDS.

Dem Wolgebornen Hern Johan Graven zu Nassaw...,  
in s. L. abwesen den Hern Rhäten  
und befelchhabern zu Dillenburg  
zu erbrechen.

---

### LÉTRE MXXXIX.

*Le Sr de St. Goard au Roi de France. Mécontentement du  
Roi d'Espagne (ms. p. st.-g. 228 (795) n° 53).*

...Le Cardinal me fist entendre comme Tassis donnoit  
ausi conte que par plusieurs fois il avoit faict instanse  
avecques v. M. qu'elle promist que Mons<sup>r</sup> le Duc ne pas-  
sast plus avant en son entreprise de Flandre; qu'i n'estoit  
assisté que de ses mesmes subgetz et enquore de ses prins-  
pauls ministres, et de seulx qui avoest<sup>1</sup> estés plus fermes  
à défandre son estat et autorité durant tous les troubles  
de son roiaulme; et mesme à sete<sup>2</sup> heure, il estoit à Chas-  
teau-Terry avecques ses forces, sans qu'il y fust nulle  
opposition à ses desins<sup>3</sup>, ains que la carrière estoit libre et  
süre à qui le vouloit alé<sup>4</sup> trouvé, se qui luy faisoit voir

---

(1) *meiden*. Voyez T. VII. p. 395.

<sup>1</sup> avoient.    <sup>2</sup> cette.    <sup>3</sup> desseins.    <sup>4</sup> aller.

cièrement que tout ce qu'elle avoit dict v. Ma<sup>te</sup> sur les 1581.  
affaires de Flandre et tous les édits qu'elle avoit faict Aod.  
que nul de ses subgetz n'alasent en Flandre pour quel-  
que occasion que se fust, estoit tout dissimulation, sou-  
frant se pendant et assistant ledit S<sup>r</sup> Duc de tout ce qu'il  
vouloit, pour qu'il alast avant dans sa dite entreprise; et  
me faisant la dessus le Cardinal infinis discours, pour me  
faire entendre les occasions que l'on leur donneroit, si  
l'on ne vivoit autrement avecques le Roy Catholique,  
à lesquels seroient superflus et trop longs à redire, il  
conclut que le Roy son maistre avoit voulu me faire en-  
tendre tout ce que dessus, pour que je l'escripse à v. Ma<sup>te</sup>  
et luy représentasse bien particulièrement les conséquen-  
ces que toutes ses causes atiroient après elles, si n'y estoit  
bien à bon esiant remédié et donnast là dessus le Cardinal  
fin à son propos.... Madrid, 28 août.

### † LETTRE MXL

*Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Nou-  
velles diverses (ms. B. GR. XXXII. p. 212).*

...Ceux qui pensent que le Duc d'Alençon face autre  
chose, que ce qu'est concerté entre sa mère et son frère,  
se forcompent, et les dissimulations se découvrent  
maintenant clairement, n'ayant moyen de faire ce qu'il  
faict, sans leur assistance, et, si nous nous voulons lais-  
ser amuser de paroles, je n'en sçaurois que faire, ny ne  
vois ce que l'on peut appeller rompture de guerre, si  
ce qu'ilz font ne l'est. V. Alt. sçait pieçà en cecy mon

1581. opinion, ny ne nous pourroit aultre chose mieux ayder  
Septembre. que de faire une bonne diversion, et s'assemblant nostre  
armée de mer, il n'y auroit, à mon advis, faulte de bon  
moyen pour les faire enrager....

Je ne sçay au choix<sup>(1)</sup> de qui sa Mat<sup>te</sup> s'arrestera: je luy ay  
mis souvent en avant que ces Seigneurs, Grandz d'Espagne,  
ne sont pas fort à propos pour telle charge en Allemagne,  
ne sçachans ny la langue ny les affaires, et n'estans leurs  
façons agréables aux Allemans; il conviendrait que  
quelg'ung y alla, qui sçeut la langue Allemande, ou pour  
le moins la Latine, et qu'eust couru le monde, propre  
à telz affaires, pour descouvrir les humeurs, et qui  
sceut traicter avec telles gens, mais v. Alt. sçait l'opinion  
que ceulx d'icy ont d'eulx mesmes, et qu'il leur semble  
qu'ilz sont à tout faire; je ne l'entendz pas ainsi, et me  
souviens avoir escript à sa Mat<sup>te</sup> plus d'une fois, dois  
Italie, que les Castillans veuillent tout, et que je me  
doubte, que à la fin ilz perdront tout; je ne l'ay jamais  
dit, pour penser empiéter, car je m'exeuse, ce que je puis,  
de traicter directement ny indirectement des affaires que  
touchent les Royaulmes de par decà... Madrid, 3 sept.

---

La Flandre étoit particulièrement tardive à fournir sa part des  
contributions accordées par la Généralité. Le 19 sept. le Prince  
d'Orange «et autres au Conseil d'Etat» exhortent les Quatre-Membres  
de Flandre, touchant une somme de f 100,000 promise au Duc  
d'Anjou, les priant d'avoir soin que leur «quote soit preste pour, à la  
» venue de son Alt. de pardechà, laquelle espérons que sera devant  
» peu de jours, luy pouvoir compter la somme..., sans en ce faire  
» faulte; afin qu'en ceste première promesse, bien que petite et peu

---

(1) *choix*. Il s'agit de la nomination d'un Ambassadeur à Vienne.

« importante, aultant au regard de la grandeur et qualité de sa dite 1581.  
« Altez que de la réputation de si renommées provinces et pays, Septembre.  
« comme sont les nostres, ne soyons trouvez en faulte, ce que pou-  
« roit causer une vilipendence, mespris, et degoust, lequel mal,  
« estant une fois embu, seroit bien malaisé à effacer, et pourroit  
« en ceste conjuncture causer une extrême ruyne au pays, comme  
« par voz prudences scaurez bien peser et considérer » († MS. G.,  
Lettres reçues, 1581).

Le 23 sept., exhortation au Grand-Bailli et aux Echevins de Gand  
à se premunir contre les entreprises de l'ennemi : « Commes som-  
mes advertiz que l'ennemi fait apprestes des eschelles, saeqz de  
« laine, cloves », et semblables instrumentz servantz pour surprises  
« ou assiégemens des villes, ... vous requérons pourtant que faictes,  
« avecq toute célérité et diligence, devant que l'opportunité vous  
« soit ootée, la plus grande provision de pouldres, vivres, et aultres  
« munitions que pourrez amasser, et que, pour endurer quelque  
« temps le siege, en cas que fust nécessaire, en auez de besoin; en  
« quoy ferez chose nécessaire pour la tuition et défense vostre, voz  
« femmes et enfans, et oultre ce servira à la patrie et à la Généralité  
« du pays » † MS. G.).

---

### LETTRE MXLI.

*E. van Reidt au Comte J. de Nassau. Defaite près de Nordhorn.*

---

« Le Comte de Rennenberg étoit mort le 23 juillet. Verdugo  
lui avoit succédé dans le gouvernement de la Frise. C'est sous ses  
ordres que l'ennemi remporta la victoire dont il est ici question. Ses  
soldats « vielen op haer kniën, biddende om victorie, 't welc der  
« Staten volk op datmael uit verwaentheydt niet en deden: » *van  
Meerten*, p. 184b.

---

Wolgeborner Grave, genediger Herr. Dieweil, am  
2. Maies

1581. **nechstvergangenen letzten Septembri**, die unsere aber-  
Octobre. mals ein groszen stosz in Frieszlandt gelietten, darbei  
E. G. sohn auch gewesen, und ich dan nicht zweifel das  
von der niederlage allerhandt seltsame zeittungen sollen  
spargirt werden, und E. G. für wolged. Iren sohn Sorge  
tragen, soll ich derselben in underthenigkeit nicht ver-  
halten das, obwol ire G. mitt im treffen gewesen und  
sich dermaszen ritterlich gehalten das ire G. deszen bei  
jedermeniglich groszen rhum und ehr haben, jedoch,  
durch die gnadt des Alnechtigen, gesundt und wolfarendt  
darvon kommen; ohne allein das ire G. ein wenig ahn  
der stirn verletzt seint und sonsten drei schuesze auf der  
rüstung gewendet. Er ist auch der schaden bei weitem  
nicht so grosz als er ansecklich gemacht worden; dan  
unser volck nicht gantz gar zerstreut, wie auff der Har-  
denberger heyden und ahn der Burtangen geschehen (1),  
sondern seint starck bei einander blieben und haben ein  
sichere retraite genommen, darzu insonderheit E. G.  
sohn viel guts gethan und derentwegen sehr gelobet  
wirdt; der gestalt das sie noch immerdar zu felde blieben  
und den feindt verhindert haben einige schantz oder  
festung zu belegern, wie er dan auch nach der victori  
nichts erobert hat, und haben die unsere sich inmittels  
dermaszen gesterckt, insonderheit mit frischem volck, so  
aus Englandt ankoumen, das sie nbumehr dem feindt  
widerumb den kopff biethen; Gott wolle inen mehr glucke  
verleihen.....

Des Herzogen von Anjou erwartet man alle tag zu  
Gentt, daselbst ein groszer triumph und apparat zuge-

---

(1) geschehen: T VII, p. 369 et 458, in f.

rüst ist ine zu entfangen. Die von Flandern haben seiner 1581.  
Hochheit albereit ein verehrung gethan mit einem gulde- Octobre.  
nen geschirr, darin hundert guldene medaillen gelegen,  
jede auf 70 pfund fleemisch getaxirt; es haben aber die  
Französen, nach entsetzung der stat Cammerich und  
eroberung des schloßz Cambresis, welchs sie mit einem  
sturm eingenommen, nichts ausgericht, sondern seint  
wel vom adel, so nhr dem Herzogen ein reuterdist  
nagesagt, wider abgeritten und dardurch der hauffen  
sehr geschwecht worden, also das nhrmehr der Printz  
von Parma das meiste volck zu felde hat und man sich  
eines langsamen kriegs besorget..... Arnem, den 13<sup>en</sup> Oct.  
A 81.

E. G. underteniger,  
EBERNARDUS REIDANUS.

---

### LETTRE MXLII.

*Le Comte Guillaume-Louis au Comte J. de Nassau. Même  
sujet.*

---

“ Le Comte n'exalte pas ses propres mérites. on peut en juger  
en comparant sa Lettre à celle de *Reidt* et au récit de *Strada*.  
Celui-ci attribue expressément le succès momentané aux soldats du  
Comte et la défaite à ceux de Norrits: « *L'bi ab equitibus Nassavii*  
*landi fugatique rastrum alas videre Norritiani, victoriam secuturi,*  
*mayore animo quam consilio conglobati fossas irruunt:* » II.  
131.

---

Wolgeh. freuntlicher lieber Herr Vatter, wan es E. L.  
wol gienge, were es mir ein sondere freunde zu hören;  
mir gehet es, Gott lob, noch wol. Dieweil ich aber nicht



1581. zweifel das das geschrey wegen der niederlage in Fries-  
landt nühemehr alhereidt wirdt draussen sein, so hab ich  
nicht wollen underlaszen E. L. hiermit darvon kürtzli-  
chen zu verstendigen, und verheilt also: unser leger ist  
den 30<sup>en</sup> Sept. von Collum naher Northorn' (da der feindt  
lag) gezogen, da wir ihne für demselben dorff in seiner  
schlachtordnung haltend gefunden. Und nachdem wir  
über die funff stundt lang hart gescharmützelt und ime  
je langer je näher kommen, auch albereit des mehr-  
theils von seinen reuttern, als nemblich ein bende spie-  
zer und eine compagnie carrapiens, darnieder gelegt, also  
auch das wir anders nicht vermuthet dan das wir feltt  
behalten solten, ist entlichen der feindt dahien gezwun-  
gen worden das er mit aller seiner übrigen gewalt hat  
auff uns treffen mueszen; welches, so halt es unsere  
knechte gesehen, sonderlichen aber die von dieszen  
länden, als die ohne das zu felde nicht viel geubet seindt,  
haben sie erstlichen angefangen zu weichen; wie nun  
der feindt daselb vermerekt, hat er soviel da harter auff  
uns gedrungen, und das abweichen der knechte, auch  
schrecken und unordnung under den reuttern desto grö-  
zer gemacht, und dermassen das, kurtzlichen darvon zu  
schreiben, entlich under unser volck gar die flucht kom-  
men ist. Der feindt hat das geschuetzs, nemlichen 3 stuck  
welche wir ihne vorhin in der vorigen niederlage abge-  
nommen, und noch zwei andere feltstucklein darzue  
bekommen, haben auch wol bey die 1000 man verloren,  
alle die Capiteins, darunder auch Schull, mein Obrister  
Leutenant, todt geblieben, und nhureiner, doch sehr hart  
gewundet, sich gesauffiret', und ein oder zwen gefangen;

Noritz der Veldtherr in die handt geschoszen, sein bruder 1581.  
in's bein gestochen. Ich, indeme ich auch gern das beste Octobre  
gesehen hette, hab 4 schösz durch's feltzeichen, deren  
3 recht forn auff die rüstung gangen seindt, bekommen,  
den funfften auff das gefesz vonn meinem rapier, welchs  
von dem schusz zersprungen, und den sechsten obicht  
über dem dick von meinem rechten bein, welcher doch,  
Gott lob, auch nicht durch, sondern nhur allein blaw  
geschlagen. Das also, zum beschluß, der feindt denselben  
tag ein grosze victori gehabt, aber doch seithero, Gott  
lob, von newen dahin und soviel gearbeitet ist das er  
verhoffentlich für ein erstes weiters nicht wirdt können  
ausrichten, sinthemahl alle die stette versichert, auch,  
geliebt's Gott, in kurtzen tagen wir alle semplichen wie-  
der auff den beinen sein werden. Er hat auch ferner  
nichts können anfangen dan eine schantzs, den Newen-  
siel<sup>1</sup> genant, nahe hierbey, belegert; hoff aber sie sollen,  
mit der hülff Gottes, in kurzen tagen entsetzet werden.

Dieses hab E. L. ich also in der eile kürztlich wollen  
zu wissen thun.... Datum Dockum, am 14<sup>en</sup> Oct. A<sup>o</sup> 81.

E. L. dw. gehors. Sohn,

WILHELM LUDWIG GRAVE ZU NASSAW.

Der feindt hat nicht underst gewust dan das ich todt  
were, und mich durch unsere gefangene under den tod-  
ten suchen lassen.

---

† LETTRE MXLIII.

*Le Conseil d'Etat a la Regence de Gand. Exhortation à  
suivre les ordres de la Generalité ms. G., o. br. 1581).*

Messieurs. Vous ne debvez ignorer que, tant par les

<sup>1</sup> Nijelst, non loin de Noordhorn, sur la route de Frise

1581. derniers recès des Estatz-Généraux, tenuz en Hollande,  
Octobre que par l'Instruction à nous donnée par vous ou voz  
députez à ce plainement autorisez, comme ilz vous  
pourront avoir faict rapport, l'employ et dispensation des  
deniers et la conduite de la guerre et ce qu'en dépend,  
mesmes la levée et cassement de tous gens de guerre, est  
absolument remis à la disposition et ordonnance de son  
Exc. et Conseil d'Estat; ce non obstant, trouvons que  
vous, ou voz députez, ne s'arrestantz sur noz ordonnan-  
ces, décernent journelement actes contraires... (1) De quoy,  
Messieurs, vous avons bien voulu advertir; ensemble vous  
déclarer bien et expressément que, si n'estez intentionnez  
de suivre et tenir la main à ce que par voz députez et  
tous aultres, soit suivy les dits recès et Instruction, plus  
que n'avez faict jusques astheure, que son Exc. et nous  
sommes intentionnez de remettre ès mains de Messieurs  
les Estatz Généraux noz commissions et charges, et pro-  
tester devant eulx, comme protestons dès maintenant  
devant vous, que de tous inconveniens et malheurs  
qu'en pourront advenir, serons devant Dieu et la povre  
commune excusez, vous asseurantz Messieurs, que ceste  
forme de Gouvernement et conduite de la guerre es-  
tant démenée par tant de gens et si différemment, selon  
l'appétit et humeur d'ung chascun, souventefois bien  
peu expérimentez au faict de la guerre, ne peut longue-  
ment consister, ains à la fin doibt nécessairement amme-  
ner nostre totale ruine; ce que vous prions, Messieurs, de  
vouloir peser comme il appartient, pour vostre salut et  
bien de la République, priennant devant voz yeulx con-  
tre quel puissant ennemi avons à faire, mectant à part

(1) ...Sunt hic un exemple de cette desobeissance.

toutes passions particulières, puis que ce importe tant 1581.  
pour la conservation et défense de la liberté de la Patrie Octobre.  
vostre, voz femmes et enfans, laquelle les ennemis nous  
vischent par force d'armes oster, et nous et nostre pos-  
sibilité mettre soubz le joug et servitude Espaignolle, bar-  
bare, et à gens, nez libres, insupportable; comme debvez  
par ci-devant avoir bien expérimenté et n'est besning de  
vous en faire souvenir... De Gand, le 21 d'octobre 1581.

Voz bons amys,

LE PRINCE D'ORANGES, et aultres du Conseil  
d'Estat ordonné par les Estatz-Generaux.

Par ordonnance, etc.

J. VAN ASSELIERS.

A Messieurs les Eschevins de la Keure à Gand.

La Regence de Gand avoit frequemment besoin de remontrances  
parvies. Le Prince lui écrit de Bruges, le 15 oct. « ores que je vous  
ay escript ce matin par le courier que m'aviez envoye touchant la  
provision qu'est nécessaire pour la ville d'Auldenaerde, je n'ay  
peu laisser de vous faire encores 1 ceste iterative, et vous prier  
et exhorter<sup>1</sup> de rescheiff de ne faillir, incontinent ceste veue, de  
donner tel ordre que ladite ville soit assez souffisamment pourveue;  
d'autant qu'elle importe tant pour vostre propre conservation. » Il  
leur envoye des députes pour les informer « aussy touchant les pen-  
sionnaires que vous retenez en service, nonobstant qu'ilz ont  
refusé de faire le serment des eschevins, et mesmement tous aul-  
tres habitans de vostre ville qui ont refusé d'abjurer le Roy  
d'Espaigne, suivant le placart et resolution de Messeigneurs du  
Conseil d'Estat sur ce prinse » † MS. G. .

1 encores. Le 7 oct. le Prince leur avoit écrit a ce sujet:  
de Jonge, Onuitg. St. II. 70. Ses efforts furent vains: le 6 dec. il  
écrit « Je suis marri que ceulx d'Audenarde se veuillent opiniastres  
à ne recevoir point plus grande garnizon; non pas, Dieu mercy,  
que je soy beaucoup esmeu de ce qu'ilz semblent vouloir mespri-

<sup>1</sup> exhorter

† LETTRE MXLIV.

1581. *Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Propositions du Roi de France* (ms. B. GB. XXXI, p. 232).  
Octobre.

...V. Alt. sera ja informée, du coustel de France, du dépesché, avec lequel le Sieur Joan-Baptista de Tassis a icy envoyé le secrétaire Diégo Maldonado, qu'est pour donner compte de ce que le Roy de France et sa mère leur ont dict, pour le faire entendre à sa Mat<sup>e</sup>, que font excuses des choses passées, démonstration de bonne volonté pour estreindre l'amitié et d'y comprendre le Duc d'Alañon; disant que, ce moyennant, il abandonneroit les rebelles, et qu'il ayderoit pour les mieux renger; outre beaucoup d'autres bonnes choses qu'il dit en pourroit succéder, prétendans à l'alliance plus estreinte par le mariage (1) dudit d'Alañon avec l'une de mesdames des Infantes, sans dire avec quel dot il prétendrait le mariage: et metent en avant tout cecy, sans sçavoir la volonté dudit Alançon, après avoir dit, pour s'excuser, qu'il est en eage pour non souffrir frain, ny se vouloir gouverner à la volonté d'autrui... Madrid, 28 oct.

'...V. Alt. s'asseure que sa Mat<sup>e</sup> ha très-grand contentement du Seigneur Prince et en ha très-grande cause; Dieu nous ayde à tous coustelz, si nous nous aydions; mais ces longueurs et dilations, dont l'on use icy, me tuent et ruynent noz affaires et je perdz espoir d'y pouvoir donner remède; car le naturel de sa Mat<sup>e</sup> y encline et ceulx d'icy s'y sça-

» ser mon autorité, mais a raison que je crains qu'ilz n'attirent  
» l'ennemy a les assiéger: » de Jonge, *Onuitg. St. II.* 73.

1) mariage. Voyez T. VII, p. 463.

» l'index du 13 nov. (ms. B. GB. XXXI p. 236.)

vent fort bien accomoder et faire leurs affaires, se socians' 1581.  
peu de ceulx du maistre, que y est fort mal servy... Novembre.

LETTRE MXIV.

*La Comtesse Marie au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses.*

“ La rapide expédition d'Aujou ne laissa guères de traces ; l'ennemi fut bientôt dédommagé par la prise de Tournai. — « De Prince van Parma, van de vrese der Françoisen nu ontslagen zijnde...., is den 1<sup>o</sup> Oct. voor Doornik gekomen : » *Bor*, II. p. 287.

Wolgeborner freundtl. hertzalderlipster Her Vatter....  
Man sacht auch hir for gewis das der Hertzog von Alanson in kortzen hir sal sein. Gott geb das es zu wolfart diser arme länden mach gereigen. Ich denck auch wol E. L. wert noumer vernomen haben wy der feindt Dornich belegert hat : es ist doch zu erbarmen, den es sein gar zu goude leut (1) drin, welche (wy ich noch heut geburt hab) gar gouden mut haben undt hoffen noch wol zu halten. Sy haben schon eyn storm oder 4 gehalten, und sein (wy man sacht), sieter<sup>2</sup> sy darvor ligen, wol an dy 2 oder 3 tausent persönnne auff des feindt zeiten bleiben, welches verwar eyn gros ansal ist, so das ich holf das Gott genat verleihen sal das es noch 15 gout sal werden undt das dy goude leut balt entsetz sullen werden, undt der feindt den mit schanden wert müsen abzigē, welches ich dem Allemechtigen bit das sulges geschen müg. — Wie es auch in Frisland zu ist gangen, geleh<sup>3</sup> ich wert mein Vetter Graff Willem E. L. wol geschriben haben. Es ist s. L., wy ich

(1) goude leut : animés par la Princesse d'Espinoi, soeur de Montigny, en l'absence du Gouverneur son époux

<sup>1</sup> souerant    <sup>2</sup> seither    <sup>3</sup> glaub.

1581. heur, wider gar na gewest, den er 3 schus auff das harnas hat kricht und eyns am dicken vom bein, ist aber nicht dörchgangen; er mach wol von gelücksagen<sup>1</sup> das er so darvon kommen ist. Ich holf der liben Gott sol s. L. hinfurder for allem eubel behuten undt bewaren, undt auff eyn ander mal beser gelucks bescheren..... Weitters kan ich E. L. nicht verbergen wy das ich gehört hab das E. L. soen, mein Vetter Graff Johan, sich mit der Witwe von Hannau bestatde soll<sup>(1)</sup>, welches mich ser verwondert das es so eylendts zu ist gangen das E. L. nicht davon hat geschriben. Ich het numer dohin gedocht..... Wollen mir doch verstendigen ob E. L. mein briff haben kricht den ich E. L. aus Ghent hab geschriben den 25 Sept. (2).... Antdorff, in ser grosser eil, den 15 Nov.

• LETTRE MXLVI.

*Jean-Casimir, Comte Palatin, au Comte J. de Nassau. Affaire d'Aix-la-Chapelle; disputes entre les Protestants.*

„A Aix-la-Chapelle le refus du culte public aux Protestants avoit causé des troubles sérieux.“ Der evangelische Theil der Bürger... be-

(1) *bestatde sol.* Le Comte venoit d'épouser Madelaine Comtesse de Waldeck, veuve du Comte Philippe de Hanau, mort en 1580.

(2) *25 sept.* Dans cette Lettre la Comtesse écrit entr'autres: „Ich sheur wy das Lantgraff Wilhelms gemal mit dott soll sein abgangen, welches mir, weis Gott, treulich leit ist, den es war verwar reynne frome feurstinne: der gout her wert wol etwas daran verlorren haben. . . Wir müssen alle den weg, es sey jonck oder salt, drum bitt Gott, wan er ons aus disem jamerthal fordert, das ser ons eyn seliges ent wol verleyben und eyne frülliche auffersatzyong“ (MS.). Voyez T. VII. p. 154.

<sup>1</sup> *Holt, van geluk spreken.*



gehrte freie Religionsübung und Theil an der Stadtverwaltung. Da 1581.  
der Katholische Stadtrath sich widersetzte, und durch Kaiserlichen Novembre.  
Commissariën unterstützt wurde, machten die Evangelischen einen  
Auflauf und bemächtigten sich der Stadt. Ohne gerichtliche  
Untersuchung verhängte der Kaiser Execution gegen die Stadt  
und liess sie einschliessen: » Pfister, *Gesch. der Teutschen*, IV,  
368. Cette déplorable affaire se termina, quelques années plus tard,  
à l'avantage des Catholiques: ». *Rommel, N. G. H.*, I. 528.

Lieber Oheim und Schwager.... Wasz nuhn anfangs Eure  
entschuldigung anlangt das Ir uns eine zeitlang keine Nie-  
derländische zeittungen zugeschrieben, hatt es derselben  
nitt bedörft, tragen auch viel weniger an Eurer zuneigung  
gegen uns, der verwandtnusz nach, einichen zweifel.— So-  
viel aber der Staten in Frieszlandt für gangne niederlag an-  
langt, wie wir dieselbe ungern gehört, also haben wir mit  
sondern freuden vernohmen das Eur Sohn Graff Wilhelm  
mitt dem Obersten Noriz, so bei derselben gewesen,  
davon khommen. — Von der Statt Aach beträngnusz, ist  
uns vor der zeit, wie auch noch gestern, auszfuerlicher  
bericht zukommen, mitt denen wir, nit allein ein sonders  
mittheiden tragen, sondern auch albereit, durch schickung  
und schreiben, das unsern an gepurenden örtter gethan,  
und noch weiters die Kay. Ma<sup>t</sup>, den Herzogen von Cülich,  
neben ermahnung unserer freundt, zu thun im werck  
seien; wie dan die drey weltliche Churfursten die Kay.  
Ma<sup>t</sup> deszwegen auch albereit ersucht, und bei derselben  
umb abschaffung andere und grössere weitterung zu ver-  
hueten gebetten. — Die Hanauische religionssachen  
betreffendt, hören wir nicht gern das Eur mitverwanter,  
Graff Philips von Hanauw(1, sich understeet in derselben

1. *Philips v. Hanauw*. Philippe V, Comte de Hanau-Lichten-

\* an ou bey uns (?).



1581. Graveschafft das Ubiquitistsche geschmeisz einzufueren,  
Novembre. und habt Ir und der von Wittgenstein recht Christlich  
und weiszlich gethan das Ir Euch gleich anfangs oppo-  
nirt, und die junge Herren zu Euch genommen, damitt  
sie nicht in irer jugent mitt diesem giefft besudelt und  
eingenommen; sein auch der meinung das Ir darauff  
beharren und Euch darwieder setzen sollen, es volge für  
undanck daraus wasz da wolle; dan es besser ist men-  
schen als Gott erzurnen, bevorab weil Ir guete mittel  
und entschuldigung an der handt und dieselb fürzu-  
wenden habt, zudem Eurer beider vormundt und der  
Mutter mehr als eines vormundts stimmen gelten soll. —  
Am andern, das wir auch ausz Eurem schreiben vernoh-  
men das andere bevelchaber der Graffschafft Hanauw,  
ausserhalb Doctor Hectors, Eurer meinung beifal thuen,  
und uns nicht zweifelt, da die underthanen dieser ding  
der gepuer erinnerrt, nit weniger sich ab diese neuerung  
und einfuerung frembder und verdecktiger lehr beschwe-  
ren und darfur bitten werden, darzu sie dan uff den fall  
anzuweisen sein sollen; auch diese ursach nit allein ime,  
Graff Philipsen, sondern auch unserem brueder dem  
Churfürsten, da sich sein L. (welches wir uns doch nicht  
versehen wollen) dieses handels annehmen solten, zu  
gemuet gefuert werden möchten; in welchem unser ver-  
wanten so wohl als des Churfürsten in acht zu haben. Wasz  
wir dan für unser person zu verhinderung dieses wercks  
und einwurtzung Ubiquitistischer lehr daselbst thuen

berg, ne en 1541 Les enfants dont il etoit co-tuteur, sont sans  
doute Philippe-Louis II et Albert, fils de Philippe-Louis de Hanau-  
Müntzenberg, mort en 1580 et dont la veuve venoit de se remarier  
au Comte Jean de Nassau-Siegen.

können, wollen wir an uns, uff Eur weiter anlangen und 1581.  
bericht, nicht erwinden lassen. Beschlieszlich, sovill den Novembre.  
gebaltenen *Synodum* zu Friedtberg und *Nigrinum* anlangt,  
hören wir gern das viel gueter leut alda gewesen die der  
warheit geneigt und verstendig: hoffen auch Gott der  
Herr werde je lenger je mehr gnadt geben, das den leuten  
die augen und ohren geöffinet, auch den sophisten wie-  
derstant gethan werde, und wollen wir fur uns auf mittel  
gedencken wie auff kunfftigen *Synodo* etzliche guete leut  
auch dahien promovirt werden mögen. Wir möchten aber  
gerne wissen wersolche *Synodos* zusammen fordert, oder  
ob die kirchendiener für sich selbs dahien auf vorgeende  
vergleichung verfuegen, und was diszfals für ein ordnung  
gehalten; davon wir was fernern berichts gewertig, damit  
den andern guetherzigen die handt gebotten, wie Ir dan  
Ewers theils auch den sachen nachzudencken.... *Datum*  
Sulzbach, den 21<sup>ten</sup> Nov. 81.

J. CASIMIR PFALTZGRAF.

† LETTRE MXLVII.

*Le Cardinal de Granvelle a la Duchesse de Parme. In-  
tentions du Roi* (MS. B. GR. XXXI. p. 239).

„Le Cardinal semble annoncer la decision prise officiellement  
peu de semaines plus tard : le Gouvernement fut continué au Princec  
de Parme, néanmoins sa mere ne quitta point les Pays-Bas : « Rex ,  
ut, et sorori frustra in Belgium inductae consuleret, et destinationi  
suae, quasi erroris confessio sit, mutanda fecisse, alio nomine  
Margaritam in Belgio detinere statuit : » *Strada*, II. 189.

„Son Exc. a ce que je peus comprandre, demeurera  
au gouvernement entier, comme jusques à oyres, sans  
diminution quelconque; mais, a ce que je vois, sa Ma<sup>te</sup>

1581. ne gousteroit aucunement que pour maintenant v. Alt. Novembre. retourna en Italie, pour les considérations que je pense sa Ma<sup>te</sup> mesmes escripyra à icelle; quant à ce que je touchay par mes lectres et que v. Alt. reprend par les siennes, que l'on me feroit tort de mal prandre ce que si librement et franchement j'escris, pour faire office de bon et sincère serviteur, fut pour ce que le Sieur de Gomicourt(1), que son Exc. envoya icy, le dit clèrement en Court, selon que l'on le m'a escript de là et qu'il luy sembloit que je traictois trop familièrement le Seigneur Prince par mes lectres; mais il ha dit tant d'autres choses peu à propos, que je n'y fais fondement; il me suffit que v. Alt. et son Exc. me tiennent pour serviteur, tel que je leur suis, et à toute la Maison.... Madrid, 25 nov.

---

N<sup>o</sup> MXLVII<sup>a</sup>.

*Instruction de Philippe Engel, envoyé vers le Prince d'Orange par le Comte J. de Nassau.*

---

\*.\* Ph. Engel, qui du reste nous est inconnu, fut plusieurs fois employé par le Comte dans des affaires delicates.

---

Nach gethaner dienstverpiethung, soll irer G. er anzeigen die ursachen warumb irer G. von hieraus so lange zeit nichts sei zukommen: nemlich und zum ersten, dieweill ich verhofft ire G. selbst in der persohn zu besuchen und aber über zuversicht zwischen wegen umbkehren mueszen: 2<sup>o</sup>, dasz D<sup>r</sup>. *Andreas*, welchen ich wider zurück geschickt, auch nicht durchkommen

---

1<sup>o</sup> Gomicourt. Le Prince de Parme avoit beaucoup de confiance en ce Seigneur: «is erat legatus qui..., a suo etiam instructus ingenio, promptum haberet quomodo subitanea rerum... sagaciter expediret:» *Strada*, II. p. 111.

können, derselbig zu Embden lang still gelegen, und 1581. davon dannen strack nach seinem Vatterlandt verrey. Novembre. sen muessen: 3<sup>o</sup>, das ich, seith meiner widerkunfft aus Frieslandt (1) und fast den gantzen sommer über, sehr inheimisch und zu hausz gewesen, und darneben dermassen viel zu thun gehabt, und inumehr auch von wegen meines sohn Johans (2) heyraths, und dasz das auszschreibendt-ambt itzo, eben zu der zeit da am allermeisten zu thun und die schwereste sache vorgefallen, mir uferlegt worden, dermassen viel zu schaffen bekommen das, ob ich schon etlich mahl dem Hern Printzen zu schreiben angefangen, daselb doch biszdahero nicht volnbringen können.

Zum andern, solle irer G. er vermelden dasz, beneben andern vielen ursachen, ich vornemlich darumb hienunder<sup>1</sup> begert das ich nicht allein von dem H<sup>o</sup> Printzen und den Niederländen meinen abschiedt in der persohn zu nemen begert, sondern dasz ich auch gern dem Hern Printzen und andern die ursach warumb ich mich wiederum zu haus begeben muessen, selbst anzeigen wollen; der gentzlichen ungezweifelten zuversicht, da der Her Printz derselbe recht und nahe notürfft berichtet würde, was von anfanck bisz auf diese stunde der Niederlande halben ich, ohn rhum zu melden, gethan und gelitten, und wohien darüber meine sachen verlauffen und gerathen, ire G. und alle verstendige wurden daraus

---

(1) *Frieslandt*. Il paroîtroit que le Comte avoit fait, au printemps ou au commencement de l'été, un voyage en Frise. C'est le seul indice que nous en ayons trouvé.

(2) *Johans*: p. 22.

<sup>1</sup> o. a. d. zu reisen

1581. so viel befinden das sie, nicht allein ahn meiner biszda-  
Novembre. hero gelabter und noch habender guter affection nicht  
zweifeln und meines abzugs halben mich genugsamb für  
entschuldiget haben, sondern auch solche ding hören  
und vernemen solten so ire G. nicht geglaubt, darüber  
sie sich zu verwundern, und dahero gewiszlich zu fer-  
nern mitleiden bewegt und verursacht werden.

Vor's dritte, das ich hochged. Her Printz gern anzeigen  
wollen was ich mit Herzog *Casimiro* gehandelt, ire G. gegen  
den Hern Printzen und die algemeine sach sich erpotten,  
und darauf des Hern Printzen rath und bedencken bitten,  
wie beide ire G. G. wiederumb zue einem rechten besten-  
digen vertrauen gegen einander, vermittelt Götlicher  
Gnaden, zu bringen und also dem gemein werck, so wol  
danieden als auch hieroben und sonsten allenthulben,  
durch ire eintracht und vertrewliche correspondentz desto  
basz möge vorgestanden, geholffen, und allerhandt besorg-  
ten practicken und ahnschlegen gewehret werden. Und  
dieweil ich soviel befinde dasz ahn hochermeltes Herzo-  
gen gutem willen und gemueth nicht zu zweifeln, son-  
dern das *Beutrichius*, *Ambyse*, und *Dathenus*, sambt irem  
anhangk, nicht allein den Herzogen und seiner G. rath  
und dhener, sondern auch fast jederman, sowol hier-  
aussen wie auch in Frauckreich, mit iren *calumnis* sehr  
verfuren und einnehmen, und sonderlich jederman las-  
sen einbilden das es dem Hern Printzen nicht also umb  
die religion und der lände wolfart, wie umb ires eigenen  
und privat-nutzens willen zu thun, und sie furnemlich  
dahin trachten wie sie die lände dermassen mit krieg,  
*contributionibus* und sonsten ausmatten, die Hern und  
vom Adel also ausrotten, damit sie desto basz die lände

ahn sich bringen und darüber allein das regiment und 1581.  
gewalt bekommen mögen, so hette ich derenthalb von Novembre.  
den Hern Printzen gern allerlei bericht anhören, und,  
under andern, insonderheit auch diesz vernemen wollen  
was ire G. von obbenanten 3 persöhnen sich hiebevör  
beclagt und dieselbe zu überweisen weren, damit man  
also desto basz nachdencken haben möge wie dieselbe,  
semplich oder zum theil, entweder per *viam reconcilia-*  
*tionis*, oder sonsten der gebuer nahe, zu stillen und inen  
das maul zu stopffen.

Nachdem auch nicht allein diesze obged. 3 persöhnen  
ir vorgeben mit der Französichen handlung sehr beschö-  
nen, sondern auch von jedermeniglich hieraussen, wie  
auch bei vielen in Franckreich und ahn andern örther,  
von itz angeregter tractation und bündtnüs mit dem von  
Alanzon sehr seltzam und ungleich geurtheilet wirdt, und  
sich hieran die gutherzige merklich ergern und stossen,  
auch anderst nicht daraus abnemen dan das der gegen-  
theil und irer G. und der Niederlande miszgünstige dieselbe  
in irem vorteil gebrauchen, so hette ich, vor's vierte, von  
den Hern Printzen und andern gern anhören mögen wie  
sie diesze handlung, so wol für Gott als auch der welt, zu  
verantworten vermeinen; dan ich bekennen mueste dasz  
ich mich in dieszer sachen, aus demjenigen so ich bisz-  
dahero in *utranque partem* discurriren und judiciren  
gehört, nicht recht resolviren und derwegen auch die-  
selbe weder approbiren, noch improbiren könnte. Wie  
ich dan in gleichem auch ire G. bitten wolte das, auf den  
fall da ire G. diesze angeregte Französische sach verant-  
wörtlich befienden und darmit nochmals vortzufaren  
bedacht weren, das sie doch hiervon etwas weitem und

1581. ausführlicheren bericht thun lassen , so im Reich auszubreiten , oder , zum wenigsten , gutherzigen leuthen vertreulich zu communiciren und mitzutheilen sein möchte ; sintemahl zu besorgen , demnach diesze sach durch die Key. Ma' bei den Stenden des Reichs gantz hefftig getrieben und derhalb nhun etlich mahl auf ein Reichs- oder deputations-tag ernstlich angehalten und gedrungen worden , wie dan daselb itzo abermals im werck und vor der handt ist , das dem Hern Printzen und den Niederländen dahero groszen verweisz und beschwerung erfolgen könnte , und dasz das Reich leichtlich dahin bewogen werden möchte , darzu es der gegentheil biszdahero gleichwol nicht bringen können. Gleichfals wolte ire G. gern ersucht und gebeten haben dasz sie auf diesen fall dahin hette bedacht sein wollen wie zwischen Herzog *Casimiro* und dem von Alanzon ein vergleichung und vertreulicher verstandt möchte getroffen werden , der zuversicht es solte daszelbig zu vielem guten ursach geben.

Zum sunfften , soll dem Hern Printzen er ferner vermelden welcher gestalt , Gott lob , die Religion , unangesehen ob sie schon von den hohen heubtern zum heftigsten angefeindet und zu verfolgen understanden wirdt , Gott lob , teglichs je lenger je mehr dieser örth allenthalben zuneme und menschlich darvon zu judiciren , zu hoffen were , da beide ire G. G. , Herzog *Casimirus* und der Hern Printzs , wiederumb mit einander recht vereiniget , und zwischen den religionsverwandten ein rechte correspondenz ahngerichtet , und gewisse persönnen verordnet werden möchten so sich des gemeinen wercks abnehmen und auf die hien und wider vorstehende gute *occasiones* und gelegenheiten achtung geben , es



solte, durch Göttliche verleihung, mit einem geringen die 1581.  
religionssach viel mehr und weiter befördert und getrie- Novembre.  
ben werden, dan, leyder, itzo geschicht oder auch gesche-  
hen kan, da ein jeder nhr auf sich und die seine allein,  
und niemands auf das *bonum publicum* sihet; wie dan  
dazselbig aus dem [geringen] abzunehmen was fur kirchen  
allein von hieraus, da man doch weder zeit, leute oder  
mittel hat, und schlechter rath und anschens ist, erbawet  
worden.

Zum sechsten, soll dem Hern Printzen er berichten das  
itzo in kurtzem die Graven-correspondentzs, Gott lob,  
sehr zugenommen und nicht allein in vielen dingen bes-  
setzte ordnung gestelt, sondern auch mehr Graven sich  
dazu gethan, wie dan, under andern, auch die Schwe-  
bische und Frenckische sich mit den Graven eingelassen,  
und man ebenmeszig itzo mit dem Fuldischen und Franc-  
kischen Adel in ebenmesziger handlung stehet; auch zu  
dem lasze es sich auch dermaszen ansehen das, so fern  
man nhr etwas ein nachdruck und mittel hette, sich  
verhoffentlich auch etliche Fursten und Reichs-Stende zu  
wen thun und also der meiste und beste theil in Teutsch-  
landt zusammenkommen solte.

Wan ich dan nochmals der meinung sei, wie ire f. G.  
ich solchs zu mehrmalen(1) zu verstehen geben, nemlich,  
wofern ire G. bei den Niederlanden so viel zu wegen  
bringen könnten das sie jerlichs dem Gravenstandt mit  
etliche thausedt Gulden, davon sie den länden zu gutem  
ein shnzahl volcks zu pferde und zu fuesz, so in der nehe  
gesessen und darmit man auf den nothfall versorget

---

1) mehrmalen. Voyez par ex. T. V. p. 288.



1581. were, in bestallung und ahn der handt haben möchte,  
Novembre. verhoffen sein könnte, das ire G. nicht allein hierdurch  
ilero vettern, freunden und verwanten ein grosze  
freuntschaft thun und die Graven-Correspondentz merck-  
lich befürdern solten, und mit einem solchen anfanck  
ursach geben dasz, erstlich, der Adel, als welcher von  
dem gelt ohne das bestellt würde, sich desto mehr  
ahn den Gravenstandt hieng; darnach auch das sich  
etliche Fursten und Reichs-stette, welche ohne das jer-  
lichs, mit unchosten, leute underhalten müssen, sich  
desto eher zu dem Gravenstandt thun und solch gelt  
lieber ahn den Gravenstandt als ahn andere privatpersö-  
nen wenden würden, sondern das auch ire G. den Nie-  
derländen mit so einem geringen gelt ein grossen nutz  
und viel unchosten ersparen könnten; als wolte ich ge-  
ben haben es wolle der Her Printz diesze ding ferner  
nachdenken und sich irer G. gemuets darauf ercleren:  
dan was die Niederlande belangt, hette dieselbe nachvol-  
gende vorteil und nutzen daraus zu gewarten; nemlich,  
dasz erstlich sie inen im Reichsrath desto mehr anhangs,  
gelimpff, und gunst wurden machen; zum anderen, das  
sie ire grentze desto besser würden versichern und dar-  
durch diese gelegenheit erlangen dasz, da der feindt sein  
volck mit langheit der zeit, vieler mühe, unchosten, und  
gefahr schwerlich auff- und ab wurde bringen und aller-  
lei ungerüst gesinde annehmen; sie die beste leute alzeit  
ahn der handt und dieselbe dermassen in der nehe haben  
dasz sie dieselbe gar bult, und sonder grosz geschrei,  
mühe, und kosten, wurden in und ausz dem lande bringen,  
und also dem feindt viel verdrusz thun könnten; wie dan

, thun ou un mot semblable aux.

hiervon allerlei *conditiones*, mittel, und gute gelegenhei- 1581.  
ten so allen theilen hieraus zu gewarten stünden, anzu- Novembre.  
wigen weren wo solchs itzo, kurtze der zeit halben,  
geschehen oder ich selbst bei irer G. sein möchte.

Dieweil dan auch die Königin von Englandt sich hie-  
bevor zu dieszer correspondentz nicht ubel erclert, und  
zu hoffen, demnach ich berichtet das sie Grave Johan  
von Ostfrieszlandt jerlichs in die 3 oder 4 thaussent thaler  
dienstgelt geben solte, sie solte, wo nicht ein gröszere,  
doch, zum wenigsten, ein solche sum hierzue erlegen,  
so fern sie durch dem H<sup>o</sup> Printz oder sonsten jemandts  
anderst möchte berichtet werden, so were mein dinstlich  
bitt das ire G. mir hierin zum besten wolten berathen  
und befurderlich sein.

Ferner soll irer G. er auch, beneben diesem, anzei-  
gen, demnach Herzog *Casimirus* sich hiebevorn so viel  
erclert welchergestalt er nicht ungeneigt weren sich in  
die Graven-Correspondentz mit einzulassen, dasz der-  
halben die Graven wol gemeint weren, so ferner mit dem  
Herrn Printzen vergliechen und ire G. es gut finden ihne,  
doch auf gnungsame und albereit erwogene gewisse *con-*  
*ditiones*, in ire correspondentz anzunehmen und als für  
ein haubt uber das Gravenvolck zu gebrauchen; were  
derhalben mein bitt es wolle der H<sup>r</sup> Printz irer G. gut-  
achten mit hierin communiciren.

Zum siebendt, soll bei iren G. vernemen ob dieselbe  
auch mit den beiden stette Bremen und Ach, als welche  
itzunder angefochten werden<sup>(1)</sup>, correspondentz halten,  
und was deuselben von irer G. und den Niederlande

<sup>1</sup> angefochten werden. Voyez T. VII. p. 545, et ci-dessus, p. 22.

1581. wegen, da sie etwan mit ernsten angreifen und ahnge-  
November fochten werden, fur vertroftung zu geben. Desgleichen  
dem Gûlichischen, Bergischen, und Marckischen, so ein-  
theils bei irer G. in geheimbd ansuchen lassen, und zum  
theil auch dem Munsterischen Adel, wan dieselbe, wie  
sie sich etlich massen besorgen, der religion halben, durch  
den Herzog von Gûlich, welchen, wie ire G. wissen<sup>(1)</sup>, die  
Spanische nach irem gefallen heben und legen, solten an-  
gefochten werden.

Vor's acht, soll ire G. er in sonderm vertrauen an-  
zeigen wie das ich von guthertzigen leuthen berichtet  
welchergestalt der Churfurst von Cöllen uber das bisz-  
hero gefurt unchristlich und unzuchtig leben anfangen  
grosz reuens und clagens zu furen, und sich fast dahin  
erclert als das er lieber abstehen und sich in eliestandt be-  
geben wolle, dan dasz er sein gewissen lenger also beschwe-  
ren solte. Wan aber guthertzige leute lieber sehen wolten  
das ihre Churf. G., im fall sie sich schon verheyrathen  
wolten, doch *ad dies vitae* beim Stifft geblieben weren,  
damit nicht etwan der von Freisingen, oder andere, ihn  
seine statt kommen und die religionsverwandten aufzu  
Stifft mehr befurderung, schutzes, und schutzm bekommen  
möchten; als seie ich ersucht und angelangt worden das  
ich mich, nicht allein bei Churfursten und andern, son-  
dern auch bei dem H<sup>n</sup> Printzen und den Niederlanden  
erkundigen wolte was irer Churf. G. allersents fur trost  
zu geben, damit sie desto eher hierzu zu bereden und  
zu bewegen sein möchten. Were derhalben mein bitt ire  
G. wollen mir dero gutbeduncken hierin auch mittheilen.

---

<sup>1)</sup> *ortzen* T. VII. p. 416.

Zum 9<sup>ten</sup>, das ire G. mich wolten wissen lassen, da 1581.  
leute zu finden so etwan Breda oder sonsten ein gut orth Novembre.  
daran den landen gelegen, den Staten zu wegen bringen  
und liefern wolten, worauf dieselbe bestendig möchten  
zu vertragen sein. Item, ob und was ich diejenige von  
der Königin von Englandt wegen oder sonsten zu ver-  
tragen, so den *Rogierum* (1) ledig machen möchten.

Zum 10<sup>ten</sup> soll bei iren G. er vernehmen ob ire G. leiden  
möchten das mit den Oldenburgischen und Ostfriesz-  
landischen Graven, sambt oder besonders, zu handeln,  
daz sie auf die stat Groningen wie dieselbe wiederumb  
einzubekommen, wie gleichfals auf das Hausz Lingen,  
nachdenckens haben und etwas understehen wolten,  
und was, auf den fall da etwas fruchtbarlichs ausge-  
richtet wurde, dieselbe zu vertragen und zu versichern.  
Item, ob ire G. vermeynen, im fall die Herrn, von  
wegen irer uneinigkeith und miszverstande, so sich nicht  
allein zwischen den beiden Heusern Oldenburg und Emb-  
den, sondern auch den beiden Gebruedern von Ostfriesz-  
landt erhalten, dieses wercks nicht semplich annehmen  
wolten, sondern etwan Grave Johan von Ostfrieszlandt  
dasselbig allein thun würde, das bei den landen danieden  
so viel zu erhalten das ime, Grave Johannen, zum theil  
ahn stat einer recompens, zum theil auf ahnleihung einer  
guten summen geltis, etwas erblichs und soviel möchte  
eingeräumt und zugestelt werden, das er sich darauf ver-  
heyrathen (2), und seinem standt gemeesz verhalten möch-  
te, dan ich der hofnung were, das nicht allein er, Grave  
Johan, huerdurch zu desto mehrern vleis solte bewegt

1) *Rogierum* T. VII. p. 432.

2) verheyrathen. Voss T. V. p. 102.

1581. werden, sondern es stünde auch zu hoffen, wan der eltest  
Novembre. Bruder, Grave Etzardt, welcher sehr gut Spanisch ist,  
vermercken wurde dasz er seines Bruders also, wo nicht  
allerdings, doch zum theil aus dem landt queit werden  
könnte, das derselbig seinem Bruder nicht allein ahn gelt  
desto lieber ein mercklichs erlegen, sondern auch das  
obangedeut werck selbst befördern, auch sich wol in  
der lande dienst, da er, oder die seine, irgents ein genosz  
oder underhalt haben möchten, begeben und also auf  
diesze seit gebracht werden möchte; welchs dan, da es  
dahien zu bringen, meines erachtens, für die Niederlande  
nicht ein geringe gelegenheit sein würde, sintemahl die  
beide Gebrueder, wan sie mit einander enig und den  
Niederlanden treulich zu dhienen geneigt weren, densel-  
ben landen viel guter dinst thun könnten; wie dan zu hoffen  
stunde, da die Niederlande etwas zur sachen thun wol-  
ten, das auch die Graven von Oldenburg auf ire seiten zu  
bringen und denselben, von Embden ahn bisz in's Stift  
Munster und das landt von Geldern, ein starcke grentzs  
und frontier zu machen sein solte.... (1)

Zum 14<sup>o</sup>, soll er ire G. bitten, demnach ich spüre das mein  
sohn Georg und das Frewlein von Culenburg(2) einander  
nicht ungeru sehen, auch meines sohns Johans vertrawte  
sich bei den Frewlein so viel erlernet das, sofern ir Herr  
Vatter darzu verstehen wolte, sie mit Georgen wol zu-  
frieden were, so were mein bitt das ire G., mir und mei-  
nem sohn zu guten, mit deme von Culenburg hieraus wol-  
ten handeln lassen....

16. Das i. G. doch mir wollen befürderlich sein damit

(1) Les articles 11, 12, 13, et 15 n'ont rien de fort intéressant.

(2) v. Culenburg: T. VII. p. 439.

ich zu bezahlung der Geldrischen, Hollendischen, und 1581.  
Sclendischen schultt dermahl eins kommen möge, und Novembre  
men zu gemueth führen welcher gestalt ich dasselb ihnen  
zum theil sewerlich<sup>1</sup> gnug abverdienenet, und zum theil so  
gutwillig und trewherzig zu entsetzung der beide stette  
Leyden und Maastricht vorgestreckt, sondern das ich  
hierüber auch noch umb etlich mahl hundert tausent  
gulden schaden gelitten.

Zum 17<sup>en</sup>, soll er i. Gn. die ursache anzeigen warumb  
ich meinen sohn Wilhelmen nimehr auch abfordere; als  
benlich das ich gern sehen wolte, so fern er danieden  
keine gelegenheit haben könnte darauz er sich bestendig  
erhalten und heyrathen möchte, das er sich als dan,  
weniger nicht als auch die andere seine gebruder, hier-  
oben darzu schicken... und also ein gewisses für ein  
ungewisses nicht aus handen lassen möge. Und weil Gott  
der Almechtige mich etlich mahl, nicht allein darvon  
geholfen, sondern auch die gnade verliehen das er, Gott  
lob, hien und wieder dahero ein guten namen bekhom-  
men hat, das er derhalben nimehr, weil das spiel,  
wie man zu sagen pflegt, am besten ist, abgelassen und  
sich naher haus begeben hette, damit es ihm nicht  
etwan ergehe wie es mit mir und Grave Philips von  
Hohenlohe, auch andern mehr, ergangen, und er endt-  
lich, wau es etwan durch der lände eigene verursachung  
übel zugehen, oder er in schulden, gefencknisz, und  
beschwerung gerathen, in schimpff und schaden kommen  
möchte ... Datum Dillenburg, den 28<sup>en</sup> Novembris A<sup>o</sup> 81.

JOHAN GRAVE ZU NASSAU CATZENELBOGEN.

<sup>1</sup> schwerlich ou sauerlich.

1581. Le 1<sup>er</sup> déc. le Prince d'Orange remit aux députés des États, réunis  
 Décembre, en très-petit nombre à Anvers, une remontrance sévère. Elle est en  
 Hollandois chez Bor., II. 289. *Le Petit Chronique de Holl.* II. 438.  
 Dordr. 1601, in folio en donne une analyse. Nous la publions ici,  
 en entier dans la langue où elle a été rédigée. Ici encore l'on voit que  
 v. *Reidt* avoit raison de dire : « de Prince gebruijchte doorgaens meer  
 » erusten en harden woorden dan amsceckighen : » p. 50<sup>b</sup>

Le Prince ignoroit la prise de Tournai : elle avoit eu lieu la veille.

« Messieurs, vous savez comment Mous<sup>r</sup> l'Archiduc Matthias,  
 » remettant sa charge entre les mains de M.M. les États, j'estoy  
 » aussi descharge de l'estat de Lieutenant General, et de fait comme  
 » par ci-devant plusieurs fois voyant le peu d'ordre qu'il y avoit pour  
 » le gouvernement j'avois demandé a estre deschargé de son Alt. :  
 » toutesfois, a la prière de M.M. les États, et en espérance de  
 » ce qu'ils promettoient seroit accompli, et contant de prendre la  
 » charge du Gouvernement, avec le Conseil qui seroit ordonné, et  
 » ce jusques a la fin du mois de janvier prochain. Mais je voy,  
 » Messieurs, si peu d'advancement en nos affaires, que je suis con-  
 » traint, pour mon honneur et ma descharge, et mesmes pour le  
 » bien du pais, de vous declarer l'estat de nos affaires, et devant  
 » que je vous di ce qui me semble estre nécessaire à ordonner pour  
 » ceste année prochaine, je vous répéteray sommairement comment  
 » les affaires se sont passées en ceste année, de laquelle il ne nous  
 » reste plus qu'un mois. C'est, Messieurs, que l'ennemy a esté mais-  
 » tre de la campagne de toutes les parts qu'il a voulu, sans qu'il  
 » ait esté en nostre puissance de l'empescher; ce neantmoins, Dieu  
 » merci, par force d'armes il ne nous a rien enporté, de quoy la  
 » principale cause est celle que je vous diray, à sçavoir qu'avec  
 » petites forces il n'a pas seu beaucoup nous endommager, dont  
 » est advenu que ce qu'il a tenu en Frise, Gueldres, et Brabant n'a  
 » esté suffisant pour assieger places et encoires moins la forcer,  
 » mais il a tenu ses plus grandes forces, tant à pied qu'à cheval, les

Plusieurs mots semblent omis en Holl. on lit ja n'ik in de tuctste ver-  
 gaderinge tot Amsterdamt selvo om niken overaken geschied is,  
 alsmen handelde om sijne Altete te ontlasten



chefs principaux, leur conseil et tout leur equipage d'artillerie 1581.  
 vers les quartiers d'Haynault et d'Arthois, comme estants les Décembre.  
 lieux qui craignoient le plus et qu'ils tenoyent estre de plus grande  
 consequence, et mesmes a raison des villes de Cambray et Tour-  
 nay, qu'il a tousjours bien mieux cogues tant importer, que  
 nous n'avons voulu faire et ne faisons encors. Voila pourquoy  
 l'année passée toute entiere fust employée par luy a tenir Cambray  
 assieger, laquelle s'il eust prins, comme il eust fait sans doute,  
 sans long espoir que les habitans ont eue au secours de son Alt. et  
 sans aussi que finalement par effet il l'a secourue; si Dieu nous  
 eust tant affligé que nous eussions perdu Cambray, il y a longtemps  
 que nous estions aussi Tournay, et eussions eu l'ennemy loge  
 dedans les pays de Flandres et de Brabant, avec une perte in-  
 crovable de toutes les commodités des dits pais. Or, Messieurs, il  
 y a un an que je prédi a vos députés et a toutes les provinces quel  
 remède il y avoyt pour prendre seulement au service du pais trois  
 mil chevaux estrangers et deux régiments de corselets. Car, si  
 Dieu nous a conservé Cambray, nous luy en devons rendre gra-  
 ces et a son Alt., d'autant que de nostre part nous nous y sommes  
 gouvernés tout ainsi que si nous l'eussions voulu perdre; et  
 aujourd'uy Tournay estant assiegé, nous n'avons aucun moyen,  
 non seulement de lever le siège, mais aussi d'approcher l'ennemi,  
 et, si vous demandez a qui la faulte en doit estre impute, je res-  
 pon que c'est a vous, Messieurs, et aux autres qui avez rejeté  
 mon conseil, vous excusans cependant les uns sur les autres; que  
 si nous eussions eu prests les gens de guerre que je vous ay dictés,  
 quand son Alt. c'est si couragieusement présenté en Cambresis, et  
 que nous eussions joint les dites forces avec celles de son Alt.,  
 nous fussions a présent hors de la guerre et eussions chassé l'ennemi  
 par delà la Meuse, et au contraire nous sommes contraincts de veoir  
 l'une de nos meilleures villes assiegée, avec si peu de moyen de la  
 secourir. Or je ne vous vueil p. s. celer, Messieurs, que ceste année  
 prochaine nous en plus grandes inconveniens et pour  
 semblable, car si nous sommes desja advance deux

\* Un mot parut ouïr en Holl. *voortzet en ladden wij ook Doornik*  
 nostre liège qui gencest a tomberous ? a cause (?)



1581. « mois                    et y a deux mois entières que les Etats déb-  
 Décembre. « voyent estre assemblez en ceste ville , et toutesfois il n'y a encores  
 « esperance, ni de les veoir , ni de donner ordre à aucune affaire ,  
 « comme si nous n'avions aucun ennemi , pouvans neantmoins jus-  
 « ques icy ressentir les coups de canon qui batent Tournay et en  
 « veoir , par maniere de dire , les assauts qui se donnent , et ne pou-  
 « vants cognoistre tant nous sommes aveugles le mal qui s'appreste  
 « pour l'année qui vient ; ceste nonchalance , Messieurs , est un mal  
 « incroyable , qui ne procède pas de faulte d'entendement , ni de  
 « faulte d'industrie , d'autant qu'un chacun est plus addonné à son  
 « particulier qu'au général. Car, quand au public , je voy la cause du  
 « mal , assavoir quand on en parle , le peuple ne pense pas que ceste  
 « guerre est sa guerre , comme si on ne combattoit point pour sa  
 « liberté , et de corps , et de la conscience ; et de la vient ceste autre  
 « faulte , que, quand on demande quelque ayde d'argent , sans lequel  
 « ni moy ni autre ne sauroit faire la guerre , ils en traitent et re-  
 « spondent comme s'ils respondoient au feu Empereur ; mais , au  
 « contraire , ils debyoient penser que, les moyens faillants , ce n'est pas  
 « à moy a qui ils faillent , c'est à eux mesmes , et disants , nous ne vou-  
 « lons plus rien donner , c'est-a-dire , nous voulons quitter le pais et  
 « la religion ; ce que je ne di pas pour le desir que j'ay de toucher à  
 « argent public, quelconque soit , auquel , comme vous savez , je n'ay  
 « jamais touché , quoique quelques detracteurs en ayent parlé autre-  
 « ment contre leur conscience , mais afin qu'une bonne fois , Mes-  
 « sieurs , vous pensiez qu'il n'y a guerre en ce pais que la vostre , et ,  
 « quand vous délibérez , qu'il vous souviene que vous délibérez de  
 « ce qui est vostre. Il y a d'advantage ; comme nous avons une cause  
 « commune , aussi que nous debyons<sup>2</sup> n'avons seu obtenir , chacune  
 « province a son conseil et presque chacune ville , chacun pais ses  
 « forces et son argent , tellement que ce qui seroit beaucoup à tous ,  
 « est peu à chacun. Il est vray qu'on a ordonné un Conseil , mais  
 « qui n'a aucune puissance , et, là ou il n'y a point d'autorité , com-  
 « ment y aura-il regle pour la discipline militaire , pour les finances ,

<sup>1</sup> en hiver. <sup>2</sup> En Holl. so wy alrede twee maanden in den winter hebben.

<sup>3</sup> Quelques mots semblent amis être conjoints, ce que En Holl. wy ook alen t'  
 oxmen behoren geynercht te sijn. 't welk wy int noch toe.

pour la justice , et toutes autres choses ? et quant à l'autorité , il 1581.  
n'y en aura jamais entre ceux qui n'ont en leur puissance un seul Décembre.  
potard à distribuer , comme ni moy , ni le Conseil n'en avons.  
Voilà, Messieurs, le sommaire des fautes commises , esquelles nous  
continuons , et par lesquelles je vous prédi, pour ma descharge, que  
nous serons ruines , si Dieu ne nous fait la grâce d'y remédier , et  
pour tant je vous prie d'y vouloir entendre et le faire entendre à  
tout le peuple , afin que par ci-apres ils ne m'en veuillent imputer  
la faulte , cependant , si de vostre part vous vous voulez employer  
à y remédier , vous trouverez par expérience comme aussi je m'en  
sens obligé que je n'y espargneray rien de ce que sera en ma puis-  
sance. A quoy d'autant plus devez penser que le Gouvernement  
que vous et Messieurs les Estats avez établi , ne durera plus que  
jusques à la fin de janvier , auquel temps , si vous ne donnez aultre  
ordre , il n'y aura aucun Gouverneur au Pais » † MS. .

### LETTRE MXLVIII.

*Ph. Engel au Comte J. de Nassau. Nouvelles diverses.*

.\* Le Comte Jean avoit été remplacé, singulier contraste ! par  
le Comte G. de Berghes , « met groote partijdigheidt ghekooren »  
écrit *r. Reid*, p. 256. « De Prins van Or. , kennende sijn aert , was  
« Morde hem te recommanderen , verleenende so magheren voor-  
« schrift aan de Staten van Gelderlandt.... Dit waren die woorden :  
« « Mijn Swager heeft mij gebeden hem te recommanderen tot  
« « Stadthouder , en heeft mij verklaert sijne groote lust en begheerte  
« « om die gherechte saek des Vaderlands te dienen. Ich mochte  
« « wenschen dat hy sulcks wat eer hadde ghedaen , maer 't is beter  
« « late als nimmernmeer. » « Deze slechte voorschrift , meer lakende  
« dan prijsende , was sterck genoegh om te bewegen die ghene die  
« doch gheeren anderen sochte. Eenighe omdatse niet geschencken  
« en grote beloften gewonnen waren. Andere , omdatse op den naem  
« van eenen alechten Heere selfs begheerden te regeeren ; en vele ,  
« omdatse betrouden , eer door desen als door 't huys Nassou ,

1581. » tot versoeningh met den Coninck te geraccken. 't Arnhemse -  
Decembre. » Quartier was gheneijgt tot Graef Willem Lodewijck : » *l. l.* — La  
Commission des Etats-Gen. est du 20 nov. , l'installation eut lieu le  
25 : *Klut, Holl. Staatsr.* 1. 426.

Wolgeborner Grave..... E. G. sohn, meinen gnedigen  
Grave Wilhelmen, hab ich zu Arnhem nicht ahntroffen,  
sondern s. G. ist eben den tag als ich daselbst ankommen,  
einer newen entreprinse halben, zu Grave Philipsen von  
Hohenlohe naher dem Grave verreyset gewesen..... Die  
von Frieszlandt und Overiszel halten hefftig ahn das sie  
wolermelten Grave Wilhelmen zum Stathalter (1) bekom-  
men mögen, und haben s. G. ihre in dieszen länden  
allenthalben einen solchen guten nahmen gemacht, das  
es E. G. niemehr glauben können.

Der Herr von Keppel hat den 4<sup>ten</sup> *hujus* den feindt  
heimlich in das hausz Keppel eingelassen, und unser  
volck, so im flecken daran gelegen und 200 pferde, sambt  
200 soldaten, gewesen, überfallen und mit denselben  
dermaszen tyrannisch gehandelt und umgangen das  
irer, wie man sagt, nicht über 20 darvon kommen, son-  
dern alle jemerlich umbbracht worden, darunder dan  
E. G. sohn, Grave Wilhelm, auch 6 pferde gehabt welche  
der feindt bekommen. Gleichfals hat der feindt auch kurtz-  
verschiener tagen das hausz und den Flecken Brunch-  
horst, durch befuderung der Frawen von Stirumb, ein-  
bekommen und sagt man das er willens sey auff dem

1. Stathalter. Le Prince d'Orange étoit Stadhouder de la Frise,  
par Commission de l'Archiduc Mathias, du 11 juin 1580. Il avoit  
le Seigneur B. de Meude pour Lieutenant; c'est sans doute à la  
place de celui-ci, vieux et débile, qu'on désiroit en Frise le Comte  
Guillaume-Louis.

werth darbey, wie auch bey Elten, ein schantz zu schlagen und die ströme dardurch zu verhindern. 1581.  
Décembre.

Den Graven von dem Berge, als itziger Statthalter, hab ich zu Arnhem angesprochen, und dunckt mich s. G. seien des handels albereit sehr müde; so laszen sich auch furwahr die sachen dermaszen selzam ahn[sehen] das man ohn erst beginnet zu erkennen was man ahn E. G. gehabt; wie dann E. G. ich mit warheit schreiben kan das Sie von jederman itzo sehr beclaget und wiederumb ahn disze orth gewünschet werden.....

Den Graven von Culenburch hab ich nicht allein gantz wolfarendt, sondern auch viel andersz und beszer, als ich mich, dem letzt genommenen abschiedt nahe, versehen gehabt, gesinnet befunden; dan seine Gn. mir itzo gröszere gnadt undt ehr, so wol zu hoff, als auch in der berberge bewiesen, als zuvor noch nihe nicht geschehen, und, wie ich von den dhienern verstanden, ist es s. G. offtmals leydt gnung gewesen das sie mich am letzten mit solcher schimpfflichen antwort abgewisen; sonsten haben sich ire G. auch ab der zeitlung das E. G. sohn sich ahn die von Hanau verheyrat, sehr erfrewet und zum öftermalen auff die hochzeit ghen Dillenburg gewünschet, und solchs soviel da mehr weil ire G. von mir verstanden das deroselben tochter verhoffentlich auch daselbst erscheinen werde, daher da ire G. ursach bekommen sich mit mir in feruer gesprech einzulassen, und kan E. G. ich mit guten bestandt schreiben das, aus allen iren G. reden und handlungen, ich anderst nicht spuren noch vermercken können, dan das wolgen, von Culenburg es mit E. G. und dem gantzen hanz Nassaw trewlich und wol meinet, sich auch gegen mich ausdrücklich erclert hat das er seine

1581. tochter nochmalen ahn keinen orth lieber als ahn das  
Décembre. Hausz Nassaw und E. G. verheyrat sehen wolte.... Datum  
zwischen Culenburg und d. Farth', am 8<sup>ten</sup> Dec. A<sup>o</sup> 81.

E. G. underteniger gehorsamer,

PHILIPS ENGEL.

Dem einvesten und ersamen *Constantino* von  
Leyskirchen, alten Buiggraven zue Cöllen, mei-  
nem günstigen lieben Herrn und freundt,  
zu eigen händen.

† LETTRE MXLIX.

*Le Cardinal de Granvelle a la Duchesse de Parme. Menées  
des François* (ms. B. GH. XXXI. p. 245).

...Nonobstant les beaux propos du Roy de France et  
de sa mère pour excuser Alançon et eulx mesmes, et les  
belles ouffres qu'ilz font, ledit d'Alançon et ses gens con-  
tinuent de faire et machiner le pis qu'ilz peuvent, et luy  
est passé en Angleterre, et, à ce que J. B. de Tassis  
escript, le Roy de France mesme affirme tout ouverte-  
ment et rondement que son frère est marié avec la Royné  
d'Angleterre et que les nopces sont faictes et accomplies;  
que, à mon advis, n'est pas le pis que nous pourroit  
advenir; je ne le puis encores croire, quoy qu'ilz dient,  
et s'il est fait, il ne passera pas long-temps, si je ne me  
forcompte, que tous deux s'en repentiront et que d'icel-  
luy mariage pourront succeder telz troubles (1) que nous

1 troubles Mornai écrit en 1583: « L'Angleterre n'est pas  
facile à conquérir; mais qu'on me confesse aussi qu'elle est aisée à  
de Vaart, village sur la Leck, vis à vis de Vianen

1 fausse adresse, pour le cas où le porteur seroit arrêté par l'ennemi.

éclairciront et accomoderont noz affaires ; Dieu est grand 1581.  
et , comme j'espère , n'abandonnera Sa cause. Décembre.

Sa Ma<sup>te</sup> pourvoit à ce de Portugal et à ce des Indes ,  
mais je luy supplie continuellement et luy ramantois <sup>1</sup> , qu'il  
veuille regarder et , sans différer , pourveoir au surplus et  
de consulter ce qu'il voudra faire l'an qui vient : comme  
les gens et les provisions doibvent aller de loing , il fault  
temps et nous ne sommes que trop longs aux exécutions ,  
et fault qu'il face son compte que , jusques à ce que ses  
voisins verront ses affaires establiz , ilz ne cesseront de  
luy procurer toutes les traverses et moleses qu'ilz pour-  
ront , et je voudrois que nous cherchissions de leur ren-  
dre le change et de , sans tant de respect , faire en leur  
endrou , ce qu'ilz font au nostre , puisque je ne vois nul  
meilleur moyen de les tenir en bride... Madrid , 10 déc.

### LETTRE ML.

*Le Comte Guillaume-Louis au Comte J. de Nassau. Il  
s'est devoué à la Religion et au Pays.*

Le Comte , malgré les désirs et les avertissements paternels  
p. 37 , subordonnoit ses intérêts propres à ceux de l'Evangile et de  
la liberté.

Wolgeborner freundtlicher lieber Herr Vatter..... Was  
da ahnlanget die wharnung undt vorsorg die E. L. meiner  
halben in diesen Niederländischen leuftten tregt , thue

troubler. Le seul mariage de Monseigneur , agréable aux uns ,  
odieux aux autres , partit le pais en ligue , et mit la Court et le  
Conseil en combustion : » *Mem. de Mornay* , l. 177 — Voyer T.  
VI , p 643 , 199.

<sup>1</sup> recommande.

1581. ich mich gegen E. L., dero vatterlichen hertzes undt affection, gantz dinstlichen bedancken, und so viel hierauff die erklerung meines gemüths betrifft, khan ich E. L. dinstlichen nicht verhalten das ich die sachen daran mein undt unser aller wholfart viel undt hochlichen gelegen, bei mir dermassen geschaffen finde, als nemlich, nachdem die ursach diesses krieges allein Gottes ehr undt die freyheit des Vatterlandes abgehet, darfur jederzeit alle dapffere leuten gestritten undt dardurch grosse ehr undt ewigen ruhm erlanget; auch, ohne ruhm zu vermeiden, jedermänniglich bewust das mein gnediger Furst undt Herr, der Prinz, E. L., undt dero selige Brueder bey dieser sachen leib, gueth, undt blutt bisher aufgesetzt haben, undt durch die vorhenschnusz Gottes so weit gebracht das sich, menschlicher weis, darvon zu verwundern ist: undt kurtzlichen mein gemuth so spure undt darfür halte das es, ohnen zweyffel, Gottes will seye, das ich anders nicht begere dan Gott zu dienen, undt mich glückselighielte wo ich E. L. undt dero L. Brueder, auch ire f. G. undt diesen länden, mit gueth undt bluth dienen könnte; und zweyffel nicht das Gott der Herr Seinen segnen darzu verleyhen werde, undt die arbeyth die E. L. undt ihre Brueder vollbracht, benedeyen undt diesen länden die augen aufthuen, auch die mittell geben das E. L. undt wir samptlich einsmahl dero grossen muhe undt arbeyth, gefhars, undt schadens, ein solche ergetzung haben mögen dasz wir zufrieden sein werden: hoff mich auch, mit der hülffe Gottes, hinfurter also zu halten das mir jedermänniglich ein gutens hertzen undt affection wirdt zutragen muessen; bitt auch U. L. gantz dinstlichen sie



wolle mir, neben i. f. G., weitere befürderung thun 1581.  
helffen, das ich mich in meiner jugendt so versuchen Decembre.  
möge damit ich heutt oder morgen dem gantzen vatter-  
landt dinen könne, darzu ich Gott den Almechtigen bitt  
Ehr wolle mir Seinen segen verleyhen und hilffen dasz ich  
daran kein muhe noch arbeyt sparen möchte Will dero-  
halben schliessen, E. L. lehr volgen, nach ahruffung  
Göttlicher nahmens, die sach zu hertzen und in nach-  
denckens nehmen, undt eben in derselbigen sachen, wie  
auch in der andern allen, E. L. und i. f. G. beyhelch undt  
raht gebrauchen, undt denselbigen in allem underthem-  
igen gehorsam nachkhommen; undt weill ich mich doch  
suensten i. f. G. raht in ettlichen puncten begerett, dero  
eins auch ist, nachdem mir der Landraht eine fhan reuter  
presentirett, wessen ich mich verhalten solle, wie ich  
E. L. auch gleichfals will gebethen haben was E. L. darin  
gemeinet seye, itzunder mitt erster gelegenheit i. G. dies-  
ses allrs, wie auch der erlaubnusz wegen fur 4 odder 5  
wochen, zu erkennen geben, und ir f. G. resolution  
undt mein gemüth F. L. mit Philips' überschucken. Will  
E. L. lenger nicht aufhalten, dan newer zeitung hier fur  
gewis ist das sich die Königin aus Engelandt mit dem  
von Alençon versprochen undt einen ring daruf gegeben...  
Es hat, leider, der feindt die statt Tournay erobert...  
Datum Arnheim, den 21<sup>o</sup> Dec. 1581.

E. L. dinstwilliger, gehorsamer,  
WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAW.

Mad. la Princesse est arriére encouchée d'une jeune fille.

Dem wolgeb. Johan Graven zu Nassau, ... meinen  
freundtl. lieben Herrn Vattern.

• On dit qu'il y a ici une lacune.

• P. Engel.



1581. A Gand il y avoit des menées dangereuses. Dans l'Instruction  
Décembre, dressée en janvier 1582 par Mornai, pour ceux qui y devoient aller  
de la part du Prince d'Orange, on lit : « S. E. est advertie que jour-  
« nellement il se tient à Gand des conseils particuliers, composés de  
« peu de personnes, et aucunes suspectes, esquels, au desceu de M. M.  
« des Estats-Gén. et du Landrath, se traitent affaires de conséquence  
« pour tout le général et se proposent certains desseins particuliers,  
« qui ne peuvent que retarder la concorde et union des Provinces....  
« Particulièrement son Exc. ne veut leur celer qu'il entend qu'on  
« auroit parlé de quelque réconciliation prétendue avec l'Ennemi : »  
*Mém. de Mornai*, I. p. 74. Le Prince auroit désiré s'y rendre. Mais  
le 6 dec. il écrit, d'Anvers, à la Régence qu'au moment de partir, « les  
« Estatz de Brabant enverront aucuns Deputez pour me faire enten-  
« dre les raisons pour lesquelles ils desiroient que je fisse icy quelque  
« sejour.... Davantqu'ils sont venus vers moy les deputez de Frise,  
« envoyez pour assister à l'assemblée des Estatz Generaux, qui m'ont  
« déclaré estre d'intention de retourner en leurs pays, ayants entendu  
« que je retournoy en Flandre, voyant bien que les aultres Pro-  
« vinces n'enverroient pas leurs députez, pendant qu'ils verroient  
« que je seroi hors d'Anvers. » *de Jonge, Onuitg. St. II. 72.*  
De même le 21 dec. : « Vos Deputez me sont venus trouver icy,  
« m'ayant tres-instamment requis de vostre part que je voulusse  
« retourner à Gand.. Mais, comme vous savez que je ne puis rien  
« faire en cest endroit sans le sceu des Estatz de Brabant,.. ils ont  
« trouvé plus requis et expedient que je demeurasse icy, tant pour  
« assister à l'assemblée des Deputez des Estatz-Generaux, lesquels  
« nous attendons icy tous les jours, que pour plusieurs aultres raisons  
« pregnantes.... Je vous prie.. ne failir de despescher avecq pleine  
« autorité vos Deputez, et ores que je demeure icy, pourtant comme  
« bien vous pouvez considérer n'auray moudre moyen de vacquer  
« aux affaires de Flandres que si je fusse en personne par dela, et  
« d'une voye pourray rendre service aux affaires de la Generalité qui  
« ne doibvent nullement estre postposées » († MS. G.).

**LETTRE MLI.**

*J. Fontunus au Comte J. de Nassau. Situation déplorable* 1581.

*de la Gueldre.*

Décembre.

... Genediger Her. E. G. habe ich auff dismal vast nicht anders zu schreiben dan das alte, nemlich das alle politische und kriegessachen je lenger je mehr den krepsganck gehen und alle tage in grössere unordnung gerathen, und furwar, so die hoechste noth welche die Gellerschen itzunder tringet, ihnen die augen nicht aufthut und aus dem schlaff wecket, sehe ich das leste schwerer dan 's erste; dennoch ist Gott ein weiser und getrewer Gott, der die ehr Seins Heiligen namens von den feinden Seins worts nicht mit fussen wirt lassen treten, sonder wirt Seine kirch wol wissen zu erhalten und alle deren feindt zu schanden machen; welches ich mich, laut Seiner zusage, tröste, und darumb Ihm zu leben und zu sterben alle augenblick bereit bin. — Welcher massen wir den Graven zu dem Berge, E. G. Schwager, zu einen newen Stadthalter bekhommen, werden E. G., zweivels ohn, vor langen verstanden haben. Den [5<sup>ten</sup>] Novemb. ist i. G. hie ankommen, da niemandt von wuste (1). Etliche von den Rheden hatten i. G. geschrieben da zu besorgen war das i. G. in dem Berg belegert were worden. Der Berg, Ulft, Boxmer, und

(1) wuste. «Qualijck betrouwende dat die van Arnhem (p. 42, l. 1.)  
 • d'overstemminghe soudē plaets geven ... en dorst hij ghenen open-  
 • baren heerlijcken inrit... onderleggen. Maer als des Pfalzgrave Keur-  
 • vorsten Weduwe den Rhijnstroom hen af na Hollandt reijde,  
 • nam hij die gelegenthejdt waer, en quam met deselve op een'  
 • duysteren avondt...; en als die poort ter eere van de Vorstin werde  
 • geopent, tradt hij met hen in: » v. *Reydt*, p. 29.

1581. andere häuser sein nu mit garnison und proviant ver-  
 Décembre. sorget. Eben desselbigen monats kam auch die alte  
 Churf. ausz der Pfaltz mit der Grevinne von Newenar bei  
 unsz an, welcher G. noch beide zu Vianen sein. Graff  
 Aleph<sup>1</sup> von Newenar ist noch in kurtzen tagen dahinge-  
 reist. Ire G. sein in einen grossen labyrinth kommen, hetten  
 selbst nicht gemeint das die sachen also verlauffen wer-  
 den; der hebe Gott verleihe i. G. den geist der waisheit,  
 sterecten und raths; dan, ist jemals weisheit und fursich-  
 ticheitt von nöthen gewesen, so ist irer jezunder von nö-  
 ten: i. G. mit dem gantzen hoffgesint khommen zimlich  
 flaissig zum gehoer götlichen wordts, insunderheit mein  
 g. H. mit dem<sup>2</sup> frawenzimmer, daruber die fromme sich  
 erfrewen.....

Eben des dages das die von Antwerpen freudenfeur (1)  
 gemacht hatten, kam die Prinzesse von Uranien in der  
 kram. Die Printzlige Exc. mit i. f. G. hovegesint sein auch  
 alle zu Antwerpen, und wirdt dasselbst innerhalb wenich  
 dagen ein vergaderung aller Staten und landen gehalten  
 werden, in welcher von krich und aller regirung gehan-  
 delt sol werden. O Gott! Du wollest mit gnaden bei ihr  
 sein und solchen rath einmal geben und in's werck brin-  
 gen dadurch diese mehr dan 'Türckische unbarnhertzig-  
 keit der krickseut<sup>3</sup> verhindert und abgeschafft, und ein  
 leidlige ordnung eingefuret möge werden. Im Ober-  
 quartier stehet's noch wie voren, doch wirt man dem  
 Freiherrn von Hohensaxen, nach langen nachlauffen,

(1, freudenfeur: a cause de la fausse nouvelle du mariage d'Elisabeth.

<sup>1</sup> Adolph (?), en 1583, Stadhouder de la Gueldre; frère de l'Electeur.

<sup>2</sup> ou den      <sup>3</sup> kriegseute.

einen mondt lakens und einen geldes gebens. Dis ist, 1581.  
zu. Herr, unser jetziger zustandt alhie, der liebe Gott Decembre.  
woll in bessern, oder uns haldt von der langen qual helf-  
feu... Datum A. den 22<sup>ten</sup> Dec. A<sup>o</sup> 81.

E. G. undertheniger und dinstwilliger,  
J. F.

Dem hoch- und Wolgeb. Herren Herren  
Johan Graven zu Nassaw. . . , meinen  
gnedigen Herren.

Dillenburg.

---

• LETTRE MLII.

*Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Il se réjouit de  
l'espoir de sa venue (ms. p. c. 29).*

Hotoman écrit le 22 dec. à R. Gualther : « Condaeus parat  
se ad bellum Belgicum et de Alençonio bene sperat : » *Epp. Hotom.*  
p. 149.

Monsieur, j'ai reçu les Lettres qu'il vous a plu de  
m'crire et entendu ce que vous avez donné charge à  
M<sup>r</sup> de Haucourt me dire par M<sup>r</sup> du Plessis, qui m'en a  
faict le récit. J'ay esté bien aise d'avoir par icelles cogneu  
la bonne intention qu'il vous plaist avoir de nous ve-  
nir veoir sur ce printemps, mais principalement de ce  
qu'il a plu a son Alt. vous en écrire et vous en prier ;  
esperant que par ce moien vous aurez, avecq le conten-  
tement de sa Ma<sup>te</sup>, plus de facilité a dresser ce qui sera  
nécessaire pour une si louable entreprise. Quant à ce qui  
me touche en particulier et à M<sup>rs</sup> les Estats, je vous sup-  
plic, M<sup>r</sup>, vous assurer qu'il ne peult venir Prince en ce  
pays qui y soit mieulx venu et auquel nous désirions

1581. faire plus de service, mesmement cognoissant qu'oultre  
Décembre. l'affection que vous avez au service de son Alt. et la bonne  
volonté que vous portez au bien et repos de ce pays ,  
aussi que le désir de maintenir la querelle que nous sous-  
tenons, pour avoir receu en ces pays la Religion , vous  
convie dadantage a vouloir prendre ceste peine et nous  
secourir, ce qui nous rend aussi plus obligez vers vous  
pour vous en rendre humble service. J'eusse bien désiré,  
Monsieur, que je vous eusse peu avecq ceste responce  
envoier une seconde lettre de la part de son Alt. , mais  
voiant que sa venue est encores différée pour quelque  
temps, d'autant que je dépesche un courrier vers le Roy  
de Navarre, pour le supplier de nous laisser encores  
quelque temps icy M<sup>r</sup> du Plessis (1), je n'ay voulu laisser  
ceste occasion sans vous escrire pour vous remercier..  
Anvers, 24 déc.

GUILLAUME DE NASSAU.

Vous excuserez, Monsieur, s'il vous plaist, ma femme  
si elle ne vous escript, à cause que depuis peu de jours  
elle est accouchée de sa sixiesme fille (2).

---

(1) *du Plessis*. Le 14 janvier le Roi de Navarre écrit à M. du  
Plessis: « Puisque le Prince d'Orange et M.M. les Estats des Pais-Bas  
ont si grand besoin de vous en la conduite et direction de leurs  
affaires, où les Eglises de ce Roiaume ont un si grand intérêt, et  
qu'ils me prient avec une si grande affection vous permettre de  
demourer de par là quelque temps, je leur accorde qu'ils puis-  
sent vous y retenir six mois durant, si tant ils en ont besoin : »  
*Mém. de Mornay*, I. 72.

(2) *fille*: Emilie seconde (*Aemilia Antuerpiana*), mariée en  
1616 à Frédéric-Casimir, Duc de Landsberg, de la Maison Palatine  
de Deux-Ponts.

LETTRE MLIII.

*Le Comte Maurice au Comte Jean de Nassau. Compliments. 1581.*

Décembre.

Languet écrit en 1581 à l'Electeur de Saxe : « Habet Princeps  
« Oracius magnum numerum liberorum , inter quos indole et for-  
« mae dignitate excellit Mauritius , avi materni nomen referens ,  
« quæ est natus annos tredecim aut quatuordecim : » *Ep. secr.*  
l. 2 858.

Monsieur ! Encores que mon enfance, touchant tant  
mon âge, que mon esprit, m'ayent osté jusques icy la har-  
diense de vous escrire, et vous, et quant et quant à Madame  
ma nouvelle mère, présenter mes humbles services, toutes-  
fous ceste mon enfance ne m'a rien faict perdre de cognoistre  
que je vous en estois et le seray par toute ma vie fort grand  
debteur, ny du desir que j'en ay d'y satisfaire. Pour autant,  
Monsieur mon père<sup>1</sup>, je commenceray à cest heure, avec la  
grace de Dieu, m'acquitter autant qu'il me sera possible  
de mon devoir et vous supplieray par ceste-ry, qu'ainai  
comme vous avés faict jusques icy, vous me vueillés tous-  
jours tenir pour vostre humble et obeissant fils, et vous  
prevailoir de mes petits moyens, par tout où vous cognois-  
sres que je vous pourray faire humbles services. Je seray  
un peu bref pour ce commencement, pour estre asseuré  
que vos affaires vous appellent à chose plus importante.  
Je prie Dieu, Monsieur mon père, vous donner, en bonne  
santé, longue et heureuse vie. En Anvers, ce 27 de 10bre.

Vostre humble et obeissant fils,

MAURICE DE NASSAU.

▲ Monsieur mon pere, Monsieur le  
Comte de Nassau Cattenelehogen.

<sup>1</sup> Les enfants du Prince d'O. donnent ce nom au Comte J. de  
Nassau. voyez T. VI p. 195, l. dern.

† LETTRE MLIV.

1582. *Le Cardinal de Granvelle à M. Fonck. Sur les commence-  
Janvier. ments des troubles dans les Pays-Bas (MS. B. GR. XXXII).*

...Au regard des nouveaulx Eveschez, pour mon advis, il les fault soubstenyr et rejeter la faulse opinion que le Prince d'Orange et aultres hérétiques ont persuadé au peuple de l'inquisition d'Espagne; elles ne se feirent de mon advis, car l'on se cacheoit de moy, jugeant que j'aymerois mieulx estre l'ung de quatre que de dix sept; mais m'ayant dict sa Mat<sup>e</sup> son intention, après les bulles despechées que Sonnius rapporta, je y aydé pour obéyr; et si lorz il estoit requiz pour la Religion, beaucop plus maintenant, estant dechuste et plus corrompue, et, à fin que tant de prelatz [prissent] l'auctorité de l'Eglise contre Oranges et aultres telz royteletz, qui veullent tyranniser l'Eglise, la moyenne noblesse, et les villes. Et le Pape (1) m'a dict souvent que n'eust saict les dits Eveschez, pour non donner occasion de plaincte à Rains<sup>1</sup>, Cologne, Trefve, Liège, Cambray, Utrech, et aultres, mais que, estant saict, ny il ne desferoit ce qu'est saict, ny il ne feroit dadventaige; je ne sçay s'il changera d'opinion....

...Et est ce que vous dictes, que les Pays-d'Embas sont esté fort bien polliciez<sup>2</sup> par les Princes de la maison de Bourgogne prédécesseurs, et Madame a observe l'ancien ordre d'iceulx, tout le temps que je fus par delà. Je ne sçay ce que depuis fait le saige Armenteros, je dis saige,

(1) Pape. Gregoire XIII.

<sup>1</sup> Rains. <sup>2</sup> gouvernés.



pour ce qu'il retourna en Italie chargé d'argent ; mais 1582.  
Vergas et Roda , soubz l'auctorité de ceulx qu'ont gou- Janvier.  
verné depuis , et aultres qui les ont suyvy , ont confondu  
le tout , pour non avoir sceu comprendre le dit bon ordre  
et bon gouvernement , que ne s'apprent pas en deux  
jours , par estrangiers ignorantz les langues et ne congnois-  
sant les personnes ny les humeurs des pays , ny ce que  
leur convient , et vouloient introduyre ce qu'ilz sçavoient ,  
et non pas ce qu'il convenoit , que nous ont mis les affai-  
res en la confusion que l'on les void ... Madrid , 19 janv.  
1582.

---

† LETTRE MLV.

*Le Cardinal de Granvelle a la Duchesse de Parme. Dis-  
positions du Roi d'Espagne (ms. B. Ga. xxxii).*

...Ces irresolutions et dilations nous ruyent , mais je ne  
vous ordre et n'y espère remède , pour ce que le maistre  
veult tout faire (1) et il y a tant d'affaires que l'ung em-  
peche l'autre , et bien souvent , par ce moyen , rien ne se  
faict du tout...

---

1. tout faire. Granvelle se plaint souvent de cette activité exces-  
sive et minutieuse. Il écrit à Fonck, le 7 juillet 1582 : « Plus à Dieu  
que nostre maistre escrivait moins et qu'il se fit mieulx servir ,  
chastant ceulx qui luy feroient faulte et le tromperoient , et remu-  
nant ceulx qui le serviroient bien. Il auroit moins de poyne , et  
seroit mieulx servi , et se porteroient sans comparaison trop mieulx  
les affaires... » † MS. Ga. xxxii. p. 124. Le 18 juillet. « ...Le  
Roy se tue en minutes qui pourroient se despescher sans luy , qui  
l'empeschent d'entendre ce que plus importe... » † MS. B. Ga.  
xxvii. p. 150. Le 18 août : « Il n'y a au monde de secrétaire qui  
manie autant de papiers que le Roi » † MS. B. Ga. .



1582. ...Je me suis tousjours conformé à la prudente opinion  
Janvier. de v. Alt., que nous ne tenons envers les François le chemin que conviendrait, ny tel que l'eust prins feu sa Maté impériale de glorieuse mémoire, si elle fut en vie: nous leur avons par trop comporté, et cela les a faict tant plus insolents, que nous a causé du mal beaucoup, et donné grandz empeschemens en noz affaires. V. Alt. sçait combien il y a que je suis de vostre opinion, mais bien luy diray-je, que sa Maté ne se arreste tant maintenant à leur beaul-dire, qu'elle ne face ses apprestes a tous coustelz, comme il convient, que je vouldrois fut encoires avec plus d'effect et d'exécution....

...Il n'y a pas faulte de prétendant à l'estat des finances, et aussi pour le Conseil d'Estat, mais, à la vérité, tous les prétendans ne sont pas propres à ce, et il importe, comme v. Alt. touche fort bien, de plustost pourveoir aux charges que aux personnes<sup>(1)</sup>, en quoy j'apperçois il y a en ceste Court bien souvent mescompte, et si j'estois près de v. Alt., je luy diroie la cause de tant de mauvaises élections. Quand je sçay ce que passe, et que l'on me demande advis, je n'obmetz de faire ce que je doibs, et d'en dire franchement mon opinion, et après je laisse succéder ce qu'il plait au maistre, me remectant, après avoir faict mon devoir, à sa volonté... Madrid, 20 janvier 1582.

(1) *personnes*. Le 18 févr. Grauvellé écrit à la Duchesse: « C'est chose honteuse et insupportable ce que font ces Seigneurs de par-deçà, que poursuyvent les charges et ne savent apres partir pour les aller desservir, et ne perd peu de réputation S. M. à le comporter: mais le monde est tel icy, où il y auroit beaucoup a remédier, mais je despère du remède, voyant quel y est le monde, et de cecy vouldrois-je parler plustost à v. Alt. que en escrire » (MS. B. Ca.

† LETTRE MLVI.

Le Landgrave Guillaume de Hesse au Duc Guillaume (1) 1582.  
de Baviere (ms. c.) Janvier.

\* M. von Rommel (N. G. H. I. 500, sqq.) rapporte le contenu d'une Lettre du Landgrave au Duc sur le même sujet, datée le 2 janvier 1582. Les passages communiqués prouvent que cette Lettre et la notre sont des pièces différentes. Toutefois, comme quelques raisonnements sont les mêmes, il est très-probable que la Lettre du 2 janv. n'a pas été expédiée, et que celle du 26 en est une nouvelle rédaction.

... Lieber Ohem und Schwager. Wir haben E. L. schreiben de dato Munchen, den 12 Dec., neben dem überschickten buchlein *Francisci Turriani*, empfangen, gelesen, auch E. L. halbenn freundlich verstandenn.

Nun ist nit ohn das uns hiebevorn auch von gedachtem *Turriano* zwey Tractellein *ejusdem materiae* zukommen, darab wir uns nit wenig verwundert, sintemahl wir weder ihn, noch auch seinen antagonist *Sadeelem*, weder *scriptis* noch *oculis* erkennt, wie sie ann uns mitt dedication ihrer bucher gerathen. Vielmehr aber das ehr *Turrianus* sich uberredt das wir dieselhigen gelesen undt uns zu gnedigen gefallen gereicht habenn soltenn, dann es ist an dem das wir solche und dergleiche zanckbücher, die von allerseits Theologen jetziger zeytt mehr als gutt geschriebenn werden, so zu pflantzung und erhaltung fried und einigkeitt inn der liebenn Christennheytt nit viel dienlich, wenig, oder so zu sagenn, gahr nit lesen. Dan wir habenn *Moyse*n und die Propheten, undt den

(1) Guillaume V: Duc régnant, depuis la mort de son pere Albert V, le 24 oct. 1579.

1582 Herrn *Christum* selbst (welche uns zu hören bevohlen),  
Janvier. darann wir die tag unsers lebens, und soviel uns zu unser  
selen seligkeytt zu wissen vonnöthen, zu lesen und zu stu-  
diren überflüssigk genug habenn.

Darumb wir derneben [pfuntzschen'] menschlicher lehr  
und zusetze, und sonderlich der zanckschriften under den  
Theologen, darunder gemeinlich mehr *ostentatio ingenii*  
und eigne als Gottes ehr gesucht wirdt, nit viel achtenn  
oder uns damit bekun:mern.

Eins aber verwunderit uns vornemblich; das gedachter  
*Turrianus* über diessenn hohen streytt uns, als deme  
unsere Confession nit unbewust, zum richter zu leyden  
vorgibt, da doch die Pápste *in hac materia sui primatus*  
kein disputation leyden, viel weniger sich jemandts, ja  
auch eines allgemeinen *Concilii* erkenntnis, underwerffenn  
wollenn; darumb hierausz gnugsam erscheint das uns der  
*Turrianus* damit *facete* ludirt, welches wir an seinen ort,  
*cognitionem autem causae* der heilige Apostolische und  
Prophetische schriftenn, und mit *quatorum Papae judi-*  
*cio* anheym stellen.

Was dan betrifft das F. L. uns von Gott getrewlich  
wünschen das wir aus dem buch soviell frucht schaffenn,  
wieder in den rechten schaaftall treten, und also ein  
bestendiger guter Catholischer Christ werdenn mögenn,  
wollen wir nit hoffen das uns E. L. werden zuessen das  
wir aus dem rechten schaaftall *Christi* getreten, oder  
kein bestendiger guter Catholischer Christ sein solten.  
Dann wir einmahl, Gott lob und danck, durch den heili-  
gen Tauff, dem Hern *Christo* initiirt, und denselbigen,  
durch gnad undt wirkung Seines Heiligen Geistes, mit

\* Epithete meprisante: plusieus est laire mauvais ouvrage

rechtem glauben angenommen, ihm eingepflanzt, und 1582.  
ein gliedmasz Seines leibs werdenn, undt also inn Seinen Janvier.  
stall, daruber Ehr der einzige hirt ist, getretten undt inn  
Seine handt kommen sind; daraus uns auch gewiszlich  
niemants, weder der todt noch leben, weder Engell noch  
Fürstenthumb, noch gewaltt, weder gegenwertiges noch  
künftiges, weder hohes noch tiefferes, noch einige creatur  
reyssen, noch von der liebe Gottes, so in *Christo Jesu* ist,  
wirdt scheiden können; dessen wir, Gott lob, gewisser  
als gewisz, und in unserm hertzen gnugsam confirmirt  
sind; darumb wir oder niemandt der solchen glauben  
hat, vor ein abgewichener ausz der Christliche Kirchen  
zu halten.

Das aber unsere löbliche Vorfahre und wir inn etzliche  
artikeln undt der Römische Kirchen miszpreuchen sind  
abgetretten, und dieselbige nitt approbiren, noch sie gut  
heizen können, dessen haben sie und wir hohe, trin-  
gende, undt inn Gottes wortt wohl gegründete ursachen,  
wie E. L. ausz der Augsp. Confession und dero Apologi,  
auch vielen der unsernn schrifftenn, sonderlich aber ausz  
dem in anno 66 auszgangenem Bedencken, so wir E. L.  
hirneben überschicken, auszföhrlich zu sehen, mitt  
freundlicher bitt E. L. wolle Ihr soviell zeytt nehmen  
undt dasselbige buch mit geduldt und *citra affectus* lesen,  
und jegen den probirstein der heiligen Bibell conferiren.  
So hoffen wir herwider<sup>1</sup> der Almechtige wird E. L. durch  
seinen heiligen Geist die augen öffen, das sie befinden  
[und] erkennen werden das unsere vorfahre und wir  
mehr als gnugsame ursachen gehabt (nach dem befelch  
der heilige Apostel und Evangelisten *Johannis* undt *Pauli*,

<sup>1</sup> Autographe.

1582. *fugite idola*), unz inn den anugegebene corruptelen von  
Javier. der lehr undt mispreuchen, so itziger zeytt in der  
Römische kircheen geführtt werdenn, abzusondern und'  
also bewegt worden glaicher gestalt ain Christliche und  
dem allein seligmachenden wort Gottes (*repurgatis omni-  
bus fecibus et fermento humanarum traditionum*) gemesse  
und gleichförmige reformation in iren Länden anzu-  
stellen. — Das wirt E. L. hai Gott und aller welt, gleich  
wie denen in der hailigen Schrift so hoch gelopten Könige  
*Ezechiae* und *Josiae* zu groszem lob, ehren, ewige raicht-  
thumb und wolfart geraichen.... Datum Cassell, am 26  
Jan. 1582.

WILHELM LANDGRAVE ZU HESSEN.  
Ann Hertzog Wilhelmen zu Bayern.

† LETTRE MLVII.

*Le Cardinal de Granvelle a la Duchesse de Parme.  
Mariage d'Anjou* (ms. B. GR. XXXII. p. 23).

.. Au moment de tout conclure, Elizabeth avoit tout remis en  
question. — Le S<sup>r</sup> de S<sup>t</sup> Aldegonde, qui se trouvoit en Angleterre,  
s'étoit hâté de faire savoir au Prince d'Orange l'échange des anneaux :  
celui-ci en fit part aux États de Hollande, « als een sake daer aen  
« de Nederlanden ten hoogsten was gelegen : » *Bor*, II. 290<sup>b</sup>. Tou-  
tefois Marnix prétend n'avoir pas été dupe : il écrit à v. d. Mylen  
le 5 déc. : « eo ipso die quo ad vos famulum ablegabam, habeo testes  
» idoneos quibus me vel quovis pignore decertaturum dixerim eam  
» sententiam haud in crastinum diem fore *απερὶνόμενον*. » *Ep. sel.*  
p. 929. — « M. du Plessis avoit toujours contesté avec M. le Prince  
d'Orange que ce mariage ne se feroit point : » *lie de Mornay*, p. 60.

...Les affaires de France vont de la manière que v. Ah.

<sup>1</sup> und — geschrieben. — Autographe.

voit, et je voudrois que nous prissions tout aultre che- 1582.  
min que celui que nous tenons. V. Alt. sçait quelle ha Février.  
esté, dois longtems, en ce mon opinion. Je ne me suis  
jamais persuadé que le mariage du Duc d'Alençon avec la  
Royne d'Angleterre se put conclure, quelque démon-  
stration que l'on en aye faict; oyres que le Roy de France  
mesmes dit tout ouvertement et publicquement qu'il estoit  
faict, lorsqu'il entendit les nouvelles des anneauz que  
réciproquement s'estoient donnez les deux amoureux l'ung  
à l'autre. Et pleut à Dieu qu'il fut faict; car en fin je tiens  
que nous en tirerions plus de prouffit que de dommaige,  
et si serions bien vangez du tort que nous a faict et  
continue de faire le dit d'Alençon.... Madrid, 3 février.

---

† LETTRE MLVIII.

*La Reine Elizabeth aux Etats-Généraux. Recommandation du Duc d'Anjou.*

---

Elizabeth, qui sembloit presque s'être jouée d'Anjou, craignoit peut-être le dépit de son amant. Elle ne veut pas qu'on considère le mariage comme rompu; il est simplement ajourné. Le Duc est « un autre soy-mesmes. » La Reine, surtout à son départ, le revêtit des marques, parfois trompeuses, de la plus tendre affection.

---

Messieurs. S'en allant par-delà nostre très-cher cousin, Monsieur le Duc d'Anjou, combien qu'estimons qu'il ne sera grandement de besoing que vous ramentevions l'obligation que pour plusieurs respects luy avez, ne doutant pas que selon icelle ne vous portiez envers luy avec tout honneur et respect, digne d'un Prince de son rang

1582. et qualité, si ne nous a-il semblé superflu qu'il allast  
Février. accompagné de la recommandation d'une Princesse, qui,  
tant pour l'ancienne amitié que vos prédécesseurs ont  
toujours porté à ceulx que ont tenu que tenons à pré-  
sent, que pour plusieurs aultres respects, estime avoir tel  
intérêt en vous que vous en serez poussez davantaige  
à honorer ung Prince qui luy est si cher et recommandé,  
qu'elle faict estat de luy comme d'ung aultre soy mesmes;  
car pour tel vous le recommandons et pour tel estimons  
que le recevrez, vous assurant que l'honneur ou dés-  
honneur qu'il recevra par-delà, sera tout tel en nostre  
endroit, comme si on nous l'avoit faict à nous mesmes.  
Sur quoy ne vous ferons plus ample discours, vous  
remettant à ce que noz cousins de Leycester et de Huns-  
don et Mylord Howard, qu'envoions expressément pour  
conduyre le dit S<sup>r</sup> Duc jusques par-delà, vous en diront  
plus particulièrement de nostre part. En quoy vous prions  
de leur donner foy et crédit, comme feriez à nous mesme.  
Qui sera l'endroit où prierons Dieu, Messieurs, qu'Il  
vous ait toujours en Sa sainte et digne garde. De Can-  
telbury, le 6<sup>me</sup> jour de febvrier 1582.

Vostre bonne amye,  
ELISABETH R.

---

### LETTRE MLIX.

*La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. Même sujet.*

\*. M. de Jonge qui a publié cette Lettre (*Onutg. St. II. 209*),  
la suppose adressée à Maurice de Nassau, en 1585, et relative à  
Leycester. Cela ne sauroit être; car Maurice, *Comte de Nassau*, ne



dernier Prince d'Orange que par la mort de Philippe-Guillaume, son 1582.  
aïeul, et Leicester, dont au reste il est fait mention dans le *Post-Fevrier*.  
*Scriptum*, n'étoit ni Prince, ni élu par les Provinces-Unies.

Monsieur le Prince. Combien que ce ne soit ma coutume d'escripvre que bien rarement de ma main propre, si ne puis-je garder ma plume de vous souvenir et aux États, auxquels je vous supplie le déclarer de ma part, les extremes obligations que vous devez à ce Prince, qui se mest asteur dans vos mains. Vous devez considérer que ce n'est point pour besoing ou faulte de pouvoir demourir en lieu, plus garni<sup>1</sup> de repos, fourny d'honneur et de tout ce que un Prince eust pu souhaiter, et que non obstant il délaisse son Pays et Parens, et le tout qui ly<sup>2</sup> convient, pour vous secourir qu'estes tout dégarni<sup>3</sup> d'aide, mal fourny d'assurance telle qui conviendrait à un de son qualité; se mettant à toute perte de vie, hazards de déshonneur et autres accidens, trop pour en ma lettre le contenir, et pour ce j'attens que vous ly<sup>3</sup> monstriez tout ce que pourroit s'eslargir vers telle personne, m'assurant que n'eussiez sceu en tout l'univers élir un plus honorable naturel de Prince. Et sans que telle considération se soiet faicte, je ne consentiray oncques qu'il procède plus en avant en ce Pays, faisant estat de luy, comme de moy-mesme, comme le sçait le Créateur a qui je prie de vous guider par Sa sainte main. En haste

Vostre affectionnée Cousine

ELIZABETH.

Mylord de Lestair<sup>1</sup> et Hunsdon vous diront  
plus de ma part, en qui vous vous pouvez fier.

<sup>1</sup> et non pas guing et deging. <sup>2</sup> luy <sup>3</sup> Leicester.



† LETTRE MLX.

1582. *Le Cardinal de Granvelle au Prévôt Morillon. Affaires*  
Février. *des Pays-Bas* (MS. B. M. VIII. p. 196).

« Morillon devint bientôt Evêque de Tournai. Granvelle écrit le 18 févr. à la Duchesse de Parme. « L'Eglise de Tournay ne pourroit avoir un meilleur Pontife que Morillon ; mais sa M. souvent se laisse mener par gens qui soufflent aux oreilles , beaucoup au dehors de ce que conviendrait à son service... » (MS. B. Ga. XXXII. p. 35).

...Il me semble que l'on prend maintenant le bon chemin pour se faire quitte de la guerre et de tant de maux , dont chacun de raison devroit en estre las , et les affaires du Prince d'Oranges vont de sorte que de luy , de sa nonnain , et de ses enfans incestueux , il semble que Dieu nous offre le chemin , pour nous en faire quittes. L'harangue (1) qu'il a fait à ses conjurés , qu'il appelle Estatz , monstre clair que ses affaires ne vont bien , et je sollicite ce que je puis , afin que nous embrassons vivement l'occasion...

...Si la Royne d'Angleterre estoit si sage comme elle pense , elle auroit bon moyen de recouvrer Calais , [Gênes] , et Bologne , se regeant de notre cousté , pour effacer les choses mal passées , et , si elle ne le faict , et rabille<sup>1</sup> les choses , elle s'en pourroit bien tost repentir , que seroit tard pour elle ; elle a plus de pierres<sup>2</sup> taillées en son propre royaume , que elle et Alançon ensemble ne pourroient couldre... Madrid , 18 févr.

---

(1) *l'harangue*. Voyez p. 38 , *seqq.*

<sup>1</sup> *habille*.      <sup>2</sup> *ou pièces*.

LETTRE MLXI.

J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Situation de la 1582.  
Gueldre. Février.

Genad und friede von Gott durch *Jesum Christum*... Genediger Herr... So es E. G. und deroselben Gemelin, meiner gnedigen Frauwe, noch wol ergethet und beide E. G. in der erkantnis Gottes wachsen und zunemen, were mir ein sonderliche freude zu hören: mir, den meinen, und der gantzen Gemein gethet's also das wir Gott alle tage bidden Er wolle unsz, entweder ausz diesem jamerthal hinweck nemen, oder aber ein bessere ordnung, nach Seiner barmhertzigkeit, in's landt senden und infuren, ohn welche wir alle dinge zu grunde sehen vallen: und furwar, so Er uns diesen winter uber nicht *plane miraculoso modo* hette bewaret und die ström aufgehalten, der feindt hette vor langem die Velaw und Betaw, sampt angrensenden inselen, ingenommen und villeicht etliche steden und schlösser eimbekommen; dan er Ceppel, Bronckhorst, und das gantze lendlein dessen von Anholt zum vorthail hatt, und sonder zweivel auch gutte correspondentz mit etlichen von unseren ingesessenen, da wir ausz dem gegentheil schlöffertich sein und kaum ein hant vol krigksvolcks haben. Ich habe die gantze sach manchmal so hart zu hertzen genommen das ich des nachts nicht habe kunnen schlaffen; weil ich aber sehe das alles vermanen und vlehen umbgunst ist, bevele ich's dem Almechtigen und mache mich bereit alle stunden zu sterben. . . .

Den 30 Jan. ist ein öffentliche disputation de *sacra Scriptura* zwischen M. Theodoro Woerni und mir inge-

1582. williget worden, da der Cantzler *Leoninus* praesident solde  
Fevrier. sein. Da aber der bestimde dach, nemlich der 14 Febr.,  
für handen, und alle dingen ordentlich in der Bruderen  
Kirchen angestellt, ist mein *adversarius* ausgerissen und  
darvon gelauffen.

Den 11<sup>ten</sup> Febr. ist ein placcat allenthalben im lande  
publicert, in welchem ausgeschrieben wirdt das nur (1)  
einerlei *exercitium* der Religion, welche man die Refor-  
mierte nennet, geübet soll werden, wie dan der newe  
Stadthalter der Landtschaft seinen eidt darauff gethan:  
wolte Gott solchem würde einmal mit ernst nachge-  
setzt. . . .

Den 18<sup>ten</sup> *hujus* ist mir ausz Hollandt zugeschrieben das  
es in der Kirchen zu Leiden (2) erbärmlich zugehe: ein  
aufrörer, Caspar Koelhaes genant, weilaute ein Carteu-  
ser munch zu Coblentz, treibt den handel. Man sagt  
etlige kirchendiener seien ihn zugevallen, *non in funda-  
mento doctrinae, sed usu disciplinae*. Es scheint das wol  
ein solcher *paroxismus* darausz möchte entstehen der allen  
diesen kirchen einen stos wirt geben..... Datum, in eil,  
zu Arnheim, den 19<sup>ten</sup> Februarij A<sup>o</sup> 1582.

E. G. dinstwilliger und undertheniger,

JOH. FONTANUS.

Dem hoch- und Wolgeb. Herren, Herren

Johan Graven zu Nassau..., meinem

gnedigen Hern.

Dillenburch.

---

(1) *nur*. Voyez T. VII. p. 424.

(2) *Leiden*. C. Koolhaas, Pasteur dans cette Ville, professant des  
erreurs de dogme et desirant introduire un relâchement de disci-  
pline, se maintenoit contre le Consistoire par l'autorité des Magis-  
trats.

## LETTRE MLXII.

. . . . . au Comte J. de Nassau. Arrivée du Duc d'Anjou 1582.  
à Anvers. Février.

---

\* \* On avoit eu de la peine à déterminer le Duc à se rendre dans les Pays-Bas. D'abord il ne put se résoudre à s'en aller, encore célibataire; ensuite il voulut retourner en France pour y lever des soldats. Marnix, et sans doute aussi le Prince d'Orange, étoient d'avis que tout ce qu'on avoit obtenu, avec tant de labeur, seroit inutile, si la présence du Duc ne venoit tout consolider. « Multorum animos, » écrit Marnix, « intelligo a nobis nostrisque rebus » alienatissimos eâ occasione quam studiosissime esse in nostrae » reip. perniciem abusuros: in quo, nisi novo vinculo hunc Principem » obstrinxerimus, habebunt Regem, Reginam matrem, atque univer- » sam Galliam simul atque Angliam adjutores: » *Ep. sel. p. 931.*

Ph Engel, ayant été en Angleterre (p. 91, l. 10), c'est peut-être lui qui écrivit cette Lettre.

---

Ausz Antorff den 24 Februari A<sup>o</sup> 82.

...Mag E. G. underthenig unvermeldet nicht lassen wie das ich, mit hochemelten Hertzogen von Alanzon und gedachten gesandten, auf den 10<sup>ten</sup> *hujus* bey dem Hern Printzen in Seelandt, da ihre F. G. in die siebende woch gelegen und ihrer Fürstl. D. erwartet, wiederumb hin ankommen, wiewoll es doch fürwahr grosze mühe und arbeit gekostet bisz die Hern gesandten ihre f. D. bey der Königin von Englandt loszgemacht und davon dannen gebracht haben, dan ihre Ma<sup>t</sup> dermaszen auff den Hertzogen verliebt (1) das sie sich etlich mahl gegen

---

(1) *verliebt*. Marnix écrit le 1 janv. « Videntur se inter se prope- » modum perditte amare: » *Ep. sel. 913.* C'est bien le cas d'ajouter

1582. die Hern Gesandten rundt erklet ihre F. D. nicht von Fevner. sich zu lasen. Als aber ihre F. D. entlich selbstn neben den Hern gesandten mit allem ernst auff den abzug gedungen, und ihre Ma<sup>t</sup> gesehen das es anderst nicht sein können oder wollen, hat sie ihrer F. D. entlich erlaubt, welches dan olne nasze augen (wie ich selbstn gesehen) nicht zugangen, und seindt also ihre F. D. auf den 1<sup>ten</sup> *hujus* von London gereiset. Die Königin, welche von ihrer F. D. nicht wohl scheiden können, ist sechs tag lang mittgezogen, und hatt ihrer F. D. das gleidt<sup>1</sup> geben bisz

avec lui : « matrimonii negotium ita est obscurum ut quid judicare possim plane nesciam... Verane an simulata sint haec omnia, dictum difficile est. » Anjou écrit le 28 févr. 1580 d'Angiers<sup>2</sup>. «...Sur-tout escrives moy souvent des nouvelles de ceste belle Roïne. Quand « Simye<sup>3</sup> y estoit, j'en avoys toutes les semaines une depesche; je « vous prie que j'en puisse maintenant pour le moins avoir une de « vous tous les quinze jours. » \*† MS. P. Br. 34. La vraisemblance n'est pas toujours du cote de la vérité : ce qu'il y a de certain, c'est qu'Elizabeth étoit née en 1533 et qu'Anjou, jeune encore, n'étoit pas bel homme. Sans exclure la tendresse, remarquons les motifs politiques. La Reine pensoit pourvoir a sa sûreté « par l'amitié qu'elle « avoit faite avec Monseigneur d'Anjou, lequel, pour estre remuant, « eust peu tenir et le Roi de France et le Roi d'Espagne en échec : » *Mem. de Moray*, I. 202. Strada ajoute « Ecce tibi Elisabetha « praeter opinionem in Alenconium pronam se perardenter ostendit : « idque Galliae Regi matrique significari quam primum voluit ; quo « videbatur illos a nuptiis removeret quas inter Hispani Regis filiam « atque Alenconium clam agitari coeptas p. 201 mandierat. » II. p. 246. Et quant au Duc, « hij wiste dat in Nederlandt den ghe-meynen Man van oude herkomste quaet Fransoys was, ende oock « hem vreesden om sijn Professie van de Roomsche Religie, al « welck de alliancie van de Enghelsche Coninginne scheen wegh te nemen » : *Melren*, p. 1914.

<sup>1</sup> gleid. \* Angers. † Simers. \* La Lettre originale est autographe.

gen Kanterberg\*, welches auf 12 meil wegs nahe an der 1582.  
see gelegen: daselbst nimbt der Herzog den 6<sup>ten</sup> *Junij* von Ferrier.  
ihrer Ma' seinen abschied und reiset noch vort bisz gen  
Sannewitz\*, mit der vertröstung das er in kurtzen wie-  
derumb hey ihr sein wolte, und wirdt ihm von ihrer  
Ma', weil sie selbst weiter nicht mitziehen mögen, an  
ihre pflaz zugeordnet und in diesze lände mitgeben ir  
Stadthalter der Graf von Lestre, Melord Hawort, und  
Melord Honsdonck, welche für die drey principalste  
Herrn von Englandt geacht werden, mit sampt den vor-  
nehmsten vom adell so die Königin am hoff hat und bisz  
an die zwey hundert starck allie gewesen. Es hat die  
Königin auszdrucklich bevolhen das mai. gedachten  
Graven von Lestre, deme sie alle tag 1000 cronen zuge-  
legt, auff der gantzen reise anderst nicht reveriren, ehren  
und ihm dienen solte alsz wen sie selbst gegenwertigk  
were, wie dan daselb auch also geschehen, und es nicht  
allein hien und wieder meniglich praeferirt und vorge-  
zogen, sondern ich auch gesehen, wau er schon in seinem  
eigenen logiment geszen, das alle ceremonien und ge-  
breuge so man hey der Königin taffel pfleget zu halten,  
gegen ihm seindt gebraucht worden.... Ihre F. D. wer-  
den noch ungeverlich ein 14 tage lang alhie verbleiben  
und zu allen sachen anfangen ordnung zu stellen, dar-  
nach aber naher Gent verreisen und daselbst alsz ein  
Graff von Flandern auch den eidt thun; davon dannen  
sollen ihre F. D. willens sein wieder naher Franckreich  
und Englandt zu verziehen und ein merkliche grosze an-  
zahl kriegsvoleks zu ross und fuesz zu werben, auch den  
layrat mit der Königin von Englandt vollendts zunu

1582. ende zu bringen, wiewohl doch das Parlement, wie ich  
Février. selbst in Englandt gehört, noch nicht allerdings darzu  
verstehen will.

---

Dans une autre Lettre on lit : « Von newer zeittung will E. G. ich  
mit verhalten das heutt acht tag, uf einen montag, der Herzog von  
Alençon zu Antorff mit dem HERN Printzen ankommen, und als  
Herzog von Brahandt *solemniter* inaugurirt ist. Die im gesehen  
und gehört haben, sagen : *quod nihil tam vere et accommodate de  
illo dici potest quam quod Ovidius de Ulysse cecinit.* » « *Non formosus  
erat, sed erat facundus Ulysses, Attamen aequoreas torsit amore  
Deas.* » — Gott gebe das seine regierung unserm betruechten vat-  
terlandt zu trost und erleichterung gereiche. — Man sagt viel von  
großer Spanischer bestellungen in Deutschlandt und sonderlich in  
Italiä, aber nichts gewisses » MS. .

Marnix écrit le 4 dec. a v. d. Mylen : « Quo magis Andegavensis  
animum ac mores perspicio, eo mihi probantur magis, quod si  
eum Dominus dignetur conservare, non dubito quin majorum  
suorum gloriam, non modo sit rebus gerendis aequaturus, sed longe  
etiam superaturus. » *Ep. sel. p. 933.* Toutefois le 1 janvier : « Aula  
Gallica scatet hujusmodi artibus simulationibus, fucis, imposturis ;  
et metuo ut ad nostrum nonnihil hujus aliquando perrepat conta-  
gionis. Est enim ingenio acri, ac perspicaci, atque in primis  
prompto, quod, nisi virtutis freno cohibeatur, facile fiat ut ad alias  
artes se conferat : » *Ep. sel. p. 913.*

---

### LETTRE MLXIII.

*Le Cardinal de Granvelle a M. de Bellefontaine. Rappel  
des Espagnols dans les Pays-Bas (ms. B. B. 1. p. 251).*

---

•• Le consentement spontané des Etats au retour des troupes  
Espagnoles étoit un sujet de joie, aussi grand qu'inattendu. Le peuple  
et le Clergé avoient désiré la chose ; mais la Noblesse n'étoit pas du  
même avis, par jalousie des Chefs Espagnols et par crainte de la  
vengeance du Roi. Le Prince de Parme fit habilement disparaître cet

obstacle. Granvelle écrit à la Duchesse, le 19 mars 1582: «...Sa M. ne 1582.  
pouvait avoir meilleure nouvelle que... de la résolution prise par Février.  
les Estatz, (dont) la négociation' menée avec si grande patience et  
prudence par Monseigneur le Prince, et je confesse à v. Alt. que  
je n'eusse osé tant espérer... » † MS. B. Gr. xxxii ).

...Les nouvelles que nous avons des Pays-d'Embas sont  
fort bonnes, puisque les Estatz reconciliez, doubtons des  
François, se remettent entièrement à sa Ma<sup>e</sup> pour se ser-  
vir contre eulx et contre ceux qui demeurent rebelles,  
des gens de guerre qu'il luy plaira, de quelque nations  
qu'ilz soient, puisqu'ilz voient aussi que le Prince d'Oran-  
ges se sert de toutes sortes d'estrangers, voyres et d'Es-  
pagnolz rengez qu'ont faict pis que des diables; le Prince  
d'Oranges vaud fort en decadence et Alançon s'est tant  
faict connoistre en Angleterre, qu'ilz n'en tiennent  
compte et s'en mocquent: il est party mal content d'eulx  
et eulx de luy... Madrid, 28 fevr.

#### LETTRE MLXIV.

*Le Comte Philippe à son père le Comte J. de Nassau.  
Compliments.*

Monseigneur mon pere. Ores que je n'aye subject de vous  
escrire et seachant bien que vos affaires vous appellent à  
choses plus importantes, toutesfois, ayant trouve si bonne  
commodité, je ne l'ay osé perdre sans vous escrire ce  
petit mot de lettre, tant pour me ramener à vos bon-  
nes grâces, que pour vous tesmoigner le desir que j'ay de  
vous demeurer à jamais bien humble et obeissant fils et  
serviteur. Pour nouvelles je ne vous scaurois mander  
autre chose, sinon que Monseigneur le Duc d'Alançon a



1582. fait, le 18 du mois de febvrier, son entrée en Anvers Mars. et prins possession du Duché de Brabant, avec grand contentement, tant de Monseigneur le Prince, que de tout le monde. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il me donne Sa grâce, afin que en mes estudes je me puisse tellement acquitter de mon devoir que, tant vous que tous ceux qui s'en trouveront interressés, en puissent recevoir contentement. Qui sera l'endroit où, après vous avoir baisé bien humblement les mains, je supplieray Dieu, Monseigneur mon père, vous vouloir donner, en bonne santé, longue et très-heureuse vie. Escrit en Anvers, ce 2 de mars 1582.

Vostre très-humble et obéissant fils,

PHILIPPE DE NASSAU.

A Monseigneur mon pere, Monsgr. le  
Comte de Nassau-Catzenelebogen.

---

### LETTRE MLXV.

*E. von Reidt au Comte J. de Nassau. Arrivée du Duc d'Anjou a Anvers.*

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. Bei dieser gueter gelegenheit hab ich nit underlaszen sollen E. G. etwas von dieser ort zustandt in underthenigheit zu vormelden, und khan erstlich gröszer zeitung nit schreiben, dan das der Herzog von Menzon den 19<sup>ten</sup> Febr. mit groszer solemmitet zu Antorff angenommen und als ein Hertzog von Brabant gehuldet sei worden, und das er in khurtzen dagen nach Gent reisen wirdt, sich daselbst gleichfals als ein Graf von Flandern hulden zu lassen. Die Geldri-

schen nehmen ime auch an , uf gewisse masz und condi- 1582.  
tionen die sie, mit dem cantzler *Leonino* und Alexander Mars.  
*Bentinck* (1), irer Hoheit haben zuentbotten. Die von  
Utrecht werden, meines bedünckens, dem Hern Print-  
zen die souverainitet deferiren, gleich die Holl- und  
Sehländer vorlängst (2) gethan haben; Frieszlandt aber  
und Overyszal wirdt den andern provincien, in annel-  
mung des von Alenzons, folgen, wiewol noch zur zeit  
kein endliche resolution daselbst gefallen ist. Er wirdt,  
seiner wolredenheit, courtoisie, hohen verstandts, und  
fertiger resolution halben, sehr gerhuemet, dergestalt  
das der gemeine man ein grosz gefallens daran hatt. Eins  
aber hatt die patrioten sehr geërgert, das er nemlich zu  
seiner ersten ankunft alsobaldt öffne kirchen, die Römi-  
sche Religion darin zu üben, gefordert und hart darauf  
gedrungen hat; mit vorwendung das zur zeit des ersten  
contracts, so in Franckreich mit ime getroffen, die Römi-  
sche religion binnen Antorf (3) gewesen, und er, kraft  
desselben contracts, schuldig sei die Religion, in dem  
standt wie sie damals befunden, zu handhaben. Endlich  
ist ime S<sup>t</sup> Michels kirch, dieweil er im selben kloster  
logirt, zugelassen, mit dem bescheidt das nur etliche  
wenig pfaffen (eines gueten nahmens und so nit ufrürisch)

---

(1) *A. Bentinck*; bourguemaitre d'Arnhem, signataire de l'Union d'Utrecht.

(2) *vorlängst*. Voyez T. VII. p. 307.

(3) *Antorf*. Le 14 mars 1580 *Languet*, rapportant, dans une Lettre écrite d'Anvers, l'exclusion du culte Catholique dans plusieurs villes, ajoute : « sane metuo ne brevi idem hic accidat : nam videntur animi hominum eo propendere : » *Ep. secr.* I, 2. 815. Donc l'assertion du Duc étoit conforme à la vérité.

1582. zur meszen gebraucht werden, und dieselbe zuvor den  
Mars. König von Spanien mit einem leiblichen eid verschweren  
um dem von Alenzon und dem Vaterlandt trew und holdt  
zu sein, schweren; welchen eidt auch alle andere ire  
*auditores* thuen sollen, das auch da beneben allein dieje-  
nige so drei jar in Antorff ire residentz gehatt, zugelas-  
sen werden sollen, und ohne gewehr hinein gehen,  
auszgenohmen diejenige so, ihres standts halben, seit-  
gewehr zu tragen pllegen. Das hat der Hertzog widerumb  
zugesagt mit diser kirche und noch einer zu Brussel,  
welche, allein wan er selbst daer residirt, geöffnet sol  
werden, zufrieden zu sein und keine mehr zu fordern,  
sondern die Religion in allen andern provincien und stet-  
ten in dem jetzigen standt zu handhaben. Eben uf dem-  
selben tag als diese ding verhandelt, nemlich den 7<sup>ten</sup>  
dieses, ist ein groszer und ungewönlicher sturmwindt  
und nottvetter gewesen, darin nit allein zu Antorff vil  
schadens geschehen und alle waren in den kellern, so  
nahe bei der Schelden gelegen, verdorben, auch viel leut  
verdruncken sindt, sondern auch sonsten in Hollandt,  
Sehlandt, Flandern vill schiff undergangen.

Esz scheint das sich der König von Franckreich des  
handels mit ernst wil annehmen, dan er Don Antonio  
groszen beistandt thuet mit ausrustung ettliches kriegs-  
volcks und schiffe, damit er ein newen versuch an Por-  
tugall thuen möge. Die von Holl. und Sehlandt senden  
auch gedachten Don Antonio zwolff schiff mit 140 stuck  
geschutz und c<sup>m</sup> pundt pulvers. Seine leut sollen unlangst  
zwei schiff ausz Spanien intercipiirt, und darin ccc<sup>m</sup>  
ducaten, mit welchen die Malcontenten bezalt sollen wer-  
den, gefunden haben.

Von dieser provinci(1) gelegenheit khan E. G. ich nit vill 1582. anders schreiben dan das die sachen je lenger je übler Mars. sich laszen ansehen, und, da nit die verordnung von Alenzon uns uf ein andern weg bringen möchte, es woll ein seltzam endt gewinnen; daher mancher verstendiger ursach nimt E. G. recht zu geben das sie darausz gescheiden sindt. Die von Venlo haben im vergangen October ir garnison (von wegen das es unbezalt und mutwillig war) auszugewisen, allein Stockhum's venlin und noch eins welcher sie selbst im vor eil angenohmen, inhalten; und der freiherr von Hohensaxen hatt die auszugewiesene venlin mit gewallt in Geldern und Wachtendonck gebracht, welches ein groszen verlauff in dem Oberquartier verursacht, dieweil Venlo sehr entblöst, und die andere zwei unvermögende stettlein zum höchsten beschwert sindt, und dem feindt ein gewünschte gelegenheit gegeben wirdt sich darunder zu mengen; jedoch hof ich das die sachen jetzo remedyert sollen werden. Wolgemelter freiherr ist numehr so impatient als einig mensch sein möge, und bekhent das er sich an E. G. oft versündigt, in dem er E. G. in irer billigen und wol verursachten ungedult [in] reden und zur gedult vermahnen wollen.... Datum den 20<sup>ten</sup> Martij 1582.

E. G. undertheniger und gehorsamer diener,  
E. R.

Stockum ist vor dreien wochen vom feindt gefangen und uf Kriekenbeck' gebracht, und jetzo am vergangenensambstag, als in der feindt nach Ruremundt führen wol-

---

(1) dieser provinci: la Gueldre.

• Chateau dans la Gueldre Supérieure, près du Niers, entre Venlo et Kempen.

1582. len , von unsern reutern , so in Venlo liggen , widerumb  
Mars entsetzt und in Venlo gebracht, mit ungefehrlich hundert  
gefangenen vom feindt , welche ime nach Ruremundt  
convoyieren solten.

Ich sende E. G. hierin geschlossen ein remonstrance,  
damit der Herr Printz unsern Staten das newe jar gegeben.

Dem Wolgebornen Hern , Hern Johan ,  
Graven zu Nassaw-Catzenelnhogen , etc.  
zu Franckfurt , im Rebsteck.

---

### LETTRE MLXVI.

[Derens] au Comte Frederic de Berghes. Le Prince  
d'Orange blessé par Jaureguy.

\* Dans ce moment critique la présence d'esprit du Prince ne l'abandonna point. Son premier soin fut de défendre le Duc d'Anjou contre les soupçons et les emportements de la Commune. On lit dans une Relation de l'assassinat : « Le Prince estant sur son lit , apres avoir eu son premier appareil , fist signe par escript que l'on fist porter celui qui l'avoit tiré , en la place publique , et que l'on fist sommer quiconque le cognoistroit d'en donner certains enseignement.... Pour detourner le tumulte prépare des gens de guerre , il commanda par escript qu'on les envoyast tous sur le rempart de la ville , disant que l'ennemy... en approchoit. Alors son A. le fut plus librement trouver en son lit » MS. P. B. 8794 .

La joie de ses antagonistes fut extrême. Elle se manifesta chez Granvelle par des sarcasmes grossiers. Il écrit le 7 avril à Fonck : « Les nouvelles qui arrivent de la mort du Prince d'Orange ne sont pas mauvaises , et fussent este meilleures s'il fut mort vingt ans devant , ou que deux douzaines de meschantz que l'on porroit choisir , luy feysent compagnie. Dieu soit loué de tout » † MS. B. Gr. xxii . Le 10 avril à M. de Bellemontaine : « Le Duc d'Anjou est en Anvers , se faisant Duc de Brabant , et ja estoit entre en dissulener avec le Prince d'Orange ,

» mais pour luy faire plus beaul large, l'on luy ha envoyé le 1582.  
» Prince d'Or. en l'autre monde, que y fut esté mieulx il y a xx ans; Mars.  
» vous en alrez jà là les nouvelles, et j'espère que, devant la fin de  
» may, comme je l'ay escript, Alençon, avec toutes les farces qu'il  
» faict, se repentira d'estre allé aux Pays d'embas » (MS. B. B. II.  
p. 255). Le 27 avr. « C'est dommaige que le Pr. d'Or. ne soit  
» mort dois longtemps, et avec luy bon nombre de ceulx de sa suyte,  
» et mesmes St. Aldegonde » (MS. B. Ga. xxxii). Et le 28 avril:  
« Maintenant viennent nouvelles que le Pr. d'Or. est trespasé.  
» Il ha vescu plus de xx ans plus qu'il ne convenoit; le Roy est  
» bien résolu de faire [teste] avec grand effort contre les rebelles, et  
» [ce] devant la blessure d'Or.; tant plus le debvroit-il faire avec  
» raison estant mort; Dieu doint que ceste résolution s'exécute à  
» temps, je crains noz [tardaires<sup>1</sup>] » (MS. B. B. II. p. 257). Le 28  
avr. à Foncq: « Le Pr. d'Or. a enduré une poyne extrême, et  
» vous pouvez penser quel estoit son beau visaige pour donner con-  
» tentement à sa nonnain apostate » († MS. B. Ga. xxxii).

Nous devons à l'obligeance de M. *Janssen* cette Lettre, trouvée par lui aux Archives de 's Heerenberg.

---

...Genediger Heer. Ick en can u. G. nijet bergen als dat den 17<sup>de</sup> deses, omtrent vijf uren t'savonts, den Prince van Orangien in zijn logement op 't casteel tot Antwerpen, van de maeltijt op om in zijn slaepcamer oft vertreck te gaan, is van een Boskayeen, dienaer van een coopman, ge heten Jaspar Deonastro<sup>3</sup>, oock een Boskayieer, met een cort roerken, lanck één spanne, geschooten, een duijn breet onder 't rechter oir, ende is 't loot uijtgegaen aen d' ander zijde van de kaken, een tant met genomen heeft, maer en is de tonge of het kakenbeen nijet geraeckt, doch van denzelven schoot is de Prince voor doot in zijn camer gedragen, ende die 't gedaen heeft, is terstont op de sale

<sup>1</sup> peut-être tardances. <sup>2</sup> v. *Meteren dit den 18en*: *Bor* Sondag den 18en.

<sup>3</sup> Gaspar de Anastro.

1582. ombrocht, ende meer dan dusent steken naer zijn doot  
Mars. gecregen heeft; ende op de marckt gebrocht zijnde, is  
bekend geworden den dienaer van voirn. Deonastro te  
zijn geweest; zijn de gemeijnten met groote furie ende  
't roepen « sla doot, sla doot! dit is een tweeden moort  
» van Parijs! » ten huijse van den voirn. Jasper geloopt,  
alwaer bevonden is noch een dienaer, daervan aenstont  
alle gelegentheijden zijn ondeckt ende voircleert worden,  
als hadden zij denzelven misdadigen noch selver in 't leven  
gehad, die op dezelve daet in vier stucken wordt gehou-  
wen ende de stucken ter poort uijtgestoken zijn; ende  
terstont, deur het groot gecrijt ende remoer, heeft den  
Hertoge van Alenzon met zijn hofgezin hem in bewa-  
ringe van de schutterije aldaer begeben, ende, *sonder*  
dat de Prince, daernaer een weijnich tot zijn selven geco-  
men zijnde, de gemeijnten hadde laten remonstreren dat  
den voirn. Hertoge van Alenson, oft nijemant van zijn  
wegen, in den seijte schult hadden, nemende daerop te  
sterven, want Godt Zijnen wille behefden met hem te  
doen, ongetwijffelt daer soude een grooten aelijcken'  
moert uytgevolgt hebben; deur welcke remonstrantie  
de gemeijnte een weinich in stilten werden gebrocht, tot  
beter onderrigtonge naer het vercleren van den andern  
dienaer, in 't huis van Deonastro gevonden, als te weten,  
hoe dat Deonastro van den Coninck van Spaengien, wel  
drij maenden bevorens, daer toe was gerogt voor 80 dusent  
ducaten ende eene cruyssade in d'ordre van S<sup>t</sup> Jago, ende  
den moerdenaer soude gehad hebben 6 dusent ducaten,  
waervan een wisselbrief is bij hem gevonden geweest,  
met diversche cruijskens ende karakteren, hem wijsch

' aeligen.

gemaect daerdeur egeen wapenen hem soudē connen 1582.  
gekrencken. Daer is oock een priester gevangen die hem Mars.  
gebicht hadde, 'ēde is denselven gepijnicht worden,  
maer en heeft nijet willen lijden' eenige kennisse daervan  
gehadt te hebben. Van gelijcken is oock gevangen den  
meester het roerken gemaect hebbende; ende den voorn.  
Jasper, met noch een tot hem twee dagen bevorens ver-  
trocken geweest zijnde, zijn gevangen tusschen Duijn-  
kercken ende Greveling, ende woensdach voorleden tot  
Antwerpen gebracht, alsoe dat alle gelegenheijt breeder  
zal ontdeckt worden. Men speurt wel dat Godt Almachtig  
sulcx nijet en heeft willen gehengen, wantter een groote  
moort uijt soude' gesprooten hebben, ingevalle hij niet  
het feijt gebeijt hadde tot denselven dagh t' savonts; daer  
tegen hadde den Hertoge van Alenzon een groot pancket  
doen bereijden, alwaer alle de Heeren van den lande  
daerut zijnde, waren geroepen, ende of't daer geschiet,  
hadde u. G. bedencken wat jammer ende miserie daernae  
gevolght soude hebben. — Ende zoo veel aenlanght de  
dispositie van mijnheer de Prince, is redelijck, en men  
verhoopt dat hij van dijen schoot nijet sterven en zal,  
dan en spreekt nijet, om de quetsure nijet terugge te  
stellen, maer zijn begeertten wijst mette vingern, en teec-  
kent brieven aen diversche steden ende plaetsen geson-  
den.... Gescreven den 27 *Martij* 1582.

U. G. onderdaniche ende goetwillich dienaer,  
DERENS.

Monseigneur le Comte Fredricq de Berge,  
Baron de Hemert, Boxmeer, ...Stevensweert, etc.

<sup>1</sup> belijden.



† LETTRE MLXVII.

1582. Le Prince d'Orange à M. de St. Aldegonde. Il s'intéresse  
Mars pour les complices de son assassin.

“ La foi du Prince ne se démentit pas, quand il crut voir approcher la mort. Elle se montre agissante par la charité dans cette Lettre. De même, au moment de l'assassinat : « de Prince tot hem selven recomende en merckende 't gene datter ghebeurt was, voelende en siende den brandt in sijn hayr ende 'trumoer om den Moorder, riep hij : Dooft hem niet, ick vergeve hem mijn doot : » r. *Meteren*, p. 1973. — Le salut *par grâce* étoit son espoir. « Escrivant sur des tablettes (car il luy estoit défendu de parler), dit à Dieu à M. du Plessis.... Ici ne faut point oublier qu'en ceste agonie, il demanda avec émotion à M. de Villiers pasteur, comment il rendroit compte à Dieu de tant de sang répandu. Comme l'autre opposoit les justes causes de la guerre à ces excès particuliers, il s'écria : *J'ay recours à la miséricorde de Dieu, en la seule miséricorde de Dieu consiste mon salut* » *Vie de Mornay*, p. 63.

*Bor II.* p. 314, fait mention de cette Lettre ; nous la donnons d'après une brochure publiée en 1582 à Anvers : *Geschiedenis van 't moorddudig feit*.

Monsieur de St. Aldegonde, j'ay entendu que l'on doit demain faire justice des deux prisonniers, estans complices de celui qui m'a tiré le coup. De ma part je leur pardonne très-volontiers de ce qu'ils me peuvent avoir offensé, et si ils ont, peut estre, mérité un chastoy grand et rigoureux, je vous prie vouloir tenir le main devers Messieurs de Magistratz qu'ils ne les veuillent faire souffrir grand tourment, et se contenter, s'ils l'ont mérité, d'une courte mort. Sur ce vous diray le bon soir.\*

Vostre bien bon amy à vous faire service,

GUILLAUME DE NASSAU.

*L'original est sans doute signé par le Prince*

*\* La date manque*

† LETTRE MLXVII.

*Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas* 1582.  
(MS. B. GR. XXXII. p. 43). Mars.

....Et me semble bien que à ce cop l'on ayt encoires tenu ceste voye doulce, jusque nous voyons ce que ceste année [par] la clémence, la force, avec la commodité que donnent par leur accord<sup>(1)</sup> les Estatz, se pourra faire avec les rebelles tant Hollandois, Zélandois, que aultres, et que, si après ceste année, ilz demeurent encoires obstinez, que, retournant les basteaulx de là en bon nombre, que l'on les arreste et les personnes, et se fourcomptent, à mon advis, ceulx qui pensent que la perte de 300 basteaulx se sentira peu en Hollande et Zeelande. . . . .

. . . .L'accord des Estatz, quant à l'admission des estrangers, a esté plus prompt et franc que je n'eusse osé espérer, et fondé sur ce que le mesme [traicté'] d'Oranges s'en sert luy mesme : ce que l'on procure principalement, est ce que vous désirez, que les cheffz soient doulx et traictables, et qu'il n'y voyse<sup>2</sup> nul de ceulx qu'ont si mal gouverné et sont odieux. Les prédécesseurs du Prince de Parme au Gouvernement ont faict *quasi* profession d'ennemys déclarés des pays, et les lettres qu'ilz escrivoient à sa M. estoient pour former dissidences et animer chascun contre les pauvres pays, mais je vous puis jurer tout le contrayre de celle que j'ay leu du Seigneur Prince et qu'il ne sçauroit monstrier envers iceulx plus amyable affection, s'il estoit nayz au pays mesme, qu'est ce que me donne meillieur espoir.... Madrid, 27 mars.

---

(1) accord. Voyez p. 70.

<sup>1</sup> traître (?).

<sup>2</sup> aille.

† LETTRE MLXVIII.

1582. *Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme.*  
Mars. *Mencees de la France* (MS. B. GR. XXXII. p. 49).

. . . . Combien que j'aye en ce contraires ceulx de la *Hasienda* (1), que sont pour ce à l'encontre de moy tous les mauvais offices qu'ilz peuvent et par toutes voyes, pour ce qu'ilz entendent que je diz les vérités, si ne laissé-je pourtant de poursuyvre comme je doibs, advienne après ce que Dieu vouldra ; combien que je confesseray à v. Alt. que souvent je me lasse et désespère de ce que j'apperois que, congnoissant le Roy la faulte, il n'y donne remède, pour estre si irrésolu et long, et que à ceulx qui sont mal, non seulement il ne les chastie, mais comme il est si bon Prince, ne leur monstre encoires mauvais visaige, ce que véritablement porte grand préjudice à ses affaires, car où il n'y a chastoy, ny rémunération balancée avec juste balance, les affaires n'ont accoustumé prendre bon chemin ; et sur ce poinct aurois-je beaucoup à dire, si j'estois près de v. Alt., comme je luy ay touché cy-devant par mes lettres ; mais ce sont choses que ne se peuvent confier a aultre, qui que ce soit.

L'allée de d'Alençon en Zeelande et Anvers, avec tout ce qu'est là passé, à la vérité, m'estonne peu, et j'espère que, devant que le mois de may passe, il se repentira de son voyage, et tant plus s'il retourne en Angleterre, selon qu'est la commune opinion, et je me range entièrement en celle de v. Alt., que ce n'est chose que luy convienne, et que pourtant ne se debvroit croire ; mais il ha faict tant d'autres choses sans fondement de raison que je ne

---

(1) *Hasienda*. Voyez T. VII. p. 504.

m'esbeyray d'autres nouvelles fautes qu'il puisse faire. 1582.

Les humeurs de ceulx de pardela se conforment tousjours Mars.

mal avec les François, car il y a trop de différence; et comme qu'il soit, avec toute la mauvaise opinion qu'ilz ont conceu des Espagnolz, soit à tort ou à droict, je tiens qu'ilz aymeroient sans comparaison plus iceulx que la tyrannie et insolence des François, auxquelz, comme v. Alt. dit, nous comportons<sup>\*</sup> trop, et y-a long temps que v. Alt. sçait mon opinion sur ce, mais jusques a présent je n'y vois remède. et si ne sçay quelle aultre déclaration de guerre nous debvons attendre, puisque la Royne de France mère la nous faict ouverte et la confesse, à couleur de sa prétention vaine, fondée en l'air et de si loing au Royaume de Portugal, et que son filz publiquement l'aide, et que Alançon nous la faict aussi ouverte, courant tous les jours ses gens sur les pays de sa M., nous retenant Combray, au ravictaillement de laquelle assistoient ceulx du camp du Roy son frère, comme il dit, pour non l'abandonner et de non le laisser en danger, estant frère. J'ay souvent dit que je me souviens des termes que feu l'Empereur de glorieuse mémoire usoit en l'endroit du feu Roy François premier, non luy comportant chose quelconque, et avec cela le tenoit en frain, et si estoit plus puissant beaucoup que le Roy moderne, et si sçavoit largement d'avantaige, et avoit plus de valeur et meilleurs gens: par où je tiens que, si nous tenions le mesme chemin de feu sa M. Impériale, noz affaires s'en porteroient mieulx; j'en ay souvent deschargé ma conscience, et avec ce me contenteray de ce qu'il adviendra; ung bien y a, que pour toutes leurs emprinses il-y-a peu d'ar-

<sup>\*</sup> permettons, souffrons (Holl. verdragen)

1582. gent et guères plus de credit; l'on a cherché à Genes  
Mars. d'en recouvrer sur gaiges de joyaulx, mais sans effect, et  
dois le moys de septembre l'éveque de Carcagone, Ros-  
selay, sollicite à Venise pour recouvrer deux cent mil  
escus, sur semblables gaiges, mais jusques oyres il n'y-a  
heu effect, ny n'ay encoires entendu que à Lyon l'on aye  
recouvert les 400<sup>m</sup> escuz qu'ilz debvoient envoyer en Suisse,  
et si n'est le repos de la France tant assuré que avec peu  
de sollicitation que l'on pourroit faire soultz main, l'on  
ne leur résuscita la guerre intestine, et tant plus faci-  
lement donnant quelque ayde, ou de gens ou d'ar-  
gent, a aucuns: que me donne espeoir que noz affaires  
pour cette année passeront mieulx, s'il plat à Dieu, et  
mesmes que sa M. s'arme de tous coustels, et au Portugal  
ha plus de gens de guerre que je ne voudrois, pour  
s'opposer aux emprinses de la Roynemère, et de Dom  
Antonio, l'exécution desquelles se différent aussi de  
faute d'argent. . . . Madrid, 30 mars.

† LETTRE MLXIX.

*Le Cardinal de Granvelle a M. Fonck. On a mal gouverné  
les Pays-Bas* (MS. B. GR. XXXII. p. 57).

Le 22 sept. 1582 Granvelle écrit a Fonck: «...L'exemple de  
Duerden a este execrable, et la desmesuree rigueur, l'insolence, et  
malvais conseil de Vargas, Roda, Sancho d'Avila et aultres a cher-  
couste a sa M... » † MS. B. GR. XXXII. p. 212.

Le 28 decembre a Morillon. «...Cet argent est la pomme de discorde  
partout, et puisque le maistre sçait ce qui passe et est adverti, je  
sme tais, et les laisse faire, me reservant d'en dire mon advis, si  
l'on m'en parle: les confiscations au temps du Duc d'Alve, et le  
maudit conseil des troubles nous a beaucoup trouble, à mon

regret, tous vrez affaires, et n'ay failli de lors escrire souvent sur ce point, le blasmant, et disant clair combien l'on y trompoit le maître, et le mal qui nous en adviendrait. . . + MS. B. M. VIII p. 108

1582.

Avril.

Véritablement nous avons aux Pays d'embas-  
mes-mal conduit les affaires, et ledit mauvais gouverne-  
ment, soit par ignorance ou par hayne, ou par avoir  
voulu trop bien servir, sans bien entendre ce qui conve-  
noit, nous a mis en la confusion en laquelle nous sommes,  
et tous savez assez (dois Rome) en ce mon advis et les  
offices que je faisois pour procurer que l'on print autre  
chemin, mais je ne suis esté creu et feu *Hopperus*(1) ne  
savait ce qu'il faisoit; j'ay toujours recommandé que  
l'on s'accommoda à l'imperfection des subjez, et ayant  
esté le plus offense, j'ay toujours persuadé le doux  
chemin pour ceulx que se voudront reduyre et que l'on  
remedia tost, que ne s'est fait, et ce sont consumez tant  
de millions inutilement et ruyné les pays, se faisant la  
guerre au Roy mesme; les affaires prennent, à mon ad-  
vis, meilleur chemin et ne fais grand fondement sur ce  
que se passe quand à Alançon, que me semble un jeux et  
farse, ny ne puis souffrir que aucuns imputent à la gené-  
ralité des pays ce que des malheureux, gaignez d'Oranges,  
font avec luy; ce que me faict mieux espérer, [c'est] ce  
que je vous ay escript naguayres, ce que je congnois par  
les lettres du Prince de Parme au Roy, plusieurs escriptes  
de sa propre main, que sa volente envers les pays est  
tout autre que des predecesseurs et qu'il tient du tout  
à la pitié et clemence. 2).... Madrid 7 avril.

1. *Hopperus*. Voyez T. V. p. 374

2. *Clemence*. Le 30 juin Granvelle écrit à Fourck : « L'inten-

• LETTRE MLXX.

1582. *La Princesse d'Orange au Comte J. de Nassau. Convales-*  
*Avril. cence du Prince.*

Monsieur mon frère. S'en retournant vostre Secrétaire vous trouver, je n'ay voulu faillir de vous escrire, pour meramentevoir en vos bonnes grâces et vous assurer que je n'ay laissé d'avoir tousjours fort bone souvenance de vous et de Madame la Contesse ma soeur. Encores que de long temps je ne vous en aye rendu tesmoignage par mes lettres, aiant esté tant moins soigneuse d'en faire mon delvoir, pour ce que je me suis tousjours promise qu'il vous plaist n'en faire point de doubte et aussi d'autant que Mademoiselle d'Orange, ma fille, vous advertist souvent de nos nouvelles, lesquelles, hélas! ont esté quelque temps extrêmement mauvaises, par la blessure de Monsieur le Prince, vostre frère, dont par diverses fois nous sommes passez tels changemens et dangers, à cause d'une veine blessée, que selon le jugement humain, il estoit tenu plus près de la mort que de la vie. Mais Dieu par Sa grâce y a miraculeusement mis la main, lorsque nous estions au bout de nostre esperance, niant cessé le sang depuis quatorse jours ençà et dès lors la playe s'est tousjours portée de mieux en mieux; mesmes devant hier au matin est sortie une tente (1) qui y avoit esté cachée

tion de sa M. et encores du S<sup>r</sup> Prince est de reduire les Pays d'em-  
bas avec douceur et clémence en paix, union, et prospérité...  
(MS. B. GA. XXXII, p. 109)

(1) *tente.* « La guérison vint de ce que les chirurgiens avoyent poussé  
cui avant une petite tente dans la playe qu'ils ne la peurent retirer,

depuis le dit jour qu'il seignoit pour la dernière fois, et se 1582.  
guérit a ceste heure la playe si naturellement, que nous Avril.  
ne doutons point de sa convalescence, moiennant la grâce  
de Dieu, laquelle je Luy supplie de tout mon coeur nous  
vouloir continuer, ainsi que jusques icy Il nous en a faict  
sentir les effects, et qu'Il vous donne, Monsieur mon  
frere, en bien bonne sante, heureuse et longue vie; me  
recommandant sur ce bien humblement en vostre bonne  
grâce. D'Anvers, ce 18 d'Avril 1582.

Vostre' bien humble et obeissante soeur a  
vous faire service,

CHARLOTTE DE BOURBON.

A Monsieur mon frere, Monsieur le  
Comte Jehan de Nassau

### LETTRE MLXXI.

*La Comtesse Marie au Comte Jean de Nassau. Nouvelles  
du Prince d'Orange.*

Wolgeborner frundliche hertzalderlipster Her Vatter... Ich hab E. L. ongefertlich for eyn wogen' oder 4  
geschreiben undt E. L. bericht von dem ongelukkelige  
zustant der mein hertzliber Her Vatter allur begegnet  
ist; kan mich nicht genouck verwonderen wy es ymer  
zughet das ich gar kein antwort von E. L. becom; ich  
kan draus anders nicht abnemen den das E. L. onser hir

« et, se touchant le trou interieur, nature au bout de quelques jours  
la repoussant, il s'y trouva.. indice de la vene refermee: » *Vie*  
*de Marnay*, p. 63.

<sup>1</sup> Autre version autographe. <sup>2</sup> note.



1582. al vergessen (1) ist undt niet fil nach ons fracht, welches  
 Avril. mich eyn wenig verdrust das ons E. L. niet eynmal in  
 onser grosse bekumernis mit eyn klein brifgen besucht  
 hat. Wir sein verwar eyn weil zeit hir in grosse srecken<sup>1</sup>  
 undt betrubenis gewest, den wir anders niet meinte als-  
 das me her<sup>2</sup> sterben sol; den 14 dagen nach das der schos-  
 geschen war, kam m. G. Her so eyn gewaltich bludens  
 an, dorch eyn ader dy eyn wenig getroffen war, das wir  
 anders nicht wusten den me her sol sich verblutte, undt das  
 wert<sup>3</sup> etteliche dage; was man dhet, man kon 's niet stil-  
 len; me her wart auch so mat und krafftlos das man nicks  
 erwart als dy stont des dotts, wy sich me her auch gans  
 undt gar sich selbers schon dorin ergeben hat, den er  
 ons alle zumal eynne goude nacht gab undt sacht: « es ist  
 » nou mit mir gedan. » E. L. kunnen numer geleben wy  
 ons zu nuut war das wir me her in so grosse pein sagen  
 undt konten im nicht helfen: den dack<sup>4</sup> wert mir numer  
 aus dem sin kommen; man mach's gewis wol sagen das  
 es eyn wonderbarlich werck Gottes ist das me her so dar-  
 von ist kommen, den es noumer wider zimelich mit me her  
 ist, den es ist ongeferlich an dy 14 dagen das me her  
 nicht mer geblut hat, undt dy doctoren und barbiren  
 meinen es sal nou kein not mer haben, undt das me her  
 halt wider sein vorige gesontheit wert haben, welches

(1) *vergessen* Cette conclusion étoit fort hasardee. Albada écrit le jour de Pâques à van der Mylen: « Comes Johanness sollicitus est de reventu casus illius qui Illustr. Principi fratri suo accidit. Nuncios audit, sicut ego, sed varios et incertos; quo magis sollicitus est. Aliquoties a me aliquid certi scire postulat: » *Epist. sel.* p. 883. Voyez les excuses de la Comtesse p. 90.

<sup>1</sup> schrecken.    <sup>2</sup> mein Herr.    <sup>3</sup> wahrte    <sup>4</sup> tag *Holt* dag

ich Gott von hertzen bit das geschen mach ; es mus sich 1582.  
aber me her noch gar stil halten undt darff nit fil reden ; Avril.  
das ist wol dy ursach das Philips<sup>1</sup> E. L. auff allen sachen  
kein antwort wert kunnen brengen , den dy doctoren  
sagen das man me her itziger zeit noch mit keinne geschef-  
ten en darff bemuen..... Ich wult das es mugehich wer  
das E. L. me her itzet<sup>2</sup> sehen mücht , wy er sich geändert  
hat undt mager ist worden ; es ist nor<sup>3</sup> hault und beinan  
im ; ich hoff aber dasselbiges sol bald wider kommen wan  
er nor anfenckt zu essen , den bisher hat er noch gar kein  
fleis gessen , nor allein bru<sup>4</sup>-wasser-suppe und dergeleigen  
ingenommen , den er kan noch niet wol kauen , aber ich  
geleh in eyn dack oder 3 wert me her anfangen etwas zu  
essen undt versugen wy es im bekommen sal... In ser gros-  
ser eil , den 18 Mertz<sup>5</sup>.

E. L. gans dinstwilliche undt getrue dochter dy  
zeit meines lebens ,

M. F. v. N. v. O.

---

### LETTRE MLXXII.

*La Comtesse Marie au Comte J. de Nassau. Même sujet.*

Wolgeborner frundtlicher hertzalderlipster Her Vat-  
ter..... Es befinet sich me her , Gott lob , alle dage ye lenger  
ye besser , undt hat nou eyn wenig versucht zu essen ,  
welches im zimelich wol geschmeckt hat , aber das kauen  
kumpt me her noch eyn wenig schwerlich an , doch , hoff  
ich , das sal mit der zeit wol wider kommen ; man hat  
Gott noch wol zu dancken das es so weit kommen ist.

<sup>1</sup> Th. Engel. <sup>2</sup> jetzt. <sup>3</sup> nur. <sup>4</sup> broil. <sup>5</sup> Erreur de date : lines avril.

1582. Ich hab me her undt me frau E. L. entschuldigen gedan ,  
Avril. wy E. L. an mich begert haben ; sy sachen es het gar niet  
gedürfft, den sy sweiffelen an E. L. gouden willen niet,  
undt sy wissen wol das das ongelück E. L. von hertzen  
leit ist gewest. Ich bit E. L. wullen mir ja verzeien das ich  
E. L. so kün in mein forigen briff hab geschrieben ; ich  
kont's verwar niet besseren , den es verdrus mich doch  
eyn wenig das wir nicks von E. L. vernamen ; weil aber  
E. L. niet in heims ist gewest undt so eyn gelegenheit hat,  
wy mir E. L. geschrieben haben , so ist es E. L. schult  
niet, drum bit ich E. L. eum verzeihung das ich E. L.  
mit onrecht hab angeklacht..... Datum Antorff, in ser  
grosser eil , den 21 Aprilis.

E. L. gans dinstwilliche undt gehorsame dochter  
dy weil ich leb ,

M. F. v. N. u. O.

A M. le Conte Jan de Nassaw-Catzenelenbogen ,  
à Dilenbourg.

---

• LETTRE MLXXIII.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Affaires  
d'Allemagne ; le Duc J. Casimir.*

---

\* Cette Lettre est la reponse aux points contenus dans l'Instruc-  
tion de Ph. Engel: voyez n° 1047°.

---

..... Wolten E. L. dero hegeren nach alsbaldt auf dero  
schreiben beantwortet haben , dieweil wir aber des Hern  
Herzogen von Anjou ankunfft , welcher den 19<sup>ten</sup> jetzver-  
schienet Febr. zuw einem Hertzogen zu Brabant alhie

zuw Antorff ist erwölet und geschworen worden, taglich 1582.  
gewertig wahren, haben wir inen' so lang allie bey unsz Avril.  
auffhalten wollen, auff das er E. L., nicht allein von allen  
auffgerichten undt ergangenen ceremonien, sonder auch  
was ire Hoch. mit diesen Landtstenden diesen sommer  
gegen den feindt vorzunemen inwillens, desto eigentli-  
chern und gewissern bericht möcht nuthbringen. Undt ob-  
woll E. L. er nicht allein was sich in diesen lander in ihre  
Hoch. frölichen ankunfft' zugetragen, sonder auch wie  
freundtlich die Kuninginne, dieweill er selbst alda gewe-  
sen, ire Hoch. alda empfangen, wie herlich ire Ma' inen  
die zeit über er in dero Künigreich gewesen, gehalten,  
und wie städtlich sie inen in diese lände vergeleiten las-  
sen, genugsam vernemen werden; jedoch damit E. L.  
desto besser sehen mögen was affection und freundtlicher  
zunagung ire Ma' zu irer Hoch. und diesen länden  
haben, schicken wir E. L. zu mehrerer zeugnis copey  
desjenigen so ire Ma' unsz, mit eigener handt, undt was  
se darneben den Lanstenden allie zugeschrieben (1),  
nicht zweiffelndt es werden E. L. ein sonders wolgefallen  
darab nemen.....

Soviel nulin.... E. L. endtschuldigung und die ursachen  
warumb Sie sich nicht wider in Ibro guvernement undt  
Stadthalter-amibth des Fürstenthumbs Geldren und Gra-  
veschaft Zutphen eingestellt, thudt anlangen, hetten wir  
zwar nichts liebers sehen mögen dan das E. L. unserm  
letzten schreiben (2) under dato den 11<sup>ten</sup> Dec. 1580 zu  
Delft ausgegangen undt den ursachen darinnen angezogen,

(1) zugeschrieben. la Lettre 1069.

(2) schreiben la Lettre 1012.

( Engel. 2 Joursur Entree

1582. dazumal nachgesetzt und diesen länden und unsz, wie  
 Avril. bevor, mit Irem guten rath und thadt beygewohnet het-  
 ten; wolten vorhoffet haben es würde E. L. undt unsrem  
 gantzen Hause zuw desto mehrer wolfhardt undt glückli-  
 chem zuwstande gereicht haben; dieweil aber dasselbige,  
 wegen E. L. dazumal angeregter endtschuldigung undt  
 sunst anderer schwären ungelegenheidt halben, so E. L.  
 mitlerweil vorgefallen, nicht hadt beschehen mögen,  
 wollen wir E. L. damit gerne endtschuldiget halten undt  
 desto weniger nicht alles das zuw ausfhrung dieser  
 sachen undt zuw erhaltung unsres Hauses namen undt  
 wolfhardt dienlich, unsrem besten vermögen nach, undt  
 so woll E. L. als unsz zu gutem, handthaben undt beför-  
 dern helfen; wie wir dan nicht zweyffeln E. L. werden  
 dasselbige dero orth, nicht weniger als wan Sie alhie  
 gegenwertig, zu thun nicht underlassen.

Zum andern, was den H<sup>o</sup> Herzogen Casimiren thudt  
 betreffen, werden E. L. ausz unserm lesten schreiben (1)  
 ausz Amsterdam den 20 Junij 1581, unsere meinung weidt-  
 läufftig genugsam verstanden haben, dan wir soviell s L.  
 person, standt, undt wesen anlangt, anders nie nichts  
 begert oder gewünscht haben dan das wir derselbigen  
 angenehme fründtliche dienst undt wolgefallen, unserm  
 vermögen nach, hetten erzeigen mögen, wie wir dan das-  
 selbige noch jederzeit zu thun wolgenagt undt begirig  
 seindt. Was aber *Dathenum*, *Beutrichium*, undt Hembize,  
 undt die *calumnias* die sie in Deutschlandt undt Franck-  
 reich hin und wieder von unsz ausbreiten sollen, anlan-  
 get, giht unsz gar nicht zu schaffien was sie undt ires

1. schreiben la Lettre 1035.

gleichen unschamhaftste und leichtfertige leuth erdencken 1582.  
mogen, dan, Godt lob, unsere ehr, glimpff, undt namen Avril.  
an solchen zeugen nicht gehangen; wollen unsz also  
auff diesmall auff ermeltes schreiben hiemit referirt haben,  
undt damit zwischen ire Hoch. undt hohermelten Hern  
Hertzogen *Casimiro* undt diesen landen desto bestendiger  
freundschaft undt correspondentz gehalten möge wer-  
den, ist ihre Hoch. vorhabens auff's ehist etliche persö-  
nen zu i. L. abzufertigen, dero guten hoffnung undt zu-  
versicht es werden i. L. an obermelten gesandten werbung  
ein sonders wolgefallen haben. Es ist vorwahr ire Hoch.  
ein holdtseliger undt mit hohem verstandt wolbegabter  
Fürst, davon (wie wir dan bis dahero anders nicht haben  
spuren mögen) diesen länden alle wolhardt und glückli-  
cher zustand, nicht allein in dem das zu gemeiner ruhe  
undt friedens, sondern auch der religions. undt politischen  
sachen befurderung dienlich, zu gewarten, also das wir  
verhoffen es werde ihre Hoch., vermittelt Göttlicher  
hulff, ein einiges mittel sein dadurch die wahre Religion,  
nicht allein in diesen landen, sonder auch in Franckreich,  
in einen friedlichen standt gebracht undt erhalten möge  
werden.

Was die Graven-correspondentz undt die andere pün-  
ten mit der stadt Ach, Premen undt den Gütschen, Mar-  
kischen, Bergischen undt Munsterischen wegen der reli-  
gion anlanget, kunnen wir keine bessere mittel oder  
gelegenheit sehen etwas ersprieslichs darinnen zuw-  
handlen, dan jetzunder mit irer Hoch.; damit aber das-  
selbige desto fughcher geschehen möge, hetten wir vor's  
beste angesehen das die confederations-verwandten einen  
oder zwen der irigen hieher geschicket umb desto besser

1582. undt gruntlicher mit inen zu handeln, dan es sunst be-  
Avril. schwerlich soll geschehen mögen; welchs wir doch E. L.  
heimgesteltt haben wollen, dan sie unsz derwegen nie  
angelangt oder geschrieben. Undt obwol etliche sein die  
den Churfürsten zuw Cöllen, im fall er sich in den ehe-  
standt begeben wurde, gerne bey der Chur gehandthabt  
sehen wolten, auff das anderen die darnach atehen wür-  
den, der wegli möchte geschlossen werden, khunnen wir  
nicht sehen warumb sich diese lände ermeltes Churfür-  
sten solten annemen, dieweil wir bisz dahero anders  
nichts gespuret, undt also wohl in der geheim alsz offen-  
barlich vernommen, das er sich bisdahero nicht anders  
gegen sie als irer grösten feindt einer verhalten.

Wasz E. L. unsz von Breda, Gröningen undt Lingen  
zuschreiben, möchten wir nichts liebers sehen dan das  
etwas fruchtbarlichs damit möchte gehandelt werden,  
wolten es auch den Landtstenden alhie woll vorgehalten  
haben, khunnen aber nicht wissen auff was fundament  
oder grundt man sich mit denjenigen die sich der sachen  
annemen wolten, handeln möchte, ehe das man ire mei-  
nunge undt anschläge angehöret undt verstanden.... An-  
torf, ahm 22 *Aprilis*.

E. L. dienstwilliger Bruder,

WILHELM PRINTZ ZU URANIEN.

Dem Wolgeb, unserm freundlichen lieben

Brudern, Johan Graven zu Nassauw etc.

<sup>1</sup> K. Bruder. *Autographe*



\* LETTRE MLXXIV.

*Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Il désire fort sa* 1582.  
*venue (ms. P. C. 29).* Avril.

Monsieur, je vous remercie humblement de ce qu'il vous a plu avoir soing de moy durant ma blessure, et comme je suis assuré que vous louerez Dieu avecq moy de la guarison que j'espère Il m'envoyera bientost, aussi je vous en ai bien voulu en escrire un mot par les présentes; c'est que, comme tous les médecins et chirurgiens m'assurent, et comme je le sens aussi en moi mesmes, Dieu m'a mis non seulement hors de ce danger, mais, moyennant S<sup>on</sup> ayde, [et'] les apparences d'une breve guarison, laquelle, Monsieur, j'essayeray d'employer pour vous en rendre service en ce qu'il vous plaira me commander. Et quant au faict pour lequel le S<sup>r</sup> de Villesaison, présent porteur, est venu en ce pays, il a entendu pleinement quel en est l'estat et en quelles dispositions sont les affaires depuis la venue de son Alt.: je serai de ma part très-aise et tout ce pays bien honoré, s'il vous plaist, Monsieur, [de] nous venir aider à descharger entièrement ce povere pays de la tyrannie de l'Espagnol, comme aussi j'entens que son Alt. le trouve bon et vous en escrit, et m'assure que vous y serez le très-bien venu; mais d'autre part je suis marri que les affaires sont en tel estat que le moyen ne se présente de vous honorer de charges assez dignes pour la qualité de vostre personne; mais, ayant entendu comment le tout s'est passé, j'espère que vous le prendrez de bonne part. Nous ne lairrons<sup>1</sup> cependant,

<sup>1</sup> lairrons (?).

<sup>2</sup> lairrons.



1582. Dieu aydant, de faire cognoistre combien nous désirons vous honorer et, quant à ce qui me touche en particulier, vous pouvez, Monsieur, faire estat de moi, comme de celluy sur quy vous avez puissance entière de commander, car je seray tousjours prest a vous servir en tout ce qui dépendra de ma puissance.... Anvers, 25 avril.

Vostre bien humble serviteur et amy,

GUILLAUME DE NASSAU.

† LETTRE MLXXV.

*Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Réflexions diverses* (MS. B. G. XXXII. p. 74).

\* Cette Lettre et quelques autres, écrites d'Espagne en avril, furent interceptées. *Bor* les publie: II Bp. p. 101 — 113.

. . . Je ne sçay quelle rotture<sup>1</sup> de guerre nous attendons, faisant le Due d'Anjou ce qu'il faict du sçeu et consentement de son frère et avec son assistance, comme aussi il ayde à la Royne sa mère, qui ouvertement se joint pour nous faire la guerre avec Don Antonio; il est bien cler que, s'ilz pouvoient faire davantage, ilz le feroient, mais nous ne nous sçavons ayder de nos forces, ny les congnoistre, ny considérer en quel estat sont ceulx qui nous inquietent à tous coustelz, jusques à procurer la descente de l'armée du Turc....

. . . Y-a plus de 15 ans que j'ay sollicité sa M. estre deschargé de l'Eglise de Malines, que comme v. Alt. sçait j'accepta fort mal volontiers car je prévéois<sup>2</sup> assez ce qu'en adviendrait, et par mon absence l'on ne consuivoit<sup>3</sup> le fruyt que sa M. prétendoit par l'union des abbayes aux

<sup>1</sup> rapture

<sup>2</sup> prévoyais

<sup>3</sup> obtenoit (consequi).

Eveschez, qu'estoit afin que les Evecques entrevinssent en 1582. la négociation des Estatz de Brabant, pour s'opposer au Prince d'Oranges et aultres de sa suyte, qui troubloient les affaires et pour encheminer mieulx les abbez, lesquels, abusez du dit Prince d'Oranges, luy ont donné la commodité de mal faire à eulx mesme et à la reste... Madrid, 27 avr.

---

† LETTRE MLXXVI.

*Le Cardinal Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas*  
(MS. B. GR. XXXII p. 87.).

\* Granvelle eut longtemps, dans le sens littéral du mot, de la peine à croire que le Prince d'Orange ne fut pas mort. Il écrit le 28 avril à M. de Bellefontaine: «....Vous sçavez que je n'ay oncques heu grand espoir de la délivrance de M<sup>r</sup> de Champagné, pendant que le Prince d'Oranges vivroit et auroit crédit des Pays d'embas: il est mort, cela me faict espérer mieulx de ceste délivrance, et a esté son heur que les Gantois se soient résoluz, de sur la grande instance qu'en faisoit Oranges, l'on ne luy aye donné...» (MS. B. B. I. p. 257). Le 5 juillet 1582 «....Je tiens le Prince d'Orange pour mort, sans m'arrester [à] ce que dient les François, qu'il est guéri et vad partout; car il est invisible, et s'il vivoit, feroit plus de bruyt, et peult-estre ne comporteroit au Duc d'Anjou ce qu'il faict, que veult commander fort absolument à la Francoise, dont plusieurs ne sont contens, et si Aldegonde ha mené à Vlessinghe l'ung des filz dudit Oranges, Mauris, pour l'en mettre en possession, cela faict plus penser qu'il soit mort. J'espère bien plus de la délivrance de Monsieur de Champagney que quant ledit Oranges vivoit et l'espérerois encoires plus, si ledit d'Aldegonde estoit mort....» (MS. B. B. I. p. 265). Et même encore le 8 sept. il croit toujours que le Prince d'Orange est mort, et « qu'à sa place on conduit quelque fantôme qui ne parle » († MS. B. GR. XXXII). A M. de Bellefontaine, le 23 sept.: « On ne voit pas que le Prince d'Orange face action d'homme vivant » (MS. B. B. II. p. 289).

2. . . . . il fut esté bon pour les affaires que le Prince  
ai. d'Oranges fut mort soubdaynement, car je m'asseure qu'il  
aura procuré, devant que de sortir du monde, d'accom-  
moder ses bastard et sa nonnain, mère d'iceulx, et d'enta-  
bler<sup>1</sup> practiques pour establyr, tant qu'il aura peu, le Duc  
d'Alançon, afin que de luy ses dits bastards ayent quelque  
port<sup>2</sup>, mais j'espère qu'il le payera, comme il ha faict de  
trahyre [Don Juan]; peult estre a Dieu laissé le dict  
d'Oranges plus longuement en vie pour le plus chastyer  
en ce monde et aussy en l'autre, si les douleurs et tor-  
mentz qu'il a sentu ne l'ont faict recongnoistre envers la  
divine Majesté; je tiens que l'on a tenu cachée sa mort  
quelques jours, et mesmes pour le temps que l'on dict que  
nul n'estoit admis vers luy sinon les médecins. Sainte  
Aldegonde s'est incontinent rangé au Duc d'Anjou, qui  
de luy se sert principalement. Je voudrois que, pour  
l'affection qu'il portoit au dit d'Oranges, il se fut faict  
ensevelir avec luy, comme se souloit faire aux Indes  
des femmes plus aymées des Princes de ce coustel-la. Je  
tiens que, quel qu'il soit, Alançon aura bien a faire de  
drapper<sup>3</sup> avec Hollandois, Zeelandois, Frisons, Fla-  
mands, Gueldrois, et aultres, dont il ne scaist la langue  
et avec son nez de pantouffles aura bien à faire de se  
mectre tant en grâce du peuple, comme estoit le dict  
d'Oranges, qui scavoit hanter, converser, et boyre avec  
eulx, et avec la langue les tyrrer à ce qu'il vouloit...

. . . . . Le traicté faict l'an 48 avec les Estatz de l'Em-  
pyre est nécessaire, comme vos lettres contiennent, pour  
la bonne conduicte des Pays d'embas et pour éviter nul  
inconvenient, mais cela n'entendent pas ceulx de pardeçà,

<sup>1</sup> preparer, mettre en train.

<sup>2</sup> refuge

<sup>3</sup> s'entendre.

et est grand mal que, ny le conseiller d'Assonleville, que 1582. ne sçayt la langue Allemande, ni l'autre de pardelà, Mai. n'ayent tenu plus de compte du regard qu'il convenoit avoir à l'endroit de l'Empyre, et je ne veulx excuser nostre Prince que de son costel il n'y ait faict faulte en avoir envoyé ~~Amassadeurs~~ Espagnolz pour complaire à l'Impératrice, qui non seulement ne sçavoyent la langue allemande et latyne, mais que n'estoient oncques sorty d'Espagne, ny n'avoient congnoissance aucune des affaires des Pays d'embas.... Madrid, 12 mai.

---

### LETTRE MLXXVII.

*Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Mort présumée du Prince d'Orange* (ms. B. B. I. p. 262).

...Je tiens pour toute certaine pieçà la mort du Prince d'Oranges que n'est advenue que trop tard, et, s'il ne s'est recogneu à la fin avec tant de douleurs et de tourments, j'eusse souhaitté qu'il fut mort soudain, afin que Alençon et tous les François de sa suite fussent estez massacrez, que il est apparent qu'ilz fussent estez, que seroit ung beaul descombre. La Royne d'Angleterre [puis on] jà prandre ombre du dit Alençon, eognossant qu'elle l'a offensé, qu'il est François, et ne le vouldroit voisin puissant; elle le traverse (1) soubz main en Hollande et Zeelande, et

---

(1) *traverse*. Le 17 juillet Granvelle écrit à M. de Bellefontaine: « La Royne d'Angleterre traverse jà soubz main Alançon, et faict passer fil<sup>2</sup> à fil Anglois pour les rebelles, que jà s'estonnent de veoir que Alançon prétend de commander si absolument; les Hollandois et Zélandois n'en veulent point. Le Roy de France,

<sup>1</sup> ayant.

<sup>2</sup> peu à peu, séparément.

1582. [marsouille] Flessinghes, où elle voudroit bien mettre le  
Mai. pied, si elle pouvoit. Il ne peut estre que la mort d'Oranges  
ne cause de grands changemens; Dieu doint qu'en mieulx...  
Madrid, 20 mai 1582.

---

\* LETTRE MLXXVIII.

*Le Prince d'Orange au Prince de Conde. Mort de la Prin-  
cesse d'Orange.*

---

\* La Princesse estoit decedee le 5 mai, d'une maladie de très-  
peu de jours, causee par les soins et les inquietudes pour son époux.  
« Sij is seer Christelijk in den Heere ontslapen, als de Prince nu vrij  
aen de beter hand was, en den 2 Meij, wesende biddag, zijn kerk-  
gang gedaen hadde, daer sulke toeloop was van volk om den Prince  
te sien dat men nauwlijx uit noch in de kerke konden komen... Welk  
overlijden den Prince sulken droefheid aenbracht dat dit nieu  
ongeluk zijn gesontheit seer verachterde : » *Bor*, II, p. 316\*. —  
« Ingenti non solum marito carissimo, sed etiam omnibus desiderio  
sui relicto, decessit : » *du Thou - Hist.* 75. p. 557c.

---

Monsieur. Encores que j'aie senti de plus prest la perte  
que j'ai faicte de ma femme pour plusieurs raisons, si  
est-ce que je ne laisse de cognoistre que plusieurs gens  
de bien y ont perdu avecq moy, pour la grande amitié et  
affection qu'elle a porté a tous ceulx qui ont aimé  
Dieu, et quant à vous, Monsieur, je vous puis asseurer  
que vous y avez perdu une bonne parente et amie, qui  
vous honoroit et aimoit, aultant que Prince de la Chres-

---

« dissimulant avec nous, faict ce qu'il peut pour Alençon » (MS. B. B.  
I. p. 269). Et le 26 mai, à la Duchesse de Parme : « La Roine d'An-  
gleterre craint sans doute de voir Alençon introduyt aux Pays  
d'embas sans le Prince d'Orange, duquel elle confioit » († MS. B.  
Gr. xxvii. p. 91).

tiété; j'espère que vous ne lairrez.<sup>1</sup> pour ceste affliction 1582.  
qu'il a pleu à Dieu m'envoier, de continuer en mon endroict Mai.  
et de nos petits enfans la mesme bonne volonté qu'il vous  
a pleu nous porter par cy-devant, comme j'essaieray de  
ma part de l'entretenir par tous debvoirs et services que  
je vous feray, quant j'en aurai le moien. Vous avez peu  
entendre par le Sieur de Villesaison en quel estat et vo-  
lonté il a laissé son Alt.; elle est encores de mesmes,  
comme M<sup>r</sup> de la Rocque vous fera entendre et aussy quel  
est l'estat de pardeçà, duquel il s'en va plainement infor-  
mé; j'ai esté fort aise d'entendre par luy le bon estat des  
Eglises de France. Je prie Dieu qu'Il les veuille maintenir  
en bonne paix et repos et, nous aiant délivré de nos enne-  
mis, que nous le puissions servir semblablement en bonne  
paix..... Anvers, 29 mai.

Vostre<sup>2</sup> bien humble serviteur et amy,  
GUILLAUME DE NASSAU.

---

### LETTRE MLXXIX.

*Le Comte J. de Nassau au Landgrave L. de Hesse. Des-  
seins du Pape.*

---

\* Le Comte écrit à un adversaire des Calvinistes: voyez T. VII.  
p. 539, sq.

---

Durchl. hochgeb. Fürst ! ...E. G. schreiben, sambt den  
beigelegten zeitungen was für anschläge auff die stadt  
Genff sollen vor sein, hab ich entfangen.... Nun ist nicht  
one das solliche und dergleichen geschwinde und gefher-

<sup>1</sup> laissez.

<sup>2</sup> Vostre — amy. *Autographe.*

1582. liche practicken vorlengst sein vorgewesen, wie ich dan  
Mai. bei gutter zeit davon vertreulich bin avertiret worden,  
und die trennungen so nun ein gutte zeit her, der religion  
halben, unter den Evangelischen Stenden im Reich vorge-  
lauffen, von den Jesuiten und ihren anhangen zu dem  
ende sonderlich sindt er practicirt, allerdings gerichtet und  
angestellet worden; dieweil aber bey diesen sorghchen  
leufften nicht allein bedencklich, sondern auch gantz  
gefherlich ist von sollichen und dergleichen sachen ich-  
tes, sonderlich aber uber feldt, zu schreiben, hab ich  
deren dingen bei niemands im geringsten nicht gedenc-  
ken, viel weniger an jemandts davon je etwas schreiben  
dörffen. Und trag ich doch an meinem ort die vorsorg, und  
dasselbaus allerhandt mich darzu bewegenden und nicht  
wiegenden motiven und ursachen, das es dem Bapst und  
seinem anhang nicht allein umb die stadt Genff und die  
Reformirte kirchen, als dem schwechisten und verecht-  
lichsten hauffen, zu thun sey, sondern das er mit den-  
selben nur der sachen einen anfang machen und dadurch  
gelegenheit erlangen und überkommen mögen folgens  
allen Evangelischen Stende welche sich vom Babstumb  
abgesondert und zu den Auspurgischen Confession  
bekennen, ebenmessiger gestalt zuzusetzen und diesel-  
bige zu unterdrucken und auszurotten; wie ich dan die  
gewisse nachrichtung habe was man nicht allein dem  
König zu Hispanien nun etzliche jhar hero, sondern auch  
der Keiserl Ma' selbst, davon für unterschiedliche und  
ausführliche discours gemachet und noch teglichs damit zu  
ohren liegt; und kan daneben E. G. in dinstlichem ver-  
trauen nicht verhalten das ich noch kurtzverruckter zeit

zuschreiben gesehen so ein vertrawete person an einen 1582.  
 andern gethan , darin , unter andern , vermeldet wirdt, Mai.  
 das mich von glaubwürdigen leuten von Paris aus ge-  
 schrieben sey worden , wellicher gestalt der Bapst sich  
 zum hefftigsten bemuhe zwischen ime und dem König  
 zu Hispanien, Italianischen Fürsten, und andern mehr,  
 welche ich nicht nennen darff, newe confederationen  
 und verbündtnüssen anzurichten; auch angehalten habe  
 das derwegen ihrer alderseits vertrawete leute gestelt,  
 entweder zu Venedig, oder an einen andern gelegenen ort,  
 in Italien oder auff den grentzen, zusammen geschicket  
 werden solliche sachen zu beratschlegen und im werck  
 zu stellen, nicht allein die Niederlande, sondern auch  
 alle Evangelische Stende im Reich, dadurch mit gesamb-  
 ter handt und zuthun zu überziehen und heimbzusuchen;  
 derwegen dan gutt auff- und vor sich sehen, mehr dan  
 hochnötig were, und E. G. ich ein sollichen zu dinstli-  
 cher wiederantwort nicht habe verhalten wollen.... Datum  
 Dillenbergh, den 30<sup>ten</sup> Maji A<sup>o</sup> 82.

An Landgraff Ludwig zu Hessen

# † LETTRE MLXXX.

*Le Cardinal de Granvelle a Fonck. Relative au Comte de Buren (ms. B. G. XXXII, p. 95).*

Il paroit que le Cardinal avoit propose d'offrir aux Hollan-  
 dois, le Prince d'Orange mort, le Comte de Buren pour Gouver-  
 neur. Idunquez lui écrit le 30 avril: «...Así como si el Pr. viviera,  
 que davan en pie las mismas causas por que se puso el hijo en  
 prision, así parece que, si es muerto Orange, aura mas que ver  
 en hazer alguna demonstracion con el hijo de liberalidad, sin



1582. «aventurar la persona sino asegurandose della, pero quanto a lo  
Juin. «del trocar los estados que hereda el Conde por otros de aca, holgara  
«su M. de saber si V. S. I. entiende por el de Bura, o por otros del  
«padre, y si cree que siendo el muerto se intentara del Principado  
«de Oranges, y de lo que tenia en Borgoña, y lo que convendria  
«hazar para que Franceses o otros no se mezden. » MS. B. Gr. xxxii.  
p. 81. — Le 28 mai Fonck écrit de Lisbonne au Cardinal : « Si les  
«Hollandois voudroient demander cy-apres le Comte de Buren pour  
«leur Gouverneur et par son moyen soy reconcilier au maistre, avec  
«exclusion des François, seroit sans faulte mieulx l'avoir eslargy en  
«temps et spontanement, que l'avoir retenu jusques à la dernière  
«heure... » MS. B. Gr. xxxii, p. 93

...Vous avez respondu fort prudemment a Don Diego de Cordova en ce du Comte de Buren que veult tout entendre, *et nihil tacet*(1). Je me garde fort bien de luy dire fors ce que veulx que l'on sache ; je tiens que sa Mat<sup>e</sup> aura escript au Prince de Parme pour avoir advis de pardela sur ce point : il y a les confiscations de bien du père ; en ce que luy vient de la mère, l'on ne luy peult faire tort. Il y-a frères et soeurs et, comme vous dictes, y-a beaucoup à considérer. Dieu voule' que les Hollandois se voulussent réduire et l'avoir pour gouverneur ; les François me tiennent en peyne, qu'escripvent que Oranges vit et que l'on l'a veu en une fenestre avec Alançon, avec seulement un petit emplastre en l'une des jouhes ; *fortassis spectrum* ;

1 *tacet* Et cependant le Roi aimoit beaucoup les serviteurs discrets. Le 10 oct. 1584 Don Juan de Zuniga écrit au Cardinal : « V. I. S. conoze la con디션 de nostro amo, que de lo que anda «publico por las calles, quiere que se guarde secreto. » Cela l'empêcha de publier sa nomination comme Gouverneur du Prince royal, dont il remercie le Cardinal MS. Bn x. 1. p. 343).

je n'ensçay qu'en dire et veulx encoires espérer<sup>(1)</sup> qu'il soit mort, pour me donner à moy-mesme ce contentement, puis que cela ne peut nuyre : l'on assure fort que sa nonnain appostate soit morte de pleurésie, il seroit bien les avoir enterré ensemble tous deux... Madrid, 2 juing. 1582. Juin.

---

† LETTRE MLXXXI.

*Wilkes à Walsingham. Conférences avec M. de Bellièvre sur les affaires de France et d'Angleterre* (MS. P. BR. p. 97).

---

\*. Thomas Wilkes, attaché en 1573 à l'Ambassade d'Angleterre en France, employé plus tard en diverses missions diplomatiques (par ex., en 1577 « heeft de Koninginne... aen den Koning van Spaengien gesonden een Edelman, genaemt Meester Th. Wilkes, Secretaris van den secreten Raet : » v. *Meteren*, p. 127<sup>c</sup>). De Thou le nomme « perspectâ prudentiâ virum : » *Hist.* l. 64, p. 224<sup>b</sup>. — Durant le Gouvernement de Leicester, a<sup>o</sup> 1585—1587, il fut placé par la Reine dans le Conseil d'Etat des Provinces-Unies, et s'opposa avec beaucoup de vigueur aux prétentions aristocratiques des Etats : *Kluit, H. Staatsr.* II. p. 271, *sqq.*

---

Monsieur. Ces jours passez M<sup>r</sup> de Bellièvre a esté en

---

(1) *espérer*. Voyez p. 76 et 97. Le 27 mars le Cardinal écrit à M. de Bellefontaine : « ...Ce que je vous ay escript de la mort du Prince d'Oranges, est par discours, et non par advertissement certain, et ce que de si après vostre amy n'en peult riens descouvrir, ny aultre, me faict tant plus croire la mort, car aultrement l'on le verroit et feroit plus de bruyt : l'on escript maintenant de Paris qu'il est retombé malade, qu'il ha la teste enflée, et que souvent il resve, ce sera pour peu après publier la mort, pour éviter l'opinion de diffidence d'aucuns, que se plaignoient de ce qu'estant vivant, l'on ne le leur monstroient.... » (MS. B. B. I. p. 228).

1582. ce pays, avecq lequel j'ay eu, par le commandement de  
Juhn. Msg<sup>r</sup> le Prince, plusieurs conférences, et d'autant qu'aucunes sont de telle conséquence qu'elles appartiennent au fait de la Couronne d'Angleterre, je n'ay voulu faillir de vous en advertir, et vous prierai me faire cest honneur de m'en donner responce; car j'espère que nous en pourrions tirer quelque fruit, tant pour l'assurance de toutes les Eglises, que des Royaumes de France, d'Angleterre, et des Pais-Bas. Premièrement je vous dirai qu'il me semble son ambassade avoir esté à trois fins, l'une de recognoistre l'estat du pais, et quelle affection on portoit à son Altéze, asçavoir si elle estoit vraie ou simulée; le second d'exhorter Mons<sup>r</sup> le Prince à prendre les affaires de son Alt. à coeur et d'avoir soing de sa personne; le troisieme, de remontrer les extresmes insolences et cruaultez des gens de guerre qui pillent et [bouleversent] la France, sous umbre de venir au secours de son A. Il me semble qu'il luy a esté très-bien satisfait au premier et au second poinct, et quant au troisieme, on en a tellement traicté que le Roi a envoyé argent comptant, affin qu'on donne aux soldats passants par la Picardie, a chascun deux escus, à condition qu'ils passeroient an petites troupes et paieroient leurs hostes. Il s'est passé plusieurs propos touchant les nations estrangers et le moien de s'y gouverner; tant y-a que je n'ai peu observer rien autre chose qu'une bonne affection du Roy, une très-bonne de la Roine-mère, et une tres-affectionnée de la Roine de Navarre. Nous avons beaucoup parlé des affaires d'Angleterre, mais le tout de ses propos me sembloient revenir à deux chefs, asçavoir que de long temps les Espaignols eussent bien voulu practiquer que le Roi se fust

tenu quoi, pendant qu'ils eussent exécuté leurs entrepri- 1582.  
ses sur l'Angleterre, et qu'ils ne faisoient difficulté de Juin.  
l'exécuter, tant pour raisons de leurs grandes forces, que  
pour l'intelligence qu'ils avoient dedans le païs, et pour  
les troubles qu'ils eussent suscitez pour le faict de la  
Religion; que le Roy de France en avoit quelquefois esté  
tenté, à raison, comme il disoit, qu'il se veoit assuré  
de l'amitié de la Roine, mais que l'intérêt que la France  
auroit, si l'Espagnol devenoit si puissant, et mesmes  
ayant réduit ce païs, ce qu'il feroit aisément, s'il avoit  
l'Angleterre, et d'autre part l'obligation que la Couronne  
de France avoit au feu Roi Henri VIII, qui rompit son  
alliance si [à] propos avecq l'Empereur, quand le Roi fust  
pris, que cella les avoit faict réduire à ceste conclusion  
de ne le souffrir; voire mesmes si le Roi d'Escosse rom-  
poit avecq la Roine, qu'ils se déclareroient contre lui,  
sachants bien qu'il ne le fera jamais sinon sur l'espérance  
qu'il aura de l'amitié de l'Espagne. Et sur ce point nous  
avons eu plusieurs propos; il m'a mesmes confessé que  
ce n'est pas sans cause que vous redoubtez les entrepri-  
ses de M. d'Aulbigni, et vous puis assurer, M<sup>r</sup>, que  
sur cest article et aultres, je n'ai obmis de ce que j'ai  
pensé pouvoir servir (comme je m'y sen tenu et obligé)  
au service de la Couronne d'Angleterre. De ces propos,  
traictants de la grande puissance et intelligence du Roi  
d'Espagne, nous sommes tombez à traicter des moiens  
qu'il y auroit de s'asseurer à l'encontre, et avons trouvé  
l'un et l'autre que la bonne amitié du Roi, de la Roine  
vostre maitresse, et de son Alt. estoit nécessaire; il m'a  
fort prié de faire tant envers son Exc. qu'elle empesche

1582. ceuls qui voudroient mettre division entre les frères ; à

Juin. quoy je lui ai respondu que s. Exc. n'est pas si mal advisée qu'elle ne sache assez que l'amitié du Roi est plus nécessaire à son Alt. que rien qui soit en ce monde, et que jamais on n'eust conclud avecq lui, sans cest espoir qu'il y auroit amitié, au moins quand les contracts seroient exécutez, mais qu'il estoit nécessaire que de leur part ils fissent le semblable vers la Roine; là-dessus il me fist plainte, à sçavoir du mariage, et qu'il lui sembloit que de vostre part vous ne parliez point ouvertement et que le Roi accordoit tout ce qui lui est demandé, mais qu'il y avoit tousjours quelque chose à dire, tellement qu'on n'en pouvoit venir à la conclusion. Sur quoy il me pressa de lui dire ce qu'il m'en sembloit debvoir advenir; je lui respondi qu'aultrefois j'avoï esté en grand doute s'il se feroit ou non, mais qu'à présent je pensoi qu'il ne se feroit point, parceque, s'il n'y eust point eu d'empeschement, que ce fust esté faict par ci-devant. Il me sembla entrer en doute, si le mariage ne se faisoit point, si l'amitié demeureroit bonne; il me fit assez cognoistre qu'il le désiroit bien fort et me fist là-dessus de fort beaux et sages discours: je lui respondi que, puisqu'il me parloit si franchement, que je lui diroï aussi ce qui me sembloit empéscher les Anglois de parler ouvertement. Premièrement, que je ne pense point qu'on peult persuader, sinon avecq une très-grande difficulté, à la Roine d'entrer en guerre ouverte avecq le Roi d'Espagne, parceque s'estant trouvée si bien et si longtemps d'avoir la paix, que difficilement en cest age elle voudra changer de façon de vivre, et que par adventure il n'estoit pas seur pour l'Angleterre de mettre les armes entre les

maines de ceuls qu'il faudroit nécessairement employer, 1582. et pour tant que le meilleur seroit de ne point par trop en Juin. solliciter sa Mat<sup>é</sup>, et qu'avecq peu d'aide que pourroit faire la Roine, le Roi et son Altèze sont forts assez pour tenir en bride le Roi d'Espagne, mais qu'il estoit du tout nécessaire de bien asseurer la Roine et Messieurs de son Conseil, ce que les François n'avoient jamais bien faict, mais avoient tousjours traicté ainsy les Anglois finement et non point ouvertement, au moins que les Anglois le croioient ainsi, et qu'il n'en debvoit doubter, car je le sçavoï très-bien; sur quoi je luy alléguai plusieurs choses et n'oubliai à toucher la Maison de Guise et ses alliez et parentz, et les menées d'Escosse; il me respondit qu'il ne pouvoit nier que ceuls de Guise n'eussent crédit en France, et trop grand, et qu'ils le monstrèrent bien à l'entreprise sur Strasbourg, mais que leur crédit estoit plus petit vers le R.<sup>oy</sup> qu'on ne pensoit: il me pria de le croire, m'assurant qu'il le sçavoit bien, adjousta que les Princes du sang en partie en sont cause, mais qu'il s'assure que, la paix demeurant en France, comme il veoit le Roi et le Roi de Navarre y estre très-bien disposés, que les Princes tiendront leur rang et qu'il n'y aura pas grand danger de ceste part à l'advenir. Quant à l'Escosse, il me dict que le Roi n'y avoit aulcune practique, et qu'il avoit esté mal content de ce que le Roi d'Escosse avoit presté l'oreille au Roi d'Espagne, et me pria, sachant que vous, Monsieur, de vostre grâce me portez amitié, que je vous escrivisse qu'il estoit tellement asseuré de la volonté de son maistre que la Roine ne pourra demander juste assuerance, quelque qu'elle puisse estre,

1587. que le Roi ne lui accorde , et qu'il ne soit prest de lever  
Juin. tout soupçon de toute deffiance ; je lui respondi que je me  
sentoi obligé aux Royaulmes de France et d'Angleterre ,  
et aux Pais-Bas , tellement que je ne sentoi en lieu du  
monde aulcune obligation sinon en ces trois , et que je  
m'estimerois bien heureux si devant ma mort je pouvoi  
veoir ces trois pais en bonne amitié , car je le les tiendrais  
pour invincibles , et s'il pensoit que , vous en escrivant , je  
feroi service à la Couronne de France , je le feroi. Cepen-  
dant , s'il lui plaisoit me faire quelque ouverture des  
asseurances , que j'en serois bien aise ; il me dict que  
vraiment je feroi service à la France , et qu'il me prioit  
de lui mander ce que j'en entendroi , mais qu'il ne sçavoit  
point plus grande assurance , sinon de faire entrevenir  
son Alt. et ces Pais de par-desa , avecq lesquels il pensoit  
que la Roine , tant pour les serviteurs qu'elle y a , que  
pour la nécessité des commerces et pour l'inclination du  
penple , y auroit tousjours grande amitié et des coeurs  
enclins à son service , tellement que si le R. se vouloit  
tant oublier que d'aller contre sa volonté , ce qu'il s'as-  
seuroit qu'il ne feroit jamais , si est-ce que la puissance  
de la Roine et de son Alt. , tant en ce pais qu'en France ,  
donneroient trop d'affaires au Roi ; je lui dis que cela me  
sembloit assez bien fondé , mais , d'autant que le Roi et  
son Alt. sont frères , que cela pourroit engendrer soup-  
çon ; toutesfois aussi tost nous remettant en mémoire le  
premier Duc de Bourgoingne , qui estoit filz et frère de  
France , nous résolusmes qu'il est bien mal aisé , voire  
quand a moi je le juge impossible , que ces pais endurent  
jamais que leur Seigneur facent mal à l'Angleterre. Voilà ,  
Monsieur , le sommaire de nos discours que nous avons

eu par diverses fois, que je vous ai bien voulu escrire, 1582.  
pour y adviser et, si j'y peus servir en quelque chose, je Juin.  
m'estimerai avoir fait mon debvoir.

Quant à l'estat de ce païs, Auldenarde est encores  
assiégée et me semble que les ennemis n'y ont encores  
faict grand mal: nos reittres sont à Cambrai avecq sept ou  
huit-cens chevauls François; ils attendent des gens de  
pied pour s'acheminer ençà: le Roi d'Espagne est déli-  
béré d'envoier deux tiers d'Espaignols naturels et treize  
cornettes de Naples, il lève six-mil lanskenets pour en-  
voier ensuite et, si le Turc ne vient, il les envoiera  
deçà, il n'arme point par mer contre Don Antoine, il a  
une forte armée en Portugal, mais les isles qui tiennent  
pour lui, sont fort mal défendues. — Je me recommande  
humblement à vos bonnes grâces et prie Dieu, Monsieur,  
vous avoir en Sa sainte garde. A Anvers, ce 9 juin 1582.

Vostre humble serviteur,

WILKES.

Toutes les villes du païs de Liège, excepté Liège et  
[Heu'], se sont opposées à l'inquisition de l'Evesque; ce  
presbtre appreste sa ruine, comme ont faict plusieurs  
aultres.

---

† LETTRE MLXXXII.

*Le Cardinal de Granvelle à la Duchesse de Parme. Néces-  
sité de résister ouvertement aux François (MS. GR. XXXII.  
P. 97).*

---

...Je n'achève jamais de continuellement poursuyvre que

Huy.



1582. à ce coup l'on mette le tout pour le tout, et que l'on ne  
Join. comporte, ny aux François, ny aux Anglois, les termes dont  
ilz usent: car je ne sçay ce que nous pourrions despendre  
dadvantaige, si nous estions en guerre ouverte; et leur  
pourrions donner tant a faire qu'ilz s'en trouveroient  
empeschez, que serviroit pour les faire reconnoistre, et  
si serions en hazard de gagner quelque chose, et non  
seulement de perdre, comme nous sommes, aux termes  
auxquez nous demeurons avec eulx, mais noz résolutions  
sont tardives et, si j'estois pres de v. Alt., je lui dirois  
pourquoy, que ne se peult escrire ni confier à aultre...  
Madrid, 10 juing.

---

† LETTRE MLXXXIII.

*Le Cardinal de Granvelle à Fonck. Affaires des Pays-Bas*  
(ms. B. GR. xxxii. p. 107).

..Je suisjà tant' accoustumé a négliger les calomnies des  
mesdisantz; *Regale est male audire cum bene facias*; mais ce  
que me gréveroit plus qu'il<sup>(1)</sup> resuscita les diffidences con-  
tre sa Ma<sup>te</sup>, au si grand dommaige du publicque, et quant à  
ce que dictes aucuns m'imputent ce retour des estrangiers  
et aultres choses, vous sçavez ce qu'en est, et les Estatz  
mesmes qui les demandent, voyant la nécessité qu'ilz en  
ont, et s'ilz m'en faisoient aucteur, me feroient honneur,  
que en ce je ne mérite...

...Touchant les gouverneurs particuliers subalternes,

---

(1) *il*. Probablement il est question de Montigny, Seigneur de  
Renty, fort opposé aux Espagnols: T. VI. p. 606, 19.

<sup>1</sup> *Peut-être tout.*

je me souviens d'avoir ouy parler plusieurs fois , jà dois 1582.  
le temps de feu l'Empereur et de la Royne Marie, tous Juin.  
deux de glorieuse mémoire, de les faire triennaulx, à l'exem-  
ple des Gouverneurs de Naples, Sicile, et Milan, pour non  
les tant empiéter' et pour employer plusieurs et façonner  
gens, et je suis d'avis que l'on ne charge tant de gouver-  
nement à ung et que chascung se contente d'ung, estant  
certain que d'en avoir donné plusieurs en ung est succédé  
partout des troubles, et pour leur avoir laissé, dois mon  
partement, prendre plus d'auctorité au préjudice du gou-  
vernement général qu'il ne convenoit... Madrid, 30 juin.

---

LETTRE MLXXXIV.

*J. Fontanus au Comte J. de Nassau. Sur les études des fils  
du Comte dans les Pays-Bas.*

Der friede Gottes in Christo, übertreffende allen  
menschlichen verstandt, seie mit E. L., deroselben Ehege-  
mal, junger Herschaft, Landt und Leuden in ewighkeit,  
Amen !

Hoch- und Wölgeborner Grave, genediger Herr . . . .  
E. L. schreibens, belangendt deroselben zwen jünsteg  
söhn, wo dieselbige zum bequemsten also *ad studia* möch-  
ten gesendet werden, das sie zugleich die Französische  
sprach von der jugent auff erlernten, habe ich empfangen  
und dessen inhalt nach der lenge wol verstanden. Was  
dan E. G. *propositum* anlanget, dasselbige lasse ich mir  
gantz wol gefallen und bitte Gott den Almechtigen das  
andere Herren demselhigen auch nachsetzen, damit noch  
jemant nach unserem abganck möge überich sein der das

, laisser prendre pied.

1582. H. *Evangelium* lauter bekenne, erhalte, und verthedige.  
 Judet. Wie aber E. G. fürnehmen zum nutzlichsten dieser orth  
 in's werck gerichtet werden, sehe ich jezunder nicht.  
 Dan betreffend die Schule zu Leiden, mit derselben stie-  
 het's gantz unrichtich, angesehen Doctor *Danaeus* (1),  
 der furnehmste *theologus* der in diesen länden zu finden,  
 davon danne nach Gent gezogen und daselbst zu einen  
 professore worden ist. Derselbige war zugleich der Fran-  
 zösischer kirchen diener binnen Leiden, welche nu zur  
 ist: auch sein etlige mehr gelehrter leude von Leiden hin-  
 weck gezogen, einen merckligen hauffen studenten mit  
 sich nemende; *in summa* die schul zu Leiden gehet den  
 krepsganck, und solches wegen des unrugen Caspars Kol-  
 hasen und seiner adherenten, welche sich gegen die  
 christlige disciplin stellen und, mit hülff des Magistrats,  
 einen gewiligen *libertinismus* infüren; derowegen, ob-  
 wol daselbst etlige gelegenheiden nöchten gefunden wer-  
 den die jungen Herren underzubringen, kan E. G. ich  
 dannoch zu dieser zeit nicht rathen dieselbige dahin zu

1 *Danaeus*. Lambert Danaeus, né en 1530 à Lyon, un des  
 Theologiens les plus distingués de l'Eglise Reformée. Ses adversaires  
 Ultra-Luthériens assignent une belle place à ses écrits, les condam-  
 nant avec ceux de Calvin et de Th. de Beze. voyez, par ex. *Struvc*,  
*Pf. A. Hist.* p. 389. En 1581 il avoit quitté Genève, où il étoit pro-  
 fesseur, pour se rendre à Leide. — Il offrit de prouver, en présence  
 du Prince d'Orange ou des États, l'hérésie de Coolhaas, manifestée  
 dans ses écrits et dans ses predications: *Trigland, Kerkelycke Ge-  
 schiedt*. Leyden, 1650: p. 183. • Den 30 Mey 1582 heeft M<sup>r</sup> L.  
 • Danaeus, eenen Franschen Professor, een Latynsche Oratie ge-  
 sproken, waer in hij zeiide dat hij de Hooge Schule van Leijden ver-  
 slaten hadde om de oneenigheijt van hare Leeraers. • *Ghedeutsche  
 Gesch.* II, p. 287

stellen. Die Stadt Gent deucht mich weol bequemer dar 1582.  
zu sein, weil die *studia* zimlich daselbst floreren, ge- Juillet.  
treuwe und mir wolbekante leudt da sein; *item* die fran-  
zösische sprach viel gepraucht wirt, und auch *Adrianus*,  
E. G. voriger diener und junger Herren alter schulmeis-  
ter, daselbst wonet; aber weil die Stadt den viandt also  
nach gelegen, insunderheit nu weil die Malcontenten  
Oudenarden inbekhommen haben, kan ich auch dahin  
nicht rathen; derwegen deucht mich, doch auff E. G.  
correction, das sie binnen die stadt Dorth oder Delft am  
besten bestellet möchten werden, dan in beiden steden  
sein französische schulen und ob sie schon in die gemeine  
lateinische schul gingen, künt man sie doch bei einen  
solchen hospiten oder schulmeister bestellen der im hause  
und über disch mit ihn französisch redet. Auch würde  
mercklich zur sachen dienen das sy einen *paedagogum*  
hetten der in *Latíná et Gallicá linguá* recht gegründet  
were: dan mir stehet gantzlich für E. G. werden ihnen  
zum wenigsten zwehen diener zufügen, einen *paedagogum*  
und einen anderen jungen der iren warte..... Ich zweifele  
nicht dran man wirt allenthalben zimlige gelegenheit vin-  
den: wan irer vier in kost und herberch bestelt würden,  
solde ich meinen das sie mit 500 R Reichsthaleren solten  
zukommen, meine das jaer über, und bescheide cleidunck  
ausz. Man kunt's auch minner thun, dan umb 100 guld.  
bekömpt man einen zimligen tisch. Wolte Gott ich kün-  
te in der sachen etwas guttes thun, damit E. L. mein geneig-  
tes hertz und sinne gegen Dieselbige noch weitersch möch-  
ten erkennen. Die schul binnen Arnhem were wolzimlich:  
ich wolte auch gern mit verpflegung mein bestes thun, habe  
auch jezunder einen jungen predicanten zum kostganger,

1582 der kurtz von Genève khommen und derwegen wol im  
Juillet. französische geübet, wie auch in *theologia* und andere  
*studia*, aber weil mir bekent is das E. G. darzu gantz nicht  
möchte gesonnet sein, ausz ursachen (1) die nicht noth  
zu vermelden, so sol disz andersch nicht von E. G. geno-  
men werden dan das Dieselbige mein wilfertiges hertz zu  
mögeligen diensten erkennen.

Von newen zeitungē halt ich das unnöttich sei zu  
schreiben, weil ich nichts dan das alte habe, nemlich  
das alle dingen in unordnung gerathen und sich mehr  
zum underganck dan voerspüt<sup>1</sup> schicken: könte ich mich  
mit Gottes furschung nicht trösten, were ich und andere  
zum dot zu bekummert; nu lasse ich's gehen wie es der  
liebe Gott schicket und warte als ein schlachtschaf bis  
das ich einmal erloeset werde. Gott hat meinen getreuwen  
mithulffer *Casparum* Gent durch die pest hinweg genom-  
men, desgeleichen *Alexandrum* Bentinck (2) mit seiner  
hausfrauwe. Es [reiset] alle tag etwas; ich allem bin hie im  
dinst. Der Her aller Herren wolle mir beistehen! — Bei-  
gelegte brive kommen von *Adrian* Koenichsloe nachge-  
lassener wittiben. Er ist zu Brussel nach langer quale  
gestorben. Im val E. G. etwas geliebte darauff zu andwor-  
den, werde ich die brieve bestellen.... Datum Arnhem,  
den 14<sup>en</sup> Julij A<sup>o</sup> 1582.

F. G. gantz dinstwilliger,  
JOHANNES FONTANUS.

Dem hoch-und wolgeb. Herrn Johan Craven  
zu Nassau ..., meinen gnedigen Herren.

(1) *ursachen*. Le Comte aura redoute l'influence du Comte de  
Berghes et de sa famille

(2) *Bentinck*. Voyez p. 73.

<sup>1</sup> *Hoff*, voerspued

## LETTRE MLXXXV.

*Le Comte Jean le Fils au Comte J. de Nassau. Affaires 1582.  
religieuses à Siegen.* Juillet.

---

\*. Il paroît qu'on avoit introduit, conformément aux opinions des Calvinistes, quelques modifications dans le rituel de la St. Cène. Il n'étoit pas facile de les faire accepter.

---

Wolgeb. freundlicher lieber Herr Vatter. Ich kan E. L. nicht verhalten wie das ich mich, neben meiner Hausfrauen und meinem hofgesinde, gestern suntags alhier zur *communio* hab finden lassen, und seind unser zusammen 30 persohn gewesen. Es hatt sich aber niemand von Bevehlhabern, Burgemeistern, oder auch andern bürgern darzu finden lassen, den allein der keller und Alexander mit ihren weibern. Es haben sich aber ihrer etzliche erklerett und angeben zur erster *communio* sich zu finden lassen, als nemlich der rentmeister, der *Secretarius*, Frisenhan, der jung Burgemeister, Stattschreyber, saupt etlichen andern bürgern. Das sie aber mitt mir nicht haben communiciren wollen, wenden sie für, damitt es nicht bey andern leuten und auch ihren mittbürgern den argwohn geberen möchte als hetten sie's der herrschafft zu gefallen gethan, oder were aus zwang geschehen. Die kirche alhier ist biszdaher noch nicht gereinigt worden, dan das volck mitt dem heu und heubergen sehr beladen sindt, wiewoll es an meinem teglichen ahnmanen und solicitiren nicht mangeln will, auch nachmals ferners vleisig daran treiben damitt es einmall effectuirt werde. *Crellius* (1) hatt gantz und gar die becher, anstatt

---

(1) *Crellius*. Wolfgang Crellius, banni de la Saxe, pour cause de crypto-calvinisme.

1582. der kelche, nicht brauchen wollen, weisz nicht ob es aus  
Juliet. kleinmütikeitt oder halstarrikeitt geschicht; hatt sie aber  
doch entlich, auf mein ernstes anhalten, brauchen müs-  
sen. Hette E. L. derentwegen weitleftig zu schreyben,  
verhoffen aber, geliebt's Gott, F. L. in kurtzem derent-  
halben mündtlichen bericht zu thun... Datum Siegen, den  
16<sup>o</sup> Julij A<sup>o</sup> 82.

E. L. allezeit dienstwilliger sohn,

JOHAN DER JÜNGER, GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBUGEN.

Dem wolgeb. Johan dem Eltern,  
Graven zu Nassau., meinem freundl.  
lieben Herrn Vattern

---

### LETTRE MLXXXVI.

*Le Comte Jean le Fils au Comte J. de Nassau. Même sujet.*

...Lieber Herr Vatter... Vergangenen Suntag ist die  
*communio* abermall alhier celebriret worden, und haben  
sich ungefehrlich 20 person darzu finden lassen, unter  
welchen gewesen sindt die 3 *ministri*, samptt ihren wei-  
bern, der rentmeister, Frisinhau, der jung Burgemeis-  
ter, und der Stattschreiber, samptt etlich vom landt-  
volck; es ist aber der communion halben, viel weniger  
des streitigen *puncti*, kein *mentio* in der predich gethan  
worden, und seindt die wörrt der insatzung, so fur dem  
abentmahl plegen gelessen werden, eben so recitiret und  
verlesen worden, wie geschehen ist, als da ich neben mei-  
nem gesindte zur *communio* gangen sindt, wiewoll mich  
E. L. berichtett, auch dem also ist, das Sie es *Cresslio*  
ernstlich befohlen und ingebunden, nichts von dem

senen ab- oder zuzusetzen; sondern gleichentz zu den 1582.  
Reformirten kirchen zu halten und des strengen articels *Juliet.*  
„der cantzel“ mehr ingedenck zu sein... Siegen, 25 *Julij.*

E. L. allezeit dinstwilliger und gehorsamer sohn.

JOHANN DER JUNGER, GRAFF ZU NASSAU-CATZENELNBORGEN.

A Monsieur le Conte Jean de Nassau-Catzenelenbogen

• LETTRE MLXXXVII.

*Le Prince d'Orange au Duc de Montpenier. Affaires de  
famille* (ms. p. b. 88.47).

\* Le Prince étoit reconcilié avec son beau-père. Ce fut proba-  
blement un des résultats du voyage de *Lanquet* T. VII. p. 335, sqq.

Monseigneur. Depuis le partement du S<sup>r</sup> de Rochefort  
de ces quartiers j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'é-  
crire le 9<sup>e</sup> jour du mois present, m'ians pour deux rai-  
sons esté très-aggréables, l'une pour y avoir veu les nou-  
velles de votre bonne disposition, laquelle je prie Dieu  
vous conserver encore longues années, l'autre pour y  
avoir, outre tant de bons tesmoingnaiges précédens, si  
clerement cognu la continuation de votre bonne et entière  
affection en mon endroict, m'en sentant a ce regard  
d'autant plus obligé pour le desservir par tous les moyens  
et occasions qui se pourront jamais présenter pour vous  
faire humble service. A quoy je vous prie croire, Mon-  
seigneur, que je seray toujours autant prest et volun-  
taire que vous le scauriez désirer. Quant au voyage de  
ma fille \*, à laquelle il vous plaist faire ce bien et honneur

— ma fille — Apparemment Louise-Julienne

\* *Voyageur connu*



1582. de l'accepter chez vous, dont je ne pourroy jamais assez Juillet. humblement vous remercier, je vous prie me faire entendre le temps que vos gens dont vos lettres font mention, pourront estre à Calais, afin que pour le mesme temps je puisse aussi faire acheminer par dela ma dicte fille, estant desjà passe quelques jours preste pour s'y acheminer, pour estre puis après conduite et amenée jusques à vous..... Bruges, 27 juillet.

GUILLAUME DE NASSAU.

---

† LETTRE MLXXXVIII.

*La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. On ne traite pas le Duc d'Anjou selon ses mérites* (ms. p., Corresp. de Hollande, vol. 69, n° 4).

Mon Cousin, nous trouvons bien fort estrange, qu'un Prince de la qualite qu'est Monsieur, frère du Roy très-Chrestien, s'estant transporte par delà pour la défense du Pais, et manutention de la liberté d'iceluy, au grand hazard de sa vie, honneur, et fortune, comme les dangers mesmes èsquels il s'est veu ces jours passez, en font preuve, on lui porte néantmoins si peu de respect que de ne faire compte de lui fournir certaines sommes de deniers, qu'on luy avoit accordé (1) pour aider aux fraix de la guerre. Parquoy nous avons bien voulu adresser particulièrement a vous, comme celui qui avez esté le principal instrument (2) de faire venir ce Prince dans le Pais,

---

(1) *accorde*. Les exhortations du Prince n'avoient pas manqué; voyez, par ex., p. 12, *in f.* mais elles estoient le plus souvent inutiles.

(2) *pr. instrument*. T. VI, p. 401, l. 3.

pour vous dire que l'ennemi et le sang qui m'ont fait  
vous du bien et repris de ce fait-là vous obligent à nous  
remontrer vivement aux États il faut qu'ils connaissent  
lent et le fait qu'ils ont à eux-mêmes d'être à peu de  
respect, et de se manifester à nous à un Prince aujour-  
d'hui se obligent. Et comme nous ne pouvons pour  
l'égard à lui, si est-ce que le même nation leur com-  
mande, pour leur propre intérêt particulier ne se  
montrer plus prompts et communicables à se fournir des  
moyens de subsistance pour la nation de l'Asie les inter-  
vient d'appeler un Prince de si grande à leur secours et  
pas le laisser la cause de s'opposer au contraire aux cir-  
constances, ce ne sera que de se manifester une première  
rude, et se rendre odieux à toutes nations du monde  
qui a bon droit de s'opposer une telle déloyauté et in-  
gratitude. Et quant à nous particuliers, il nous faut de  
cette façon de faire, et se comporter tellement envers  
lui, qu'ils le contraindront de se retirer de nous par  
manière de dire, comme en pourqu岸ant à son dessein.  
mais qu'il soit la première fois, qu'il s'engage à se  
vouloir mettre en devers de ses devoirs de se met-  
tade de leurs ennemis, et se peut et leur pour s'enrichir.  
plutôt que le voir en danger de s'enrichir en la suite  
semblable deshonneur, nous serons la première qui la  
persuaderons de les quitter la nuit à peu de bonne heure,  
et ne faire plus de cas d'eux que leur ingratitude même.  
Et d'autant que de savoir ils se persuadent, que notre  
fortune est tellement intéressée au succès de la leur, que  
nous avons cause de ne les abandonner, pour nous

1582. propre bien en particulier : nous leur voulons bien tes-  
Août. moigner qu'ilz se trouveront trompez de se fier sur ce  
fondement-là. Car noz affaires sont (Dieu merci) ordon-  
nez de telle façon, et nous ont esté faits des offres si  
avantageux, que, quoy qu'il advienne d'eux, nous ne  
laurrons pourtant de jouir de la paix et repos, que Dieu  
nous a jusques à présent donnée. Qui sera la fin de ceste,  
après avoir prie le Créateur qu'Il vous ait tousjours, mon  
Cousin, en Sa sainte garde. Escrit a [Norsury'], le 9<sup>e</sup> jour  
d'aoust.

Vostre très-asseurée bonne cousine et amie,  
ELISABETH R.

'Mon Cousin, je vous promets, en foy de Princesse,  
que s'il pleust à Monsieur d'ouvrir les oreilles aux hono-  
rables offertes qui luy sont presentez, il n'auroit raison  
de regretter la partie. Et pourtant gardez vous en de le  
trop tourmenter.

A mon tres-cher et tres-ame Cousin  
le Prince d'Orange.

---

† LETTRE MLXXXIX.

*Le Cardinal de Granvelle a la Duchesse de Parme. Lettres  
du Cardinal interceptées (1) et publiques. MS. B. GR. XXXII.  
p. 171 v.).*

Le 12 août Granvelle écrit, de Madrid, a Montlou, sur le  
même sujet : ... Plusieurs pourrout reconnoistre de quel pied je  
marche et avec quelle sincerité, procurant le service du maistre  
et le bien de ses Pais, seulement pourrout-ils dire, que je ne suis  
« bon François, et je le confesse, en tant que leurs actions sont

---

(1) interceptées. Voyez p. 176

'Nouveaux Châteaux de la France'. Etienne, 1717, p. 171 v. et 172 r.  
de la page 171.

perverses; et vous assure que, si elles estoient bonnes, je les  
louerois, comme je fais les bonnes des Espagnols; comme je blâme  
bien souvent ce que les Espagnols et autres ne font bien. Je dis  
toujours que je ne cognois que deux nations, que sont les bons et  
les mauvais, et me plaisent les bons, de quelque nation qu'ils  
soient, également, et hais ceux que ne valent rien, et où qu'ils  
soient. Ors qu'ilz me soient parents.... † MS. B. M. v. m. p.  
152).

Il est aussi comme v. Alt. dit que en Anvers l'on ha  
imprimé les lettres interceptés en France, et je ne seay a  
quelle fin ils ont voulu publier les miennes, car il n'y a  
rien que soit beaucoup a leur avantage, et par icelles  
pourront plusieurs reconnoistre la sincerité et candeur  
avec laquelle je procede; bien pensé-je qu'ilz noteront ce  
que je dis du Roy de France et de sa mère, mais ilz sont  
bien simples s'ilz pensent que gens qu'ont quelque intel-  
ligence puissent juger autrement de leurs actions et des  
termes qu'ilz tiennent, se servantz pour couverte du Duc  
d'Alençon.... Madrid, 19 aoust 1582.

#### † LETTRE MXC.

Le Prince d'Orange au Comte de Leicester. Remercements  
pour sa sollicitude a son egard (ms. p., c. de H. vol. 69.  
n<sup>o</sup> 4.

Robert Dudley, Comte de Leicester et favori d'Elizabeth,  
monstrait un grand zele pour la Réforme et conséquemment pour la  
cause des Pays-Bas

Le danger du Prince avoit donne beaucoup d'inquietude aussi à la  
Reine. D'après une Lettre de Granvelle a la Duchesse de Parme,  
du 27 avril 1587 vlytgheick van d'een stont op d'andere gewaer-  
schouwet geweest hoe dattet met de quetsure gestelt was. Bor.  
II. Bijl. p. 103

1582. Monsieur, je ne vous sauroy exprimer par paroles le contentement que m'a donné vostre lettre: car, combien que oncques auparavant je n'eusse douté de vostre bonne volonté et affection envers moy, laquelle m'avez rendue assurée par tant de preuves; si est-ce qu'en ceste mienne délivrance hors d'un danger si extrême, j'ay esté bien aise de recevoir encores ce tesmoignage du soing et sollicitude qu'avez eu pour mon regard, et la joye que recevez de ma guérison; mesmes en me représentant devant les yeux la bonté et singulière faveur de nostre Dieu, que tout le monde recognoist en ceci. Certes, Monsieur, je m'en sens grandement vostre obligé et vous prie de croire que toute ma vie, où j'auray moyen de vous servir, vous ne trouverez personne au monde qui le face de meilleur coeur. Mais cependant vous avez encore adjousté comme le comble à ceste obligation, en vous offrant de vous employer selon vostre pouvoir à l'assistance de ceste cause, dont certes je vous remercie bien humblement; vous suppliant que, comme vous avez fait jusques ores, ainsi veuillez y employer vostre crédit; ne faisant doute que Dieu bénira vostre labeur..... Escrite à Gand, le xxij d'aoust 1582.

---

† LETTRE MXCI.

*Le Prince d'Orange à la Reine d'Angleterre. Reponse à la Lettre 1088 (ms. r., c. vxii., vol. 69. n.º 4)*

Madame, par la lettre qu'il a pleu à vostre Majeste m'inscrire du ix<sup>e</sup> d'aoust, j'ay veu le singulier soing qu'icelle

*\* L'original avec doute autographe*

porte pour le regard de son Alteze, lequel puisquil re- 1582.  
donde quant et quant au bien de ces Pais, nous oblige Adm.  
tous grandement, et moy en particulier, d'en demeurer  
à jamais très humbles et très-obéissans serviteurs de vos-  
tre Majeste. De ma part, comme ma conscience et mes  
actions tesmoignent de quelle integrité et rondeur j'y ai  
procédé et procède encores presentement; n'ayant rien  
tant à coeur, que ce qui touche le service et la grandeur  
de son Alt., aussi ne veux-je avoir autre tesmoignage  
envers v. Ma<sup>te</sup> que le sien propre, des fidèles devoirs  
esquels je me suis jusques ores employé: me confiant  
tant de sa beniguite et courtoisie, qu'il aura eu pour  
agréable la bonne volonté que j'y ai apportée. Et quant aux  
Estats, je puis assurer v. Ma<sup>te</sup> que, combien qu'ils ne  
peuvent esgaler avecq les effects mon desir et affection,  
pour estre le Pais tellement gasté et espuise par la longue  
continuation d'une guerre si pesante et difficile, que tou-  
tefois ils s'efforcent tellement de s'acquitter de leur deb-  
voir que son Alt. en recevrait sans doute toute satisfac-  
tion, si la grandeur des nécessitez, qui se présentent jour-  
nellement, et la puissance de leur ennemi ne leur dimi-  
nuast les moyens et forces. Qui est cause que ne me  
satisfaisant aucunement de ce devoir, je rends<sup>4</sup> toute  
peine possible à les induire pour s'efforcer davantage;  
comme j'espère qu'ilz feront. Suppliant très-humblement  
v. Ma<sup>te</sup> de mettre ces choses en benigne considération;  
et ne faire cest honneur de croire que, comme non seu-  
lement la conservation ou ruine de ces Pais, mais aussi  
la gloire de Dieu et le bien général de toute la Chres-  
tiente depend du succès de ces affaires, aussi n'y a-t-il

<sup>4</sup> Larex prends (?)

1582. chose au monde que nous prendrons tant à coeur, et en  
Août. laquelle nous nous employerons jusques à toute extré-  
mité. Cependant les preuves de la vertu, magnanimité,  
et constance de v. Mat<sup>e</sup> sont telles, qu'elles ont donné  
une impression aux coeurs d'un chacun que, non pas au  
regard de son interest particulier, mais pour le bien  
général de toute la Chrestienté, elle ne voudra jamais  
abandonner ceste cause. En quoy ces Estats ont plus  
d'occasion d'espérer que nul autre, pour avoir expéri-  
mente la clémence, débonnaireté, et bonne volonté d'icelle.  
Envers laquelle, si maintenant ils ne peuvent (estans  
accablez d'un si pesant fardeau) monstrier gratitude con-  
digne, si ne seront jamais si mesconnoissans, qu'ils ne so-  
tiennent tousjours obligez de vouer, et leurs vies, et tout  
ce qu'ils ont au monde, au service très-humble de v. Mat<sup>e</sup>,  
comme, en particulier, j'ay tousjours fait et fais encores  
par la présente. Suppliant très-humblement v. Mat<sup>e</sup> accep-  
ter de bonne part ceste mienne humble dévotion, par  
laquelle je me rends son très-humble et très-obeissant ser-  
viteur à jamais. Et sur ce, baisant en toute humilité les  
mains de v. Mat<sup>e</sup>, je prie Dieu vous conserver, Madame,  
en longues années, en toute prospérité et heureuse vie. De  
Gand, le xxij d'aoust 1582.

De vostre Mat<sup>e</sup> très-humble et très-obeissant serviteur,  
GUILLAUME DE NASSAU.

---

• LETTRE MXCII.

*Le Prince d'Orange au Duc de Montpensier. Affaires de  
famille (Ms. P. B. n.<sup>o</sup> 8909).*

Monseigneur. J'ay receu celles qu'il vous a plu m'e-



curie de Paris, par lesquelles j'ay entendu vostre bonne 1582.  
disposition, qui est la nouvelle plus agréable que je Septembre  
seuroys recevoir en ce monde, et d'autant que j'enten  
aussy par icelles qu'il vous plait avoir ma petite fille, je  
la feray tenir preste avec ceux qui la conduiront jusques  
au lieu ou ils auront cest honneur de la mettre entre vos  
mains et de Madame; et la feray partir, s'il plait a Dieu,  
de ceste ville le quatorzieme de ce mois, pour estre a  
Calais quatre jours après, moyennant que le vent soit à  
propos. J'espère, suivant ce qu'il vous a plu me mander,  
quelle trouvera quelque coche ou litière pour la porter.  
Quant a mes autres filles, d'autant que je n'en ay encores  
pris aucune resolution, il vous plaira prendre de bonne  
part si, pour ce voiage, je n'envoye que l'une. Il n'est be-  
soin, Monseigneur, de m'asseurer du bon traitement;  
car, ayant cest honneur d'estre vostre fille, je ne doubte  
qu'il vous plaira commander qu'on ayt le soing tel qu'il  
appartient. J'espère avoir ce bien de veoir de brief M<sup>r</sup> le  
Prince<sup>(1)</sup>, auquel je desire faire bien humble service, com-  
me il vous plaira, Monseigneur, de estre assuree; car vous  
estant très-humble serviteur, je ne faudray den'employer  
comme je doy à celluy qui a l'honneur de vous appartenir  
de si près et auquel aussi j'ay voué mon service. . . . .  
Anvers, 5 sept.

GUILLAUME DE NASSAU.

---

LETTRE MXCIII.

Fontanus au Comte J. de Nassau. *Nouvelles diverses.*

---

Pax Christi nobiscum omnibus. Illustris et Generosis-

---

<sup>1</sup> Prince, fils du Duc et Prince-Dauphin.



1582. sine Comes, intellexi ex fide dignissimis hominibus Prin-  
Septembre. cipem Aurunciae filium suum Mauritium cum v. G. filio  
studiorum gratiâ misisse Leidam<sup>(1)</sup>: quod v. G. propterea  
significo quia judico optimam esse occasionem nunc etiam  
eo mittendi duos juniores Comites v. G. filiolos, de quibus  
v. G. mihi scribi curaverat<sup>(2)</sup>. Quia enim nepotem et fra-  
trem ibi habent, poterunt rectius curari et sumtibus non ita  
magnis: sed opus haberent proprio paedagogo qui priva-  
tim eos institueret. Is, si esset vere pius et Gallicae linguae  
peritus, admodum conducere... V. G. filius Wilhelmus,  
nunc Dux militiae, admodum bene valet, similiter pro-  
princeps noster, G. v. affinis, cum suis filiis, quorum  
tres, videlicet Hermannus, Fridericus, et Oswaldus, in  
civitate Lochem, quae ab hostibus adhuc obsidetur,  
sunt . . . Hostes fortassis suis suppetias ferrent, si a  
nostris navibus bellicis, quae passim Rhenum obsident,  
non impedirentur. . . Raptim Arnhemiae Geldrorum,  
10 Sept. anno 82.

v. G. addictissimus,  
J. FONTANUS.

---

<sup>1</sup> *Leidam*. A cette occasion le Prince écrivit, le 15 juillet, de  
Flessingue, au Senat Académique: « Filium meum Mauritium, Viri  
clarissimi ac doctissimi, Leidam mitto, ut istis majores in bonis  
literis faciat progressus, et moribus ad me aliquando, ita Deo bene  
volente, redeat ornatior.... Quo, vestra opera instructus..., ali-  
quando Reip. Universae inservire possit, magno totius Reip.,  
praesertim Hollandiae, bono et cum aliquâ nominis dignitate »  
*Megenbeek, Geschied. der L. Hoogeschool*, II., Bijv. p. 315.

<sup>2</sup> *scribi curaverat*. Vovez p. 113.

† LETTRE MXCIV.

1582.

Septembre.

*Le Comte J. de Nassau à Schwartz. Plaintes sur l'insou-  
ciance et la tiédeur des Protestants.*

• Il semble être question de la Diète d'Augsbourg, où les  
Protestants reproduisirent leur griefs, mais sans cette énergie et  
cet accord qui seuls eussent pu amener un heureux résultat. On y lut,  
le 22 août, au nom de l'Empereur, un Exposé relatif aux Pays-Bas,  
dont nous extrayons le passage suivant: « Damit nit zu zweiffeln da  
« diesen underthänen in bemelten Niederlanden ihr frevel, hochmuth,  
« und verressenheit die sie gegen ihren rechten und natürlichen Herrn  
« geübt, nicht allein also hingehen und ihrer selbst also ufgeworffe-  
« ner Obrigkeit die *invasio* und thattliche occupirung des Reichs-  
« Provintzen ohn einige abwehrung also stillschweigendt zugesehen;  
« sondern noch darzu einem und den andern von den Teutschen,  
« selbst den ordentlichen inhaber des Reichs Vasallen und verwandten  
« hülf und vorschub erfolgen solle, das nit in kurtzen andere mehr  
« underthänen dergleichen gegen ihren Obrigkeiten, was sie ihnen  
« nit palt ihres gefallens sein wollen, understehen und auf diesel-  
« bigen zu diesen itzigen ohne das gantz gefehrlichen bösen zeitten,  
« da schier nichts mehr vor unrecht oder zuviell geachtet und halt  
« da, halt ahn einen andern orth, dem Heyl Reich immer zu etwas  
« abgezuckt würdet, ihre schutz und schirmhern finden werden;  
« welches aber anders nicht als ein gentzliche niederlegung alles  
« politichen regiments auff sich dragen und letztlich einem gantzen  
« verhältnis wesen gleich sehen wüdt; » l'Empereur, à qui ces  
« affaires » nit allein als ein geborner Fürst aus dem löblichen Haus  
« Oesterreich, sondern auch und vornemblich als regirender Rom.  
« Keyser, und also aus zweyfachen grundt und ursachen zu hertzen  
« gehen, » prie les Etat de l'Empire » deren so hochwichtigen sachen  
« noch weiter mit ernst nach zu dencken, und auf solche mittel  
« zu drachten dadurch die Niederburgündische Lande bey dem  
« H. Reich und seiner ordentlicher Obrigkeit subjection mögen  
« erhalten werden. » († MS.)

1582. . . . . Lieber Doctor Schwartzs . . . . . Das die  
Septembre sachen der ents so kaldtsinnig gedrieben und von der  
religionswerck und *bono publico* so wenig gehandelt  
wirdt, solchs ist wohl zu beclagen und für ein zeichen  
und andeutung groszer verenderung und vieles ubels zu  
achten; dieweil man aber die ding zuvor gnugsamb ge-  
wust und allen umbstenden nach anderst nicht verur-  
then können, ja, wo Gott der Herr der Stede und andern  
handlung nit darzwischen geschickt, sich noch argen  
zu besorgen gehatt, so hatt man sich dieses verlauff  
desto weniger zu verwundern und Gott dem Herrn, sofer-  
es noch so gut bleibt, soviel do melir zu dancken und  
hierab ein exempel zu nemen. Ich hette offtmals, un-  
sonderlich zu Weilburg, gern gesehen das diesen ding  
etwas dieffer were nachgedacht wordenn, hab es aber  
leider nirgents erhalten können, und derwegen nit ohne  
bekummernus den sachen zu- und nachsehen müssen  
dan obwohl nit zu verachtenn noch ein geringes ist das  
die sachen wohl bedacht und weiszlich darvon geredt  
geschriben, und discurrirt wirdt, so laszen sich doch  
dieselben so leichtlich nit handlen, den leuthen einbilden  
und in's werck richtenn, sondern ist alle weisheit verge-  
bens und unbsonst, wan man nit auch uff die mittel und  
wege gedenckt wie und durch waserlei weisz und leuth  
solchem nachgesetzt, der gebuer abgewartet, und das  
jenig so man fürgenommen und angefangen, continu-  
möße werden; hoffe der Almechtige werde gnad verle-  
henn das wir dermahl eins die augen auffthun und uns  
selbstn lenger nit im licht stehen, noch vonn guten  
gelegenheiten abschrecken und abhaltenn.

Ich besorg und furchte, under anderm, auch dieses

das, wenn man des Gravenstandts beschwerunge und an- 1582.  
 begen, so in's gemein als auch in's particulier, uf diesem Septembree.  
 Reichstag nit mit mehrerm ernst dan noch beschehen,  
 solte anregenn und dazselbig also schlechtlichenn über-  
 gehen und ersetzenn laszen, man werde sich darbey nit  
 wohl befinden, und damit ursach gebenn das, nit allein  
 uns, den Graven, sondern auch andern desto härter  
 werde zugesetzt und je lenger je weniger *justitia admi-*  
*nistraret* werden. Wollet derwegen den sachen ferner  
 nachdenken, wie mir dan ohne das nit zweiffelett, und  
 des Gravenstandts notturfft, man verthiene gleich danck  
 oder vudanck, mit bescheidenheit zu gedenckenn und  
 anzuregen, auch derenthalben, wo von nütten, zu protes-  
 turen nit underlaszen. . . . Datum Dillenburg, den 13<sup>ten</sup>  
 Sept. A° 82.

JOHANN GRAFF ZU NASSAW-CATZENELNBGEN.

Au D. Schwertz.

### LETTRE MXCV.

*Andre Christiani et Ph. Engel au Comte Jean de Nassau.  
 Relative a l'Electeur de Cologne.*

• Gebhard Truchsess de Waldbourg, Electeur de Cologne, élu  
 par l'influence du parti Evangelique, s'etoit montre peu reconnais-  
 sant T VII. p. 45. Maintenant il inclinoit vers la Reforme (p. 34);  
 toutefois il y a lieu de croire que les affections de la terre avoient  
 plus d'influence sur lui que les choses du Ciel. Son mariage secret  
 avec Agnes, fille du Comte de Mansfeld, avoit eu lieu au commen-  
 cement de 1582. — Le culte Reforme se celebroit dans les environs  
 de Cologne; • Zacharia Ursino Silesio concionatore in Id a Jo.  
 • Canonicus, summus • Thuan IV 5834. — On exhortoit l'Electeur  
 a se prononcer ouvertement: • undique a principibus Protestantibus  
 legati ad eum veniebant; venerunt et praeter legatos Joannes Nas-

1582. *Nassavius Arausionensis frater cum filio cognomine; Albertus item*  
*Septembre. Nassavius Sarverdenus, Hermannus Vedensis . . . ; cuncti opes*  
*suas ad incendenda ejus turbida consilia pollicentes:» l. I, 587<sup>b</sup>.*

Wolgeborner Grave . . . . . Die kauffleute seindt  
gar wol gemutet und getrösten sich und andern des Chur-  
fürsten, von welchen sie die nachrichtung haben das  
seine Churf. G. den sachen etlicher maszen soll beifall  
gehen und dieselbe verstehen lernen; dan, wie wir be-  
richtet und insonderheit mir D. Andreae gesagt worden,  
soll man alzeit Calvinische buecher in irer Churf. G. bette  
finden, also das sie gute hoffnung haben es werde Gott  
der Herr seine gnade geben das sie mit der zeit ein öffent-  
lich *exercitium* der waren religion in der statt bekommen  
mögen. . . . .

Grave Philips von Hohenlohe hat ine abermals itzo für  
Lochum (1) einen bösen namen gemacht, indem seine G.,  
wie man sagen will, die *victoriam* fast in handen, aber  
sich derselben nicht rechtgebraucht gehabt. Soll auch nicht  
viel gefehlet haben das E. G. sohn, unser gnediger herr  
Grave Wilhelm Ludwig, nicht [wied]<sup>1</sup> ein schnap<sup>2</sup> davon  
bekommen und gebracht hette, wo seine G. nicht durch die  
statt Lochum mit ihren pferden dem feindt entrandt ware.

D. Albada ist<sup>1</sup> mit dem von Alanzon und den Frant-  
zosen aber ist er nach wie vor (2) nicht zufrieden, und  
verharret auff voriger seiner meinung das kein gluck noch  
seggen bey irer regirung in den Niederlanden sein werde,  
und das er lieber gesehen das sie den H<sup>o</sup> Printzen für ihren

(1) Lochum. Voyez van Metren, p. 196<sup>d</sup>.

(2) vor: T VII. p. 338.

wied er (Tom. VII. 383). conjecture de M. BOBEL NIKHUIS.  
ou schrap. <sup>2</sup> Quelques mots semblent amis.

Hern ahngenommen hetten. . . . . Datum, in eile, 1582.  
Geldern, am 23<sup>ten</sup> Septembris A° 82. Septembre

E. G. underth. schuldige und gehors.  
ANDREAS CHRISTIANI. PHILIPS ENGELL.

Dem wolgeb. Graven und Hern  
Johannem dem Eltern, Graven zu  
Namen . . . . , unsern gnedigen  
Hern.

---

† LETTRE MXCVI.

*Foncq au Cardinal. Conjuraton de Salcède* (MS. B. GR.  
xxxii. p. 217).

---

\*,\* « On disoit que Salsède (ayant feint de se donner au service  
du Duc d'Anjou avec un régiment qu'il avoit levé à ses propres  
dépens) avoit comploté de se saisir de quelques places pour les livrer  
au Duc de Parme et formé un attentat sur les personnes du Duc  
d'Anjou et du Prince d'Orange ». *Mézerai*, V. 249. — Le Duc  
de Guise devoit saisir cette occasion pour rallumer la guerre  
civile. — Foncq désire et prévoit les hostilités de la Ligue et les  
efforts de Philippe II pour la soutenir contre les fils de *la Florentine*  
(Catherine de Médicis).

---

. . . Je me conforme entierement à vostre advis, en ce  
que dictes que les François, par l'envoy du Prince Daul-  
fin(1) et aultres leurs téméraires deportements, ne font que  
par trop ouvertement rompre la paix, n'estant à doubter  
que la souffrance et flegme de ce bon Roy, ne sont cause  
de leur hardiesse, m'assurant que le Duc de Guise, Ne-

---

(1) *Prince Daulfin* : Duc de Montpensier, depuis la mort de Louis  
son père : il avoit amené au Duc d'Anjou, avec le Maréchal de Biron,  
un renfort de 7000 hommes de pied et de 1200 chevaux : *Mézerai*,  
V. 255.

1582. mours, et aultres accuséz par l'extorquée confession de Septembre. Salcedo, sçauront fort bien défendre et soustenir leur cause, considéré mesme que leur nombre est grand, et que malaysément l'on se pourra attacher à l'ung sans toucher les aultres, en quoy ce meschant Aldegondus (1) a bien monstre de n'estre si fin, come l'on tient, veu que, pour faciliter la ruyne d'icelluy de Guize, il se debvoit avoir attaché à luy seul, et ainsi, par ordre et avecq aultres semblables occasions, procuré le mesme aux aultres. Pouvant estre que de ceste fausse accusation, soubçons et diffidences qu'en suyvront, résultera finablement quelque bien pour nous, ne souhaitant sinon qu'eussions par delà certains instruments plus propres que nostre Ambassadeur (2) pour y souffler et inciter les uns contre les aultres; qu'aventure seroit qu'on pourroit une fois veoir quelque nombre des Catholiques se haulser contre le Roy et la mauvaise race de cette Florentine, si méconnoissant<sup>1</sup> et outrecuydante que semble estre venu au monde pour troubler l'univers; car lors seroit-il temps pour prendre leur protection et ne reposer point jusques à ce qu'on y auroit installé quelque nouveau Hige Capet qui fust mieulx aymé du peuple que ne sont pas les Italiens ou ceulx de Bourbon. . . De Lisbonne, ce 24 Sept. 1582.

---

(1) *Aldegondus*. Marnix avoit déchiffré les pièces par lesquelles la conspiration avoit été découverte.

(2) *Ambassadeur*. Juan Baptista Tassis.

<sup>1</sup> ingrate.

*Confession du médecin du Prince de Parme.*

.\* Cette pièce est sans date, elle paroît être de 1582.

Le docteur du Prince de Parme, prisonnier a Gand, a confessé ce que s'ensuyt. . . . .

Estant examiné en présence du Sr de Rihove et aultres, le dit Sieur docteur, s'appelant Hippolite et ayant servi au Prince de Parme quatre ans, dict que l'ennemy a cinq régimens d'Allemands et cinq-mil Italiens et cinq-mil Espaignolz, et que le Prince de Parme tient les nations séparées, pour éviter les jalousies; les Espaignolz sont en Flandre et les Italiens sont en Brabant, soubz la conduite de Camille del Monte. L'ennemy se tient assuré du Roy de France, mais point de la Royne-mère, si elle avoit des forces. Le Duc de Guise et de Lorraine tiennent bonne correspondance, et, en cas que le Roy de France mourroit, aspireroient a la couronne. Quant à l'Empereur ou Princes d'Allemaigne, il dict que l'ennemy n'en attend nul secours, mais que l'Evesque de Liège l'assiste fort avecq vivres, amunitions, hommes, et de tout ce qu'il peut. Quant au Pape, qu'il auroit consenty quelque aide sur les Ecclesiastiques. Les aultres potentatz d'Italie sont jaloux de la grandeur du Roy d'Espagne, et que le Ducq de Florence auroit présenté au Roy d'Espagne 300,000 escuz pour la forteresse de Orbitello, et que la Sicille auroit accordé pour ceste année 300,000 ducatz, et on attend de jour a aultre l'accord du Royaulme de Naples, et présument qu'il montera à ung million de ducatz. Quant a Milan, l'estat est fort change. Au reste ilz tien



1582. nent Don Antonio pour défait avecq Stroza (1); et quant  
Septembre. aux vivres, si les passages se ferment, ils se vantent d'aller  
manger en France. Les lettres de change et l'argent s'en-  
voie de Besancon et de Lion, et l'ennemy pense d'hiver-  
ner au pays de Waes, selon le commun bruiet. Quant au  
fact de Salsédo, il dict que le Prince de Parme ne l'a fait,  
et dict qu'il y auroit eu deux ou trois Francois qui se-  
roient déclaré que son Alt. (2) les avoit gaigné pour le faire  
mourir, mais, comme très-affectionnez à son service, ne  
l'avoient voulu attenter, et présentèrent leur service pour  
exploicter quelque chose comme M<sup>r</sup> le Prince d'Orange,  
mais que le Prince de Parme ne les auroit voulu ouyr,  
ny croire que son Alt. voudroit procéder par telz moyens,  
et présume que c'est une invention pour colorer les cho-  
ses passées d'Agnastro et de Salsédo. Il dict aussy qu'il y  
a pour le présent grande nécessité d'argent à la Court,  
mais qu'ilz en attendent de brief: le Marquis de Roba  
est sur tous les aultres en crédit et en grâce: Montigny  
n'a que le crédit entre les Walons, car il n'a la grâce de  
caresser les étrangers. Le Prince de Parme ne mande<sup>3</sup> qu'  
aux villes prises ou rendues, car les aultres refusent  
garnison, comme Lille, Arras, Douay, Valenchiennes  
et aultres. Le bruiet court ici que le Sr de Zweveghen  
est hors de crédit. Voilà tout ce qu'il a confessé.

---

L'hostilité du Duc d'Anjou donnoit beaucoup de soucy en Espagne.  
Le Cardinal de Granvelle écrit, le 19 octobre de Madrid, à M. d.

---

(1) *Stroza*: dans un combat naval, le 26 Juillet, les Espagnols  
remporterent la victoire et l'*Amiral Strozzi* fut tué.

2) *Son Alt.* Le Duc d'Anjou.

<sup>3</sup> *Lux*: ne (?)

<sup>4</sup> *contre*.

<sup>5</sup> *commande*.

Bellesfontaine: « Les desordres que font tous ceux que vont au service dudit Alençon par la France, sont inestimables, et les grandes meschancetez insupportables, crians à Dieu vengeance, et les François mesme Le prient que tous se perdent aux dits Pays d'embas sans qu'un seul en retourne; Dieu les veuille ouyr. S'ils ne conduisent de telle sorte au pays des rebelles, ilz y perdront tout credit et vouldrois que les Flamans prissent resolution telle que cydevant ils ont prins souventefois, de tuer ou prendre les chefs qui les mestent en la folie, pour les livrer à sa M., afin de faire leur paix et qu'en ce Alençon eust la principale part. Je croidz (1) la vie du Prince d'Oranges puisque tant de geus l'affirment, combien que ce soit tout par ouyr dire et si Charles de Tassis l'avoit veu luyesme, je le croyrois encor plus fermement; mais, soit vif ou mort, il ne faict grand bruiet qu'est contre son naturel. » († ms. n. 295).

Le 26 nov. la Comtesse de Berghes écrit d'Arnhem au Comte Jean de Nassau: « Ich kan E. L. nicht verhallten in was hertzelliche beschwer ich gewessen sein auff der inlecherung van mein dri sone beine Lochom (2), aber der Allmechtige Gott hatt sie dorch sein gromtlose barmhertzlichheitt wunderbarlich erretzt, dar ich Ihm lob von sach, dan es stont in vorwar scharp; dan hett men auch zwei dochen länger mitt es untsetz gewardt, so hetten sie die statt müssen verlassen undt sich dorchslan, kommershalben, dan er nichts mer for banden war; vorwar es hatt mein Fetter der Graff von Hohenlo undt mein Fetter Graff Willem grossen fleiss forgewandt, das ich ihne nomer genuchsam bedancken kan; der Her will ire lon sein. » (ms.).

Parmi les ministres de Philippe II plusieurs se plaignoient de son indécision. Fonck écrit de Lisbonne, le 13 décembre, au Cardinal de Granvelle: « Perdre les pays et seigneuries par la force des armes, ce n'est pas chose nouvelle; mais les perdre par faulte de les aller avoir, ou bien par quelqu'autre nonchallance ou scrupulosité es

(1) croidz: voyez ci-dessus p. 97.

(2) Lochom: voyez p. 132.

1582. « résolutions, je ne sçay comment nostre honneur y pourroit estre  
Decembre. » suffisamment garde, je ne diz seulement vers le monde, mais vers  
« Dieu, qui sans faulte nous en demandera compte de tant de millions  
« d'âmes qu'en ces entrefaictes avons laissé aller en abandon » († MS.  
B. GR. XXXII. p. 189<sup>r</sup>). — Le Cardinal lui écrit de Madrid le 8 jan-  
vier: « L'importance de se fortifier du costel de Frise est telle  
« que vous dictes, pour le respect de Hollande et Zeelande et j'entends  
« que ces deux pays sont fort esbraulez, et qu'ilz craygnent et se las-  
« sent de Oranges et de tant de contributions; il nous fault procurer  
« des portz, et nous fortifier par la mer, qu'est en [fin] le plus appa-  
« rent chemin pour achever les misères de ces pauvres pays, et sans ce  
« la feste nous coustera encoires cher » († MS. B. GR. XXXIII. 14<sup>v</sup>).

Le Cardinal de Granvelle apprécia de suite l'importance de la conduite et des desseins de Truchsess. Il écrit le 2 janvier de Madrid à la Duchesse de Parme. « Ce de l'Archevesque de Cologne qu'il a pieu  
« à v. A. me escrire et les torses qu'il tient, et ce que l'on peut  
« juger de ses desseins, m'a donne grande peine, et tant plus voyant  
« le peu de moyen que l'on a à present dois icy pour y remédier,  
« et moins le peult faire le Seigneur Prince, si non par faire office,  
« par le moyen du Duc de Juliers et aultres, à l'endroit de ceux de  
« la cité, que n'obeyt à l'Archevesque, et enversceulx de l'Eglise,  
« pour leur ouvrir les yeux. Je tiens que sa Sainteté fera aussi de  
« son costel ce qu'elle pourra, mais, à ce que j'entendz, le dit Arche-  
« vesque est fort aveugle à vouloir passer oultre ses amonnettes et  
« mesmes pour la crainte qu'il a d'estre outrage des parens de la  
« Dame, que l'on tient estre enceinte de luy; Dieu par sa grâce y  
« veuille remédier, car autrement il nous pourroit faire en ce cou-  
« stel là ung bien mauvais voisinage; bien pense qu'il aura les Nobles  
« de Westphale contraires, car ilz ne voudront perdre la commo-  
« dité qu'ilz ont d'avancer leurs parens et amys par le moyen de  
« l'Eglise, que resseroit, si ce bon Archevesque parvenoit à ce qu'il  
« semble il pretend, de se faire l'archevesche hereditaire (1) pour  
« soy et pour les siens. . . . J'espère que S. M. se résout enfin de

1. *hereditaire*. Ce n'estoit pas son intention.

comme si souvent l'on luy ha mis en avant) faire les provisions 1583.  
requies pour d'un coup achever ceste guerre des Pays d'embas, Janvier.  
sain, s'il plaist à Dieu, d'en avoir une fin ceste année, quelque  
ayde que puisse faire la Royne-mère au Duc d'Alençon et aussy  
son frère. . . . . († ms. n. gr. xxxiii. p. 3).

---

† LETTRE Mxcvii.

*Le Prince d'Orange a la Régence de Gand. Recommandation du Prince de Chimay (ms. a.).*

---

\* Charles de Croy, fils unique du Duc d'Aerschot et Prince de Chimay « van naturen wankelmoedig, onbestendich, en onbedachtsaem » r. *Reyds*, 46<sup>b</sup>). En 1576 il était au service des Etats, qu'il quitta en 1579, pour y rentrer en 1582. Ayant épousé Marie de Brimeu, Comtesse de Megen, riche héritière Protestante, il s'était rendu avec elle à Sedan, y faisant profession de la Religion Reformée. Le Prince, connaissant son caractère, desiroit le confirmer dans ses résolutions.

---

Messieurs, Il vous est notoire comment M. le Prince de Chimay, pour la bonne affection qu'il a tousjours porté au service de la patrie délaissant le party des ennemis, s'est volontairement, avec Madame la Princesse sa compaignie, venu rendre de nostre costé, prest pour faire tout bon service, selon que de sa bonne vollonté il faict preuve suffisante. Vous sçavez aussi que, pour estre un des plus principaux seigneurs du pays, combien il importe de l'avoir pardeçà, ce qu'estant ainsy vous debvez aussi considérer que la raison veult que réciproquement il recoipve tout bon et raisonnable traictement. Or est-il que, comme la terre et seigneurie de Bevres luy est dévolue par l'advis de père et mère faict en ceste ville selon que j'enten en l'an 79, il vous a requis de pouvoir obtenir la main levée de la

1583. dicte terre et seigneurie, et comme j'enten<sup>q</sup> qu'encores il n'a  
Janvier. sceu devers vous obtenir l'effect de sa requeste, ne puis  
laisser de vous prier par ce mot qu'en considération de ce  
que dessus et mesmes de la grande perte qu'il faict de ses  
biens et de ceux de Madame sa compaignie pour s'estre  
renduz avecq nous, vous luy<sup>z</sup> veuillez accorder la main  
levée de la dicte terre et seigneurie . . . Anvers, ce  
xii<sup>me</sup> de janvier MDLXXXIII.

Vostre lieu bon ami à vous faire service

GUILLAUME DE NASSAU.

A Messieurs les Eschevins et Conseil  
de la ville de Gand.

Le même jour le Prince de Chimay leur écrivoit : « Je ne doute  
que serez advertiz du vray zèle et bonne affection dont de tout temps  
je suis este poulxé cœurs ces puvres pays, ensemble au restablis-  
sement d'iceulx en leur première splendeur et liberté, ce que n'ayant  
sceu plus longuement disferer de demonstrier par les effectz, je me  
suis transporte par deçà avecq une pure et sincère deliberation de  
m'employer tant au service de son Altèze et de ces diets puvres  
pays en général, comme aussy celluy de vostre province en par-  
ticulier, sans riens espargner de tout ce qui peut dependre de ma  
personne, comme j'espère que le temps et les occasions en pourront  
faire preuve plus souffisante » († ms. G.) *Bor* nous apprend que le  
Prince habita bientôt « Beveren in 't Land van Waes, daer hy Heera  
van was » II. 406 ; et il ne tarda guères à s'insinuer dans les bonnes  
graces. . . . de M. M. de Gand.

---

Au commencement de 1583 les affaires sembloient prendre un as-  
pect plus favorable. Des troupes Françaises étoient arrivées ; la prise  
d'Eindhoven donnoit des esperances pour Breda et Bois le Duc ; les  
nouvelles de Cologne (p. 131) promettoient un meilleur voisinage ;  
« in dier voeghen dat dese voordeelen yederman eenen goeden moel  
en hopening maakten : » *R. 16*, 38<sup>b</sup> La trahison d'Anjou fut un coup

final. Peu satisfait d'une autorité extrêmement limitée (T.VII p.401), 1583.  
 réduit à un rôle presque subalterne, jaloux de la preponderance des *Janvier*,  
 États et de l'influence du Prince, indigne de l'intolérance Calvi-  
 niste, et excité à se rendre véritablement le maître de ses sujets, il  
 fut apparemment, en se saisissant de quelques villes principales des  
 Pays-Bas, pouvoir se débarrasser des entraves qu'il avoit dû subir  
 jusqu'alors; se rapprocher des *Méontants* (Lettre DCCCXLVI), dominer  
 les États, écarter le Prince, et rétablir la suprématie du Catholicisme  
 Romain. Plusieurs supposoient qu'il étoit d'intelligence avec le  
 Prince de Parme, il paroît certain qu'après la non réussite de son  
 projet, il fit des propositions aux Espagnols. — L'entreprise étoit  
 fixée au 17 janvier: le Duc s'empara de Dunkerque, Dixmude, Den-  
 dermonde, Vilvorde, Alost et Menin, mais il échoua quant à Bruges et  
 Ostende; et reçut à Anvers un échec décisif. Les François, se croyant  
 maîtres de la ville, furent repoussés par les bourgeois, 1500 périrent,  
 un nombre égal furent faits prisonniers. — Les Lettres suivantes  
 se rapportent à ce terrible événement.

### † LETTRE MXXVIII.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse à l'Animan de Smal-  
 calde et au Chancelier Meckbach. Sur l'événement d'An-  
 vers (ms. c.).*

Rethe undt lieben getrewen, zu was ausgangs des  
 von Alanzons hoch angebotte hülff endlich gerathen,  
 habt ihr aus beygelegten zeyttungen zu vernehmen, und  
 daraus zu befinden wie die leutte affectionirt *ac quantadissi-*  
*mulare possint*, wurt ihr intent *extinguendae religionis* vortt-  
 zusetzen; darumb möchten wol die leutt die auge uffthun  
 und ihnen das maul nicht mitt hönig smieren lassen,  
 denn man ausz dissenn handell *sole clarius* siehett, sie nemen  
 sich gleich jegen einander an was sie wollen, das ihr ein-  
 zig intent ist die Religion zu dilgen. Ihr habt oft vonn

1583. uns gehört, das uns grosz wunder genommen das der  
Janvier. Prinz *hostibus religionis ejusdem defensionem*, und also  
*lupis agnos committit*, daraus wir nichts guts haben  
dencken können. Als aber lezlich der alte *veterator* und  
zu solchen löblichen stücken wol exercitirte meister, der  
vonn Biron, (1) ist heraus gefordert worden ein haubt  
dieses kriegs zu sein, haben wir so paldt gesagt man soll  
nun darauff sehen, man wurde paldt ein meisterstück  
wie am Amiral beschehen, in diesenn landen auch erfah-  
ren, welchs uns wahr worden. Aber gutt ist est das diese  
dinge seindt vorgangen vor den angeseytten Capitulstag  
zue Cöln, damitt, wo sich der Bisschoff von Cöln uff solch  
Aegyptisch rohr verlassen, es ihnen nicht auch durch d  
feust gestochen hette. . . . . Datum Cassel, 21 Jan. 1583

Ann Ambtman zu Schmalkalden  
und den Canzlern D. Meckbach.

---

† LETTRE MXCIX.

*La Reine d'Angleterre au Prince d'Orange. Sur l'évène-  
ment d'Anvers (ms. p. 811. 98. p. 53).*

Mon Cousin, d'autant qu'on sème tous les jours diversement plusieurs bruis de ce nouveau accident qu'avou  
entendu estre naguères advenu en Pays-bas, dont vo  
drions bien entendre la vérité de vostre part et en qu  
estat se treuvent à présent les affaires, nous avons po  
tant donné charge à ce gentilhomme présent porteur qu  
dépeschons vers vous, Monsieur, de s'en informer à  
vous-mesmes, pour nous en faire le récit au vray comm

---

(1) Biron, Maréchal de France depuis 1577.



la chose est passée ; lui ayant expressément ordonné de 1583. vous ramentevoir combien la fortune et les affaires de Janvier. Monsieur nous ont toujours esté en recommandation ; et de vous prier que veuillez pour tant avoir soing qu'il ne tombe en aucun danger ou inconvénient, à raison de ce nouveau accident qui est survenu, dont ne savons quelles peuvent en avoir esté les causes ; mais bien nous souvient-il que Monsieur s'est plaint à nous de plusieurs torts et indignétez qu'il se dit avoir reçu par delà. Parquoy n'ayant peu estre à plain informée par voz lettres escriptes à la haste des particularités et circonstances de ce fait, comme eussions byen désiré, vous nous ferez plaisir de nous y satisfaire à présent par ce porteur. . . . Riche-  
mont, 22 janvier 1583.

Vostre affectionnée bonne Cousine  
ELISABET.

A mon Cousin Monsieur le Prince  
d'Orange.

---

† LETTRE MC.

*Le Prince d'Orange au Duc d'Anjou. Même sujet (ms. p. BRI. 98. p. 55).*

---

\* \* Le Prince n'avoit pu croire à la perfidie d'Anjou ; malgré les avertissements de Mornai. Celui-ci avoit quitté les Pays-Bas « non » sans regret du péril où il laissoit ce peuple, et non sans en dire ce » qu'il en pensoit pour un dernier à Dieu à M. le Prince . . . ; » mais ce pauvre Prince s'y trouvoit enlacé, et se promettoit de » gagner le Duc par bien faire : » *Vie de Mornai*, p. 64. Mornai écrit, en apprenant le désastre : « c'est chose que j'avois préveue et » prédicte, dès que j'y estois et avant que son Altesse y feust ; mais » encore pensois-je que la perfidie deust estre accompagnée de quel-



1583. « que prudence : » *Mém. de Mornai*, II. p. 224. — La témérité inconcevable du Duc explique la sécurité du Prince : Anjou le priant de l'accompagner, au moment où il alloit exécuter ses desseins, « weigherde de Prince het te doen, nochtans zonder achterdencken. » *van Meteren*, p. 200<sup>d</sup>.

La traduction de cette Lettre se trouve chez *Bar*, II. 348.

Monseigneur, je ne fay doute que v. A. et tous ceux de sa suite ont clairement cogneu la sincère affection que j'ai eu à vostre service, dont je puis tesmoigner avec serment que jamais je n'ai eu chose plus à coeur que de voir v. A. parvenir au comble de tous ses desirs ; à quoy j'ay tasché de tout mon pouvoir en toute fidélité, estimant que vostre grandeur estoit du tout conjointe avec le bien et prospérité de ces païs, comme certes il estoit ; qui est cause, Monseigneur, que je résens de tant plus que les affaires sont venues en tels termes que tout ce qui sembloit tendre à l'avancement de ceste grandeur de v. A., a esté en un instant changé par telles voies et manières de faire, que le peuple, paravant entièrement affectionné à v. A., mesme de telle fasson qu'ils eussent esté prêts de mourir à ses pieds, se treuvent maintenant tellement irrités qu'ils disent ouvertement aimer mieux mourir des mains des ennemis que d'estre en hazard tous les jours d'attendre la triste fin d'un si misérable exploit, comme estoit celuy que leur ont tramé ceux ausquels ils avoient voué leur vie. Et touteffois, pour le redressement de tout cela j'eusse esperé, Monseigneur, que considérant de près les choses qui sont passées en plusieurs villes et tout en un mesme jour, et presque à une mesme heure, il eust pleu à v. A. de donner une autre responce aux députés, plus convenable à la voye d'un apointment qu'elle n'a fait ; car je la puis

asseurer que les articles donnés par escript ont esté sy 1583.  
estranges et esloignés de toute équité, que personne n'a Janvier.  
ose parler pour les y vouloir induire ou persuader, puis-  
qu'il semble que v. A. veult par là plustost accroistre les  
deffiances, en sortant du tout hors les limites du traité de  
Bordeaux (1), que de les oster et desraciner, ce que, pour  
l'affection que j'ay tousjours eu au service de v. A., je la  
supplie très-humblement considérer [guère'] n'est le che-  
min d'accroistre sa grandeur et la gloire de sa clémence et  
vertus, ainsi que auparavant elle avoit commencé, et pour  
tant je ne me puis tenir de la supplier très-humblement de  
vouloir, selon sa prudence et magnanimité, plustot advi-  
ser aux moiens plus conformes et convenables à l'expecta-  
tion que non seulement ce pays-ci mais toute la Crestienté  
a tousjours eu de v. A. et aux promesses que tant de fois  
il luy a pleu nous faire, que est l'endroit où, après avoir  
très-humblement baise les mains de v. A., je prieray Dieu  
vous donner, Monseigneur, en bonne santé longue et  
heureuse vye. Anvers, 27 janvier 1583.

---

† LETTRE MCI.

*Le Cardinal de Granvelle a la Duchesse de Parme. Affaires  
d'Allemagne (ms. B. GR. XXXIII. p. 53).*

... Fentendz que l'on se lasse desja bien fort au  
quartier des rebelles des François, et que en secret il y a

---

(1) *Bordeaux* "de Hertog sloeg eenige articulen voor den con-  
tracte van Bordeaux in vele contrarierende" *Bor*, II. 347.

1 ou que ce

1583. de la mauvaise intelligence (1) entre le Duc d'Alençon et le Janvier. Prince d'Oranges, qu'est ce que l'on peut désirer et espérer, et Dieu par sa grâce veuille inspirer les Flamans, à ce que, reconnoissant dont leur procèdent tant de misères et maux, qu'ilz soustiennent, ilz payent les auteurs d'iceux, leur donnant le chastoy qu'ilz méritent. Ce de Cologne me tient en grande peine. . . .

. . . Je vois bien, à mon grand regret, le désordre et confusion qu'est en l'Empire, et qu'il est vray ce que v. A. dit, que en la pluspart plus vault beaucoup que nul aultre respect l'intérêt particulier, et que peu sont ceux qui se socient du publicque; mais je diray jointement que nous avons part à la faulte, pour non tenir le soing que nous debvrions des affaires d'Allemagne, et que d'ung coustel nous y despendons trop, et de l'autre coustel, où plus il conviendrait, fort peu, et non en saison, pour gagner les conseillers des Princes, et suyvre en ce le chemin que nous ont montré le feu Lantgraff de Hessen et ceux de la ligue de Smalkald, dont les François se servent et aultres qu'ont à faire en la Court de l'Empereur et des Princes de l'Empire; et s'en est fort bien servy, entre aultres, le Duc de Florence, pour obtenir ce qu'il a voulu en la Court de l'Empereur moderne et de feu son père. Oultre ce il y a ung point que les Ambassadeurs (2) que nous avons tenu en Allemagne, dois quelque temps, nou

---

(1) *mauvaise intelligence*. Le 1 févr. Mornay écrivit de Nerae à van der Myle: «*Unum me torquet, quatinus uno multa Similitudinem inter Alenconum et Trausionensem alii scribunt*» vous en savez la conséquence. *Mem. de Mornay*, II. 219.

(2) *Ambassadeurs*. Voyez ci-dessus p. 99

sçachant la langue, si différent de l'humeur des Allemaus, 1583.  
et si peu d'uytz' aux affaires, nous a esté de grand préju- Janvier.  
dne, comme je l'ay souvent remonstré, mais v. A. sçait  
que MM. de Castille veullent tout faire, et leur semble  
qu'ilz naissent avec les sciences infuses, et qu'il n'y a chose,  
quelque difficile qu'elle soit, qu'ilz ne pensent pouvoir  
entreprendre et en venir à bout; en quoy je tiens qu'ilz  
se forcomptent souvent, et ceste façon de faire, de tenir  
les charges en *interim*, sans les pourveoir, je la tiens pour  
fort dangereuse, non moins que ce que ceux qui doib-  
vent aller aux dites charges, prengnent ung an ou deux,  
devant que de s'encheminer; je ne faudray d'en toucher  
vivement ung mot à Sa M. à sa venue, et, après avoir faict  
de mon coustel ce que me sera possible, il faudra que  
j'aye patience de laisser succéder le tout, comme il plaira  
à Dieu et au Roy; assurant à v. A., que souvent je me  
ronge les mains et le cueur encoires de veoir comme en  
beaucoup de choses l'on procède icy; car ce ne sont les  
leçons que je soulois<sup>2</sup> apprendre en la court de feu l'Em-  
pereur nostre maistre de glorieuse mémoire. . . De Ma-  
drid, 27 janvier 1583.

† LETTRE MCII.

*La Reine mère de France au Prince d'Orange. Sur l'évène-  
ment d'Anvers (ms. p. bat. 98. p. 57).*

°.° De Koning van Frankrijk zond terstond den Heer van Miram-  
beau met den jongen Brulart, zijn Secretaris, naar Nederland : °  
*van Mittern*, 202<sup>b</sup>. — D'après *Mezeray* (V. 256) la Reine-mère  
avait pressé le Duc d'Anjou de se saisir des meilleures places et  
d'affermir sa Souveraineté sur quelques fondements solides.

*Bar* (II. 319) donne la traduction de cette lettre.

<sup>2</sup> aptes, utiles.

<sup>3</sup> étoit accoutumée d' (*solutus eram*).

1583. Mon Cousin, le Roy monsieur mon fils et moy avons  
Janvier. avisé de vous dépescher le sieur de Mirambeau, gentil-  
homme ordinaire de sa chambre, présent porteur, pour  
vous dire aucunes choses de nostre part, sur les nouveaux  
accidens survenus puis naguères à Anvers et autres places  
de par de là, de quoy je vous pryé le croire et luy adjous-  
ter foy, comme à moy mesme; quy supplie le Créateur, mon  
Cousin, qu'il vous aye en sa sainte et digne garde.

Ce qui s'ensuit estoit escript de la main propre de la Royne-mère.

Mon Cousin, le Roy mon fils et moy vous envoions le S<sup>r</sup> de  
Mirambeau, non pour croire ce que l'on dit, car nous vous  
estimons plus homme de byen que deussiez user d'une si  
grande ingratitude vers mon fils et ceux qui l'ont accom-  
pagné pour vostre salut, et l'avez trop aimé pour faire  
un tel tour à ung prince qui a un tel appuy qu'un Roy de  
France pour s'en ressentir en tout temps. Mais jusques à  
ce que j'en sache la vérité, je ne perdray la bonne espé-  
rance que j'ay toujours eu et que n'avez appelé mon filz,  
que ne le veulliez bien servir; ce qu'en faisant vous en  
serez tousjours reconnu de tout ce qui luy attouche. Paris,  
30 janvier 1583.

Vostre bonne Cousine  
CATHERINE.

Mon Cousin, monsieur le Prince d'Orange.

---

L'exaspération contre Anjou étoit extrême. Plusieurs, par divers  
motifs, tachoient néanmoins d'excuser ou d'atténuer sa faute; disant  
qu'on ne lui avoit donné que le titre et le nom de Prince, sans lui  
montrer obéissance et respect; qu'il avoit été séduit par des conseil-  
lers perfides; que le désir de faire droit à ses coréligionnaires et d'as-

sur au pays l'appui du Roi son frère avoient eu part à sa détermination, et que, pour un seul méfait, il ne falloit pas rompre définitivement avec un personnage dont le secours pouvoit encore être salutaire et la haine funeste. Le Prince d'Orange étoit assez de cet avis. Le 9 février il fit observer aux États-Généraux qu'on avoit choisi le Duc par consentement unanime, vû que, malgré ses interpellations répétées, personne n'avoit pu indiquer un autre moyen de sauver le pays, et que cette résolution, puisque depuis lors on s'étoit maintenu durant trois années, avoit eu de bons résultats : parmi lesquels on pouvoit compter la défense de plusieurs Provinces, la position meilleure des églises de France et l'abjuration du Roi, un des plus fermes fondements de la liberté : que sans aucun doute le Duc, par sa violence, étoit déchu de tout droit résultant du Traité de Bordeaux, mais qu'il falloit opter entre une réconciliation avec les Espagnols, un accord avec son Altesse, ou une défense par ses propres moyens ; que rentrer sous l'obéissance du Roi, ne pouvant se faire sans renoncer à l'Évangile, étoit illicite ; que certainement le mieux seroit de n'avoir recours qu'à sa propre énergie, mais que ce moyen, dans les circonstances actuelles, au milieu d'un dénuement et d'un désordre complets, sembloit impraticable ; et que par conséquent on étoit forcé de se rapprocher d'Anjou, avec l'espoir d'obtenir des conditions favorables ; tandis qu'en refusant de s'entendre, on s'exposoit à perdre les villes dont il étoit maître et à s'attirer l'inimitié du Roi de France et peut-être d'Elizabeth. — Les conseils du Prince prévinrent une rupture définitive ; toutefois les conséquences de la trahison d'Anjou furent désastreuses : « na syn overhoopten afval was het niet te verwonderen datter onuitsprekelycke verwerringen in 't regiment, verflautheydt onder de vroome, en allerlei valsche praktyken onder die quaetgezinden volgden : » *v. Reyd*, 46<sup>e</sup>. — Beaucoup de personnes considérables songèrent, par désespoir, à se réconcilier avec le Roi : « zy sochten heymelycke verstant metten Coninck om uytten gemeenen schipbreuck en Landts onderganck, diense gewis achteden, hare personen en goederen te reddden. » *l. l.* D'un autre côté les résultats déplorables du traité de Bordeaux renforcèrent le parti ultra-réformé, qui haïssoit Anjou, se défioit de la France et se faisoit illusion sur l'état des choses en Allemagne.

1583.  
Février.

1583. Le credit du Prince d'Orange fut violemment ebranlé. — Le 23  
Février. Granvelle écrit de Madrid à M. de Bellefontaine . . . . Je  
» prince d'Oranges n'est mort, bien fut-il malade et aucuns pensoient  
» avec fondement bien [léger] que les François l'eussent empoisonné,  
» dont il n'est rien; mais fut son mal de la playe qui s'est ouverte de  
» nouveau avec soupçon de quelque chancre qui luy donna fièvre,  
» il se pourtoit mieulx. Bien vad-il traynant et, comme pense, peu  
» content de se voir en ces termes; vousavez seu ce qu'est passé en  
» Anvers et aultres places, mais enfin je ne sçay que sera devenu le  
» Duc d'Anjou et ses troupes, faisant d'Oranges ce qu'il pouvoit  
» pour r'habillerle tout; car, si les François l'habandonnent, il se peult  
» tenir pour perdu; si aura-il bien a faire de persuader aux Flamands  
» qu'ilz se fient plus aux François» (ms. n. n. II. p. 336).

### † LETTRE MCIII.

*Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Il décon-  
seille tout rapprochement avec le Duc d'Anjou. Affaires  
d'Allemagne.*

Ex manu G. D. Durchleuchtiger Hochgeborner Fürst. . . . . Gn. Herr,  
Comitis, shu wie es biszhero viel guter leute, ja all diejenige welche  
dem Hn. Prin- bisz noch gehört, sie seien religionsverwandten oder  
gen papisten, zum höchsten befrembdt das die Niederlande  
sich mit den Frantzosen eingelassen, und ich bisz uf die-  
stundt noch keinen Evangelischen vernommen der es dar-  
für wollen halten oder glauben das solchs mit gewissen gesche-  
hen und E. G. oder die lande darbey gluck und segen hal-  
ben können, also verwundern und betruben sich, insonder-  
heit gutherzige leutt, noch viel mehr und zum höchsten  
das aus den Niederländen geschrieben und uber E. G.  
bevorab so sehr geclaght wurden alsz das Sie, beneben  
den Stenden der Laude, nochmalz dahin arbeiten und ha-  
bels solle damit der Herzog von Alanzon, ungeracht ob man



nen schon nun zu etlich mahlen besser nit dan seine Mutter und Brüder (wie die leutt darvon sagen) befunden, 1583. Février.  
an den länden nichts do weniger pleiben möge.

Ob ich nun wol der gantzlichen hoffnung undt zuversicht bin E. G. werden, wie biszher, dero gedancken und handlungen allein nach Gottes Wortt richten, derselbig die richtschnuer in allem sein lassen, und bedencken wie wunderbarlich Er E. G. und die gantze sach biszher regirt und erhalten, und das es Ime gleich sey, wie die Schrift saget, bey vielem zu helffen oder auch da gar kein crafft nit ist; ydoch, dieweil ich ausz mangel berichts und das ausz des von St. Aldegonde und des von Villers überschickten bedencken (1) so wol ich, alsz auch anderen, nit haben verstehen können das man, vermög Gottes Worts, sonder ergernus und beschwerung des gewissens, sich mit denen Franzosen einlassen können, sondern daran, zum wenigsten bisz noch, zweiffeln muessen, so hab ich dem nach nit underlassen können noch sollen E. G. daszjenig wasz von derselben, wie auch deren Niederländen, nun einzeithero, der Französischen handlung halben, fur reden ergangen und noch gehen, himit dinstlich zu verstehen zu geben; gantz fleissig pittendt E. G. wollen solches anders nit den das es von mir, wie Gott bewust, treuwherzig und wol gemeinet, verstehen und uffnemen, und nit allein zu mehrer versicherung Ires gewissens, sondern auch uff das gutherzige leut (welche sich furwahr E. G. und der ganzen sachen halb in disen fal höchlich bekhümmern), beneben mir, desto basz mögen zufrieden gestellt werden, in Gottes Wortt fleissig nachsuchen, und, wo

---

(1) bedencken. Voyez les Lettres CMLXV et CMLXVI.



1583. möglich, kurtzlichen etwas stellen lassen, ob und wie  
Fevrier. E. G. und die Niederlande mit dem von Alanzon, one  
verletzung des gewissens, sich einlassen können.

Es wirdt der Churf. Pfalzgrave in nechstkunfftig *Marcio*, wie man 's darfur helt, alle Evangelische Stende ghen  
Wormbs, Bacherach oder Cöln zusammen beschreiben, umb  
daselbst von der Cölnischen und andern religious-  
sachen zu handeln; derwegen dan etliche, so es mit dem  
gemeinen werck gut meinen, darfur halten das die Nieder-  
lande gegen solche versamlung jmandts hinaus schicken  
oder in diesen länden volmechtigen, dahin abordnen und  
mit den Evangelischen Stenden davon handeln lassen  
soltten, wie sie sich wieder zum Reich thun und mit den  
Evangelischen in ein gut verstendnuss einlassen möchten;  
der gentzlichen zuversicht und hofnung, weil die gedachte  
Stende mit Franckreich oder dem von Alanzon nicht wol  
zufrieden gewesen, oder auch noch nicht seindt, und  
von wegen der Cölnischen und Achischen (1), wie auch  
sonst andern mehr nhun ein zeithero verlauffenen sachen,  
zue allerlei nachdencken höchlichen verursacht werden,  
es solte derhalben desto eher und beszer dan hiebevorn,  
mit inen zu handeln sein. Die Reichsstette werden sich in  
kurtzem, wie ich berichtet, zusammen beschreiben und  
mit einander von einer bundtnus und wie man hinfuro  
beszere *justitiam* im Reich haben möge, berathschlagen;  
dahin wirdt, wie ich mich versehe, auch von der Graven  
wegen geschickt werden; wo nhun die bewuste sache,  
von welcher bei E. G. ich nhun so offtmals der Graven  
halben hab anregung thun lassen, im werck were, könnten

---

(1) *Achischen* p. 24

wir uns gegen die Stette auf unser seiten mit mehreren 1583.  
ansehen und erpiethen, auch den Niederländen, viel Février.  
nützlich dinst thun, und damit verursachen, wann unsere  
widersacher unsz also vereinigt und gefast wüste, dasz  
ein schwerdt dasz ander in der scheiden behalten und viel  
dings verpleiben möcht, welches sonsten der gegentheil  
liderlich sich understehen und versuchen dörfste, und  
vielleicht auch ohne unsern schaden und beschwerung  
nicht allerdings abgehen wurde, wan es das ansehens bei  
me gewinnen sollte, als das wir, die religionsverwandten,  
keine, oder aber doch geringe, correspondentz, ahnstel-  
lung und ordnung under- und mitt einander hetten. Weil  
dan hierdurch erstlich dem algemeinen werck und reli-  
gionsverwandten merklich künfte gedhienet, und darnach  
auch dem Niederländen dahero viel guts geschafft und  
allerhandt gelegenheiten zuwegen bracht werden, und  
E. G. letzlichen insonderheit dem gantzen Gravenstandt,  
und sonderlich dero verwandten, Vettern und freunden,  
wie auch der Ritterschafft und Stetten, sambt etlichen  
Fürsten, so sich zu uns zu thun und zu schlagen gemeint,  
nicht ein schlechte gnadt, wolthat und freundschaft hir-  
mit erzeigen und ihr und den Niederländen obligirt  
machen wurden, als ist mein gantz dinst- und hochvleiszi-  
gkeit: E. G. wollen diesze sache ferner nachdencken und  
ihr dieselbe lassen bevohlen sein und sich hirneben unbe-  
schwert erzeigen und mir, umb mehrern ainsehens und  
glaubens, ja umb E. G. selbstem gelimpffs willen und zu  
anzeigung Ires und der Niederlande guter affection gegen  
die algemeine wolfart und uns Deutsche, sonderlich aber  
die Graven und confoederirte, mit wenig wörter gegen  
mich in schriftten ercleren welcher gestaltdt E. G. und die

1583. Staden zu diesem werck verstehen, was sie jerlichs und  
Février. sonsten darbei thun und hinwieder von uns hieraussen  
begeren möchten, und solches anderst nicht dan vor-  
schlags und discours weise, und E. G. unergreiflich und  
unverbundlich, bisz zu fernerer endlicher handlung und  
ratification zu beiden theilen.

Ich hab meinen Vettern und Freunden, wie auch an-  
dere, angezeigt was E. G. sich ungeverlich gegen meine  
diener sich in diesem fall erclert, und ihnen darneben  
erclert was fur nutzen und groszen vorthell, wie es dan  
auch gewiszlich also ist, man allerseits daher haben könnte;  
es will ihnen aber schwerlich eingehen das die Nederland  
ein solches zu thun und zu halten geneigt sein solten; der-  
wegen ich dan auch in diesem werck desto [weniger han-  
dlen] unib erklerung was wir uff unserer seitten den Nie-  
derländen widderumb für dienst anbieten möchten,  
ahsollicitiren und anhalten kan, es sei dan das E. G. oder  
der Statten gemüth und meinung ich ihnen möge vorlegen:  
bitt derhalben nochmals E. G. wollen, wie obgebetten,  
einer solchen geringen schriefft ahn mich zu thun nit be-  
schweren, auch das werck dahin richten uff das man nit  
mit den Franzosen etwasz zu handlen und sich zu ver-  
binden, sondern allein mit den Niederländen, oder aber,  
welches der mehrertheil ahn liebsten sehe, mit E. G.  
sich einzulassen, begertt und vorgeschlagen werden; dan  
Frankreich und sonderlich der Herzog von Alanzon das  
lob in Teutschland, wie sonder zweivel auch andersz-  
who, bey menniglichen sehr, ja gantz und gar verloren,  
und wurde nun sovil do mehr für ein grosze sünde und  
gewissenssache sich mit ihme einzulassen geachtet wer-  
den, da ehr dasjhenig volnbracht und mit der thatt be-

wiesen, was alle guthherzige jederzeit besorgt und zuvor  
gesagt haben. 1583.  
Février.

Mit der Cölnischen sache laufft es seltsam durch einander und sieht einer groszen mutation gleich. Die papisten feiren nicht; das Capittel oder der mehrertheil desselben widersetzen sich hefftig, und dreibbt insonderheit Herzog Friderich von Sachsen (1), so weniger nit dan auch der Bischoff von Lüttig mit einem Churf. schwang geht, gegen den Churfürsten viell mutwillens, trutz und gewalts. Die Evangelische Chur- und Fürsten, wie gleichfals auch die Stedte und freie Ritterschaft, ercleren sich uff diesen seiten noch gantz wol, und besser dan ich gemeint, doch sein viel guter leuth und bevorab die landtschafft, Ritterschaft und undersassen des Stiffts Cölln, biszher, von wegen der ausgossenen calumniën und das sie von ihrer Churf. Gn. resolution und furhabender reformation und besse- rung, beides der lehr wie auch des lebens, nit gewust noch bericht gewessen, biszher sehr uffgehalten und zweiffel- haft gemacht worden.

Der Herzog von Sachsen obgemelt hatt dem Churf. ein schiff uffm Rhein mit allerlei provision, item Kaisers- werth eingekommen.

Der Churfürst hatt mit der von Mansfeldt hochzeit zu Bonn für ungeverlich 14 tage gehalten.

Dweil das Spanische kriegsvolk sich umb Cölln genahet und gesamblet, die stadt Bonn nit sonderlich fest ist, und in Westphalen noch allerlei anstellung von nöthen, ist vor gut angesehen das ihre Churf. Gen. sich ausz Bonn und

---

(1) Sachsen: \*Friederich von Sachsen-Lauenburg, Chor-Bis-  
chof zu Cöln, † 1586; \* Hubner, Geneal. Tabellen.

1583. naher Westphalen begeben solte ; derwegen ihre Churf. G.  
Fevrier. mit Pfalzgraf Hansen (1), etlicher Chur- und Fürstlichen  
Gesandten und sonst vielen Graven und Herrn, ihren weg  
uff Dillenberg genommen, da sie etlich tag still gelegen,  
und von dannen gestern uff Marpurgh gezogen, doch  
haben ihre Churf. G. derselben Gemalh mit wenig per-  
sonen zu Dillenbergk gelassen.

Esz lest sich fast also ansehen das mit allein die stedte  
und [Grafe]<sup>1</sup> derselben *gravamina* uff'm Reichstag mit  
heben wollen, von ihrer Ma<sup>t</sup> der gebur gehöret und  
expediret werden, mit der contribution einhalten, son-  
dern das auch andere Evangelische Chur- und Steude,  
uff den fall wo gegen den Churf. von Cöllen und der stadt  
Aach etwas thätlichs solte furgenommen werden, auch  
nichts wurden erlegen und geben wollen, inmassen sich  
dessen etliche furnelme, so schriftlich als auch mundlich,  
albereit sollen vernehmen lassen.

E. G. kan ich dismals nicht weiters zuschreiben, so von  
wegen gefehrlichkeit des wegs, wie auch dis der Churfürst  
von Cöllen dieszen tag von huer hinweg zeugt, und ich  
naher Butsbach auf einen Graventag gleichfals verreisen  
musz. Bitt E. G. wollen disz ungeschickt schreiben nicht  
fur ubel ufnehmen ; meinen botten, wo er noch nicht abge-  
fertiget, uf's ehist mit guter antwort uf meine schreiben

---

(1) Hansen, Duc de Deux-Ponts, Johannes Senior (1550—1637).  
Il favorisoit Truchsess. ad literas a legatis Protestantium principum  
». . . Coloniam missas nondum responderat Senatus, inde capta  
» occasio ut Joannes Bajoras Bipontinus cum Ludovici Septemviri  
». . . legatis Coloniam veniret. » *Thuanus, Hist. IV, 587, f.*

<sup>1</sup> Le texte ici et dans les lignes suivantes est obscur et probablement corrompu. Il  
s'agit évidemment de la maxime, point de redressement de gricls, point de subaades.

und insonderheit Herzog Hansen des Pfalzgravens ablauf- 1583.  
fen lassen. . . . . Datum Dillenburg und Gleipurg, Février.  
den 11 und 12<sup>ten</sup> Feb. A<sup>o</sup> 83.

JOHANN.

Ahn den Herrn Printzen.

---

† LETTRE MCIV.

*Le Prince d'Orange à la Reine d'Angleterre. Réponse à la  
Lettre 1099 (MS. P. BRI. 98. p. 65).*

---

Madame, j'ai reçu les lettres dont il a plu à v. M. m'honorer, qui m'ont esté rendues par Monsieur Darci: je suis très-marri, Madame, que telles occasions se soient présentées qui empeschent que le désir de v. M. à l'avancement des affaires de son A. n'a pas esté du tout accompli. Dieu sait, Madame, que je n'en suis pas cause, et suis bien marri que tel conseil a été suggeré à son A., duquel j'aime beaucoup mienx qu'autrui en descouvre les inconvéniens, lesquels toutesfoys je crains et prévoiy pour les éviter; nul Prince de ce monde n'y peut plus apporter que v. M., s'il luy plaist de le faire, de quoy je la supplie très-humblement. Quant aux particularités de ce qui est icy survenu, il y a quelques jours que Messieurs d'Anvers en ont escrit fort amplement à v. M., et m'asseure aussy que Monsieur Darci l'en informera, comme il a été adverti à la vérité en ce país de divers endroits et autres que moy, ayant été vers son A. et ayant peu entendre de part et d'autre ce qui en est rapporté: surquoy, Madame, je ne doute que v. M. pourra juger qui doit estre accusé ou non. Je puis dire avec vérité que jamais je n'ai plus aymé ny honoré Prince que son A., tellement qu'à grand peyne

1583. ays-je voullu croire ce que j'ay veu. Mais puisque les  
Février. affaires en sont venues jusques à ce point, j'espère que  
Dieu nous donnera conseil pour en sortir à sa gloire. Je  
supplye v. M., Madame, estre tousjours tenu au nombre  
de ses très-humbles serviteurs, comme, après luy avoir  
très humblement baisé les mains, je supplye Dieu, Ma-  
dame, etc. Escrit à Anvers, le 14 février 1583.

A la Reyne d'Angleterre.

---

† LETTRE MCV.

*Le Prince d'Orange à la Reine mère de France. Réponse  
à la Lettre : 103 (ms. p. BRI. 98. p. 67).*

---

Madame, j'ay receu les lettres par M. de Mirambeau  
dont il a pleu à v. M. m'honorer, estant byen aise d'une  
part de voir la bonne et maternelle affection de v. M. vers  
son A. et de l'autre très marri du soupçon qu'elle a de moy  
et de mes actions. Le dit Sieur a veu et entendu ce que  
luy a esté dict en ceste ville. Il a esté près de son A. ; et par  
ce moien a peu estre informé à la vérité de tout ce qui est  
advenu en ceste ville et plusieurs autres villes de ce pays,  
en mesme jour et en mesme heure. Madame, je ne feray  
sur cela autre réponse à v. M. touchant ce qu'il luy a  
pleu m'escire de sa main, sinon que je m'en remets à ce  
que son A. mesme en vouldra mander a vos Majestés, m'as-  
seurant qu'elles sauront byen juger par cela sy je doy estre  
accusé ou non. Seulement je puis asseurer en vérité v. M.  
que jamais je n'ay tant aimé et honoré Prince aucun que  
son A. et n'ay pas mesme voullu croire ce que j'ay veu, telle-  
ment que, pour mes bons et loyaux services et affection sin-



gubière, je n'en ay eu autre récompence sinon estant 1583.  
échappé un péril<sup>(1)</sup> je me suis trouvé en danger d'un autre Février.  
aussy grand, et combien, Madame, que je suis fort peu  
de chose, sy est-ce que j'avoy moi en, s'il eust pleu à son  
A. se servir de mon conseil, de luy faire service, tant en  
son pais qu'ailleurs. Il plaira à v.M., ayant entendu la vérite,  
de ne laisser de me continuer ses bonnes grâces et m'entretenir  
en celles du Roy, l'assurant qu'après le service de son A., je n'ay rien  
autant en recommandation que leurs services et le byen de la Couronne  
de France, ce que, Madame, je supplie très humblement v. M. de croire;  
et sur ce, luy ayant très-humblement baisé les mains, je priay Dieu,  
Madame, la tenir en sa sainte et digne protection. Escrit à Anvers,  
le xvii de février 1583.

L'Archevêque de Cologne avoit passé le Rubicon. Le 17 janvier  
il autorisa l'exercice de la Confession d'Augsbourg: *Bor*, II. 360.  
Le 25 janvier il épousa publiquement la Comtesse de Mansfeld.

Il ne comptoit pas *seculariser* l'Archeveche. Il eut hâte de le  
declarer: «wy betuigen dat onsen wille en meininge in geenderley  
manieren daertos geneigt sy, dit onse Eertzbisdom op onse Erfge-  
naten te brengen. . . . Na onse doodlyke afsterven . . . sal  
onzen weerdigen Doms-Capittel hunnen vryen wille gelaten wor-  
den . . . l. l. En voulant former un Etat *hereditaire* il n'eut trouve  
nulle part des appuis. La Noblesse Évangélique tenoit au principe  
electif pour des établissements richement dotés, qui offroient des  
positions honorables et lucratives aux puînes de leurs Familles et  
dont la transformation en États *seculiers*, à l'instar de la Prusse, eut  
augmenté, au detrimement des Nobles, le pouvoir des Princes déjà  
suffisamment accru par la Reforme. Au contraire, en voulant rester  
Archevêque Protestant, en attaquant ainsi le *reservatum Eccle-*

(1) un péril voyez p. 76.



1583. *saasticum*, contre lequel, depuis 25 ans, les réclamations n'avoient pas cessé, il pouvoit compter sur le soutien du parti Evangelique. « Die Hochstifter, früher ein ehrenvoller Unterhalt so vieler nachgeborenen Prinzen waren jetzt ein Gegenstand doppelter » Misersucht der evangelischen Fürsten, welche die Ausschließung » ihrer Familien im weltlichen Interesse als eine bedenkliche Neu- » rung, das durch den geistlichen Vorbehalt den Alt-Katholischen » zugestandene Privilegium als ein gefährliches Hindernisz der evan- » gelischen Lehre ansahen: » v. Rommel, *N. G. H.* II p. 513. « Die » Stifter waren das Erbtheil der jüngern Söhne aus fürstlichen und » adligen Häusern: » Ranke, *Polit. Zeit*, I. p. 270. Mais, il falloit renoncer aux Evêques, si l'on n'y introduisoit la Reforme; car, écrit en 1585 le Landgrave G. de Hesse: « kein Freund konnte dem » andern rathen, seine Kinder dem Moloch zu opfern: » v. Rommel, *l. l.* p. 522.

Les Protestants avoient en partie écarté l'obstacle fatal. Deux exceptions étoient devenues presque habituelles; savoir quand le Chapitre avoit élu un Protestant, ou qu'il approuvoit le changement de son Evêque. L'Archevêque de Magdebourg étoit marié; celui de Brême également: les Evêques de Lubek et de Minden étoient Protestants déclarés: à Osnabruck on avoit tantôt un Protestant, tantôt un Catholique-Romain: Ranke, *l. l.* p. 270, 19. L'Electeur Palatin affirmee en 1584 que le *Forbrhalt* a été l'objet de protestations à chaque Diète; « dazu die in seine Würcklichkeit kommen, sondern von zeit an » aufgerichteten Religion-Friedens jederzeit das *contrarium* practiciret » und gehalten werden, wie mit vielen Exempeln nahmhaffter Ertz- » und Bischoffe, die sich zu unser Christlichen Religion Augspurg. » Confession bekennen, auch in h. Ehestandt begeben, und doch » bey Ihren Ertz- und Biszhumen, und allen denselben auch anhan- » genden Dignitäten gelassen worden, . . . zu beweisen: » Struve, *Pfältz. Kirchen-Hist.* p. 376.

Mais l'Electeur de Cologne vouloit reformer l'Archevêché *malgré son Chapitre*. C'étoit décidément outrepasser la limite.

S'il venoit à reussir, on ne pouvoit calculer les suites.

La Reforme eût pris une extension subite. Plusieurs Prelats, retenus par des considerations interessees, attendoient le triomphe de

Truchsess pour suivre son exemple. « Wenn Gebhards Unternehmen 1583. » zu Köln glückte, wollte der Bisschof von Paderborn heyrathen : » Février. v. *Rommel*, l. l. p. 521. De même l'Évêque de Würzburg.

Il y a plus. Les Électeurs Évangéliques eussent eu désormais la majorité. Par l'Archevêque de Cologne les Princes Protestants d'Allemagne « sont assurés de la pluralité des voix, en ayant des sept » les quatre, outre celle de l'archevêque de Mayence, qui semble » incliner à ce parti : » *Mém. de Mornay*, II. 280.

L'entreprise étoit menaçante pour la Maison d'Autriche. L'Empire alloit lui échapper. Les Princes Protestants avoient déjà communiqué leurs conseils, « pour empêcher qu'un roy des Romains ne feust » créé de cette Maison ; et sur ci est advenu à propos que l'archevêque de Cologne s'est déclaré de la religion : » l. l.

Aussi voit-on une Ligue qui tend à se former, à cette occasion, contre le Pape et l'Autriche. A cet effet le Sr de Ségur fut envoyé en juillet par le Roi de Navarre en Angleterre, en Allemagne, chez le Prince d'Orange et le Roi de Danemark (*Mém. de Mornay*, II. p. 272—294). Le fait de Cologne est un de ses principaux arguments : p. 293.

Même le Roi de France sembloit s'intéresser à l'Archevêque, espérant « que le trouble advenu se deust bientôt terminer par un bon » et doux expédient : » v. *Rommel*, *N. Gesch.* v. H. I. 571.

L'issue fut déplorable. L'Archevêque démis, excommunié par le Pape, le 1<sup>er</sup> avr. 1583, eut recours aux armes ; un an après il étoit fugitif, et l'Évêque de Frisingue occupoit sa place.

---

## LETTRE MCVI.

*Le Comte Guillaume-Louis au Comte Jean de Nassau.  
Nouvelles.*

---

Wolgeborner freundttlicher lieber Herr Vatter . . .  
Dieweil die Generall Statten noch zur zeitt . . . ver-  
samlet sein, undt noch alles in einem grossen zweyffel  
stehet, als hab ich doch nicht wollen unterlassen E. L.

1583. was ich bishero für particularitet bekhomen untertheniglich  
Février. zuzuschicken; daraus E. L. gnungsam werden sehen  
khönnen was sich bishero hatt zugetragen undt worauff  
die sachen beruhen: der Almechtige Gott wolle seine gnad  
darzu verleyhen und die sach zu seiner ehren undt diesen  
betrengten Niderländen besten ausfhüren, wie ich nicht  
zweyffell das ehr thun wirdt, undt ist Gott höchlich zu  
dancken das dis (1) also abgelauffen ist, undt ist gewis  
[beyden] parteyen ein grosz exempell. . . . .

Was die Kölnische sachen ahngehet, will ich allen  
möglichen vleis vorwenden, was in mir ist; hab auch mei-  
nem Vettern Graf Philips darvon geschryben, werde aber  
doch in einem tag odder ettlichen zu ihm reysen, da ich  
dan allen abscheid mitt ihm nehmen werde undt auch  
meinen Herrn Printzen zum ersten darvon advertiren,  
und keinen zweyffel stell i. f. G. gantz wholzufriden  
werd sein das man, uf. i. f. G. erfördern, alle hülff undt  
assistentie i. f. G. zuschicke, daran ich ahn meinem vleis  
nichts will lassen erwinden undt i. f. G. ich uf das ehist  
untertheniglichen zu erkennen geben. . . . . *Datum*  
Campen, den 19<sup>a</sup> Febr. *stylo novo*.

E. L. untertheniger gehorsamer,  
WILHELM LUDWIG, GRAFF ZU NASSAU.

Dem Wolgeb. Hn. Johannem, Graven  
zu Nassau. . . . ., meinen freundtl. lieben  
Herrn Vattern.

---

(1) *dis*: l'évènement d'Anvers.

† LETTRE MCVII.

*Mr. Des Pruneaux au Prince d'Orange. Sur la négociation* 1583.  
*avec Anjou* (MS. P. A. n. 8790). Février.

\* M. Des Pruneaux désapprouvoit, fortement la conduite du Duc, en qui il ne semble jamais avoir eu une confiance illimitée.

Monseigneur, je ne faicts juge que vous si j'ay, en ce qui c'est passé pour effectuer la négociation de laquelle j'estois chargé, oublié aulcunes choses que j'ay pensé y devoir apporter ung bon et seur establissement pour tous, et v. Exc., comme celluy quy y pouvoit le plus, m'avoit tousjours faict espérer que la présance [des Princes]<sup>1</sup> dissiperoict toutes les nues qui s'opposoient à la lumière qui<sup>2</sup> nous devoict donner en ces païs. Mais certes j'ay esté plusieurs fois meu de vous dire qu'il estoit malaisé, y voiant tant d'apparance contraire, que ce ne fust ung empirement à tout l'estat, comme l'on a veu. Sy Dieu nous vouloit tant favoriser que de recognoistre nostre faulte, et par vostre moien et autorité, que je sçay estre assez suffisante pour ce regard, nous puissions amander le passé, je croy que ce seroict un bel ouvraige, parce qu'avenant autrement, je ne puis présager rien de bien : vous priant aussy, Monseigneur, faire donner ordre que ces gentilzhommes François qui sont retenus à Envers, soient mieuls traictez ; vous sçavez comment l'on s'offance de cella, touchant plus à leur maistre qu'à euls ; c'est l'affection que j'ay tousjours eu à vostre service qui m'en faict parler ainsy, vous suppliant très-humblement le prandre de bonne part, comme de celluy qui vous demeurera toute sa vie très humble serviteur. . . . de Termonde, 21 février.

DES PRUNEAUX.

<sup>1</sup> Peut-être du Prince, savoir du Duc d'Anjou.

<sup>2</sup> qu'i (il).

† LETTRE MCVIII.

1583. *Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de Nassau.*  
Fevrier. *Évènement d'Anvers; affaires d'Allemagne (ms. c.).*

\*.\* Le jugement defavorable du Landgrave sur l'Archevêque de Cologne etoit conforme à la verité : « Truxes hielt niet langhe teghen » hebbende al te wichtighe saecken op een swack fundament begust » varende voorts onbesonnen , en gheenen arbeyt , sorgh en hooffd » breken , die dierghelycke wercken steeds aancleven , konnend » verdragen » v. *Reid*, 37. — La dernière partie de la Lettre rapporte à l'intolérance très-inopportune des Ultra-Luthériens.

Wolgeborner lieber Vetter, wir haben Ewer schreiben de dato Buzbach, den 14 dieses, empfangen gelesen.

Nun seindt es zwar wichtige und weitleufftige sachen die einem pillich nichtt treumen, zu geschweigen geschehen soltten, undt tragen zwar mitt dem Hern Prinzen ein treue bruderlichs mittleyden, das ihre L. mit so selzamen wunderlichen Leutten umbgeben ist; hoffen aber, der, so s. E. biszhero in so viel undt mancherley gefahr erhalten, werde dieselbe hinfuro auch schutzen und schirmen. Wir können uns vorwar aus dissen hendeln nichts gutts ersehen, wir legen sie hin wohin wir wollen.

Dann erstlich, das man die Leut zu hülff nimbt Gottes Wort zu vertheidigen, die demselben zu widder und zum höchsten feindt seindt, das kann Gott nicht leiden, und gewint ein bösen ausgang, wie solchs viel exempel und sonderlich das exempel der Machabeer gnugsamb hezeugt. Das man nun sich mitt ihuenn über offenbarthen betrug versöhnen will, könnenn wir abernahl nichtt sehenn wider baur, dem die schlange das kindt erbissenn, und die schlang, deren der baur ein solche schraim in rücken gehauen, bry einander wohnen, oder einander vertrauen.

können; hoffen aber Gott der Herr werde dissen hendeln 1583. ettwo durch der Königin von Engelandt weiszheitt auch Février. guete mittel schicken.

Wir möchtten wol Ewern discurs wissen, wen die Kays. May<sup>t</sup> dahin zu pringen wehr, das sie, *vel ratione superioritatis, vel proprii interesse, vel utriusque simul*, an die Statten begehrenn wurde, sich in ihrer May<sup>t</sup> undt des Reichs händen zu stelleun, bisz zu ausztragk uundt vergleichung der sachen, mitt vertröstung das sie, der Religion halben, in ihren gewiszen unbeträngt, auch derselben *exercitium* behaltten, undt dann auch dass sie ihren freyheiten gemeesz, wie bey zeytten Keyser *Caroli* regirtt werden, ob auch hoffnung wehre das solches die Niederlender annemen, undt sich Franckreichs wiederumb entschlagen soltten.

Was die Cölnische sache betrifft, ist wol zu erbarmen das *tam pulchrae fabellae tam praecox datus fuerit actor*; dann solche grosse sachen lassen sich vorwar so unbedacht-sam, undt ununerbauett nichtt regieren, sondern es gehört mehr zum danz, als ein neu par schue, wie das alte sprichwortt lautet.

Was die Kay. May<sup>t</sup> disser sachen halben an uns geschriben, wir auch derselben hinwider geantwort, solchs habt Ihr in vertrauen hirneben zuempfahe. So paldt als wir gehörrt, das die Nidderländer sich beredden laszen den new reformirte pabsztische Calender anzunemen (1),

---

(1) *anzunemen*: Par résolution du Duc d'Anjou avec les États-Généraux, en décembre 1582: v. *Meteren*, 198. — Le 5 déc. le Landgrave avoit écrit, au sujet de la réformation du calendrier, à l'Électeur de Saxe et à l'Électeur Palatin; ne voulant pas permettre au Pape de changer à son gré les jours de fête de l'Église: l. l.

1583. haben wirsz so paldt vor ein bösz *omen* gehalten; dann  
Février. wehr das gesez in einem puncten annimbt, macht sich  
demselben durchausz underwurffig; darumb gutt wehr  
das die Nidderländische *Theologi* förderlich solche *men-*  
*dam* emendirten.

Wir hören die [Quadelbergenses] *Patres* seyen widder  
von einander, und haben ihr bedencken den dreien Chur-  
fürsten zugeschickt, und wiewoll aller an [Eydstadt]<sup>1</sup> zu-  
gesaggt nichts von den *Sacris Eleosinis* zu vermelden, so  
hatt sich doch einer under ihnen (dan bey Pfaffen, als die  
zuschwazen erzogen, nichts kan verschwiegen pleipen)  
so viel vernemen laszen, das solle beschlossen sein das  
man die Ubiquitet, als zu dissem zank unnötig, und die  
auch aus Gottes Wortt nicht zu beweisen sey, fahren  
lassenn uundt sich darauf nichtt grunden, sondern diesel-  
bige, wie auch ezliche andere *loca Lutheri*, die der hey-  
lige man auszen sonderlichen geist uundt verstandt offen-  
bahrett, uundt uns andern, schlechttten leyen, unerförsch-  
lich, an ein sondern ortt stellen solle, aber der andern  
*Patrum errores* soll man *nominatim, citatis locis* wo sie  
geschriben stehen, auch uff einem *Colloquio*, dahin allein  
diejenigen so das Conckordienbuch unterschrieben, zuer-  
fordern, verworffen und verdammenn; was nun daraus  
wirdt, gibbt die zeitt, *modo ne soresz suo indicio pereat.*<sup>2</sup>

Welchs wir Euch in guettem vertrauen nichtt verhalten  
woltten, uundt seindt Euch mitt gunstiegem willen  
wol gewogen. Datum Cassell, am 22 Februarij Anno 1583.

WILHELM L. zu HESZEN.

Ahn Graff Johann zu Nassaw, beant-  
wortet uf sein schreiben vom 14 Feb.

<sup>1</sup> Eyd stadt comme par serment (?).

<sup>2</sup> « Ego met, meo iudicio, quanti soresz, hodie perii. » *Terenzianus.*

N.º MCVIII.

Points relatifs à la situation du pays après l'événement 1583.  
d'Anvers.

Fevrier

« Cette Note se rapporte aux intelligences entre les Réformes de France et ceux des Pays-Bas Mornay et ceux d'entre les Protestants qui n'appartenoient pas au parti des Politiques, n'estoient guères portés à pallier la faute et le crime qu'Anjou venoit de commettre. Selon eux « en ce qu'il a commis à Anvers et à l'endroit des Pays-Bas, il s'est totalement retranche de la communication avec ceulx de la religion et oblige au parti contraire, pour estre doresnavant le bras droiet du Pape : » *Mém. de Mornay*, II. p. 275. « Il s'est obligé à haïr et à ruyner tous ceulx de la religion : » *l. l.* 237. — Ils avoient beaucoup de confiance dans le Roi de Navarre, et celui-ci estoit très-disposé à se mêler des affaires des Pays-Bas. Dans l'Instruction secrète donnée par lui « au sieur Caluart, s'en retournant trouver le Prince d'Orange après le fait d'Anvers, » datée du 14 févr., on lit : « En cas que les Estats jugent nécessaire de renouer avec Monseigneur, nonobstant ce qui s'est passé, . . . et si les Estats peuvent faire trouver bon à Monseigneur que le Roy de Navarre, pour plus grande ascurance, leur soit donne pour regent et lieutenant général, il acceptera volontiers ceste charge, pour le zele et affection qu'il a à leur conservation et defense : » *l. l.* 227.

Si il a esté licite, asçavoir de traicter avec son Altèze.

Il ne semble pas avoir esté loisible, et ores qu'il eust esté, le seroit maintenant, ny loisible, ny expédient.

Si l'on voit que, ne traictant avec un tel, asçavoir le Roy d'Anjou, il faille se reconcilier avec le Roy d'Espagne? A pres la renonciation, asçavoir d'iceluy Roy d'Espagne, n'est loisible, ny honorable, ny expédient.



1583. Si le Duc d'Anjou est décheu de son droict que pour-  
Février. roit prétendre au païs, à cause du desseing comis le 17 de  
Janvier?

Attendu que le contract a porté ceste condition expresse,  
il ne se peut doubter qu'i ne soit décheu.

Si l'on pourroit traicter, asçavoir avec son Altèze, en  
cas qu'il constitue pour Lieutenant quelque Prince faisant  
profession de la religion, comme le Roy de Navarre et  
Prince de Condé.

Or<sup>1</sup> qui se peult licitement traicter, n'y a apparence qu'il  
y veille entendre, mais bien se pourra metre en avant pour  
sonder le fond de son coeur et le rendre descouvert à  
ceux qui en doutent encores.

L'on priera de vouloir remarquer les fautes, asçavoir  
comises par les provinces du Païs-Bas en l'administration  
de l'Estat.

Les fautes principales ont esté remarquées, tant en ce  
qui concerne le traicté avec S. A., que le peu de soing  
qu'on a eu à en faire bien entretenir les articles.

S'il ne seroit bon qu'il y eut personnage, asçavoir chez  
les potentas et princes faisans profession de l'Évangile,  
pour tenir tousjours bonne et assurée correspondance  
avec ceux du païs?

Pour le moins, en attendant que cela se puisse faire sans  
jalousie, il est nécessaire d'entretenir estroicte correspon-  
dance par lettres ensemble.

<sup>1</sup> Ores. (quique).

**Demander toutes les ouvertures qu'on pourra proposer 1583.**  
**pour faire qu'il y ait une plus estroicte correspondance Février.**  
**et union.**

Par la négociation qui a esté conclue au Synode, 'jettera les fondemens de ceste union et réconciliation entre les Princes, qui est nécessaire pour le restablissement des affaires du Pays-Bas et conjunction de toutes les Églises. La négociation qui a esté conclue est : que le Roy de Navarre joint ses confédérés avec les Églises de France, députeront certains personnages vers les Princes protestants de Alemagne, afin de procurer que ceste dissension, touchant le poinct de la Cène (1), puisse estre apaisée, ou bien pour le moins les crieries et les escrits des uns à l'encontre des aultres, mis bas.

**Demander quel a esté l'advis des E.<sup>s</sup> en la réception de son Altèze.**

La pluspart consentent à ce qui est dict au premier article.

Il a esté demandé comme les ministres se devroient comporter sur la chaire, en parlant du Duc et des altérations advenues par son desseing ; sur quoy a esté respondu ce qui s'ensuit : « Et quant aux ministres on est d'advis » qu'ils remonstrent modestement le debvoir de conscience » aux magistrats et principaulx des villes, sans en parler

---

(1) *Cène*. « Ung obstacle pourroit s'entrejetter en ceste négociation » de Ligue (entre les Protestants de France, d'Angleterre, et d'Alemagne), à sçavoir, le différend qui est entre nos confessions sur le » poinct de la Cène : » *Mèm. de Mornay*, II. 281.

<sup>1</sup> Apparemment on a été omis.

<sup>2</sup> Églises.

1583. »publiquement en chaire, pour ne sembler tendre à sédi-  
Février. »tion, comme telles matières sont subjects à calomnie.»

De demander le moyen d'une bonne correspondance.  
Nous y pourvoirons par la voye de Paris.

L'on s'enquérera de l'estat de la France.

Cela gist en plusieurs particularités qui ont esté discou-  
rues au Synode, lesquelles pour le présent ne sont encores  
decouvertes.

---

Le 7 mars le Duc d'Anjou écrit de Termonde aux Etats-Généraux:  
«Comme nous avons trouvé par le passé en tous nos articles et traic-  
»tez quelque chose quy a empesché les effectz, j'ay voulu ce coup me  
»lascher de sorte que, me réduisant à une seule ville (1) pour ma  
»demeure et parachever le traicté, je vous fisse cognoistre quelle est  
»mon inclination au bien et conservation de ces pays et du bien pu-  
»blicq; vous priant que de vostre part il n'y soit plus rien adjousté  
»en quoy nous puissions estre arrestés et la résolution de cest affaire  
»différée; aiant trouvé très bon que partie de Mess<sup>rs</sup> les Députés s'en  
»allassent pour vous esclaircir entièrement de mon intention, vous  
»priant de ne tenir les choses en longueur et que demain je puisse  
»avoir de voz nouvelles» († ms. roy.). — L'accord provisoire fut  
publié à Anvers, le 2 avril.

---

### LETTRE MCIX.

*J. Fontanus au Comte Jean de Nassau. Disputes religieu-  
ses: il l'engage à continuer ses bons offices dans l'affaire  
de Cologne.*

---

Gott mit unsz! Hoch-und wolgeborner Graffe, gnediger  
Her. Ich dancke zum ersten den Vatter unsers H. *Jesu Christi*

---

(1) ville. »Syne II. soude sich gaerne vernoegen met syn woon-  
»plactse te verkiesen in de stede van Mechelen:» *Bor*, II. 355<sup>a</sup>.

das Er E. G. bisanhero in diesem leben erhalten , und also 1583. mit seinen H. Geist erleuchtet das dieselbige auch dem Mars. Churf. zu Cöllen das rechte fundament der selichkeit haben können offenbaren , und i. Churf. Gn. also durch Gottes segen in das hertz gepflanzt das dieselbige nunmehr mit leib und sele sich dem Almechtigen durch *Christum* haben ergeben , und alles was sy in dieser werelt haben , gedenc-ken drüber zu wagen. Wan E. G. nichts mehr in diesem leben hetten zu wege gebracht dan dis fürtreflich heilich werck und was davon dependirt, so ist solches materien genuchsam E. G., und durch dieselbige dem gantzen Hause Nassauwen, einen römlichen und unsterblichen namen zu machen. Ich geschweige hie das E. G. landt undt leudt, gelt und gutt, leib und bludt, bei diesen Niederländen aufgesetzt, den Gelderschen die ware religion bracht, die Union diesen provinzen gemacht (sonder welche sy, vernunft nach, lange zu boden gangen weren), und dannoch nichts dan schaden noch zur zeit zu recompens erlanget haben. Solches können nun die frommen und getreuwen erkennen und es gereuet sy von hertzen.

Nun, gnediger Her, damit es nicht scheine als wolte E. G. ich schmeicheln und in 's angesicht preisen, vermane und bitte auch dieselbige ich zum aller ernstlichsten das E. G. mit dem Hertoge *Casimiro* und anderen Herren welche die ware religion verstehen, in gegenwertigen händel wollen zusehen das, wanner nun lang genuch gekriget worden (darzu doch der liebe Gott seinen segen erstrecken will), dan nicht der leidige *Ubiquitismus* (1) oder andere menschen treumen, sondern unsere ware religion eingefürt

---

(1) *Ubiquitismus* : voyez p. 166.

1583. werde. *Item*, das kein *Solomonis* reich, da neben Gottes Mars. Kirchen auch des teufels Kirch zugelassen, und Salomo entlich neben andere ursachen auch darumb von Gott verlassen wart, angestellt werde; und damit solches verhuttet werde, were gut das bei zeiten etlige fürneme *theologi* gemelten Churf. beigefüget, auch hin- und wieder im lande gude predicanten ingestellt wurden. Darzu hatten ire Churf. G. ettlicher massen stoff, wanner sy die predicanten, so in dem Stift Cöllen geboren sein, ausz anderen länder in ir Vatterlandt liszen beruffen; als da sein Doctor *Jacobus Kimedonzius* (1) *Kempensis*, zu Gendt predicant; *Hubertus Sturmius* von Münstereifel, *professor theologiae* zu Leiden (2); *Johannes Hall Coloniensis*, predicant zu Amstersterdam, und andere werden noch andere kennen. Und im val ire Churf. G. noch bei E. G. were, deuchte mich raethsam sein das E. L. mit ir hievon communicirten. Mein Gott! wie gern sege' ich die gude sach gefurdert! — Ich bin schir dot gewesen, aber Godt hatt mir das leben widerumb ausz genaden geschenckt, und hoffe nicht das mich Gott hinweck nemen werde, ich habe dan gesehen das man den antichristen zu Romem heimgesucht und sein Reich allenthalben geschwecht hatt.

Die hisige länder betreffendt, davon schreibe ich nicht, weil mir bewust das *Reidanus* dasselbig gethan.

G. H., nun ist die zeit fürhänden da das II. *Evangelium* promoviret werden kan. Bidde nochmalen E. G. diesel-

---

(1) *Aimedonzius*: plus tard Pasteur à Middelbourg et President du Synode National en 1586.

(2) *Leiden*. depuis 1579 jusqu'en 1584; il retourna en Allemagne.

\* 222 (Hollandois).

bige wollen keinen fleis sparen, als E. G. auch nicht 1583.  
thun. . . . . Mars.

Der landtag ist hie zu Arnhem den 4<sup>ten</sup> hujus angeschla-  
gen; was er fur einen ausganck gewinnen werde, ist noch  
verborgen. Sal unsz etwas gudes wiederfaren, das mus  
von oben herab kommen.

G. H. und Hochgeborner Graff, ich bevele E. G. sampt  
deren Ehemal, meine gn. f. die Pfaltzgravinne, in gene-  
digen schutz des Almechtigen. Datum, in grosser eil, zu  
Arnhem, A° 1583, den 8 Martii, stylo veteri

E. G. gantz dinstwilliger

JOHANNES FONSANUS.

Den Hoch- und wolgebornen Herren Jo-  
han Graven zu Nassau . . . . Dillenburg.

#### LETTRE MCX.

Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Guillaume de  
Hesse. Con fiance en Dieu (ms. c.).

Durchleuchtiger hochgeborner Furst, E. F. G. seien  
meine gehorsame willige dienst allezeit zuvor. Gnediger  
herr, e. f. g. schreiben den 10 dieses datirt hab ich gestern  
abends empfangen, und nit allein derselben gnedige be-  
geren den herrn Printzen belangendt, sondern auch was  
Sie ahn Hertzog von Wirtenburgh geschrieben, daraus  
verstanden.

Soviel nuhn den herrn Printzen betrifft, ist gleichwohl  
nit ohne dasz solchs geschrey (1) länger dan fur 14 tagen zu  
Marpurgk gewesen; ich habe es aber fur ein passen' zeitung

(1) geschrey. Il s'agit probablement des efforts du Prince pour  
opter une réconciliation avec Anjou.  
1 pfallen.

1583. gehalten, und allen umbstenden nach wedder vermuten  
Mars. noch glauben können, wie ichs dan auch noch nit thun  
kan; es sei dan dasz Gott der Her die Nidderland mit  
blindhait schlagen und denselben den gahr ausz machen  
wölle, inmassen es sich den leider mehr als zuviel mit  
Deutschland ahnsehen lest.

Dasz man dem Bapst nuhn widerumb im Reich soviel  
gewalts gestattet und zulest, und die grosse herrn nit  
mehr inn sachen thun, sondern so kleinmütig leider  
seind, ist wolh zu beklagen und zu erbarmen, aber doch  
sich nit zu verwundern, noch dafür sich zu entsetzen, dan  
es je und alwegen so gewesen, und Gott der Herr selten  
seine Kirche, wunder und werck durch die gewaltige und  
weise dieser welt vortgepflantzt und ausgericht hatt;  
grosse macht und krafft, roszt und wagen, wie der 33<sup>e</sup>  
Psalm sagt, helffen noch retten nicht, sondern des Herren  
aug siehet uff die so In fürchten und auff Seine gute  
trachten, und der 146<sup>e</sup> Psalm, verlast euch nit uf fursten,  
denn sie sind menschen, die können ja nit helffen: wohl  
dem des hulff der Gott Jacobs ist, des hofnung uff dem  
Hern seinen Gott stehet. *Jerem. 17:* verflucht ist der sich uf  
menschen verlest und helt fleisch für seinen arm, und  
haben sich fürwahr solche herrn fürzusehen dasz es ihnen  
nit gehe wie Mardochai der Ester im 4 cap. drawet; wo  
du wirst zu diesser zeit schweigen, und wie der 20<sup>e</sup> Psalm,  
[inne] verlassen uff wegen und roszt, wir aber dencken ahn  
dem namen des Herrn unsers Gotts; sie sindt niederge-  
stürzt und gefallen, wir aber stehen ufgericht. *In summa*  
es ist, wie Assa rieff: Herr, bey Dir khein untterscheid zu  
helffen under vielen oder da khein krafft ist, wie dan  
dasselb 14 cap. im 2 buch der Kronick und die folgende

zwey voller solchen und dergleichen drosts ist, und man 1583.  
dergleichen exempel auch zu unsere zeitten etlich viel, Mars.  
und sonderlich in den Nidderlanden und ahn dem herrn  
Printzen, erfahren hatt, ja E. f. gn. selbstn ahn sich und  
ihrem herr vatter. Hoff derselben e. f. g., als ein christ-  
licher loblicher fürst, werden nit allein für sich selbstn in  
diessen sachen, unahngesehen wie beschwerlich und für  
der vernunft unmöglich sichs damit ahnsehen lest, ge-  
drost bleiben, sondern gleich dem Matathia der Macha-  
beër vatter, andere Chur- und fürsten dahien vermanen dasz  
sie bedencken wollen was jeder zeit geschehen und wie  
alwegen die erhalten werden die uff Gott vertrauet. Gott  
der Herr ist mechtig und weise gnug Seiner sachen zu  
helffen, darzu auch wahrhafftig und gutthaltig, wir sol-  
len Ime khein *modum neque temporis neque personarum*  
noch sonstn vorschreiben wan, durch wen, oder wie Er  
helffen wolle: wan die sache nur gerecht und ufriichtig ist,  
und wir Ihnen suchen und mit Ime seind und blieben, so  
wird Er sich auch finden lassen und mit unsz sein: darumb  
wir billich altzeit gedrost sein sollen und unsere hende nit  
abthun, dan unsere werck altzeit ihren lohn haben wer-  
den. Ehe Maria mit ihrem kindt gelassen solte werden,  
musten die weisen ausz morgenlaude ihr schetze zubrin-  
gen. Eine arme widwe muste Eliam ernehren und die  
fressige raben ihme speise zufüren. . . . Datum Dillen-  
burch, in eill, den 14 Martii A<sup>o</sup> 83.

E. f. g. dienstwilliger  
JOHANN GRAFF ZU NASSAW.

Den durchl. hochg. fürsten Herrn  
Wilhelmen Landgraven zur Hessen.



LETTRE MCXI.

1583. *Le Cardinal de Granvelle à M. de Bellefontaine. Affaires  
Avril. des Pays-Bas* (ms. B. B. II. p. 349).

. . . . . J'ay veu l'advis (1) que le Prince d'Oranges a  
donné aux rebelles, depuis cest accident advenu, malheu-  
reux tel qu'il est et cherchant de les abuser de nouveau  
et de rédiger le Duc d'Alançon en telz termes, qu'il en  
puisse joyr, comme de l'Archiduc Mathias, car il veut  
tirer la garnison françoise de toutes les villes et déchasser  
les François qu'ont servy de conseil audit d'Alançon, luy  
défendant l'entrée d'Anvers et qu'il voise<sup>1</sup> vivre à Bruxel-  
les, et l'on offre de luy donner permission de tenir 600  
Suisses; l'on luy veut davantage former Conseil de gens  
du pays, par l'advis desquelz il se debvra conduyre, et  
de ce Conseil sera chief et maistre ledit d'Oranges, par où  
le Duc d'Anjou sera un Roy de cartes; aultres dient  
qu'il se soit accordé avec le Prince de Parme, et nous  
actendons ce que portera le boiteux. (2) Il y a long temps  
que j'ay tousjours pensé que les François et les Flamans  
ne draperoient<sup>2</sup> pas longuement ensemble, et vous voyez  
ce qu'en est advenu, que nous peult donner conjecture  
pour penser que vraysemblablement leur accord (s'ilz sont  
ralliez de nouveaul) ne durera pas longuement: la diffi-  
dence est grande, et très-grand le nombre des François  
mortz, tant tuez que noyez et consumez de famine, que

(1) l'advis: voyez p. 149.

(2) le boiteux. Allusion peut-être au vers d'Horace :

*Baro antecedentem aelestum*

*deservit pede Poena claud.*

<sup>2</sup> sienne

<sup>1</sup> s'accorderoient.

donnera mauvaise amorce à aultres, et *chi offende non par-* 1583.  
*dona*, ilz ne se fieront jamais l'ung de l'autre ; mais Oran- Avril.  
ges se voyant habandonné, perdant l'appuy de France,  
a procuré la réconciliation, et la Royne-mère et la Royne  
d'Angleterre auront aydé à icelle, s'il en est quelque chose,  
et aussi un ambassadeur du Roy de France, envoyé de-  
vers les rebelles, pour excuser son frère et ayder à le  
remettre sur pied, mais il me semble qu'il l'a assis sur une  
boule, pour pouvoir facilement après chanceler (1) . . .  
3 avril 1583.

---

† LETTRE MCXII.

*Lè Comte Jean de Nassau à l'Archevêque de Trèves. On  
soupçonne celui-ci d'être contraire à l'Archevêque de  
Cologne.*

---

Hochwirdigster Churfürst . . . derselben soll ich  
hirmit underthenigster wohlmeinung nicht verhalten das

---

(1) *chanceler*. Granvelle désiroit fort que l'intervention de Phi-  
lippe II, offensé par Anjou, vint déterminer sa chute : peu de jours  
auparavant (23 mars) il écrit à M. de Bellefontaine : « Je ne vois,  
» comme je l'ay dit souvent, aultre meilleur moyen que une gaillarde  
» diversion, et il y ha bon moyen, comme j'espère, pour à peu de  
» fraiz la faire telle, quelle [cuyroit]<sup>1</sup>. Il est apparent que tant de no-  
» blesse morte en si peu de temps engendrera particulières dissensions,  
» qu'en pourroient bien susciter des publicques. Le grand bruyt qu'ilz  
» ont fait a esté, comme je tiens, pour secourir Alançon, craingnans  
» de le perdre et peult estre pour craincte, que n'en faisant ceste  
» démonstration, son frère aye crainct que, eschappant, qu'il ne s'en  
» resentit et mesmes qu'il ne doibt ignorer, s'il est homme, qu'y  
» l'ha mis et pourquoy en ce brouilliz ; ilz ont de l'oeuvre en leur  
» quenouille » († ms. n. b. II. p. 344).

<sup>1</sup> duyroit (?), seroit suffisante.

1583. ich kurtzverrückter zeit nhun etlichmahl vernommen  
Avril. welchergestalt E. Churf. G. hin und wieder bei vielen  
Evangelischen Stenden beschuldiget und dafür ahngeben  
werden als das sie mit dem Bapst und etlichen Cardinäle  
gegen den Churfürsten von Cöllen und andere Evangeli-  
sche Stende grosze verstendtnus haben und zum hefftig-  
sten handeln sollen. Wiewohl nhun das nichts newes,  
sondern fast der gemein brauch und lauff ist das, so wohl  
hohes als auch nidern standtspersohnen, leiden mueszen  
das ihnen allerlei nachgeredt und zugemeszen wirdt,  
jedoch dieweil etliche sich sollten vernehmen lassen das  
man hiervon gewiszen grundt, advis und nachrichtung  
habe, und derwegen soviel damehr zu besorgen ein sol-  
ches E. Churf. G. zu allerhandt verdacht, widerwillen  
und misztrawen gereichen, mir aber insonderheit bei dero-  
selben zu ungnaden gerathen möchte, da ich solche oder  
andere dergleichen wiederwertige reden gehört und E.  
Churf. G. verschwiegen hette, so hab ich, ungeachtet ob es  
mir schon in vielerlei wege nicht unbillich bedencklich  
gewesen, E. Churf. G. ein solches unangezeigt nicht las-  
sen können oder mögen. . . . Datum Dillenberg, am 5<sup>ten</sup>  
*Aprilis A° 83.*

JOHAN GRAVE ZU NASSAW.

*Post schedulam* . . . Es stehet zu besorgen das des  
Thumbcapitels geschwindekeit solche geste<sup>1</sup> ins Reich  
bringen werde, welche so wohl ihnen als auch allen be-  
nachbarten noch viel unruhe und verlustens machen  
möchte.

Ahn Churfürsten von Trier.

<sup>1</sup> gist (*levain*).

† LETTRE MCXIII.

*Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isembourg. 1583.*

*Il l'exhorte à se désister de son entreprise contre l'Électeur de Cologne. Avril.*

---

\*.\* Le Comte Salentin, ci-devant Archevêque de Cologne, alloit se mettre au service du Chapitre contre Truchsess : «Salentius in urbem venit et collegii concordibus suffragiis Imperator deligitur : » *Thuan. Hist. IV. 653<sup>d</sup>*. — Ses confidents, lorsqu'il étoit encore Prélat, n'avoient pas eu tort de dire : «es steckt ein krigsman in ihme» (ci-dessus IV. 338). — Le ton âpre et mordant de la Lettre est suffisamment justifié par le caractère et la conduite d'un homme disposé à changer de parti d'après les calculs de l'intérêt ou de la passion.

---

Mein willige dienst sein E. L. alzeit zuvor, wolgeborner freundlicher lieber Herr und Vetter. E. L. credentz-schrift, sampt derer Ihren abgeordneten zugestelter Instruction, hab ich empfangen, verlesen, den inhalt derselben zimlicher maszen verstanden, und aber den *stylum* gleichwol fast ungleich, und die instruction also befunden das es anderen leichtlich allerley nachdenckens und vielleicht auch solche gedancken erregen möchte, als ob E. L., dieweill sie mehr an mich dan andere meines gleichen schreiben, mir entweder mehr oder weniger als ihnen guts zutrawen, oder sonsten hierin etwas besonders suchten; weill aber, nach der lehr *Pauli*, die lieb nicht argwöhnig sein soll, und ich 's anderst nicht dan das es von E. L. wolgemeint und ausz guttem vertrawen und einem ufrichtigen teutschen gemueth herkomme, verstehe, will ich daszelb also auch im besten ufnehmen und zu E. L. mich versehen, gleich wie es hinwieder von mir guthertzig gemeint und ich anderst nicht gewohnet dan rundt und frey, sonderlich mit vertraweten freunden, zu han-

1583. dlen, ich werde deszfals auch ungefahret sein und blei-  
Avril. ben.

Weisz derhalben E. L. anfenglich nicht zu verhalten das ich fürwahr sehr ungern vernommen das dieselbe nicht allein in angeregter Instruction, sondern auch sonst hin und wieder meinen gnedigsten Herr den Churfürsten von Cöln (ungeacht das ire Churf. G. gleichwoll noch nicht gnugsam gehöret und dieselbe sich jederzeit zu rechtmessiger erkandtnus irer Key. Ma', wie auch Churfürsten und allgemeiner Stende des Reichs erpotten und noch erpie-then) also hart und schmehelich beschuldigen und angreifen; wolt E. L. gönnen und trewlich rathen das Sie sich eines solchen enthielten, dan das glück rundt und deszelben ausgang zweifelhaftig, ja uff groszen gewalt und menschliche anschlege nimmermehr zu bawen ist.

Ich, als ein Cölnischer Vasall und Lehenman, so, vermöge meiner pflicht, ihrer Churf. G. schaden zu wahrnen und dero bestes, nach euszerstem vermögen, zu befürdern schuldig bin, kan, noch soll (wie E. L., als der hochverständige, zu erachtten) ihren Churf. G. dieses unangezeigt nicht laszen, und mögen E. L. gewiszlich dafür halten das ire Churf. G. nicht allein unerschrocken und im werck seindt sich dieser und anderer hochbeschwerlicher ufflagen dermaszen nach gebür gegen jederman öffentlich zu verantworten, das sie mit guttem gewissen und ehren für Gott und allen Christliebenden damit zu bestehen und ihre unschuldt gnugsam an tag zu bringen verhoffen; sondern es werden auch die Evangelische Stende (dieweill es mehr derselben und ein gemein werck, dan irer Churf. G. privat sach ist und sie ohne ihrer, der Stende, vorwissen und rath hinführo nichts zu handlen gedencken) sol-

che injuriën und schmachreden weder uff viel hochged. 1583.  
Churfürsten, noch viel weniger auff ihnen nicht liegen las- Avril.  
zen, inmaszen sie dan dieselbe zum theill albereith bey  
der Key. Mat. und andern mit solchem bestandt und gut-  
ten grundt wiederlegt und noch vielleicht in kurtzem fer-  
ner dermaszen ausführen, vertheidigen und gnugsam be-  
scheinen werden, das E. L. und alle Christliebende, der  
billigkeit nache, darmit zufrieden sein, und, wan Sie den  
dingen recht nachdencken, die sachen viel anderst, als Sie  
noch zur zeit vermeinen und sich etwan einbilden laszen,  
geschaffen befinden werden; darumb dan nochmals mein  
trewer rath das E. L. in diesen sachen etwas mehr an sich  
halten und gemach thun wollen, sinthemahl man leichtlich  
den karren verführen kan und es etwan in kurzen, über-  
zuversicht, ein andere meinung und gelegenheit hiermit  
gewinnen möchte.

Gleichfals wolt E. L. ich auch wol wünschen das Sie sich  
der angezogenen Commission hetten<sup>1</sup>entschlagen und bei  
derne durch dero abgesandten hiebevord<sup>2</sup> gethanen<sup>3</sup> erbie-  
then geblieben were, in erwegung das es E. L. furwahr  
nicht vortreglich sein wirdt, sondern Sie gewiszlich dahero  
in die lengde mehr schimpff, schadens und rewens, als  
grossen ruhm, nutzen und dancks zu gewartten. Dan  
was von des Capittels Commission und deszelben itzigen  
geschwinden handlungen (welche ausz ettlicher privat  
afferten, wieder die gebuer, ergelien und getrieben wer-  
den) vernunftige leuthe judiciren, und wie sich dieselbe  
endlich wollen verantwortten laszen, solchs werden E. L.  
mit der zeit erfahren. Darneben mag E. L. ich auch ver-  
trewlichen nicht pergen das es so heimlich nicht ist, son-  
dern man hin und wieder wol weisz was es für ein gestalt

1583. mit der Key. Commission hatt, und das E. L. sich, ehe Avril. und zuvor die Key. Ma' ichtes darvon gewust, derselben berühmet, auch sonstn ihrer Key. Ma' nahmen und dero Commissariën, ohne vorwissen irer Ma' und überhabenden bevelch, in dieser sachen zu Irem vortheill zu gebrauchen understanden; *item* was sonstn zu Andernach und andern örthen mehr für *consilia* und anschlege gewesen, ja diejenige von diesem werck und sonderlich E. L. persohn judiciren und sich vernehmen laszen, denen es am wenigsten zu trawen; derwegen Sie dan wohl zu bedencken und zuzusehen das es derselben in diesem handell nicht eben also ergehe wie es E. L. mit dem Herzog von Alba (1) und den Spaniern begegnet, und Sie nicht etwan zuletzt, wan man E. L. nicht mehr bedarff, zwischen zweien stülen nidersizen lasz. Und mögen 's E. L. gewisslich dafür halten das von dero gethanen erbiethen und vorschlägen an dem Keys. hoff und andern örthen sehr ungleich, und dermaszen nicht wie etwan E. L. vermeinen, alzeit geredt und judicirt worden.

So haben E. L. auch vernünfftig zu ermeszen, wan für das gemein Capittel und die gantze landtschafft gelangen soltt, welcher gestaltdt sie bey der Key. Ma' und sonstn durch E. L. geehret, gerühmet und recommandirt worden, auch was dieselbe sonstn für an- und vorschlege gegeben, und welchermaszen Sie (2) dem alten S. Peter das wort gethan und sein grosz vermögen angezogen, das sie darab ein schlechtes gefallens haben und E. L. des-

---

(1) *Alba*. Salentin, ayant fourni des troupes au Duc d'Albe, avoit fini par se quereller avec lui (IV. 204).

(2) *Sic*: voyez par ex. T. IV. p. 343.

zen wenig dancks wissen würden. Wan ich dan E. L. vor- 1583.  
nehmen (ungeachtet wie gutherzig und wohl Sie es, ohne April.  
zweifel, meinen) bei mir anderst nicht finden noch ermes-  
sen kan, dan das es nicht allein dem ganzen Stifft Cöln zu  
höchster beschwer und nachtheill gereichen musz, son-  
dern das es auch mehr zu hinderung der reinen lehr göt-  
lichen worts, zu einföhrung groszen misztrawens und ver-  
bitterung zwischen beiderseits religionsverwandten, und  
also zu zerrüttung und umbstoszung gemeinen friedens  
gerichtet ist, dan das dahero ichtes zu vermuthen oder zu  
hoffen seye, als kan ich daselbig so wenig als auch andere  
Evangelische Stende und alle Christen und Vatterlandslieb-  
habende leuthe approbiren und mir gefallen laszen, noch  
dazu gluck oder heyll wünschen, sondern will viel lieber  
E. L. hiernit gutherziger wohlmeinung gantz trewlich und  
vöterlich darvon abgemahnet, und so wohl für Ihrem selbst  
eigenen, als auch dem gemeinen unheyl (welchs ausz die-  
sem werck und fürhabender unchristlicher verfolgung endt-  
lich entspringen musz), verwahrnet und, so viel an mir  
ist, hiervon abzustehen zum vleiszigsten gebetten haben.

Die ursachen aber umb welcher willen ich E. L. intent  
und itzige handlung nicht loben oder pfliehen, noch den-  
selben beifall thun kan, *in specie* vermöge dero begerens  
schriftlich zu überschicken, solches kan diszmahls, von  
wegen kurtze der zeit, nicht geschehen; zudem so ist von  
solchen und dergleichen hochwichtigen sachen welche  
Gottes ehre, das Vatterlandt und nicht allein unsere alge-  
meine zeitliche wolfahrt, sondern auch ewiges heyll und  
seligkeit belangen, beszer mündlich und gegenwertig, da  
man beiderlei bedencken anhören und einer dem andern  
sein gemuth nach notturfft ercleren kan, zu communici-



1583. ren, dan das man hiervon viel über feldt schreiben und  
Avril. grosz libell machen sollte; über das so können E. L. dieses  
von andern mehr verstendigen beszer als wir vernehmen,  
und da Sie nuhn unserm gegenbericht, sowohl als den  
wiedertheill gnugsam und nottürfftig (wie dan solches an  
sich selbst wol billich were) anhören wolte und uf Gottes  
Wort, die nattürliche pilligkeit und itzige beschwerliche  
zeit und leuffte recht sehen und daselb der gebuer mit  
ernst zu gemüth führen und bedencken, solten Sie baldt  
soviel befinden, wofern Sie auch Got den Herrn darneben  
von herzen umb Seinen Geyst und Genade anrufen werden,  
das ich und andere die E. L. von irem vornehmen abra-  
then, es so wohl mit E. L. als auch sonst dem gemeinen  
werck anderst nicht dan christlich, trewlich und wol ge-  
meint und noch meinen.

Was dan endlich belangen thut das E. L. in verrichtung  
obangeregter commission und dergleichen sachen sich in  
dero Stam, Grave- und Herrschafft Isenburg, landen,  
leuthen und guetern keines unheils, schimpfs, spots oder  
wiederwertiges zu mir oder den meinen keines wegs mit  
nichten versehen wollen, wie auch zu E. L. persohn ich  
gleichfals in meinen gebiethen mich unzweifentlich zu  
getrösten; da thue derselben nachparlichen erpiethen ich  
mich zum vleiszigsten bedancken, der zuversicht, weill ich  
mich gegen E. L. hiebevorn so mündlich, als auch schrift-  
lich, zu mehrmahlen ercleret, und ich deszelben gemüths  
und voriger meinung noch bin, Sie werden auch darmit  
zufrieden sein und deszhalben desto weniger zweifell in  
mich sezen, und solches soviel damehr dieweill Sie mich  
nuhn etliche jahr hero gnugsam erkennet und im werck  
und mit der that vernommen haben das wo derselben ich,

auszerhalb unserer wahren Evangelischen religions · und 1583.  
vatterlands sachen, mit gewissen und ehren dienen und zu Avril.  
gefallen sein können, ich solchs nicht allein ungesparts  
vleisches jederzeit willig und gern gethan, sondern auch zu  
unruhe und unfrieden, so lang ich deszen überhaben sein  
können oder mögen, keinen lusten oder neigung gehabt,  
viel weniger aber mich jamals für ein kriegsman oder [bol-  
ger] auszugeben, oder ohne rechtmeszige ursach jemandt  
zu beleydigen begert, sondern vielmehr jederzeit von  
herzen gewünschett und dahin gearbeitet wie das vatter-  
land, unsere Christliche religion und religionsverwandten,  
samt mir und den meinen, in ruhe und frieden erhalten  
und alles misztrawen, trennung und beschwerliche weitte-  
rung, soviel immer möglich, möchte vorkommen werden;  
wie ich dan auch daselbige, meines theils euszersten ver-  
mögen, nochmalen zu thun geneigt und mit meniglich,  
wo es stadt haben mag, in gutten willen und nachbar-  
schafft zu sitzen, zum höchsten begere. Da aber, über alle  
zuversicht und hoffnung, gegen unser geliebtes Vatterlandt  
oder unsere Christliche religion und derselben beken-  
ner, wie auch gegen meine lehenherren, mich und die  
meine oder meine benachbarte Herrn und freunde und  
bevorab die einigungs verwandte Graven einiger unpilliger  
gewaldt, frevel oder muthwill solte geübet und fürgenom-  
men werden, so haben E. L., als der verstendige, zu  
erachtten das ich *pro aris et focis, pro lege et grege* zu streit-  
ten mich und die meine, vermöge götlichen Worts und  
aller pilligkeitt, nach euszerstem vermögen zu defendiren,  
zu schützen und zu schirmen, oder in nothfellen meine  
lehnnherrn, verwanden, benachbartten und denen ich  
mit pflichten zugethan, die handt zu biethen schuldig, und

1583. (unangesehen alles undancks und gefahr, oder wie gering  
Avril. die mittell gegen des feinds groszen gewalt sich ansehen las-  
zen) mein euszerts darbey uffzusezen, und Got dem Herrn  
das übrig und den ausgang zu bevehlen und in Deszen  
willen mich zu übergeben; wie ich dan auch in gleichem,  
da ich von jemants ausgefordert würde und [anspruch]',  
nichts erlaszen werden wolte, es were in feinds landen  
oder anderszwo, wie einem ehrliebenden Graven gebürett,  
zu erscheinen und zu erzeigen unerschrocken. Wolte  
E. L., weil Sie es, so schrifftlich als auch durch dero Ge-  
sanden mündlich begert, guter meinung nicht verhalten,  
der zuversicht (dieweill Sie mich kennen und wissen das  
ich kein gelerter, sondern ein Westerwaller (1) bin) Sie wer-  
den's also von mir im besten ufnehmen und diese trewher-  
zige erinnerung gleichwoll nicht allerdings verachten und  
in windt schlagen. Da ich sousten, auszerhalb obberürten  
fellen, E. L. zu dinen weist, wollen Sie mich nicht spa-  
ren, sondern das vertrauen gewiszlich zu mir haben, wo  
ich daselb ohne nachtheill meines gewizens und ehren  
thun kann, das ich's jederzeit willig und gern thun wolte.  
*Datum Dillenburg, den 7<sup>ten</sup> Aprilis A<sup>o</sup> 1583.*

JOHAN GRAVE ZU NASSAW CATZENELNBOGEN.

An Grave Salentin von Isenburg.

<sup>2</sup> Wolgeb. Fürst, lieber Herr und Vetter; dieweill ich's  
anderst nicht verstehen kan dan das E. L. sich zu mir alles  
guten versehen, so habe ich mir desto weniger bedenckens

---

(1) *Westerwaller*: II. 26.

<sup>1</sup> ausgesprochen.

<sup>2</sup> *Ce Postscriptum, où les locutions familières et proverbiales abondent, étoit  
remment autographe.*

gemacht so freimütig an dieselbe zu schreiben, Sie für 1583. schaden zu wahren und zu Irem besten und der pilligkeit Avril. zu vermahnen. Ich kan sonderlich gegen vertrawete freunde kein [gebreng] noch *beso los manos*<sup>1</sup> machen.

E. L. haben fürwahr, wo nicht mehr, doch weniger nicht dan ich und meines gleichen Irer schantzs wahr zu nehmen und sich woll zu bedencken und fürzusehen. Das feuerso E. L. mit etlichen Capitularn *particulare* angesteckt, ist nicht gering, und da man also vortfehret, wirdt es, wie ich besorge, E. L., mich und andere je so hart als diejenigen dreffen welchen man damit zu schaden vermeinet. Dem Herzog von Alba gingen anfenglich alle thür und thor uff, und meniglich nach seinem wunsch, ime zur handt: wie aber die Sonu den schnee verzehret und verschmelzet, gewärett es darnach viel ein andere meinung: *in summa*, wan man einen schlafenden hundert wecket, so lest er sich darnach nicht so leicht stillen, und thut darnach selten gutt, sondern gehet gemeinlich, dem sprichwort nach, *Malum consilium consultori pessimum*; und ist mit menschlichen anschlegen, krefften und groszer Herrn gunst, wie mit Aprillenwetter. *Datum ut supra.*

---

### LETTRE MXXIV.

*Le Comte Philippe à son père le Comte Jean de Nassau.  
Mariage du Prince d'Orange.*

---

\* \* Le 12 avril le Prince épousa Louise de Coligny, née le 28 sept. 1555, mariée au Seigneur de Têligny en 1571. Celui-ci avoit péri, ainsi que l'Amiral de Coligny, père de la Princesse, dans le massacre de la St. Barthélemy. — Cette union, surtout à cause de l'évènement d'An-

<sup>1</sup> baisemains: compliments.

1583. vers, contribua à augmenter la défiance envers le Prince, comme trop  
 Avril. enclin, disoit-on, à se livrer à la France. En communiquant la chose  
 aux États de Hollande, il leur fit remarquer « dat syn Exc. *voor het*  
 «ongeluk voor Antwerpen gebeurt, in aliantie had doen treden met  
 »de dogter van wylen den Admiraal van Vrankrijk, den Heere van  
 »Chastillon, wesende weduwe, een sonderling exempel van de Reli-  
 »gie en namaagschap van den Prince van Condé, ten einde de kerke  
 »Christi te meer voorstands daardoor gedaan zoude worden en te beter  
 »alliantie met de Koningin van Engeland en den Koning van Na-  
 »varre.» *Resol. de Holl.* 1583. p. 79. — Le Roi de Navarre, le feli-  
 citant, lui écrit: «Je m'assure que Dieu en tirera du fruit pour  
 »ses Églises et mesmes que nous y aurons nostre part pour la con-  
 »jonction qu'ont nos affaires avec les vostres:» *Mém. de Mornay*  
 (édit. de Paris, 1824) II. 312.

Monseigneur mon père! Combien que pour le peu qui  
 est en moy, je ne puisse encores faire chose qui vous puisse  
 servir, si est-ce que, ayant si bonne commodité de vous  
 adresser ma lettre par ces gentilshommes, qui s'en vont  
 voire l'Allemagne, je n'ay peu moins faire pour mon deb-  
 voir, sous l'espérance, que me ferez tant d'honneur de le  
 prendre de bonne part, que de prendre ceste hardiesse de  
 les vous bien humblement recommander et me ramente-  
 voir très-humblement à vos bonnes grâces et celles de  
 madame ma Mère. Nous avons nouvelles d'Anvers que  
 Son Alteze est accordé avec Messieurs les Etats et que  
 Monseigneur le Prince s'en est marié avec Madame de  
 Téligny, fille de feu monsieur l'Atmiral de France. Je prie  
 Dieu qu'Il leur vueille ottroyer Sa sainte benédiction et de  
 me maintenir en vos bonnes grâces, me donnant le moyen  
 de vous faire très humble service et très affectionné. Pour  
 fin je baise très humblement les mains de Madame ma  
 mère, priant le Créateur, Monsieur mon père, vous tenir

soubs Sa sainte garde et protection. A Leiden, ce 10 1583.  
avril 1583. Avril.

Vostre très humble et très affectionné fils,  
PHILIPPE DE NASSAU.

A Monseigneur mon Père, Monsieur  
le Comte Jean de Nassau Catzenelenbogen.

---

### LETTRE MCXV.

*Le Comte Maurice à son oncle le Comte Jean de Nassau.  
Il se recommande en ses bonnes grâces.*

---

MonsieurmonPère(1).J'ayreceutant d'honneurde vous,  
que je me condamneroy d'ingratitude si je ne m'en resou-  
venoy tous les jours de ma vie, et c'est pourquoy, me  
voyant maintenant esloigné de vostre présence, j'ay pensé  
de vous escrire ceste lettre, qui n'est à autre intention  
que de vous supplier bien humblement de croire, qu'en  
quelque part que Dieu me conduise, rien ne me pourra jamais  
esloigner de l'affection que j'ay en vostre service, si tant  
est que me facies cest honneur de me commander jamais  
pour chose qui vous touche. Vous aurés sceu, Monsieur,  
comme S. A. est accordé (2) par provision avec Messieurs  
les Estats et comme Monsieur mon père s'en est marié  
avec Madame de Téligny le 12 de ce moys; Dieu leur  
veuille ottroyer Sa bénédiction. Et sur ce baysant très  
humblement les mains de Madame ma Tante, supplieray  
le Créateur, Monsieur, qu'Il vous doint, en santé,

---

(1) Père: p. 53.

(2) accordé · le 28 mars.

1583. heureuse et longue vie. De Leyden, ce 18 d'avril 1583.  
Avril.

Vostre très humble et très obéissant fils,

MAURICE DE NASSAU.

A Mons. mon Oncle, M. le Comte

Jean de Nassau et Cattenelebogen.

---

L'accord provisoire ne présageoit guères un arrangement définitif et le Duc d'Anjou ne savoit trop de quel côté se tourner. Granvelle écrit à M. de Bellefontaine, le 26 avril : « Vous avez fort bien entendu les pratiques du Duc d'Alençon et le voyant traiter de deux costelz, je ditz incontinent que c'estoit pour voir qui luy feroit meilleur party ; enfin, à ce que l'on entend, il s'est rattaché avec les rebelles, contre la volonté de la commune, mais le Prince d'Oranges les tient asserviz et adsubgettiz par le moyen de ceulx qu'il a esleus, gens de basze sorte, s'estant faict quicte de ceulx qu'estoient de quelque marque ; et ceulx aussi qui ont le bien de luy, tant de l'église que aultres, y correspondent ; mais je ne perdz pas espoir que quelque jour le peuple ne face vengeance contre ledit d'Alençon et contre le mesme Prince d'Oranges, et jà en commence on veoir quelque apparence. Ilz ont faulte de moyen, comme aussi ont les François ; les vexations sont grandes et tout se destruit, de sorte que les ungz et les aultres seront las de la guerre, ormis ceulx qui sont du mestier et en profitent, qui sont à mon advis, les plus grandz ennemis qu'ayent les pauvres pays » (ms. B. B. II. 355). Et le 17 mai : « Oranges a déchassé hors des principales villes ledit d'Alençon, qui ne retient que le tittre nud, que faulxement il a usurpé, et le dit d'Oranges commande : ledit d'Alençon se monstre fort descontent et dudit Oranges et des rebelles, et encore de la Royne d'Angleterre, et ne laisse de intenter nouvelle pratique, pour s'accorder avec nous ; mais il propose conditions haultes, desquelles je tiens qu'il rabbatra, dumoings s'il a envie de s'accorder. Il a perdu grande opinion par tout et en la France mesme, par ce d'Auvers, et pour avoir si mal gardé sa parole au traicté qu'il avoit faict et signé avec le Prince de Parme, et ce qu'il diet avoir apprins au Conseil d'Estat de France que les Princes n'ont obligation de garder leur parole,

si non en tant qu'il convient bien à leurs affaires, est très-mauvaise 1583.  
école pour un Prince d'honneur et qui était prêtre, etc. B. B. Mai.  
II. 356).

---

N<sup>o</sup> MCXV<sup>a</sup>.

*Memoire pour A. Chretien et Ph. Engel Memorial was  
bei dem Herrn Printzen zu verriichten.*

---

\*. \* Cette pièce et les deux suivantes contiennent, avec plus ou moins de détails, les articles sur lesquels le Comte Jean de Nassau, par l'entremise de deux hommes de confiance, venait consulter le Prince d'Orange ou lui donner son avis. Toutefois ceci n'est qu'un fragment relatif aux dispositions et aux ressources de Trarbach.

Il paroît que A. Chretien n'a pu remplir cette mission. Engel partit de Siegen pour Anvers le 30 mai. — Comparez, quant à son voyage précédent vers le Prince, en 1581, le N.<sup>o</sup> 1047<sup>a</sup> et la Lettre 1073.

---

Ire f. G. zu berichten dasz der Churfürst seiner gelegenheit nahe, Got lob, in religion und andern sachen gantz wohl gesinnet, desgleichen auch Saxon, Brandenburg, Pfaltz, und der mehrertheil aller Evangelischen Stende, bisz auff etliche wenig under den Fürsten, Graven und Stetten. Der meist mangel ahm Churfürsten sei dasz er, als ein newer angehenden Christ, in Gottes Wort nicht allerding, wie wol zu wünschen, erbawet; item das er die sachen vom Nachtmal, ob er schon kein Lutheraner ist, doch nicht allerdings verstehe, im Religionswerck und sonderlich mit anrufung reiner lehr etwas blödt sey, von wegen der Evangelischen Chur- und Fürsten; den etliche ihm am meisten darmit anfechten das er sich gegen die Calvinische lehr ercleren solle, dan ob er sich wohl darmit etwas [verlieszt] dasz er sich zu der Augspurgischen



1583. Confession fast habe erclert und obligirt, da es doch nicht  
Mai. vonnöthen gewesen, noch von ime begert worden, so  
werden doch ire Churf. G. in deme von vilen sehr ver-  
dechtig gehalten und under andern sonderlich umb des  
willen, weil sie sich mit dero Gemahl alhie halten und  
mit Herzog *Casimiro* ire sachen communiciren.

Gleichfals ist das auch nicht ein gering mangel das ire  
Churf. G., über vielfaltigs beschehen erinnern, zu diessen  
sachen so gar keine preparation weder mit gelt, munition,  
bawen, und informirung der leute, wie sie doch wohl  
hätten thun können, gemacht haben, auch *den kriegssach-*  
*del nicht verstehen, noch mit leuthen versehen.*

*Item* das ire Churf. G. weder in dero Cantzlei, noch zu  
regirung oder kriegssachen gar keine qualificirte per-  
sonnen bei sich haben, noch sich für ein erstes so bald in  
austheilung der geschafft richten können; weil aber in  
Churf. G., wie oben gemelt, nicht allein wohl gesinnet,  
sondern auch sehr verstendig, gelert, und vieler sprach  
erfahren, auch im reden und schreiben also geübt da  
man dergleichen in Teutschlandt von Fürsten nicht viel  
findt, sich auch nhun dahin ergeben das sie raths und  
folgen begeren, als ist zu hoffen, demnach ire Churf. G.  
nhun viel dings erfahren so sie hiebevorn nicht geglaubt  
nhumehr auch das sprichwort gelernet: ey wie fein kan  
ich's nhun; es werden die sachen, da ire Churf. G. uhn  
noch ein geringe zeit darbei bleiben und dieselbe ein  
wenig in ordnung bringen möchten, in kurtzem, vermög-  
telst Göttlichen gnaden, ein andere und beszere gelegen-  
heit gewinnen.

Dasz er das werck für ein erstes so gar weitleufftig hat  
angefungen.

Le Comte de Leicester en 1586 fait un éloge assez pompeux de 1583.  
l'Electeur; «he is a gentleman her majestie would like well as anie Mai.  
»man I have seen com to hir being a stranger. His *wisdome*, his  
»behaviour, his languages, his person, and all will like her well :»  
*Correspondence of Leicester* (Lond. 1844), p. 373. «He ys very  
»pore but very wyse :» *l. l.* p. 134. Il est permis de révoquer ce  
témoignage de sagesse en doute. Tout au contraire semble démontrer  
que l'imprévoyance et l'étourderie de Truchsess contribuèrent à sa  
perte plus encore que le nombre et l'activité de ses antagonistes. Les  
conseils entr'autres du Landgrave de Hesse, qui connoissoit l'homme  
(p. 165), furent inutiles; «die reiferen Rathschäge L. Wilhelms sich  
»nicht zu übereilen, und mit verständigen Theologen und politi-  
»schen Râthen gefaszt zu seyn :» *v. Rommel, N. Gesch. v. Hess. I.*  
523. Ses opinions religieuses avoient beaucoup de flexibilité : il  
paroit avoir été d'après les exigences du moment Calviniste (p. 132)  
ou Luthérien (p. 197): «der des Calvinismus beschuldigte Gebhard  
»überzeugte L. Ludwig bei einem persönlichen Besuch in Marburg von  
»seiner reinen Neigung zur Augsburgischen Confession :» *l. l.* 524.  
Désirant ne mécontenter aucun parti, il différa longtemps d'en faire  
une profession publique («*tum demum Augustinae confessioni addic-*  
»*tum palam professus est*» *Thuanus*, III. 648<sup>c</sup>). Voyez cependant,  
afin de ne pas être envers lui trop sévère, l'opinion du Prince d'O-  
range sur le désaccord entre les Protestants; ci-dessus II. 455.

---

N<sup>o</sup> MCXV<sup>b</sup>.

*Esquisse d'une Instruction pour Philippe Engel se rendant  
vers le Prince d'Orange.*

---

\* \* On trouve ici la classification des différents points à traiter ;  
la nécessité de secourir l'Électeur de Cologne ; de s'entendre avec  
le Duc Casimir ; de ne pas être dupe des avances du Duc d'Anjou ;  
de donner aux Pays-Bas une forme stable de Gouvernement ; de les  
rattacher à l'Allemagne, et de faire alliance au moins avec les Ré-  
formés. — Il est de nouveau question de cette ligue des Comtes

1583. (*Graven-erzigung*) si souvent mentionnée dans les Lettres du Comte Mai. Jean de Nassau.

---

*Was für gemeine sachen danieden zu verrichten :*

Von der Cölnischen sache.

Von H. *Casimiro*.

Von der Graven Correspondentzs.

Von dem von Alanzon.

Von bestendiger anstellung der regierung in den Niederlanden.

Wie die (n.<sup>1</sup> meher) ans Reich zu bringen ,  
oder zum wenigsten mit etlichen Stenden , und bevorab  
den reformirten, beszere vertrewlichere correspondentzs  
halten mögen.

*Auf was Püncten fürnemlich zu sehen.*

Auff die resolution und erclerung , und das dieselbe,  
so viel immer möglich , möge gut gefallen und derselben  
*rationes* und umbstende mit vleisz observirt werden , umb  
schriftlichen auszfürlichen bericht und discurs , sonder-  
lich in Herzogen *Casimiri* und der Alanzonischen sache ,  
wie auch , wo möglich , umb schriftliche erclerung in  
der Graven-Correspondentzs.

Schickung an Churf. und Herzogen Cas. , von den Nie-  
derlanden oder dem P.<sup>2</sup> , sie beide semptlich oder ein  
jeder insonderheit , oder aber in's gemein ans ganze Reich,  
oder die Evangelische Stende , oder zum wenigsten die  
Reformirten.

*Ursach der schickung.*

1. P. könnte sich mit Casi. desto beszer vergleichen.

2. B.<sup>3</sup> und A.<sup>4</sup> die meuler stopffen.

3. Allerlei bericht hören und geben.

<sup>1</sup> non.

<sup>2</sup> Printzen.

<sup>3</sup> Beutterich.

<sup>4</sup> Ambyse (Nembyse).



1583. 2. unsere religion zimlicher maszen verstehe.

Mai. 3. sich durch auszschreiben und mit der that nuhn-  
mehr öffentlich erkleret.

4. das er gantz Westphalen noch in seiner gewaldt  
hat, und nuhnmehr in 8 oder 9 Stetten die Religion etli-  
cher maszen eingeführet.

5. der Adel, bisz uff 8 oder 9, ime zugethan.

6. das er darin ein zimlich manschafft und woll an die  
20,000 vermag. Das er Religionsverwandten habe.

7. etliche Stette und örther leichtlich fest zu machen.

8. *item* das er das fest Recklinshauszen auch noch habe,  
doch der stadt Dorsten noch nicht mechtig sey.

9. *item* das er Berck, Ordingen, und Bonn noch in-  
habe, sampt dem Hausz Boudesberg. '

10. die stadt Neusz neutral.

11. das zu hoffen Andernach und Lins ime leichtlich  
beifallen würden, da man sie mit ernst anrede.

12. das Herr Thomas von Krichingen mit ungefehr  
500 Franzosen im anzug sey.

13. das H. Cas. sich der sachen öffentlich anzunehmen  
und in 's felt zu begeben gemeint.

14. das sich die Evangelische Chur- und fürsten nicht  
allein mündlich, sondern auch durch schrifft und schic-  
kung gegen die Key. Ma'. und das Capitel dermaszen er-  
kleret, dasz sie ohne verkleinerung nicht wol zurück kom-  
men können. — Das zu Bonn ein städtlich geschütz. — Das  
Capitel und sonderlich H. Fried. ' ine also mit gewalt spo-  
lyre, das Spanische kriegsvolck in 's lande geführet. — *Item*  
das der Bapst ine excommunicirt und also Churfürsten und  
Stende des Reichs seines gefallens abzusetzen understehe.

' Godesberg.

" Friederich (voyez p. 155).

*Uebelstandt.*

1583.

1. das der Churf. die lehr noch nicht allerdings ver-  
stehe. Mai.
2. sich mit der Augsp. Confess. ohne noth zuviel obli-  
girt.
3. die leuthe zu langsam und wenig informirt.
4. die leuthe nicht zeitlichen umb das *exercitium religi-*  
*onis* bei ime und andern Evangel. Fürsten hab ansuchen  
lassen.
5. das er wenig reinen lehrer habe und sonderlich mit  
gewiszen keinen annehmen wolle, so man Calvinisch nennet.
6. das er seine sachen anfangs zuviel uff den krieg und  
rigueur gesteldt.
7. das er bishero keine regierung, viel weniger aber  
den kriegshandel, noch wie er viellerlei sachen neben ein-  
ander treiben und handeln solle, nicht verstanden.
8. das er zu diesem werck zuvor gantz und gar keine  
preparation, noch einigh vorrath, auch mit dem gering-  
sten nicht, gemacht.
9. das er keine rätthe noch diener nicht habe, noch  
seine geschefft jemals auszgetheilet habe oder noch ausz-  
theile.
10. das er sich zu viel uff die grosze Hern verlaszen  
und andere gewisse mittell, weil sie geringschezig anzu-  
sehen, nicht geachtet.
11. das er seinen landen und mit den benachbarten,  
so doch daselbig wol der sicherste weg gewesen, kein  
ordnung noch anstellung gemacht, noch sich in die drei-  
erlei wege *defensionis*, so ich ime vorgeschlagen, schicken  
können.
12. das die grosze Herrn, durch des gegentheils *calum-*

1583. *alias*, wie auch corruption irer diener, gleichfals auch  
 Mai. durch allerhandt irer Ma<sup>t</sup>. und anderer betrawung<sup>1</sup>, son-  
 derlich aber ausz mangell guter information, correspon-  
 dentzs und underhaltung, diesen Herren offtmahls irr  
 gemacht und verendert.

13. das der H.<sup>2</sup> [P.]<sup>3</sup> so gar keine correspondentzs helt.

14. das er<sup>4</sup> kein kuntschafft hat.

15. habe kein kriegsverstendige, bawverstendige; meu-  
 tendt kriegsvolk.

16. ahn allem bloß.

17. das grosze verweilung und allerlei wiederwertig-  
 keit der contribution halben vorfallen.

18. das zu besorgen H. Cas. werde sich mit zu vielem  
 volck überladen, zu lang im armbrust liegen.

19. *Item*, das, von wegen seines persöhnlichen vortzi-  
 hens, wie auch der Franzosen ankunfft, der mehrertheil der  
 Fürsten, so dem concordiwerck anhangen, abgeschreckt  
 und mehr weiterung dan etwan stillung dieses handels für  
 ein erstes zu besorgen sei. — *Item* dasz das werck mit der  
 G. Correspondentzs und den Niederlanden nicht *in eff.*<sup>5</sup>  
 kommen, welches auch ein ursach das H. Cas. itzo hab  
 werben muszen, nemlich: weil es so langsam damit noch  
 gehet.

*Alanzonische Sach.*

1. Sorgfeligkeit guter leuthe von wegen den Nieder-  
 landen.

2. Verwunderung beides der Bapisten und Evangeli-  
 schen über die annehmung des von Alanzons, das der H.  
 Printz darzu gerathen.

<sup>1</sup> meutres.

<sup>2</sup> Herr.

<sup>3</sup> *unhs int. le moi paroit devoir se rapporter a Tra laess.*

<sup>4</sup> Eleieur.

<sup>5</sup> effectum.

**Ursach der verwunderung:**

1583.

Mai.

1. sein geschlecht und herkommen.

2. dasz man wisse wie er sich hiebevorn gehalten.

3. und itzo zu A.<sup>1</sup> bewiesen.

3. *Scandalum* bei den religionsverwandten, welche ver-  
meinen das man sich mit öffentlichen tyrannen nicht kön-  
ne oder solle verbinden.

4. Clagten der religionsverwandten das nicht allein die  
Niederlande, sondern auch die benachparte, hierdurch in  
gefahr geführet; wünschten und begerten das in solchen  
und dergleichen sachen *communicato consilio* jederzeit  
möchte gehandelt werden. — *Item*, das man des H. P.  
gemuth hette hiebevorn oder auch nachmalen in solchen  
und dergleichen fellen wissen mögen.

5. Bericht von dem von Biron (1), ob er oder wer son-  
sten ursach des handels zu Antorff sei. — Was für hoffnung  
des von Alanzons halben zu haben.

**Von Herzog Casimiro.**

1. bericht von seinem vorhabenden zug.

2. das die religionsverwandten sehr clagen das so woll  
den Kirchen hierauszen, als auch denen danieden, wie  
auch in Frankreich, nicht geringen schaden bringe das H.  
Cas. und der H. P. nicht beszer correspondentzs halten.

3. das m. g. Herr vermahnet werde die reconciliation zu  
befürdern. Das Herzog *Casimirus* und die seine, sonderlich  
B<sup>2</sup>, A<sup>3</sup> und D<sup>4</sup> selbst, solchs zum höchsten begeren und  
sich sonderlich gantz Christlich ercleret; wiewol er gespue-  
ret, auch daselbe noch spüre, aus dem dasz er nihe ime uff

---

( 1 ) Biron: p. 142.

<sup>1</sup> Antorff.

<sup>2</sup> Beutterich.

<sup>3</sup> Ambyze.

<sup>4</sup> Datheus.



1583. sein schreiben geantwortet , so wolle er doch lieber als ein  
Mai. Christ handeln und ein stein daruff legen und nicht allein  
uff das gemein bestes sehen , sondern auch irer f. G. selbst-  
sten , wo er könne , alle [f. ' ] erzeugen , dan das er solte im  
unwillen geben , seinen affecten nachgeben und dardurch  
ergernus oder nachtheill der sachen verursachen , soferu  
nur obgemelte drei wiszen möchten das sie wieder zu gena-  
den kommen oder sich sonst nicht zu befahren. — Der-  
wegen mein gn. Herr gern wiszen wolte was der H<sup>o</sup>. P<sup>o</sup>.  
von einem jeden insonderheit *in specie* zu clagen , es werde  
dan rechtlich oder gutlich hingelegt ; mit begeren , da ire  
f. G. sich und die Niederlande hierin nicht bedencken  
wolte , das er's dan meines gn. Herrn und andern halben  
thun , und sich soviel bemühen wolte damit solcher be-  
richt gestellt werde.

*Von der Regierung.*

1. Das man hierauszen sorgfältig sei das die lande die-  
selbe bei dem von Alanzon und den Franzosen nicht wer-  
den bestehen können.

2. *Item* bei der unordentlichen regierung.

3. weme die lande nach absterben des Herrn P.<sup>o</sup> haben  
möchten.

Wirdt derhalben begeret dasz der Herr P.<sup>o</sup> hierin sein  
gutdüncken , so viel nicht bedencklich sei , wolle anzeigen,  
und sonderlich seine meinung welcher weg er am besten  
finden under den drei :

1. nemlich : der Monarcht , zu welcher man den Herrn  
P.<sup>o</sup> so lang er lebe vorschlegt.

2. oder cantoniret , wie in Schweiz.

3. oder in häupter theilet , wie in Teutschlandt.

<sup>1</sup> freundschaft (?)

<sup>2</sup> Herr.

<sup>3</sup> Prinz.

*Graven Correspondentzs.*

1583.

1. das man hierausen nicht glauben wolle das sich die lande eines solchen erpotten oder das sie es geben werden. Mai.

2. machen inen die gedancken die lande werden inen dagegen abfördern so man untreglich und unerschwinglich, oder, da die Graven etwas vorschlugen, das man irer damit spotten möchte. Derhalben dan m. g. H.<sup>1</sup> sie zu keiner erclerung bringen können.

*Nutz und vortheil so dahero zu gewarten.*

1. Daz man mit solch gelt die Niederlande sehr könnte stercken und mit gewissen leuthen versehen.

2. dem feindt grosz volck abziehen.

3. merckliche kosten sparen.

4. ire sachen durch gewinnung der zeit sehr fürdern.

5. dem feindt viel verdrusz thun und grosze kosten machen.

6. das der H. P.<sup>2</sup>. nicht allein den Niederlanden, sondern auch den religionsverwandten und dem gantzen Reich damit dhienen könnten; *item* dem gantzen Gravenstandt, fürnemlich aber dero freunden und verwandten.

7. das dieses ursach geben werde das sich andere desto eher mit den Graven einlassen und sich je lenger je mehr zu uns schlagen, und, das wie auch die sachen den gemeinen nutzen betreffend, so gleichwohl den Gravenstandt biszhero mehrerteils heimlich treiben müssen, desto beszer würden sollicitiren können, dieweil sie dadurch so viel gute leute ahn sich zögen und den sachen desto beszer obliegen möchten.

<sup>1</sup> mein gnädiger Herr.

<sup>2</sup> Printz.

N<sup>o</sup> MCXV<sup>e</sup>.

1583. *Rapport de Philippe Engel au Comte Jean de Nassau.*

Juin. (Memorial und kurtze verzeichnus deren<sup>1</sup> gnedigen Fürsten und Hern dem Hern Printzen zue Uranien, von wegen des wolgebornen meines auch gnedigen Hern Grave Johans zu Nassaw, Catzenelbogen, etc. underthenig vorzutragen und fürderliche resolution darauff auszubringen, mir Philips Engel gnediglich ufferlegt und bevolhen worden.)

\* \* Ce mémoire en quelques endroits à peu près semblable au précédent, contient en outre plusieurs détails intéressants. — Il parolt qu'après avoir exposé au Prince d'Orange l'objet de sa mission, Ph. Engel récapitule ici les différents articles qu'il vient de lui soumettre.

Und volget, erstlich, was das *bonum publicum* betrifft.

1. <sup>Cölnische sache.</sup> 1. Worauff es mit der Cölnischen sache beruhe, solchs wirdt hochermelter Hr. Printzs aus meines gn. Hern Grave Johans derenthalben ahn ire f. G. besonderm gethanen schreiben, ohn zweifel, nhumehr verstanden haben, und achte ich derentwegen unnötig solchs alhie zu wiederholen; allein das ich, vermöge entphangenen bevelchs, [v.] will gebeten haben, dieweil der Churfürst von Cöllen, nechst Gott, allen seinen trost auff ire f. G. und H<sup>2</sup>. C<sup>3</sup>. gleich von anfangk dieses handelsgesetzet, wie auch noch, und man gern sehen wolte das aus den Niderlendischen und Cölnischen sachen ein gemein werck gemacht würde, es wollen ire f. G. meinem gn. Hern hierin nicht allein iren rath und gutbedüncken mittheilen, sondern auch sich gegen seine G., entweder in schriftten oder aber durch mich mündlich, ercleren was in diesen sachen von iren f. G. und den Niederlanden für hoffnung, assistantzs

<sup>1</sup> *Inlisible.*

<sup>2</sup> Herzog.

<sup>3</sup> Casimir.

und hülff zu gewarten, es sei gleich mit geltt, leuthen, 1583.  
schiffen, munition, oder andern. Juin.

Und dieweil der Churfürst von Cöllen von den groszen Hern drauszen durch des gegentheils *calumnias*, wie auch durch allerhandt der Key. Ma<sup>t</sup>. und andrer betrawung, offtmals sehr perplex und verendert worden, ire Churf. G. sich auch bedüncken lassen das bei vielen die iren Churf. G. in diesen sache jederzeit den mundt voll geben und grosze vertröstung gethan, der nachdruck nhumehr, weil es zum treffen kommen soll, fast langsam folgen will und hierdurch beginnen etwas kleinmuetig zu werden,

2. So hielte m. g. Herr nicht unrathsamb sein das ire Cf. G. nicht allein durch den H<sup>a</sup>. Printzen, gleichfals durch die kirchen und kirchendiener, wie auch die Provinciën und Stette dieser lande, sondern auch und vornehmlich von der Königin von Englandt biszweilen durch erinnerungsschrifften ersucht und aus Gottes wortt, den historien und exempeln zu unsern zeiten, wie auch selbst eigener erfahrung, zur gedult und standthafftigkeit ermahnet, und also etlicher massen getröstet werden möchten.

3. *Item*, das entweder ahn ire Cf. G. oder Herzog Casimiren zugleich, oder aber ahn ihrer jeden insonderheit, oder in 's gemein ahn das gantz Reich, oder die Evangelische Stende, oder zum wenigsten die reformirten, fürderlich eine schickung geschehen möchte.

4. *Item*, dasz iren Cf. G. von diesen landen oder den H<sup>a</sup> Printzen eine presentation und vorschlag oder erpie-thens geschehen möchte, wan es über zuversicht *ad extrema* kommen solte, wo alsdan ire Cf. G. hiernieden ihr *refugium* und sichern uffenthalt haben solten; sinthemahl

1583. zu besorgen dasz die Key. Ma<sup>l</sup>. und welcher ire Chf. Gn. Juin [dero] landt und leuthe haben, sie nicht würde dulden oder leiden wollen.

5. Der Cölnischen brieff halben bericht und anregung gethan.

6. Hierbeneben bitt auch m. g. H. Grave Johann umb erclerung, demnach s. G. der Cölnischen sach halben nicht unangefochten bleiben werden, was nicht allein s. G. für ire persohn, sondern auch andere benachbarte, so des Churf. sich biszhero ahogenommen, auf den unverhofften nothfall, zu dem Hern Printzen und den Niederlanden sich zu versehen und für hülff zu getrösten.

7. *Item*, ob G<sup>l</sup>. P<sup>o</sup>. und Graf W<sup>l</sup>., *item* d. v. H.<sup>4</sup> und [J.] erlaubnus haben möchten einen reuterdienst zu thun.

8. *Item*, ob nicht etwan im Stifft Lüttich etwas anzu-richten, das man den gegentheil desto besz ausz'm Stifft Cöllen und Westphalen halten könne.

9. Es wolte auch m. g. H. zusehen dasz dem C. v. C.<sup>5</sup> C. Schmitt, oder sonsten ein ander kriegsverständiger, ein zeit lanck zugeschickt würde.

10. Ein verstendiger bawmeister und, wo mueglich, derschulteis von Gorckum.

11. *Item*, Georg Frinck (1).

12. *Item*, das ein guter büchsenmeister hienaus geschickt werde, das die grosze stück zu B.<sup>6</sup> zerschlagen und andere newe dagegen giessen möchte.

---

(1) *Frinck*. VI. 337.

<sup>1</sup> Graf      <sup>2</sup> Philips,      <sup>3</sup> Wilhelm      <sup>4</sup> von Hohenhausen.  
<sup>5</sup> Churfürsten von Cöln,      <sup>6</sup> Bonn (inverz p. 198, l. 18).

Des Hertzogen von Alanzons halben hat m. g. H. mir 1583.  
bevolhen den H<sup>r</sup>. Printzen zu berichten das, seith der zeit  
als derselbig in die Niederlande kommen, viele hohes und  
niedern standtspersohnen für ire f. G. und dieselbe lande  
gantz sorgfelig gewesen, und das unglück, so leyder  
hernachmals sich zugetragen, nicht allein besorgt und  
mehrentheils presagirt, sondern seien auch derentwegen  
sehr bekümmert, und fürchten dasz ihnen nochmalen der-  
gleichen, wo nicht ergers, begegnen möchte.

II.  
Alanzonische  
sach.

Und hetten nicht allein die Evangelische, sondern auch  
die papisten selbst über die annehmung des v. Alanzons  
sich zum höchst befrembdet, am allermeisten aber deszen  
verwundert das der H<sup>r</sup>. Printz dieses werck, wie man  
sagt, so ernstlich getrieben und nhumehr auch wieder dar-  
zu rathen hab oder noch soll helffen das man sich aber-  
mals und von newen mit denselben solle einlassen, da doch  
meniglich und bevor iren f. G. sein herkommen und gele-  
genheit wohl bewust, und sie nicht allein in vielen din-  
gen hiebevorn verwarnet gewesen, sondern auch daselbig  
alhie zu Antorff und ahn andern orthen gnungsamb und  
nicht ohne der lande höchste schimpff und schaden im  
werck also befunden und dahero desto leichter hett ab-  
nehmen können was den Franzosen hinfüro guts zu getra-  
wen. Derhalben dan gutherzige leuthe dafür achten: es  
solte hochgedachter H<sup>r</sup> Printz, wie ire f. G. hiebevorn in  
Hollandt und sonsten mehrmalen rhümblich und christlich  
gethan, also auch nochmalen Gott den Hern lieber ver-  
trawet und Ime den ausgang heimbgestellt, dan sich mit  
solchen leuthen behencket haben. siuthemal man sich mit  
solchen und dergleichen abgöttischen menschen, vermöge  
der heyligen Schrifft, ohne beschwerung des gewizens

1583. nicht einlassen noch verbinden, und also dem Wort Jun. Gottes zuwider mit ihnen aht irem joch nicht ziehen könne.

Sagenauch darbei *Licere quidem ejicere sed non mutare Tyrannum*; beelagen und beschweren sich darneben zum höchsten das durch diesze handlung ire f. G. sich nicht allein selbst, sambt den Nederlanden, sondern auch das allgemein Vatterlandt, beneben allen religionsverwandten, in euszerste gefahr gesetzt haben.

Wunschen und begeren derhalben dasz solche und dergleiche sachen, welche sowohl der benachbarten und andern, als auch der Niederlande heyl und wolfartt betreffen, jederzeit *communicato consilio* und mit vorwissen der reinen kirchen und religionsverwandten, sonderlich aber deren so darin mitt interessirt seindt und darumb auch gern das ihre darbei thun wolten, weren vorgenommen worden, oder nochmalen vorgenommen werden möchten, mit dem erpiethen, da sie des H<sup>n</sup> Printzen *scopum* und intent, welchergestalt den Niederlendischen sachen und algemeinem werck mit bestandt zu helffen, uhur jemals recht hette vernehmen können oder nochmalen solchs erfahren und wissen möchte, das man hierzu jederzeit gern alle mögliche befürderung gethan oder, wan daselb etwan ausz unwiszenheit nicht allemahl geschehen were, solchs doch nochmals mit allem vleis gern thun wolte.

Wan dan m. g. H. Grave Johan solche und dergleichen discours und reden uhun ein zeitlangk viel hören muessen, s. G. auch gespueret das nicht allein der H. Printz, dieszer französischen sachen halben, je leuger je mehr mit *calumniis* gravirt und ire f. G. dardurch gutherziger leuthe

gemueter beraubet werden , sondern auch seine G. so viel 1583.  
befunden dasz , wo drauszen in Deutschlandt den guthher- Juin.  
tzigen von irer f. G. intent und der Niderlendischen ver-  
lauffenen und gegenwertigen handlungen ein rechter und  
gründlicher bericht geschehen und irer f. G. bedenckenn  
darauff angehört werden mag, das solchs, sowohl irer f. G.  
und den Niederlanden, als auch drauszen den religions-  
verwandten , ja den gantzen Reich und allgemeinen werck,  
zu vielem gutem gereichen solte;

1. Als hat seine G. ein hohe notürfft erachtet ire f. G.  
diesze dinge also durch mich zu verstendigen, und ist s. G.  
dinstliche bitt: es wollen ire f. G. unbeschwert sein dero-  
selbe gemueth und meinung , was hierin für gegenbericht  
zu geben , s. G. gnedig zu entdecken.

2. Da es auch iren f. G. nicht zuwieder , wolte m. g. H.  
gern sehen das ire f. G., durch Monsieur de S<sup>t</sup> Aldegonde,  
Villiers, Bruningk, oder andere, hierin ein ausfürlich  
bericht, es were gleich in Französischen, Lateinischen  
oder Niderlendischen sprache, stellen liessen, auf das  
gutherzige leuthe, welche, aus mangel nötigen berichts,  
sich nicht wohl in die sachen schicken können , soviel da  
mehr aus aller sorg und schwermuth gebracht und zu fer-  
nern nachdencken verursacht wurden.

3. Es wolten auch seine G. gern wissen was mann hun-  
mehr des von Alanzons halben für hofnung habe ; *item* ob  
und welchergestalt derselb auf's new von allen provintzen  
oder derselbe eintheils von newen wieder ahngenommen  
worden.

4. *Item*, ob der von Biron, deme man drauszen die  
schult gibt das er der author und anstiffter des zu Antorff  
verlauffenen handels sei, daran schuldig oder nicht.



1583. Vor's dritte, soll i. f. G. ich berichten welchergestalt  
Jain. draussen offtmals darvon geredt und dafür gehalten werde  
III. das es mit den Nederlanden bei dieszem itzigen haubt,  
Von abstellung beständiger Re- nemlich deme von Alanzon, und der groszen unordnung  
gierung in den welch man in der regirung spueret, in die lengde nicht  
Nederlanden. wohl einen bestandt werde haben können, sondern man  
nothwendig auf andere wege und wie ein beszere regirung  
anzustellen und auf die nachkommen zu bringen, geden-  
cken werde muessen, und sonderlich wer die lande, nach  
absterben des H<sup>e</sup> Printzen, haben möchte.

Derwegen dan mein gn. H. von guthertzigen zu mehr-  
mahlen ersucht worden ihnen des H<sup>e</sup> Printzen bedencken  
und gutachten hierin zu vertrauen, oder, da s. G. das-  
selb unwiszendt, sich hirnach bei iren f. G. zu erkun-  
den: und insonderheit zu vernehmen welcher under die-  
szen dreien wegen ire f. G. für die lande ahn bequemb-  
sten erachten, nemlich:

1°. ob die lande beszer per *Monarchiam*, zu welcher dan  
d. H. Printzs, solang ire f. G. im leben, vorgeschlagen  
werden, zu regiren,

2°. oder gleich in Schweitzs cantonirt,

3°. oder aber, wie in Deutschlandt, in gewisse häubter  
getheilet werden möchten.

Was nhun irer f. gn. gutdüncken hierin sey, dass bitt  
mein gn. Herr sich gleichfals zu verstendigen.

IV. Zum vierdten, hab ich in bevelch dem H<sup>e</sup> Printzen  
Reconciliation zwischen Pfaltz und Franck. undertheuig anzuzeigen welcher gestalt neben m. g. H<sup>e</sup>  
viele guthertzige sich nicht wenig beclagen das die gemeine  
und insonderheit die religionssachen draussen, wie vie-  
leicht auch dieszen orthen und in Franckreich geschehen

mag, dardurch gantz sehr zurückgesetzt und mercklich 1583.  
vernachtheilt werden, dasz zwischen beiden m. g. Fürsten  
und Hern, dem H<sup>r</sup> Printzen und H. <sup>1</sup> C. <sup>2</sup>, und also auch *per*  
*consequens* zwischen den niedern- und oberlendischen  
kirchen, so gar schlechte und geringe correspondentz  
gehalten werde.

Nhun sei m. g. H. nicht allein zum öftermalen mit  
vleis ermahnet und gebetten worden dahin zu handeln  
damit zwischen beiden ire ff. gg. alle diffidentz, miszver-  
standt und unwillen, sofern deszen noch ichtes vorhanden  
were, möge aufgehoben und dargegen zwischen inen wie-  
derumb ein recht und bestendig vertrauen auffgerichtet  
und kunfftiglich beszere correspondentz gehalten werden,  
sondern es hetten auch seine G. bei hochermelten Hert-  
zogen und allen irer f. G. wolmeinenden Rätthe soviel ver-  
merckt, dasz sie ein solches selbstn für eine hohe not-  
turfft erachten, und habe sich insonderheit der Hertzog  
dahin erclert, wiewohl ire f. G. biszhero gespüret das  
man deroselbe auf diesze seitt kein gut gemueth zugetra-  
gen, wie dan s. f. G. solchs durch *Beutrichium* und andere  
fast eingebildet worden, ire f. G. auch nochmalen darin  
sehr gestercket werden, weil der H<sup>r</sup> Printz s. f. G. auf  
dero schreiben nihe geantwort, so wolle doch s. f. G.  
lieber als ein Christ handeln, deszen alles vergessen und  
einen stein darauf legen, und nicht allein auf das gemein  
beutes sehen, sondern auch dem H<sup>r</sup> Printzen selbstn,  
wo er nhur wuste wormit<sup>3</sup> solchs geschehen möchte, alle  
freundschaftt erzeugen, als das sein f. G. lenger also solte  
in unwillen gehn und dardurch ärgernus oder nachteil der  
gemeinen sachen verursachen, sofern nhur s. f. G. hin-

<sup>1</sup> Herzogen.

<sup>2</sup> Comir.

<sup>3</sup> wasarmede Hollander.

1583. wider auf diese seitten ein rechtes vertragen und offen  
Juin. hertzs gegen dieselbe spüren möchten.

Und hatt derhalben m. g. H. für nothwendig angesehen den H<sup>r</sup> Printzen gleichfals hiervon berichten zu lassen, dinstlich bittendt das ire f. G. diese sachen, als darau nicht wenig gelegen, ferner gebürlich nachdencken, solche nicht gering achten, sondern vielmehr auf das gewiszen und die gemeine wolfart, als auf etliche persohnen und derselben handlungen sehen wollen; darneben auch wohl zu gemueth fhüren das es gleichwol iren f. G. und diesen landen rathsamer und beszer were darnach zu trachten wie sie je lenger je mehr freunde, gunst und anhangs bekommen, die gemuether ahn sich ziehen, und den *calumniis* welche nunmehr so gar ohne schaden abgehen, wehren mögen, dan dasz sie ohne noth und grosze ursach also in misztragen und unwillen bleiben sollten.

*Item* das ire f. G. auch behertzigen wollen, demnach die kirchen in Nederland und Deutschlandt, nechst Gott, zu keinen andern heubtern dan zu beiden iren ff. GG. ire zuflucht haben, und dan H. C. gleichwohl auch also geschaffen das, wo der H. Printz s. f. G. etwas rathen und vorschlagen wirdt wormit dem gemeinen werck zu helffen, s. f. G. sich jederzeit darin willig und dermassen erzeigen dasz der H<sup>r</sup> Printzs ahn deroselbe jederzeit ein trewen freundt spüren wirdt, und durch solche freundschaft desto mehr anhangs und authoritet erlangen kan; das derhalben billich dahin zu dencken wie man einen solchen Hern gewinnen, ahn der handt behalten, und je lenger je mehr auf einen guten wege bringen möge.

Was den Ambyse, *Beutrichium* und *Datenum* anlangt, hat mein gn. Herr soviel gespüret, wan sie bei dem H<sup>r</sup>

Printzen wieder zu gnaden kommen und sie etwan durch 1583. m. gn. Hern oder andere versichert werden könnten dasz Juin. für irer f. G. sie sich weiter nichts zu befahren, das alsdan gegen ire f. G. und sonsten durchaus sie sich beszer, dan bishero geschehen, erzeigen, ihnen dieszen handel zur warnung dhienen laszen, und künfftig bei hochged. Hertzen viel guts thun würden.

Da nun der H<sup>r</sup> Printz für gut ahnsehe das zu dieszen sehen etwas gethan unnd sonderlich, beneben andern, auch etwan m. g. Herr hierin gebräucht werden solte, wolte die notürfft erfördern das man auff dieszen seitten mit gnungsamem bericht gefast sein, und also dem andern und desto hasz mit gebürlichen antwort jederzeit begegnen möge.

Und wolte m. g. H. auff solchen fall, da nemlich d. H. Printz hierzu verstehen würde, dinstlich gebeten haben das ir f. G. von dem gantzen verlauff dieses handels, und fürnemlich was für beschuldigung und clagpuncten irer f. G. gegen und auff sie sambt oder einen jeden insonderheit hette, einen ausführlichen bericht stellen und darben den inhalt d. schreiben so ire f. G. Herzogen *Casimiri* und obgenenter dreier personen halben ahn die van Brüssel, Gent, und den Riehoven gethan haben sollen, *item* was es mit abkürzung des Englendischen gelts, wie auch mit widereinführung des Papstthumbs zu Gent ein gelegenheit were, anzeigen lassen; dan Herzog Casimir und andere dahin berichtet seindt dasz der H<sup>r</sup> Printz darinnen bevolhen nicht allein sie, die drei, sondern auch den Herzogen selbst anzuhalten und sonsten allenthalben in viel und mancherlei wege, wo nur ire f. G. gekönt, ahn ihrem glück und wolfsart zu verhindern understanden.

1583. Solchem bericht könnte auch des H<sup>a</sup> Printzen entschuldigung warumb ire f. G. den Hertzogen auf seine schreiben nihe beantwort, füglich inserirt werden.

Nt. Da der H. P. bedenckens bette die begerte brieffe stellen zu lassen, ist m. g. H. erbietig abn einen gelegen orth zu irer f. g. leuth zu kommen [F. W. B.]

Und es ist m. g. H. des erpiethens das diesze begerte bericht sowohl von der französischen und Niederlendischen als dieszer sachen mit solcher vorsichtig- und bescheidenheit zu gebrauchen, damit ire f. G. dahero keiner weitleufftigkeit noch fernern verbitterung zu befahren, sondern vielmehr zu pflanzung guten vertrawens gereichen, und, underandern, auch darzu dhienen solten dasz *Beutrichius* hinfüro nicht mehr, als etwan biszhero geschehen sein mag, für ein abgott solle gehalten werden; sinthemahl m. g. H. dem Herzogen und den Räthen von seinen handeln soviel zu gemueth gefhüret dasz man verhoffentlich auff seine sachen und handlungen hinfürter, mehr dan vormals, ein uffsicht und nachdenckens haben wirdt.

V.  
Graven Corres-  
pondentzs.

Letzlich und vor 's fünffte, soll dem H<sup>a</sup> Printzen vermeldet werden ire f. G. wüsten sich ohn zweifel zu erinnern was deroselbe, in nahmen m. g. H<sup>a</sup> Graven Johans Graven, correspondentzs halben nhun etlichmahl vorge- tragen worden, und was auch ire f. G. sich am letzten durch D. *Andrea* und mich diszfals hinwieder vernehmen lassen, welchs s. G. wir beide auch also zum besten referirt haben.

Nhun sei es ahn deme das man 's drauszen nicht glauben könne dasz diese lande jerlichs ein solche statliche sum, als ire f. G. uns beide damals berichtet, erlegen werden, und macht man sich herneben auch die gedancen es möchten die lande den Graven hirgegen etwan sol-

che dienst erfördern und ufferlegen so inen untreglich we- 1583.  
ren; *Item*, da etwan die Graven für sich selbst etwas vor- Jun.  
schlagen würden, dasz man irer darmit spotten möchte,  
derentwegen dan auch m. g. H. bishero die Graven zu  
keiner erclerung bringen können.

Weil dan ohumehr mit der Franckischen Ritterschafft  
und den freien Reichsstetten soviel gehandelt worden das  
auch dieselbe, beneben etlicher Fürsten, gleichfals zue  
solcher correspondentz begeben werden, und dan m. g. H.  
disz werk für diese lande nochmalen für hochnothwendig  
und in viele wege sehr nütz- und vortreglich erachtet, in  
betrachtung der statlichen vorteil und gelegenheiten so  
inen hierdurch ahn die handt geben werden und irer f. G.  
von mir *ad longum* erzelt worden, so will m. g. H. nicht  
zweifeln es werde d. H. Printz disz werck nochmalen, so  
viel an irer f. G. sein wirdt, nach möglichkeit gern befürdern  
helffen, und bitten derwegen seine G. dasz sich ire f. G.  
in schriften ercleren und vorschlagen wollen was die  
Niederlande jerlichs darbei zu thun gemeint, und hinwie-  
der von den correspondentzverwandten für dienst begeren  
möchten, und sonderlich bitten s. G. das solche ercle-  
rung, wo ümmer möglich, gegen dem ausgang dieses  
monats, als umb welche zeit fast alle correspondentz-Grav-  
en persönlich zusammen kommen werden, s. G. möge  
zubracht werden.

*Item*, hab ich bevelch zu vernehmen ob man H. C. ' in  
solcher correspondentz zum haubt leiden möge.

Dieszes ist ungeferlich meine werbung von den *negociis*  
*publicis* gewesen, denen ire f. G. ferner der gebuer werden

1583. wissen nachzudencken : was die *privata* belangt, damit hab  
Jun. ire f. G. ich diszmals, und sonderlich weil Bruningk nicht  
bei der handt ist, nicht bemuehen wollen : es seindt aber  
dieselbe dermassen geschaffen dasz sie zu seiner ankunfft,  
meines erachtens, in einem tage leichtlich können expen-  
dirt werden, welche ich alsdan auch schrifttlich überge-  
ben will. *Signatum Antverpiae*, den 11<sup>n</sup> Junij 1583.

PHILIPS ENGELI.

---

LETTRE MCXVI.

*Le Comte Jean au Comte Guillaume-Louis de Nassau. Il  
l'invite a venir au secours de l'Archevêque de Cologne.*

Lieber Sohn. Ich hab meinen gnedigsten Herrn und  
andere Evangelischen Churfürsten und Stenden die ver-  
dröstung gethan dasz, wo Grav Philips von Hohenloe, der  
von Hohen-Sachsen (1), und du insonderhait, für andere  
Nidderlendische Herrn und Obristen, bey der Cölnischen  
sachen etwasz thienen können das ihren Churf. G. und  
diesser sachen zu vorschub und guttem gereichen möge,  
es sey mit Eurem underhabenden kriegsvolck, eigenen  
leb, odder sonsten andere wege, dasz deszfals ahn Euch  
samt und sonders nichts erwinden, sondern aller eusser-  
ster vleisz, Eurem höchsten vermoegen nach, gewiszlich  
ahngewendet werde werden; wiewolh ich mir nuhn khei-  
nen zweiffel mache ii. LL. und du werdet Euch, der  
schuldigen gebur, auch ahn<sup>2</sup> meine ahnregung zu erinnern  
wissen, und derhalben disz hochnottwendigen allgemeinen  
christlich werck desto mehr zu befurdern gneigt sein;

---

(1) *Hohen-Sachs-n* : T V. 625.

<sup>1</sup> *Postscriptum autographe a une Lettre plus étendue.*

<sup>2</sup> *ultim.*



yedoch dweit mein gnedigster Herr mich zu diessen 1583.  
schreiben gantz ernstlichen ermanet und es umb diese Jun.  
sachen also bewand ist das ahn derselben , furnemlich dem  
Gravenstand und unsz , den benachtbartten , zum höchsten  
in unsere eusserste wolferd gelegen , zu geschweigen wasz  
dem Reich , unserm algemeinen Vatterlandt und der gant-  
zen Christenheit daruff stehet und bevorab die Nidderland  
dahin fur grosz vorthailh , alles auch mercklichen schaden  
und nachtheilh zu erwartten , alsz hab ich nit unnterlassen  
mögen , noch sollen dir disz werck , erzelter ursach halben ,  
sowel do mehr und vleissiger zu recommendiren , des  
gantzlichen vertrawens und ungezweiffelter zuversicht Du  
werdest , nit allein für Dich selbstn , sondern auch bey  
andern disz werck dermassen nach möglichkeit befürdern  
helffen und dasselb in stetter und fester gedechtnusz alzeit  
haben und behalten , damit meniglich deine christliche  
affection , neigung und wolmheinnungk so wolh gegen mich ,  
als auch zuvörderst meinen gnedigsten Herrn den Chur-  
fürsten und die gantze sach zu spüren , und Du und unser  
gantzer Hausz , beneben dem Gravenstand und den Nidder-  
landen (zu welcher nutzen und reputation solches was Du  
deszfals thust , auch gereichen wurde) dessen itzo und  
künffüg bey den nachkommen lob und ehren haben  
möge. Wie aber und in wasserley weg solches vielfeltig  
geschehen könne , davon kan ich itzo , wegen kurtze der  
zeit und geferlicheit des wegs , nit schreiben , und [wüste]  
dasselb für dich selbstn zimlichermas [messen] und verste-  
hen [können] , und , da du mit dem gebett und vleissigen  
nachdencken ahnheltest , dasselb je lenger je mehr befinden.

Dem wolgeb. Wilhelm Ludwigen ,  
Graven zu Nassau.



LETTRE MCXVII.

1583. *E. v. Reidt au Comte Jean de Nassau. La guerre de Cologne  
Juillet. met obstacle à la réconciliation avec Anjou.*

Wolgeborner Graff, gnediger herr. . . Der Landtag, davon ich damals meldung gethan, wirdt morgen, geliebts Gott, zu Sütphen seinen anfang nehmen, dahin ich mich dan abermals verfuegen, E. G. sachen möglichs fleisz treiben, und mein widerfahren mit ehister gelegenheit der oselbenn zuentbieten soll. . . . Wasz die gemeine sachen belangt, darin werden E. G. allen uberfluszigen bericht von brengeru dises entfangen, deren reise mich seer erfrewet hatt und hoffe das baldt noch andere schickungen erfolgenn werdenn, den fast alle fürnheme Stette und die gemeindte darin ein wunder verlangens nach der teutsche handlung tragen und ist nichts so dem Herzogen in seiner wiederannehmung, davon man jetzo in berhatschlagung stehett, mehr schadens gebe, dan eben diese vorgefallene verenderung in Teutschland. Der Almechtige wolle alles zu vortpflantzung seiner Kirchenn gedeyn laszen. Deszen göttlichen schutzs und schirm, mit wunschung aller gluckseligen wollfart, E. G. ich gantz undertheniglich bevolen thue. *Datum* Arnhem, den 5<sup>ten</sup> Jultij 1583.

E. G. underthenigster diener,  
EBERHARDUS REIDANUS.

A Monseigneur, Monseigneur le  
Comte Johan de Nassou Catzencl-  
bogen.

La guerre de Cologne et les tentatives de faire cause commune  
avec l'Électeur (*die Teutsche handlung*) vinrent traverser les desseins

du Prince d'Orange p. 149). Ceux d'entre les Réformés, qui avoient 1583.  
desapprouvé constamment les négociations avec des Papistes, furent Juillet.  
d'autant moins disposés à traiter avec Anjou qu'ils s'imaginèrent être  
sauvés, en tendant la main à Truchsess et au Duc Casimir. Ce parti  
étoit puissant, surtout aussi dans la Gueldre et en Flandre. A Gand on  
avoit des intelligences avec Hembyze et les conseils du Prince y étoient  
odieux. Chimay (p. 139), dont l'ardeur apparente lui donnoit une  
grande influence au milieu de l'agitation des esprits, étoit un des prin-  
cipaux fauteurs d'une politique dont les résultats devinrent funestes.  
L'auteur de cette Lettre écrit dans son ouvrage historique «als  
»het scheen dat d'uiterste noot des Princen raet soude hebben door-  
»gedrongen, so na menschen oordeel één van beyden must geschie-  
»den, oft met Spanien oft met Vranckryck te handelen, en by desen  
»wel groote gevaer, doch met eenige hooppe vermenght, maer by  
»den anderen niet dan die gewisse doodt te verwachten was, werdt  
»by Chimay en Hembyze een derde voorgelagen, te weten, dat men  
»Hertoch Hans Casimir, wesende met ettelycke duysendt ruyters en  
»knechten den Bisschop van Colen te hulp gecomen, beroepen en  
»met den Bisschop en andere Rycksvorsten van de Religie verbont  
»soude maken; 't welk den gemeenten seer aenghenaem synde, wer-  
»den alle raetslagen den Hertoch van Alenzon betreffende in den  
»windt geslagen: » van Reeld, p. 46.

---

### LETTRE MCVIII.

*Fontanus au Comte Jean de Nassau. Situation déplorable  
de la Gueldre.*

Genad undfriede von Gott durch *Jesum Christum, Amen!*  
Hoch- und wolgeborner Graff, genediger Herr. So es  
E. G. und deroselben I. Gemelin G. Frawen, an selen  
und leih wol gehet, ist mir und den meinen eine sonder-  
liche freude zu hoeren. Mit unsz gehet 's nach alten ge-  
brauch. Belangendt aber die gemeine sachen, je länger  
je erger. Reuter und knecht, eigentlich zu sprechen, ver-

1583. wüsten diese landen nicht, sonder die unerhörte barbari-  
 Juliet. sche confusion, welche nicht allein in einen, sondern  
 allen regimenten dominert. Was entlich darausz (es seie dan  
 sach das Gott, umb Seiner auserweleten willen, ein un-  
 verhoftes mittel schicke) erfolgen werde, können E. G.  
 (welcher die gelegenheit diser Landen und leuthe, zware  
 mit iren grossen schaden, woll bekant) leichtleich ermes-  
 sen. *Ego mitto vadere sicut vadit*, und weil ich den *Alan-*  
*zonium* nicht kan noch wil den einigen *Messiam* dieser  
 landen erkennen und den leuthen anpreisen, trage ich  
 etlige grosser und kleiner Herren ungnadt. *Verum, si Deus*  
*pro nobis, quis contra nos?* Besser Gottes freundt und aller  
 welt veient. — Anlangendt, genediger Herr, die praedi-  
 canten, davon mir E. G. *secretarius* Phil.\* meldunck ge-  
 than, da were mir wol nichts angenemers dan das dersel-  
 bige etlich in Westphalen zogen, aber also von sich selbst  
 und auf's ungewisse lauffen, ist nicht dienlich; were  
 derhalben, meines erachtens, gutt das Churfürsten Gena-  
 den zu Cölln oder Graff Adolph zu [Newarius\*], oder einige  
 Westphelische Stedt, an unseren g. H. den Stadthalter  
 Cantzler und rhede\* schreiben das sie an etlige orth einige  
 diener senden oder volgen wilden lassen: wan solche  
 petition geschehen, künt man richtich und mit freudige  
 gewissen in der sachen handeln. . . . *Datum Arnhem,*  
*den 8<sup>ten</sup> Julij A<sup>o</sup> 83. stylo vet.*

E. G. dienstwilliger und undertheniger,  
 JOHANNES FONTANUS.

Dem hoch- und wolgeb. Herren . . .  
 Johan, Craven zu Nassaw . . . , mei-  
 nen genedigen Herren.

\* Philipp Engel

\* Kuchner

\* Adhe

\* N<sup>o</sup> MCXVIII<sup>a</sup>.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse 1583. aux points contenus dans le N<sup>o</sup> 1115<sup>e</sup>. (Antwordt auff Juillet. die Artickell die uns, Wilhelmen von Gottes gnade Printzen zu Uranien, Graven zu Nassaw, wegen des wolgebornen unsers freundtlichen lieben Bruders, Hern Johann Graven zu Nassaw Catzenelnboghen, durch dero Secretarien Philips Engeln seindt überantwortet worden.)*

---

\* \* Le Prince reprend ici les cinq articles du Mémoire : l'affaire de Cologne ; celle du Duc d'Anjou ; le Gouvernement futur des Pays-Bas ; la réconciliation avec le Duc Jean-Casimir ; la ligue des Comtes.

---

I. Vorsz erste haben wir nie liebers nicht begert dan das nicht allein dieser landen und die Cölnische sachen, sonder auch, so viel immer möglichen, alle Reformierte kirchen der gantzen Christenheidt mit einander verglichen und ein gemeines werck darausz möchte gemacht werden. Bitten also wolgedachten unsren freundtlichen lieben Bruder es wollen ire L. wol bedencken wehr diejenige sein die angefangen haben eigenes und besondern rhadts zu pflegen, welchs wir alhie auff diszmahl wollen bleiben laszen, und was zu guter correspondentz, beistandt, und hülff beiderseitz dienlich gern befördern helffen, wie wir daselbige durch den ehrnvesten unsren lieben besondern Otten von Welmerckhausen s. L. vor einem jahr zu erkennen haben geben ; wir haben aber seidshero von den Cölnischen sachen gar wenig berichts gehabt, und biszdahero anders nicht verstanden dan das unser gnediger Her der Churfürst vor's beste angesehen das noch diese landstende, noch wir, unsz s. G. sachen öffentlich annehmen solten.

Wasz aber die hülff anlangedt die ire G. ausz diesen

1583. landen zu gewarten, mögen wir s. L. nicht verhalten das  
Jüllet. der feindt jetzunder zwey gewaltiger leger in diesen lan-  
den unnd mit dem einen Herentals, mit dem anderen  
Duinkercken beleget hadt; und das wir auf unser seiten  
nicht mehr den zweytausent Schweitzer und dreytausent  
Frantzosen irer Hoheit zustendig zu felde haben, welche  
doch nuhn ungefehr eine fünff oder sechs Wochen lang  
gegen den hunger und allerley andere nottürfft streitten  
und alle stunden iren abscheidt, lauth der gelobten die  
inen von den landstenden beschehen, begeren; mit pro-  
testation, da man inen denselben solte abschlagen, das  
sie alszdan notwendig solten gedrunge sein den feindt  
umb den pasz anzusprechen: welches, wegen ermelter  
protestation und täglicher anhaltung, sehr schwerlich  
wirdt sein abzuschlagen, also das ire L. hierausz leichtlich  
zu erachten was hülff man von hinnen zu gewarten . . . .

Wir hoffen nicht das i. G. sachen auf das äusserste  
khommen werden, sonder vielmehr das Godt ire G.  
mittel und wege wirdt verleyhen dieselbige auszuführen;  
da aber der Almechtige i. G. dermaszen (wie wir doch  
nicht verhoffen) heimsuchen würde, wolden wir unsz  
versehen es werden alle und jede stedte und örter inn  
diesen landen, die den Hispaniern nicht zugethan, i. G.  
gern gestadten sich, bisz so lang Godt anders versehen  
würde, frey und sicherlich darinnen zu halten. . . .

II. Anlangendt ire Hoheit, ist wegen vielerley ursachen  
nichts schriftlich darab zu melden, allein wollen wir s.  
L. zu bedencken heimstellen ob die Stende des Reichsz  
teutscher Nation König Heinrichen wegen iren freyheidt,  
dero sie heutiges tags noch genießen, nicht zum theil

verpflichtet seyen, unnd wie geringe zeit so mechtige 1583. Fürsten als Hertzog Johann Friderich zu Sachsen und Juillet. Landgrave Philips zu Heszen, sampt den Reichstedten, ohn andere hülff sich haben erhalten und bestehen mögen; dargegen aber das Hertzog Mauritz (1), allein durch eine vermeinte hülff höchstermelten Königs, alles was er nuhr wolte, volbracht hadt. Zum andern ist i. Hochlt. vorhaben und schädlicher handel in diesen landen gar nicht zu loben, sonder vielmehr zu schelten; es mögen aber s. L. gewisz davor halten das höchstermelter i. Hoheit gegenwertigkeith und hülff dem feindt groszen abbruch gethan hadt; darneben stehet s. L. zu bedencken dasz die religionsverwandten nicht allein dieser lande sachen tractieren, sonder das der mehrertheil ahn vielen örtern papisten seindt, und sie stimmen in *deliberationibus* frey haben und das die meiste beschwerung ahn dem gelegen ist was man denjenigen die sich mit den Hispaniern versoenen und vereinigen wollen zu andworten, darab sich dan s. L., da sie alhie gegenwertig, wol solten verwunderen. Lestlichen ist wol zu betrachten was vor gewaldt man gegen Hispanien und das Hausz Oesterreich solte mögen stellen: dan, soviel dasjenige das in Hollandt verlauffen, anlangedt, hat es weit eine andere gelegenheith dan jetzunder, und soviel sichs ansehen liesze, waren wir mit Hollandt gantzlich verderbet, ohn die Pacification die zu Gendt mit den Catholischen Römischenn beschloszen wardt, und durch welche Godt darnach soviel treffliche kirchen aufgerichtet, und khunnen bisz dahero nicht sehen das diejenige die unsz schelten und schmähen, deszgleichen gethan, und

---

(1) *Mauritz*. T. I. p. 207<sup>a</sup>.

1583. so mechtige städte zu erkendtnusz und übung der  
Juillet. wahren religion bracht haben; zu dem haben wir unser  
vorhaben und meinung s. L. offtmals geöffuet, und das  
daran noch möchte hindergehalten sein blieben, ist nicht  
schrifflich zu erklären, seindt auch nicht der meinung  
iechts mehr darab zu schreiben; dan solte man alle dinge  
schreiben wie sie in warheidt geschaffen seindt, würde  
man dero viel zu viel entdecken die meniglich zu nachtheil  
möchten gereichen; zu dem erfordert die noth das viele  
sachen geheimb gehalten werden, und dieweil sich dan  
niemandts ausz den undeutlichen und unvolkommenen  
schreiben genugsam underrichten khan, halten wir die  
eine und die andere unnötig.

Sunst ist in i. Hocheidt sachen bisdahero noch nicht  
resolviert und stehen die provincen noch in irem freyen  
willen, wirdt auch von inen nichts begerdt; diejenigen  
aber die sich mit i. Hocheit widerumb gedencken einzu-  
laszen, seindt der meinung das sich der König erstlich vor  
sie erklären, und das man innen, inn seines Bruders stat,  
nach deszelbigen absterben, auf ebenmeszige condition  
annehmen solle.

Soviel den Hern von Biron anlangt, ist es gewisz das im  
der handel zuvor entdeckt ist worden, hadt in aber wi-  
derrathen und soviel möglich verhindert, auch hat er des-  
zelbigen tages drey botten geschicket alles zu verhinde-  
ren, dan es wahren seine eigene söhne nicht gerüstet,  
dero einer in Antorff erschlagenn warth; zu dem hat er  
darnach allen möglichen vleisz angewendet das die Städte  
den Hispaniern nicht überliebert (1) würden, dazu dan der

(1) ueberliebert. le Prince de Parme n'avoit pas neglige de faire  
au Duc d'Anjou des propositions à cet égard: «ut urbes a Gallis



Her von Belliévre alle gute befürderungh erzeiget wie 1583.  
ime daselbige der Künig auszdrücklich befholen hatte. Juillet.

III. Auff diesen artickel wiszen wir unsz nicht zu resolvi-  
ren, dan wir sehen das diese Landstende nichts anders dan  
die gelegenheidt der zeidt, nachdem sie sich widerumb  
versamlet, zu einiger resolution wirdt khünnen bringen,  
doch wolten wir unsz derwegen mit s. L. gern under-  
reden.

IV. Wir bitten s. L. gantz freundtlich sie wollen gewisz  
darvor halten, auch alle andere, und bevorab hochermel-  
ten Hern Hertzogen Johan Casimirn, versichern das wir  
s. L. jederzeit und noch freundliche und angenehme dienst  
zu erzeigen geneigt gewesen seindt unnd noch bleiben,  
und das s. L. nuhr das gewisse vertrauen zu unsz habe  
das wir in allen zufallenden gelegenheiten daselbe im  
werck dermaszen zu erzeigen begeren, das uns niemandts  
derwegen soll möghen beschuldigen, auch dasz wir unser  
gewiszenn gar nicht beschweret haben, indem das wir je  
etwas gegen s. L. gedacht oder vorgenommen sollen ha-  
ben, sondern das wir dieselbige vor unsren freundtlichen  
lieben Hern und Bruder jederzeit gehalten haben und noch  
zu thun unsz bereidtwillig wollen erfinden laszen; wasz  
aber die andere drey personen ahnlangedt, bitten wir  
wolermelten unsren freundtlichen lieben Bruder, es wol-  
len s. L. nicht übel finden das wir mit solchen leuthen

---

»captas, Cameracum, Dunquercham, utramque Bergam, Dixmudam,  
»Teneramundam, Herentaliam, Diestemium atque Eindoviam sponte  
»remitteret atque Hispanis Gallus traderet:» *Strada*, II. 291.



1383. nicht zu schaffen wollen haben, dan a. L. die ursachen  
Juillet. warumb wir unsz irer beklaget, genugsam bewust seindt;  
halten auch davor, da hohermelter Hertzogh und wir (wie  
wir dan anders nicht hoffen und begeren) in bestendiger  
freundschaft bleiben, das der rest nicht viel zu bedeuten.

Esz soll wolermelter unser freuntlicher lieber Bruder  
auch gewisz darvor halten das wir, nach hochgemeltes  
Hern Hertzogen abziehen ausz diesen landen, ghar kheine  
schreiben, da sonders etwas angelegen, von s. L. gese-  
hen, auch kheine empfangen darauf wir, wie wir vermei-  
nen, nicht geantwortt haben; neben dem so ist woler-  
meltem unsrem freuntlichen lieben Bruder genugsam  
bewust mit was geschefften wir täglich alhie beladen  
seindt, welche leichtlich eine ursache geben möchte das  
wir, oder unsere thienner, ermelter schreiben etlicher  
vergeszen hetten, insonderheidt aber halten wir davor,  
da unsz etliche geldtsachen recommandiert sein worden,  
das wir dieselbighe nicht verrichtet haben; dan wir be-  
kheennen öffentlich (man möge dargegen sagen was man  
wil) das es in unsrem vermögen nicht gewesen, auch das  
wir bey den Landstenden soviel das anlanget nichts haben  
erhalten möghen.

Was aber die brieve anlangedt die wir ghen Bruszel  
oder ahn den von Rihoven geschriben sollen haben,  
wirdt es sich nicht befinden das wir je etwas gegen hoch-  
ermelten Hern Hertzogen geschriben haben, auch  
haben wir nicht gestatten <sup>z</sup> das *Dathenus* ent-  
weder zu Gendt oder zu <sup>1</sup> aufgehalten oder  
arrestiert wurde, sondern haben La Hugerie (1) und Sar-

(1) *La Hugerie*: IV. 216 et VI. 466.

<sup>1</sup> *Declimre*.

razin, mit welchen er vergesellschaftt, frey ausz diesen 1583.  
Landen ziehen laszen, und das nuhr allein darumb das er Juillet.  
eindiner Göttliches wordts wahre.

Und dieweil wolermelter unser Bruder sich erbeuthen  
ghen Bremen oder Wesell zu khommen, wolten wir wol  
hertzlich begeren das s. L. förter bisz in Hollandt sich  
wollen begeben, alda wir verhoffen s. L. zu finden und  
allerley sachen alda mit derselbigen zu berhatschlagen  
die nicht mögen oder gehören in schriftt gestellt zu wer-  
den.

V. Dieweil auff das vornembste in diesen artikel, sonder  
der Stende vorwissen, nicht mag resolviert werden,  
khunnen wir jetzunder nichts darauff antworten, und das  
sonderlich darumb das jetzundt khein Lantrhadt oder  
Rhadt von Staten (wie man den nennet) gehalten wirdt.  
Wir sehen aber nichts auszfürlichers darinnen dan das  
wolermelte Graven ir gutdüncken und meinung und war-  
auff man habe zu tractieren, vorschlagen; und soviel das  
haupt der Obristen anlanget, vermeinen wir nicht das  
mann jemandts bequemer den hochermelten Hern Hertzo-  
gen dazu findenn solte. Wir haben aber das bedencken das  
eine solche verbundnusz oder Confoederation, ohn einiges  
groszen Fürsten oder Monarchen understandt, nicht lange  
sol bestehen mögen; dan soviel diese Lande anlanget,  
haben sie das vermögen nicht eine solche somme wie dazu  
vonnöten auszubringen und zu erlegenn.

Letztlichen, damit E. L. desto gewisser möge sehen was  
wir biszdahero und seider i. Hoheit abziehen ausz An-  
torff den Landstenden alhie vorgeschlagen, haben wir

1583. E. L. diese discours (1) hieneben zuschicken wollen, auff  
Juillet. das Sie sich desto weitläufftiger und eigentlicher darauß  
zu berichten wissen. Datum Antorff, ahm 10<sup>en</sup> Julij 1583.

WILHELM PRINTZ ZU URANIEN.

---

† LETTRE MCXIX.

*Le Prince de Chimay au Prince d'Orange. Recommandation en ses bonnes grâces.*

---

\*.\* Malgré ses protestations et le doux nom de *fils*, Chimays s'efforçoit de supplanter le Prince d'Orange dans l'affection populaire. «Hy heeft hem bovenal gepoocht aenghenaem te maecken by de ghe-meente, daghelyx conversatie houdende met de voornaemste van de »Religie . . . , en vermeerderende de afgunsticheyt van 't gemeen »Volc tegens den Prince van Orangien, omdat hy het stuc van de »reconciliatie met den Hertoge was vorderende» (*van Meteren*, 210<sup>e</sup>). Son influence fut pernicieuse, surtout en donnant de fausses espérances par rapport à l'Allemagne (p. 216); «soeckende anders niet »dan die van Vlaenderen af te trecken van de handelinge met »Vranckryck, en die also in misverstandt gebrocht hebbende met »den Prince van Orangien en de andere Provinciën, als sy geen »ontset soudén crygen van Duytslant, deselve te brengen tot afval »en by gevolch tot versoeninghe met den Spaengiaert:» v. *Meteren*, 212<sup>e</sup>. Aussi lui reprocha-t-on «dat hy, als een wolf onder 't schyn »van een schaep, onder de Gereformeerden ghecomen ware:» 202<sup>e</sup>. Lui même s'en vanta plus tard auprès des Espagnols. Toutefois v. *Reyd* affirme «dat hy wel lichtvaerdelyck, maer niet gheveinsdelyck »den rock hadde omgekeert:» p. 47.

---

Monsieur. Allant ce porteur vers vous, n'ay voulu  
faillir de vous escrire ce mot de lettre pour me recomman-

---

(1) *discours* : probablement entr'autres l'Avis du 9 février; voyez p. 149.

der bien humblement à vostre bonne grâce, n'ayant pour 1583.  
le présent aucune chose digne d'avertence, fors qu'il est Juillet.  
plus que tems de mettre ordre aux affayres de ce costé et  
pouvoir aux villes de ce quartier, y mettant des person-  
nes de bien et bien affectionnez au publicq et purgeant un  
peu ce qui y est affectionné à l'ennemy, que crains estre  
davantage que nous ne pensons. Le tout requiert célérité,  
singulièrement pour la ville de Dixmude, laquelle je vois  
perdre sy bientost n'y est remédié. Ils ont remis encore  
le renouvellement de la loy, d'icelle de quinze jours, telle-  
ment que le tout va à la longue. Je ne leur fay que presser  
qu'ils ayent à se haster et se résouldre sur quelque chose.  
Monsieur, je vous supplieray ne me mettre en oubly et  
vouloyr avoyr mes affaires en recommandation, vous as-  
suranceur que n'aurez personne qui de meilleure affection  
vous désirera faire service que moy, ce que par effect  
cognoitz, quand il vous plaira m'honorer de vos com-  
mandemens, surquoi prieray le Créateur qu'il vous don-  
ne, Monsieur, entière santé et prospérité. De Bruges, ce  
10 de juillet 1583.

Vostre bien humble et obéyssant fils à  
vous faire service,  
CHARLES DE CROY.

Le 22 juillet il devint Gouverneur de Bruges et le 7 août de la  
Flandre entière. Le Prince d'Orange avoit recommande le Prince  
d'Espinoi. Longtemps on fut la dupe des beaux semblants de Chimay.  
En novembre encore on écrivoit des Pays-Bas en Angleterre; «the  
Prince of Chymaye, a wise and religious gentleman, giving great hope  
that he will do good offices to the States there, is not only made  
Governor of Flanders, but overseer of the whole, which dothe take  
from the Prince of Orange's authority muche former credytt, and  
bring him now lowe indeede». *H'right, Queen Eliz. II. 212.*

LETTRE MCXX.

1583. *La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Recommandation en ses bonnes grâces.*  
Juillet.

Monsieur! Je vous suplye de m'escuser, ay je ne vous ay encore escrit, depuis que j'ay eu cest honneur de vous estre alyée, car je n'en ay point eu l'occasion commode jusques à cest heure, par le retour de vostre Secrétayre (1), par lequel je n'ay voulu faillyr vous fayre entendre que me sentant tant honorée de Dieu que d'avoir mis au coeur de Monseigneur le Prince de me prendre pour sa compagne, j'ay reconnu n'estre des moindres faveurs que Luy a pleu de me fayre de m'avoir alyée de tant de Seigneurs de grande qualité, et principalement qui ont la crainte de Dieu, entre lesquels, Monsieur, comme vous tenés le premier rang, aussy je me tiens la première en volonte de vous fayre bien humble service, vous suplyant qu'en ceste qualité j'aye cest honneur d'avoir part en vos bonne grâces, que je tiendré infiniment chères et que je m'essayeré de conserver par tous les services que je penseré vous estre agreable. En ceste voulonté (craignant de vous estre importune de trop long discours) je vous baysseré très-humblement les mains et prieray Dieu, Monsieur, vous donner très-heureuse et très-longue vye. d'Anvers, ce 12 juillet.

Vostre humble et obéissante servante  
à vous faire service,  
LOUYSE DE COLIGNY.

A Monsieur le Conte Jean de Nassau.

(1) *Secrétayre*, Ph. Engel.

## LETTRE MCXXI.

*Le Comte Maurice à son oncle le Comte Jean de Nassau. 1583.*  
*Même sujet.* Juillet.

Monsieur mon Père. Ores que je ne doute que vous seres amplement assés informé par les lettres des autres et nommément par le porteur de ceste cy, de l'estat de monseigneur mon père et de ce qui se passe présentement en ces quartiers, toutesfois, pour satisfaire à l'obligation que je vous doy, n'ay voulu faillir de vous faire ce petit mot de lettre, qui n'est à autre intention que de vous supplier de vouloir croire que l'affection que j'ay de vous faire bien humble et très-affectionné service, m'accroit journellement de plus en plus, duquel je vous espère faire autant de preuves, quand il vous aura pleu m'honorer de vos commendemens, que celuy qui vous désire demeurer tous les jours de sa vie bien humble et obéissant fils. Je vous supplie d'en vouloir faire estat et me permettre qu'en ce lieu je vous baise et à Madame ma tante humblement les mains, priant Dieu qu'Il vous donne, Monsieur, en parfaite santé, longue et heureuse vie. A Leiden, ce 13 de juillet 1583.

Vostre bien humble et obéissant fils.  
à vous faire service,  
MAURICE DE NASSAU.

A Mousieur le Comte Jean de  
Nassau et Cattenelenbogen.

---

## LETTRE MCXXII.

*Le Comte Philippe au Comte Jean de Nassau. Même sujet.*

Monseigneur mon père! Ce n'a esté beaucoup d'heur

1583. d'entendre par vostre secrétaire vostre disposition et bonne  
Juillet. santé et de Madame ma très-honorée mère : je prie l'Éter-  
nel qu'il Luy plaise de vous y continuer assiduellement.  
Pour mon regard, Monseigneur, je vous donne bien hum-  
blement à entendre que je me porte, et quant et quant  
Monsieur mon cousin Monsieur le Comte Maurice, fort  
bien, vous suppliant vouloir croire qu' j'ay un extrême  
désir de vous demeurer toute ma vie très-obéissant fils et  
vous honorer et servir et m'esvertuer en toute diligence,  
avec l'aide de Dieu, tant aux mes études, que d'imiter les  
traces de vostre bonne renommée. Qui sera l'endroit où,  
après vous avoir baisé bien humblement les mains et à  
Madame ma mère, je prieray l'Éternel, Monseigneur,  
vous donner en parfaite santé, longue et heureuse vie. A  
Leiden, ce 14<sup>me</sup> de juillet 1583.

Vostre très-humble et très-obéissant fils

PHILIPPE DE NASSAU.

A Monseigneur, Monseigneur le  
Comte Jean de Nassau et Cattene-  
lenhogen.

---

† LETTRE MCXXIII.

*Le Duc d'Anjou aux États-Généraux. Il leur impute  
prise de Dunquerque (ms. roy.).*

\* \* «De saken van de Vereenigde Nederlanden stonden in desen  
tyd seer periculcus; want, nietjegenstaende de Prince van l'arma  
dagelyks meer en meer prospereerde, so in Braband, Vlaenderen  
als elders, so werde seer weinig ordre tot tegeweere gestelt :»  
*Bar*, II. 398<sup>b</sup>. Le Duc avoit quitté Dunquerque le 28 juin. Le  
Gouverneur Chamois, ne recevant aucun secours, capitula le 17  
juillet. «Dit heeft een groot en schadelyk verlies voor het Land ge-  
weest :» *l. l.* 372<sup>a</sup>.



Très chers, très ayez et féaulx ! Je ne vous puiz dire 1583.  
avec quel extrême regret et desplaisir j'ay entendu la Juillet.  
mauvaise nouvelle de la prinse de Dunkercque, ne vous  
pourant céler qu'ayant usé de diligence de vostre part de  
faire acheminer l'armée aux environs de Nieuport, y  
pourvoyant par la mer, comme vous en avois prié par  
toutes mes dépesches, si elle ne se feust garantie, à tout  
le moins les ennemis ne l'eussent pas emportée de long-  
temps, et poeult-estre que mes forces eussent esté telles  
que, me présentant du costé de Gravelines, il y eust eu  
moyen de la garandir. Si vous laissez toutes choses à  
l'abandon, dédaignant ce quy est de vostre propre bien et  
salut, je ne puis penser que ceux quy n'y ont pas tant  
d'intérêt, se veuillent embarquer à vostre secours, quelc-  
que bonne volonté qu'ilz en ayent. Je sçay bien qu'il  
estoit très-difficile de la sauver par l'endroit qu'elle a  
esté battue, ayant tousjours tenu le costé du havre pour  
mauvais, parce que la bresche ne se poeult en sorte quel-  
conque deffendre pour estre entièrement commandée et  
par teste et par courtine; mais quant on gaigne quinze  
jours en telles choses, c'est un grand advantaige et plus  
de réputation: pour cela je ne perds point couraige,  
pourceu que de vostre costé vous veuillez ayder et faire  
demonstration apparente et certaine en envoyant voz dé-  
putez et parachevant nostre traicté de me vouloir pour  
Prince avecq la dignité quy m'appartient. C'est le vray  
moyen de faire résouldre le Roy mon seigneur et frère à  
vostre secours, quy jusques icy est demeuré fort refroidy  
et lent en icelluy pour ceste seule considération, croyant  
certainement que vous avez faict d'entretenir voz promes-



**1583.** ses et le traicté, espérants en gaignant le temps, voyant  
**Juillet.** quelque prospérité en voz affaires, vous en despartir  
entièrement: ne voulant aultres juges que vous, si nous  
avons eu l'occasion de le penser et croire ainsy, veu les  
longeurs dont vous avez usé en voz affaires et le mauvais  
traictement qu'ont receu les gens de guerre, principale-  
ment les François et Suysses, dont la pluspart sont mortz  
de faim, ce quy continue encoires, qui refroidist entière-  
ment les gens de guerre que l'on ne s'en poeult servir, et  
vous voyez le dommaige quy en advient, prévoyant en-  
coires pis, s'il n'y est par un meilleur ordre promptement  
remédié; ne vous pouvant céler qu'il est très difficile de  
faire croire, mesprisant ce quy vous touche de sy près,  
que vous ayez beaucoup de volonté de vous voir délivrez  
du mal et dangier quy vous est préparé à vostre seul def-  
fault, et par tant je vous prie de me vouloir donner advis  
certain quelle est vostre délibération, afin que, sans plus  
perdre temps, j'advise à me résouldre à quelque party  
salutaire, vous asseurant que celuy auquel je suis entré à  
vostre prière et requeste, me sera tousjours plus agréable  
que nul aultre, ainsy que je vous le fairé paroistre à tou-  
tes les occasions quy s'offriront, pourveu que de vostre  
part vous veuillez y apporter. . . De St. Quentin, ce 22  
jour de juillet 1583.

**FRANÇOYS.**

A noz très-chers, très-aymez et  
féaux les S<sup>rs</sup> des Estats-Généraulx  
des Provinces Unies des Pays-Bas.

† LETTRE MCXXIV.

*Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Relative à 1583.  
la réduction de troupes Écossoises (ms. \*G.).* Août.

---

\* \* Le Prince avoit quitté Anvers le 22 juillet , pour se rendre à Middelbourg , où les États-Généraux devoient se réunir. Il hâta son départ , indigné de ce que le Magistrat n'avoit osé réprimer et punir une émeute dans laquelle on vouloit se saisir du Prince, comme traître et prêt à livrer la ville aux François : «de ongeregheltheydt van »sommighe was soo groot dat sy den Prince uyt eischten , hem schel- »dende opentlyck voor een verrader en inbrenger van de Fransoy- »zen. Dit . . . heeft den Prince seer verdrotten , te meer omdat de »Magistraet daer geen straffe over dede , uyt vreesse van de Gemeynthe , »die nu stout en trotsigh geworden was ; daerom hy dies te eer uyt »Antwerpen vertrock : » *van Meteren* , 207<sup>e</sup>.

Il n'y avoit pas de *Gouvernement général* , aussi longtemps que la réconciliation définitive avec Anjou demeuroit en suspens.

---

J'ay receu vostre lettre et , suivant ce que vous m'avez escript touchant la réduction des compagnies Escossoises que le lieutenant colonnel [Preston] a meiné en vostre quartier pour y estre employez en vostre service , j'eusse bien volontiers communiqué le dit affaire à messieurs les Estats Généraulx , mais d'autant qu'ilz ne sont point encore arrivez et que présentement , comme sçavez , il n'y a point de gouvernement général en ces pays , j'ay trouvé le plus expédient de vous renvoyer ledict lieutenant colonnel , affin qu'à son retour vous y puissiez donner le plus prompt et meilleur ordre que vous trouverez estre nécessaire pour vostre service , jusques à tant que par accord général y soit pourveu autrement. Et ne servant ceste à aul- tre fin , je prieray Dieu vous donner, Messieurs, en bonne

1583. santé, heureuse vie et longue. De Vlissingen, ce ix de  
Août. aougst MDLXXXIII.

Vostre bien bon amy à vous faire service

GUILLAUME DE NASSAU.

A Messieurs le premier Eschevin  
et aultres du Conseil de la ville de Gand.

---

† LETTRE MCXXV.

*Le Prince d'Orange à la Régence de Gand. Il les exhorte  
à ne pas se séparer des États-Généraux (ms. \*G.).*

Comme en 1578 (T. VI. 463, svv.) la ville de Gand ne vouloit pas obtempérer au Prince d'Orange et aux États-Généraux. On y détestoit les François; on y soupiroit après le retour de Hembyze et du Duc Jean Casimir. Rentrer sous la domination de Philippe II sembloit préférable à une réconciliation avec Anjou. Les résultats de l'abjuration du Roi n'avoient pas dissipé les scrupules des Réformés (T. VII. p. 587) et on se flattoit encore de pouvoir stipuler le libre exercice de la Religion. Parmi les fauteurs de la négociation avec l'Allemagne (p. 216) il y avoit sans doute des traitres et des Papistes, qui traversoient par leurs menées ce qu'ils sembloient favoriser; mais il ne faut pas mettre sur la même ligne tous ceux auxquels on lançoit l'épithète d'*Espagnolisés*. Plusieurs Protestants sincères et qui désiroient ardemment le secours d'Allemagne, ne pouvoient se résoudre à reconnoître de nouveau pour Souverain un fils de Cathérine de Médicis, qui avoit voulu régner par la perfidie et le massacre.

L'obstination des Gantois se manifesta de la manière la plus funeste. Surtout après l'évènement d'Anvers il étoit question de faire avec le Prince de Parme un accord particulier; ainsi que le Prince d'Orange le donne à entendre dans une Lettre très remarquable, du 31 Mai, à la Régence (publiée par *M. de Jonge*, *Onuitg. St.* II. 84—93); rappelant aussi que des rumeurs du même genre avoient déjà circulé «wel een jaer vóór de alteratie in *Januario* lestleden gebeurt.» Par défiance des François, on leur refusoit le passage, même quand ils marchaient au secours des villes assiégées par l'ennemi. «Die van Ghent, daer nu de secrete Spaenschghesinde in credit en

»authoriteyt waren comen , door haet teghen de Fransoysen , protes- 1583.  
»teerden en verclaerden opeutlyck dat sy haer soudē afsonderen , Aōūt.  
»soo verre men hem met 't selfde krygsvolck wilde behelpen , en sy  
»wildē gheen Fransoysen in Vlaenderen lyden : » *v. Meteren*, 206<sup>b</sup>. —  
Le Prince de Parme prit en peu de temps Dunquerque , Nieuport,  
Veurne , et Dixmude : «het verlies van alle dese plaetsen werd de  
»moetwilligheid van die van Gent toegeschreven : » *Bor*, II. 272.

Les antagonistes du Prince venoient de triompher. Déjà au commencement de juillet , après un différend avec Ryhove , la Régence avoit député vers Hembyze pour lui offrir la place de premier Échevin ; et le 14 août son élection avoit eu lieu. Ce chef populaire alloit donc reprendre son pouvoir dictatorial (T. VII. p. 31). On conçoit que les remontrances du Prince n'étoient pas hors de saison.

---

Edele Eersame waerde wijse voorsiennige discrete besundere goede vrienden. Ons is leet dat in de saecke de welcke Godt almachtich ons ende verscheyden treffelycke luyden binnen desen landen in handen ende ten laste gestelt heeft ende dewelcke is van zoe grooten gewichte ende importantie , als naementlyck het verstercken ende onderhouden van de waere ende oprechte religie , mitsgaders van de vryheyt deser landen , het ons nyet mogelyck en is geweest daartoe alzulcken macht ende middelen te weghe te brenghen als wy in ons gemoet ende consciencie gevoelen daertoe alle getrouwicheyt gebruyckt ende goede wille ende begeerte altyt gehadt te hebben. Ende gelyck wy daerinne tot noch toe nyet gespaert en hebben ons eygen leven , noch onser kinderen , broeders , maegschap ende vrienden , mitsgaders de goeden die Godt almachtich belieft hadde ons te verleenē , alsoe hebben wy oyck vastelyck voorgenoemen , met Godts genade , daerinne egeenssints te vercouwen , maer ter contrariē , hoe de saeken jegenwoordelyck schynen meer perplex ende

1583. zwaer te wesen, oock des te meer met alle middelen te  
Août. beneersten omme te helpen beteren ende redresseren de  
gebreken die daerinne bevonden wordden; waerinne wy  
verhoepen dat wy van onser syden egeenssints in faulte en  
sullen wesen, maer soe dikwels de gelegentheyt sal vereys-  
schen, 't selve met Godts hulpe metter daet volcomelyck  
zullen doen blycken. Wy syn verblydt geweest dat ghy lie-  
den sulcken gevoelen van ons syt hebbende, als ghy ons  
door u luyder scryven hebt doen verstaen; want de gene-  
gentheyt die wy der goede stadt van Ghendt altyt toegedra-  
gen hebben ende het goet ende welvaren dat wy haer  
wensschen, is sulckx als haere treffelyckheyt ende qualiteit  
verdient, dewelcke ons niet en is onbekendt, ende wy  
verseeckeren ons dat, deur middel van eene goede corres-  
pondencie tusschen myne heere den Prince de Chimay,  
myne heeren de Vier Leden, uluyden in 't besondere ende  
ons, ende met hulpe van den andere landen, Godt  
almachtich ons de genade doen sal dat men middel sal  
hebben om het bederff der landen te beletten, ende dat wy  
deselve eens sullen sien in goeden ende voorspoedelycken  
staet; waeraff Godt de macht ende middelen in handen  
is hebbende, dewelcke wy verhoppen Syn hulpe ons nyet  
en sal weygeren. Ende alsoe ghylieden<sup>1</sup> in 't aennemen  
uluyder diensten (dewelcke wy van Godt almachtich bid-  
den dat ghylieden mocht uuytvoeren tot Syne eere ende  
welvaren der landen) seer wel geconsidereert ende goet  
debvoir gedaen hebt omme het vertreck van uluyder gede-  
puteerde naer de vergaderinge der Staeten-Generael te  
spoedigen, alsoe bidden wy uluyden daer inne te willen  
volhouden tot voorderinge van de generale saeke, aenge-

<sup>1</sup> *Le passage suivant est corrompu. Peut-être in 't aenbieden van ul. d.*

merckt dat , soe verre het den Heer belieft middelen te 1583.  
vergunnen omme de gemeyne welvaert te voorderen , soo Aôut.  
en isser anders egeen middel omme daertoe te geraecken  
dan door gemeyne hulpe ende communicatie van de pro-  
vinciën ; waertoe ons aengaende wy soe zeer alle debvoir  
ende hulpe doen sullen als ons mogelyk wesen sal. Bid-  
dende uluyden derhalve anderwerven de goede hant voor-  
der te willen houden dat uluyder voorseyde gedeputeer-  
de met haest ten eynde voorschreven affgeveerdicht mo-  
gen wordden, aengemerkt dat, behalvens de groote noot-  
saeckelyckheyt die dyenaengaende wordt bevonden , oyck  
verscheyde gedeputeerde van veele provinciën , als Hol-  
landt , Zeelant , Vrieslant ende Mechelen , alhier syn ver-  
beydende, sonder yedt te doen oft uuyt te rechten : bid-  
dende uluyden insgelycx altyt verzeeckert te willen wesen  
dat in al 't gene dat wy sullen weeten tot uwen dienst ende  
tot welvaren der stede van Gendt ende tot een yegelycke  
van uluyden in 't besundere te strecken , wy ons daertoe  
in alder vliet ende genegentheyt sullen employeren ende  
met zoe goeder herten als wy , naer onse seer hertelycke  
gebiedenisse t' uwaerts, den Almogenden bidden uluyden,  
Edeleersame waerde wyse voorsiennige discrete besun-  
dere goede vrienden, te nemen in Syne heylige hoede. Uyt  
Vlissingen, den xx<sup>ea</sup> Augusti MDLXXXIII.

De Prince van Oraengien, Grave van  
Nassau en Marquis van Vere enz. Uluy-  
der zeer goede vriend tot uwen dienst,  
GUILLAUME DE NASSAU.

Den Edelen eersaemen wysen voorsienni-  
ghen, onsen besundere goede vrienden, Sche-  
penen ende Raedt der stede van Ghendt.

## LETTRE MCXXVI.

1583. *Le Prince d'Orange aux Quatre Membres de Flandre.*  
*Août. Touchant la négociation avec l'Électeur de Cologne*  
*(ms. \*G.).*

---

\* \* Le Prince, voyant qu'on repoussoit Anjou pour aller vers Truchsess et Casimir, désiroit, autant que possible, régler et mener à bien ces démarches. Il falloit selon lui, offrir un secours réel au nom de la Généralité. Ceux de la Flandre, au contraire, à l'instigation de la ville de Gant envoyèrent séparément des députés munis de belles paroles, sans autre garantie que la bonne volonté de leur province. Il y eut dans cette affaire des traitres et des dupes; mais la perspicacité du Prince ne fut pas en défaut (voyez la Lettre).

Dans ces circonstances le Prince semble avoir tâché de prévenir les soupçons et les querelles auxquels cette manière de procéder alloit donner lieu, en la faisant considérer comme une tentative préalable à laquelle il avoit pris part. Du moins, selon *van Meteren* (208<sup>a</sup>) «wert Doctoor Jo. Junius afghesonden, om de Vlaemsche Ghesanten »te volghen en by te staen in haer Legatie;» et en outre on lit dans *les Résol. de la Hollande* du 16 sept. : «so veel aangaat de handeling »met den Hertog Hans Casimir en andere Christelyke Prinsen en »Gedeputeerden van de Standen en Steeden des Ryks, omme deselve »met haare magt en heerkragt te versoeken tot hulp en secours van »den Lande van Vlaandereu en daermede te maaken goede Alliantie »en verbindtenisse, verstaen de Staaten dat wel en loffelyk by syn »Princ. Exc. en de vier Leeden van Vlaenderen gedaan is.»

---

Messieurs, suyvant quelques communications que nous avons eu parcydevant, tant par lettres que par personnes de qualité, M. l'Électeur de Couloingne et moy, il luy a pleu dernièrement m'écrire par le commissaire Stensel, désirant, comme la cause qu'il demeine<sup>1</sup> et la nostre sont

<sup>1</sup> traite («demainer, traiter d'affaires, négocier un traité de commerce ou de »politique : » *Dict. de la langue Romane* : Paris 1768).

communes, ainssy que nous advisissions les moyens de 1583.  
les conjoindre. J'en ay touché quelque chose aux députez Août.  
qui vindrent dernièrement me trouver de vostre part à  
Flissinges, mais n'ayant pouvoir seul d'y respondre et  
voyant que les Estatz tarديوient à s'assembler, sans les-  
quels je ne pensoy avoir moyen d'y respondre, je feis  
attendre (1) icy le commissaire jusques à la venue desdicts  
Seigneurs Estatz, auxquels ayant communiqué l'intention  
dudict Seigneur Électeur et ayant pris terme à en résouldre  
ce jourd'huy, me vint hier trouver de vostre part le Sieur  
Haren, lequel, après m'avoir communiqué vos lettres de  
créance et de M. le Prince de Chimay, m'a aussy faict  
déclaration de la charge que vous luy avez donnée; et  
d'autant que j'ay veu vostre intention n'estre esloignée  
de celle de M. les Estatz-Généraux, seulement qu'il me  
sembloit y deffaillir quelque particularité, j'ay commu-  
nicqué aux Sieurs Estatz tant vosdictes lettres que la charge  
dudict Sieur Haren, pour ayder à résouldre ce qui avoit  
esté remis à ce jourd'huy; suyvant quoy les dicts Sieurs  
Estatz désirantz d'envoyer de leur part gens souffisantz  
avecq bons mémoires et instructions (2), ont esté d'avis que  
ledict Sieur Haren séjourna icy un jour ou deux, pendant  
lequel temps ont advisé vous envoyer le Sieur Boom pour  
vous déclarer ce que dessus et aultres particularitez con-

---

(1) *attendre*. « Le Prince a retenu quelque temps le Commissaire  
» Stenssel, d'autant qu'il ne le vouloit dépéscher si non par avis et  
» conseil des Estats-Généraux, qui devoient de jour en jour s'assem-  
» bler, désirant que la dépesche fust avec quelque fruit, ce qui n'eust  
» peu estre sans la dicte convocation : » *Résolutions de Holl.* 1583,  
p. 420.

(2) *instructions* : p. 243.



1583. cernantz ce faict. . . De Middelbourg, ce **xxix** d'aoust  
Aoust. **MDLXXXIII.**

Vostre bien bon amy à vous faire service,  
**GUILLAUME DE NASSAU.**

A Messieurs Messieurs les Quatre  
Membres du pays et comté de  
Flandres.

---

**LETTRE MCXXVII.**

*Fontanus et deux autres ministres du St. Evangile au Comte  
Jean de Nassau. L'Électeur de Cologne doit se garder  
de l'Ultra-Luthéranisme.*

---

\* \* Le Calvinisme de Truchsess n'étoit pas d'un genre à pouvoir  
s'y fier : voyez p. 193.

---

*Genad und friede von Gott durch Jesum Christum,  
Amen!*

Hoch- und Wolgeborner Graff, genediger Herr, unsere  
underthenige mögelige diensten, neben unsern eiverigem  
gebeth zu Gott, seien E. G. zuvor allezeit bereit, genedi-  
ger Herre. Wie es jetzunder eine gelegenheit mit unsz und  
fast allen diesen provintzen hatt, wirt E. G. zeiger dieses,  
Eberhardt von Reide, müntlich erzelen; schreiben der-  
halben auff dismal nicht mehr dan das E. G. wir zum  
fleisichsten bitten und vermanen dieselbige wollen, so wol  
beim Churfürsten Druckses, als auch beim Hertzogen  
Johan Casimiren, unseren g. F. und H., und allen ande-  
ren recht gelaubigen Herren, dran sein das die rechte  
ware, und nicht die Ubiquistische oder Lutersche unsau-  
bere Religion, eingefürt möcht werden; sonst wirt Gott  
nicht mit, sonder gegen die sach sein, und wirt das leste

viel erger dan das erste werden, angesehen nach dem welt- 1583.  
lichem kriege sunst der geistelige volgen musz, dadurch Aodr.  
die gewissen verwirret und zum höchsten betrübet wer-  
den; wie dan der augenschein in Hochteuschlant und  
auch an etlichen orden Niederlandes, mit grosser betrubnus  
und verhinderung des lauffs des H. *Evangelii* fur handen.  
Und im val einige kirchendiener ausz diesem lande hin-  
auff solten gesendet werden, müste solches entweder von  
der hoher oberkeit dieser orth oder von der Gemeinte  
*Christi* gevordert werden: den, wer wil lauffen sonder  
beruff? wer kan seine Gemein verlassen sonder con-  
sent? . . . . Datum Arnhem, den lesten *Augusti* A<sup>o</sup> 83,  
*scribo veteri.*

E. G. dienstwillige und getrewe,  
JOHANNES A NIECKEN, Diener des Wordts zu Arnhem.

JOHANNES BRIERUS, Kerckendiener.

JOHANNES FONTANUS, m.<sup>t</sup> pp.<sup>t</sup>

Dem Hoch- und Wolgebornen  
BETTER, Herren Johan Craven zu  
Kamewe . . . . Dillenburg.

# • LETTRE MCXXVIII.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Le ministre  
Haren envoyé vers le Duc Jean Casimir.*

• La conduite de cet agent du Prince de Chimay fut particuliè-  
rement digne de mépris: «Johan Haren van Valenchyn, Predicant  
• ant Brugge in de Fransoysische spraecke; dese hadde eens onder den  
• Hertogh van Alvas tyden, om syn goeden te salveren, syn pardoen  
• ghaelt en genoten, daer naberouw toonende, wert hy weder tot het  
• Predicantsamt toegelaten, tegens de opinie en wille van velen die  
• maen. proprik.

1583. »hem beter kenden en hielden hem voor iufame en eerloos:» *l. l.*  
 Septembre. *Meters*, 210<sup>a</sup>. Maintenant il étoit violemment anti-François Dans  
 l'assemblée des quatre Membres de Flandre, Chinay, insistant sur la  
 nécessité d'envoyer des députés vers le Duc Casimir, «also de Bor-  
 »gemeester Casembroodt (die merkte waar dese resolutie toe streckte)  
 »daer seer tegen was, heeft by denselven seer doen verspreken  
 »beschamen, door den Predicant Haren, in de volle vergadering  
 »van de Leden» *l. l.* 208<sup>a</sup>. Il finit par abjurer la religion Reformée  
 une seconde fois: «en heeft gruwelycken deselvighe met gedraa-  
 »Borckens versmaedt en beschimpt:» *l. l.* 212<sup>a</sup>.

. . . Lieber Bruder. Ausz was ursachen gegenwertig  
 dieser zeiger D. Johan Harenus, miniater Göttliches wort, ~~der~~  
 von hinnen abgesandt ist, wirdt E. L. er nach der lenger ~~in~~  
 verstehen geben. Die Stende dieser Niederlande und ~~wir~~  
 haben inen ein wenig alhie aufgehalten, auff hoffnung ~~er~~  
 möchte mit desto beszerer resolution ahn den hochge-~~b.~~  
 Fürsten H<sup>a</sup> Johan Casimirn Pfaltzgraven bey Rein al-~~ge-~~  
 fertigt werden. Was aber die ursachen das dazelh~~ige~~  
 noch verblieben, werden E. L. von im gleichfals ver-~~re-~~  
 men. Desto weniger aber nicht wollen wir ermelte resolu-  
 tion mit allem fleisz befördern helffen. Ermelter Harenus  
 wirdt E. L. eine beschwerung, welcher wir uns am meis-  
 tenn fürchten, anzeigen. Wir bitten E. L. gantz freundi-  
 lich Sie wollen dieselbige, irem gutem verstandt nach,  
 erwegen und bestes vermögens befördern. Wir haben  
 seider E. L. Secretarien abreisen und dem schreiben das  
 unser gnediger Herr der Churfürst uns durch den Com-  
 missarien Stentzeln zugeschicket, stets dahin getrachtet  
 wie wir eine gute union und vereinigung vorschlagen  
 möchten; es hat sich aber die versamlung dieser Stend  
 dermaszen verweilet das wir dazelhige sobaldt nicht, ~~al-~~  
 wir wol begeret heiten, haben thun mögen. Das er-~~st-~~

das wir nach ired zusammenkunfft proponiert und vorge- 1583.  
halten haben, ist eben daselbige gewesen und haben's alle *Septembre*.  
gut gefunden, auszgenommen das es inn Flandern (da es  
dan hingeschicket worden) ein wenig verhindert ist wor-  
den. Wir hetten wol sehen mögen däs dieser zeiger nicht  
ohn gewisse erclerungh und presentation hinweg gezogen  
wehre, desto weniger aber nicht wollen wir nicht under-  
laszen dieselbige mit allem fleisz zu treiben. . . . *Datum*  
*Middelburg, den 2<sup>ten</sup> Septembris 1583.*

E. L. dw. Bruder,  
WILHELM PRINZ ZU URANEN.

Dem Wolgeb. unsrem freund-  
lichen lieben brudern Hn. Johan  
Graven zu Nassaw. . . . .

---

† LETTRE MCXXIX.

*Le Prince d'Orange aux Quatre Membres de Flandre.*  
*Il auroit fallu promettre à l'Électeur de Cologne un*  
*secours efficace (ms. \*G. o. b. k.).*

---

\*.\* La précipitation de la Flandre à faire partir ses députés,  
malgré les instances du Prince (Lettre 1126), étoit d'autant plus  
inexcusable, vu que les *Mémoires et Instructions* arrêtés le 29 août  
par les États-Généraux (p. 239), pour leurs envoyés vers l'Électeur  
de Cologne, renfermoient tout ce qu'on pouvoit raisonnablement dé-  
sirer. Les États y insistoient sur la nécessité de l'Alliance et Union;  
«suppliant l'Électeur vouloir adviser le meilleur et le plus commode  
»et prompt moyen pour la mettre en exécution, . . . et de faire  
»ouverture, suivant son offre, des moyens par lesquels on pourra  
»traicter avec le Duc Johan Casimir, pour en tirer assistance à l'in-  
»tention et défense de ses Pays.» *Résol. de Holl. 1583, p. 419.*  
Tout en regrettant de ne pouvoir faire plus, à cause des grandes et  
continuelles guerres, ils offroient «/ 40,000 par mois, durant qua-

1583. »tre mois et quelques navires avec artillerie et munitions; à condi-  
Septembre. »tion que, quand les affaires de Cologne le pourront aucunément  
»permettre, son armée sera tenue de passer la Meuse et s'employer  
»au secours de ces Pays:» l. l.

---

Messieurs. J'ay receu voz lettres dernières, par lesquelles vous respondes aux miennes (1), que je vous avoy escrites, conjointement avecq les députez de messieurs les Estatz-Généraulx, par le Sieur Boom, par lesquelles je vous advertisoy que les dictz Sieurs députez des Estatz, sur la proposition que je leur avoy faicte, afin que, suyvant les lettres que m'a escriptes Monsieur l'Électeur de Couloigne et aultres communications que nous avons eues sur ce faict, M. le Conte Jean mon frère et moy nous regardissions les meilleurs moiens de nous conjoindre ensemble pour résister aux forces de l'ennemy, qui sont grandes, surquoy lesdictz Sieurs Estatz, considérans que d'envoier vers les princes d'Allemaingne des simples députez, qui n'eussent pouvoir de faire aucune présentation de nostre part, estoyt chose inutile, ou pour le moins que ne pourroyt servir à la nécessité qui nous presse, et nommément au secours de la ville d'Ypre (2), quy nous doibt estre tant recommandée, partant trouvèrent bon, et moy avecq eulx, de vous mander la résolution qui avoyt esté prise entre nous sur la présentation qu'on pourroyt faire à M. le Duc Casimir, et ce pendant fismes arrester icy vostre député pour deux ou trois jours, durant lequel temps

---

(1) *miennes*; la Lettre 1126.

(2) *Ypre*. Le Prince de Parme préludoit déjà au siège de cette ville importante: «*validae munitionis objectu subvectiones spemque* »*Iprensibus a Gandavo atque a Brugis, foederatis urbibus interclusit:*» *Strada* II. 305.

chascun s'asseuroyt que vous trouveriez bonne la résolu- 1583.  
tion des Estatz, comme estant parfaicte et plus briefve, et Septembre.  
au contraire n'ayant ledict vostre député charge aucune  
qui puisse contenter les gens de guerre de pardelà pour  
les induire à passer en ces pays, et pour tant espéroient,  
pour l'affection que vous avez monstrée par cy devant  
avoir à ceste confédération, vous ne failleriez non seule-  
ment de trouver bonne la résolution desdictz Sieurs  
Estatz, ains que vous l'avanceriez et presseriez à vostre  
pouvoir. Mais quant j'ay veu vostre response, j'ay trouvé  
tout le contraire de ce que j'espéroiy de vous, et ont esté  
Messieurs les Estatz frustrez de leur attente; car d'une  
part, vous voulez que vostre député parte en diligence,  
par ce, dictes vous, que vous voulez avancer le secours  
d'Ypres, sans avoir aucune charge de vous qu'une déclara-  
tion générale de votre bonne affection, sans déclarer  
aucune chose de votre intention sur le secours que vous  
pouvez ou désirez faire à mondict Seigneur l'Électeur  
pour le secourir en la présente nécessité en laquelle il se  
trouve, et quant à la proposition qui vous est faicte, vous  
la mettez en longueur sans y satisfaire, et par ce moien vous  
la rompez du tout, ou pour le moins la différez en aultre  
temps; sur quoy, Messieurs, pour le debvoir que j'ay et  
mon obligation envers tout le pays, je ne puis que je ne  
vous remonstre en quoy, selon mon advis, vous vous  
abusez, au grand préjudice du service de tout l'Estat et sin-  
gulièrement du pays et conté de Flandre, duquel vous  
représentez les membres, et meismes, au lieu d'avancer  
le secours d'Ypre, que vous prenez pour prétexte et fonde-  
ment de voz lettres, vous le recullez du tout. Vous dictes  
doncq que vous vous proposez de secourir la ville d'Ypre

**1583.** et qu'il le fault avancer sans y perdre temps, mais  
**Septembre.** excusez moy, si je vous diz que messieurs les Estatz et moy  
en prenions le droit chemin et le plus abregé, au moins  
s'il plaist à Dieu nous en laisser quelcun ; vous au contraire  
prenez le chemin de laisser ceste pauvre ville en une lon-  
gue destresse et calamité ; car, quand nous poserons le cas  
que l'Électeur et le Duc Casimir, ce que je désire, ne  
trouveront aucune résistance par delà et que l'Élec-  
teur estant remis en sa possession libre, le dict Seigneur  
Duc nous fera le bien de s'avancer, il ne nous fault pas  
croire (encoires que de l'affection dudict Prince je n'en  
doubte aucunement et m'est pour le moins aussy bien  
cogneue qu'a vous) que pourtant jamais il puisse induire  
ses gens de guerre d'entrer en ce pays, sans estre asseurez du  
payement, ou en tout, ou en partie : or voz députez ny  
autres semblables qui y pourroient aller d'ailleurs, ne fai-  
sans aucune ouverture d'iceulx, comme ilz n'en ont point  
de charge, tant s'en fault qu'ilz les puissent induire, qu'au  
contraire les gens de guerre, aians le vent que des députez  
sont venuez comme ilz penseront pour traicter, et quand  
se viendra au point ilz ne trouveront que de parolles  
générales, tenez pour certain qu'il sera fort difficile et  
peult estre impossible de les faire passer oultre, ains se  
départiront incontinent. Si vous dictes que voz députez  
ont charge de mander s'ils les trouvent bien disposez et  
qu'on le mettra en délibération de vostre Commune, j'y  
trouve encoires plus d'erreur ; car, premièrement, il ne  
vous fault croire qu'on puisse ainsy tenir une armée  
ensemble, sans rien faire et sans payement, et qu'on en  
dispose tout ainsy qu'on veult ; car, pendant que nous  
délibérerons, il fault qu'ilz vivent, et conséquemment leur

fault argent et pays qui les reçoivent, tellement qu'il est 1583.  
difficile à croire qu'ilz veuillent attendre patiemment l'issue Septembre.  
de nos délibérations, qui sont quelquefois bien longues.  
Dadvantaige, quand ce conseil seroyt bon, si est-ce que  
tousjours il eust esté meilleur le résoudre par la Généralité  
que par la Flandre seule; d'autant que ce sera assez  
faict si toutes les provinces unies peuvent fournir ce qui  
sera nécessaire pour ladicte armée, tant s'en fault que la  
seule province de Flandre le puisse faire seule et pourtant  
eust esté encoires meilleur que les députez qui vont par-  
delà eussent esté armez de l'autorité de la Généralité que  
non pas de vous seuls: mais si lesdictz Sieurs Princes, as-  
sçavoir l'Électeur et Duc Casimir, trouvent empeschement,  
il est bien certain que tout ce que voz députez leur porte-  
ront, ne les aydera en rien pour résister à l'ennemy; car  
vosdictz députez n'ont moyen ny charge de leur présenter  
chose aulcune de quoy ilz puissent faire estat en leur  
affaire, ny qui puisse pour l'heure offenser leur ennemy,  
mais tout au contraire, si vous eussiez esté conseillez d'ap-  
prouver la résolution des Estatz présentement et sans user  
de remise, on pouvoit remédier en tant qu'à nous est, à  
tous ces maux; car si l'Électeur et le Duc Casimir eussent  
trouvé résistance, nous leur eussions présenté, suivant le  
dict advis des Estatz, des moiens qui les eussent en effect  
non seulement aydez, mais aussy eussent donné courage  
à leurs gens de guerre et les eussent renduz plus enclins à  
patienter le temps qui eust esté nécessaire pour faire teste  
à l'ennemy, et par ce moyen nous fust advenu deux biens,  
l'un que nostre ennemy, pour secourir ses confédérez,  
eust esté contrainct de tirer aultant plus de forces de ces  
pays, qui eust mis la ville d'Ypre en plus grande liberté,



1583. n'estant si pressée qu'elle sera par plus grande multitude  
Septembre. d'ennemis; l'autre que nous eussions donné meilleur  
moyen aux Églises d'Allemaigne pour se défendre et eus-  
sions rendu la victoire plus aisée ausdictz Seigneurs Prin-  
ces, estans aydez de nostre part, suyvant ladicte résolution  
des Estatz; et, si Dieu eust voulu faire plus de grâce aus-  
dictz Princes, tellement que ce passage n'eust poinct esté  
empesché à Monsieur le Duc Gasimir, il est certain qu'a-  
vecq la bonne affection qu'il nous porte, il eust eu bon  
moyen de persuader aux gens de guerre de passer en ces  
pays, soubz l'espérance et assurance de la promesse de  
Messieurs les Estatz de luy assister de leurs moiens, ce  
que je doute qu'il ne pourra faire et que, par nostre faulte,  
sa bonne intention sera empeschée. Quoyqu'il en soy, quant  
il adviendroyt, ou que par une très-grande affection dudict Prince,  
qui y pourroit employer aultres moiens que les nostres, ou par  
aultre à moy incogneu, ainsy que par vostre besoigne semblez  
proposer et en avoir ferme assurance, de quoy voudrions par  
vous estre pleinement esclaircis, que Dieu voudroyt nous  
secourir par le moyen d'une telle armée, si est ce que nous  
ne lairrions pas de nostre part à faillir et de mettre la ville  
d'Ypre en danger; car refusans ou dilayans l'ouverture de  
messieurs les Estatz, c'est rompre ou pour le moins retarder  
le dict secours d'Ypre, et au contraire les Estatz prenoient,  
comme j'ay dict, le vrai chemin pour l'avancer, tellement  
que ne puis veoir, Messieurs, en vos lettres qu'une vraye et  
ouverte contradiction. A sçavoir, de vouloir avancer le  
secours d'Ypre, envoyans des députez sans ouvertures  
aucunes pour le traictement des gens de guerre, quy est  
le vray moyen de le reculer, et d'aultre part empeschant  
la résolution des Estatz, quy

estoyt le vray moyen de l'avancer. Et combien que, 1583. suivant vostre advis, j'ay laissé partir vostre député et Septembre. luy ay donné telles lettres que j'ay pensé pouvoir servir le mieulx qu'il m'est possible ; toutesfois je n'ay voulu laisser de vous remonstrer ce que dessus, affin que vous entendiez la droicte intention de messieurs les Estatz et la mienne, et, si mal ou inconvenient en advient, que je n'en suis cause et que Messieurs les Estatz ont fait leur debvoir, si ilz n'eussent esté empeschez ou retardez par vostre conseil. Je ne lairray tousjours de continuer à vous faire service et à tout le pays, et empescheray, tant que je pourray, qu'aucun inconvenient n'y advienne, selon les moyens que Dieu me fera la grâce d'avoir. Sur ce, me recommandant très-affectueusement à voz bonnes grâces, je prie Dieu, Messieurs, vous donner en bonne santé heureuse vie et vous maintenir en Sa garde. De Middelbourg, ce iij<sup>e</sup> de septembre 1583.

---

De concert avec le Prince d'Orange, M. d'Espruneaux redou- bloit ses efforts pour opérer une réconciliation entre le Duc d'Anjou et les États-Généraux. Voici la remontrance qu'il leur adressa, le 2 sept. à Middelbourg.

« Messieurs, je vous ay dict de la part de son Altèze, qu'elle vous as-  
» seure de son affection et que luy faisant cognoistre d'avoir oblié le passé  
» et le vouloir aymer et honnorer, qu'elle a les moyens plus grands que  
» jamais [de] vous délivrer, et qu'icelle Alt. n'attend qu'une résolution  
» pour les faire paroistre par si bons effects que tout l'Estat en aura le  
» contentement prétendu.

» Que son Alt. s'asseure de l'amitié de Sa Ma<sup>te</sup>, pour en estre assisté  
» comme de son frère, plain de bon naturel, débonnaire et saige.

» Que son Alt. vous remontre que ne faciez comme ceulx lesquels,  
» pour se vanger, se noyent eulx-mesmes ; si cela est, qu'icelle Alt.  
» en recevra aultant de desplaisir comme il est obligé, et qu'icelle

1583. »pense avoir faict prou<sup>1</sup> de démonstration de l'affection qu'il porte à  
Septembre. »cest Estat d'avoir voulu tout ce qu'on a voulu.

»Que sy la prinse de Dunkercque est advenue, icelle Alt. n'en peut  
»estre que très-déplaisante, et qu'il s'en fault prendre en partie à ce  
»que la place n'estoit bonne; qu'il y pensoit avoir plus de gens qu'il n'y  
»en est demeuré, et qu'il ne pouvoit avoir loisir faire nouvelle armée  
»au peu de temps qu'elle a esté assiégée, et qu'elle vous avoit donnée  
»son armée, laquelle, sy elle y eust esté employée aussytost, que la  
»place eust esté sans doute secourue, car l'ennemy y a esté longtemps  
»n'y ayant que 4000 hommes et séparez en deulx, sans que l'ung  
»poeult secourir l'autre. Que le Maréchal de Byron a offert d'y aller.  
»De moy j'en ay faict instance très-grande, estant certain et mesmes  
»mandé par le S<sup>r</sup> de Villeneuve, quy [a] à Wynoxberghe, que s'il se  
»fust présenté 4000 hommes vers Nieuport, qu'ilz tailloient les enne-  
»mis à piéches et qu'il n'y avoit que des cables au travers du port, que  
»le S<sup>r</sup> de Chamoy eust bien faict couper s'il se fust présenté navires.

»Il falloit, Messieurs, plustost envoyer ceste armée, quy eust sans  
»doute secouru Dunkercque, sauvé Nieuport et aultres villes, le  
»pays estant tellement avantageux que 6000 hommes, que eussiez  
»mis ensemble, par le moyen des rivières et aultres d'estroictz fortz<sup>2</sup>,  
»eussent peu faire teste à 25000, que les faire partir grandement comme  
»ils ont faict, et mesmes conduitz par ung des grandz Capitaines de  
»l'Europe; aussy que Dunkercque n'est pas si peu utile, soit decbà  
»ou à la France, qu'elle fust rendue de la façon qu'on a voulu dire.  
»Son Alt. tient et arme Cambray, qui n'est pas plus important.

»Messieurs, de mode<sup>3</sup> qu'en tout son Altèze a, depuis son dé-  
»part d'Anvers, monstre qu'il ne se voeult départir d'avecques vous,  
»mais au contraire faict paroistre de l'affection entière, quy ne luy a  
»pas esté rendue de vostre costé, aiant encores attendu à Dunkercque  
»de longtemps, que vous sçavez, lieu très-incommode pour la demeu-  
»re d'ung Prince de telle grandeur, n'ayant voulu prester l'oreille à  
»choses quelconques avantageuses quelles fust.<sup>4</sup> Il me semble que sont  
»des effectz suffisans. Voilà, Messieurs, le commandement que j'ay de  
»Son Alt. pour vous faire entendre.

<sup>1</sup> beaucoup.      <sup>2</sup> canaux (?) ouvertures, de forer, perforer. *Le terrain dont il s'agit, est entrecoupé de rivières et de canaux.*      <sup>3</sup> sorte.      <sup>4</sup> fussent.

Je désireroï, Messieurs, qu'on ostant toute passion ; qu'on consi- 1583.

derast bien ce qu'y s'est passé, et la patience soufferte du coste de son  
Alteze, depuis le temps allegue, sur voz demonstrations en son  
endroit: me semble que ce prendroit mieux qu'il ne faict et sans  
telles anymositez.

Messieurs, au nom de Dieu, advysez y par la prudence requise en  
telles affaires et ne croyez les Espaignolisez, quy ne tendent qu'à vous  
rendre vos amis ennemis et vous mettre en telle confusion et désor-  
dre, qu'abandonnez de chacun, par necessite ilz vous mettent, la  
corde au col, en mains de vos ennemis ; mais songez bien, avant que  
faire une resolution quy vous ruïne. Dieu voeult esprouver la pru-  
dence et patience des hommes par divers moyens.

Or son Alt. est en France, où il a l'auctorite, pouvoir et les forces  
qu'entendez de chacun ; il vous offre tout, et est encores en guerre  
très-rude a vostre occasion. De faire davantaige, faisant sy peu pa-  
roistre que le desires, il y a doubte tres-grande, car il a à contenter  
sa Majeste et la France, et mesme ce 20<sup>me</sup> du present mois sa M. as-  
semble les Princes, S<sup>rs</sup> et Etatx de son Royaulme en sa ville de Paris,  
voire oster le soupçon aux gens de guerre d'y estre traictez comme  
celuy passe. Faictes de vostre coste ce que son Alteze offre de faire du  
mien, et j'espere que Dieu conduira l'ouvraige, car Il tient le coeur  
du Prince en sa main.

S'il y a fautes de tous costelz, cela se doit oublier, en vous sou-  
venant. Messieurs, de ce qu'y fut faict a Bruges par le bon Duc  
Philippes, et enfin tout fust oublié. Le Prince ayma ses subjects, ses  
subjects l'aymerent et honorerent, et fut si sayge et bon que le nom  
luy en est demeuré. Les effects des Princes et l'experience des cho-  
ses les rendent prudens et ydoines a bien conduire leurs affaires et  
se repentir s'ilz ont failly pour n'y retourner ; mais ilz veulent  
avoir la gloire et l'obeissance.

Ce qu'y reste de mon discours, estant aussy comme de moy, me  
gardera l'estendre davantaige, vous suppliant le prendre a aussy  
bonne part, comme sans doubte, Messieurs, j'ay este et seray très-  
affectionne au bien et prosperite de cest estat, pour y faire tout le  
service a quoy je m'y pourray employer.

1583. Le 3 sept. un agent de Don Antonio, prétendant à la Couronne de Portugal (T. VII. 192), Pierre Dor, vint demander aux États-Generaux de nouveaux secours :

«...Sa Majeste m'a commandé de vous prier de sa part, Messieurs, qu'il vous plaise lui assister d'une armee semblable à celle que vous aviez dressé l'annee passe pour son secours, d'aautant que, avec cela et les moiens qu'il tire de la France, que le Roy et la Royne-mère luy donne, il pourroit facilement entrer en son Royaulme de Portugal, et en chasser les Espaignolz, ses ennemix et les vostres, a la grande confusion et ruyne du Roy de Castille et advanchement des affaires de sa Majeste et vostres, qui est ce que vous devez désirer le plus, pour ce que de la ruyne de vostre ennemy depend vostre repos et tranquillite, dont je vous prieray, Messieurs, que, si le secours que sa M. vous demande a lieu, et que ce soit chose que vous pouvez faire, qu'il vous plaise le mettre bientost par effect, afin que les belles occasions qu'il a ne se perdent, et, si vous ne le pouvez faire, qu'il vous plaise le declarer librement, afin que ces desseingx ne soient par ce moien retardez» († ms. a. o. b. k.). —

Si les affaires des États-Generaux ne leur permettoient pas de donner un tel secours, S. M. les prioit de lui prêter pour le moins quatre bons navires bien armes, pour six mois, pour executer un dessein de bien grande conséquence.

### † LETTRE MCXXX.

*Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Il se plaint des États*  
(ms. roy.).

\* \* «De Hertog van Anjou vergaderde wederom eenig volk omtrent Cameryk; waerdoor ook den Prince van Parma van node en was en geraden vand zyne Frontieren omtrent Camerik sterk te besetten, om de uitvallen die die van Camerik deden, in Arthois en Henegouwen, te beletten :» Bor, II. 398b.

Mon Cousin, suivant la résolution quy fut prise avecq la Royne ma mère a la Fère, je me suis acheminé en ceste

ville, où j'arrivay hier au soir fort bien accompagné, et 1583.  
tous les jours il me vient nouvelles forces; meismes toutes Septembre.  
les troupes quy estoient en Flandres (1), y doivent arriver  
dedans deux jours; avecq ce renfort j'espère mettre 1800  
chevaux et 8000 hommes de pied en campagne, qui ne  
perdront le temps que le moins que je pourray; mais je  
me plains infiniment de Mess<sup>rs</sup> les Etats, de ce que je n'ay  
eu une seule lettre depuis mon partement de Dunkercque.  
Si je faisois comme eulx, ce que je puis plus légitimement,  
estant ce que je suis, tout iroit encore plus mal; mais je  
feray cognoistre à tout le monde, par bonne preuve, qu'il  
ne tiendra jamais en moy que leurs affaires ne preignent  
vigueur; c'est à eulx à y penser, pour y estre les plus inté-  
ressez; vous priant, mon Cousin, faire en sorte que je  
sache leur résolution et ce qu'ilz veulent faire. Je vous  
donneray par ceste voye le plus souvent que je pouray de  
mes nouvelles, et pense dedans deux jours veoir ce que  
feront les ennemiz de ce costé; ce pendant vous me tien-  
drez pour le meilleur de vos amis . . . . A Cambray,  
le 3<sup>me</sup> jour de septembre 1583.

Vostre très-affectionné cousin,  
FRANÇOYS.

A mon Cousin Mons<sup>r</sup> le Prince  
d'Orange.

---

Le 11 sept. M. d'Espruneaux écrit aux États-Généraux, pour  
leur rappeler que d'après l'accord (p. 170) fait à Dendermonde,  
ils avoient de nouveau reconnu le Duc d'Anjon pour Seigneur; se-  
lon le véritable sens de la Joyeuse Entrée, laquelle tendoit au redres-

---

(1) *Flandres*: «de Françoisen metten Marechal Biron syn na  
»Vrankryk gevaren by den Hertog:» *Bor*, II. 398<sup>b</sup>.

1583. sement des griefs, sans mettre la Souveraineté en question, et que  
Septembre par conséquent il falloit enfin couper court à leurs tergiversations et  
à leurs delais. Voici la pièce.

«Messieurs, il me semble que, sans dilay, devez regarder voz affaires  
»(les occasions et le temps le requierent) et vous souvenir combien les  
»longeurs et irresolutions vous ont apporté de dommaige. Messieurs,  
»vous voyez ce que son Alt. mande et, quelque occasion qu'il aye,  
»suivant le peu de debvoir qu'avez faict en cest endroit, ne laisse  
»de poursuivre à faire ce quy se poeult pour le salut de cest Estat,  
»quy vous doit faire paroistre le desplaisir de son Alt. de ce quil a  
»passé et le desir qu'il a ne se départir d'avecques vous, chose quy  
»debvroit estre mieulx recognue, veu la qualité du Prince, l'adver-  
»sité quy vous presse, et la fortune que vous courez.

«Surquoy, Messieurs, je vous toucheray quelques poinctz, les-  
»quels me semble ne sont considerez comme il se debvroit. Touchant  
»l'honneur, credit et autorite des Estats, c'est de tenir les promes-  
»ses qu'on faict, ce quy les a illustrés et apporté gloire, salut et  
»autorité.

«Je ne vous veulx taxer de deffault, Messieurs, bien qu'estans  
»possédez de passions, vous n'avez pas considéré ce qu'avez promis  
»à son Alt. et tous les poinctz du traicte faict à Termonde; duquel  
»traicté ne vous pouvez nullement departir sans causes legitimes,  
»car vous l'avez signé, approuvé et jure solennellement en plain  
»sénat.

«Auquel traicté, Messieurs, reconnoissez les tiltres à son Alt.  
»comme les luy donnez et soubz lequel luy faistes serment, le rece-  
»vant vostre Prince sans aucune provision; dictes en icelluy que  
»toutes choses passees seront oubliées d'une part et d'autre, comme  
»non advenues, vivans les uns avecq les autres sans recherche ny  
»reproche; quy est, Messieurs, pour satisfaire à vos privileges tou-  
»chant les joyeuses entrees; par la doncques, sans doubte, il n'y poeult  
»avoir rien en dispute pour le regard de la principaulte et seigneurie;  
»bien est que vous devez traicter avecq son Alt. touchant et con-  
»cernant les poinctz du bien et seurete de l'Estat, ce que son Alt. a  
»très-voluntiers accordé; car on a veu ordinairement, quant il y  
»a eu dispute entre les Princes et leurs sujets, qu'il y a eu traicte pour

«entendre les causes et deffault et pour rendre toutes choses assen- 1583.  
«rers, mais non pointet toucher à la Seigneurie, ay le Prince ne se Septembre,  
«monstre estre opiniastre à vouloir exterminer ses subietz. .

«Je vous ay allegue au précédent les exemples des Princes quy  
«ont faict comme ce quy a passé et pis, et enfin telles seuretés se sont  
«trouvées que l'amitie a esté plus grande que jamais -- Or, Mes-  
«sieurs, je vous prieray, au nom de Dieu, adviser faire alleudroict de  
«son Alt. ce que vous devez et ne le desdaigner tant, considerant  
«que sans doubte la France est vostre seul salut, et son Alt. irrité, sa  
«puissance n'est si petite qu'elle ne soit à considerer.

«Sa dicte Alt. ne poeult demeurer là sans avoir intelligence avec-  
«ques vous, comme elle est requise partant envoie vers luy, afin de  
«le satisfaire, et pour adviser ce que vous desirez qu'on face des for-  
«ces quy sont là, et pour assoupir toutes les menées artificielles, tant  
«de lettres quy se sement que aultres choses quy se font à vostre grand  
«prejudice et quy allèvent les affections de quy desirent vous secou-  
«rir.»

---

### LETTRE MCXXXI.

*Le ministre J. Haren au Comte Jean de Nassau. Objet de  
sa mission.*

---

Monseigneur. Je suis arrivé pardeçà, depuis quinze jours,  
pour faire entendre à Monseigneur le Duc Jean Casimir,  
vostre beau-frère, l'intention de Monseigneur le Prince,  
vostre frère. Premièrement le désire qu'il a, comme quel-  
quefois il vous a mandé, touchant une sainte amour et  
affection Chrestienne entre eux deux, avec oubliance de  
toutes choses passées, qu'il désire infiniment unir ses  
conseils et advis avec les gens de bien de pardeçà, pour  
nous entreaider mutuellement les uns les aultres contre  
nos communs ennemis; et pour faire paroistre cela par  
effect, il me commanda de luy représenter, et à Mon-



1583. seigneur l'Électeur de Coulogne, les offres (1) de Messieurs  
Septembre. les Estats-Généraux, assemblés lors à Middelbourgh en  
Zeelande, pour l'ornement de leur armée; que tout le  
monde juge les plus justes et charitables du monde, tant  
d'hommes de pieds que de cheval, argent et navires armées.  
J'ay bien et deument faict cognoistre le tout, ce qui gran-  
dement estonyt mon dit Seigneur le Duc, vostre beau-frère,  
qui, pour l'assurance qu'il a de ma fidélité et affection, que  
j'ay tousjours porté à son Exc., luy ayant esté domestique  
et fidèle serviteur en ma charge, me receut aleigrement et  
joyeussement, et, si depuis il n'eut usé d'aulture conseil que  
de son mouvement et saint zèle qu'il porte aus gens de  
bien, certainement j'espéroye n'avoir travaillé en vain, ains  
avoir mis les fondemens de la milieure oeuvre du monde  
et pour laquelle j'ay travaillé il y a quatre ans et davan-  
taige : mais quoy ! Satan, ennemy de justice et d'équité,  
sème par tout de la zisanie et méchante semence par des  
instrumens pernitieux, que je m'asseure que Dieu juste  
punira un jour. Je retourne doncques chez nous, non si  
content que je désireroye, espérant néantmoins de n'avoir  
perdu du tout mes poines, selon l'assurance que m'en a don-  
né mon dit Seigneur l'Électeur, qui m'a promis d'envoyer  
tost quelques gens de bien vers Monseigneur le Prince, vos-  
tre frère, qui très-bien m'avoit prédit les choses que j'ay  
cognu par effect estant icy. J'ai bien voulu représenter à  
vostre Seigneurie ce petit discour de mon voyaige, veu qu'il  
m'est impossible pouvoir me transporter à Dilenbourgh,  
pour à bouche pouvoir exposer le tout à vostre Seigneurie,  
auquelle je seraye toute ma vie très-humble et fidèle ser-

---

(1) *offres* : p. 243.

viteur, qui prie Dieu, Monseigneur, continuer vostre santé 1583.  
en longue et heureuse vie. De Coulogne, ce 20<sup>e</sup> septembre Septembre.  
1583.

De vostre Seigneurie le très-humble et  
obéissant serviteur,

JEAN HAREN.

A Monseigneur, Monseigneur le  
Comte Jean de Nassau.

---

† LETTRE MCXXXII.

*Le Comte Jean de Nassau au Docteur Ehem. Sur la négociation avec les Pays-Bas.*

\* \* Chancelier de Jean-Casimir, Ehem désiroit connoître les projets et les négociations de son maître; surtout dans un moment où la maladie grave de l'Électeur Louis (qui mourut le 12 oct.) rendoit la position du Palatinat critique.

Le 21 août l'Électeur avoit invité les États Évangéliques de l'Empire (*der Augspurgischen Confession-Verwandte*) à se réunir le 28 oct. à *Mühlhausen*, pour se concerter sur le *Reservatum Ecclesiasticum* (p. 159) et leurs autres griefs. *Struve, Pfälzische Kirchenhistorie*, p. 374.

---

Unserm günstigen grusz zuvor, ernvester und hochge-  
larter lieber besonder und Gevatter. Als Ihr uns ein zettel  
mit eigenen händen geschrieben in Ewer der sämptlichen  
rath schreiben eingelegt, in welchem Ihr, under anderm,  
anfenglichen verständig zu werden begert was es der  
Niederlendischen schickung halben, davon Ewer dochter-  
man D. [Dont] geschriebenn, vor ein meinung hab, so  
mögen wir Euch nit verhaltens das unsere diener (mit  
welchen der Churfürst und unser gn. H. Hertzog Casimir  
uns von solcher schickung, ohne zweiffel, geschrieben)  
durch die Bergische bauren mit den brieven niedergelegt

1583. und umbracht seindt worden; also das wir was eigentlich  
 Octobre. mit dem Gesandten, so bey beiden Hern im leger gewe-  
 senn, geschlossen worden, nit wissen, dan allein das  
 licentiat Zuleger (welcher gestrigen tages von hier zu  
 denen uff unser tochter (1) hochzeit ahnwesenden Graven  
 getzogen und davon dannen ein reise nach hausz thun  
 wirdt) uns gesagt das derselb Gesandte oder Minister ein  
 vorschlag (2) gethan, das, sofern man sich mit den Nieder-  
 landen würde vergleichen, sie alszdan zu dieszem werck  
 alle monat 50,000 Gl. schieszen, daneben 1000 lanciers  
 uff ihren kosten halten und etwan 7 oder 8 kriegsschiff  
 uff den Rein herausz schicken wolten; mit fernern erbie-  
 ten wo solch kriegsvolck, nach verrichter sachen im Stiff  
 Cöln, sich in die Niederlande begeben würde, das sie  
 alszdan 300,000 Gl. erlegen wolten.

Soviel ich aber, in der eil und beneben meiner Hausz-  
 frauen groszen schwacheit (3), von ihme verstanden und  
 behalten, so dünckt mich das nichts endtlichs abgehandlet  
 worden, sondern man uoch anderer Gesandten erwarten,  
 und darneben willens sey Graff Ludwigen von Wittgenstein  
 (welcher doch gleichwohl, wie ich gestern bericht wor-  
 den, uff meiner dochter hochzeit etwas schwach worden)  
 beneben den licenciaten Zulegeru hinunter zu schicken.  
 Wolte Gott man het lengs zu dieser sachen gethan, oder  
 man thet nochmals unverzuglich mit gebürlichem ernst  
 darzu, so solt es verhoffentlich beiden theilen, ja dem  
 algemeinen werck, keinen schaden bracht haben oder noch

(1) tochter Elizabeth VII 173 mariee au Comte Philippe de  
 Nassau Saarbrück 1542—1602).

(2) vorschlag: p. 243.

(3) schwacheit: p. 262, i. f.

nicht bringen. Gott verzeihe es aber denjenigen die zu 1583. solchen trennungen ursach gebenn haben und wolle ihnen Octobre. gnade verleihen, dassie daselbig nit ferner zu thun understehen.

Der Geldrische Gesandter so bey uns gewesen, ist ein verstendiger und vertrauwter guter man, danieden ausz den landen bürtig und hiebevör unser *Secretarius*, so wohl alhier als auch sonderlich im land von Geldren, gewesen.

Seine werbung haben unserm gnedigen Hern Hertzog Johan Casimirn wir alszo baldt zugeschrieben, und ihnen 14 tag uff die wiederantwort laszen warten; weil aber über zuversicht und ausz ursachen wie obgemelt, das nemblich die diener umkommen, sich's damit verweilet, hab ich ihnen den Gesandten entlich laszen vortziehen, damit er, wo möglich, denn Hern Printzen und die General-Staden noch zu Mittelburg antreffen und beneben andern abgeordneten uff dem tag zu Mühlhausen erscheinen mögte.

Seine werbung aber hat uff dieszen vier püncten ungewerlich beruhet:

Erstlich, das die unijrten, so zu Utrecht beysamen, wie auch die patrioten in Geldren, sich dahin erkleret (dieweil sie bey der Cölnischen sachen das ihr', was mücklich ist, zu thun begeren) das sie derhalben gern wiszen wolten wesen sie sich hierin zu verhalten und sonderlich wie die Religionssach in Teutschlandt stehe, auch ob und welche Evangelische Churfürsten und Stende sich derselben ahndemen, mit vermeldung das sie ein solches nit darumb zu wiszen begeren, das sie gemeinet die sach zu verlaszen, wan etwan der beyfall hierauszen gering sein solt, sondern nur damit sie ihr sachen desto beszer darnach anstellen und ihre leuth davon berichten mögen.

1583. Für's ander, das sie gern von uns vernemen wolten (dem-  
Octobre. nach wir ihnen hiebevorn altzeit zur Correspondentz mit  
Teutschlandt gerathen) ob und wie ein solche nachmals,  
entweder mit dem gantzen Reich, oder aber den Evange-  
lischen Stenden, oder zum wenigsten mit etlichen Evange-  
lischen und Reformirten anzurichten; der zuversicht und  
hoffnung, ob schon die Evangelische Churfürsten ein sol-  
ches der Königin von Engelandt abgeschlagen (1) und auch  
der Niederlandt sich biszhero nit abgenommen, das sie  
doch nunmehr zu dieszem ding verhoffentlich verstehen  
wurden, dieweil sie sehen und im werck spüren das des  
Babst und seines ahnhangs geschwinde practicken nunmehr  
auch im Reich mit gewaldt beginnen auszubrechen und  
ihnen dermaszen zu hausz und uff den halsz zu kommen,  
das auffwachens hoch vonnöten, und kein neher noch  
beszer weg were dan das man ausz diesen sachen allen ein  
gemein werck gemacht hette.

Zum dritten, das sie gern wissen wolten inn was vertra-  
wen unser gnediger Herr Hertzog Johan Casimir und der  
H<sup>r</sup> Printz zu Uranien stünde, und im fall beide ihre GG.  
noch nicht allerdings reconcilirt weren, wie dan daselbig  
unverzüglich geschehen möchte.

Zum vierdten, das sie gern wissen wolten ob und was  
die Niederlande zu unsers gn. H<sup>a</sup> Hertzog Joh. Casimirs  
kriegsvolck (davon ihnen allerley und vielleicht durch  
ahnstiftung des jegentheils eingebildet worden) sich zu  
versehen möchten haben.

---

(1) *abgeschlagen*. Les tentatives d'Elizabeth avoient échoué con-  
tre l'obstination des Luthériens, et plus tard la mission de M. de  
Ségur (p. 270), favorablement accueilli par elle, eut également  
fort peu de succès en Allemagne.

Soviel wir vermercken und die Niederlande kennen, so 1583. glauben wir nicht das sie sich mit dem von Alanzon Octobre. widerumb werden einlassen, zweiffeln auch nit sie sollen leichtlich (wan nur recht mit ihnen gehandelt würde) zu einer Correspondentzs verstehen, und were zu hoffen das wen wir die patrioten hirausz einander nur mit gedult hören, und der mittel (so Got der Herr uns bisher so reichlich und vielfeltig presentiret hat und noch teglich anbeuth) acht nemen und uns der gebür gebrauchen, es solte, vermittelst Götlicher gnaden, wohl ein nützlich, gut und bestendig werck ahnzurichten sein; dabey mehr bestandt und nachdruck zu vermuten, dan da man also mit den *mercenariis* (welche land und leutt so jämmerlich verderben und aussaugen) kriegem und in einer solcher groszer confusion, wie biszher die sachen, den handel dreiben musz.

Das unser gnediger Her Hertzog Johan Casimir von Mühlem wieder zurück vor Lintzs getzogen, solches werdet Ihr nunmehr verstanden, und darneben auch sonsten von andern vernommen haben, wie gar geringe ahnstellung, hülff und beystandt ihre Gn. zu dero abkunfft befunden und noch teglichs befinden. Was aber solches und das so viel gewünschter *occasiones* ausz händen gelassen werden, verursacht, solches ist lengst zuvor und oft gnugsam, aber leider vergebens, angeregt worden.

Ewerem tochterman wollen wir die brieff uff's fürderlichst immer mügich zuschicken.

Uff den Mühlhausischen tag setzen wir, vor unser persohn, es sey dan das die patrioten sich zuvor etwas basz miteinander underreden und vergleichen, wenig hoffnung,

1583. und wurde des Churfürsten Pfaltzgraven abgang zu dieser Octob. zeit, sonderlich aber vor dem angeregten tag, nit viel nutzen, sondern wohl ein grosze confusion bringen; deswegen dan auch uns die Beyrische abdanckung ettlicher obristen und rittmeister und darauff erfolgte newe bestellung und gewerb, so wohl in dem als auch anderer ursach halben, nit wenig verdecktig.

Ausz der itzigen vorsteheden friedtshandlung können wir uns (wofern anders den Evangelischen Churfürsten die gewiszen nit etwas gerürt und der schuldigen gebuer aus Gottes Wort erinnert worden) nichts guts vermuten, und fürchten es werde der Sachsische Gesandte Berlipsch (als welcher dem werck der freystellung allezeit zuwieder gewesen, und mehr auff die welt dan auff Gott siehet) nit viel guts bey diesem handel schaffen.

Wir, für unser persohn, können nit sehen wie der Churfürst von Cöln zum abstandt mit guten gewiszen verstehen oder auch einig Christ, es sey gleich die gefahr so gross alsz sie immer wolle, darzu rathen könne, wofern nit die religion durch dem gantzen Stifft Cöllen solte frey gelassen und gugsamb versichert werden.

Der glückwünschung zu unser Tochter heyrath bedanken wir uns gantzs günstig, und haben Ewer erbiethen bey unser Gemahlin (welche Euch wiederumb gantz vleiszig grüssen lest) verrichtet. Ihre L. sindt nun im neunten tag in harter schwerer und gantzs gefherlicher leibsschwachheit gelegen, und leider noch; der Almechtige wolle es mit ihre nach Seinen götlichen willen, und wie es ihr und uns allen zu zeitlicher und ewiger wohlfardt gereichen und thienen mag, gnedig schicken.

Wolten wir Euch, etc.

*Schedula.*

1583.

Das Ihr unsern Schwager (1) Graff Albrechten zu Nassau  
des abschlags halben uff Sahrpruggen gewarnet, haben  
wir sehr gern vernommen, und wieder, weil man weisz  
das das Spanisch kriegsvolck und der Cölnische gegenheil  
nun langst ein aug auff disz haus (2) alhie (alsz welches  
ihnen ein guter schlüssel zum Stifft Cöln naher Westpha-  
len, dem Reinstromb, wie auch zu das landt zu Heszen  
und die Wetterau were) [gehen], so were wohl zu wunschen  
das der Churfurst zu Cöllen und unser gn. H. Herzog  
Johan Casimir, dweil i. Churf. G. und G. im nottfall doch  
kein ander noch beszer weichens und zuflucht dan uff  
daselbig haben kunden, solches, beneben den benach-  
barten mit, etwas mehr in acht nemen und bedencken.  
8 Oct. 1583.

† LETTRE MCXXXIII.

*Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Négociation avec le  
Prince de Parme (ARCH. ROY.).*

Mon Cousin . . . . Depuis mon partement aucuns  
quy m'avoient faict faire quelques ouvertures de traicté  
durant mon séjour à Cambray, dont je ne faisois lors  
grand estat, l'ont tellement avancé que le Sr de Goignies  
m'est venu ce soir trouver de la part du Prince de Parme  
en ceste ville de Laon, dont je vous ay voulu incontinent  
advertir et les Srs des Estats, sachans qu'il y en aura  
beaucoup quy, selon leur volonté et passion particulière,

(1) *Schwager*: T. I. 207\*.

(2) *disz haus*: le Comte croyoit que l'ennemi viendrait attaquer  
Dillenburg: voyez la Lettre 1139.



1583. publieront toute aultre chose que ce quy sera de la vérité,  
Octobre. et pour vous asseurer aussy, quoy qu'il y ait, que je ne contraviendray en aucune sorte au traicté que j'ay faict avec les dit S<sup>rs</sup> des Estats ; au contraire j'avanceray en toutes choses de tout mon pouvoir ce quy appartient à leur repos et conservation ; dont je vous prie les asseurer de ma part . . . . A Laon , 22 oct. 1583.

Vostre bien affectionné cousin ,  
FRANÇOYS.

A mon Cousin M. le Prince d'Oranges.

---

† LETTRE MCXXXIV.

*Le Seigneur des Pruneaux aux États-Generaux. Il les exhorte à ne pas repousser les avances du Duc d'Anjou (ARCH. ROY.).*

---

\* \* L'ennemi , maître par force ou par trahison , de Zutphen et du Pays de Waes, et devenant ainsi de jour en jour plus formidable, le secours de la France n'étoit certes pas à dédaigner.

---

Messieurs. Lorsque partistes de Middelbouch, asseurant que l'assemblée générale se trouveroit en ceste ville pour le 20<sup>me</sup> de septembre, j'espérois m'aider du proverbe qu'on dict que : homme propose et que Dieu dispose , et qu'estans tous ensemble verions paroistre ceste disposition de Dieu pour le salut de cest Estat , ayant voulu permettre ceste assemblée, laquelle sans doute est proposé par les partisans à voz ennemiz de empescher, et rendre (comme j'ay dict et comme il est appertement paru) les choses sy confuses, ce corps sy séparé, tant d'assemblée générale d'amitié et bonnes intelligences, que ce pendant le dict ennemiz aye loisir venir à ces fins en vous prennant par la force ou vous réduisant à telle nécessité 'de voz affaires

1 Dans le passage suivant il paroît y avoir une erreur de copiste.

augmenter, cela me met en doute que Dieu n'aye bendé 1583.  
lesyeux à vostre délivrance, pour donner aux dits partisans Novembre.  
de quoy jouir du fruit de leur proposition et labeur. Sur  
quoy, Messieurs, espérant que ne le trouverez mauvais,  
n'ay sceu patienter sans vous exhorter, au nom de ce grand  
Dieu, que despouillez toute passion en considérant ce dan-  
gier quy vous presse, et embrassez cest affaire sy promp-  
tement, sy religieusement, équitablement et courageuse-  
ment, que le pource peuple de cest Estat, quy se remet à  
vous, ne soit point livré ès mains de celuy ou ceux des-  
quelz il est certain qu'il n'y a point de miséricorde, veu  
ce quy s'est faict; et vous faire entendre, Messieurs, que  
son Alteze continue en extrême desplaisir de ce quy a  
passé, aiant faict tout ce que a peu en très-grande pa-  
tience, quy ne poeult rendre d'icy en avant sa cause que équi-  
table devant Dieu et les hommes. Ainsy, Messieurs, que  
je suis contrainct (suivant mon pouvoir et devoir) m'es-  
tendre plus avant, affin que sur ce dernier discours cha-  
cun aye clèrement intelligence du bien et raison, quy en  
partie poeult justifier ou condamner ces choses passées. Il  
n'y a aucun quy n'aye veu ou entendu la façon douce,  
bonne et très-facile de son Alt., arrivant en cest Estat. Ce  
quy auparavant a tousjours esté cogneu de tous ceulx quy  
l'ont servy et fréquenté, soit pour traicter, négocier, ou  
en toutes aultres actions, par lesquelles on peult cognois-  
tre la bonté d'un Prince, et mesmes par Mess. vos députez  
envoyez en France, lesquelz l'ont hanté, par l'espace de  
noeu mois ou environ, quy est pour cognoistre l'humeur  
qu'un Prince poeult avoir, et y estans receuz en la pri-  
mauté qu'ilz estoient; mais je diray que les grandes pa-  
tience, bontez et douceurs s'aigrissent et changent avec-

1583. ques les occasions. Or, Messieurs, je vous supplieray me  
Novembre. pardonner si je parle en franchise. Il n'est plus temps de  
se flater; nous sommes trop prez d'un dangereux période,  
tant pour le dangier d'une entière ruine pour cest Estat  
que pour faire paroistre les bonnes actions de son Alt. et  
deffendre sa réputation, que tant ont volu et veulent en-  
coires endommager, voire celle de la nation Francheise.

Messieurs, il ne se peult nyer que son Alt. n'aye esté  
receu aultant honnorablement en cest Estat que Prince  
quy y eust peu venir, mais depuis aussy il n'a esté obéy ne  
assisté (possible) comme la grandeur, l'affection et le zèle  
et les moyens qu'elle y a apportées méritoient. Que je  
veuille dire que cela eust mérité ce quy est advenu, non,  
car je voudrois qu'il m'eust cousté de mon sang qu'il n'en  
eust rien esté. Une altération par événemens non espérez  
enflamme les humeurs des meilleurs pour les tourner à  
effects extraordinaires, mais le bon naturel est plus prompt  
à se recognoistre, voire quelque mal quy luy advienne,  
pour s'en repentir et reprendre, par icelluy bon naturel,  
ung prompt et saint remède pour rabiller les choses  
mésadvenues.

Il se cognoyt donc assez clairement, Messieurs, que  
Son Alt. a eu ung entier regret de ce quy est advenu, et,  
comme estant bon, a voulu depuis, par tout ce qu'il a  
peu, comme j'ay dict ailleurs, vous rechercher, comme  
encoires il faict, bendant les yeulx à tous aultres partiz,  
quy luy pourroient estre présentez, ne voulant songer à  
l'autorité, aise et repos qu'il peult avoir en France, où  
il est, sans se mettre en danger de courré' vostre très-  
hazardeuse fortune, ne craindre de se continuer ennemy

d'un si grand Prince et de beaucoup d'autres contraires 1583.  
à ceste entreprinse, pour ne manquer à la foy qu'il vous a Novembre.  
jurée. Ce que n'ont faict les aultres Princes quy ont eu le  
naturel plein de cruauté, lesquelz, quelque recherche  
qu'on leur aye sceu fayre, n'ont rien volu acquiescer,  
mais persévérer, jusques à la ruyne de ceulx qu'ilz disoient  
les avoir offensez, faisant assez paroistre n'y avoir en eulx  
nulle miséricorde.

Son Alt. n'en a usé comme cela, car veult faire et faict  
tout son mieulx. Au contraire, Messieurs, plus il vous re-  
cherche et plus il semble que le desdaigne. Il est accusé  
d'avoir de mauvais conseilliers. Messieurs, je vous sup-  
plieray considerer combien il y en a dans aucunes villes  
lesquels aujourd'hui possèdent les peuples, mainent beau-  
coup des affaires. Que font-ils? que procurent-ils? N'est-  
ce pas de vous mettre ès mains de voz ennemiz? Ne sont-  
ilz pas creux de beaucoup? quoyque manifestement on  
cognoise qu'ilz vendent l'Estat à deniers comptans, en  
voit-on pugnir ung, voire en aucuns lieux forelore du  
mauvement des affaires? Les Princes en ont, lesquelz bien  
souvent font du mal, pour leur penser complaire et aultre-  
ment; je ne les veulx excuser, mais fort blasmer, et que  
Dieu volust qu'il ne leur approchast aucun conseiller quy  
ne leur parlast en équité de ce quy est de leur grandeur,  
bien et réputation. C'est aussy possible que Dieu l'ordon-  
ne ainsy pour noz péchez, à quoy je veulx dire qu'il faul-  
droit remédier de tous costelz où le mal se treuve, et prin-  
cipalement ceux à quy le besoing et nécessité touche le  
plus, somme qu'il semble que c'est l'injure du temps quy  
le voeult ainsy, prennant l'autorité qu'ils font en leurs  
entreprises. N'estudient-ils journellement à rendre odieux

1583. son Alt. et les François, au lieu d'adoucir les choses, com-  
me bons patriots, plus enclins à appaiser ung différent sy  
November. important au bien de l'Estat, que rendre tout au désespoir  
pour se perdre ; desquels Franchois vous avez tiré tant  
d'utilité et services, comme sans passion, Messieurs, il se  
poeult dire que l'autorité de son Alt. a conservé en par-  
tie cest Estat jusques à maintenant, pour la crainte qu'ont  
eu voz ennemiz que la France entièrement se bandast  
contre eulx. . . .

Je vous demanderay, Messieurs, où est-ce que aucun  
Franchois vous a faict signalée trahison, rendu vos villes  
sans bresche raisonnable, comme ont fait et font journal-  
lement ceux de vostre nation en sy énormes effectz que  
j'ay horreur d'y penser ? Et de tout s'en faict-il reproche  
ny chastoy ? Non vrayement, mais ce sont les fidelles et  
ceux en quy on se fie. Or doncques, Messieurs, depuis ce  
qui est advenu à Anvers et auparavant, les Franchois  
n'ont-ilz pas tousjours esté prestz à s'employer à vostre  
salut ? Si l'eussiez volu, ne conservoient-ilz pas ce qu'a-  
vez perdu et conserveroient encoires le pays de Waes  
et aultres lieux où les ennemis entrent ? Seriez-vous  
à demander secours ? c'est ung mauvais préjugé quand  
les yeulx sont tellement bandez qu'on ne poeult aymer  
son bien et, qu'en despit de toutes boanes raisons,  
on y recherche le mal. Les François, Messieurs, de  
tout temps ont eu la réputation de francqz et loyaulx et  
ne se treuve point au contraire ; non qu'en ung tel  
royaulme il n'y en aye quelque méchant, il est trop grand,  
mais, pour la généralité, ilz ont esté estimez de toutes na-  
tions pour ce regard. . . .

Nous conclurons doncq que son Alt. est nostre Prince,

suivant les traictez faictz avecques luy. Sy vous désirez 1583.  
rendre force à voz privilèges, aiant ce droict, il ne s'en Novembre.  
départira, s'il ne luy plaist, car il luy est acquis; quand il se  
retirera, il n'en peult estre accusé, car il s'est offert et  
s'offre à tout ce qu'il poeult. Il vous recherche, il ne  
demande que les effectz de voz promesses. . . . Faict  
à Dordrecht, le 3<sup>m</sup>e jour de novembre 1583.

R. DE SORBIES.

---

† LETTRE MCXXXV.

*Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Négociation avec le  
Prince de Parme (ARCH. ROY.).*

Mon Cousin, vous verrez maintenant par effect que  
c'est le Prince de Parme quy poursuyt d'entrer en quelque  
accord, estant le S<sup>r</sup> de Goignies, Gouverneur de Quesnoy,  
revenu icy me trouver de sa part. Il y a trois jours qu'il  
y est, mais je ne l'ay veu que le lendemain qu'il y fust  
arrivé. Il m'a tenu plusieurs beaux propos du désir  
qu'a le dit Prince de Parme d'estre médiateur d'un bon  
accord, pour la commisération et pène qu'il a de tant de  
pouvre peuple ruyné pour la continuation de ces guerres,  
quy ne poeult plus durer, sans une désolation de tout le  
pays et principalement de Cambresis, Haynault et Artois;  
Surquoy je luy ay bien faict cognoistre que je ne me recu-  
lerois jamais de ce quy seroit raisonnable, et s'il vouloit  
mectre quelque chose en avant, j'y entendrois volontiers;  
mais je vous diray bien qu'à le veoir icy, il semble qu'il  
ne s'y ennuye point; car il ne pourchasse pas fort ses  
audiences, ny son retour. J'en advertis Mess<sup>rs</sup> les Estats,  
afin qu'ilz cognoissent comment je procède en toutes mes  
actions, et que je ne feray jamais rien à leur préjudice,

1583. dont je vous prie, mon Cousin, les assurer, et qu'incon-  
Novembre. tinent que je verray clair en cest affaire, ilz en sçauront  
autant que moy; quy sur ce, n'estant ceste à aultre fin,  
prieray Dieu qu'Il vous ayt, mon Cousin, en Sa très-sainte  
et digne garde. A Chateau Thiéry, le 16<sup>m</sup>e jour de novem-  
bre 1583.

Vostre affectionné Cousin,  
FRANÇOYS.

A mon Cousin, Monsieur le  
Prince d'Oranges.

---

† LETTRE MCXXXVI.

*Le Prince d'Orange au Prince de Condé. Relative au  
voyage de M<sup>r</sup>. de Ségur (ms. p. c. 29).*

\* \* M. de Ségur, Seigneur de Pardaillan (p. 161), devoit, d'après  
son Instruction, passer d'Angleterre par les Pays-Bas, «où il verra  
» le Prince d'Orange et l'assurera de plus en plus de l'amitié du  
» Roy de Navarre, et, parceque Dieu a faict la grâce aux Pays-  
» Bas de les appeler à la réformation de son Église et que nommément  
» les Églises de France et des Pays-Bas sont unanimement conjointes  
» en mesme confession de foi, communiquera avec le Prince des  
» moyens de parvenir à la réconciliation des dictes Églises avec celles  
» d'Allemagne. . . . Le tout sans séjourner beaucoup esdicts pays,  
» pour la longueur quy est ordinaire en leurs affaires, et mesmes en  
» la confusion où les derniers malheurs les ont mis» (*Mém. de Mornay*  
II. 284). Arrivé en Allemagne M. de Ségur rapporta au Landgrave  
Guillaume de Hesse que la popularité du Prince avoit considéra-  
blement baissé («wie sowohl der Prinz von Oranien als der König von  
» Frankreich täglich an Einfluss verliere:» (*v. Rommel, N. Gesch.*  
*v. H. I. 565).*

---

Monsieur, suivant les lettres qu'il vous a pleu m'escri-  
pre, j'ai donné les conseil et assistance à monsieur Seguer  
que j'ay peu. Je suis marri que son voiage ne s'est présenté

plus commode pour la navigation ; toutesfois j'espère qu'il 1583.  
aura encores du temps assés pour passer en Allemagne. Novembre.  
Je désire que son voiage luy succède aussy heureusement  
que la volonté du Roy de Navarre et la vostre, Monsieur ,  
sont louables et nécessaires en ce temps, auquel seroit à  
désirer plus que jamais une bonne amitié et intelligence  
entre tous les Princes et Seigneurs faisant profession de la  
vraie religion ; car je suis bien adverti que les ennemis ne  
dorment point et se préparent à nous endommager le plus  
qu'ils pourront. Ce sera la volonté de Dieu, s'il Luy plaist de  
nous garantir ; Lequel, après m'estre très-humblement  
recommandé à vos bonnes grâces, je prieray vous don-  
ner. . . . De Dordrecht , 18 nov. 1583.

Vostre bien humble cousin et serviteur,  
GUILLAUME DE NASSAU.

---

### LETTRE MCXXXVII.

*Ph. Engel au Comte Jean de Nassau. Rapport de sa  
mission vers le Comte Herman de Sayn.*

---

\* \* L'artillerie dont il s'agit, avoit été abandonnée par le Duc Jean-  
Casimir à Hachenburg, petite ville appartenant au Comte de Sayn.  
La sollicitude du Comte de Nassau n'étoit pas sans motifs (L. 1139).

---

Wolgeborner Grave, Genediger Herr, E. L. wissen  
sich gnediglich zu erinnern welchergestalt Sie mich den  
19<sup>ten</sup> hujus in den nacht naher meinem auch genedigen  
Herrn Grave Herman von Seyn abgefertiget, bey ihren  
Gn. des geschützes halben etliche werbung zu thun,  
und seine Gn. für ihrem und ihren underthanen schaden,  
in E. Gn. nahmen, zu verwahrnen. . . . Auf meine  
vorbrachte werbung haben Seine Gn. sich etwas hart



1583. betregt, geflüecht . . . mit ferner anzeige es het-  
ten seine G., des geschuetzes halbenn, weder mit dem  
Truchseszenn, noch E. G., im geringsten nicht zu schaf-  
fen, sondern allein mit Herzog Casimirn, mit deme es  
seine G. auch dermaszen wolten ausführen, wie solches  
seiner G. ehr und reputation erfördern werde. Derentwe-  
gen dan auch seine G. bishero auff E. G. schreiben nicht  
antwortten noch sich ercleren wollen. Da aber E. G. je zu  
seiner G. lusten hetten, solten sie es mit derselben zu thun  
haben und wolte E. G. altzeit gewachsen sein.

*Item*, man wisze wohl das E. G. Hertzog *Casimirum*  
in diesz spiel gefhueret, hernacher aber ire F. G. stecken  
laszen, der hault geförchtet, und nicht mitt zu feltt gezo-  
genn.

*Item*, wisze man wohl wie E. G. für zwantzig jahrenn  
bey dem Hern Printzen gehandelt haben.

*Item*, Es sey kein billicher vorschlag, dasz seine G. das  
geschuetzs solte in 's freie feltt fhueren und hernacher die  
partheien darüber zusamen laszen. Narren seien auch leu-  
the, aber nicht so witzig als andere leuthe; Welch wort  
narren seine G. dan zum offtermahlen wiederholet.

*Item*, Es sey Geldrischer glaube.

*Item*, seine G. geben nichts auff E. G. warnung oder be-  
drawung (wiewohl doch von mir im geringsten keiner be-  
drawung gedacht worden), dan es sey doch keine machts  
oder nachdruck dahinder, wie man dan daselb auch jetzo  
mit Grave Herman von Wiedt erfahren, in deme das  
man denselben so gahr habe stecken laszenn.

*Item*, seine G. begeren von E. G. keine warnung, in  
gleichem solten auch E. G. keiner warnung von seiner  
G. sich getrüsten.

*Item*, man wisse wohl welcher gestalt E. G. understan- 1583.  
den haben die Freistellung auff den Stifften einzufhueren. Novembre.

*Item*, E. G. brechten viele ding auff's papier, weren auch ursach daran das die Graven contribuiren mueszen, also das der einer thausent, der ander mehr oder weniger erlegt habe, und sey nicht redlich gehandelt.

Als ich nhun hierauff geantwort das ich solche harte redenn von E. G. nicht hören könnte, noch auch bey E. G. trewlich handlete da ich dieselbe also stilschweigendt solte passiren laszenn und derhalben hienweg gehen wollen, haben seine G. mich wieder ernstlich zu sich geruffen, und balt darnach, als ich abermals umb meinen abschiedt gebetten, gesagt, man werde mich also nicht hinziehen laszen dan ich keyn geleydt mit mir gebracht hette; solte mich hierin, wie die Spanische, vorgesehenn haben, welche auch ein beszerer antwort bekommen hetten.

Wiewohl nhun, genediger Herr, seine des von Seyns G. sich vernehmen laszen, dasz sie solche ding nicht allerdings ausz'm drunck redeten, sondern auch wohl auff ein andere zeitt sagen wolten, mit ferner anzeige, dasz ich nicht so khuen were E. G. daselb zu vermelden; so hab ich's doch gantzlich darfür gehalten das dieses alles mehr ausz einem miszverstandt geschehe und Seine G. etwann sonsten von andern erzürnet worden, und vielleicht auch etwas moegten gedruncken haben, als das es seine G. zue verweisz und nachtheil E. G., Gott lob, wohlherbrachten guten nahmens, ehr und reputation gemeint. . . .

*Datum* Dillenberg, den 22<sup>a</sup> *Novembris*, A<sup>o</sup> 83.

E. G. undertheniger dhiener,  
PHILIPS ENGELL.

† LETTRE MCXXXVIII.

1583. *Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Départ*  
Novembre. *du Duc Jean-Casimir ; nouvelles diverses.*

---

\* \* Le Duc Jean-Casimir , ayant appris la mort de son frère l'Électeur Louis, retourna précipitamment dans le Palatinat. En 1583, comme en 1578, rien ne lui avoit paru difficile. Il devoit, après avoir rapidement sauvé Truchsess et pacifié l'Allemagne, se rendre dans les Pays-Bas, pour y éclipser le Prince d'Orange, en établissant la Réforme sur les ruines du Papisme. Plusieurs mois après son arrivée dans les environs de Cologne s'écoulèrent dans une inaction à peu près complète. Cependant il méditoit des entreprises superbes. Le 6 nov. on écrit à un des Conseillers de la Reine Elizabeth : « Casimir is at » Bonn, and hath sent some deputies to the States of the Low Countries, to accorde with them upon articles, which, if they agree » unto, then will he, after the appeasing of the causes of Colleyne » (*which he makes very easie*) marche downe with his army into » Flaundres to rayse the siege of Ipre. The principall mark he shoots » at, and most harde to attayne, is to joyne Germany, France, and » England in the action, and to establish the onlie Protestant religion » throughout the Lowe Countryes; saving in those places that the » Frenche King shal be master by conquest, and there the sayd King » is to use his own religion and authority, and to annexe his conquests » to the crowne of France, as Casimire shall do some other parts to » the Empire, and the rest to be for England. In which treaty all the » Protestants of France, of Germanye, England, and ellswhere, » are to be comprised. A godly wishe, but an impossible acte, to my » capacity. . . All which, in my opinion, will resolve into smoke, » and is the thinge that the Frenche and the Spanyards would have » gladliest entertayned, even to amuse and entangle us and our side » in irresolution and hope, till all were loste, and that a full division were made among those of the Low Countryes depending » hereof, who in the ende should be dryven to caste themselves into » the King of Spaine's mercy simply : » *Wright, Queen Elizabeth, II.* 24. — Cette prédiction ne tarda guères à se réaliser. Le Duc fut heureux de s'échapper. « Casimirus, cum magnam de se expectationem »

•

•

1583. ten, mit unnötigen schreiben und meinen privatsachen nicht  
Novembre. bemühe noch ufhalte, als hab E. G. eltisten tochter ich  
darvon in etwas, soviel mir diszmals eingefallen und sich  
itziger gelegenheit nach thun lassen wollen, geschrieben,  
und sonderlich auch von dem bewusten heyrath, der-  
wegen dan E. G., wan Sie darvon etwas zu wissen  
begeren, ein solches zu dero gelegenheit von irer L.  
zu vernehmen.

Was sonst die gemeine sachen hierauszen anlangt,  
mit derselben gehet es anderst nicht zue, dan wie es der  
welt brauch und lauff nach zu thun pflegt, und der  
H<sup>r</sup> *Christus* uns zuvor weiszgesaget das für den jüngsten  
tage geschehen solle. Dan es nimbt die sicher- und blind-  
heit, gelt- und ehrgeitzs, mistrawen und kleinmuth in  
allen Stenden dermassen durchaus die überhandt, und  
wirdt hergegen so gar kein eiffer zum Wort Gottes noch  
trew und lieb zum Vatterlandt, gemeinen nutzen und den  
nechsten gespueret und under den leuthen so wenig  
erbarkeit, man- und dapfferkeit befunden, das man sich  
dahero fürwahr anderst nicht dan Gottes groszen zorn  
und straff, sambt der welt ende zu vermuthen; die Christ-  
gläubigen aber und auserwehlten ihrer erlösung, so sich  
nahet, desto mehr zu trösten und zu erfrewen.

In der Cölnischen sache were wohl zu wünschen dasz  
die religionsverwandten ahn allen orthen dahin getrachtet  
und mit vleis gearbeitet damit daraus ein gemein werck  
hette mögen gemacht werden, und die vielfältige ge-  
wünschte *occasiones*, so Gott der Herr so reichlich hin und  
wieder gegeben und, Gott lob, auch noch gibt, etwas  
beszer in acht were genommen und darinnen, mit sämptli-  
chen rath und zuthun, ordentlicher und mit beszerer discre-

tion und bescheidenheit, dan wider bisznoch geschehen, 1583.  
gehandlet worden.

Novembre.

Weil es aber, menschlich darvon zu urtheilen, mehr  
ahn gebürtlicher guter ahnstellung (die man doch wohl  
haben können) dan ahn den mitteln gemangelt, und die  
sachen daruber in etwas verlauff gerathen, so müssen  
wir solchs uns selbst zu schreiben, dasjenig so uns  
daruber begegnet, mit gedult tragen, uns aber darumb das  
hertz nicht fallen lassen, sondern vielmehr uns wieder-  
umb zu Gott dem Herrn kehren, unsere mangel erkennen  
und, neben vleisziger aushaltung im gebet und beszerung  
unsers lebens, uns anderst in die sachen schicken und nach  
Gottes wort und willen richten lernen.

Hertzog *Casimiri* unversehene abdanckung und abzug, so  
aufm Westerwaldt nahe bei Hachenburg geschehen, zum  
theil von wegen der Key. Ma<sup>l</sup> gethaner abförderung, zum  
theil von wegen des Churf. Pfalzs tödlichen abgangs, und  
zum theil aus mangel nötigen raths, ordnung, bezahlung,  
und guten willens, nicht allein der kriegsleute, sondern auch  
vieler intreszinten, so sonst gern das best bei der sachen  
gethan, geschehen und sich zugetragen, hat nicht viel  
rhythms, noch (der vernunft nach zu rechnen) der sachen  
groszen nutzen gebracht.

Weil aber guthertzige leute kein gehör können haben und  
man zu dieszem werck, über beschehene verwarnung, sol-  
che koche so niemals wohl gekocht, noch ahn andern  
orthen viel guts gestiftet, kurtzumb haben und gebrau-  
chen wollen, so hat man eben daszelbig was zuvor wohl-  
meinendts gesagt und angezeigt worden, im werck und  
mit der that befinden müssen. Der Almechtig wolle gnadt  
verleihen dasz diese und dergleiche exempel den leuthen

1583. die augen dermahl eins aufthun und zur warnung und  
Novembre. beszerung dhienen mögen, dan E. G. ich das mit warheit  
zuschreiben mag das, ob es wohl beide Hern, der Churfürst  
und Hertzog, für ire persohnen Christlich und wohl mei-  
nen, doch also in diesen sachen mehrentheils das wieder-  
spiel biszhero gehandelt worden, das es der feindt nicht  
anderst und beszer wunschen oder begeren könne; weil  
aber Gott der Herr mehr auf Seine ehr und unser heyl  
sihet, dan wie es uns menschen gefelt, so mache ich mir  
ahn der sachen glücklichen ausgang desto weniger zweifels.

Hertzog Casimir hat, als ire G. dem kriegsvolck bei  
Hachenburg abgedanckt, drei carthauen, so aus Bonn  
geführt worden, und meinen 4 carthauen welche E. G.  
von hier aus mit in's Niederlandt genommen und darnach  
der von Alanzon bekommen, fast gleich und von dem-  
selben meister auch gegoszen seindt, zu Hachenberg stehen  
lassen und, wie darvon gesagt wirdt, so haben irer G.  
mehr dahien gesehen wie sie die wagenpferde, weil sie  
inen geschenckt worden, bekommen, als das darvon  
bringen und dem besorgten schimpff und nachtheil deszen  
man zu gewarten, wan der feindt, wie zu fürchten, solchs  
dasselbst abholen solte, begegnen möchte.

Was nun endlich daraus werden wirdt, dieweil beide  
partheien daselbig von dem von Seyn gesinnen und hal-  
ten wollen, auch er, der von Seyn, selbst gutem rath,  
so ime vielfaltig hierin mitgetheilet wirdt, nicht volgen  
will (1), solchs mag die zeit geben.

Es gehe aber mit diesem oder andern zu wie es wolle  
so musz ich doch unangesehen ob ich schon weder gehor-

---

(1) n. r. null voyez la Lettre 1137.

oder volge habe, und derhalben auch wenig bei den 1583. sachen thue, ja derselben so viel möglich allerdings inich Novembre. entschlagen) den undanck darvon tragen und alzeit für andern das waszer gedruebet haben.

Hochermelter Herzog hat nhun ein zeitlangk seithero irer G. Hern Bruders des Churfürsten absterbens mit der angenommenen vormundschaft und Chur-und fürstlicher Administration und emphahung der huldigung, dermaszen soviel zu schaffen gehabt, das ire G. derhalben, seithero deroselben abzugs, desto weniger bei der Cölnischen sache thun können; hoff aber es werde nhunmehr ein andere und beszere gelegenheit darmit gewinnen.

Die Churfürsten, beides geystliche und weltliche, haben ihre gesandten nhun ein gute zeit zu Franckfurt (1), liegen gehabt und zwischen dem Churfürsten von Cöllen und Bischoffen von Lüttich oder Freisingen eine friedts-handlung gepflogen. Wie es nhun auf demselben tage zugegangen, solchs darf ich nicht schreiben; E. G. aber, als der hochverstendig, wiszen der welt brauch beszer dan ich, und sonderlich wie es pfluge zuzugehen und zugehen musz, wan's der gegentheil dahien erpracticirt das auf solche versamlung diejenige geschickt werden welche imo ahnmutig oder zum wenigsten Gott nicht fürchten, noch das Vatterlandt lieben, dem eigenen nutz gewogen oder aber hoffertig oder kleinmutig seindt.

Das ich aber gleichwohl in etwas E. G. darvon schreibe, so sollen die beider Evangelischen Churfürsten (Saxen und Brandenburg) gesandten, wie ich berichtet, sich dermaszen von den geystlichen und dem gegentheil schrecken

---

1) *Franckfurt*: p. 275.



1583. oder einnehmen lassen, das sie fürwahr darneben Gottes  
Novembre. ehr, des Vatterlands wohlart, und irer Herrn eigene reputation weit zurück gesetzt, und dasjenige was die Evangelische Stende und sonderlich ihre Herrn selbst bei dieszer itzigen Cölnischen handlung liebevor wiederfochten, den papisten itzo approbirt und gut geheissen haben; hoff aber es werde iren Herrn ein solches und was sie sonst, in dieszer und dergleichen sachen, zu bedencken haben dermassen zu gemueht gefuret und für die augen gestellt werden das es etwan ein andere meinung gewinnen werde.

Es ist aber gleichwohl zu erbarmen das solche Herrn und grosze heubter, die doch in dieszer sachen zuvor wohl affectionirt gewesen, so jemerlich hinder's licht geflueret und auch von den religionsverwandten nicht etwas mehr und besser verwarnet und erinnert werden.

Erich Volckmar Berlipzs ist von wegen Saxen, beneben andern so disz werck nicht viel verstehen, ghen Franckfurt verordnet, und weil man ime schult gibt das er gar ein Atheist, eigennütziger, hoffertiger, und kleinmütiger man sey, so thut er desto mehr schadens. Der Brandenburgischer Gesandter soll sonsten ein guter man sein, aber, wie man sagt, soll er sich von gedachten Berlipschen überschnarcken und mit der nasen umbfhueren lassen. Die Churf. Pfaltzgrevische gesandten, wie ich berichtet, hat man, nach tödlichen abgang des Churfursten, nicht mehr wollen zulassen; glaube aber wan ire Churf. G. bei leben blieben, es würde etwas besser dan leyder itzo geschehen, in dieszer friedtshandlung ergangen sein.

Wie ich höre und mir in vertrauen angezeigt worden ist, so wollen die papisten von den weltlichen Churfürstlichen Gesandten mehr beifals bekommen haben dan sie

sich selbst ummer vermuthet, ja irer etliche, so under 1583. ihnen zimlich wohl gesinnet sein, jemals begert oder ver. Novembre. hofft betten.

Was dan den Meintzischen Cantzler D. Fabri und den Trierischen Cantzler D. Wimpfeln belangt, die seindt irer religion halben und sonsten dermassen bekant, haben sich auch also hiebevorn und in dieszer handlung jederzeit erclert, dasz man sich zu inen in diesen sachen anderst nicht dan aller widerwertigkeit hat zu versehen gehabt.

Gistern kombt mir schreiben von Franckfurt dasz der tag oder die Friedtshandlung daselbst zerschlagen, von deswegen das nicht allein der gegentheil, sondern auch die 4 Churfürsten Gesandten endlich darauff bestanden dasz der Churfürst von Cöllen gegen erlegung einer sum gelts deren man sich zu vergleichen, abstehen und dem Stifft, sambt brief und siegeln und was demselben sonsten ferner zustehen möchte, übergeben und deme von Lüttich einräumen solle; welchs aber ire Churf. G. bisznoch nicht zu thun gemeint, sondern mit vorwissen der interessirten Evangelischen Stende hierin zu handlen sich erpotten.

In Bonn liegt noch Herr Carlo mit etlichem kriegsvolck, und ist dasselb bisznoch, unangesehen obschon viel geschrey darvon gemacht worden, nicht belagert.

Das hausz Poppelsdorff, so hart darbei liegt und gar nicht fast, auch nichts zu bedeuten hat, soll sich dem Feindt (welcher ein gute zeit dafür geliegen und nicht wenig schaden dafür gelitten) ergeben haben. Nach demselben ist er für das schlosz Güdeszberg (so am gebirge nahe bei Bonn liegt und zimlich fast) gerückt und daselb aufgefördert, aber doch unverrichter ding wider abziehen müssen; glaube auch nicht das der gegentheil, so fern nicht

1583. etwan meuterei darin kombt, oder die sachen verwarlost  
Novembre. werden, daselbst viel ausrichten werde.

Die gelegenheit mit Erdingen und Berck ist E. G. zum theil bewust, und hat der feindt ahn der schantz Huelz, so nicht weit davondannen, itz neulich ein zimlich schnap gelitten und ein gute anzahl volcks verloren, wie E. G. ohn zweifel nhunmehr werden vernommen haben.

In Westphalen und vest Recklinghausen hat der gegen theil noch nichts in; weis auch niemandts ahn denen orthen so sich dem Churfürsten rebellire, dan allein die Stat Dorsten, welche gleichwohl neutral sein will, und habe ire Churf. G. des orths fast in die 24 meil wegs laudt und leute ahn einander und etliche gute orth und pesz, welche leichtlich und wohl fast zu machen; es gehet aber noch fast langsam und unordentlich und wirdt des lehr gelts so viel ausgeben und gespielet das man auf diesz seit nicht allein Baccalaurius, sondern halt gar Doctor sein.

Die religion ist nhunmehr, wie ich anderst nicht weis, durch gantz Westphalen eingeführet; es ist aber ahn reinen und tüglichen kirchen- und schul-dhienern gross mangel.

Wiewohl auch die Westphelinge von des Churfürsten eigenen kriegsvolck nhun ein zeithero viel schadens gehabt, so erzeugen sie sich doch, beides Ritterschafft und Stette, mit den *contributionibus* und sonsten noch gantz wohl, und stünde zu hoffen, wan ire Churf. G. dero Cantz ley und ämpter aufm lande etwas beszer besetzt und ein wenig ordnung in dero regirung und hofhaltung angestellt hetten, es solte mit allen sachen beszer und richtiger [naher] gehen; wolte auch nicht zweifeln, wo solcha nochmalen geschehe und dasz der Churfurst oder die

religionsverwandten nhr leute verordenten welche diesze 1583.  
sachen der gebuer oblegen, ir werck darvon machten, mit Novembre.  
vleis hin und wider sollicitirten, und den leuthen darvon  
gute information und bericht thieten, es solte nochmalen  
ein groszen beifall bringen und mehr als man wohl meinet  
ausgerichtet werden, dan ahn dieszem orth kein grosz  
mangel ist als ahn guten rath, bericht, ordnung, und  
vleisziger sollicitation. Anderer mittel hette man, Got lob,  
goug, wan man nhr wüste wie man sie zusammen bringen  
und brauchen solte.

Ihre Churf. G. halten sich noch in Westphalen, mögen  
ungefehrlich noch 1500 guter pferde und etlich thausent  
knecht, wie viel aber ist mir eigentlich nicht bewust, hin  
und wider beisamen haben.

So hatsich auch die landschafft in Westphalen erbotten  
sich mit ein 18,000 man in guter rustung alzeit fertig zu  
halten.

Man sagt die Key. M<sup>t</sup> hab etliche Chur- und fürsten,  
geystlichen und weltlichen standts, ghen Rotenburg be-  
schrieben, in meinung darvon zu handeln wie der Chur-  
fürst von Cöllen, dieweil derselb mit willen nicht abstehen  
wolle, mit gewalt darzu zu bringen und zu zwingen; hof  
aber der Almechtig werde die ding anderst versehen.

Die Evangelische Stende seint noch im werck den von  
der Churfürstl. Pfaltzs ghen Mülhausen ausgeschriebenen  
*conventum* zu continuiren, ist aber ungewisz zu was zeit,  
und ob er zu Mülhausen oder anderswo solle gehalten  
werden. Was aber aus dieszem allem werden wirdt, mag  
die zeit geben . . . Datum Dillenburg, den 24 Novem-  
bris A<sup>o</sup> 1583.

An den H<sup>o</sup> Printzen.

LETTRE MCXXXIX.

1583. *Le Comte Jean à son fils, le Comte Guillaume-Louis de Nassau. Il craint une entreprise de l'ennemi contre Dillenbourg.*

Lieber Sohn. Ich verneme von dir und danieden heruff so wenig das es mir fürwahr nit lieb ist; wollest mich derhalben, so oft es geschehen kan, von dem verlauff danieden berichten oder durch andere verstendigen lassen. Mit dem Cölnischen handel leufft es noch seltsam durch einander. Hertzog Casimir hatt gahr einen plötzlichen unversehenen abzugk genomen; ist, zum theilh von wegen des Churfürsten Pfaltz-Graven tödlichen abgangs, zum theilh von wegen der Keyserl. M<sup>t</sup> beschener abforderungk der kriegsleutt, zum theil wegen allerhend unwillens und meutterey untter dem kriegsvolck, geschehen; die meiste und furnemste ursach aber, halt ich, sey gewesen böser rath und solcher leutt schuldt die dem gutten Herrn hiebevorn fast dergleichen und sonsten nit viel gutts gerathen.

Die 4 Churfürsten haben ihre gesantten ein zeit langh zu Franckfortt liegen gehapt, und zwischen dem Churfürsten von Cöllen und dem Bischoff von Lüttich handlung gepflogen; dweil aber ihr Churf. G. zum abstand, welcher derselben gegen erlegung einer summen gelts ahngebotten worden, nit verstehen wollen, ist die handlung zerschlagen; derwegen dan die Kay. Ma<sup>t</sup> welche, beneben den papisten, uff dem abstand hefftig dringt, in kurtzem einen tag gehn Rottenburgk ausschreiben und alda mit etlichen Stenden, als man sagt, handeln und berattschla-

gen wird, wie höchstermelter Churfürst zu solchen abstand 1583.  
nachmalhen zu bringen.

Novemb

Der gegentheilh feiret fürwahr nicht; hergegen aber so schlefft man uff diesser seitten mehrertheils: dencke doch, wan unsz das feuer uff den nagel brennet, so werden wir entlich uffwachen und vielleicht mit schaden witzig werden müssen. Gott der Herr gibt unsz fürwahr uff diesser seitten viel mittel und grosse gelegenhaitten, da wir sie nuhr wissen zu erckennen und mit dancksagung ahzunemen und zu gebrauchen; und mangelt uff diesser seitten, der vernunft nach, anderst nit dan gutter rath, vleissige information, sollicitation und gutte ordnung; über dasz hatt man das grosse vortheilh dasz unsere sach gerecht, Gott der Herr für unsz und almechtig ist, und wir mit unserm gebett und vertrawen oder glauben zu Gott mehr ausrichten können, dan der teuffel und all menschlich witz, list und gewalt zu thun vermag.

Mir wird für andern gedreuet und komen fast tegliche zeittunge ein dasz der gegentheilh, nit allein mir eins einschicken, sondern, weil Hertzog Casimir drey carthausen zu Hachenburgk stehen lassen (welches doch wolh geendert und verbessert werden können oder auch noch geschehen möcht, wan nuhn mehr rath oder gehör zu erlangen), daselb geschütz (1) alhie für dasz hausz neben andern rucken und mich belagern wolte. Wiewolh ich nuhn ein solches, vielen umbstenden nach, nit wolh vermuthen kan, der gegentheilh auch sonsten wercks gnug ahm rocken hatt und verhoffentlich in kurtzem noch ferner bekommen soll, das er mit sich selbst und ahn andern ortten gnugsam zu

---

(1) geschütz: p. 278.

1583 thun und wohl nöttigers zu schaffen haben wird, so ge-  
Novembre. dencke ich mich doch hergegen, vermittelst göttlicher  
gnaden, so viel muglichen und dermaszen gefast zu machen,  
dasz sie verhoffentlich zu ihrer ahnckunfft also sollen  
empfangen und tractiret werden, dasz sie nit viel gewin-  
nen, noch desselben sich hoch zu erfrewen und zu berü-  
men haben sollen.

Wo es aber nuhn über zuversicht etwa zur belegerung  
komen solte, bin ich der zuversicht, demnach meine  
brüder selig und ich beneben dir bey den Nidderlanden  
unser leib und gutt uffgesetzt und, ohne rhum zu melden,  
unser eusserst bey ihuen gethan, du werdest alszdan und  
uff solchen fall bey den landen danieden so viel erhalten  
können, das sie dir zu meiner entsetzung etlich volck ein  
gering zeit vergönnnet und geliehen heiten und also du  
mit deinen brüdern und meinen benachtaarten Herrn  
und freunden ein desto basz die hend biethen, zu hülff  
kommen und mich entsetzen mögest. Damit ich aber  
wissen möge warnach ich mich zu richten und waruff  
die benachtaarte und meine underthäne deszfals zu ge-  
drösten, so wollest deinen sachen ferner nachdencken,  
dich hirnach eigentlich erkunden und mich *in specie* ver-  
stendigen und wissen lassen.

Zum entsatz were zuvor nit viel frembden volcks von  
nötten; dan, dweil wir die benachtaarte ohne dasz ahn  
unsern undersassen, berümpfen hoffgesindt und lehen-  
leuten ein zimliche grosse manschaft zu ros und fusz,  
Gott lob, vermögen und unser volck in diessen landen,  
gebirgen, hecken und streuchen, leichtlich und ohne gros-  
se gefahr ahn- und abbringen können, so were es mehr  
darumb zu thun, dasz man ettlich versuchtes und geübtes



kriegsvolck witter ihnen hette, dasz man das volck desto 1583.  
basz ahnführen und demselben ein hertz machen möchte, Novembre.  
als dasz man sonsten mehr leutte bedurffte.

Gleichfals wolte ich auch gehrn einen kriegsverständigen oder zweu, und sonderlich so mit dem bauen erfahren und denen man das kriegsvolck alhie und zu Siegen, oder wo man das volck etwa zu gebrauchen, bevelhen und vertrauen möcht, wo nit bestendig, doch für einen monat oder ettliche gehrn alhie bey mir haben.

Und da es nit zuviel kosten wolte, möchte ich wolh uff ein vorsorg ein rott oder ettlich gutter erfahren soldaten, dabey man in einer besatzung dasz ander volck üben und ahnführen möchte, bey mir haben. Wollest diessem mit vleisz nachdencken und mich gründlich und eigentlich berichten, und sonderlich was kosten wurde, wen man den soldaten essen und trinken, doch kheinen wein, geben würde, so man alhie in der besatzung etwa ein zehen oder zwölff halten möchte.

Du kenst die drey meenner welche ich in geheimsten sachen, so der seddern nit zu vertrauen waren, danieden zu brauchen pflegte und biszweilhen gehn Anttorff oder sonst ahn andere örtt damit allerley zu verstehen gab, als nemlich den von Oranien, den Milchling und den Zwi-  
beln (1), deren einen köntteste in geheimsten sachen dar  
ahngelegen gebrauchen, und mich deines gemutts darbey  
verständigen. Da dies vergessen were, köntteste Georg  
Martins darumb fragen; im fall du aber diesse meine

---

(1) *Zwibeln*: probablement *Zwibeln* et *Milchling*, peut-être aussi *G. Martin*, sont des noms supposés. Même il semble que par *Oranien* le Comte indique une autre personne; certes il n'avait pas coutume de parler de son frère si cavalièrement.



1583. meinung nit verstandest, so wolleste mich lassen wissen,  
Novembre. auch disz schreiben besser verstehen dan es geschrieben,  
den ich andere sachen darneben zu verrichten und sehr  
zu eilen gebapt. Bevelh dich hiemit dem Almechtigen.  
*Datum Dillenburg, in eill, den 25 Novembris A° 83.*

Dein getreuer Vatter altzeit,  
JOHANN GRAFF ZU NASSAW.

Dem Wollgeb. Wilhelmen Graven  
zu Nassaw . . . . meinen freundl.  
lieben Sohn.<sup>1</sup>

---

### LETTRE MCXL.

*Ev. van Reidt au Comte Jean de Nassau. Trahtson du  
Comte de Berghes; Gouvernement des Pays-Bas.*

\* \* *V. Reidt* a publié en partie ces détails sur la perfidie de  
Comte dans son histoire p. 48, sv.; ajoutant qu'on a usé envers lui  
de beaucoup de clemence; «sich genoeg latende dat het landt ver-  
seeckert was; doende voorts den Grave ... nae Holland reysen, om  
«met den raedt des Princeen van Orangien, als broeder van des Gra-  
«ven huysvrouw, alle saken gematicht te mogen werden, tot meeste  
«verschooninghe van des Huyses eere.» Néanmoins M. *Tadama*,  
dans une monographie très-intéressante (*Willem Graaf van den  
Berg en zijne tydgenooten*, Zutphen 1846), qui contient 140 pièces  
ou extraits tirés des Archives de la Maison de Berghes à 's *Heeren-  
berg*, revoque ce témoignage en doute. Plusieurs Lettres inédites  
viennent confirmer ce qu'on savoit déjà sur les relations criminelles  
et la duplicité du Comte, antérieurement à son Stadhoudérat; mais  
le biographe affirme que, revêtu d'un poste objet de ses ambitieux  
désirs, il a dès lors servi la bonne cause avec zèle; que son arresta-  
tion eut lieu par une défiance excessive fondée uniquement sur des  
erreurs passées; et qu'ayant eu l'imprudence de garder sous lui des  
plaus et des copies, qui devoient le rendre à jamais suspect dans l'opi-  
nion publique, il étoit également impossible de le punir et de le

<sup>1</sup> On lit sur l'adresse: reddita 15 Januarij stile novo.

réhabiliter: «Graaf Willem had eindelijk zijn doel bereikt, en als 1583.  
»of hij daarmede een ander mensch was geworden, wendde hij . . . Décembre.  
»(Nov. 1581—Nov. 1583) alles aan ten behoeve van de zaak van  
»het vaderland» (bl. 38). «Hij was inderdaad niet genoegzaam van  
»daadwerkelijk verraad overtuigd om hem te straffen» (bl. 45). De  
pareilles suppositions tombent, ce me semble, devant cette Lettre  
confidentielle; le Comte lui-même, dans ses interrogatoires, n'ayant  
nié, ni l'authenticité des pièces (parmi lesquelles, de l'aveu de M.  
*Tadama*, «het minstbeduidende stuk hoog verraad behelsde:» p. 43),  
ni ses rapports constants avec l'ennemi; prétendant que toutes ses  
démarches avoient eu pour but de leurrer de vaines espérances la  
simplicité crédule du Prince de Parme. Probablement on fit bien de  
ne pas attendre la fin de ces magnifiques tours de passe-passe, et d'as-  
surer le pays, «bevorens die vyandt dieper in 't Landt komende en  
»syne bedekte goetgunners allerweghen d'ooren opsteekende, alle  
»den raet en medecyn te late muchte vallen:» v. *Reidt*, l. l. —  
Au reste, il n'est pas étonnant que M. T. ait cru devoir entre-  
prendre la défense du Comte; il étoit difficile en effet de croire à  
une telle mesure de dissimulation et de fausseté.

En 1584 (L. 1146) Adolphe, Comte de Nuenar et Meurs, fut nommé Stadhouder de la Gueldre.

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. E. G. sollt ich  
billig vorlengst etwas berichts von der mercklichen ver-  
enderung, so in dem verlauffenen monat im Fürstenthumb  
Gelder sich zugetragen, uund von dem betruebten fall desz  
Houses Berge zugeschrieben habenn, da es nitt, einstheills  
ausz mangel gelegener bottschaft, mehrertheils aber dar-  
umb verblieben were, das ich ungern solche zeittungen  
spargiert und nit gezweiffelt sie würden zeittlich genueg  
durch andere ann E. G. gelangen. Dieweill aber die sachen  
in alle wege, der nahenn verwandtnusz halben, E. G.  
zu wiszen gebüren und villeicht von anderen mitt noch  
gröszerem unglimpf übergebracht werden möchtenn,  
so hab E. G. ich lenger mitt verhalten wollen das die

1583. fürnemste patriotten zu Arnem, vor ungefehrlich sechs  
Decembre. monaten gewarnet sindt wordenn, das der wolgehorn  
unser G. herr Stadthalter, Graff Willem zu dem Berge,  
mit dem feindt correspondentz halten solle; daruf ge-  
dachte patriotten so lang nachgeforschet, bisz sie endlich  
uf denen grundt khommen und bei Sr G. komerling viel  
brieffe, so dieselbe mit dem feindt gewechselt, und  
andern aber drei stück gefundenn.

Dasz erste ist gewesen ein credentz und instruction  
ire G. des Königs von Spanien *Secretario* (Philipps d.  
Marrez genant) an den Printzen von Parma, in dat  
den 4<sup>te</sup> Maji 1581, mitgeben und darin vermeldett wel-  
chergestalt seine G. von vilen zu der khöniglichen Ma-  
affectionniert ersucht were worden das Stadthalter-ambt  
in Geldern anzunehmen, welches gleichwol sein G.  
nummermehr zu thun gedechte, esz geschege<sup>1</sup> dan mi  
vorwissen und bewilligung des Printzen von Parma, mit  
diser zusag, wofern jetzgenanter von Parma sich wol  
gefallen laszen dasz sein G. solch Gubernament bei de-  
Geldrischen annehmen möchte, das dieselbe alsdan un-  
sobaidt sie darin getreten weren, allen fleisz anwenden un-  
alle mögliche mittell gebrauchen wolte, damit das Für-  
stenthumb Gelder und Grafschaft Sutphen wiederum  
under seiner Maj<sup>te</sup> gehorsamb gestellt wurde; dagege-  
seine G. von dem Printzen von Parma versichert zu wer-  
den begehrten das, wannehr mehrberürts Gubernamen-  
durch seiner G. muhe und arbeit reduciert were, die-  
selbe alsdan auch darin durch die Königl. Maj<sup>te</sup> bestetigt  
und niemandts anders seiner G. in dem Stadthalter-amt  
preferiert werden sollte.

<sup>1</sup> geschehe.

Das zweite stück ist ein ofne verschreibung gewesen, 1583. datirt in *Aprili* dises jars 1583, darin seine G. sich erst- Decembra. lich entschuldigen dasz sie noch zur zeit ire zusag nit betten volbringen können, und gegen den Printzen von Parma sich verbindt, so baldt derselb einige gewaltt von triegsvolk ion das Furstenthumb Geldern schicken würde, das sein G. alszdan die Stette inducieren wollen sich zu ergeben und mitlerweill mit seiner G. eigen regiment dieselbe Stette besetzen. Thuett auch diser vorschlag, das mehrernter von Parma zum allerersten die Stette im Oberquartier (welche durch den Freiherrn von Hohenhausen ubell verwahrett und also leichtlich zu erobern weren) attaquieren sollte, dadurch dan der schrecken in allen andern Stetten uberhandt nehmen und seiner G. leicht sein würde dieselbe in solchem schrecken zu der reconciliation mit dem Khönig zu bewegen.

Das dritte stück (1) ist gleichfalls eine zusag und obligation, den 25 *Augusti* jüngsthin datirt, das seine G. die Stadt Zutphen, so baldt opgemelter Printz von Parma ein leger darfur bringen würde, in desselben hände stellen wollte.

Allsz nun die Patriotten sovil schein und beweis erlangt, auch gesehen das daruff die wercken selbst anfiengen zu folgen, und der Printz von Parma fünf regiment

---

(1) *stuk*: cette piece se trouve chez *Bor*, II. 402<sup>b</sup>: »wy verscekeren aen syne Hoogheid in handen te leveren de stad van Zutphen, dewelke is de principael forteresse en sleutel van den Lande van Gelre, Zutphen, en Overysse, so geringe syne H. syn leger sal gebracht hebben voor de voorsz. Stad, dewelke geleverd synde in handen van syne H., sullen wy te beter kunnen overleveren de graste van den Lande in handen van s. H.»

1583. Knechte und elf cornetten Reuter uf das landt zu Gell—  
Decembre. dern liesze anziehen, habenn sie die sachen den sembt—  
lichen Herrn von den Provinciall Rhatt, auch den Burge—  
meistern unnd Scheffen der Stadt Arnhem entdeckett  
mitt deren aller vorwissen, rhatt und zuthuen, wolgedach  
ter Her Statthalter mit seiner G. Gemahlin, den 5<sup>o</sup> Nov—  
mit einer wacht von soldaten versichert ist wordenn, ir  
aller stille und one jemandes widersetzung.

Allsz der Herr Cantzler, in beisein der andern Herrn  
das wortgethan, und S<sup>r</sup> G. die ursachen angezeigt, habe  
sein G. nachfolgender gestallt sich understanden zu en  
schuldigen, dasz sie nemlich die grosze onordnung im  
Lande und die geringe mitteln umb solchen mächtigen  
Potentaten, als der Khönig von Spanien were, widerstan  
zu thun, zu hertzen geführt und bei sich bezern weg  
erhaltung des Fürstenthumbs nitt finden khönnen, das  
die reconciliation mit dem Khönig; hette auch eben  
dem ende den künftigen Landtag bestimmen laszen un  
were des endlichen vorhabens gewesen der Landschaft zur  
friden trewlich zu rathen und, im fall sein rhatt nit haften  
würde, das Gubernament zu resignieren, sintemall seiner  
ungelegen ire eigene landt und leutt lenger in gefahr  
stellen; des verhoffens man würde solch seiner G. inten  
als zum friden gerichtet, nicht übell deuten khönnen  
Beneben andern Worten mehr, so alhier weitleuffig  
erholen.

Des folgenden tags habenn seine G. abermals gedacht  
H<sup>r</sup> Cantzler, sambt ettlichen vom Rhatt, zu sich beruffen  
unnd diese entschuldiging vorgewandt, das die mit de  
feindt gepflogene Correspondenz nitt ausz böser m  
nung, sondern der Landschaft zum besten und zu ufhe

tung des feindts angefangen were, unnd das seiner G. nie- 1583.  
 mals in ire gedancken kommen solche zusagen zu effec- Decembre.  
 tuieren, sondern allein den feindt zu abusieren und mit  
 vergeblicher vertröstung ufzuhalten. *In somma*, er hette  
 dem feindt nur pappir und diene gegeben und seine gewal-  
 tige überzuge damit gehindert; ob solches übell gethan  
 were? Solcherentschuldigung aber ungeacht, sindt ire G.  
 den 8<sup>ten</sup> Nov. mitt dero Gemahlin, ausz befehl der Herrn  
 General Staten unnd des Herrn Printzen von Uranien,  
 nach Hollandt geschickt, daselbst beide ire G. uf einem  
 hausz zu Delfshaven gelegen, hochgemellten Hern Print-  
 zen zustendig, mitt dem frewlin und jüngsten kinde sich  
 verhalten. Wasz die eliste söhne belangt, werden dieselbe  
 allerdings onschuldigh geacht und ist Graff Friderich noch  
 par zeit zu Venlo, als Gouverneur derselben Stadt,  
 Graff Herman, Graff Oszwalldt und Graff Jost sindt  
 wolh zu Arnhem, neben irem Herrn Vatter versichert  
 worden, aber allein darumb, das sie nicht, ausz unge-  
 duld, hitzigen gemuet und natürlicher affection zu iren  
 Eltern, einige unlust verursachen khönden. Man hätte  
 auch gern gesehen das wolgemelte junge Graffen zu-  
 gleich mit irem Herrn Vatter naher Hollandt gereisett  
 weren, solches aber haben sie ausz denen ursachen ver-  
 weigert, dieweill ir Her Vatter als ein gefangener verglei-  
 chet wurde und sie bedenckens truegen ire onschuld mitt  
 des Vatters sach zu vermengen, weszhalben sie noch we-  
 nig tage zu Arnhem hleiben, und nachdem sie uf freien  
 fueszen gestelit worden, ausz eigenen freien willen nach  
 Holland sich versuegt und bei den Hern Printzen zugestellt  
 haben, deszen f. G. sich erbotten ir Vatter zu sein und  
 ihm mehr befurderung und advancement zu erweisen als

1583. hiebevorens nit geschehen were; wie dan solches mehr wol-  
Decembre. ernenten jongen Herren, ires gespürten wollhaltens halber,  
von jederman woll gegönnet, und verhoffet wirdt sie sollen  
sich an ires Hern Vatters exempel spiegellen, beszeru  
rhatt folgen, und irem vatterlandt noch nützliche dienst  
erzeigen.

Sonst weisz E. G. ich nichts besonders von newen zeit-  
tungen zu vermelden, dan des 1<sup>o</sup> *hujus* die Staten von  
Hollandt und Sehlandt in den Hage versamen, und den  
Hern Printzen alls iren Graven und Landtherrn declarieren  
sollten; darin biszilaher noch allerhandt difficulteten und  
*oppositiones* ettlicher stette, denen ire *commercia* und  
schiffart uf Spanien angelegen waren, gespüret sindt;  
wasz jetzo geschehen soll, wirdt die zeit gebenn. Gedachte  
von Hollandt und Sehlandt, beneben denen von Utrecht,  
haben irer f. G. cxxv<sup>o</sup> Gl. mouatlich consentiert, zu be-  
huf des kriegs und verthedigung irer frontieren, mit wel-  
chem consent ich verhoff das sie uns andern vortreiben  
und ein gutt exempel gehen werden.

Umb diese zeit khommen auch die Hern General-  
Staten (so unlängst zu Dordrecht bei einander gewest und  
ettliche puncten zu referieren, gescheiden sindt) wider-  
umb zusammen, und sollen der provinciën endliche *resolu-  
tiones* inbringen, belangende fürnemlich der lande regie-  
rung (darzu der Herr Printz ein newe form vorgeschlagen  
die acceptation des Hertzogen von Alenzou (welche noc  
heftig getrieben wirdt), richtigmachung der contributio-  
nen und ettliche andere puncten. Alle gutte patriotten  
verhoffen das in diser newen versamlung die *allianci* mit  
dem Churfürsten von Cöllen, und anderen Evangelischen  
Reichsstenden, solle durchgetrieben werden, welch



*allianci*, E. G. in underthenigen vertragen zu vermelden, 1583. allein durch etliche wenige, so die französische sach gern Décembre. zuvor durchdringen wollten, zurück gehalten wirdt; und dieweil man also disputiert, stehen die lande in grosze gefahr und sorge, wie dan unlängst die von Gent uf ein sprung gewest sich mit Spanien zu reconcilieren, und solten gewiszlich darmit vortgefahren sein, da esz nit durch des Burgem<sup>m</sup> Embyse (1) ankunfft umbgestoszen were worden, welches in die 29 rhattspersonen und andern, diser ursach halben, ingezogen. In wasz gefahr das Fürstenthumb Geldern gestanden, haben E. G. oben gehört; numehr aber, dieweil man desz sorglichen mans entlediget, sindt die stette zu der *allianci* mitt Teutschlandt sehr geneigt, welche durch denselben sehr gehindert ist worden.

Der feindt ist vorgestern und gestern mitt funff regiment knechten und elff cornetten reuter, welche gleichwol sehr schwach und in alles, so reuter als knechte, über die 2500 man nit ausbringen, bei Wesell über Rhein gezogen, in meinung, wie die sprach gehett, denen von Gröningen wider den Herra von Newenortt (2) zu hülf zu ziehen, sintemal seine correspondentz im Lande von Geldern gebrochen ist.

---

(1) *Embyse*: il arriva le 24 oct. à Gand, tandis que le Seigneur de Ryhove en sortit précipitamment. Le 29, pour satisfaire aux exigences populaires, il fit arrêter «ontrent twintig van de principaelste inwoonders en Spaenschgesinden.» *Ghendtsche Gesch.* II. 343. Toutefois cet emprisonnement ne fut pas de longue durée.

(2) *den H. v. Newenortt*, mort peu après; «een kloek en seer «contagieus Edelman en een groot liefhebber van syn Vaderland, «stout van bestaen, seer vroom van gemoed; hy was op die van «Groeningen seer verbittert.» *Bor.* II. 482.



1583. Hiemitt huc E. G. ich, beneben wunschung alles Gräff-  
Decembre. lichen wollstandes, Gott dem Allmechtigen in underthe-  
nighheit bevelenn. Datum Berck, den 9<sup>ten</sup> Decembris 1583  
*stylo veteri.*

E. G. undertheniger diener,  
EBERHARDUS REIDANUS.

† LETTRE MCXLI.

*Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isembourg.  
Affaire particulière.*

\* \* Le Comte Salentin, malgré les conseils du Comte de Nassau  
(Lettre 1113), avoit continue à jouer un rôle très-actif parmi les  
antagonistes de Truchsess.

Mein gantzs williger dienst mit vermögen alles gutten  
zuvor, wohlgeborner freundlicher lieber Herr und Vet-  
ter. — E. L. ist ohne zweifel bewust wie das ich eine alte  
Base, Frewlein Hermanna von Nassaw Beylsteyn genaut,  
zue Bonn im Closter Engelthal habe, welche nhun lange  
zeit und mehr dan siebentzig jahr daselbst gewesen.

Wiewohl ich nhun dieselbe für lengst und sonderlich  
bey dieszem kriegswesenn gern aus dem closter gehabt  
und derenthalben ahn sie zu etlich mahlen geschickt und  
geschrieben, mit erpiethen das ich ihro nicht allein not-  
türffige undgnungsametractation und underhalt verschaf-  
fen, sondern auch dem Closter nichts desto weniger die  
tage ihres lebens dasjhenig volgen wolte laszen, so dem-  
selben bisdahero jerlichs durch mich von ihrent wegegn  
gereicht wordenn; so hat es doch bey iren L. bisdahero  
nicht stat wollen finden, unnd solchs, wie mich beduncket,  
mehr durch ahnregen der jungfern, so bey ihr seindt,  
dan das sie darin groszen widerwillen haben sollte.

Weil ich's dan darfür halte das ire L. dieszer unruhe 1583.  
bey dem kriegshandel auch ohne zweifel muede werden Decembre.  
und nhunmehr so viel da eher, unnd lieber als zuvor vol-  
gen möchtten, derwegen ich dan hierin desto weniger  
ahn mir ichtes wolte erwinden laszen, als hab ich gegen-  
wertigen meinen keller zu Kirpurg *Anthonium* Hoen abge-  
fertiget, ire L., so fern es ohne gefahr geschehen kan,  
abzuholen, gantz freundlich bittendt E. L. wollen, meiner  
alten Basen zu gutem und mir zu freundlichem gefallen,  
sich soviel bemuehen und ihme gute befurderung und ahn-  
leitung erzeigen, wie man ire L. am besten und sicher-  
sten heraus und vortbringen möge. . . . Datum Dil-  
lenburg, den 29 Decembris A° 1583.

E. L. altzeit dienstwilliger,  
JOHANN GRAFF ZU NASSAW CATZENELNBGEN.

Wolgeborner insonderst lieber Herr und Vetter, nach-  
dem E. L. je und alwegen ein sonder patron und liebha-  
ber der frawen und jungfrauwen (doch ettwas mehr der  
jungen und schönen, als der alten) gewesen, und hinwie-  
der von denselben auch viel ehr, liebs und dienst empfan-  
gen, als hoff ich E. L. werden derselben natur nicht ver-  
endert haben, und derhalben, in ansehung dieser meiner  
vorpit, desto geneigter sein meiner alten wasen aus die-  
ser sorg und angst, darinnen i. L. nulin uber das jahr ge-  
wesen, so viel muglich zu helffen; solches werden i. L.  
in irem gepet gegen Gott, welcher es E. L. in andere weg  
sonder zweiffel vergelten wirdt, mit vleisz gedencken,  
und ich bin 's umb dieselbe weniger nicht zu verdienen  
uhrbietig, als ob E. L. solche fürderung mir selbstem er-  
zeigt und bewiesen hetten.

1583. Der Oberst Wolff von Erlach hat dem Rheinischen  
Décembre kreiszobersten die begerte caution zu thun verweigert,  
oder aber die einigungsverwandte Graven auszubehalten  
wollen, und sich, so wohl wie auch das kriegsvolk,  
welches er, und, wie man sagt, Anthon von Eltes als  
Veldt-marschalck führen sollen, allerhandt betrawliche  
reden über uns vernehmen laszen. Wan aber daszelbige  
nicht allein uns und unsern armen leuthen ein schmahle  
verehrung und geringe freude sein wurd, sondern auch  
den Evangelischen Churfürsten und Stende, dieweil de-  
ren eintheils eben daszelbig, ja etliche auch vielmehr  
als wir bei dieser sachen gethan, zu allerhandt nach-  
denckens ursach geben, auch E. L., und andere, so uff  
jener seitten sich brauchen laszen und gleichfals gedienet,  
ein ebenmesziges und also allerseits viel unheils und ubels  
dahero zu gewarten haben, so wil ich verhoffen und nicht  
zweifeln E. L. werden solche ding nicht pillichen und  
mehr darvon dan darzu rathen helfen; dan je weder der  
hauptsachen noch den Herren mit des armen mans ver-  
derben geholffen und bei solchem unchristlichen wesen,  
es thue es gleich wer da wolle, kein segen noch gedeien  
oder gluck nicht ist.

Da dieser unruiger handel nicht entstanden were, wolle  
ich verhoffen, demnach E. L. ich, von wegen meines sohns  
gemahel (1), nuhn etwasz näher verwandt, wir solten diese  
zeit hero biszweilen einander zu hausz besucht und E. L.  
mich zu einen guten hauszhalter, ich aber dieselbe zu

---

(1) *gemahl*: probablement Madelaine de Waldeck, mariée en  
1581 au Comte Jean fils; à moins qu'il ne soit question de la future  
du Comte George, Amelie de Nassau-Saarbrück, qu'il épousa en  
sept. 1584.

einem beszeren Christen und rechten *Catholico* gemacht 1583.  
haben; dan ich mir fürgenommen nhun fürtahn, so fern Decembri  
man [nachs] laszen will, zu hausz zu bleiben, und darbe-  
neben nicht zweiffle, demnach E. E. in meinen den  
frommen orden gedretten und [nicht mehr und weilens]  
auch die courtinen predigten hören müszen, Sie werden  
gueter erinnerung nhun soviel do mehr gehör geben und  
viel frommer als Sie zu vorn gewesen worden sein.

Da der von Erlach mit uns armen Westerwellern also  
übel umgehen will und die Lutheraner und Calvinisten  
so gar verdilgen und auszrotten will, wie darvon geredt und  
geschrieben wirdt, so werde ich mit den meinen bei E. L.  
einkehren und mich nicht abweisen lassen, kan derosel-  
ben noch für ein hawschreiber dienen.

E. L. wollen mir mein freimutig schreiben nicht zum  
unbesten uffnehmen; uff meiner seitten sollen Sie mich  
gegen dieselbe alzeit *in licitis et honestis* im alten *credo*  
finden und, wie der alt. Landgrave zu mein H. Vatter  
sagte: *amicus virorum, inimicus causarum*. Bevehle hier-  
mit E. L. den Allerhöchsten und thue deroselben und dero  
Gemah! zu Irem jungen sohn, davon mir erst vor wenig  
tage gesagt worde, viel glucks, sampt einem guten newen  
jahr und was denselben selig und gut ist, wünschen.  
*Datum ut supra.*

---

† LETTRE MCXLII.

*Le Prince d'Orange a M' d'Hembyse. Exhortation a agir  
de concert avec la Généralité.*

---

•• Hembyse deguisoit ses intentions véritables, affectant toujours  
un zèle fougueux pour la Réforme. •den 8 Dec. werden door bevel

1584. «van Hembyse en 't Magistraet . . . 50 goede Katholyke burgers  
Janvier. »ter Stadt uytgezeydt, omdat zy aen de Gereformeerden verdagt  
»waren van verraedt. . . Zy deden het . . . alleen om de Gere-  
»formeerden te behagen : » *G. Gesch.* II. 351.

Ryhove étoit Gouverneur de Dendermonde.

Monsieur de Hembyse. J'ay receu vos dernières du xv de décembre par ce porteur, et ay esté très-aise d'apprendre par icelles vostre bonne résolution, ensemble de ceux de la ville de Gand, en ce qui concerne le maintenant de la cause commune et persévérance en l'union avec les provinces par deçà. Et pour l'effect et l'accomplissement de laquelle vostre bonne volonté, il est surtout necessaire de tenir bonne correspondance avecq vos voysins et notamment avecq le Sr de Ryhove, pour tant mieux prester la bonne main les uns aux aultres, en cas que l'ennemy vous voulit attaquer de plus près en après. Il est très-requis au plus tost de, sans plus laisser escouler tant de temps, d'envoyer vos députez à l'assemblée générale des Provinces-Unies, avecq authorisation suffisante et ample instruction pour besoigner avecq les aultres sur toutes les occurrences, et s'accommoder à ce que par icelles sera résolu. Comme de ma part je suis prest de me conformer à ce quy sera traicté et conclu, et de n'insister sur ce que par eulx sera unanimement réprouvé, ainsy que par cy-devant j'en ay faict assez ample déclaration, vous assurant que c'est la seule voie pour redresser noz affaires et de conserver ce qui nous reste, n'estant au pouvoir d'une province ou d'une ville seule de résister à ung ennemy si puissant, qui a par tout tant d'intelligences secrètes, et notamment en la ville de Gand, comme on en a peu découvrir ces années passées et en découvre encores tous les jours. Mais quant toutes les

provinces conjointement, sans se remettre les unes sur ce 1584.  
qui sera faict par les aultres, dont s'en est ensuyvie la povre Janvier  
perte de la ville ' d'Alost (1), et sans rien entreprendre de leur  
autorité particulière, inculpans par après aux aultres les  
fautes qu'eux mesmes commettent le plus souvent (ce que  
du passé nous a amené une grande confusion en noz affai-  
res avecq ung retardement de toutes bonnes résolutions)  
voudront embrasser le faict d'ung mesme courage et affec-  
tion, une chascunne se conformant à tout ce que par tou-  
tes les aultres aura esté trouvé bon pour la conservation  
du pays et pour doresnavant le pouvoir garentir des mains  
de nos anciens ennemis, qui n'ont onques changé d'inten-  
tion ny de volonté de priver ces pays de leur liberté et  
privileges, avecq extirpation de la vraye religion, et quant  
à ceste effect toutes ensembles rejoindront franchement  
tous leurs moiens, sans payer les uns les aultres de conti-  
nuelles plaintes, et allégation d'inconvéniens, il est à  
espérer, avec l'aide de la grâce de Dieu, qu'on pourra  
establis un fort bon ordre à l'advenir pour le redressement  
de noz affaires au soulagement de ces povres provinces  
tant affligées, du fruit duquel la Flandre s'en pourra  
resëntir des premières. A quoi m'attendant, ensemble à  
la venue de voz députez autorisez à la manière susdite,  
et au surplus me remettant à ce que ce porteur vous pourra  
dire de bouche touchant ce que luy aviez enchargé, je me

(1) *Alost*: «urbs Flandrici domibii princeps, 20 Nov., in manus  
•Alexandri venit, Anglis praesidiariis, quoniam stipendia ab Ordī-  
•nis non solvebantur, urbem dedentibus:» *Strada*, II. 306. «Die  
•van Gent hadden aengenomen deselve te betalen, maar souden,  
•niet tegenstaende alle sollicitatiën, geen geld:» *Bor*, II. 463.

\* Probablement le Prince a écrit ou voulu écrire la p. de la povre r.

1584. recommanderay à voz bonnes grâces, priant Dieu, Mon-  
Janvier. sieur de Hembyse, qu'il vous ayt en Sa sainte garde et  
protection.

De Delft, ce viii de janvier 1584.  
Vostre bien bon amy à vous faire service,  
GUILLAUME DE NASSAU.

A Monsieur de Hembyse, premier  
Eschevin de la ville de Gand.

Les circonstances devenant de plus en plus critiques, il fallut  
songer sérieusement à renouer les negociations presqu'interrompues  
avec Anjou. Les États-Generaux lui deputèrent le Seigneur de la  
Mouillerie et Asseliers avec le Docteur Junius; écrivant le 16 janvier:

« Monseigneur. Les Estatz-Generaulx ont esté très-dolentz qu'ilz  
« n'ont sceu si tost qu'ils eussent bien désiré, et la nécessité de leurs  
« affaires le requéroit, envoyer leurs deputez vers vostre Alt., asseu-  
« rans icelle que ce n'a pas esté par faulte de bonne volonté et affec-  
« tion qu'ilz ont de prester à icelle tout humble service et obéissance,  
« mais à l'occasion de plusieurs accidentz cest année passée survenuz;  
« tant pour la perte de plusieurs villes et places par les ennemiz occu-  
« pez, comme par les demenées de l'ennemy, quy, se servant de  
« telles occasions, at, tant par escript que par ses faulx, tusché  
« par tous moyens de conciter le peuple, quy est facil a esmouvoir,  
« et faire à icelluy perdre le respect et l'affection qu'ilz portent à vos-  
« tre Alt. et ahener du tout de l'aliance de France, scachant qu'estaus  
« frustrez d'icelle, l'Espagnol les reduiroit facilement et à bon marche  
« en son pouvoir, tellement qu'on n'a sceu tirer d'eulx une si prompte  
« résolution pour arrester et conclure avecq vostre Alt. ce que restoit  
« selon le traicté de Denremonde, comme on auroit bien desire et con-  
« venoit pour la conservation du pays, et sçait vostre Alt. qu'en tels  
« affaires où que doit intervenir le consentement de tous les membres  
« des provinces, entre lesquels est aussy le peuple, ordinairement les  
« résolutions vont à la longue, mais estans une fois prinsez, sont fer-  
« mes et stables. Nous ont pour tant encharge de supplier v. A. très-  
« humblement de vouloir la dite longueur interpreter et prendre ce



»bonne part, et pour icelle rien remectre de la bonne affection qu'elle, 1584.  
»jusques ores, a demonstré de porter à la conservation des dit Pays- Janvier.  
»Bas, et ne faudront le dits Estats à prester à v. A. toute obéissance  
»drue et de mectre tous leurs moyens avecq celles de v. A. à la con-  
»servacion de sa grandeur et à la desfence du Pays, comme ilz ont  
»faict jusques astheurs († 1608. ROY.).

---

† LETTRE MCXLIII.

*Le Comte Jean de Nassau au Prince d'Orange. Il déconseille tout rapprochement avec le Duc d'Anjou.*

---

Durchleuchtiger hochgeb. Fürst. E. G. seyn meyn gantz willige und gevlisene diinst jederzeit zuvor, gnediger Herr. Ausz beyverwartenn Memorial haben E. G. gnedig zu vernemen, was etzliche guthertzige leuthe, vertrewlich und wohlmeinendt, ahn mich gelangen lassen. Wiewohl nun solche sachen vor mich zu hoch und schwer und ahn sich selbstenn fast wichtig und bedencklich sindt, auch mir zimlicher maszenn bewust ist was hiebvor darinnen zu mehrmahlen gehandelt, fürgelauffen und vor bedencken erregt wordenn, so hab ich doch nicht underlassen wollen, uff vleiszigs beschehenn ahnbaltenn und erinnern (und sonderlich dieweil ich vermerckt, das es khein bloszer discours, sondern ihnen ernst und also darumb geschaffen sey das ihrem gentzlichenn vermutenn nach, daher wohl etwas fruchtbarlichs zu hoffenn), E. G. davon hiemit dinstlichenn zu berichtenn; uff das dieselben, mit sampt den Hern General Staden von den Niederlanden, dieszenn dingenn ferner nachdenken und mich, was ich daruff zu antwortten, ferners verstendigen mögen. Nachdem auch, gnediger Herr, hierauszen mit dem von Alanzon, ob



1584. nemlich derselbig, wie gesagt wirdt, von den Niederlan-  
Janvier. den wieder angenommen worden sey oder nit, viel nach-  
fragens ist, und die guthertzigen, so E. G. und der Nie-  
derlanden wohlfarth gern sehen, derenthalben sehr bekum-  
mert seindt und hochlichen besorgen und fürchten E. G.  
und die Lande sich mit demselben abermals einlassen sol-  
ten, das sie sich alsden widerumb schwerlich versündi-  
gen und es denselben endlich nit wohl ergehenn, sonder  
Gott der Herr von ihnen entwedergahr Sein antzlit abwen-  
den oder sie doch sonst mit harter ungnediger straff,  
vermög Seines Wort und vieler schrecklicher exempell  
in Heiliger Schrift, heimbsuchen werde; alsz ist mein  
hochvleisziger bitt E. G. nicht allein unbeschweret sein  
wollen mich bey briefszeigern verstendigen zu laszen was,  
berürtes von Alanzons halben, ich solchen gutten leu-  
then zu antworten, sondern mir auch in keinen ungnaden  
uffzunemen das ich derselben sachen so oft gedencke  
und derselben damit also verdrieszlich bin.

Dan weil gleichwoll alle Religionsverwandte, so ich  
bisz noch gehört, in dem mit einander einhellig überein-  
stimmen das man sich, durch die mit dem von Alanzon  
gepflegener handlung, Gott dem Herrn, uff welches wil-  
len, bevelich und almacht man doch billich viel mehr dan  
uff die euszerliche zergengliche mittel zu sehen, harit ver-  
sündige, ich auch niergentswo in Gottes wort befinden kan  
damit die ahnnemung des von Alanzons zu verantworten,  
und es darneben aber ausz der erfahrung sich fast also ahnse-  
hen lest als dasz Gott der Herr auch darzu nit viel segens  
gebe, sondern E. G. und die lande, seith der zeit sie sich mit  
ihme eingelaszen, nie viel glicks gehabt und fast all der-  
selben sachen mehrentheils zuruck ganghen und teglich

abgenommen haben, so hab ich fürwahr ausz sonderer 1584.  
dienstlicher wohlmeinung nit umbgehen können E. G. Janvier.  
hierin trewhertzig zu verwarnen und derselben damit,  
soviel ahn mir ist, zu fernern nachdencken gehrn ver-  
ursachen und dahien bewegen wollen, uf das Sie, zu  
mehrer gewiszheit und versicherung Ihres gewiszens, dies-  
zem handel in Heiliger Schrifft nicht allein selbsten nach-  
schlagen, sondern auch hin und wieder Gotseliger leuth  
und fürnemer theologen meinung ahnhören, und da Sie  
und die lände etwa durch die vernunft, menschliche  
gedanken und weltweiser leuth guttdüncken und klein-  
mutigen rathschläge, vom rechten weg gefüret und von  
Gott etwas abgewendet worden weren, wie es dan von  
vielen Christliebenden gentzlich dafür gehalten wirdt, Sie  
in zeiten sich wiederumb zu Gott bekeren, Ihme ein sol-  
ches abbitten, und also bey zeitten in die sachen sich wie-  
derumb schicken mögen, damit menniglich Ihren wahren  
glauben und vertrauen zu Gott zu spüren und Ime allein  
die ehr gegeben und Derselb zu freundt behalten werde....  
*Datum Dillenburg, den 21<sup>te</sup> Januarij A<sup>o</sup> 84.*

JOHAN GRAFF ZU NASZAW CATZENELBOGEN.

An H<sup>o</sup> Printzen.

---

† LETTRE MCXLIV.

*Le Prince d'Orange à M. d'Embyze. Déclaration de  
bonne volonté pour la défense de Gand.*

Monsieur d'Embyze. D'autant que Messieurs le Con-  
seiller Steuperart et Eschevin Stalens, députez de la ville  
de Gand, vous feront entendre particulièrement l'estat des  
affaires de par deçà et pareillement l'advis de Messieurs

1584. des Estats , avecq lesquels ils ont amplement communic-  
Janvier. qué , je ne vous ferai ceste très-longue ; seulement je vous  
dirai que de ma part je n'espargnerai rien de ce qui sera  
de ma puissance , pour assister tant le général du pays que  
particulièrement à ce que j'entendrai et cognoistrai pouvoir  
servir à la ville de Gand pour sa conservation et deffense ;  
de quoi je vous prie vous asseurer et m'advertir de ce que  
vous cognoistrez y être nécessaire , affin que par l'effect je  
vous le fasse cognoître. Sur ce , m'étant affectueusement  
recommandé à vos bonnes grâces , je prie Dieu de vous  
donner, Monsieur d'Embyze , en bonne santé , heureuse  
vie et longue. De Delft , ce xxiii<sup>e</sup> jour de janvier 1584.

Vostre bien bon amy à vous faire service,  
GUILLAUME DE NASSAU.

A M<sup>r</sup> d'Embyze , premier Esche-  
vin à la ville de Gand.

---

† LETTRE MCXLV.

*Le Comte Jean de Nassau au Comte Salentin d'Isenbourg.  
Avertissement sur les conséquences probables de sa con-  
duite.*

---

\* \* La reddition de la ville de Bonn venoit de compléter la série  
des revers de Truchsess. L'Évêque de Frisingue parloit en maître et  
obtenoit enfin ce siège Archiépiscopal de Cologne qu'il avoit con-  
voité durant tant d'années. Dans des circonstances pareilles le Comte  
Salentin , fier de sa bonne fortune , ne se soucioit guères des deman-  
des et des avis du Comte de Nassau.

---

Mein willige dienst zuvor , wolgeporner freundlicher  
lieber Herr und Vetter. Nachdem von E. L. ich biszdaher  
über zuversicht wegen meiner alten Basen von Beilstein ,

kloster-jungfraw zu Engeldalh, noch khein antwortt (1) 1584.  
beckomen und also nit weisz ob man dieselbe mir volgen Janvier.  
zu lassen gemeinet, odder auch wie es i. L. in werender  
besatzung und nach ergebung der Stad Bonn ergangen  
und also umb dieselbe diszmalhs geschaffen seyn mag,  
alsz habe ich nit untterlassen mögen E. L. abermalhs  
zu ersuchen und mit vleisz zu bitten, das Sie unbe-  
schwertt sein wollen, mir nit allein hirvon etwas ge-  
wisses zu erlangen und zuzuschreiben, sondern dasz  
Sie auch ihr die arme alte Basz im besten altzeit wollen  
bevolhen sein lassen. Mein arme bedrühte Schwes-  
ter, die von Wied, welche doch mit diesem Cölnischen  
handel gar nichts zu thun, beklagt sich über das Schwartz-  
burgisch kriegsvolck gantz sehr; gleichfals thutt auch Grav  
Herman von Wiedt, und, wie ich berichtet werde, so  
solle der von Schwartzenburgk sich hören lassen: die  
Gravschafften Wied und Nassau seien preisz geben, und  
werden die andere Graven auch nit unbesucht bleiben.  
Was nuun dieses des von Erlachs schreiben und reden den  
Evangelischen oder Stenden der Augspurgischen confes-  
sion (so mehrertheils bey den Cölnischen sachen eben  
dasjenig so auch wir die Graven gethan) fur nachdencken,  
unstrawen, verbitterung, und sonsten für ein böse con-  
sequenz geben werde, dasz haben E. L., als der ver-  
stendig, leichtlich zu erachten, und der rechnung darnach  
zu machen, wan es also zu- und umbgehen soll, das als-  
dan nit unbillig dasjenig so dem einen theil zugelassen,  
für recht gehalten, und nacher wieder dasselb auch dem  
andern erlaubt und nit unrecht sey, und also die reye

---

(1) antwort: voyez la Lettre 1141.

1584. endlich auch ahn E. L. kommen und Sie des ablasz gleich-  
Janvicr. fals theilhaft gemacht werden; es geschehe gleich über  
kurtz oder langk. *Necessitas non habet legem et defensio  
est juris naturalis*; dreibt und dringt man unsz zur extre-  
mitet und nottwehr, so werden wir fürwahr ahngebot-  
tene hülff nit ausslagen und solche mittel, wie ich besorg,  
ahn die hand enttlich nemen, deren wir doch sonst viel  
lieber überhaben weren und dabey vielleicht khein theilh  
seide wirdt spinnen.

E. L., als welche die sachen, Gott lob, verstehen, auch  
darinnen etwasz vermögen, wolten denen dingen ferner  
nachdencken und bey zeiten dem ahnbrennendem feuer,  
ehr es auffgehe und die überhand gewinne, steuren und  
wehren helffen. Mit E. L. bin ich in der religion und dem  
Cölnischen hauptwerck gleichwolh nit enig und noch  
zur zeit ungleicher meinung; soviel aber dem obberürten  
handel ahnlang und wasz daher für beschwerliche weit-  
terung allen theilhen zu besorgen, da halte ich dafür das  
nit allein E. L. und ich, sondern alle verstendige so das  
Vatterlandts wolhfard und algemeinen frieden begeren,  
zu dem mit einander übereinstimmen; derhalben mich  
dan auch dasselb verursacht desto freymüttiger von diessen  
dingen zu schreiben<sup>1</sup> und dieselbe zu vermanen das Sie  
allem besorgten unrath, soviel müglichen, Ihres theils wol-  
len steuren und wehren helffen; gleichfals geschehe auch  
uff dieser [seit] und hab E. L., deren ich nach vermögen  
zu thienen bereith, ein solches wohlmeinund nit verhal-  
ten wollen. *Datum* Dillenburg, den 30<sup>ten</sup> *Januarij* [1584].

E. L. altzeit dinstwilliger Vetter,  
JOHAN.

<sup>1</sup> *Le reste est de la main d'un secrétaire.*

LETTRE MCXLVI.

*E. von Reydt au Comte Jean de Nassau. Nouvelles.*

1584.

Fevrier.

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. E. G. schreiben, mit eingeschlozener copei desjenigen wasz dieselbe an irem Sohn, meinen auch gnedigen Hern Graff Wilhelm Ludwigen zu Nassauw, geschriben, wie auch eine missiff an den Freihern von Hohensaxen, hab ich mit gebürlicher reverentzs entfangen, und sol, E. G. gnedigen begeren nach, nicht underlaszen die sachen, sovil durch meine geringe person geschehen khan, mit euszersten fleisz allenthalben daer ich einige fruchtbarkeit verhoffen mag, zu treiben, und wolte liebers nichts wünschen dan dasz, in solchen löblicher und Christlicher sachen, durch mich etwas ausgericht khönde werden. Man spürt auch albereit im werck dasz dise provinciën, mehr dan leider bisdaher geschehen, dasz werck beginnen zu hertzen zu fassen, und haben newlicher tage m. g. Hern Graff Adolf von Newenar 15.000 Carol. gl. an gelt und noch 10.000 an proviant und munition zu versorgung der Stadt Berck hinaufgeschickt. Wasz ferner fur tractation mit der Churf. G. selbst in der feder ist, davon werden E. G. durch die widerkhunft des Rittmeisters Otten von Wolmerckhausen den besten bericht entfangen. Wollte Got dasz die Confoederation ettwasz zeitlicher surgenommen were, sollte villeicht die Stadt Bon noch onverloren sein; jedoch verhoff ich zu seiner Göttlichen Almacht Er werde die gerechte sache nit verlaszen, und, gleich wie die Niederlendtsche provincien die handt jetzo mit anschlagen, also auch zum wenigsten ettliche gutte hertzen under den Evangelischen Stenden im Reich erwecken, welche, nach verliering der

1584. Stadt Bonn, die augen ufthuen und der überhandt neh-  
Février. mender Spanischen und Bäptischen tyrannei bei zeiten  
bejegenen mögen.

Wolgemelter E. G. sohn will ich gentzlich verhoffen  
das E. G. bevelch gehorsamlich nachkommen und sich zu  
Dillenberg einstellen werde, dan obwol mit ire G. esz  
jetzo an dem ist dasz sie eben iren eidt des Friesischen  
gubernaments halben thuen sollen, so ist doch diszmal  
der gantze krieg uf Gelderlandt divertiert, also das die  
Friesen ettwasz respirieren und irem Stadthalter woll für  
ein khurtze zeitt, meines erachtens, entrathen khönnen.  
Seine G. kommen, Gott lob, in ein provinci welche noch  
zur zeitt von dem feindt ungetrent ist, und für allen ande-  
ren die beste ordnung und regierung, auch schöne fes-  
tungen hatt, weszhalben desto mehr zu verhoffen dasz  
seine G. ehr und rhum werden inlegenn khönnen.

Wir Gelldrische sein jetzo in arbeit dasz der wolgeborn  
Hern Graff Adolf zu Newenar und Mörsz bewilligt wer-  
den möge sich unser anzunemen, und hatt mein gn. Fürst  
und Herr der Herr Printz zu Uranien und die Hern General  
Staten sich albereitt erkläret inen solches gefallen zu las-  
sen, und die Geldrische vermaent mit iren G. zu handeln.

Der feindt ist, über zuversicht und unangesehen dasz  
seine correspondentz mit dem Graven von dem Berge  
gebrochen gewesen, villeicht in hoffnung dasz er dasz  
landt voller unordnung und wenig widerstandt vinden  
sollt, vortgefarn und den 2 *Januarij* in die Veluw geschift  
mit ettwan 2000 man; hatt anfenglich vill edelleut heuser,  
ettliche mit verstandt, ettliche durch verwarlosung der  
Hern, eingenommen, jedoch baldt hernach, als er der  
provinciën ernst und apparat zur gegenwehr gesehen,

dieselbe verlaszen und sich wider über dasz waszer bege- 1584.  
ben; ausgenommen dasz er die schantze gegen Sutphen Février.  
über und zwei heuser gegen Deventer, deren eins Johan  
Bentingen, das ander dem Hern von Willp zustendig,  
besetzt gelaszen. Der provinciën leger, welches m. g.  
Her Graff Philips von Hohenlo mit Monsieur de Villers,  
so felldtmarschalck und des Gouverneurs zu Middelburg  
Monsieur de Houtains broder ist, führet, ist vorgestern  
nach der schantzen gerückt, ongefährlich 4000 zu fuesz  
und 1500 pferdt starck, und hatt man gutte hoffnung  
gedachte schantz baldt zu erobern und die Veluw gentz-  
lich zu freien.

Diese nechste tag hab ich *Danielis Rogerij* des Enge-  
lendischen gesandten, welcher noch zu Bredevortt gevan-  
gen sitzt, broder alhie angetroffen, der mich von der  
vorgewesener verrhäterei in Engellandt disen bericht  
geben: dasz am jüngsten 31<sup>sten</sup> Decemb. einer von adelt  
mit seiner schwester, so in der Khöningin frauenzimmer  
gewesen und vorgehabt pulver under hochstgedachter  
Khönigin bett zu bringen und daselb anzuzunden, derent-  
wegen gericht, und nachderhandt eine vill gröszere con-  
spiration entdeckt sei, davon man noch zur zeit alle  
particulariteten nicht wissen khönne, sintemal die Khö-  
ningin alle päszen und haffen in Engellandt beschlieszen  
laszen, dergestalt dasz wenig leut reisen oder schreiben  
können. Disz soll aber gewisz sein das vill furnehme Herrn  
in Engellandt verdächtigt gehalten und, entweder in iren  
heusern versichert, oder uf dem Thurm zu London verwa-  
ret werden, und under andern diese, der Graff von Aron-  
Jell und Nortfolck, des Hertzogen von Nortfolcks (so  
vor 12 jaren gleicher verrhäterei halben gericht worden)



1584. sohn, der Graff von Northumberlandt, der Graf von Lincoln, admiral von Engeland, Milord Hawart, obgemelltes Herzogen von Nortfolcs broder, mit vilen andern Herrn und von Adell. Beneben diesen sollen in die 20 farnelmer persohn mit den Spanischen Ambassadeur, so etliche jaren continuel in Engellandt sein residentz gehatt, Don Bernardino de Mendoza genant, nach Spanien geflohen sein. — Die Khönigin ausz Schottenlandt ist ausz ihren gewöhlichen custodi gehn London geführt und schwangeres leibs befunden. — Der Graf von Srosburi<sup>1</sup> so mit diser Khönigin verdacht wirdt, solle gehn hoff citiert sein, will aber nicht erscheinen. Uf dise intelligenci solle die Armada in Spaniën, davon man lange zeitt gesagt, zugerüst sein, und numehr woll zurugk pleiben. Die Khönigin solle diese sache sehr zum hertaen faszen und bei dem Khönig von Franckreich arbeiten, damit derselb, beneben ir, sich gegen Spanien declarieren wolle, dergestalt dasz eine grosze mutation ausz disen handell zu gewarten ist. Der Almechtig wolle allesz zu erweiterung Seiner ehren, und stürtzung aller tyrannen so dagegen practisieren, richten. . . . Datum Nimegen, den 19 Februarij 1584, *stilo veteri*.

E. G. undertheniger diener,  
EBERHARDT VON REIDT.

A Monseigneur, Monseigneur  
le Conte Jehan de Nassou, Catzenelnhogen.

<sup>1</sup> Shrewsbury

† LETTRE MCXLVII.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse à 1584.  
la Lettre 1138. Pertes et découragement dans les Pays-  
Bas.*

---

\*.\* La cause de Truchsess étant désespérée, les tristes résultats des menées de Chimay et d'Hembyse (p. 217) commençoient à se manifester.

---

Monsieur mon frère. Vos lettres du 24<sup>e</sup> jour du mois de novembre dernier, m'ont esté d'autant plus agréables pour m'avoir relevé de la peyne en laquelle j'estoys, n'ayant de longtems eu de vos nouvelles, ce qui me faisoit craindre que vous n'estiez en disposition telle et si bonne que je vous soubhaite, ou que les affaires de par delà, mesmes le faict de Couloigne, ne s'enchemynoyent de tel et si bon pied, comme pour le maintenement de la gloire de Dieu, bien et liberté de la Germanie, ensamble de toute la Chrestienté, il seroit en ce temps grandement requis, ne vous vueillant celer que, depuis aucuns mois ençà, l'on nous en a icy faict tels et si divers bruycts, que nous n'avons sçeu à quoy adjouster foy. Ce qui nous a tenu assez ambigues, mais entendant présentement par vos lettres à la vérité le succès de ces affaires et aussy le peu d'affection et intelligence qu'il y a en vos quartiers entre ceulx faisans profession de la religion, et que le zèle vers icelle se refroidist journellement de plus en plus, tant entre grands que petits; que par dessus cela, seroit aussy survenu le partement soudain et inopine de Monsieur le Duc Casimir et le cassement de ses gens de guerre, je vous

<sup>1</sup> On lit a la marge dux O iginal ist den 18 Martii Landtgraff Wilhelmem zugerechicht

1584. puis assurer d'avoir de tout cecy receu fort grand des-  
Fevrier. plaisir, tant pour les inconveniens que la Chrestienté en  
général en pourra recevoir, que pour les maulx apparens  
à survenir en nos affaires de par deçà. Car vous ne sçau-  
riez jamais croire combien les Papistes, malvueillans et  
Espagnolisez, que nous<sup>1</sup> pardeçà aient de tout cecy sçeu  
faire leur prouffict.

Et cela d'autant plus que voyans que aucuns de la  
religion et principaulx des magistrats faisoient partout  
publier, que les princes et villes protestantes d'Allemagne  
estoyent résolus de deffendre et maintenir par ensemble  
et de commune main ceulx de la religion, à quelque pris  
que se seroit, et que ny pour offense ou indignation que  
l'Empereur ou aultres Potentats en pourroyent prendre,  
ils ne quicteroyent ceste entreprinse, ny laisseroyent de  
poursuivre icelle jusques à la fin, mais que, pour confirmer  
ceste résolution et pour faire paroistre à tout le monde  
leur bien disposée volonté, ils estoyent délibérés d'assister  
l'Évesque de Couloingne de tout leur pouvoir et moiens,  
ayans à cest effect unanimement choisis la personne de  
Monsieur le Duc Casimir pour chieff de ceste guerre,  
avec délibération ferme et bien résolue, comme il sam-  
bloit, que les dicts princes et villes ne quicteroyent telle  
entreprinse, jusques à ce que la Religion seroit plantée et  
bien assurée partout; y adjoustans, pour d'autant plus  
confirmer ung chascun en ceste opinion, que, comme  
l'argent est le nerff de la guerre, les dicts princes et villes  
protestans ayans faict une bourse commune, avoyent  
advancé sept mois de payement, afin qu'ayans si bien  
pourveu à tout, ils eussent eu moyen de donner d'autant

<sup>1</sup> Probablement avous a etc omis.

meilleur ordre à leur faict et tenir toute bonne discipline 1584.  
entre leurs gens de guerre. Février.

Or les Papistes et Espagnolisez estans encoires parmy nous, et de leur naturel fins et rusés plus que nous aultres, voyans ung chascun des nostres prester l'oreille à telz et semblables bruycts en apparence si spécieux, se persuadoient estre parvenuz à ce que de long temps ils avoient aspiré, et sçaichans ce pendant fort bien, tant par les intelligences qu'ilz ont à tous costés, que par leur expérience au maniement des affaires, que tous ces bruycts n'estoyent que songes et imaginations, accompagnez d'une vraye tromperie pour tous ceulx qui s'y fieroyent, ne vueillans perdre l'occasion qu'ils estymoient si bien servir à leur desseing, sçurent par grands artifices tellement exaulcer<sup>1</sup> et aggrandir ce faict, que, pour donner lustre à leur dire, eulx mesmes persuadoient à tout le monde, que, veu ceste grande entreprinse des protestans d'Allemagne, les papistes de ces pays estoyent perdus, que le Roy d'Espaigne ne pourroit résister contre telle et si grande armée des dicts protestans, et pourtant qu'il ne restoit sinon s'adresser aux Princes et Seigneurs de la religion, et que nous aultres n'avions plus besoin de faire aucune alliance ou amitié avec quelque potentat n'estant point de nostre religion; qu'on debvoit casser tous gens de guerre estrangiers, tant pour espargner l'argent, que pour faire cesser les tailles et subsides, que davantage il ne nous estoit besoin de faire aucune nouvelle levée des gens de guerre, puisque, comme finement ils faisoient courrir le bruyct, les princes et villes protestans nous en furniroient assés, sans aucune charge ou despense nos-

<sup>1</sup> exhaussier (engager).

1584. tre ; y adjoustans , pour tousjours faire approuver de plus  
Fevrier. en plus leur dire , que la Royne d'Angleterre , voyant ceste  
belle résolution des princes d'Allemaigne , se joindroit  
avec eulx ; et sceurent enfin si bien jouer ceste farce et par  
telz et semblables artifices abbreuver le povre peuple de  
vaine esperance , qu'ung chascun y presta bien attentive-  
ment l'oreille , sur l'esperoir que les ungs concevoyent d'es-  
tre incontinent délivrez de ceste guerre , les aultres des  
impositions , tailles et subsides , aultres aussy des soldats  
estrangers.

De façon que , sans avoir aultrement esgard à ceulx  
desquelz ces bruyctz et miz en avant procédoyent , a esté  
pardeça résolu de se dépescher<sup>1</sup> incontinent de tous gens  
de guerre estrangers , sans apparence , ny vouldonté de  
faire nouvelle levée de gens de guerre , ny de dresser aul-  
cune forme de gouvernement , comme aussy il n'y en a  
encoires maintenant , s'estant chascune province voulu  
garder elle mesmes , chassant et cassant partout les gens  
de guerre , tant naturels qu'estrangers , s'attendans et  
se reposans tousjours à la venue de l'armée des seigneurs et  
villes protestants ; toutes lesquelles menées et façons de  
faire nous ont en fin<sup>2</sup> causé la perte de unze ou douze bon-  
nes , belles et fortes villes , par dessus la meilleure partie  
de Flandres , assçavoir du pays de Waes , lequel , pour le  
desgast précédent des aultres pays , donnoit principalement  
nourriture aux pays de Brabant et de Flandres ; laissant  
encoir a parler , pour l'extrême regret que j'en ay , de la  
perte que par mesme moien nous avons faict de cent égli-  
ses reformées et davantaige , avec plusieurs passaiges et  
aultres places d'importance ; tellement qu'au lieu de vingt

<sup>1</sup> débarrasser.

<sup>2</sup> incontinent.

bonnes villes que nous tenions en Flandres, n'y avons pré- 1584.  
sentement que six et la povre ville d'Ipre, laquelle, passé Fevrier.  
desja six mois, demeure assiégée, pour n'y avoir moien de  
la secourir, veu que, par la perte de plusieurs villes et une  
grande estendue de plat pays, nous est osté le moien d'y  
mener armée.

Or, estans nos affaires en tel estat et venant par dessus  
cela aux oreilles de la Commune que sans ultérieur espoir  
du costel d'Allemaigne, tout secours et ayde des princes  
et villes protestants soit [foible]¹, vous pouvez, Monsieur  
mon frere, facilement juger de quelz maulx et inconvé-  
niens cela nous menasse, faisant assez à présumer, que,  
comme les papistes et Espaingnolisez ont sceu cy devant et  
lors que ces choses sambloyent avoir toute bonne appa-  
rence et espérance, si bien faire leur prouffict, ils le feront  
à l'advenir encoir davantaige, veu le maigre succès qu'el-  
les ont prinnes et le peu qui s'y est effectué; se persuadans  
par cela estre présentement parvenus à leur prétendu, pre-  
nans du moins plus grande hardiesse de parler hault,  
ayans de longue main tellement sceu dresser leur practyc-  
ques, qu'il y a desja bonne espace que l'on ne tient par-  
decà quasi propos que de réconciliation et paix avec le  
Roy d'Espaigne, et cela mesme avec instance et démonstra-  
tion bien ouverte de la désirer sur toutes choses, estant  
venus les affaires si avant, voire entre aucuns s'estans  
tousjours réclamés d'estre de la religion, jusques à dire et  
publier tout ouvertement qu'il vault beaucoup mieulx de  
se réconcilier et s'accorder avec le Roy d'Espaigne, obte-  
nant tant seulement permission de la conscience, que  
ayant exercice libre de la religion, demeurer plus longtemps

¹ foible (?)

1584. en guerre. Desquels propos (oires qu'assez mal advisez)  
Février, aucuns ne se contentans, sont encoires si effrontés d'y  
adjouster et dire, que, puis que nous debvons estre tyrannise-  
nisez, qu'il est plus raisonnable de le supporter de la mère,  
que de la marastre; dont vous pouvez facilement conjecturer  
combien tels et semblables propos, encoires qu'ils soyent  
plains de fard et tromperies, servent à desbaucher le povre  
peuple, qui la plus part ne juge que des événemens et de ce  
qu'il voit.

Cependant toutesfois, Monsieur mon frère, tant s'en fault  
que cela m'ait aucunement intimidé ou en quelque façon  
altéré mon affection à l'avancement de la gloire de Dieu et  
bien du pays, que je vous puis au contraire assurer de n'avoir,  
non obstant tant de traverses, rencontres, et désordres, délaissé,  
comme aussy je ne délaisse encoires, d'encourager tout le monde  
et de parler librement et ouvertement de tout ce que, pour le  
maintènement de la religion reformée, bien, liberté et conservation  
du pays, je treuve appartenir, et je puis sans vantise dire, avec  
bonne conscience devant Dieu et les hommes, de m'estre tellement  
en tous endroicts acquité en tout ce qui pouvoit concerner le  
bien de nos affaires, que je m'assure assez qu'elles ne seroyent  
venuz aux termes ausquelz nous les voyons présentement  
réduictz et n'aurions aussy eu les pertes de tant de villes, plat  
pays, et places fortes, si l'on auroit voulu croire et se conformer  
à mes conseils : mais, puisque nous sommes venus à l'estat que  
je vous ay déclaré cy-dessus, et que je ne voudroys de mon  
costel obmectre aucune chose qui pourroit servir au redressement  
de nos affaires, je vous prie, qu'après avoir mis le tout en  
bonne considération, vous vueillez, par toutes les com-



modités que se présenteront, me faire entendre vostre 1584.  
bon advis et de tous ceulx qui nous sont amys par de Fevrier.  
là, sur ce que nous aurons à faire et comment vous estimerez que nous debvrons gouverner en ce faict; car je seroys marri qu'on voudroit à l'advenir m'imputer la perte du pays, laquelle toutesfois, pour vous parler rondement, je vois bien proche, si avant qu'il n'y soit en temps pourveu, et ne fault point estimer de contenir plus long temps le peuple par parolles, remonstrances, ou inductions, ne soit que d'ung chemyn les effects s'ensuyvent et que de faict il puisse veoir les moiens, par lesquelz on le veult assister. Nous n'aurions par deçà encoires faulte de moiens, si, par les mauvais offices des papistes et Espaignolisez, les bons ne fussent non seulement intimidés, mais aussy du tout destournez de leur debvoir et office, et d'autant que ce n'est rien de mettre en avant les inconveniens qui peuvent ensuyvre d'ung conseil et d'ung tel, car il est facile à ung chascun, mesmes n'ayant trop grand entendement, de ce faire; pour ces raisons je vous prie de me faire ce bien, me donner ouverture pour asseurer ce peuple, intimidé desja assez pour ses propres pertes, mais encoires plus voiant le succès de Couloigne tourner comme vous m'escripvez. Surquoy toutesfois ilz avoient esté si bien induicts par gens venant d'Allemaigne et mesmes par aucuns théologiens, qu'ilz ne vouloient ouir parler d'autre conseil, et mesmes ont rompu (1) les bonnes délibérations des Estats et les miennes, par lesquelles il avoit apparence de pouvoir aider, tant à Monsieur l'Électeur de Couloigne, qu'à ces pays. Et en atten-

---

(1) rompu. p. 243.



1584. dant sur ce vostre advis et conseil, je prieray Dieu vous  
Fevrier. donner, Monsieur mon frère, en bonne santé, heureuse  
vie et longue. De Delft, ce 22 de febvrier 1584.

Vostre très-affectionné frère à vous faire service

GUILLAUME DE NASSAU.

† LETTRE MCVLVIII.

*Le Duc d'Anjou au Prince d'Orange. Bonnes intentions  
du Roi de France envers les Pays-Bas (ABCH. ROY.).*

Mon Cousin. Vous avez entendu cy-devant, et long  
temps y a, le désir qu'avoit le Roy, mon seigneur et frère,  
de me veoir et conférer avecq moy de ses affaires et des  
miennes; à quoy j'ay temporise, pour plusieurs raisons  
qui appartiennent plus au respect d'aultruy qu'à mon bien  
propre; mais aians enfin considéré l'estat de la France et  
ce qui touche le secours et salut des Pays-Bas, quy m'ont  
esleu et appelé pour leur Prince et Souverain Seigneur,  
j'ay estimé qu'il n'y avoit rien plus nécessaire et utile à la  
maintention de l'ung et à la restauration de l'autre, que  
par une honneste submission recercher l'amitié et bien-  
veillance de S. M., par le moyen de la quelle je puis  
estre secouru et assisté en mes entreprises que j'ay recog-  
nues pour cela estre de très-difficile exécution; ce qu'aïant  
résolu, je me suis acheminé en petite compagnie, le 8<sup>m</sup> de  
ce mois, à Paris, où j'ay veu S. M. par l'espace de 12 jours,  
avecq autant de favorable et condigne réception qu'il  
s'en scauroit désirer; dont, mon Cousin, n'ay voulu ad-  
vertir Mess<sup>rs</sup> les Estats, ne vous, que premièrement je  
ne visse heureux succès de ce voiage, pour vous en don-  
ner la joy entière et ne laisser personne en suspens de  
l'évenement d'icelluy, quy ne scauroit estre meilleur ny

plus à mon contentement , ne m'ayant S. M. refusé d'au- 1584.  
cune chose que je luy ay voulu demander , et parce que les Fevrier.  
S<sup>rs</sup> de la Mouillerie et d'Asseliers estoient en termes d'aller  
baiser les mains à sa dite Ma<sup>te</sup>, selon la charge quy leur avoit  
esté donnée , je ne fais doubte que vous n'avez veu , par la  
dépesche que je fis faire sur leur arrivée , après les avoir  
ouys , que m'ayant semblé le subject de leur voyaige par  
trop débille pour parvenir à une chose sy importante que  
celle qu'ilz attend de S. M. , je fus d'avis de renvoyer vers  
les dits S<sup>rs</sup> des Estats pour obtenir quelque plus ample pou-  
voir , selon qu'il est contenu en ma dite dépesche , quy me  
gardera d'en faire icy aultre redicte , à quoy je vous assure  
que je leur ay préparé tellement le chemin que , s'ilz ont de  
quoy fortifier leur requisition de quelque chose dont sa dite  
Ma<sup>te</sup> puisse faire fondement , ilz obtiendront sans aucun  
doubte tout ce qu'ilz voudront ; mais mon Cousin , il faud-  
roit user de diligence et faire en ung voiaige ce qu'ilz ont  
accoustumé de faire en quatre ou cinq , et si tard qu'il n'y  
a presque plus nul remède au mal qui naist et provient de  
leurs longeurs ; à quoy je vous prie les exhorter et semon-  
dre , leur remectant devant les yeulx le préparatif du Roy  
d'Espagne pour ceste année , croyant fermement que , s'il  
joinct ses forces ensemble , il ne sera plus temps de chercher  
le remède quy leur est maintenant aysé ; à quoy j'apporte-  
ray de ma part toute la facilité qu'il me sera possible , selon  
les offres que je leur en ay sy souvent faictes , qu'il n'est  
plus nul besoing de le représenter davantaige. . . .  
A Château Thiery , le 25<sup>me</sup> jour de febvrier 1584.

Vostre très-affectionné cousin ,  
FRANÇOIS.

A mon Cousin , Monsieur le Prince d'Oranges.

1584. Le 3 mars M. M. de la Mouillerie et d'Asseliers écrivent de Paris  
 Mars. au Prince d'Orange: «Son Altèze nous a ouvertement declare qu'il  
 »a trouvé le Roy et tout son Conseil fort bien dispose pour faire la  
 »guerre au Roy d'Espagne; et que ne tiendra présentement a nous  
 »qu'il ne s'embarque, mesmes que tous ceux de sa Court, bien soixante  
 »Chevaliers de l'Ordre du Roy l'ont promis, qu'en cas qu'il faict la  
 »guerre à l'Espagnol, qu'ils l'accompagneront en personne, telles-  
 »ment que son A. est retourne fort allègre et satisfait a Chastellain  
 »Thiery. Son Alt. nous disoit ausy que le Roy estoit fort bien d'ac-  
 »cord avec le Roy de Navarre et que tout le Royaulme estoit en paix,  
 »excepté qu'il y avoit quelque malentendu encoire en Languedoc,  
 »mais qu'il seroit bientost appaisé, et qu'il n'y avoit que craindre  
 »quelque esmotion ou guerre civile en longtems en France. Le  
 »Mareschal de Biron nous a dict ouvertement qu'il estimoit que es  
 »retournerions au pays sans en rapporter des bonnes nouvelles et  
 »qu'estions icy venuz fort à propos et en bon temps, pour la récon-  
 »ciliation qu'estoit suyvie entre le Roy et son Alt., laquelle tendoit  
 »au bien de nostre pays: mais quasy tous nous disoient trouver ra-  
 »sonnable qu'on accorda quelques places, tant pour l'assurance que  
 »pour la retraicte des gens du Roy. Pourtant plaira à v. Exc. tenir  
 »la bonne main vers les S<sup>rs</sup> Estatz, afin que sur ce soit promptement  
 »résolu, ainsy comme pour la conservation de nostre povere patrie  
 »sera trouve requys. Car, si le Roy s'embarque, comme l'apparence  
 »est, se doit espérer fermement, aydant Dieu, d'avoir une bonne fin  
 »de si longue et pénible guerre, laquelle desja a tant d'années affligé  
 »nostre povere patrie, et que serons de brief remis en une paix et  
 »tranquillite désirée et durable. Nous avons dict par plusieurs fois à  
 »son Alt. que ne doubtons que la demande de l'assurance seroit  
 »trouvée estrange par les Estatz, tant plus pour ce qu'elle n'avoit esté  
 »demandée par avant ny au traicte de Bordeaux, ny de Demonde:  
 »mesmes que les villes qui luy pourroient estre par les Estatz accor-  
 »dées luy serviroient bien peu, s'il n'eust la benévolence du peuple.  
 »Car combien qu'on accorda l'Escluse, Dam et aultres là estour, qui  
 »sembloient les plus apparentes, que icelles profiteroient bien peu et  
 »qu'estans les gens de guerre là dedaus contre la volente du pays,  
 »qu'on pourroit facilement les enserrer tant par mer que par terre.

«desorte qu'ilz seront constraintz de les abandonner ou mourir. Ce 1584.  
«que son Alt. nous accorda, et contendoit<sup>1</sup> bien, mais disoit que Mars.  
«c'estoit seulement pour donner quelque contentement au Roy et à  
«son Conseil, et les assurer tant plus de la volonte que les S<sup>rs</sup> Estatz  
«ont de maintenir ce qu'ilz sont contens de luy promectre de bouche  
«et par escript.»

---

† LETTRE MCXLIX.

*Le Roi de Navarre à l'Électeur de Cologne. Il est très-disposé à lui prêter secours.*

« Des le commencement le Roi de Navarre avoit senti l'importance des evenemens de Cologne pour la cause des Reformes en général (p. 161). Peut-être aussi les informations du Sieur de Banos (T. V. p. LXXXI) étoient-elles plus explicites et complètes sur les espérances que sur les nombreux revers de Truchsees.

Monsieur mon Cousin, nous avons eu ung très-grand contentement d'avoir reçu vostre lettre et entendu si particulièrement par le S<sup>r</sup> de Banois, vostre Conseillier et Ambassadeur, présent porteur, la sainte résolution que Dieu vous a mis au coeur et en laquelle vous persévérerez si constamment. Mais d'aulture costé nous compatissons avec vous, aux grands travaux que vous soustenés contre les continuelz assaults et effects des ennemis de Dieu et désirons que par Sa bonté et providence, Il bénisse vos fermes et chrestiennes résolutions et labeurs, ausquels nous serons toujours prests de conjoindre nos moyens et conseils, avec telle promptitude et affection, que nous ayant le dict S<sup>r</sup> de Banois remonstré que l'effort des ennemis communs et la nécessité de nos affaires estre telle, qu'elle ne pouvoit permettre aulcung retardement ou dilation, ne mesmes attendre le temps de l'assemblée des Églises, convoc-

<sup>1</sup> Probablement faut-il lire *entendoit*.

1584. quée à Montauban, j'ay advisé de dépêcher, au premier Mars. jour, le S<sup>r</sup> de Clervant à Paris, pour faire de moy-mesmes et sans aucun aide des dictes Églises, recouvrer ce qu'il pourra promptement des deniers et ce que nous avons moien de fournir à présent, pour les faire tenir et délivrer à Franckfort, avec ceulx que les aultres Princes et Seigneurs Chrestiens et communaultés contribueront pour vostre défense et secours, et néanmoins nous ne laisserons cy après en la dicte assemblée d'apporter toute affection et diligence pour faire accomplir et satisfaire à ce qui est porté par les instructions, que le dict S<sup>r</sup> de Banoys nous a apportées de vostre part et laissées entre nos mains n'ayans rien plus au coeur que vostre bien, seureté et conservation et que vous soyés diligement subvenu, pour pouvoir avancer et parachever ce que vous avez si sainctement commencé et constamment résolu, ainsi que le dict S<sup>r</sup> de Banois vous tesmoignera plus particulièrement sur lequel nous remettans nous ne vous ferons ceste plus longue, si ce n'est pour vous remercier de l'imaige (1) et souvenance que m'avez par luy envoyé et vous assurer de tous bons et certains effects de mon amitié, qui seront de mon pouvoir, pour vous en servir par tout où j'auray moyen. Sur ce supplieray nostre Seigneur vouloir, Monsieur mon Cousin, bénir vos saintes résolutions et maintenir vostre Ex<sup>te</sup> en bonne et heureuse prospérité. De Paris, le 11<sup>ème</sup> jour de mars 1584.

Vostre très-affectionné cousin et  
assuré amy à vous obeïr,

HENRY.

A Monseigneur l'Électeur de Coloigne.

---

(1) *Imaige*: probablement le portrait de l'Électeur.

Voici la Responce aux Instructions apportées au Roy de Navarre et  
aux Eglises de France par le Sr Théch. de Banos. 1584.  
Mars.

»Premièrement le dit Seigneur Roy a loué Dieu grandement de  
»la ferme et chrestienne résolution du dit Sr Electeur, à l'avance-  
»ment et manutention de la vraye Religion et à la Reformation des  
»Eglises de ses pays suivant la pure doctrine et discipline ecclesiasti-  
»que, comme aussy il estime singulièrement la piete et magnanimité  
»du dict Sr Electeur, tant à sa dict resolution, que en la persevé-  
»rance qu'il promet et assure, laquelle le dict Sr Roy prie Dieu  
»luy voulloir continuer, reconnoissant que c'est un oeuvre de Dieu  
»tres-marquable en ce temps et qui est de telle consequence, qu'il  
»y a plusieurs siecles qu'il ne s'en est offert de pareil ne plus impor-  
»tant à toute la Chrestiente pour l'avancement du règne de Dieu et  
»ruine du siege oppose à celluy de Jesus Christ.

»C'est pourquoy le dict Sr Roy, sur les premiers advis qu'il eust de la  
»certaine resolution du dict Sr Electeur, ne fit aucun doute que Satan,  
»l'Antechrist et leurs suppostz, qui de tout temps n'ont peu souffrir  
»l'avancement du règne de Dieu, ne s'y opposassent incontinant et  
»feissent tous leurs effortz pour empescher et ruiner ce bastiment spi-  
»rituel des Eglises de Dieu esdicts pays et provinces.

»Ce qui doit esmonvoir de plus en plus tous les vrayz membres de  
»Jesus Christ et de son Eglise à estre uniz et conjointz avec une sainte  
»intelligence et correspondance pour résister aux ennemis de Dieu,  
»à quoy le dit Sr Roy à commence de monstrez le chemin et le pré-  
»parer, tant par les lettres escriptes du Synode général tenu à Vitre en  
»Bretaigne au dict Sr Electeur, que par la légation du Sr de Ségur,  
»depesche par le dit Sr Roy vers les Princes Chrestiens pour la reunion  
»des confessions et reconciliation des Eglises.

»En ce saint oeuvre le dict Seigneur Roy sera toujours prest  
»d'apporter ses conseilz et moyens et de secourir et assister ceulz qui  
»en auront besoin de tout son pouvoir, et aultant que le temps et  
»ses facultez le pourront permettre, mais il prie le dit Sr Electeur  
»de considerer que, n'ayant receu la lettre de son Excellence sinon le  
»vingtiesme du présent mois de mars, il luy a este impossible de satis-  
»faire à ce qu'elle demandoit de luy pour le plus tard dedans le mois  
»de febvrier passe, et aussy peu faire tenir à son Excellence la somme



1584. » de trente mil escus , pour tout ce dit mois de mars; et neanmoins,  
Mars. » combien que aux guerres passées il ayt souffert grandes et notables  
» pertes en la ruine de ses maisons et en la non-jouissance de ses biens,  
» et supporté des fraix et despenses excessives , comme encores à pré-  
» sent il luy en convient porter pour les affaires généraulx et le sou-  
» tien des Églises de la France, à la protection desquelles il a esté appel-  
» lé, et que l'incertitude du temps et des évènements soit maintenant  
» très grande sur la reddition de villes de seureté et le peril presque  
» inevitable de la dissipation des dictes Églises menacées de ruine  
» prochaine, si est-ce que Sa Majesté , postposant toutes les susdites  
» considerations à la charité chrestienne et compatissant aux afflic-  
» tions et saints travaux de Son Excellence, a résolu, pour obvier aux  
» longueurs et difficultez qui pourront naistre attendant le temps de  
» l'assemblée des Églises de France, convoquée à Montauban, de  
» faire recouvrer, de soy mesme et sans l'ayde d'icelles, la somme de  
» dix mil escus et à ceste effect dépescher exprès et en poste à Paris  
» le Sr de Clervaut, Conseiller en son Conseil privé et Super-inten-  
» dant de sa Maison, pour donner ordre au recouvrement d'icelle et  
» à la faire delivrer et fournir promptement à Frankfort, souz l'obli-  
» gation du dit Electeur, entre les mains de celui dont on sera d'ac-  
» cord en la dite ville, pour icelle estre employée pour le secours et  
» affaires de son Excellence pour l'advenir, avec les sommes que les  
» autres Princes et Srs voudront contribuer pour le même effect  
» par ce que autrement la dicte somme ne seroit suffisante pour la  
» defence et conservation de son Excellence.

» Qui est tout ce que le dit Sr Roy a moyen de faire pour le present  
» luy estant impossible de toucher aucunement au deposit qu'il a hor-  
» la France, sans violer sa foy qu'il a promise aux Églises d'icelle, de  
» ne l'employer pour quelconque occasion ailleurs, que pour leur pro-  
» pre defence et avec leur advis.

» Mais bien sa dite Majesté proposera en la dite assemblée convo-  
» quée à Montauban, de secourir le dit Sr Electeur de gens et d'ar-  
» gent, prendra son faict à cœur et y apportera toute l'affection qu'il  
» pourroit en son propre faict, de quoy il luy est auparavant impos-  
» sible de donner à son Excellence aucune certaine assurance, sans  
» en avoir conféré et communiqué avec les dits Églises ou leurs

reputés, suivant ce qui fut arrêté en la dernière assemblée de 1584.  
rien entreprendre autrement.

Mars.

« Espere néanmoins sa dite Majesté que, après la tenue de la dite  
assemblée, pourveu que ceux de la religion demeurent en paix et  
que la France ne retombe à malheur des guerres civiles, il se  
trouvera bon nombre de S<sup>rs</sup> Gentilhommes, capitaines et autres  
gens de guerre, qui de bonne volonté emploieront leurs personnes  
pour mener des forces à Son Excellence (et à Sa Ma<sup>te</sup> de sa part)<sup>1</sup>, n'y  
compagnera ce qui sera en son pouvoir et particulièrement recher-  
chera tous moyens pour faire agréer le dit secours au Roy, qui a  
fait puis régulières defensions très-expresses de faire levées de gens et  
de les tirer et faire sortir hors son Royaume, afin que, le dit S<sup>r</sup>  
Roy le peult obtenir, le dit secours puisse être plus grand et plus  
fort; pour la conduite duquel il sera pourveu et ordonne de chef  
et conducteurs par Sa Ma<sup>te</sup> au contentement ou nomination de Son  
Excellence, s'estant Mansfredo Balban, par ses lettres excusé de  
prendre l'estat de Colonel que sa dite Excellence avoit deliberé  
lui donner, ce que estime le dit S<sup>r</sup> Roy avoir esté fait par le dit  
S<sup>r</sup> Balban, parce qu'ayant peu hante les bandes françoyses, il a  
pensé qu'il n'y pourroit avoir la créance, l'obeyssance et respect,  
tel que ceux qui y ont esté nourris et y ont commande et sont de  
longtemps cognus des capitaines et soldats, mais en tout ce que  
on le pourroit honorer le dit S<sup>r</sup> Roy desire qu'il soit fait.

« Au reste le dit Seigneur Roy remercie le dit S<sup>r</sup> Electeur des bon-  
nestes offres et assurances qu'il fait de s'employer luy et ses amys  
reciproquement pour le dit Seigneur Roy et les dit Eglises, quand  
l'occasion et nécessité escherroit, à quoy un chacun doibt estre  
adroite et prepare, pour estre un fait y juste et estant la cause de  
Dieu et non la nostre, en laquelle celluy qui apporte le plus, doibt  
estre; luy estime et honore et y fait plus de gain et profit.

« Comme aussi pour la même raison le dit Seigneur Roy approu-  
ve le conseil des collectes generales des Eglises de la Chrestiente  
pour leur defense, seurete et conservation, en quoy il est le premier  
qui a servi d'exemple et qui a porté son symbole et deposit, sans  
lequel, pour n'y pouvoir toucher, il eust peu faire davantage pour

<sup>1</sup> Probablement la sa Ma<sup>te</sup>, de sa part.



1584. » Son Excellence, et désire que on poursuive généralement que ce  
Mars. » conseil soit mis à exécution avec promptitude et liberalité entre les  
» Églises de la Chrestiente. Utque ærarium illud per collectas annuas  
» constituatur et expendatur in Ecclesiarum usus necessarios et eorum  
» præsertim quas hostes Dei adorantur et prement: ita tamen ut col-  
» lectarum administrationi et distributioni rite provideatur. Cæterum  
» Rex ipse conventu Ecclesiarum Gallicarum Montalbani habito quid  
» eà de re ipsis consultum visum fuerit, ud ad Illustrissimum Elec-  
» torem ceterosque pios principes et Ecclesias Christianas scribant aut  
» per idoneum hominem referant, curabit.  
» Faict en la ville et chasteau de Pau, le unzième jour de mars l'an  
» mil cinq ceus quatre vingtz et quatre. »

HENRY.

---

\* LETTRE MCL.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Pertes en  
Flandre; le Comte Guillaume-Louis est nommé Stad-  
houder de la Frise.*

\* \* Vers la fin de déc. le Comte Guillaume Louis avoit été nom-  
mé en Frise, à l'unanimité des suffrages, Lieutenant-Gouverneur  
pour le Prince d'Orange, en remplacement du Seigneur de Rumen.

La négociation de Gand et de Bruges avec le Prince de Parme  
étoit en train. « Die van Gent passeerden den 5<sup>e</sup> Maert acte dat men  
» soude met Parma van vrede handelen, tot welken einde sy hare Gede-  
» puteerde tot Doornik by den Prince hebben gesonden: » *Bor*, II. 409.  
Il s'agissoit, disoit-on d'abord, de s'entendre avec les *Mecontents*  
(T. VI. p. 463), pour le maintien de la Religion Évangélique et des Privi-  
lèges: il étoit clair toutefois que les habitans du Hainaut et de l'Artois  
ne pouvoient accorder des conditions contre le gré du Roi d'Espagne.  
C'est pourquoi la Régence d'Anvers écrivoit à ceux de Gand: « de  
» Malecontenten hebben onder hen geen hooft noch lichaem van ge-  
» meente, waermede U. E. soude kunnen verhandelen; sy syn in alles  
» en gehelyk den Spangiaerden en den Italianen onderworpen . . .  
» daerom degene die U. E. wyf maken dat sy niet met den Spangier-

den, maer met den Nederlanders handelen, soeken U openlyk te bedriegen: » l. l. 417. 1584.

Mars.

Unser freuntlich dienst und was wir mehr liebs und guts vermögen jederzeit zuvor, wolgeborner, freuntlicher lieber Bruder. Wir hatten E. L. lestmal geschrieben, inmaszen wir den botten den wir alhie aufgehalten, auffs ehist mit weiterem bericht, wegen der fünffthausent gulden, abfertigen wolten. Welchs doch biszdahero, wegen allerley mitlerwege vorgefallener ungelegenheidt und verhinderung, nicht hadt beschehen mögen. Wir seindt aber dero zuversicht in kurtzem die mittell zu erreichen, damit wir inen alszbaldt mögen abfertigen.

Und damit E. L. mitlerweil dieser landen gelegenheidt ein wenig underrichtet mögen sein, haben wir nicht umbgehen mögen E. L. hiemit zu wiszen zu thun, das man nuhn mehr im werck anfanget zu spüren, wassamen man alhie ahn etlichen orten gegen diesen Mertz bereitet und zum theil gesehet hadt: dan die sachen in Flanderen dermaszen geschaffen und so weidt gebracht, das man sich täglichs zu beförchten die gantze Graveschafft würde sich dem feindt übergeben; dazu dan die predicanten selbst sich gebrauchen laszen und zu underhendlern geschicket sein worden. Warab leider anders nichts zu gewarten, dan das sie erstlich vor sich selbst und darnach vor uns alle die stropf bereiten werden. Ob das nuhn ausz guten Christlichen eyffer erspriesze und der wahren Evangelischen lehre gemesz sey, wollenn wir E. L. hiemit zu bedencken heimgestellt haben.

Das der Wolgeborne unser freuntlicher lieber Vetter, Wilhelm Ludwig, Grave zu Nassauw, E. L. sohn, sich auf derselbigen anmahnen und begeren nicht hinauff

1584. begeben hadt, ist aus ~~den~~ ~~ursachen~~ verblieben, das  
Mars. s. L., mit unsrem rhat und gutdüncken; das Stadthaker-  
ambt in Frieslandt angenommen und nuhn mehr dahin  
gezogen umb die possession zu nemen. Dieweil dann das-  
zelbige zu erhaltung und mehrung unseres stammes, auch  
s. L. zu desto mehrem rhum, ehr und nutzen gereicht,  
wollen wir verhoffen E. L. werden sich deszelbigen nicht  
beschweren, auch s. L. derwegen in kheinen anderen  
verdacht halten. Was das fendlin knecht anlanget, hatten wir  
mit den Stenden dieser landen albereidt so weidt gehand-  
let, das sie verwilliget hatten daszelbige E. L. zuzuschic-  
ken und auff iren eigenen costen zu underhalten; dieweil  
es aber E. L. unnötig gefunden haben, seindt sie wol zufrie-  
den daszelbige zurück zu halten, doch mit dero freundt-  
lichen erbietung, da E. L. deszen in zufallenden gelagen-  
heiten hernachmals noch vonnöten haben wurden, das sie  
es E. L., auff dero begeren, williglich wollen volgen lassen.

Und dieweil wir vermeindt, gelibts Godt, mit dem bot-  
ten den wir, obangeregten ürsachen halb, noch alhie  
auffhalten, E. L. ob allem weiteren und eigentlichem be-  
richt zuschicken, wollen wir E. L. hiemit, dero wir ange-  
nehme bruderliche dienst und willen zuerzeigen jederzeit  
geneigt sein, dem Almechtigen, zu erhaltung langwiriger  
gesundheit und allem glücklichen zustande, befhellen.  
*Datum Delff, ahm 13<sup>ten</sup> Martij 1584.*

E. L. dienstwilliger bruder',  
WILHELM PRINTZ ZU URANEN.

Dem Wolgebornen unsrem freund-  
licher lieben Brudern, Hern Johan,  
Graven zu Nassauw Catzenelnbogen,  
Vianden, Dietz, Hern zu Beilstein.

*d. br. Autographo.*

LETTRE MCLI.

*Ev. van Reidt au Comte Jean de Nassau. Sur les dispositions du Prince d'Orange.* 1584.  
Mars.

Wolgeborner Graff, gnediger Herr. E. G. hab ich in meinem letzten schreiben underthenige zusag gethan dasz ich allen bericht von denen sachen so E. G. in meinem anwesen zu Dillenberg bei meinem gnedigen Fürsten und Herrn dem Herrn Printzen anzubringen mir gnediglich uferlegt, durch E. G. sohn Graff Wilhelm Ludwigen deroselben wollte zukommen laszen, in ansehung dasz angeregte sachen vill schriftlichen berichts uberfeldt nicht leiden khöndten und ich nit anders vermuete dan jetztwolgedachter E. G. sohn wurde uf deroselben erfördern also baldt hinausgefolgt sein. Dieweil ich aber jetzo bei s. G. uf dero begeren kommen bin, und gesehen dasz mitlerweil seiner G. mit groszen ehren, rhuem und vortheil irer selbst und des Hauses Nassau, ein solch werck zu handen gefallenn, so derselben ein (erhafte) ver hinderung (1) an dem vorgehabten hinausreisen geben thuet, so hab ich nicht underlaszen sollen E. G. bei disem gelegenen botten sovil von den sachen zu schreiben, als dieselbe einichsins erdulden können, unangesehen dasz ich gleichwohl kheine verbindliche und schlieszliche *resolutiones*, so die sachen irer natur und wichtigkeit nach in solcher eil nicht geben wollen, sondern allein daszjenig schreiben khan wasz mit irer f. G. oder dero vertraueten dienern ich *discurrendo* davon geredt.

Sovil dan die sachen belangt, dieweil ich von Dillen-

---

1) *verhinderung* p. 328.

1584. bergausz, von wegen gefährlichkeit des wegs, weder schrift-  
liche instruction noch einige verzeichnusz mitnehmen  
dürfen, sindt esz, nach meinem behalt, fast diese gewesen:

1°. dasz iro f. G. ich berichten sollte worauf dasz Cöl-  
nische werck und die domals fürgenomene und wircklich  
angefangene Herzog Hansz Casimirs expedition beruhen  
theten und was daraus zu verhoffenn.

2°. dasz E. G. trewer rhatt und wolmeinung were dasz  
die Evangelische Stende uf den Mühlhausischer tag durch  
einige Gesandten der Niderlande besucht werden möchten.

3°. dasz zu vorbawung der verhoften alliance und cor-  
respondentz im Reich, ein jährlich pensiongelt an ettliche  
fürnehme leut nützlich anzuwenden were.

4°. dasz mittell vorgeschlagen werden möchten damit  
ein bestendig gutt vertrauen zwischen zwei bewuste hohe  
heubter ufgericht und der zwischen denselben besorg-  
lich noch schwebenden ungleich-verstandt weggeräumt  
würde.

5°. dasz auch iren f. G. ich anzeigen sollte E. G. be-  
dencken in der französischen sachen.

6°. und von E. G. privatsachen wasz dieselbe für ein  
nähere bündtnusz mit den benachbarten Graffen und  
Hern vorhanden und von der underthänen bewehrung.....

Von dem ersten puncten, hab iren f. G. ich allen bericht  
und wasz E. f. G. mir gnediglich vertrauet, in underthe-  
nigheitt vermeldett, und befunden dasz ire f. G. fast  
ebenmeszigen bericht, auch von anderen, insonderheit  
von einem Gentischen *Ministro* (1) welcher khurtz zuvor  
in desz Churfürsten leger gewesen wasz, entfangen und

---

(1) *Ministro*, J. Haren.

schlechte hoffnung hatte dasz etwas fruchtbarlichs mit 1584. der expedition solte ausgericht werdenn, wie numehr Mars. leider das ende bezeuget hatt.

Von dem zweiten, haben ire f. G. *in effectu* geantwort dasz sie die legation rhaten wollten und bei den General-Staten treiben, wüsten aber wenig frucht oder vorthells daraus zu verhoffen, sintemall die Teutsche Fürsten noch selbst nit einhellig resolviert, auch die fürnemste sich nimmer declarieren würden, und dasz derhalben die bestendigste und mechtigste hülff für die Nederlanden von dem Khönig in Franckreich und seinem bruder herkommen mueste.

Zum dritten, vor den pensionen weren geringe mitteln darzu bei disen provincien, welche teglichs mehr geschmelert und in gröszere unvernogenheit gesetzt werden.

Von den 4<sup>ten</sup> und 5<sup>ten</sup> puncten hab ich mit ire f. G. selbst zu reden keine fuegliche gelegenheit gehatt, auch die sachen meiner qualitet und verstandt ettwas zu hoch und schwer geacht, aber mit einem fürnehmen vertrawten diener hab ich davon communiciert, welcher, soviel den fünften belangt (dan von dem vierten ist irer f. G. gemuett aller welt offenbar und maintainiert dieselbe noch heutigs tags dasz, nechst Gott, khein menschlich noch zeitlich mittell zu erhaltung diser lande für handen dan die reconciliation mit Franckreich), mir vertrewlich und *in confessione* bekant dasz nicht one esz weren die sachen zwischen den bewusten hohen heubtern nit allerdings so richtig, als wol zu wünschen, ja truege auch die vorsorg *ne essent qui foverent istas simultates*.

Zum 6<sup>ten</sup>, die verbeszerung und sterckung der Gravenbündtnusz, beneben der vorhabenden bewehrung und

1584. musterung, lieszen ire f. G. sich wolgefallen. Belangend  
Mars. aber die erlegung der 5000 gl., entschuldigt sich dieselbe  
hochlich dasz nit am gutten willen, sondern am vermögen  
der mangel gewesen, sintemal ire f. G. disz jar in die  
xxx<sup>m</sup> Gl. jährlich renten weren abgangen, doch wollten  
ire f. G. gegen die nechste mesz alles thuen wasz dersel-  
ben menschlich und möglich, daruf ich den *Secretarium*  
Bruninck im scheiden gebetten er wollte der sachen zum  
trewlichsten ingedenck sein, mit weitleuffiger anzeig E. G.  
und dero hauses beschwerlichen gelegenheit, und hatt  
mir gedachter Bruninck geantwort das ime solches alles  
überflüszig bewust, er auch biszdaher sein bestes gethan  
und nochmalls thun wollte, damit E. G., wie billich,  
nit verlaszen werdenn . . . .

Von newen zeittungen wirdt E. G. sohn, so stracks von  
dem H<sup>n</sup> Printzen und General-Staten widerkhornt, den  
besten bericht zu schreiben wissen; dan soviel dasz Für-  
stenthum Geldern belangt, wirdt dasz selb numehr gar  
[verherget]; und dieweil sich der krieg einmal uf uns begint  
zu wenden, ist zu besorgen dasz die beschwerungen so-  
bei E. G. zeitten vorgelauffen, gegen dasz jetzige und  
khünfftige elend nur für khinderspill geacht sullen wer-  
denn; und ist die hofnung einiges beszern wesens desto  
kleiner, dieweil wir unsere alte *mores*, confusion und  
uneinicheit noch nit ablegen können. Gott wolle verleihen  
wasz uns selig ist und zum wenigsten seine Kirchen erhall-  
ten. . . . Datum Campen, 13<sup>a</sup> Martij 1584 *stylo vet.*

E. G. underthaniger und wolbekannter diener.

Dem Wolgeb Hern H<sup>n</sup> Johan  
Graven tho Nassaw . . . . ,  
meinem guedigen Hern.



LETTRE MCLII.

*Le Comte Guillaume Louis à son père le Comte Jean de 1584.  
Nassau. Il lui est impossible de se rendre à Dillenbourg. Mars.*

Wolgeborner freundlicher lieber Herr Vatter. Es zweyfelt mir nicht E. L. werdenn nhun vorlängst mein schreiben mitt dem Cölnischen botten empfangen haben, undt hab nicht underlaszen, wegen solcher erheblichen ursachen wie E. L. in Ihrem schreiben vermelden, bey dem Herran Printzen undt den Statten ahm befügsten für ein kurtze zeitt erlaubnusz zu haben ahn zu halten. Dieweil ich aber, durch heffüges begeren deren von Frizlant undt uff ihr f. g. advis (1) undt guttdüncken, die Gouverneurschaft von Frieszlandt hab ahnnehmen müssen und ich, gelibet's Gott, morgen des orths notwendig verreysen musz, als hab ich uf dismhal kein erlaubnusz bekhomen khönnen; soll aber mich beweisen uf das ehist, als es möglich undt es die zeitt leiden mag, bey E. L. mich einzustellen umb E. L. vatorlichen willen undt bevhelch nachzukommen, versehe mich gentzlichen E. L. werden mich für dismhal für entschuldigett halten, wie ich E. L. gleichfals gantz dinstlichen bitt E. L. wollen mir's für keinen ungehorsam ahnmessen oder aber übell ufnehmen, dasz ich nicht, alehr ich mich in solche last steckete, zuvor E. L. bevhelch undt guttdüncken vernommen hab, dan es die zeitt nicht hett leiden khönnen; zu dem hoff ich nicht dasz es mein schaden sein wirdt undt bitt Gott dasz es möge zu Gottes ehr und diesser landen dinst gereichen, undt anderer ursachen halben mehr die E. L., als ein verstendiger,

---

(1) *adieu* - p. 320.



1584. wohl ermessen khan undt die zeitt nicht finde E. L. hirs-  
Mars. mitt lange ufzuhalten, undt wirdt mich E. L. jederzeit  
finden, als Ihren underthenigen gehorsamen sohn. — Ich  
hab auch mit betrubtem hertzen den leidigen verlusz der  
stadt Bonn, wie das künftige böse dasz hierdurch zu besor-  
gen undt insonderheitt unsen armen leuthen, wo man nicht  
remediret, verstanden, undt erkenne mich schuldig, so  
viel als in mir ist, allen müglichen vleis vor zu wenden,  
domitt diesem soviel müglichen vorkhomen möchte wer-  
den, wie ich dan bey den Statten umb erklerung hab ahn-  
gehalten, ob es die noch ervörderte, dasz man E. L. mitt  
ettlichem ahnzahl kriegsvolck zu hülff khomen möge undt  
befind's dasz sie E. L. sehr zugethan seindt undt sich erbot-  
ten zu allem waz müglichen sein wirdt zu thuen; dieweil  
ich aber sehe dasz diese sachen offte verendern, als solte  
ich E. L. nicht rahten, dasz sich E. L. gentzlichen daruff  
verlassen, dan wiewhol E. L. ahn ihrem guten willen undt  
affection, wie auch ahn meinem vleisigen sollicitiren,  
odder sunsten waz ich dorhin zu thun schuldig bin, so  
viel desto mehr, weil mich's selbst mitt angethet, gantz  
und gar nicht zweyffelen darff, jedoch ich nicht gewis  
sein khan wie sich der krig, wiewhol ich zum besten hoff,  
mög ahnlassen, dan ich sehe dasz sie sich bisweylen selbst  
nicht helffen khönnen, doch mögen E. L. versichert sein,  
dasz ich darin nicht schlaffen wil, sondern in allem fall  
das beste, als müglichen, thun will. Bitt E. L. wolle dasz  
anders nicht verstehn, alsdan dasz ich's gern guth mitt  
uns allen sehe undt domitt E. L. möchte der sachen rechte  
vorkhomen. So viel das fenlein knecht angethet, hab  
ich's bey i. f. G. als auch den Statten erhalten, als das  
man alsobalt E. L. mitt einem fenlein, so uf der Hollenti-

sche repertition stehet, versehen soll, undt, so viel ihre bezahlung angeheth, sollten sie wächselbrieff uff Cöllen Mars. 1584. odder Franckfortt mittgenohmen haben, dasz ich gehoffet hette E. L. soltt mitt gedienet sein gewesen; nachdem mir aber E. L. mit diesem hotten geschriben, als dasz Sie's für diese zeitt nicht bedürfen, hab ich mit i. f. G. den abscheid genohmen, wan es E. L. begeren würde, dasz es E. L. solte zugeschicket werden, welchs mir E. L. mög wissen lassen.

Was die verehrung der gemeinen Graffen ahntrifft, hab ich mitt dem Printzen darvon geredet, dieweil man aber itzunder in werbung stehet umb ein veldt-lager ufzurichten, befurchtet sich i. G. solchs für dismhal nicht muglichem zu erhalten, hab uf dismhall suoderlich nichts derwegen ausrichten khönnen. Ich [hette] auch gerne gesehen dasz der schulteis von Gorckum sich also bald nach E. L. verfuget hette, wie ich ihm dan ein gutte verehrung undt seine zehrung frey zu haben, angebotten, ehr hett sich solchs wegen gefhar des wegcs beschweret undt begeret von den Staten, wo fern ehr gefangen wurde, versicherheit haben ihu wider zu lösen, welch's ich ihnen nicht hab alnmuten dürffen; E. L. mögen mich weiter Ihre meinung wissen lassen.

Ich schicke E. L. einen brieff der ahn Gorgen schreiber geschriben; ich hab denselbigen hieher uff den hausz Weil gesehen, do sich dasselbigc übergab, ist nach der handt des von Thonaw leuttenampt gewesen, ein grosser meutmacher undt snarcher. Sein nahm ist Gorg [S<sup>i</sup>] Eber; erh hatt dem collegio zu Mentz ihre guldenen scepter gestollen, welche sie zu tragen pflegen. Ehr hett woll für ein jhar odder etlichen Graff Wolffen von Isenburgk

1584. für ein einspenniger gedinet, doch unbescheuter weis, Mars. dan ehr sunsten einer vom adell ist.

Was die gelegenheitt dieser Landen abgehet, haben die von Flanderen mitt den Malcontenten ahufangen zu parlementiren undt lassen sich insonderheitt darzu gebrauchten *Dathenus* undt *Bollius*, minister. Ob's was guths odder was bösses wirdt vortbringen, soll die zeit [uns] lehren. Ich schicke E. L. himitt etliche puncten die mir zugeschicket seindt. Weis E. L. sunsten sunderlichs nichts zu schreiben, dan das wieder einer (1) der ein Clevischer man geboren und darzu im *Consistorio* ist und für wenig monathe mit dem Herrn Printzem zum abentmahl gangen, gefunden ist worden, als dasz ehr, erstlich, die statt Vlissingen hatt wollen lieffern, undt zum 2<sup>o</sup> i. G. umbringen; es hatt's aber einer, welchem ehr's verdrawet hatt, ausgebracht undt hatt bekent, als dasz ehr hett wollen den keller im wachthaus<sup>2</sup> zu Vlyssingen hueren, dan dieweil i. G. darin gelogiret, meint ehr das gantze haus mitt pulffer zu sprengen; zum anderen hett ehr wollen ein zimmermanshaus, recht gegen der Kirchen über, hueren, und durch dasselbige haus unter den stuel da der Printz sitzt, miniren, ob ihm das eine felet, doch das ander nicht failliren soll. Zum dritten, hatt ehr ein haus zu Middelborg auch gehüret, recht der Kirchen über, undt aldar mit 250 calibers inzulagen vermeinet undt dieselbige, wan i. G. in die Kirchengen wurde, mitt einem lauffenden feuer anzustecken, doch Gott der Almechtige hatt solches alles verhindert undt disem schelmen die handt gehalten, dan ehr.

---

(1) einer. «Hans Hansz. een ryk koopman:» *Bor*, II. 423.

<sup>2</sup> wachthaus.

zu solchem werck wohl besser gelegenheit hatt, dan man 1584.  
sich nicht bösses zu ihm versahe, dan alles gutes, wie Mars.  
auch derenthalben alle meines Herren töchter bey ihm ge-  
furiret wharen. Wil himitt E. L. tzets' dem Allmechtigen  
bevhelen. Dem 13 Martij.

E. L. undertheniger gehorsamer sohn,  
WILHELM LUDWIG GRAFF ZU NASSAW.

---

• LETTRE MCLIII.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Apologie  
de ses relations avec la France.*

---

„ Un depute aux États-Generaux de la ville d'Arnhem, se trou-  
vant a Delft, escrit le 29 mars à ses commettants qui étoient fort  
contraires à la reconciliation avec Anjou: »myn Heeren willen sich  
»in deese saecke wel bedencken, ende can nyet speuren dat alhier  
»hy vuele cenich ander middel tot bewaering van onse Religie ende  
»Privilegien van den Lande goetgevonden wordt dan die Alliantie  
»ende hulp van Vranckryck, ende heeft syn Exc. sulcx, toe meer-  
»malen, in myn tegenwoordicheyt, op syn salicheyt, verclaert.«  
*Blqv. op Wag. VII. 112.*

---

Monsieur mon frère. J'ay différé quelque temps à vous  
envoier la responce de vos premières, qui estoit toutesfois  
preste, et de renvoier vostre messenger, par ce que je vouloi  
premièrement estre asseuré de ce que je vous pourroi faire  
tenir à ceste prochaine foire de Francfort, estant asseuré  
maintenant par mes gens qu'ils y feront tenir cinq mil  
florins. Vous verrez, par ma dicte responce, ce que je  
pense sur ce que vous m'avez escrit par vos précédentes  
des affaires d'Allemaingne, dont nous nous sommes res-  
sentis, et ne voy pas jusques à ores qu'il y ait grand amen-

<sup>4</sup> steeds.

1584. dement en nos affaires, sinon que j'espère que le quartier  
Mars. d'Utrecht et de Gueldre sera un peu mieux assuré qu'il  
n'estoit, mais quant à la Flandre, je n'y voy pas grand  
espoir, car la ville d'Ypre, assiégée y a environ sept mois,  
est tellement serrée, qu'il n'y a grand moien de la secou-  
rir. Les ennemis ont si peu de résistance en tout le pais de  
Flandre, pour le mauvais ordre que les membres ont mis  
à leurs affaires, suivant les conseils particuliers qu'aulcuns  
venants par cy-devant d'Allemagne, leur ont mis à la  
teste, que l'ennemi, avec cent ou deux cents hommes  
seulement, faict des forts où bon luy semble, et mesmes  
est venu (avecq quelque peu de forces d'adventaige toutes-  
fois) jusques à la portée du canon de la ville d'Anvers.  
Oultre cela nous appercevons une nouvelle grosse armée  
nous venir sur les bras, conduite par gens de grande  
qualité, entre aultres du frère du duc de Florence, la-  
quelle estant joincte avecq celle qu'ils ont à présent en ce  
pais, vous pouvés, Monsieur mon frère, bien juger ce qui  
en peult advenir, attendu les forces que nous pouvons  
avoir par deçà réduites à si peu par le mauvais conseil  
d'aulcuns, ainsi que je vous ay plus particulièrement de-  
duict par mes précédentes; car quand toutes les fautes  
qui sont entre les Estats, seroient bien réparées, si est-ce  
que jamais il ne sera possible de trouver des forces pour  
fournir nos places de garnisons nécessaires, qui me faict  
craindre qu'après tant de pertes de belles Églises, qui  
estoit en Flandre, (perdues seulement par la faute de  
ceuls qui ont rejeté mon conseil, par lequel ils pouvoient  
aisément éviter ce mal) que nous ne facions encores autres  
pertes notables, restants encores trop de villes qui veul-  
lent suivre leur conseil particulier, et quant à celles qui se

laissent conseiller , ores que j'espère y donner le meilleur 1584.  
ordre que faire se pourra , toutesfois je ne puis , avecq si Mara.  
peu de moiens , empescher que l'ennemi avecq le temps  
n'emporte quelques places , comme il advient ordinaire-  
ment à ceuls qui se résolvent simplement sur la défen-  
sive. Nous avons dadventaige ce mal , qui ne sera osté de  
long temps , assavoir , ce que je vous ay escript par cy-  
devant de l'espérance qu'on leur avoit donnée du grand  
secours d'Allemaigne , et combien qu'il y ait quelque diffé-  
rence entre ce qui est en l'obéissance de monsieur l'Électeur  
et l'estat de ces païs , ce néantmoins , non seulement pour  
l'union de religion , mais aussy pour la conjunction de nos  
affaires , nous ne pouvons que sentir en nostre particulier  
un dommage infini , par la perte de la ville de Bonne et la  
crainte que nous avons que ses affaires n'aillent en empi-  
rant , puisque du costé des princes d'Allemaigne , non seul-  
lement il n'y a apparence de secours , mais aussi on entend  
icy que les premiers et principauls princes blasment ouver-  
tement son entreprise. Si en telles extrêmités je recevoi  
quelque bon conseil , ce seroit bien ce que mon coeur  
désireroit , mais je voy que chascun sçait bien reprendre  
le conseil d'aultrui , mais nul ne m'en donne de meilleur.  
On me diet que je me doy deffier du parti de France. Les  
dangers qu'il y a de ce costé ne me sont incogneus , ains  
peult estre mieux cogneues qu'à ceuls qui en parlent , et  
me touchent de plus près qu'à nul aultre : à qui doncq  
veult-on que je me fie ? Les princes d'Allemaigne ont esté  
si souvent sollicitez , et nous n'en avons receu aucun  
secours , ny apparence , non pas en parolles seulement , et  
quand nous le recevrions , nous sentirions peult estre ce  
secours grief , pour raison de la diversité de la confession.

1584. mais voians et cognoissants que devant leurs yeux ils  
Mars. laissent fouler à deux pieds par les papistes leur propre  
frère, qui soustient une si juste cause à leur porte, voire  
dedans leurs entrailles, je ne pense pas debvoir estre  
estimé de si peu de jugement qu'on me puisse mener jus-  
ques dedans la fosse par parolles, comme on a faict le  
paouvre peuple de Flandre, lequel, se fondant sur tels  
discours, se trouve maintenant sous la cruelle patte de  
l'Espagnol, bien loing des promesses qu'on leur faisoit et  
des assurances que leurs propres Théologiens leur don-  
noient. Et pourtant je désireroi, qu'en reprenant un con-  
seil, on en donna un meilleur; ce que je ne voy point  
jusques à présent; car, quant à ce discours que vous  
m'avez envoyé, vous entendrez, Monsieur mon frère, par  
la responce que je fay et un aultre que j'ay envoyé à la  
Royne d'Angleterre, que je vous envoie, qu'il n'a aucun  
fondement assuré, ains, si je le vouldoy croire, que ce  
seroit vraiment abandonner Dieu, ma conscience, mon  
honneur, ma vie, mes biens, et le reste des gens de bien  
qui s'attendent à moy; voire, je feray un acte très-perni-  
cieux à tous ceuls de la Religion, en quelque pays qu'ils  
soient, desquels, ores que je ne reçoive telle assistance  
qu'il se debvroit faire, toutesfois je les servirai, Dieu  
ainsi m'aidant, le reste de ma vie. Que si ils trouvent mes  
conseils mauvais, ils le doivent imputer à eux mesmes,  
qui me contraignent chercher moien où je puis, d'autant  
qu'il n'y a pas apparence d'en recepvoir de leur part et  
qu'en m'abandonnant et Monsieur l'Électeur, ils n'aban-  
donnent pas des hommes, mais la cause de Dieu. Car  
quelle différence y a-t-il entre celui qui occist, ou celui  
qui ne empesche pas le meurtre, quand il le peult faire.



Et pourtant, quand il y auroit quelque faulte en mes con- 1584.  
seils, ce que je ne confesse pas, si est-ce que leur faulte Mars.  
seroit sans comparaison plus grande que la mienne ;  
pourtant debvroient, devant entreprendre de me repren-  
dre, regarder à la poultre qui est en leur oeil et non  
point au festu qui est en celluy d'autrui ; car, si je pren  
un conseil périlleux, la nécessité m'y contraint, eulx  
prennent un conseil fondé sur avarice, bassesse de  
courage et qui n'est guères eslongné de trahison de  
la vraie religion, qui me faict plus esbahir des Theo-  
logiens de par delà, lesquels, comme vous m'escrivez,  
trouvent si mauvais ce qu'ils pensent que je fai, car en-  
cores ne sçavent-ils mes conseils, sinon par bruicts popu-  
laires ; car, s'ils sont si grands zélateurs, pourquoi se don-  
nent-ils tant de peine de ce qui se faict loing d'eulx, et  
ce pendant ils voient la religion abandonnée, et encores ils  
réputent gens de bien ceulx qui sont si froids et condam-  
nent les autres. Ce n'est pas cependant que je veuille excu-  
ser mes faultes sur celles d'autrui ; mais jusques à présent j'ay  
bien ouy des calomnies et des faulx rapports, mais de raisons  
solides je n'en ay point entendu : premièrement jusques ores,  
je n'ay point mis en délibération la réconciliation, au moins  
depuis le traicte de Dendremonde, mais les bonnes villes  
et les provinces entières disent ouvertement qu'il fault  
avoir secours de France ou appoincter de bonne heure  
avecq l'Espagnol, cependant qu'il y a encores quelque  
moien, sans attendre d'endurer leur joug du tout, selon  
la loy qu'il leur plaira nous donner, et disent rondement,  
si leur peuple estoit seurement adverti que toute négoci-  
ation avecq la France seroit rompu, que le lendemain ils  
traicteroient avecq l'Espagnol. Les Etats généraulx là des-



1584. sus délibèrent ce quil leur plaist. S'ils me demandent s'il

Mars. je voy secours d'ailleurs, je ne les puis tromper; je di que non: s'ils me demandent si je suis asseuré de celui de France je di que non aussi: là dessus, si résolvent de le tenter tant pour n'avoir la France ennemie, que pour tenir le Roy d'Espagne en peine, que peult estre (si Dieu touche le cueur au Roy) ils pourroient sentir semblable assistance que si grands princes d'Allemagne ont trouvé au Roy son père; si doncques ils prennent une telle resolution, je confesse que je ne veuil point aller au contraire. Vos Théologiens et plusieurs aultres disent que c'est contre la parole de Dieu. Premièrement vous scavez, Monsieur mon frere, que tous ceuls de ce pais ne sont pas de la religion Réformée, vous le scavés bien et en cognoissez le nombre; pourtant toutes ces raisons ne peuvent servir de rien à telles gens, et ne servent aussi grandement à la plus grande partie de ceuls de la religion, car le plus grand nombre est infirme, comme on a tousjours veu qu'en nécessité et affliction le nombre a esté le plus petit, et de fresche mémoire nous l'avons veu en Flandre, car l'Eglise de Nieuport n'estoit moindre que de trois mil personnes, quinze jours devant leur rendition, il n'y en avoit point qui fissent sonner plus hault les mesmes propos que vos Théologiens font, et leurs ministres n'en faisoient guères moins. Dès le premier jour qu'ils virent le trompette de l'ennemy les sommer, il ne s'en trouva que trois seuls résolus en toute la ville et, nonobstant qu'ils eussent raisonnable garnison, toutesfois ils contraignirent les gens de guerre de sortir, et se rendirent honteusement, jusques à abandonner leurs ministres en proie, ne les comprenant en leur capitulation et eussent esté les paouvres gens mis

à mort, sans qu'aucuns de mes anciens serviteurs eussent 1584.  
trouvé moien, au danger de leur vie et de leurs soldats, Mars.  
les desguiser et les faire passer entre leurs soldats. A telles  
gens doncq aussy ne peult pas beaucoup servir telle remon-  
strance, s'ils ne voient secours devant leurs yeulx ou es-  
pérance, et quant au reste, qui est bien le plus petit nom-  
bre, entre lesquels j'espère par la grâce de Dieu estre,  
on ne leur a encores prouvé ceste question, mais, comme  
si c'estoit une chose confessée qu'il n'est licite de traicter  
avecq ceuls qui ne sont entièrement de nostre religion,  
ils s'emploient à crier contre le Duc d'Anjou, dequoy il  
n'est point de besoing, car s'ils peuvent prouver leur dire,  
à sçavoir qu'il n'est licite de traicter aucune alliance avecq  
ceuls qui ne sont de nostre religion, en quelque cas que ce  
soit, *Item* qu'en cas de nécessité, il ne soit licite nulle-  
ment se submettre à un prince qui n'est pas de nostre  
religion, quand par nous est pourveu à la seureté de nos-  
tre religion, quand dis-je ils auront prouvé ces deux  
poincts, il n'y aura pas grande dispute pour le Duc d'Anjou;  
mais jusques a présent on prend pour confessé ce que je  
révocque en doubte et plusieurs aultres. Car quant aux  
passages que vous m'avez faict laisser par vostre secrétaire,  
je les ay examinés et je trouve que sont tous comman-  
demens particuliers, qui ne doivent estre estendus plus  
loing que la circonstance des lieux et des personnes des-  
quels il est parlé. Aultrement, si on les veult estendre par  
tout, il faudroit tuer tous les papistes, jusques aux petits  
enfants, et seroient à condamner Abraham, Isaac, Jacob,  
qui ont eu alliance avecq princes infidèles, pareillement  
David, Salomon, Josaphat et plusieurs autres, seroit à  
condamner Jérémie, qui commande qu'on s'assubjettisse

1584. à un infidelle, et si on respond qu'il avoit commendement  
Mars. de Dieu, je respon qu'il n'est doncq pas vrai que jamais  
on ne le puisse faire, puisqu'il y a exception ; car à la  
défense d'idolâtrer, d'adultérer et semblables, on n'y trou-  
vera jamais d'exception ; et je dis plus, quand par le juge-  
ment des Estats-générauls, non point assemblés une fois,  
mais plusieurs, non point à la volée, mais par longues  
délibérations, après avoir cherché par tout ailleurs, après  
estre abandonné de tout le monde et mesmes de ceuls de  
la religion n'avoir aultre secours d'eux que des accu-  
sations, quand dis je par une telle assemblée seroit jugée  
une nécessité, j'estimeroi ce jugement, puisque aujourd-  
hui les prophéties sont cessées, n'estre aultre chose qu'une  
déclaration de la volonté de Dieu. Mais aussy j'enten que  
toute l'église, voiant les victoires d'Alexandre, s'est sub-  
mise à icellui, sans que jamais personne aist repris l'Eglise,  
et depuis à Pompée le grand, et ce sans réprehension. De  
nostre temps les princes d'Allemagne ont traicté alliance  
avecq le roy de France, la royne d'Angleterre, le roy  
d'Escosse ; les Cantons des Suysses en ont faict aultant  
et avec [luy] mesmes depuis deux ans ceuls de Genesve.  
Les Polonois ont choisi un roy papiste, les Électeurs  
un Empereur, l'Empire, composé des uns et des aultres,  
a alliance en son corps ; je ne voy point que les Théo-  
logiens escrivent contre ceuls là. Pourquoy est ce qu'ils  
s'adressent à moy et non aux aultres ? Si c'est par  
leur propre mouvement, je désire en eux équité ; s'ils  
sont poulés par aultui, je désire intégrité. Et encores  
vous m'escrivez qu'il y en a de si presumtueux que  
de toucher ma conscience et mon honneur, ce que je  
trouveroi fort estrange, si je ne cognoissoi de longue main

l'ingratitude qui est aux hommes et le désir effrené de mal 1584.  
parler. Car qui est l'homme du monde si hardi, que d'oser Mars.  
toucher à la conscience d'autrui ? Et quand à mon honneur,  
puisque'il fault que je le défende, il me sera plus licite, par-  
lant à mon frère, de parler plus hardiment, que si je par-  
lois à un estranger de nostre maison. Y-a-il quelcun qui se  
puisse glorifier (la gloire toutesfois en soit à Dieu) d'avoir  
plus travaillé, plus souffert, plus perdu que moy, pour  
planter, avancer, maintenir les Églises, que je n'ay faict ?  
S'il y en a de perdues, que Dieu m'avoit faict la grâce de  
conserver un temps, ont-elles pas esté perdues pour avoir  
suivi ce conseil, qui est trouvé si bon par mes accusateurs,  
et au contraire me poeult on monstrier une seule ville perdue  
de celles qui m'ont obéis ? mais aussitost que l'ennemi a  
senti que mon conseil estoit creu, a-il pas cherché son  
prouffit ailleurs ? Aiant par la grâce de Dieu avancé jus-  
ques là, je ne sçay pas qui peut avoir en ce monde ceste  
puissance de toucher à ma conscience, laquelle, s'il plaist  
à Dieu, se défendra bien. Et comme je vous ay tousjours  
trouvé pour bon frère, je vous prie de respondre pour  
moy et faire entendre à ceuls que vous trouverez convenir,  
que je les prie de faire mieux que moy, et tant s'en fauldra  
que je les aille accusants et mal parlant d'eux, qu'au con-  
traire, et de forces et de moiens, je les servirai et main-  
tiendrai leur honneur à mon possible. Et combien que  
telles affaires se pourroient mieux vuider entre vous et  
moy, par un colloque particulier et en présence, comme  
je vous ay faict aultrefois entendre, et encoires je désireroi  
le faire, si est ce que ce ne seroit pas maintenant la prin-  
cipalle raison pour laquelle je vous voudroi prier de me  
venir veoir, mais principalement affin d'avoir de vous, tant

1584. que ceste guerre durera, assistance de conseil et de toutes  
Marr. aultres choses que vous pourriez apporter, pour la défense  
d'une si bonne et si juste cause, en laquelle, Dieu m'en  
faisant la grâce, je suis délibéré de finir mes jours et de  
n'appointer jamais avecq l'Espagnol, sachant que de tel  
appointement dépendroit la ruine des Églises de ce pais et  
de plusieurs autres, une tyrannie générale sur tous les  
subjects de ce pais, et particulièrement la destruction de  
toute nostre maison, laquelle, comme elle nous a esté mise  
en main par nos ancestres, aussi je m'emploierai, tant  
qu'il sera en ma puissance, pour la conserver à nostre pos-  
térité. Surquoy, me recommandant très-affectionnement à  
vos bonnes grâces, je prie Dieu vous donner, Monsieur  
mon frère, en bonne santé, heureuse et longue vie. A  
Delft, ce 18 jour de mars 1584.

Vostre<sup>1</sup> très-affectionné frère à vous faire service,  
GUILLAUME DE NASSAU.

Monsieur mon frère, ces lettres avoient esté escrites, il y  
a plus de huit jours : depuis nous avons eu certaines nou-  
velles que ceulx de Gand traictent avec le Prince de Parme  
pour abandonner nostre parti, et avecq eulx plumeurs aul-  
tres en Flandre. Ce sont les fruicts que j'ay tousjours bien  
préveu que nous amèneraient tels conseils. Je voudroi  
bien que vos Théologiens me fissent entendre en quelle  
conscience les dictz de Gand et semblables peuvent aban-  
donner les frères, l'Électeur de Coulogne et la Roynie  
d'Angleterre, qui va aussi estre assaillie par le Roy d'Es-  
paigne. On me mande que Dathenus est l'un des conseil-  
lers pour traiter une si honorable capitulation. Au reste,

<sup>1</sup> vostre — service Autographe

quand aux cinq mil florins, ils sont trouvez à Franckfort, 1584. en la mesme maison où furent reçues les autres cinq mil Mars. l'année passée. Je ne sçai comment, veu la grande nécessité de nos affaires, je pourrai continuer les autres suivantes.

A Monsieur, Monsieur le Conte  
Jehan de Nassau Catzenelbogen et  
Sr de Bilsteijn, mon bien bon frère.

---

\* LETTRE MCLIV.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Même sujet.*

\* Cette Lettre, portant la même date que la précédente, paroît spécialement destinée à refuter le mémoire envoyé par le Comte Jean de Nassau (p. 303).

Monsieur mon frère. J'ay veu le discours que vous m'avez envoyé, lequel je ne croy estre sorti de vous, ny de vostre jugement, car je le trouve beaucoup meilleur et plus solide que de pouvoir s'arrester sur des raisons si peu fermes, que celles qui sont déduictes au dict escript; pourtant vous ne prendrez ma responce comme s'adressant à vous, ains à ceuls qui l'ont basti et envoyé.

Du commencement l'auteur de cest escrit emploie beaucoup de temps à discourrir des grandes forces et moiens, alliances et intelligences du Roy d'Espagne, de mon petit pouvoir, des événements douteux de la guerre, de l'incertitude des voluntez du peuple. En après il parle de la mauvaise opinion qu'aucuns de la religion ont conceue de moy, à raison du traicté avec les François, du peu d'assurance qu'il y a en l'amitié d'iceuls, de leurs fautes passées, du peu de moiens du Duc d'Anjou, et du danger qu'il y



1584. a que le Roy ne se veuille entremettre en telle guerre  
Mars. contre ung Prince si grand et si puissant, et finalement il  
vient à discourrir de ce qui touche plus particulièrement  
nostre Maison.

Or, quant aux forces du Roy d'Espagne, je croy que  
personne ne peult doubter que je ne les cognoisse autant  
qu'homme que soit en ce monde, tant pour avoir eu par-  
ticulière et longue entremise aux affaires de ces païs, que  
depuis avoir entrepris une si nécessaire et honorable guerre,  
que je les ay senties, esprouvées, et soustenues longues  
années, et desquelles je ne fai difficulté, avecq l'aide de  
Dieu, que ce pais n'eust esté déchargé long temps y a, si  
ceuls mesmes ausquels il touchoit et estoient de la religion,  
au moins en faisoient profession, n'eussent esté induicts,  
partie par leur propre ambition et désir de commander et  
administrer à leur teste (combien qu'ils n'eussent aucune  
expérience, ny en faict de guerre, ny en faict de gouver-  
nement), partie estants induicts et poulsez par aultres, qui  
prenoient plaisir à suivre des conseils particuliers et du  
tout eslongnez des miens et de ceuls du publicq: si ceuls la,  
dis-je, n'eussent armé les membres propres de ce pais les  
uns contre les aultres et contre leur propre corps, au moien  
dequoy ont de rechef attiré les forces de l'Espagnol, et  
n'estant le mal de ceuls qui ont faict telles fautes, jus-  
ques aujourdhui corrigé, donnent encores moien aux  
Espagnols d'avoir sur eux tant de victoires qu'il leur  
plaist, et jusques à ce qu'ils se soient aultrement résolus,  
se conduiront en une ruine plus grande et de plus en plus.

Je dis ces choses pour monstrar que ces grandes forces  
ne sont pas invincibles, puisqu'on les a veues réduictes  
à deux doigts prez d'estre entièrement d'effaictes et chas-

sées honteusement hors du pais, et pareillement puisque 1584.  
Dieu m'a faict la grâce de les avoir si long temps soustenues, Mars.  
ce n'est pas merveilles si je les cognoi bien, tellement que  
toutes telles remonstrances ne me peuvent rien apprendre  
de nouveau, ny pareillement, quant à ce qui touche ma  
foiblesse, laquelle toutesfois j'espère, avecq l'aide de Dieu  
et de la bonne résolution de ceuls qui se résolvent à m'obéir,  
n'est pas si petite qu'elle a esté par cy-devant, et ne voy  
point encoires que quatre vingts mil hommes me viennent  
sur les bras, conduicts par un Duc d'Alve; comme aultres-  
fois, estant beaucoup plus foible, je les ay sentis, et  
néanmoins Dieu ne m'a point pour lors abandonné, et  
encoires j'estime qu'il ne le fera aujourdhuy.

Mais, comme je le dedui plus amplement en mes mémoi-  
res, que j'envoie à la Roine d'Angleterre, dont je vous  
envoie copie (1) à cest effect, je pren' pour principal fon-  
dement, la garde souveraine et universelle de Dieu, qui a  
rendu jusques à présent ma foiblesse forte et espère en  
Luy qu'il le fera jusques à la fin, et néanmoins, comme  
la disposition des causes secondes et particulières est aussi  
dépendente de la providence de Dieu, ce que Dieu me  
voudra par Sa grâce mettre en main, tant des forces du  
pais que de celle des estrangers, je penseroi abuser des  
moiens donnés de Dieu, si je ne m'en servoi, remettant  
le tout à ceste sainte providence, pour les bénir ou pour  
les renverser, sachant bien toutesfois qu'il Lui plaira faire  
le tout réussir à Sa gloire, surquoy, Monsieur mon frère,  
je vous prie de considérer ce que j'en ay mandé, par le  
S<sup>r</sup> de Norreits, à la Royne d'Angleterre.

---

(1) copie: voyez N<sup>o</sup> 1154<sup>o</sup>.



1584. Et quant je vien, à part moy, à considérer ensemble toutes  
Mars. ces difficultés, à sçavoir quand je vien à comparer les forces du Roy d'Espaigne avecq mes petits moiens, et ce qu'on voit communément ès changements des volontés des hommes, et quand aussy je discour' sur ce qui peult advenir après moy, je confesse bien, si je prenoy conseil avecq la chair et cest entendement humain, que je trouve roi grande matière et subject d'estonnement; mais, puisque la cause de la gloire de Dieu et de nostre conscience, de la liberté du pais, de la conservation de la vie de tant de gens de bien, sur lesquels passeroit la cruaulté de l'Espagnol, comme un déluge d'eaues, si on luy permettoit reprendre la puissance sur ces pais qu'il a eues aultresfois, je ne puis aultre chose résouldre, sinon que, m'estant recommandé à Dieu, je conclu qu'il reste d'apporter à tels dangers une constance jusques à la fin, me résouldant que nuls dangers pour moy et pour les miens, ne sont à comparer à une misérable désertion, que je feroi d'une si bonne cause, si je venoi à délaïsser un si saint et honorable parti que j'ai suivi jusques à présent.

Et quant à ce qu'aucuns de la religion me portent moins d'amitié qu'ils ne debvroient, quand ainsi seroit, je ne trouveroi rien de nouveau et que je p'aie de longtemps préveu: car qui est le personnaige, aiant eu charge principale, soit en l'Eglise, soit en la républicque, qui n'ait eu abondance d'ennemis, non seulement de ceuls de dehors, mais aussi de ceuls mesmement qui suivoient leur parti et se disans d'une mesme religion? Tel a esté Moyse, qui n'a point évité les calomnies et soubslèvements de Corré et Dathan, tel a esté David qui a eu son Séméi, tel a esté Jérémie, qui a esté souffleté dedans le temple, tel a esté

S<sup>t</sup> Paul, persécuté par ceuls qui preschoient Christ par con- 1584.  
tention; desquels nuls n'ont délaissé à poursuivre con- Mars.  
stamment leur charge, sachants que Dieu estoit leur rému-  
nérateur, et non point les hommes; aussy, quand j'ay  
entrepris si grande charge, je n'ai pas eu aultre espoir,  
comme mesmes j'avoï veu de mes yeux le semblable adve-  
nir à des grands personnages, qui avoient soustenu sem-  
blables querelles de nostre temps.

Mais j'espère que telles gens, qui peult estre ne se sont  
point abandonnés à telle ingratitude, tant par leur malice  
que par induction d'aucuns, ne continueront point en tel  
mal et se recognoistront, comme desjà plusieurs ont faict,  
estant admonestés par leurs propres faultes et tant de per-  
tes qu'ils ont faictes, suivants leurs affections particuliè-  
res, et quand ils voudroient persévérer jusques à la fin,  
ce que je n'espère toutesfois, veu le bon nombre de ceuls  
qui se résolvent avec moy, je n'aurai pas grande occasion  
de me donner desplaisir pour aultre chose, sinon que de la  
propre ruine de telles gens, qu'ils ont plus attirée sur eux  
par leur témérité, que l'ennemi n'en a apporté par sa  
puissance.

Or, ce qui a esté déduict au dict discours jusques en  
ce lieu, n'est pas le principal desseing de l'auteur, ains  
me semble que tout ce commencement est semblable à  
quelques exercices et espreuves de disposition de corps,  
que font ceuls qui veulent jouer des armes, auparavant  
que d'escrimer à bon escient, ou aux avant-chants, appel-  
lez par les Grecqs proemes et par les Latins préludes, que  
font ceuls qui veullent jouer par après des instruments de  
musique; car tous ces préparatifs sont mis en avant pour  
tomber finalement sur le discours de l'alliance de France,

1584. qui est le poinct principal que l'autheur veut traicter et Mars. pour lequel tant de peine a esté prise.

Mais je remarque en ceste partie , entre aultres choses, faulte de jugement en l'auteur de cest escript ; car, comme ainsi soit qu'on ne puisse nier que le tout ne procède du conseil d'Espagne ou de ses partisans , qui est-ce qui ne cognoistra incontinent par la lecture de ce discours, que c'est que l'Espagnol redoubte et que sur toutes choses il craint que le Roy de France n'entreprenne ceste querelle? cognoissant assez , par la situation des pais, par la force du dict Roy et pour raison de ses amis et serveurs, quels moiens il a non seulement de nous aider, mais aussi de confiner le Roy d'Espagne par delà les Alpes et Pyrenées?

Et comme je ne sçauroi prendre meilleur conseil que de mon ennemi pour choisir ce qu'il craint et rejetter ce qu'il désire, aussi je confesse, quand je n'auroi jamais pensé à l'alliance de France, que ce discours m'y ferroit penser à bon escient, et me donneroît occasion de croire que ce conseil de traicter avecq les François est très-bon, puisqu'il est tellement redoubté de l'ennemi.

Mais quand je discours, à part moy, des raisons sur lesquelles se fonde le dict autheur, j'ay de plus en plus occasion d'y penser plus avant.

Les raisons principales sont qu'il n'y a aulcune assurance avecq les François, que pareulx nous serons trompez, qu'ils ne sont point amys de la religion, et que, pour le bien de nostre Maison, nous ne devons irriter d'aventage nos ennemis, appuiez sur un si foible fondement que des François; car de respondre à ce qu'on dict que j'ay assez rendu mon nom célèbre, je ne pense pas qu'il

en soit de besoing, puisque jamais telle vanité ne m'a esmeu à souffrir tant de travaux et tant de pertes et à sous-tenir telles et si dangereuses inimitiés. Mars.

Si doncq on pense que l'alliance de France, pour les raisons susdictes, soit non seulement périlleuse, mais aussi certainement pernicieuse, quel conseil est-ce qui nous reste? Car quant à moy, je confesse que je suis vaincu par plusieurs villes et provinces de ce pais, qui ne disent point en cachette, mais ouvertement, non point deux ou trois personnes, mais en plains Estats, qu'il est nécessaire de se réconcilier avecq le Roy d'Espagne, ou chercher secours suffisant ailleurs, et qu'ayant cerché premièrement vers les Princes faisans profession de la religion, desquels on est délaissé et abandonné, ils ne voient aultre moien que d'avoir recours au Roy de France et à son frère. Je di' que je suis vaincu, car quand telles choses sont proposées aux Estats, comme elles le sont, je ne puis aultre chose respondre, sinon que pour le moins il le fault essayer; car, s'il n'en advient aultre bien, toutesfois nous empescherons que le Roy de France ne nous soit ennemy, qu'il tiendra toujours en haleine le Roy d'Espagne et luy fera consumer un grand trésor et mesmes servirois à ceuls de la religion de France, pour jouir de la paix que le Roy leur a accordée, la conservation de laquelle nous devons procurer par tous moiens à nous possibles.

Et de faict l'auteur de cest escript ne parle pas au contraire de ceste conclusion; car luy mesme conseille la réconciliation avec le Roy d'Espagne.

Mais si pour la conscience je ne puis accorder avecq le Roy de France, comment est-ce que ma conscience aura dispense d'accorder avecq le Roy d'Espagne? Luy, est-il

1584. d'aulture religion que l'aulture? Le Roy d'Espagne n'est-il  
Mars. pas le fils mignon du saint siège Apostolicque de Rome et  
le Roy de France un fils putatif et en tiltre tant seulement?  
Le Roy d'Espagne a pour le fondement de tous ses biens  
la faveur du Pape, et le Pape ne debvroit recognoistre  
avoir un poulse de terre que par le bénéfice des anciens  
Roys de France, qui le recognoit aujourdhui avecq telle  
et si notable ingratitude.

Car de dire que le Roy d'Espagne est Prince naturel de  
ces païs, il y a long temps que ceste question est vuidée et  
hors de débat, puisque, par jugement universel des Estats,  
après tant de debvoirs faicts, tant envers luy qu'aultres  
Princes, il a esté déclaré décheu de son droict, tellement,  
que s'il me fault à présent traicter avec luy, il faudra  
traicter pour se soubmettre à un estranger ennemi, voire  
cruel persécuteur de la religion.

On alléguera le massacre de Paris, mais comme il n'est  
point à excuser, comment aussi excusera-on le massacre des  
paouvres Mores (1), sur lesquels a esté exercée par le Roy  
d'Espagne plus que barbare cruauté, aiant, contre sa foy  
et promesse, faict mourir plus de soixante mil personnes,  
après l'accord faict et juré? Et si on dict qu'ils ne sont  
Chrestiens, pourra-on toutesfois nier que le Roy d'Es-  
paigne et le Pape ne soient plus cruels ennemis de nostre  
religion que de celles des Mores? Si on ne le veult croire,  
au moins qu'on regarde à la différence des efforts, que son  
coeur barbare et sans Dieu faict entre les Chrestiens et les  
Mahumétans, et puis qu'on en juge sans passion: pour le  
moins ne peult-on nier que, sous la domination du Roy

---

(1) *Mores* : T. III. 361.

de France, n'y ait plusieurs villes, bourgades, chasteaulx, 1584. maisons de gentilhommes, ésquelles la religion a lieu et Mars. place, ce que jamais n'a peu estre impétré du Roy d'Espaigne, tant son coeur est enveminé contre la vraye religion, qu'il ne la peult non seulement souffrir, mais aussi ne peult faire semblant de la vouloir endurer; ce qui ne se trouve à l'endroit du Roy de France, qui permet, en plusieurs endroits, libre exercice de la religion et où elle n'est pas permise ouvertement, ce néantmoins elle est exercée sans grande recherche, jusques dedans la ville de Paris. Je désireroi qu'aucuns des Théologiens que vous avez par delà, qui sont si prompts à juger la conscience d'autrui, s'emploiasent pour me monstrier par la parolle de Dieu (qui doit estre la règle de nos consciences et non pas un zèle sans ceste guide) que nous devons accorder plustost avecq le Roy d'Espaigne, qui demandera pour le premier article que la religion soit abolie, qu'avecq le Roy de France, qui pour le premier article ne fera difficulté de l'accorder.

Et quant à ce qu'on dict que les François nous tromperont, nous osteront nos libertés et privilèges, puisque, pour telles raisons, on trouve que nous devons appoincter avec l'Espagnol, il s'ensuit doncq qu'on veult dire que l'Espagnol ne nous trompera poinct et qu'il nous conservera nos privilèges, et c'est pourquoi aussi on adjouste au dict escript, que tout le monde sera plus aise que nous appoinctions avecq l'Espagnol qu'avecq le François.

Or je désireroi que les passions particulières d'un chacun, estans despouillées, ces affaires fussent rapportées au niveau seul de la raison, et que les personnes et toutes autres circonstances fussent bien examinées de toutes parts,

1584. pour juger de quelle part est plus à craindre d'estre trompé, soit des François ou des Espagnols.

Je ne veuil pas nier qu'il n'y ait danger des deux costés, mais s'il nous fault passer par dessus une de deux planches, je croi que chascun choisira plustost la plus large et la plus ferme, que la plus estroite et la plus foible.

Or pour juger équitablement de tous dangers, il me samble qu'il fault tousjours considérer la puissance de celui qui peut mal faire et le vouloir. Mais en tous ces deux poincts on trouvera, sans comparaison, le Roy d'Espagne surpasser le Roy de France; au moins si à mal faire on peut dire que l'un surpasse l'autre.

La puissance du Roy d'Espagne est telle en ce pais, que sans y faire passer ny Espagnol, ny Italien, en moins d'un an, sans aucune armée, il peut exterminer la religion presque de tout le pais et, peu de temps après, de tout le reste de nos voisins.

Le nombre de peuple qui le favorise et qui est de sa religion, surpasse infiniment quasi par tout, qui fera tout ce que luy sera commandé par l'Espagnol, comme il se voit journellement; car si l'ennemi vient à gagner quelque ville ou part de pais sur nous, le peuple faict entièrement et servilement tout ce qu'il veult et aussitost; cela ne se peut dire du François; car, quand il luy a fallu faire teste, tous unanimement se sont bendez contre luy, les uns pour la religion, les autres pensans favoriser les Espagnols, comme l'expérience a monstré, que ceuls qui croient plus hault contre luy, se sont rendus à l'Espagnol et ont trahi le pais, combien qu'aucuns mal advises les tinsent pour les meilleurs, par ce qu'ils parloient si mal et si hardiment des François que faict l'autheur de cest escript, mais la fin



a monstre quelle estoit leur intention, asçavoir de nous :584.  
livrer aux Espagnols.

Mars.

Les vieux officiers qui sont encores au païs, portent en leur cueur le Roy d'Espagne, et tant de gens qui ont receu bienfaits, salaires, récompenses, desquels tout est plain; outre ceuls là tant de bannis volontaires, lesquels revien- droient en un instant, comme pigeons au colombier, qui ne seroient seulement à la dévotion du Roy d'Espagne, mais aussi ses procureurs, solliciteurs et exécuteurs de ses cruel- les sentences.

Pour ces raisons doncques, on peult cognoistre quelle est la puissance du Roy d'Espagne pour nous nuire, quand il a mesmes dedans nous tous les instruments prests et aiguiséz pour nous destruire en biens et corps et en nos âmes, s'il peult; et au contraire s'en fault beaucoup que les François aient un tel pouvoir. Je ne doute non plus que la volonté, tant de luy que de ses adhérents, ne soit encoires pire que la puissance n'est grande.

Les Rois n'estiment jamais une offence estre petite, quand elle s'adresse à leurs personnes, par ceuls qu'ils tiennent pour leurs subjects. C'est pourquoy ils tiennent leurs subjects, qui ont attenté quelque peu contre eux, criminels de lèse Majesté. Mais quand un soubslèvement tel et de si grande conséquence advient que celui que nous avons veu en ce païs, il n'y a sorte de cruauté qu'ils n'exécutent contre les subjects; car, si rien n'a esté obmis de ce qui peult estre appelé cruel sur les Indiens, qui ne luy debvoient aucune reconnaissance, que pouvons nous espérer de sa miséricorde en ce païs?

Des principauls officiers ont esté faicts prisonniers, ont esté chassés, leurs biens saisis, les communs officiers n'ont



1584. point eu meilleur traictement, ses armes abatues, aultre Mars. Prince premièrement appellé contre sa volonte au gouvernement et depuis encores un aultre a esté choisi pour Seigneur; estimons-nous que jamais il pardonnera telles choses, celuy dis-je, qui a traicté, pour petites fautes prétendues, si cruellement les personnages de telle qualité et si illustres, que les Contes d'Egmont, de Hornes, Marquis de Berghe, et Seigneur de Montigny, et qui a commencé à me persécuter et les miens si oultrageusement, pour si peu de choses, en comparaison de ce qui a suivi?

Et quand Dieu me feroit la grâce de me pouvoir (après avoir appointé) retirer en quelque lieu de seureté, combien que je ne voy point où je puisse estre plus asseurement qu'en ce pais, toutesfois ce nombre infini de peuple et de gens de bien, qui ont embrassé la religion et se sont opposez à ceste cruauté et tyrannie, en quel lieu se pourroient-ils retirer?

Le Duc d'Alve sortant de ce pais, se vantoit d'avoir faict mourir, par main de bourreau, dix huict mil hommes. Que maintenant on compare ce qui avoit esté faict par les habitans de ce pais auparavant la venue du Duc d'Alve, avecq ce qui est ensuivi, et de là qu'on juge quelle sera la volonté d'ung Roy cruel et irrité.

Quand aux particuliers, en premier lieu les Ecclesiastiques, qui sont en nombre comme locustes, demanderont leurs revenus, leurs maisons, leurs meubles; en après les gentilshommes et aultres sortes de gens: ne les trouvant point, ne sera ce pas aux paouvres gens de la religion de le paier et mesmes à ceuls qui n'en ont jamais prouffité d'un obole?

Les dictz Ecclesiastiques, Nobles et aultres, sans aulcune

raison, sinon un prétexte tel quel de religion, ont brus 1584.  
lez, penduz, noiez, bannis ceuls qui donnoient seulement Mars.  
un petit goust de religion; maintenant, estants irritez ce  
que des hommes le peuvent estre, pensons-nous qu'ils  
seront plus miséricordieux, veu qu'ils n'ont encoires des-  
pouillé ceste nature de loup, au contraire qu'elle est  
eschauffée dadventaige, comme qui auroit jetté sur une  
fournaise bien embrasée un grand monceau de bois.

Ny sert de rien à dire que plusieurs ont passé mesure,  
ce qui est vray et les gens de bien et moderés sçavent s'il  
y a de ma faulte ou non, mais pensons-nous que les Es-  
pagnols sachent ou veuillent faire telles distinctions? ains  
plustost ne sera ce pas crime suffisant pour estre condam-  
né, de dire qu'on est Chrestien? dont ensuivra la perte de  
la vie, ou pour le moins la perte des biens.

Toutes ces choses cessent à l'endroit des François; car  
si on dict qu'ils ont le cuer mauvais contre ceuls de la  
religion, premièrement ils ne sont pas tous tels, ce que  
sont les Espagnols et leurs adhérens, qui sont universelle-  
ment ennemis; les François ne sont irritez, ils n'ont rien  
à demander de leurs biens, les Espagnols au contraire.

Pour ces raisons il est aisé à conclure; si, pour les dan-  
giersapparents, il est à craindre d'appointer avec les Fran-  
çois, comme dict l'auteur de ce discours, il est sans com-  
paraison plus à craindre en toutes sortes avecq l'Espagnol.

Cependant je veuil bien asseurer que jusques à présent  
je ne me suis beaucoup empêché de suader<sup>1</sup> les Estats  
d'entrer en tel traicté, mais plusieurs provinces et villes  
de consequence le proposans et faisant assez entendre  
ouvertement, qu'il fault accorder avecq l'un ou avecq

<sup>1</sup> conseiller.

1584. l'autre, je confesse que, s'il faut des deux choisir l'un, je  
Mars. consentirai plus tost à l'ung, que non pas à l'autre.

Et quant à ce que dessus, j'adjouste que chascun qui cognoist les affaires d'Espagne, doibt confesser que le Roy d'Espagne par force est contraint, pour maintenir sa monarchie, se tenir joinct au Pape, à l'Empereur et aultres Princes et Potentats papistes. Le Roy de France au contraire, pour luy couper les aisles, sera contraint de s'allier avecq ceuls de la religion, et par ce moien, en les favorisant par le moien de leur aide, empêcher ceste grandeur, qui va remplissant la terre; comme le Roy son père fist tout le semblable à l'Empereur Charles, lors qu'il sembloit qu'il dominoit seul en toute l'Europe.

Et comme lors les Princes de l'Empire, personnaiges saiges et bien conseillés, firent tous debvoirs d'induire le Roy de France à une telle délibération, de laquelle dépendoit un si grand bien pour toute la Germanie, jusques à se transporter en personne en France, aussi nostre debvoir seroit de faire le semblable; mais au contraire, comme si nous estions desplaisants de ce que ces deux Princes ne sont armés ensemble contre nous, nous faisons tout ce qu'il est en nous pour les conjoindre par tous moiens à nous possibles, ne considérants leur force et nostre infirmité.

Que si on veult aussi toucher de nostre particulier et de de nostre maison, je me tien' assuré que vous, Monsieur mon frère, et moy avons faicts de si bons offices au Roy (1) et à l'Empereur et que la mémoire en est si avant imprimé en leurs coeurs, que jamais nous ne leur pourions faire

---

(1) Roy: d'Espagne.

service qui peult effacer la souvenance, ce que je ne désire 1584.  
en façon quelconque d'esprouver, ains plustost me résoul- Mars.  
dre à toute extrémité, pour la défense de ces païs, de la  
religion et de la liberté, espérant que Dieu, par quelque  
moien que ce soit, ne m'abandonnera point en une si juste  
et si nécessaire querelle, dequoy je Le prie de tout mon  
cueur. Faict à Delft, le 18<sup>e</sup> jour de mars 1584.

GUILLAUME DE NASSAU.

---

N<sup>o</sup> MCLIV<sup>a</sup>.

*Instruction pour M<sup>r</sup> de Norrits allant, de la part du Prince  
d'Orange, vers la Reine d'Angleterre.*

---

\* \* John Norrits, Anglois, depuis plusieurs années au service  
des Provinces-Unies, en 1580 «Overste Veldheer van der geunieerde  
»Provinciën leger» (Bor II. 326 et ci-dessus, T. VII. p. 384 et VIII.  
p. 17), sedistingua par ses talents militaires qui le rendirent très-  
utile aussi sous le Gouvernement de Leycester. Le Prince lui confie  
ici une mission importante et délicate.

---

Monsieur de Norreits, allant en Angleterre, est prié par  
Monseigneur le Prince d'Orange de ce qui s'ensuit :

Quand il aura cest honneur de baiser les mains à Sa  
Majesté, de luy présenter les très-humbles et très affec-  
tionnées recommandations du dict Seigneur Prince avecq  
offre de son très-humble service.

Pareillement suppliera Messieurs du Conseil de sa Ma<sup>te</sup>  
de tenir le dit S<sup>r</sup> Prince au nombre de leurs fidèles amis et  
humbles serviteurs, leur présentera ses humbles recom-  
mandations et le suppliera faire cest honneur au dit S<sup>r</sup>  
Prince de l'entretenir en la bonne grâce de Sa Ma<sup>te</sup>.

1584. Le dict S<sup>r</sup> de Norreitz fera entendre à Sa Ma<sup>te</sup>, de la part  
Mars du dit Prince, qu'il est entièrement résolu et persuadé,  
moiençant la grâce de Dieu, de poursuivre jusques à la  
fin de sa vie le maintènement de la vraie religion en ces  
pays et la liberté d'iceuls, et pour ce faire s'opposer, selon  
les moiens qu'il plaira à Dieu luy donner, aux efforts du  
Roy d'Hespaigne.

Que le dit S<sup>r</sup> Prince n'a pas esté ignorant des grandes  
forces et puissance que le Roy d'Hespaigne a eues par ci—  
devant et de celles qu'il a encores à présent, et peult avoir—  
aussy cognoist très-bien ses alliances et confédérations, et  
que, pour raison des victoires et encores plus par ses  
moiens et trafficques qu'il a en la plus part des royaumes  
et républicques de la Chrestienté, il a rempli presque toute  
l'Europe de la terreur de son nom.

Le dit S<sup>r</sup> Prince n'est pas aussy ignorant de la petite  
puissance que Dieu luy a mis en main, et cognoist assez  
par expérience l'inconstance des choses humaines, la va-  
riété des coeurs des hommes, et mesmes les grands erreurs  
qui se font tout les jours en ces pais et affaires d'estat, et  
quels sont les inconveniens qui suivent ordinairement  
telles confusions.

Mais d'autre part, estant asseuré que jamais le courage  
du Roy d'Hespaigne ne se pourra amolir pour souffrir la  
religion et ne l'endurera accroistre, ni mesmes s'entreti-  
nir, et quant par les persuasions il pourroit estre amené  
si avant que de dissimuler pour un temps sa mauvaise vo-  
lonté, si est-ce qu'il sçait certainement qu'en peu de temps  
la vraie invocation du nom de Dieu seroit estaincte en ces  
pais et la liberté généralement faulsée; ce que le dit S<sup>r</sup>  
Prince prévoyant, ne peult, en bonne conscience, se dépar-

ur de son entreprise sans se condamner soy mesmes devant 1584.  
Dieu et devant les hommes. Mars.

Le dict S<sup>r</sup> Prince cognoist de longtemps l'intérieur du cœur du Roy d'Hespagne et les fondements de tous les conseils de son estat, ce qu'il pense pouvoir asseurer, et un chacun cognoissant le long temps que le dit S<sup>r</sup> Prince a eu entremise des affaires de ce pais et au Conseil d'Estat, se doit persuader que ce n'est sans raison qu'il s'attribue une telle cognoissance, et pourtant supplie toutes gens d'entendement et de discours, principalement ceuls qui font profession de la religion, en ceste partie, de luy déférer quelque chose qui ne peult estre cogneu sinon à ceuls qui ont pénétré jusques au dedans des affaires d'Hespaigne; comme il a faict assez souvent et assez longtemps pour en avoir une plus que certaine et suffisante cognoissance.

Mais est content que tous gens de bien et qui ont intérêt en la matière, considèrent ce qui est exposé à la veue d'un chacun et congneu de tout le monde, et que de là ils facent jugement des résolutions du Roy d'Hespaigne.

Asçavoir si le commencement de ceste monarchie d'Hespaigne n'est pas entièrement fondée sur les estroites amitiés, intelligences et correspondances que les Roys de Castille et d'Arragon ont eu par ci-devant avecq le Pape, lesquelles amitiés estant dès longues années encommencées, sont allées tousjours en augmentant, par continuation de mutuels offices qu'ils ont faict l'un à l'autre, le Pape augmentant ceste couronne d'Hespaigne, et les Roys d'Hespaigne entreprenants les querelles des Papes contre tout le monde, sans rien réserver.

Les Papes ont augmenté la Maison d'Arragon des Roy-

1584. aulmes de Naples et de Sicile , et ont faict la planche à la Mars. Maison d'Hespaigne de conquérir la Lombardie et tenir les Princes d'Italie subject à sa dévotion , partie par citadelles , partie par crainte et partie par practiques tousjours tramées , conduictes et corroborées par les Papes ; tellement si quelquefois la Maison de France a peu practiquer quelque peu à la faveur des Papes , aussytost la Maison d'Espaigne a senti les fondements de sa seigneurie en Italie crouler et tout prests de sa ruine , comme l'histoire est cogneue à toutegens d'Estat , tellement qu'il n'est besoing d'en faire long discours.

Quand doncq il n'y auroit aultre raison que ceste seule , la Maison d'Hespaigne , cognoissant assez quelle est l'importance de l'estat d'Italie , ne voudra jamais rien faire ni entreprendre sinon comme elle sera instruicte par l'esprit de la cour Romaine , avecq laquelle nul homme de bien ne doit non plus avoir d'accointance que Christ en a avecq Béal.

Mais chascun sçait aussy que ce grand Empire és Indes-Nouvelles que possède aujourd'hui l'Espaigne , est deu par les Espaignols aux libérales donations du Siège Romain , et pareillement la conjunction des Couronnes d'Arragon et de Castille aux dispenses papales , comme aussy la conquête du Royaulme de Navarre et , depuis peu de temps , du royaulme de Portugal et terres subjectes à la dicte couronne.

Pour ces raisons doncq ne fault croire que jamais le Roy d'Hespaigne , ni après sa mort aucun de ses successeurs , se voudra séparer de l'amitié de ce siège , et conséquemment sera nécessairement ennemi ouvert de la vraie religion , qui ne peult non plus souffrir le Pape et ses adhérents que la mer n'endure un corps mort.

Et d'autant que tous les dangers auxquelles le dit S<sup>r</sup> 1584.  
Prince pourroit estre exposé avecq ces pays, qui sont très- Mar.  
grands, à juger humainement, ne sont toutesfois aucune-  
ment à comparer à la ruine de la vraie religion, de laquelle  
sont ennemis ceuls qui la persécutent, et seroit perfide le  
dit S<sup>r</sup> Prince s'il l'abandonnoit; pour ces causes est déli-  
béré de tenir ferme son premier propos, Dieu luy aidant,  
jusques à la fin de sa vie, et si Dieu luy en faict la grâce  
de tellement assurer ces pais qu'après sa mort il les lais-  
sera en estat de se défendre à l'encontre de ceste puissance  
d'Hespaigne et ses adhérents: le dit S<sup>r</sup> Prince supplie tous  
gens de bien de se persuader telle estre son intention, et  
qu'il n'a autre but devant les yeux avecq le maintenant  
de la liberté de ces pais.

Le dit S<sup>r</sup> Prince n'est pas ignorant des propos qui sont  
semés par ses ennemis, à raison de ce qui se traicte entre  
Messieurs les Estats de Hollande et sa personne, et aupa-  
ravant que de consentir aux dicts Sieurs qu'il ne l'aist bien  
préveu et meurement délibéré, tant à part soy qu'avecq  
plusieurs gens d'honneur, que dadventaige, y aiant con-  
descendu, il n'aist remis cest affaire en quelque longueur,  
pour éviter les calomnies des méchants et les soupçons  
d'aucuns, qui autrement ne sont pas mauvais, mais pour-  
roient sinistrement interpréter le dict traicté sans en sçavoir  
la vraie cause et le vray fondement.

Mais le dict S<sup>r</sup> Prince, ne voulant faire long discours  
en cest endroit, ce qu'il ne pourroit faire sans se faire  
tort, parceque le dit discours ne se pourroit si simplement  
descrire qu'il ne toucha aucunement à sa louange, se  
contente de dire et prie le dict S<sup>r</sup> de Norreits d'assurer  
sa Ma<sup>te</sup>, Mess<sup>rs</sup> de son Conseil et toutes gens de bien, que,



1584. si le dit S<sup>r</sup> Prince n'avoit esté persuadé, par plusieurs vivres  
Mars. et suffisantes raisons, qui luy ont esté proposées par plusieurs personnes de qualité, desquels la piété envers la religion, l'affection envers le païs et la prudence à juger luy sont cogneues, qu'il estoit nécessaire pour la conservation de la religion, pour empescher que tant de gens de bien ne souffrissent la mort injustement par la cruaulté des ennemis, et aultres, vivants en simplicité, ne fussent séduicts par les trafficques des enfans de ce siècle, jamais il n'eust passé plus oultre, et encores estants les affaires en tel estat comme elles sont, si on luy peult monstrier une plus seure voie, il proteste qu'il est prest de la suivre et cheminer constamment après celuy qui la lui monstrera.

Prie le dict Seigneur Prince que tous gens de bien et sages tempèrent tellement leur jugement qu'ils ne donnent lieu, ny a mesdisances, ny à fauls rapports, ny à opinions fondées seulement sur soupçons, estimant que sa parolle doibt plustost estre reçue et qu'on luy doibt plustost adjouster foy que non pas à un soupçon, qui peult aussytost estre réfuté, qu'il croist en l'esprit d'un homme sans fondement et assurance.

Rien doncq n'a esmeu le dit S<sup>r</sup> Prince à prendre la résolution que jusques à présent il a suivie, sinon ceste sainte délibération qu'il a touchée cy-dessus plus amplement.

Que si maintenant il plaist à sa Ma<sup>te</sup> entendre quels moiens le dict S<sup>r</sup> Prince se propose pour maintenir une si juste querelle, et néanmoins si difficile; pour obtemperer à sa Ma<sup>te</sup>, de laquelle il désire demeurer très-humble serviteur et n'oublier de l'advertir, tant que faire se peult, de

l'estat de ses affaires , prie le dit S<sup>r</sup> Norreits de remontrer 1584.  
à sa M<sup>te</sup> ce qui s'ensuit : Mars.

Qu'en premier lieu, la grande et éternelle puissance de Dieu luy est cogneue, non seulement par la sainte et céleste doctrine où il l'a apprise, mais aussy par plusieurs expériences qu'il en a faictes en divers effects qu'il a sentis en l'avancement et conservation de la vraie Église, et premièrement, du temps de ses ancestres, au Royaulme de Bohême, et, de son temps, en la Germanie, en Suysses, en Angleterre, Escosse, France, et finalement en ces pais et mesmes en sa propre personne, et qu'en tous ces Royaulmes et provinces Dieu a faict cognoistre à veue d'oeil à tout le monde qu'Il laissoit proposer les hommes en leurs conseils, mais qu'Il sçavoit tellement disposer toutes choses qu'à Luy seul debvoit appartenir l'honneur de la gloire de la conservation des siens.

Et combien que ceste résolution soit bien imprimée en son coeur et qu'il se remette à ceste sainte providence, toutesfois il sçait que la volonté de Dieu est que, sous Sa bénédiction, nous nous servions des moïens qu'Il nous faict estre présents et qui nous sont communiqués et distribués par ceste mesme providence singulière et particulière de Dieu.

Pourtant regarde à ce que Dieu luy met en main, pour s'en servir à Sa gloire, et, si souventesfois les conseils et délibérations ne succèdent comme il le désire, il se console toutesfois d'avoir obéi à Dieu, mettant en oeuvre ce qu'Il luy faict veoir, et n'estant pas marri, après avoir faict son devoir, que Dieu face paroistre qu'Il est le maistre par dessus tous nos conseils, sagesses et resolutions.

Cela est cause que premièrement il essaie à tellement

1584. unir les coeurs de toutes ces provinces que, d'un mesme  
Mars. courage et d'une volonté, ils repoulsent la violence de  
leurs ennemis : il a senti jusques à ores beaucoup de con-  
tradictions ; car plusieurs villes et plusieurs particuliers,  
les uns par faulte de courage, les aultres par trahisons ma-  
nifestes, ont choisi le parti de l'ennemy, aimants mieux,  
non point les délices d'Egypte, mais le joug cruel de Pha-  
raön, qu'ils sentiront trop tard estre insupportable, que  
d'endurer avecq le peuple de Dieu une affliction temporelle.

Et comme sa Ma<sup>te</sup> et Messieurs de son Conseil cognois-  
sent assez y avoir au milieu du monde diversité et perversi-  
té de volontés et jugements, les suppliera aussi de consi-  
dérer qu'entre ceuls-là mesmes qui tiennent ferme contre  
l'Espagnol, il y en a plusieurs lesquels, partie par orgueil,  
partie par avarice, partie par erreur, empeschent beaucoup  
l'avancement de ce qui leur est le plus salutaire ; ce que  
le dit S<sup>r</sup> Prince ne veult plus avant discourrir, pour le peu  
de plaisir que sa Ma<sup>te</sup> prendroit en tel subject, et qu'il rece-  
vroit le desduisant, ce qu'il remet en la suffisance et discre-  
tion du dit S<sup>r</sup> de Norreits, lequel, pour le long temps qu'il  
a esté par deçà, en a cogneu assez pour le représenter à  
sa Ma<sup>te</sup>, s'il luy plaist luy faire cest honneur de l'en vouloir  
enquérir.

Ce desseing a esté conduit un an entier et plus, et néant-  
moins n'a peu le dit S<sup>r</sup> Prince, a son très-grand desplaisir,  
parvenir à l'effect de ses intentions, tellement que, chacun  
se gouvernant à sa fantasie et luy restant seulement un  
nom spécieux de tiltre d'honneur, n'a peu executer chose  
d'importance, ni en assaillant, ni en défendant, pour n'en  
avoir eu le moien, ni mesme n'a peu aider, comme il vou-  
loit, aux villes et provinces particulières, d'autant qu'elles

ont rejehtë son conseil et les moiens qu'il leur ouvroit, tant 1584.  
de se servir de ce qu'on avoit en main, que de chercher en Mars.  
Allemaigne, lorsqu'il estoit temps, secours et appui asseuré.

De ces fautes sont non seulement advenues les pertes ,  
mais aussy telles confusions aux affaires publiques et par-  
ticulières des provinces , et une ignorance générale de ce  
qui se faisoit, se traictoit, et de ce qui debvoit suivre, que  
le dit Sr Prince n'a peu , pour son honneur , escrire a aul-  
cun , ny advertir de ce qui luy estoit incogneu et sur quoy  
il avoit puissance aucune ni autorité.

Ce que le dit Sr Prince prie au Sieur de Norreits de  
représenter à sa Ma<sup>te</sup>, et la supplier très-humblement le tenir  
pour excusé en cest endroit, et dadventage luy déclarer  
combien il y a de temps que le dit Sr Prince a tenu propos  
au dit Sieur de prendre l'opportunité de son voiage, pour  
advertir sa Ma<sup>te</sup> bien particulièrement de toutes choses  
appartenantes aux affaires de ces pays.

Le dict Sr Prince doncq, voiant un tel désordre et pré-  
judicant, voire sentant par effect les mauls qui en pouroient  
ensuivre, continuant tousjours cependant la sollicitation  
de ceste union générale de toutes les provinces, non point  
de nom, de tiltre, et en pappier, mais de courages, volon-  
tés, moiens et facultes, a trouvé estre nécessaire d'adviser  
les moiens, en attendant que ceste générale union se pour-  
roit résoudre et mettre en pratique, de joindre ce pen-  
sant le plus qu'il pourroit de villes et provinces, afin  
qu'icelles, servants de rempart ferme, servissent pour un  
temps pour s'opposer à la violence et furie de l'ennemy,  
pendant que les aultres se résouldroient en une finale  
volonté, et cependant aussy, pour prévoir à toutes extre-  
mités, les dictes provinces fussent desjà acoustumés, en

1584. cas que pis advint, de se défendre par leurs propres forces  
Mars. et moiens, et mesmes secourir leurs voisins et confédérés  
selon leurs petites puissances et facultés, espérants qu'  
Dieu béniroit leur résolution.

Suivant quoy depuis quelque temps le dit Prince a dressé  
l'estat de la gendarmerie tant à pied qu'à cheval, qui  
pourra estre entretenue aux despens des dictes provinces  
qui luy ont déferé la charge de la guerre, avec laquelle  
s'efforcera, Dieu aidant, non seulement de garder les  
dictes provinces, mais ausy de secourir les aultres; comme  
il a faict depuis peu de jours et faict encores à présent,  
ayant envoyé ce qu'il a peu de forces pour empescher les  
invasions de l'ennemi du costé du pais et duché de Guel-  
dres, et pour les chasser hors de dict pais, si faire se  
peult; n'a laissé par les mesmes moiens et forces de secour-  
rir par ci-devant le pais et comté de Flandre, en secourrant  
la ville d'Oestende, et contraignant les ennemis de lever  
le siège de devant la dite ville, et faire cognoistre à un  
chascun que les ennemis ne pensoient emporter les villes  
de Flandres par force, mais par espouvantement et prac-  
tiques; car, aussytost qu'ils sentirent gens délibérés de leur  
résister et le secours, ils trouvèrent par conseil de ne se  
ahurter<sup>1</sup> aux gens déterminés et résolus, mais de poursui-  
vre leurs desseings vers ceuls qui avoient aultres discours  
mal-fondés, lesquels ils ont facilement emportés, et se  
sont donnés grand honneur, que leur est acquis, non par  
leur force, mais par irrésolution de plusieurs qui se di-  
soient tenir nostre parti.

Depuis, pour favoriser la ville de Gand, qui s'estoit ré-  
solue contre l'Espagnol, et empescher que l'ennemy ne

<sup>1</sup> ahurter.

destournast la navigation d'Anvers , a faict saisir et forti- 1584.  
fier par les mesmes forces la place de Ter Neuse , et par Mars.  
les dicts moiens y entretenir la garnison , laquelle jusques  
à présent , oultre le bien et la commodité que les nostres en  
reçoivent , a destourné beaucoup d'entreprises de l'ennemy.

Estainsi délibéré le dit S<sup>r</sup> Prince de poursuivre , selon les  
occasions qui se présenteront ; estant bien adverti qu'une  
juste armée pour opposer à celle de l'ennemi et le chas-  
ser seroit bien nécessaire , mais n'ayant le moyen , sans  
aultre résolution meilleure des provinces et secours d'ail-  
leurs , de la dresser , se contente de ce qu'il peult , qui est  
petit , s'il ne plaist à Dieu de l'assister d'en hault , comme  
il L'en prie et l'espère. Le dit S<sup>r</sup> Prince faict ce qu'il peult  
pour persuader à ceuls qui n'ont une telle résolution , de la  
prendre ; afin que , par forces conjointes , on puisse rom-  
pre le cours et progrès de l'ennemi , et y travaillera jusques  
à la fin , voiant que ceuls qui ne veulent entendre à une  
telle résolution , se sont partie perdus , partie sont en che-  
min de se perdre par leur propre faulte , à quoy il taschera ,  
tant qu'il pourra , de remédier , et néanmoins , quelque  
chose qui puisse advenir , est délibéré , moiennant la grâce  
de Dieu , de ne point changer de résolution et advis.

Et combien que telles affaires sont si grandes et pesantes  
qu'il n'est possible au dit S<sup>r</sup> Prince de les pouvoir suppor-  
ter sans l'assistance singulière de Dieu , si est-ce qu'oultre  
si importantes affaires , il voit celles de Monsieur Trucces  
Électeur de Couloigne estre fort perplexes , et non pas en  
si bon estat qu'il seroit à désirer.

Car il est pareillement assailli de grands et puissants  
ennemis lesquels , à force ouverte et sans dissimulation ,  
luy font la guerre , et de sa part n'a , pour le present , Prince

1584. aucun qui le favorise et luy assiste ouvertement, ce quil  
Mars. luy vient à plus grand dommaige, d'autant qu'il s'estoit  
promis une plus grande assistance que non pas celle qu'il  
a trouvée; et d'autant que la communion de la religion,  
le voisinage des pays, et les mesmes adversaires qui nous  
pressent également, luy et nous, doibvent assez nous inci-  
ter à luy aider de nos moiens et luy de nous aider des siens,  
le dit S<sup>r</sup> Prince poursuit de traicter avecq luy telle alliance  
et confédération, qu'en attendant qu'il plaise à Dieu nous  
donner aultre secours nous puissions employer, les uns  
pour les aultres, ce qu'il a pleu à Dieu mettre en nostre  
puissance; et cependant a faict, non obstant les difficultés  
ésquelles nous nous retrouvons, qu'il aist esté aidé de  
bonne somme de deniers.

Mais le dict S<sup>r</sup> Prince cognoist assez que tous les dicts  
moiens, à parler humainement, ne sont suffisans pour  
arrester la moitié des forces du Roy d'Hespaigne, du pape  
et de tous ceuls qui combattent soubs leurs enseignes, ou  
qui contribuent ouvertement aux frais de ces guerres; et  
pourtant se mettra en debvoir d'acquérir le plus qu'il  
pourra, tant par son moien que du dit S<sup>r</sup> Électeur, tant  
en Allemaigne qu'ailleurs, et principalement de ceuls de  
la religion, pour plus facilement s'opposer ou pour le  
moins divertir les forces de l'ennemy et de l'ennemy com-  
mun de toute la Chrestienté.

Suivant quoy a prié le dit S<sup>r</sup> de Norreits de remonstrer  
à sa Ma<sup>te</sup> la puissance des ennemis de ces païs et du dict  
S<sup>r</sup> Électeur; la bonté accoustumée de sa Ma<sup>te</sup>, qu'elle a  
monstré plusieurs fois à ceuls qui ont esté pareillement  
pressés, et mesmes ce qu'il luy a pleu de faire à ceuls de  
ce païs, qui luy sont encores redevables de ce que l'ennemy



a esté long temps retardé de venir à son desseing ; repré- 1584.  
sentera à sa dite Ma<sup>te</sup> ses heureux et roiaux secours faicts à Mars.  
la France et à l'Escosse, estants pressées pour la mesme  
querelle, aiant sa Ma<sup>te</sup> entièrement délivrée l'un des dicts  
royaulmes de l'oppression des Romains, et a donné les  
moiens à l'autre, vivant en paix après tant de mauls,  
d'estancher le sang qui y couloit de toutes parts, et y faire  
subsister tant de gens craignants Dieu.

Que, ce faisant, sa Ma<sup>te</sup> a gagné un tel honneur et  
réputation envers tous les vivants, et envers la postérité  
aura une si agréable mémoire, a tellement gagné le coeur  
de tant d'hommes, qui ne voudroient moins employer leurs  
vies pour son service que s'ils estoient ses subjects natu-  
rels, et pourtant la suppliera très-humblement, de la part  
du dit S<sup>r</sup> Prince, comme la nécessité semble plus grande  
que jamais et que les ennemis viennent icy jeter toutes  
leurs forces et s'y employer entièrement, en espérance, es-  
tants venus à leur desseing de ce petit pais, que le reste du  
monde ne leur servira que de matière de trophée, aussy  
qu'il luy plaise ne permettre que devant ses yeux tant de  
gens de bien, ses tres-humbles serviteurs, périssent par  
la main de ceuls qui sont ennemis mortels de sa Ma<sup>te</sup>, de  
sa couronne, et de la vraie religion, de laquelle, par dessus  
touts les Princes de nostre temps, elle a esté comme seule  
nourrice et défenseur.

Le dit S<sup>r</sup> Prince prie le S<sup>r</sup> de Norreits ne proposer aul-  
cuns moiens particuliers, craignant, ou de requerir sa Ma<sup>te</sup>  
de trop peu, considerée sa puissance qu'il ne peust et ne  
doibt limiter, ou qu'il ne demande trop, considerées les  
excessives nécessités qui nous pressent, le remettant  
entièrement à la bonne volonté de sa Ma<sup>te</sup>, laquelle espère



1584. le dit S<sup>r</sup> Prince sera plus libérale à bien faire à ces païs ,  
Mars. qu'il ne sera hardi de sa part à demander.

Et combien que les moiens de ces païs, atténués de si longues guerres, sont fort petits et estroicts, toutesfois sa Ma<sup>te</sup>, cognoissant mieux que nous mesmes en quoy il luy plairoit faire cest honneur à ceuls de ce païs de s'employer pour luy faire très-humble service, et pour la grande cognoissance que Dieu luy a donnée de tous les Estats, grands et petits de la Chrestienté et mesmes de ses provinces voisines, sa Ma<sup>te</sup> sçait s'il nous reste encores quelques petits moiens pour luy servir, principalement à ces provinces de Hollande, Zélande et Utrecht, elle sera très-humblement suppliée de nous le faire entendre, et le dit S<sup>r</sup> de Norreits l'assurera que le dict S<sup>r</sup> Prince fera tout debvoir affin que sa Ma<sup>te</sup> reçoive tout contentement et qu'elle tienne, tant le dict S<sup>r</sup> Prince que Messieurs les Estats-Généraulx, et particulièrement ceuls de Hollande, Zélande et Utrecht, en sa faveur et leur continue ses bonnes grâces. Déclarera aussy le dict S<sup>r</sup> de Norreits à sa Ma<sup>te</sup> que Messieurs les Estats ont envoyé leurs ambassadeurs vers le Roy de France et son Altèze, mais que leurs mémoires et instructions sont en tout et par tout conformes à ce qu'il a pleu à sa Ma<sup>te</sup> faire entendre au dict S<sup>r</sup> Prince par son Secrétaire d'Estat Mons<sup>r</sup> de Walsingham.

Finalement, le dict S<sup>r</sup> de Norreits suppliera très-humblement sa Ma<sup>te</sup>, et fera semblable debvoir vers Messieurs du Conseil, de vouloir tousjours donner marques et témoignages de leur faveur vers les subjects, généralement de ces païs, et particulièrement à ceuls des dicts païs de Hollande et Zélande.

† LETTRE MCLV.

*Le Duc d'Anjou au Conseil de la ville de Gand. Il les 1534.  
exhorte a ne pas traiter avec les Espagnols (A. ROY.).* Mars.

« Les esperances d'Anjou sembloient renaitre ; l'assemblée des  
Etats-Generaux lui tendoit les bras. « In *Martin* sonden die Staten  
« Willem van Maude, Heer van Mansart, om beneffens d'andere  
« Ghesanten aen te dienen, datter ghene swaricheydt meer en was  
« om het Tractaet van Bordeaux t' onderhouden ; . . . biddende den  
« Hertogh om met syn kryghsvolk te haesten » : ». *Arde*, 45<sup>b</sup>. On  
lui offroit maintenant (voyez ci-dessus p. 322) des villes de sûreté :  
« die Staten-Generael verhoopten die leden van Vlaenderen soudent  
« te vrien syn Yperen en Oostende in syne handen te stellen tot  
« versekerioghe » : *l. l.* — Même il étoit question d'incorporer les Pays-  
Bas à la France : « om den Coninck te winnen, beloofden sy, soo den  
« Hertogh sonder echte lyfserven storte, alsdan den Coninck ende  
« syne erven aen ten nemen, met eeuwiche inlyvinghe van die Neder-  
« landen aen die Croon van Vranckryck » : *l. l.*

Très-chers, très-aymez et féaux. Nous ne pouvons  
bonnement imaginer par quelle raison et pensement vous  
avez esté induictz et persuadez à prester l'oreille aux faul-  
ses inventions et cauteleux appastz que nous avons entendu  
avoir esté mis en avant par voz ennemis, qui, ne pouvans  
parvenir à leurs desseings avecq les moyens de la force,  
ny aultres tyrannies et oultrages qu'ilz ont exercé sur  
vous, vos femmes et enfans, avecq aultant de cruaulté que  
c'est horreur de s'en souvenir, ont tellement enchanté et  
charmé voz espritz à l'induction et persuasion d'aucuns  
apostez<sup>1</sup> à telles trahisons par ung misérable guing, qu'il  
semble que, les yeulx bandez, despourvez de tout senti-  
ment, voussoyez prestz, comme par ung jugement divin, à  
estre précipitez en la fosse effroyable d'eternelle misere et

<sup>1</sup> ou apportez (induits).

1584. calamité; ce que nous avons entendu avecq aultant de Mars. regret et desplaisir, tant pour y estre notamment intéressé, que pour l'amitié plus que paternelle que nous vous portons, qu'il nous a semblé à [l'entresuyte] de tant de maux dont tout le pays est menaché, ne debvoir obmectre aucune chose par où vous en puissiez estre garantiz, et pour ceste occasion nous avons prié le docteur Junius, personnaige très-prudent et bien zèle au publicq, d'estre porteur de ces présentes, quy vous sçaura très-bien représenter (oultre ce que vous trouverez fondé sur ce meisme subject en ceste lettre) le précipice auquel vous allez tomber, sy Dieu, par sa grâce et bonté, prenant pitié de la désolation et misère publique et particulière que vous regarde, n'affermist voz jugemens, pour, à l'exemple des périls passez, quy doivent guider voz actions présentes, vous servir et rendre prévoyans en l'entremise, resolution et conduite de voz affaires; dont considérant par adventure la grandeur ou craignant l'évènement incertain d'icelles, vous allez précipiter dans<sup>1</sup> ung feu brûlant; vous désunissant par une légèreté trop grande des aultres provinces, avecq lesquelles estes liez par serment et fidélité, chose si déplaisante a Dieu, vengeur du serment rompu et mesprisé, que pour nulle commodité il n'est permis aux gens d'honneur de vertu de l'enfreindre, encores plus en se perdant comme vous faictes; sans aucune doute debvez vous estre esloignez de tel pensement, estans en oultre especialement obligez en nostre endroit d'un aultre<sup>1</sup> récent, remarquable et solennel, dont la conséquence de l'infraction ne pourroit apporter qu'ung triste évènement.

<sup>1</sup> le mot serment sous-entendu, ou peut-estre omis par le copiste

Vous devriez abhorrer et du tout estre affranchiz d'un 1584.  
si mauvais party; et, quant bien vous ne seriez retenuz Mar.  
par vostre propre conscience, quelle seureté attendez vous  
des Espaignolz, que vous avez chassés honteusement, meur-  
tris et tuez en tous les endroictz de vostre ville, spolié  
le Roy d'Espagne de son propre héritage; abbattu de vos  
portaux et lieux plus éminens, rompu et brisé ses armoiries,  
esleu, choisy et receu ung aultre Prince et Seigneur, estably  
nouvelles loix, ordonnances et conseil, osté l'exercice de la  
religion Catholique, dont il est très [pernicieux] observa-  
teur et protecteur, vendu publicquement les biens ecclésiasti-  
ques et ses domaines? brief, il ne luy est resté parmy vous  
marque aucune que d'un mespris et offense si grande  
que, pour s'en ressentir et venger, tous moyens luy sont  
honourables et sans reproche. Quel traicté et capitulation  
donc vous sera assurée, principalement pour l'exercice  
de vostre religion? Avez-vous perdu la memoire quel  
fut l'entretènement de la pacification de Gand, dont la  
cure du traicté juré par Don Jan en son nom est encoires  
chaulde, et pour quelz le père et le filz vous ont tenuz,  
et comment ilz vous ont traicté? Quelle seureté ont eu les  
grandz et le peuple quy se sont fiez en sa promesse, à son  
sceau et seing, sinon par ung eschafault aux ungs, où ilz ont  
honteusement perdu leurs testes, et les aultres miserable-  
ment meurtrez et saccagez? Avez vous les yeux si bende-  
z et l'entendement tellement estouffe pour ne cognoistre  
qu'il vous vocult avoir pied a pied, pour tout d'un coup  
désuniz, demeurans sans force ny appuy quelconques,  
estre entierement accablez par une prompte et inevitable  
ruine? et lors vous porterez en effect la paine attendue

1584. d'un légier et mauvais conseil, par une cruauté, ravaige  
Mars. et saccagement publicq non jamais ouy; car ilz se souvien-  
dront que, pour ne vous avoir exterminé entièrement,  
eulx-mesmes courent fortune. Et sont encoires au commen-  
chement, sy vous demeurez fermes, comme vous debvez, en  
l'union que vous avez promise, à quoy nous vous prions  
doncq et exhortons estre résoluz, sy vous aymez vostre  
patrie, honneur, et réputation et repos. Vous avez sy long-  
temps résisté aux forces Espagnoles et de voz seulx moyens  
soustenuz les effortz furieux d'un si grand prince; est-il  
raisonnable, maintenant que la France vous regarde de sy  
bon oeil, d'amollir vos coeurs et deffaillir de courage;  
vous entre aultres, quy avez osé maintenir voz loix et liber-  
tez avec les armes contre les plus grandz Princes, quant ilz  
les ont voulu abastardir et opprimer. Croyez que nous ne  
vous defauldrons en ce besoing et que l'occasion commode  
à vostre secours ne sera nullement retardée, ains avan-  
cée de tout nostre pouvoir; comme desjà nous y avons  
commencé, espérons de vous aller bientost délivrer, les  
armes à la main, de l'oppression que vous est maintenant  
faicte; ainsy que le vous confirmera et assurera le dit  
docteur Junius, et que les S<sup>rs</sup> de la Mouillerie et Asseliers  
le tesmoigneront par leur retour (1); cependant nous vous  
prions très instamment, comme estant vostre propre bien et  
salut, de vous maintenir courageusement, ainsy que vous  
avez tousjours fait, allencontre de voz ennemiz communs,  
avecq lesquels par nul expédient vous ne pouvez ny deb-  
vez prendre aucune confiance ny seureté, et nous n'espar-  
gnerons aucune chose dépendant de nostre pouvoir et

(1) retour. p. 302.

autorité, ny meismes nostre propre vie, que nous expo- 1584.  
serons à tout hazard pour vostre conservation et salut; à Mars.  
quoy nous prions au bon Dieu vous vouloir assister et  
inspirer par Sa grâce, et estre tousjours en voz conseilz,  
afin qu'avecq eulx puissiez résouldre et déterminer ce que  
sera juste et nécessaire pour vostre bien, et qu'Il vous  
ayt, très-chers et bien aymés, en Sa très-saincte et digne  
garde. A Chasteau Thierry, ce 29<sup>me</sup> jour de mars 1584.

FRANÇOIS.

A nos très-chers et bien aymez,  
premier Eschevin et Conseil de la  
ville de Gand.

LE PIN.

M. d'Espruneaux donnoit aussi de bonnes nouvelles. Quelques  
jours plus tard (12 avril *style veteri*) le Comte Guillaume Louis lui  
répond: «J'ay receu ces jours passez deux lettres de vous, par les-  
»quelles me mandes les particularitez et nouvelles du secours qui se  
»prépare en France, pour le soulagement de ces pœuvres pais; dont  
»je vous remercie bien affectueusement, espérant que cela donnera  
»occasion aux provinces de prandre tant plustost une bonne résolu-  
»tion et telle que nous pussions sortir une fois de ces perplexitez et  
»joindre les forces contre le commun ennemy» (\*ms. p. A. V. 8792).  
La reconciliation du Roi de France avec son frère estoit vue de fort  
mauvais oeil en Espagne. L'Ambassadeur Longlee escrit de Ma-  
drid, le 31 mars, à Henri III: «L'on n'a pas faict trop bonne inter-  
»prétation pour le bien des affayres du Roy Catholique en Flandres,  
»d'avoir veu que Monseigneur le Duc d'Anjou soit venu trouver  
»vostre Ma<sup>te</sup>, au temps que les États avoyent leurs députes aupres  
»de Son Altesse. Mais c'est la coustume de deçà de prandre soubçon  
»de toutes choses. Si leurs artifices peuvent ayder a la mauyaise vo-  
»lonte d'aulchuns des subjects de vostre Ma<sup>te</sup> a remectre la guerre  
»dans son royaume, leurs affaires et principalement celles de Flan-  
»dres s'en establiront beaucoup mieux; car le premier dessein qu'ils  
»ont, c'est de divertir les forces qui pourroient y passer sous le  
»nom de mon dict seigneur» (ms. p. 17. G.-H. 228). — Certes il faut

1584. avouer que , pour Philippe II , la conduite du Roi de France ne  
Mars, pouvoit être au dessus du soupçon.

---

\* LETTRE MCLVI.

*Le Landgrave Guillaume de Hesse au Comte Jean de  
Nassau. Conseils relatifs au Prince d'Orange.*

---

\* \* Il semble qu'on avoit fait entendre au Comte qu'il seroit possible d'opérer une reconciliation du Prince d'Orange avec le Roi d'Espagne. Quant aux sentiments du Prince à cet égard, voyez entr'autres p. 362, 1. f.

---

Unseren gunstigen grues zuvohr, wohlgeborner lieber Vetter. Wir haben Euer schreiben, de *data* Dillenbergk den 18<sup>ten</sup> *hujus*, samptt den beylagen verwahrlich empfangen, verlesen, und sagen Euch vor solche vertreuliche communication gunstigen danck.

Das wir Euch nun so langsam darauff andwortten, ist nitt allein durch vielfältige gescheffte damit wir itzo beladen, sondern vornemblich der hohen wichtigen fragen halben, veruhrsacht, die wir bekennen müssen das sie über unsern *captum* ist, undt je lenger wir ihro nachdencken, je schwerlicher undt unresolvirlicher sie uns vorfelt, gleich wie jenem *philosopho*, der definiren soltt *quid esset Deus*, der zeit über zeit badt, undt je lenger ehr sich bedacht, je weniger ehr schliessen kontt.

Wir können wohl dencken von wem Euch diese ding an des Bisschoffs vom Triers hoff seindt annpracht. Nun halten wir denn mann seiner persohn halben uffrichtig, und das er des Hern Printzen, als seines altten hern, sach treulich und guth meyne, daran will aber gelegen sein das man wisse ob er die vorschlege von der Kön. W. zu



Hispanien selbst, oder etwa von andern hohen persohnen, habe; dan ihr wisset wohl wie es den beyden Churfürsten, Herzogk Moritzen undt Markgraff Jochim seliger gedechtnus, mit unserm Hern Vatter ergieng (1); die sagten auch viell zue uff der Hern wortt, die von der Key. Ma<sup>t</sup> wegen mit ihnen handleten, aber die Key. Ma<sup>t</sup> woltt ihnen darnach nicht alle ding durchaus gestehen, darueber unser Herr Vatter in funffjährige gefengnus kommen. 1584. Mars.

Darumb und wen die bewuste persohn von irer Kön. W. selbst ein vorwissen hette, und irer Kön. W. ernst und gemuth wehre sich uff solche mittel endlich behandlen zu lassen, auch dasselbige nottürflich zu assecuriren, so wehre solches vor ein sondere gnade und schickung des Almechtigen zu achten; wir wusten auch in betrachtung der grossen untrew, die Euerm hern Bruder teglich widerfehret, solches nicht zu widderrathen.

Als wir den Passauischen vertrag eingehen soltten, geschahen uns viell warnungen ausz Italien, Franckreich, Teutschlandt, auch von unseren eygenen leutten, als wurde uns nicht glauben gehalten werden, aber der teure Fürst, Herzogk Moritz, sagtt: man muste sich solche ding [nitt aller laszen irren], sondern es wolle auch getrauet und geglaubett sein, sonst könnte nichts bestehen; also gingen wir den vertrag ein, und wiewohll anfenglich uns allerley *contrarietates* begegneten, so gab doch Gott glück das solcher vertrag volnzogen und unser vatterlandt, durch mittel solches vertrags undt darausz uffgerichtten religionfriedens, in die 32 jahr in ruhen gesessen. Wer weis was

---

(1) *ergien* T. V. p. 65.



1584. der liebe Gott hier auch wirdett vor gnadt geben, doch Mars. wollen die ding *fideliter et cautissime* gehandelt sein, damit man nicht zwischen zweyen stuelen niddersitze; dann solten die ding vor den von Alanson oder auch die Hollender undt Unirte Profintzen kommen, wurden sie gross misztrauens, ja noch wohll grosser übel anrichten, welches Gott gnediglichen wenden, undt König *Philippo* in an geben wolle das seine Kön. W. die warheit göttliches worttes ampectiren und diese seine angeborne lande widder *in pristinum florem* pringen möchte.

Welchs wir Euch hinwieder günstiglichen nicht wolten verhalten, und seindt Euch, mitt gunstigen gueten willen, jederzeit wohl geneigt. *Datum* in unser vestung Cassel, am 31<sup>ten</sup> Martij A<sup>o</sup> 84.

WILHELM L. Z. HESSEN.

Dem wolgebornen unserm lieben  
Vettern Johansen, Graven zu Nassaw,  
Catzenelbogen, Vianden und Dietz,  
Hern zu Beilstein.

Quelques jours plus tard, le Landgrave écrit au Comte et lui ren-  
voye un portrait du Prince d'Orange (*effigiem Euerz Bruders*),  
que le Comte lui avoit fait parvenir, trois ans auparavant, «da-  
»selbig in unsern langen sahll zu Cassell abmahlen zu lassen» («*ms.*).

# • LETTRE MCLVII.

*Le Prince d'Orange au Comte Jean de Nassau. Arrestation  
d'Hembyse.*

\* \* Le fameux Hembyse avoit perdu toute sa popularité. En vain  
essaaya-t-il de se justifier: «hy bekende dat de ponten, »bepen enz.  
»geschikt waren geweest tot eenen aenslag op Dendermonde; maer  
»dat zyn inzicht in dit alles noyt geweest en hadde die stad te leveren

saen den vyandt, maer dezelve te brengen onder de geboorzaem- 1584.  
sheydt van die van Ghendt . . . ; maer dat alles was te vergeefs, in Avril.  
vzulker voegen dat hy den 23 Maert afgesteld wierdt van het Voor-  
schependom . . . en gevangen geleyt naersyn huys. . . Met hem  
wierdt ook gevangen den Engelschen Kapitein Roelandt Jorck ; . .  
en in de plaetse van Hembyze tot Voorschepen gestelt Jor. Charles  
Untenhove: » *Ghendtsche Gesch.* II. 373, sv.

Utenbove étoit partisan du Prince et de sa politique (T. II. 295).

Wolgeborner freundlicher lieber Bruder . . . . Wir  
hatten E. L. lestmal geschrieben (1) welchermaszen Johan  
von Hembise, *Dathenus* und andere, mit irem unbedach-  
ten anschlägen, die sachen zu Gendt dahin gebracht das die  
Gemeine albereidt verwilliget sich mit dem feindt in friedsz-  
handlung einzulassenn und daselbige durch ermelte un-  
derhändler albereidt in 's werck gestellt wahr; seidthero  
hat der feindt ermelte underhändler und ire mitgenoszen  
so weidt gebracht das sie verwilliget ime die Stadt Tenre-  
monde, darinne sich der Her von Rihoven als Stadthalter  
verhelt, mit heimlichen verrath zu uberlieffern, dazu  
sie ime albereidt brucken, nachen und sunst alle andere  
hülff und beystandt verwilliget, darausz nicht anders dan  
eine jämliche blutsturtzung unnd merckliche abbruch  
der Christlichen Kirchen in Vlandern hette erfolgen mues-  
zen, da Godt daselbige, ausz sonderer barmhertzigkheidt,  
nicht verhindert hette; dan, da man eben im werck wahr  
die sachen zur execution zu bringen, seindt sie unverse-  
hens durch etliche trewe Burger entdeckt; ermelter vonn  
Hembise, Champaigni, Jorck und viel andere gefangen  
worden. Also das zu verhoffen es werde der Almechtige  
hinofurter Seine gnade verleihen das al solche und derglei-

---

1) geschrieben. p. 348

1584. chen des feindts und seiner gñner gefherliche und grew-  
Avril. liche practycken verhindert und zu nicht gethan mögen  
werdenn.

Der Printz von Chimay (1) und die von Brügge bleiben  
noch in irem angefangenen irthumb; wir verhoffen aber es  
werde der Almechtige inen ire gedanckenn brechen, und  
nicht zulassen das Seine Gemeine denjenigen under die fuesz  
khomme die nichts anders dan ire eigene ehr und nutzen  
suchen . . . . *Datum Delff, ahm 4<sup>ten</sup> Aprilis 1584.*

E. L. dienstwilliger Bruder,  
WILHELM PRINTZ ZU URANIEN.

Dem Wolgeb. unsrem freundtl. lieben  
Brudern Johann Graven zu Nassaw.

---

† LETTRE MCLVIII.

*Le Comte Jean de Nassau au Landgrave Louis de Hesse.  
Les Chrétiens Évangéliques doivent agir de concert.*

Gnediger Herr. . . . Ausz den Niederlande und von  
dem Cölnischen kriegswesen ist mir diese verschiene tag-  
hen so vil und mancherlei ungleiche zeitung und bericht,...  
dasz ich derenthalben. E. G. dieselben desto weniger com-  
municiren dörffen, zu dem, da mich Gott der Herr mit  
einem hausz-creutz, wegen meiner jungen töchter tödtli-  
chen abgang einer und meiner Gemahlin daruff ervolgter  
schwachheit, heimbgesucht und derwegen soviel mehr

---

(1) *Chimay*. «Nadat tot Ghent den 5 Meerte gheresolveert was by  
»Acte, dat men soude van vrede met Parma handelen, so heeft Chi-  
»may te weghe gebrocht dat die van Brugghe ende 't Vrye den 11  
»Meerte dat ooc by Acte hebben geconfirmeert» (*Van Meteren*, 211<sup>e</sup>).

1 E. — Bruder. *Autographe*.

daran verhindert. Der trowung<sup>1</sup> und warnung von diesem 1584.  
hausz alhir<sup>(1)</sup>, kommen mir von unterschiedlich orthien fast Avril.  
teglichs zu: ob nun wohl, Gott lob, meine miszgunstige  
gegen mich kein fug oder recht, noch auch mehr ursach  
dan zu andern Evangelischen hohes- und niedrigs-standts-  
persohnen haben, ich auch vor mein geringe persohn in  
der Cölnischen und andern sachen die freystellung belan-  
gendt nichts gerathen oder gehandelt, so ich nicht für  
Gott und allen Christ- und ehrliebenden leuthen mit ge-  
wissen und ehren zu veranthworten gedencke, oder wan  
es noch zu thun, nochmals zu rathen und zu handeln,  
unangesehen allerley besorgter gefahr und was ich darüber  
ausstehen und leiden müste, mich pflichtig und schuldig  
erkenne, so musz ich doch des Allerhöchsten willen, was  
derselbig gegentheil verhenget und durchaus versehen ha-  
ben mag, mit gedult erwarten.

Inmittelst erkenne ich mich auch schuldig darneben  
die mittel, so Er gibt und zulessig seindt, soviel ich ver-  
mag, zu gebrauchen.

Weil aber, wie man zu sagen pflegt, viel hende leichte  
arbeit machen, auch dieses ein allgemein sach und werckh  
ist, dabey gewisslich niemandts von den Evangelischen,  
es geb gleich das gegentheil so gutte wortt und vertrös-  
tung als er immer wolle, in die lengde gesichert sein  
wirdt; so were wohl zu wünschen und vermög E. G.  
schreiben ein hohe notturft, dasz die benachtharten uf  
disz kriegswesen und anbrennendes fewer (welchs doch,  
Gott lob, so grosz nicht ist wie es gemacht wirdt und

---

(1) alhir: voyez la Lettre 1139

<sup>1</sup> bedrängung, bedrohung

1584. mit denen mitteln, so Gott der Herr reichlich verlehet, Avril. menschlicher vernunft nach zu urtheilen, wohl zu lesen (sich were) gute achtung geben und demselben, ehr einer nach dem anderen hinweg geräumt und man je lenger je mehr geschwecht wirdt, und des gegentheils gewaldt ferner einreise und überhandt gewinne, gesteuert und geweheret, und wie solches ihm füglichsten in 's werck zu stellen, in zeitten mit einander vertrewlichen communicirt werden möge. Ungezweivelter zuversicht, da nur etlich wenige benachbarten sich dieses handels underfahren wolten, esz würde, vermittelt Göttlicher gnaden (unangesehen alles geschehenen verlauffs), noch zimblicher massen zu rathen sein und sich allerhandt mittel und gelegenheiten finden, daruff von vielen jetzt wenig gedacht wirdt: dan, dem gemeinen sprichwort nahe; oftmahls viel verdirbt, dieweil man 's nicht wirbt.

Nachdem dan E. G. ich von der Wetterawischen Graven erbiethen zu etlich mahlen andeutung gethan und zu verstehen geben, auch leichtlich von mir anders aufgenommen und ausgelegt werden möchte, da ich dise ding mehr dan andern treiben solte, so acht ich unnötig sein E. G. damit ferners zu bemühen, sondern will dieselbe hiemit in Gottes gnaden, reichen schütz und schirmb, zu glückseliger regierung, allen wolstandt und mich zu gnaden, dinstlich bevehlen. *Datum Dillenburg, den 7<sup>ten</sup> Aprilis A° 1584.*

JOHAN GRAFF ZU NASSAU CATZENELNBOGEN.

An Landgraff Ludwig.

• LETTRE MCLIX.

*Le Landgrave Louis de Hesse au Comte Jean de Nassau. 1584.*

*Réponse à la Lettre 1158.*

Avril.

Les protestations du Landgrave, se retranchant dans les Constitutions de l'Empire, à une époque où elles sembloient offrir aux Protestants une faible garantie, n'étoient pas de nature à rassurer le Comte sur les menées de ses nombreux et hardis antagonistes.

Von Gottes gnaden, Ludwig Landgraff zu Hessen, Grave zu Catzenelnbogen.

... Unsern günstigen grusz zuvor, Wolgeborner lieber Vetter Besonder und Gevatter. Wir haben Ewer schreiben underm dato Dillenberg den 6 *hujus*, empfangen, verlesen und zweiffeln nicht Ihr werdet seithero berichtet sein welchergestalt das Beyerisch (1) kriegsvolck eintheilsz sich in Westphalen begeben und nicht allein die stette Werle' und Arnsburg', neben andern zu der Graveschafft Arnsburg gehörigen flecken, albereit einbekommen, sondern auch die stett Beilen, und andere, mit vertröstung aller gnadt, uffgefordert, und dieweill der örtter kein widerstandt ist, so lassen wir uns bedüncken es werde sich immer eine nach der andern ergeben, und also die Beyerischen disfalsz nicht grosse mühe haben, auch ihnen einicher grossen kriegszmacht oder inlagerung, welche Westphalen bey itziger gelegenheyt, da zuvor alles [auszgeöst und uffgretzt] ist, nich ertragen kan, gahr nicht von der noth sein; darumb wir umb soviel weniger vermueten das sie unsern freundlichen lieben Brudern, uns oder andern benachparten, die mit diesen handeln nichts zu thun haben, beschwerung zuzufügen sich understehen und

(1) *Beyerisch*. Le nouvel Archevêque étoit fils du Duc de Baviere

1 *Fille appartenant à l'Archevêché de Cologne.*

1584. mehr widersacher uff den halsz laden werden dan sie Avril. albereitt haben; nichts desto weniger aber erachten wir nutz und gutt sein das, gleich wie unsere freundliche liebe Bruder und wir, also auch Ihr und andere benachparthe, ein jeder an seinem ortt, gutt uffsehens habe und der sachen wahrnehme; dan, solten von dem kriegszvolek, über zuversicht, *excursiones* an den greinzen nach unsern Landen beschehen und den unsern beschwerung zugefügt werden, so seindt wir neben unsern Brüdern gemeint daselb nach aller möglichkeit abzuwenden und die unsern der gepur vor unbilllicher vergwaltigung zu schützen.

Was aber *in specie* Ewer frag belangt, was nemblichen Ihr und andere Wedderawische Graven Ewere vettern und freunde sich uff den unverhofften nothfall zu uns nachparlicher hülff halben zu getrösten, da werdet Ihr Euch der Reichsz Constitutionen und Executions-ordnungen bedechtiglichen zu erinnern wissen, welche clare ziell und masz geben, wie es uff den fall, da ein oder der ander Standt sich überzugs und vergewaltigung zu befahren, mit erförderung und leistung der verordneten kreysz-hülffen zu halten sein soll.

Weil wir's dan darfur achten dasz nicht balt eines oder des andern Stendes gelegenheitt sein werde sich *privatum* und vor sich selbst in diesz verteuffte werck zu stecken, so wissen wir anders nicht zu rathen dan das man *in terminis* obermelter Reichsz ordnung bleib und die sachen bey dem Kreysz-obristen zu einer sonderlichen zusammenordnung der furnembsten und nächstgesessenen Kreyszstende richte, und daselbst rathslag und schliesse wechermassen und wie starck die hülff von einem oder mehr benachbartten Kreyszen uff den nothfall zu leisten, auch



inmittelst etwa uff einstreiffende rott, die uff gemeinen 1584.  
desz Kreysz uncosten an den greintzen zu halten verdacht Avril.  
sey, und ob es wohl mit der Kreyszhülff bevorab, wan ein  
jeder statt und also auch die weitt entsessene, die hülff  
mit volck thun sollen, langsam nacher gehett, so ist 's  
doch an dem vornemblichen gelegen, dasz diese defen-  
sion zu ein gemeinen Reichsz- oder Kreiszwerck geachtet  
und also die nechstgesessene, so den rücken in nothfall  
am meisten darzu thun müssen, den regresz zu den  
andern Stenden wieder haben können. Was dan in solchen  
berathschlagung vor gutt erachtet, indem es gleichwohl  
an unserm und unserer freundlichen lieben Bruder gutem  
befürdern nicht manglen soll, beschlossen wirdt, darbey  
wollen wir auch das unser guttwillig und ungeseymbt  
leisten, und uns dermassen erzeigen dasz bey uns einicher  
mangell nicht gespuertt werden soll; sonsten aber sich  
noch zur zeitt mit auszländischer hülff zu beladen und  
frembde gest sich selbst und andern benachparten, zu  
beschwerung und verdrusz in's Land zu fuhren, deren man  
hirnegst so liederlich nicht wieder queitt werden könne,  
darzu wissen wir nicht zu rathen, trugen die vorsorge  
es möchtt darmit einen beschwerlichen ausgang gewin-  
nen. . . . Marpurg, 12 Aprilis.

LUDWIG L. ZU HESSEN.

---

### LETTRE MCLX.

*Bollius, ministre à Gand à Libertus Fraxinus\*, ministre à  
Anvers. Sur la négociation avec le Prince de Parme.*

\* Il paroît hors de doute que Bollius est l'auteur de cette Let-  
tre; non seulement à cause des initiales, mais surtout parcequ'il

\* Nom latinisé pour van den Esch.



1584. écrit avoir reçu les articles dressés par *Dathénus* ; et que dans la  
Avril. Lettre suivante il est dit que *Bollius* a pris part à la négociation , « tot  
» het oversien van de beworpen articulen. » Ce Ministre, de 1577 à  
1578 Professeur à Leide, mais venu à Gand, à la prière des Réfor-  
més de cette ville, qui le nommoient *hunnen lieven landsman*, étoit  
« een der welmeenenden die het met den Prins van Oranje hielden ,  
» waarom hy zig grootlyks stelde tegen de verkiezinge van Hembyze tot  
» Voorschepen : » *Te Water, Hist. der Herv. Kerke te Gent*, p. 58. —  
*Libertus Fraxinus* devint Ministre du St. Évangile à la Haye.

*Van Reid* écrit : « Dathenus hadde Hembyse in allen dinghen neer-  
» stigh byghestaen, wesende nochtans onseecker oft hy syn uysterste  
» secreet gheweten hebbe. Altoos heeft hy sich mede in 't parlemen-  
» teren met den vyandt ghebruycken laten : » p. 47<sup>b</sup>. Et selon l'auteur  
des *Ghendtsche Gesch.*, « waren de andere Ministers zeer verstoort  
» op Dathenus, die opentlyk roemde den Peis aan de Stadt te sullen  
» geven : » II. 359. — Cette Lettre et la suivante prouvent, au con-  
traire, que ses collègues n'avoient rien à lui reprocher ; que, malgré  
ses rapports avec Hembyze, il ne leur étoit nullement suspect, et  
que sa manière d'agir, quant aux propositions de paix, leur sembloit  
conforme à son devoir. Il affirme lui-même « dat den *particulieren*  
» vrede hem altyt een grouwel geweest sy, maar dat hy een *generalen*  
» vrede, met bewarynge der Privilegien en der Religie, den armen  
» vaderlande wel gewenschet heeft » (*Verantwoording van Dathenus*  
*by 's Gravezande Gedachtenis der Eerste Synode der Ned. Kerken*,  
p. 164). Hembyze lui contoît journellement « dat de Conynck de  
» Religie toelaten soude » (« versekerde hem datselve dagelycks, voor  
» gewis, als wel wetende, zoo hy immers zeyde : » l. l. 167). — En  
outre il déclare « dat D. J. Kimdonsius en hy, ter ordonnancie des  
» gantsen magistraets, en op 't vlytich versoucken des *Kerkenraedts*,  
» in de versamelynge der twaelf mannen geweest syn, soo lange als  
» men nog in hope gestanden is van een *generale* pacificatie, maer die  
» hope ganselick cesserende heeft hy hem geabsenteert en heeft noyt,  
» noch in de eerste, noch in de leste handelynge, eenige artyckelen  
» gestelt, maer heeft tegens den *particulieren* vrede, in namen des  
» *Kerkenraedts*, menichmael geprotesteert » (l. l. 164). Il n'y a pas  
lieu de révoquer ces assertions en doute. Les Articles « die Dathenus

«en Kimmedoncius mit anderen hadden helpen bewerpen» (p. 394) 1584.  
auront donc été le projet d'une paix generale, ou bien la coopération Avril.  
des ministres se sera bornée à leur participation aux débats. Le Con-  
sistoire les justifie expressément: «sy hebben dat mit ander vroomen  
«en dapper mannen ghemeine, ende is niet geschiet, als of wy desen  
«particulieren peis approbeerden» (p. 397).

Si, malgré la chute de Hembyze et les conseils des ministres, on  
continua de traiter séparément avec l'ennemi, ce fut «door slappi-  
scheyt van eenige en doechheyt der Spaensgerinde:» v. *M.t.* 212<sup>b</sup>.

---

Desen 6 Aprilis 1584.

Weerde beminde medebroeder! My verlanckt te we-  
ten hoe 't met U. L. algaen magh, en in wat staet U. L.  
affaires syn. Men is hier besigh mit articulen te bewerpen  
waerop dat men soude moghen commen in eenighe pre-  
paratie van paise mit den Prince van Parme en d'afghe-  
wekene provinciën, en also te gheraken tot eynde van der  
oorloghe; insonderheijt regard nemende op de benaude  
stadt van Yperen, die alsnoch gheen secours scynt te con-  
nen verwachten dan door sulcken middel. Daer syn veele  
saecken die ons in desen handel misbaghen, ons oorsaecke  
ghevende van te vreesen een swaerder oorloghe en verlies  
van de religie, dewelcke te voorcommen wy ons debvoir  
ghedaen hebben en noch verhoppen te doene, soveel moghe-  
lick is, volghende onse beroupynghe. Onse Magistraten,  
insonderheyt de Burghmeester Utenhove, yerserkert ons  
dat hy nemmermeer toelaeten en sal dat door syn regie-  
ringhe de religie de minste schaede soude lyden, en liever  
sulx besterven als sodanighe blasme over hem laeten  
commen. *Vir est candidus et optimae conscientiae ac summi*  
*judicii.* Wy syn gheluckigh dat wy hem hebben, in de  
plaetse van den afghesetten Jan van Embyse, die cleene gra-

1584. tie hadde van regieren. Hy sit noch met Jorck en Sitton (1)

Avril. ghevanghen; wat daervan commen sal, sal den tyt leeren. Sommighe beduchten dat hy uitcommen sal, ende ander hebben een ander ghevoelen, hoorende die spreken die tot beleyders van der justitie ghestelt syn. *Res nostrae sunt afflictissimae*; insonderheyt werden wy ghedoot door onse diffidentien tegen malcanderen; daer en is noch liefde noch accoord, ja onder die die aldernaest mit malcanderen verbonden syn; teekenen van een toecommende ruïne en ewighe scantvlecke van den Evangelie! Ick en twyfele niet of mynen naem en heeft daer te lyden, ghelyck ick ghenouchsaem verstaen hebbe uit seeker brieven, maer sulx t' onrechte, ghelyck dat blycken sal, daer reden ende gheen passien ofte calumien plaetse hebben. Verre van daer dat ick soude goet vynden ende helpen voorderen al hetgeene dat ick sie dat in desen handel ommeget, ghelyck ick my by dien noyt en hebbe willen vynden; dan gheleden 3 oft 4 daghen bin ick mit diveersche Raetsheeren beroupen gheweest, als: Taymont, Bellechier, procureur-generael, om d'articulen t' oversiene, ghelyck D. Dathenus en Kimmedoncius mit anderen die hadden helpen bewerpen, tot voorderinghe van de religie. Wy, anmerkende dat de regierders des lants sulck een resolutie ghenomen hebben, die voeghelick niet en can belet worden door ons, als die maer woorden en redenen hebben, wat misdaet mag[sch] doch vallen, als kerkendienaers pooghen Godes kerke, door die resolutie die men alsnoch niet en can veranderen, ten besten te beschermen? ten sy datme verstaen wilde datmen partye van der religie den toom

(1) *Sitton*; «de Lieutenant Wouter Sethon, Schotsman» (*1718 Meteren*, 212<sup>b</sup>) arrêté à Dendermonde, par ordre de Ryhove.

allesins laeten wilde, ende dat vroomte hem daermede niet 1584.  
en moyden', waerom dattet evenwel niet achterblyven Avril.  
soude. Dan wat my ende *Dathenus* angaet, hebben voorghe-  
nomen die te [ghelueven], die aldermeest ghescaudaliseert  
syn door de teghenwoordigheyt dergheenen die de welvaert  
van de ghemeente van herten soucken. Ick bidde will  
mynen naem voorenstaen, volghende de broederlicke lief-  
de, en will my adverteeren van u. l. gheleghentheyt. Will  
myn moeder, suster, François Faghel, en andere myne  
vrynden anspreken ende hen groeten, ende seggen dat wy  
wel te passe syn. *Salutabis collegas, nominatim D. Isbran-*  
*dum, cui volo has [litteras communices]*. Met haesten als  
boven.

U. L. dienstw. [J.] B. wat ick vermagh.

*Date*, den 18 *Aprilis* 1584.

Na date van desen syn ons groote veranderinghen over-  
commen, in sulcker voeghen dat wy in groote vreese van  
bloedstortinghe ghestaen hebben. Eenige quaetwillighe in  
authoriteyt wesende, hadden een beliet<sup>1)</sup> [gheliet<sup>4)</sup>] van  
omtrent 50 van de gheresolveerste voor de religie, om die  
te doen uitsegghen of te confineeren binnen huis, 't welck  
die persoonen veroorsaecht heeft requeste te presentereen  
an Scheepenen ende recht te begeeren over sulcke quaet-  
willighe; 't welck niet terstont gheacordeert weesende,

(1) *belit. t.* Ce projet des zelateurs de la paix arrête le 8 ou 9 avril,  
ayant echoué par la contenance hardie de leurs antagonistes, Ryhove  
ne flatta, mais vainement, de pouvoir surprendre la ville. Cet echec  
determina l'arrestation d'une quarantaine d'entre les notables habi-  
tants.

<sup>1)</sup> moeden.

<sup>2)</sup> datae.

<sup>3)</sup> beleid (overleg).

<sup>4)</sup> gehad *Peut-être faut-il lire ghevet.*

1584. heeft Capitain Bonte, ouderlinck van de Fransche kerke, Avril. eenen poingnaert ghenomen ende op 't stadthuys eenen Lucas Demaent' een steke ghegheven in de presentie van den voorschepen. Daerna is myn Heere van Ryhove son- dagh laestleden voor de poorte gheweest, in meeninghe van inghelaeten te werden, maer heeft moeten keeren. Nu wer- den alle die ghevangen, die men acht in beide stucken schuldigh te syne. U broeder absenteert [hem] vor vreesse van den banliu'. Ick en weet niet of hy hem [eenwez'] mede ghemoyt heeft.

Den eersaemen ende voorsienighen  
*Liberto Fruxino* dienaer des Woorts,  
binnen Antwerpen.

---

### LETTRE MCLXI.

*Le Consistoire de Gand à celui d'Anvers. Même sujet.*

\* \* La reddition d'Ypre, dont le Consistoire semble encore dou- ter, n'étoit que trop véritable. Elle avoit eu lieu enfin le 10 avril. «de goede borgers hebben van haer vrome stantasticheydt moeten »wycken, nadat sy gedaen hadden al dat een trouwe borgerys toe- »stont:» v. *Meteren*, 211.

Ghenaede ende vrede van God den Vader door *Jesum Christum*, Amen!

Eerwaardighe beminde medebroeders! Dat wy tot onder- houdynghe van de onderlynghe correspondentie so seldom schryven, en gheschiet niet uit gebreke van boden, noch faulte van goeden wille; maer veel meer door de groote confusiën van de saeken alhier, die ons meenighe goede

<sup>1</sup> Deynaert (*d'après les Ghendtsche Gesch.* II. 380) lieutenant van den kolonel Bourle.

<sup>2</sup> baljuw.

<sup>3</sup> lewez (ergens).

ghelegentheyt doen versuymen. Het beleet van den pais 1584.  
mishaecht ons boven maeten, ons anders niet dreighende *Avril.*  
als eenen onderganck van der Religie ende vryheyden, ten  
sy dat God, na Syne goedigheyt, darin andersins voorsie, die  
uit duisternisse het licht scheppen can, ende in den hoog-  
sten noot Syne cracht toont. Hoe wy ons allesins in desen  
handel gedreghen hebben, sullen U L. connen verstaen  
uit dese inghesloten copiën, ghelyck wy oock verhoopen  
daerin te perseverereen, so veele moghelick is. Dat eenighe  
van onse vergaderinghe, als D. *Dathenus* en D. *Kimmo-*  
*doncius*, en ten laetsten, tot het oversien van de beworpen  
articulen, *Jo. Bollius*, by het verhandelen van den pais  
gheweest syn, dat hebben symit ander vroomen ende dapper  
mannen ghemeene, als daer syn de Raetsheeren Belle-  
chier, Taymont, Burghgrave, de Procureur-Generael,  
ende en is niet gheschiet, als of wy desen particulieren pais  
approbeerden, ghelyck wy dat noch niet en doen, maer  
veel meer om de resolutie (die by de leden van Vlaenderen  
ende drie leden deser stede ghenomen was, en by ons niet  
en conde voeghelick verhyndert worden) te helpen beley-  
den tot meeste profyte van der Kercke *Jesu Christi*, sonder  
de presentie van welcken onsen medebroederen meer  
quaets te beduchten stont; want wat soude men van  
persoonen die in de religie ongheresolveert syn, verwach-  
ten tot vaste bewaeringhe van deselve? Daerom, lieve  
broeders, sullen U L. onsen naeme en fame voorenstaen,  
gheghen die die andersins van onse actien oordeelen.

Wy hebben over omtrent 4 weken an U L. ghesonden  
de brieven tot beroupynghe van den generaelen *Synodo*.  
Wy twyselen of die ter hant commen syn, waervan wy mit  
den eersten bescheet verwachten, om daerin andersins te

1584. voorsiene. Onse stadt is vol beroerte. Veele van de principaelste van der Religie werden hier ghevanghen, en dat wel uit oorsaeke, soo wy presumeeren, dat se gesuspecteert werden als intelligentie ghehadt te hebben mit myn Heere van Ryhove, die hem [nu] sondagh laestleden presenteerde voor de Keyserspoorte, in meeninghe van inghelaeten te werden, ofte oock dat se ghehouden werden partie van dese dangereuse handelinghe. God gheve ons dat ons saligh is, waerom wy Hem sullen bidden ende mit lanckmoedigheyt verwachten sulx als 't Hem beliest ons op te legghen. Wy recommandeeren ons in U. L. vierighe ghebeden. Waer 't by aldien de Generaliteyt eenigh faict dede in 't lant van Waes, off op het fort van Wetteren<sup>1</sup>, ofte yet anders, dat soude alhier grooten moet gheven en desen handel seere verbeteren, ende den vyanden van der Generaliteyt soude groote occasien van veel quaets te doene benomen werden. Aengaende de stadt Yperen, van Doornick comt de tydinghe dat se gheappointeert is, maer die van Brugghe syn daervan ignorant, 't welck ons doet twyfelē.

Hiermede, weerde beminde broederen, weest den Heere en het Woort synder ghenaden bevolen. Mit haesten desen 18<sup>a</sup> Aprilis 1584. In Ghent.

U. L. dienstwillighe medebroeders,  
de regeerders der Kerken Christi  
binnen Ghent.

Den godvreesenden welghelcerden  
ende voorsienighen Regeerders der Ker-  
ken Christi binnen Antwerpen.

<sup>1</sup> Bourg considerable entre Gand et Dendermonde.

<sup>2</sup> De la même main. Betaelt den bode 10 stivers.



LETTRE MCLXII.

*Th. de Banos au Comte Jean de Nassau. Bonnes dispositions du Roi de Navarre.* 1584.  
Mai.

---

\*. \* Son Excellence (p. 325) le malheureux Électeur de Cologne, abandonné de la plupart des siens, étoit encore au monde, mais depuis le 20 avril en parfaite sûreté à Delft, «alwaer de Prince van Orangien hem te gemoet gegaen synde, hy van denselven met groter vriendschap en eere ontfangen is:» *Bor*, II. 424<sup>b</sup>. — *L'un Roid* résume sa déplorable histoire en peu de mots: «Altoos werd Truxes met gelycker haestigheyt geschupt, als hy sich verklaert hadde;» p. 38<sup>a</sup>.

---

Monseigneur. J'estime que vous aurez veu la responce (1) que le Roy de Navarre a faict aux articles que j'ay proposés à sa Majesté, de la part de Monseigneur l'Électeur de Coulogne. Dieu a bény mon voiage et jaçoit qu'il m'aye visité de maladie jusques à la mort et qu'encores mon indisposition soit grande, si est-ce que ny les douleurs ou dangers de ma personne ne m'ont point si contristé, que l'estat des affaires de son Excellence, de laquelle je n'entens non plus de nouvelles que si elle n'estoit plus au monde.

Le Roy de Navarre et autres grands Seigneurs ont bonne affection de secourir son Excellence, à laquelle j'écris quelques particularités de conséquence, et il vous plaira lire mes lettres et, après les avoir cachetés, les faire tenir seurement et au plus tost à son Excellence. Il faut se fier en Dieu et faire son debvoir en adversité, en laquelle le Chrestien ne doit perdre courage, non plus que le bon soldat au jour de la bataille. Il y a encores de bons moyens pour

---

(1) *responce*. p. 325.

<sup>a</sup> *encore* (quoique).



1584. redresser les affaires, moyennant qu'on s'y emploie diligemment. Je feray fin, priant Dieu, Monseigneur, vous tenir en Sa sauvegarde, me recommandant très-humblement à vos bonnes grâces. De Francfort, ce 4 de may 1584.

Vostre très-humble serviteur,

TEROPHILE DE BANOS.

A Monseigneur, Mr. le Conte  
Jean de Nassau, le père, à Dillen-  
burg.

---

† LETTRE MCLXIII.

*La Régence de Gand au Prince d'Orange. Demande de secours (ms. G. o. b. k.)*

\* \* Une révolution complète venoit d'avoir lieu. Dans un mouvement populaire, le 15 mai, le parti opposé à la paix avoit eue dessus; on avoit rompu tout commerce avec l'ennemi, pour se rallier franchement au Prince d'Orange et à la Généralité. — M. de Jengra a publié une réponse très-encourageante du Prince, mais en date du 19 juin (*Onuttg. St.* II. 93—97). Probablement la Lettre ne lui étoit point parvenue à temps.

Le 20 mai Chimay avoit livré à l'ennemi Bruges et le pays environnant (*t. Frye*): «de conditiën waren redelyck, om die van Ghendt en andere noch in te locken:» v. *Meteren*, 212<sup>d</sup>.

Doorluchtighe hooggheborene Vorst. Also wy tseden den onsalighen anslach van den 17 *Januarij* 83, niet connende grypen eenen vasten voet van onse affairen, onderstaen hebben de gheweldighe inbreuke van den vyant in West-Vlaenderen, ende daernaer van denselven overvallen syn gheweest in ons quartier van Ghendt, niet teghenstaende alle debvoiren die wy ghedaen hebben om hulpe ende assistentie te vercryghen van Duytslandt ende

andereins, eyndelick anmeerkende dat onse affairen, door 1584.  
continuatie van oirloghe, daeghelix afnamen ende dat de *Mm.*  
landen niet meteen weynichmaels maar t' eenenmaele over-  
rumpelt wierden ende den teerlinck ten onghelucke op onse  
provincie van Vlaenderen ghevallen was, zonder te speu-  
ren eenighe meerckelicke hope van verlossinghe, zo en  
connen noch en willen wy dissimuleren dat ter eender  
zyde onse herten ghealtereert ende vernedericht wesende  
door den voorschreven anslach ende sober bystandicheyt  
die wy verhopende waren van onse gheallieerde, ter  
ander zyde ons van den vyandt ghepresenteert veel goede  
beloften en toeseegghinghen, als namelick van te behouden  
onse religie ende privilegiën, zoo wy verstaen wilden met  
Zyne Majesteit tot appointementen te comen; hebben  
eyndelick ons hier toe laeten beweghen, te meer dat wy  
niet en schenen onse ghemeente dieden paëys, zo schoone  
opghegheven zynde, alreede smaek dede, te connen vol-  
doen, ten ware dat wy den handel van paëyze in preue  
gheleyt hadden. Dan also wy, naer veele verhandelinghe,  
bevinden denselven inderdaet schadich ende gheensins  
acceptabel te wesen, hebbende niet teghenstaende 't  
overcomen van Brugghe ende 't Vrye, onse mid-  
leden den voorschreven handel eenmael afgheslegghen ende  
ons tot eene goede defensie gheresolveert, sonderende  
ons niet zo veel op onse macht ende middelen, dewelcke  
wy ghenoech verstaen ten gheenen tyde, veel te min nu  
bynac uitghemeerghelt zynde gheensins bastant' te wesen  
om al sulck eenen gheweldighen vyandt te wederstaen,  
als op de hulpe des Almoghenden, dewelcke, ansiende,  
zo wy hopen, d' eenvoudigheyt onser herten ende gherech-

*1. suffisant (vieux Fr.), a moins qu'on ne l'ait bastant.*

1584. tigheyt der cause die wy voeren, ons niet en zal laeten

Mai. vallen in de handen derghener die ons soecken omme te  
brynghen; ghelyck wy ooc van Uwer vorstelicke ghenade  
ende myne Heeren de Generaele Staeten verhopende alle  
hulpe ende assistentie U. L. moghelick; zo onnime de  
groote importantie deser onser stede, als om het quaet  
exempel dat de reste van de gheuniteerde provincien nemen  
mochten, zo wy, dat God verhoude, t'onderquamen, by  
saulde van goeden secourse ons so mildelick by U Excel-  
lentie ende die Generaele Staeten aengheboden, zoo verre  
wy desen handel aenstaende, als wy ghedaen hebben,  
ons tot defensie stellen wilden. Welcken volghende wy  
U. E. ende myn heeren de Generaele Staeten reverentelick  
by desen supplieeren dat het U believe ons promptelick te  
senden den heere van Vileers tot een hooft ende conduc-  
teur van onser oorloghe, ist mogelick, ofte emmers eenich  
ander wel bedreven personaige van autoriteyt. *Item* te  
voorsiene van noodighe vivres, ende dat mit den alder eer-  
sten, op dat de ghealtereerde arme ghemeente ghetroot  
ende ghecontenteert werde, orden stellende dat alle licen-  
ten ende toevoer van vivres an den vyandt, jae ooc te  
Nieupoort ende Duynckercke gheschurst werden, mits-  
chaders ooc procurerende dat het beloofde secours uut  
Vranckerycke ende van elders, ons by diveersche brieven  
van U. E. troostelick toegheseyt, op dat voordelixste tot  
onser assistentie hem openbaeren, ende voorts al het ghene  
gheschiede dat tot vercranckinghe des vyandts, secours  
ende ontset deser stede, eenichsins dienstelick wesen mach.

Verghetende ende verghevende uut een Christelick  
endegeneux herte alle fauten ende differentien, die daer  
uut misverstant ende onlydsaemheyt van de menichvul-

dighe onghemacken die wy tot noch toe gheleden heb- 1584.  
ben, onderlinghe souden moghen zyn gheresen; achtende Mai.  
gheen cleen ghewin te zyne voor de Generaliteyt, hoewel  
het ons in ons particulier diere staet, dat door desen vrede-  
handel cont ende openbaer gheworden is datter gheen  
reconciliatie nemmermeer en is te verwachten tusschen  
den Coninck van Spaegnen ende de afghevallen provinciën  
ende principalick voor die van de Religie.

Ons sekerlick ghetroosteude dat U. E. niet alleenlick  
voor hare persooone hier in alles doen zal, zulcx als eenen  
Christelicken ghetrauwen, Godt-, de waere Religie ende  
het vaderlandt liefhebbende Vorst betaemt ende toestaet;  
maer die ander gheunieerde provinciën daer toe induce-  
ren, opdat wy voorts, in onse voorschreven billicke ende  
nootsakelicke petitie, ghehoort ende gheassisteert wer-  
den: willen wy, desen hiermit naer onse onderdanighe  
recommandatie besluytende, Godt den Almachighen  
bidden dat Hy U. E. in goeder ghesontheyt langhe spae-  
rende, wysheyt ende middelen verleenen wille om ons ende  
andere van aller tyrannie der godloosen te verlossen ende  
tot het seker ghebruyck onser Christelicker vryheyt voor-  
spoedich te brenghen. *Datum tot Gent, den 24 may*  
*MDLXXIV.*

---

La pièce suivante, signée le lendemain, par les *Eschevins, Con-  
saulx et Doyens de la ville de Gand*, fait voir que, surtout peut-être  
afin de recouvrir les otages, on usoit encore de beaucoup de ménage-  
ments envers le Prince de Parme: « Monseigneur, nous avons estez  
« fort contristez d'eutendre par celles de vostre Altèze que les deb-  
« voirs par nous jusques ores faictz pour parvenir à ungue ferme et  
« assuree paix avecq Sa Majeste n'ont sortiz leur effect. Veullans bien  
« assurer par cestos que ne sommes cause de l'emprisonnement des

1584. »bourgeois (dont il semble on nous veulle inculper), mais au con-  
Mai. »traire se trouvera par information que iceulx prisonniers ont estes  
»séduictz ou enhortez par aultres, plus adonnez à la continuation de  
»guerre que au service de sa Majesté, le bien et repoz du commun  
»peuple, et ses leaulx subjectz; protestans devant Dieu et ses sainctz  
»anges que avons procédé jusques ores sincèrement et n'avons es-  
»plus au coeur que de nous et tous les manans de ceste ville remettre  
»en un bon accord et se reconcilier avecq sa Majeste nostre legitime  
»Seigneur et Prince naturel, en nous consentant seulement le libre  
»exercice de la reformée religion et servir Dieu selon uoz conscien-  
»ces, avec le maintiennement des privileges de ceste ville. Par où et  
»que vostre Altèze déclare ouvertement n'estre autorisee par sa  
»Majesté pour nous accorder ce que dessus, et nous confyans entiere-  
»ment que l'Éternel Dieu, qui a les coeurs des Roys en Sa main et les  
»incline à toutes choses selon Sa divine volonte, touchera une fois  
»le coeur de sa dicté Majesté, à ce qu'ayant pitié de son povre pe-  
»uple, il luy accorde ce que, selon tout droict divin et humain, ne  
»peult estre refuse. Pryerons vostre Altèze, le plus humblement que  
»pouvons, qu'il luy plaise encharger et donner ordre que les deputez  
»et hostagiers de ceste ville, estans présentement es villes de Tournay  
»et Audenarde, puissent seurement retourner, sans leur estre fait  
»aucun mal ou encombre, et à ces fins en escrire au Seigneur de  
»Manny, Gouverneur d'Audenarde, comme pareillement de nostre  
»part n'y aura faulte endroict les Seigneurs hostaigiers estans en ceste  
»ville, de seurement les conduyre au mesme lieu et place où vostre  
»Altèze ordonnera estre livrez les nostres. Et sur ce, Monseigneur,  
»offrans noz très-humbles services à vostre Altèze, prions Dieu  
»luy donner, en parfaite santé, ung conseil conforme Sa divine  
»volunté avecq vie heureuse et longue. De Gand, ce xxiv<sup>e</sup> jour de  
»may MDLXXXIV. († ms. c. br. k.).

---

Le 12 juin *Frédéric Henri*, fils du Prince et de Louise de Coligny, né le 29 janvier, fut solennellement baptisé. Ses parrains étoient le Roi de Danemark et le Roi de Navarre. Aldegonde, Bourguemestre et Martini, Greffier d'Anvers, étant mandés à cette occasion, le Prince leur communiqua le dessein du Prince de Parme contre cette

ville; «hebbende gebruikt dese woorden; dat hy woude den byl aen 1584.  
 »de wortel van den boom stellen:» *Bor*, II. 466\*. Et son Exc. ayant Juin.  
 ajoute qu'avant deux mois il viendrait à leur secours, comme Mar-  
 tani observoit que la ville étoit approvisionnée pour un an, il répli-  
 qua: «neen: so ik binnen twee maanden niet en doe, so sal de  
 »Prince van Parma de riviere sulx met geschut besetten en met for-  
 »ten en andere middelen van veranderinge voorsien dat men daer  
 »qualyk soude kunnen doorbooren:» *l. l.*; c'est pourquoi il falloit  
 avant tout, en perçant une digue importante (*den Blaugurendyk*)  
 s'assurer une libre communication. Ici encore la prévoyance du  
 Prince fut justifiée, d'une manière déplorable, par l'événement. On  
 ne put vaincre à temps la résistance des intéressés; et ainsi «is het  
 »veer wys en voorsichtig advys van den Prince verhindert en belet:  
 »een sake daer door de conservatie en behoudinge van de Stad en  
 »genoegsaam gansch Brabant principalyk is belet geworden:» *l. l.*  
 p. 468. Ceux de Gand rendoient témoignage à la vérité, en écri-  
 vant, peu de temps après sa mort: «syn goedgunstigheyd en getrou-  
 »wigheyt tegen dese landen is bekend tot den festen adem van syn  
 »leven, en is byna overal bekend dat alle de verliesen ons overku-  
 »men syn, omdat men syn raed niet gelooft heeft:» *l. l.* p. 479.

#### \* LETTRE MCLXIV.

*Le Prince d'Orange au Roi de France. Mort du Duc  
 d'Anjou (F. A. V. 8793. p. 1.).*

\*. Le Duc d'Anjou étoit mort de maladie, le 10 juin, à Cha-  
 teau Thierry. On venoit de lui envoyer une troisième députation,  
 pour le prier de se hâter, «na 't verlies van Yperen, eer en bevo-  
 »rens Gent oock verloren gingh; maer dese ghesanten vonden hem  
 »niet levendig:» *v. Recl*, 46\*. — Dans une position aussi difficile,  
 le Prince redouble ses instances auprès du Roi. On se flattoit qu'il  
 auroit égard aux dernières volontés de son frère. — Le 23 juin les  
 États-Généraux écrivent de Delft à la Régence de Gand: «Alzo wy  
 »beslen by brieven van den heere van Schoonewalle, onse Gesant in  
 »Vranckryck, gescreven vuyt Chateau Thierry den 11<sup>en</sup> ende 12<sup>en</sup> deser

1584. »maent, verstaen hebben dat Syne Hoocheyt op ten 10<sup>en</sup> deser maent  
Juiu. »es overleden, ende datter zeer groote apparentie es dat den Coninck  
»van Vranckryck, als zynen successeur ende erfgenaem, die alreede  
»het garnisoen van Cameryck heeft versterkt met xvi<sup>e</sup> mannen, de  
»zaecken van dese landen zal anveerden, te meer dat Zyne Hoocheyt  
»dezelve grootelick aen Zyne Majesteyt heeft by testamente ghere-  
»commandeert, seggende dat hy met egheen gheruste conscientie en  
»zoude cunnen gesterven, zoo hy niet en wiste dat Zyne Majesteyt  
»atzelve zoude doen, waer vuyt onze gebeele ende spoedighe verlos-  
»singhe met Godes gratie es te verhopē, hebben wy U E. daervan  
»wel willen in diligentie verwittighen, zoo wy oick doen zullen van  
»t gene wy wyders zullen desen aengaende vernemen; op dat hier  
»gelieve des te volstandiger te blyven by de Unie ende te beter op  
»heure hoede te wezen, ende scherpelyck toe te siene dat de aen-  
»slagen van den vyant mogen by alle manieren verhindert ende ge-  
»weert worden; ende, ons gansselyck desen aengaende op uwe E. ver-  
»trouwende, willen wy desen eyndighen, biddende Godt Almachtich,  
»edele, weerde, wyse ende zeer voirsinnige heeren, U E. te willen  
»bewaren» († ms. G. br. k.).

Sire, comme Messieurs des Etats et moy avions ordonné toutes choses pour la négociation avec feu de très-haute mémoire Monseigneur frère de vostre Majesté, que déjà les députés estoient en chemin, nous avons receu les tristes nouvelles du décès de son Altesse, qui nous a apporté un très grand déplaisir et tristesse. Laquelle ne peut estre diminuée, sinon par l'espérance que nous avons conceue qu'il plaira à vostre Majesté n'oublier ces pais, tant affligés par les ennemis communs à vostre couronne, à nous, et à toute la Chrétienté; ce que nous espérons obtenir de vostre Majesté, selon sa bonté et faveur accoustumée envers les affligés. Et comme Monsieur Des Pruniaux, qui a conduit cest affaire jusques à sa perfection, s'est acheminé avec la conclusion de la négociation, j'eusse estimé faire faute



si je ne rendoy à vostre Majesté tesmoignage de combien il 1584.  
s'est dignement acquitté de ceste charge, laquelle il a con- Juin.  
duite avec honneur; et d'autant que s'il plaist à vostre  
Maj<sup>te</sup> considérer de près les articles à luy envoyés derniè-  
rement, il se trouvera qu'il a laissé de presser quelques  
points, il plura à vostre Majesté, en lisant la lettre que j'en  
avoi escrite à son Altesse, à remarquer la cause pour la-  
quelle je luy ay desconseillé de le faire, suivant un com-  
mandement que j'ai eu souvent de son Altesse: à sçavoir  
que le dit Sieur Des Pruneaux suivist mon conseil et advis,  
lequel, Sire, j'ay tousjours essayé de diriger au bien, hon-  
neur et service de son Altesse, qui me fait supplier très-  
humblement vostre Majesté le trouver bon et me tenir au  
nombre de ses très-humbles et très-obéissants serviteurs...  
Ce 24 jour de juing 1584.

GUILLAUME DE NASSAU.

---

• LETTRE MCLXV.

*Le Prince d'Orange à la Reine-mère de France. Même  
sujet (ms. p. c. 337).*

Madame, les Députez que mess<sup>rs</sup> les Estats et moy nous  
envoions vers son Altèze, n'estoient encores guères avancez  
en chemin, quand je reçeus les tristes nouvelles du décès  
de son Altèze. De quoy, Madame, combien que V. M. eut  
beaucoup d'occasion de s'en douloir et contrister, pour  
l'affection que Dieu et nature nous enseignent de porter à  
ceuls qui nous sont si proches, et laquelle je prie Dieu de  
vouloir modérer en la personne de V. M., si est-ce,  
Madame, que Mess<sup>rs</sup> les Estats et moy n'avons laissé d'en  
sentir un extresme regret et desplaisir. Car, oultre l'affec-  
tion que je luy avoi dédiée, et laquelle, Dieu mercy, j'avoy



1584. constamment gardée jusques à la fin, elle estoit néanmoins  
Jun. depuis quelque temps accreue par les advertissemens  
ordinaires que j'ay reçu de quel courraige il luy plaisoit  
d'embrasser les affaires de ces pays ; mais, puis qu'il a plu  
à Dieu nous visiter d'une telle perte, après L'avoir prié de  
nous fortifier, nous ne voions plus aultre refuge en nos  
affaires, sinon vers la Ma<sup>te</sup> du Roy et la vostre. Et comme,  
aiautz entendues nouvelles, M<sup>tes</sup> les Estats ont envoyé exprès  
commandement et pouvoir à leurs députez, suyvant les  
articles accordés, de s'adresser à sa Ma<sup>te</sup>, je supplie très-  
humblement V. M., Madame, nous faire cest honneur de  
prendre nostre cause en main et assister les dits Députez  
vers sa M. pour obtenir d'icelle audience favorable et fruc-  
tueuse résolution ; ce qui m'augmentera de plus en plus le  
desir de faire très-humble service à V. M., comme, après  
luy avoir très-humblement baisé les mains, je prieray Dieu  
donner à icelle, Madame, en bonne santé très-heureuse  
et longue vie. Escrit à Delft, le xxiiii<sup>me</sup> de juing 1584.

De V. M. très-humble et très-obéissant serviteur,  
GUILLAUME DE NASSAU.

Le même jour le Prince écrit à la Reine la Lettre suivante, desti-  
née spécialement à donner un bon temoignage au S<sup>r</sup> Des Pruneaux.

« Madame, estant Monsieur Des Pruneaux attendant le vent pour  
partir vers son Altesse avecq les deputes de Messieurs les Estats, nous  
avons reçu à nostre très-grand regret les tristes nouvelles du trespas  
de son Altesse, qui nous a apporté grand travail en l'esprit, et nous  
seroit encores plus grief sans l'espérance que nous avons conceue  
de vostre Majesté que, comme elle nous a faist cest honneur jus-  
ques à présent de faire déclaration d'une si bonne volonte envers  
nous les affliges par les Espagnols, ainsi qu'il lui plaira encore con-  
tinuer la même affection. De quoi, Madame, je supplie très-hum-  
blement vostre Majesté ; et d'autant que j'ay veu le dit Sieur De

« Pruneaux le long temps qu'il a esté en ce pays et ses pouruites , 1584.  
« n'est si bien et si dignement acquitte qu'il merite en avoir louange, Juin.  
« je n'ay sçu, Madame, laisser de luy [entendre] ce tesmoignage à  
« vostre Majesté, la suppliant de rechef me faire cest honneur de  
« s'en assurer et me tenir au nombre de ses très-humbles serviteurs.  
« Ce 24 juing 1584. » (\*ms. p. A. F. 8793. p. 3).

### † LETTRE MCLXVI.

*La Reine d'Angleterre à la Reine-mère de France. Même  
sujet (ms. p. Bn. v. 97).*

« Ou retrouve ici le style parfois bizarre d'Elizabeth ; *ampullas  
et sesquipedalia verba*. Sa douleur doit avoir été bien vive, si l'apprêt  
et la recherche des paroles prouve la réalité et la force du sentiment.

Le Cardinal de Granvelle écrit (le 4 juillet) à M. de Bellefontaine : « Je ne m'esbays point des pratiques que menoit Alençon  
et ceux de sa suytte vers les Suysse, pour nous traverser; enfin  
il a plu à Dieu en faire quicte le monde, que n'est pas grande perte,  
et si la maison de Valois demeure excluse de la couronne de  
France, il n'y aura fauste d'autre qui y succèdent et ne sçay qui se  
porroit estre que fusse pire que le dit Alençon » (ms. B. II. 426).

Madame, si l'extrémité de mon malheur n'eust égalé  
mon douleur à sa cause, et ne m'eust rendue insuffisante à tou-  
cher par partie la playe que mon coeur souffre icy, ne me  
seroit possible que je me fusse tant oublié à ne vous visiter  
par la compagnie de regret que je vous faye, qui, je m'as-  
sure, ne peut surmonter le mien; car combien que l'en  
esties mère, si est ce qu'il vous reste quelques autres  
enfans, mais moy je ne trouve de consolation sinon la mort,  
qui, j'espère, nous fera bien tost rencontrer; mais, si vous  
pouvies voyre la figure de mon coeur, vous la verriés le  
pourtrait d'un corps sans âme. Mais je ne vous fascheray  
plus de mes plaintes, en ayant trop des vostres. Il reste

1584. assureur que je vous advoüe et jure que tourneray une bonne  
Juin. part de son amour au Roy mon bon frère et vous, vous  
assurant que me trouverez la plus fidelle fille et soeur que  
jamais Princes eurent, et ce pour principale cause qu'il  
vous appartenoit de si près, à qui je m'estois de tout dedié,  
[ce que], s'il eust eu la faveur divine de plus longue vie,  
vous l'eussiez plus connu. . . .

---

On alloit procéder en Hollande sous peu de jours à l'inauguration du Prince comme COMTE et SEIGNEUR. Il ne sera pas superflu de présenter ici quelques observations sur le but et la marche d'une affaire qui, par des preventions de divers genre, a été complètement dénaturée. — On suppose en général qu'il s'agissoit d'un pouvoir presque illimité et tout au moins réellement monarchique; que le Prince nourrissoit pour cette autorité suprême un désir ardent, caché sous des intrigues secrètes et sous le voile transparent d'une répugnance simulée; que ses tentatives rencontrèrent une opposition violente de la part des États et surtout de la ville d'Amsterdam; et qu'au milieu de la lutte sa mort intervint, avant qu'il eût, sur aucun point, triomphé de ses antagonistes. Ces assertions sont fausses ou fort inexactes. Les droits et les espérances du Comte, d'après la définition de son pouvoir, n'étoient certes pas propres à flatter une ambition demesurée; ce furent les États et non le Prince, qui firent la proposition, dans leur intérêt plutôt que dans le sien; on n'obtint son consentement qu'après des instances réitérées; l'opposition d'Amsterdam ne portoit pas sur la chose en elle-même, mais sur un délai dans l'exécution; enfin, au mois de juillet 1584 les États avoient résolu que, les deliberations étant terminées, la solennité publique et définitive devoit avoir lieu.

Des Auteurs, même d'ordinaire bien informés, se sont trompés à cet égard. Ainsi par ex. v. *Meteren* écrit: «ontrent desen tyd isse» «groote sprake geweest van den Prince volcomen Grave van Holland »te maken, of volcomender macht en authoriteyt te geven, soo de

« andere Landen ook een goeden Heere condon becomen , om t' samen 1584.  
 « de Landen beter te beschermen. Maer also eenige steden daertoe Juin.  
 « niet volcomelyck en condon verstaen , so is de sake achter geble-  
 « ven » maer syn goetgunders wenschten hem sulcx wel , om zyn  
 « schade te vergelden , als die 't selve wel verdient hadde , waghende  
 « voor de Landen zyn lyf , leven , goet , bloet en vrienden : »  
 p. 209<sup>a</sup>. — On pouvoit aisement être dupe des apparences ; car en  
 vérité les titres étoient fort beaux : « Die van Holland hebben den  
 « Prince , boven de Souverainiteit hem alrede opgedragen voor soo  
 « lange de oorloge soude duren , ook versocht en aangeboden de  
 « absolute Souverainiteit , Graeffelykheid , Hoogheid , en Heerlykheid  
 « der Landen metten aankleven van dien , te willen aennemen , rege-  
 « ren en administreren , in der qualité , naem , en eigentlyke tiltre als  
 « Grave en Heere derselver Landen : » *Bor.* II. 186<sup>a</sup>. Eux aussi  
 n'auroient pas fait difficulté de se servir des expressions des États de  
 Zelande , qui résolvent : « dat men syn<sup>e</sup> Exc. voor hem en syne Erven  
 « aanbieden sal den Graefschappe van Zeeland in *régentdom* » (*Kluit* ,  
*Holl. Staatsreg.* I. 295 ; conformément au Droit public d'alors ,  
 selon lequel le territoire , considere en général , étoit la propriété du  
 Seigneur , et tout ce qui n'appartenoit pas aux habitants , rentroit  
 dans la classe de ses domaines particuliers (*l. l.*) Ils se soumettent ,  
 comme des sujets à leur Prince legitime ; « zy verbinden sich als zyne  
 « onderdanen , aen hunnen wettigen Heer , Prins , en Grave der  
 « Landen » (*l. l.* p. 298). — Sans doute de telles expressions semblent  
 indiquer une Souveraineté véritable : mais elle devoit s'exercer  
 d'après de certaines formes , et c'est ici que la forme venoit complé-  
 tement emporter le fonds.

Pour apprécier la nature du pouvoir qu'on conféroit au Prince ,  
 il suffit de jeter un coup d'oeil sur les 49 articles qui en determi-  
 noient les limites (*Kluit* , *l. l.* I. p. 336—345). Sanction de tous les  
 privilèges , même de ceux dont on n'avoit jamais fait usage (allusion  
 au *Grand-Privilege* , extorqué par la fureur populaire à la Duchesse  
 Marie de Bourgogne). Necessité du consentement des États , non  
 seulement pour les impôts , mais aussi pour l'augmentation ou le  
 renouvellement des Privilèges , pour la paix ou la guerre et pour  
 une négociation quelconque. Reunion des États annuellement à une

1584. époque fixe et en outre aussi souvent qu'il leur semblera bon. Dés-  
 Juin. gnation aux principaux postes par le Comte, mais sur une nomination  
 de trois personnes faite par les États. Formation par lui et les États  
 d'un Conseil de douze, auquel il peut en ajouter deux, mais avec  
 lequel il délibère sur tout ce qui concerne la défense et le bien-être  
 du pays, d'après une Instruction faite par lui et les États. En cas  
 de violation d'un de ces Articles, avec refus de redresser le grief,  
 liberté pour les États de pourvoir au Gouvernement, comme ils  
 jugeront convenable. — Avec une Capitulation pareille il ne restoit  
 au Comte que le titre; la réalité du pouvoir (T. I. p. 160\*) avoit  
 disparu. Les conditions étoient, à peu près, les mêmes qu'on avoit  
 imposées à l'Archiduc Matthias, pour en faire un Gouverneur Gé-  
 néral, hors d'état de gouverner (T. VI. 259; les mêmes auxquelles  
 Anjou, honore du nom presque derisoire de Souverain, avoit dû  
 se soumettre (T. VII. 401), et qu'il avoit en vain essayé de bri-  
 ser. Le Prince avoit expressément accordé aux États tout ce qu'on  
 pourroit déduire, soit de la Joyeuse Entrée, soit du Traité de Bor-  
 deaux (*Kluit*, l. I. 349). — Le génie supérieur de Guillaume Pre-  
 mier auroit peut-être ici encore réussi, dans la pratique, à écarter les  
 obstacles et à se servir des garanties qui devoient annihiler son pou-  
 voir; toujours est-il qu'entre des prescriptions semblables et l'auto-  
 rité Souveraine il n'y a rien de commun: *Kluit* dit; «de oorsprong-  
 »lyke en onbepaalde Graaflyke Oppermacht werd nu een zoogenoemde  
 »Constitutionele en bevoorwaarde Macht, en de Graaf zelf werd een  
 »Constitutioneel Graaf; een Souverein, maar een zeer bepaald Sou-  
 »verein» (l. I. 351). Peut-être seroit-il plus exact de dire que la  
 denomination de Souverain étoit déplacée; car elle forme un con-  
 traste trop frappant avec la nullité du pouvoir. L'Auteur de la *Vie*  
 de Guillaume I, malgré sa partialité excessive pour les États, ne peut  
 s'empêcher d'écrire: «men moet bekeunen dat de Oppermacht van  
 »den Graaf, door alle die voorwaarden en bepalingen, al te veel  
 »werd besnoeid en dat de gansche klem der Regering bleef in handen  
 »van de Staten» (III. 640). Le Comte, lie par une véritable *lex*  
*commissoria* de ce genre, ne pouvoit être que ce que devint le Stad-  
 holder, le Magistrat héréditaire dans un Etat Aristocratique et Ré-  
 publicain (T. VII. 3).

On conçoit dès lors que le Prince devoit être médiocrement flatté 1584.  
d'un accord qui le mettoit sous la dépendance et le livroit, pour ainsi dire, à la merci des États. Plusieurs s'étonnoient, s'indignoient presque, en le voyant accepter un joeg indigne d'un personnage tel que lui : ses partisans à Utrecht se plaignoient ouvertement des Articles, « zoo gelimtoerd en gerestringeerd dat naauwelyks een persoon » van zeer kleine qualite ze zou kunnen goedkeuren : » *Bor*, II. 380<sup>b</sup>. Ils observoient, non sans raison, que cette nouvelle forme de Gouvernement avoit pour but unique de consolider le pouvoir des États, « sonder dat in het allerminste, immers seer weinig, tot voordeel van » de privilegiën en vryheid der burgers daarin wordt gezegd : » *I. I.* Mais le Prince, à une époque critique, étoit obligé de tenir compte des difficultés et des exigences du moment. Il falloit aller au plus pressé et se concilier la bonne volonté et le concours de ceux qui avoient l'autorité en main et qui tenoient les cordons de la bourse. S'il eût eu son élévation personnelle en vue, ou même, s'il eût pu, à son gré, choisir une forme désirable et permanente de Gouvernement, il est à presumer que loin de fortifier contre les bourgeois les prétentions de la Magistrature communale, il eût préféré, en s'appuyant sur l'amour et le dévouement du peuple, se montrer le défenseur des droits réels et méconnus de la nation.

La supposition que le Prince avoit, ici encore, ici surtout, l'ambition pour principal mobile, s'explique en partie par une espèce d'anachronisme. Dans nos jugements sur les actions des hommes, nous attribuons trop souvent une part dans l'ensemble de leurs motifs à des éléments que, par mégarde, nous empruntons à un avenir, qui ne pouvoit entrer dans le cercle de leurs prévisions. Ainsi, en appréciant les déterminations du Prince, la Hollande nous apparolt, telle que plus tard, donnant la loi à la République, elle influoit, par ses flottes, ses armées et ses capitaux, sur le sort des peuples et des Souverains. Mais pouvoit-on, à l'époque dont il s'agit, raisonnablement admettre, parmi les éventualités futures, une telle prospérité et une telle splendeur ! Durant le cours de cette affaire, la position des Pays-Bas qui, depuis la séparation des Provinces Wallonnes et l'abjuration du Roi, n'étoit guères favorable, devint de jour en jour plus inquiétante et plus critique. Les talents et la douceur apparente du



1584. Prince de Parme, la desunion entre les Protestants et les Papistes, la méintelligence des Reformés eux-mêmes, l'inertie ou les résolutions tardives des Princes étrangers, la situation de la France et de l'Allemagne, la trahison enfin de celui qu'on avoit élu Souverain et Protecteur, tout sembloit présager le triomphe final du Roi d'Espagne, et la Hollande, après l'envahissement successif de tant de villes et de Provinces, alloit, selon toutes les probabilités, former le dernier retranchement dans lequel la liberté de conscience devoit périr. En devenant son Chef, le Prince, au lieu de recevoir la récompense de ses nombreux travaux, acceptoit la tâche de guider les derniers efforts dans une cause humainement désespérée.

Nos documents renferment une preuve négative fort remarquable que les conférences touchant sa dignité future n'étoient pas pour le Prince un des objets les plus importants et les plus assidus de ses pensées. En effet, dans ce cas, on devroit s'attendre à beaucoup de détails curieux à cet égard dans les Lettres au Comte Jean de Nassau. Quoi de plus naturel que de retrouver la marche et les phases successives d'une négociation relative au but constant de ses vœux et de ses efforts, minutieusement rapportés dans les épanchements d'une correspondance intime et fraternelle ! A peine en est-il question. Le Comte s'informe, il est vrai, de la manière dont il sera pourvu à la désorganisation des Pays-Bas (p. 200 et 208); il semble souhaiter que son frère soit placé à la tête du Gouvernement; mais celui-ci, dans sa réponse (p. 223), glisse rapidement sur ce point; et quant aux démarches des États de Hollande et de Zelande, il n'en est parlé que dans une Lettre de *van Reid* (p. 294) et dans une Instruction de *Norrits* allant, au nom du Prince, vers la Reine Elizabeth (p. 367).

Si le Prince avoit convoité des titres et du pouvoir, il lui eût été facile de se faire déléguer le Gouvernement-Général. En 1580 le Comte Jean, dont l'opinion étoit celle d'une partie très-considérable des habitants, écrit que les Pays-Bas, pour peu que son frère y ait voulu entendre (*«da es seine Gn. nhur eingeben wollen:»* T. VII. p. 391) eussent préféré l'avoir pour Gouverneur que de traiter avec les Français. Mais le Prince, sans se laisser éblouir par un faux éclat, avoit en vue ce qui pouvoit réellement convenir aux Pays-Bas. Aux nombreuses preuves de ses intentions désintéressées, il faut ajou-

ter ce que *Bor* rapporte : « de Raetsheer meester Jacob Swerius heeft 1584.  
« my verklaert dat hy in 1583 (na syn onthoud, onder andere mede *Jun.*  
« gecommitteert is geweest om den Prince van Orangien de *Souverai-*  
« nitest van 't Hertogdom van Brabant aen te bieden : maer dat 'et  
« syn Exc. afsloeg , seggende den middel van sich selven niet te heb-  
« ben om dat te beschermen , en dat hy ook de Konink van Spangien  
« geen oorsake wilde geven te seggen dat hy anders niet hadde ge-  
« socht dan hem alle syne landen af te nemen : » *Bor*, II. 455. On  
le voit constamment repousser ou écarter des offres qui , sans lui  
donner des moyens de mettre un terme , soit à l'inertie et à la tieueur  
de la plupart des soi-disant patriotes , soit au conflit des intérêts par-  
ticuliers , auroient fait cesser tout secours de la part de la France et  
fait peser sur lui une double mesure de responsabilité.

Il avoit une abondance de motifs pour ne pas se rendre aisément  
aux sollicitations de deux ou trois Provinces qui le desiroient pour  
Chef. Sous des dehors magnifiques , on croit une espèce de Doge ,  
subordonné aux États , impuissant à protéger le peuple contre une  
Aristocratie qui aspirait déjà à la réalité du pouvoir souverain. Cette  
relation particulière devoit probablement déplaire au reste de la  
Généralité et semer ainsi des germes de mécontentement , de défiance ,  
et de désordre ; enfin chez beaucoup de personnes , qui n'avoient  
pas le mot de l'énigme , elle seroit naitre , relativement à l'impulsion  
nouvelle que les affaires publiques alloient recevoir , des espérances  
impossibles à réaliser.

Mais , si la répugnance étoit sincère , comment les États réunirent-  
ils à la vaincre ? En se montrant , de leur côté , moins intraitables ,  
quant à l'acceptation du Duc d'Anjou. Les deux négociations mar-  
chèrent presque constamment de front. Plus le Prince , en recom-  
mandant l'alliance avec la France , insiste sur le consentement des  
États , plus ceux-ci exigent que la Hollande , sous son égide , soit à  
l'abri des dangereuses tentatives d'un Souverain que son caractère et  
ses relations de famille rendoient suspect ; et , à mesure que le secours  
de celui-ci semble urgent et indispensable , le Prince est disposé à  
oublier ses scrupules et à subir des honneurs , dont l'avantage étoit  
pour le moins fort douteux.



1584. Dans tout le cours de la négociation cette réciprocité de concessions est manifeste.

En 1580 on va prendre Anjou pour Souverain. La Hollande et la Zélande résistent; elles consentent enfin à sauver les apparences; mais, par une convention secrète, le Prince, auquel déjà on offre le titre de Comte, doit leur garantir la continuation des rapports avec lui seul (VII. 304—309). En juillet Anjou, par l'abjuration de Philippe II, allant succéder aux droits du Monarque, les États semblent presque sommer le Prince de donner suite à ses promesses (VII. 590, sq.). — Déjà en mars ils avoient fait une tentative; «dan also de Prince deselve aanbiedinge also absolutelyk voor die tyd niet hegeerde te accepteren, so hebben sy aangehouden dat hy deselve ten minste voor eenigen tyd en gedurende de oorloge soude willen aanvaerden, verhopende also provisionelyke ontslagen te blyven om de Souvereiniteit aan den Hertog van Alençon over te dragen, daer toe syluiden geenszins gesint waren, hoewel de Prince daerop selfs aenhielt en daertoe was vorderende:» *Bor*, II. 183. Même il avoit été expressément décidé par les États que la clause «soo lange de Landen sullen syn in oorlog ofte wapenen» seroit supprimée (*Kluit*, I. I. 213), et il est très remarquable qu'en 1583 ils rapportent la chose, comme si elle avoit eu lien: «wy hebben gemacht een solenneel tractaet, by 't welke wy syn Exc. geattribueert hebben de titul van Hoge Overigheid, met absolute macht van in alles te gebieden, en dit sonder prefinite van tyd, en met uitsluitinge van den Conink van Spangien, 't welk wy te voren onder d'autoriteit van den Conink gedaen hadden en alleenlyk gedurende d'oorloge.» *Bor*, II. 190. — En sept. ils insistent sur sa venne, parcequ'ils veulent exécuter la résolution d'avril 1580 (T. VII. 591). — En déc., deux jours après la nouvelle inexacte du mariage d'Anjou avec la Reine Elizabeth, qui sembloit devoir consolider son pouvoir dans les Pays-Bas, ils remettent «het voltrekken van de Resolutie van den 29 April in desake van syn Exc.» sur le tapis (*Kluit*, I. I. p. 285); mais le 21 déc. l'Avocat Buys rapporte «dat syne Exc. verklaard heeft niet geraadzaam te vinden dat alsnog geprocedeert werde om te voltrekken de poincten en artikelen, daarop syne Exc. als Hoge Overigheid absolutelyk soude worden aangenomen» (I. I.). Auss

les députés de la Hollande se trouvèrent-ils embarrassés, lorsqu'en 1584, février 1582, il s'agit de prêter serment à Anjou : «hebbende geenen Juin.

«last van hare Principalen, die in particuliere handeling stonden  
«metten Prince, om hem tot een Grave van Holland te maken » *Rur*,  
II. 304. Toutefois, «hebben sy den Hertog neffens de andere Staten  
«der Provinciën, den eed gedaen, door inductie van den Prince, tot  
«wiens particuliere nadeel het ook scheen te strekken» (*l. l.*). Mais  
cette condescendance de leur part fut accompagnée d'une Déclaration  
par le Duc, que le serment ne prejudicieroit en aucune façon à  
la position spéciale des Provinces de Hollande, Zelande, et Utrecht,  
acquise «so by de Pacificatie van Gent, als by de belofte als wy onsen  
«lieven cousyn den Prince van Orangien gedaen hebben» (*l. l.*).  
Observons que, lorsqu'il s'agit de la dignité de Comte, ce n'est pas  
une faveur que le Prince reçoit, c'est surtout un bienfait qu'il accorde.  
Après de longues hésitations («na lang dralen : » *Alut*, *l. l.* 294),  
l'Acte d'Acceptation fut délivré aux Etats de Hollande, le 14 août  
1582, et le 26 nov. ils lui répondent avoir été «daer inne boven  
«mateu seer verheucht ende verblyt ende meer veroorsaecht uwe F. G.  
«ten hoogsten by desen te bedancken van de goede genadige wille,  
«sunderlinge liefde, ende genegentheyt, die uwe F. G. boven alle  
«voorgaende weldaden den Landen van Hollandt ende Zeelandt daer  
«inne es bewysende» (*Alut*, *l. l.* 446). De même le Prince leur  
rappelle que cet accord a été conclu, d'après leur vif désir, et pour  
les rassurer contre la France : «Syn Exc. is verwondert dat de Staaten  
«van den Lande, of eenige lidmaten van dien in agterdenken komen  
«te vallen dat syn Exc. met de Franchoisen of andere iet soude  
«willen handelen dat tot haar agterdeel soude mooghen wesen, aan-  
«gemerkt sy wel weten hetgeen tusschen henluyden en syn Excel-  
«lentie is getracteert, ende syn ook kennisse hebbende van de  
«verklaringe en belofte by syn Exc. tot hun ernstige versock aan  
«henluiden gedaan.» *Resol. de Holl.* 1583. 396.

En 1583 tout étoit prêt ; on n'attendoit que le Prince ; il avoit fixé  
pour sa venue le 15 février 1583 («die dag was daartoe aangestemt »  
*l. l.*). Mais il ne put quitter Anvers, à cause de l'entreprise du Duc  
d'Anjou et des embarras divers qui en furent la suite. L'anxiété des  
Etats de Hollande fut évidente. Maintenant surtout ils desiroient la

1583.] rupture complète et définitive avec les François et l'affermissement de leurs affaires par l'inauguration du Prince comme Souverain. Celles-ci, au contraire, travailloit à reconcilier Anjou avec les Etats-Generaux. Il jugea donc necessaire de contrebalancer en Hollande, par une démarche amiable aux Etats, l'impression defavorable que ses efforts en faveur du Duc alloient y causer. Il fit exhorter les Etats à faire ce qu'il savoit parfaitement être conforme à leurs desirs. «Is gerapporteert par M. van der Myle dat syn Exc. overmits de »meenevuldige practyken en voorlagen van den vvaendt, oordach »besint dat syde saecken mede gevordert worde» (Bor., II. 1. St. 43). L'Assemblée ne tarda pas à profiter de cet avis. «De Staten van Hol- »land hebben niet langer de sake willen uitsstellen, maer hebben den »26 Marty geresolveert dat de brieven daerop sy den Prince tot Grave »accepteerden, souden gemacht en by den Edeelen en alle den steden »van Holland ondertekent en besegelt werden» (Bor., II. 187<sup>b</sup>). Depuis lors, avec une ardeur nouvelle, ils ecartent, autant qu'il leur est possible, toutes les difficultés. Le Prince leur fait savoir, le 6 mai, que, la chose étant devenue publique, «zonderling door de verzegeking, » il est urgent, pour éviter les malentendus et la jalousie qui pourroient surgir dans les autres Provinces, de les mettre au fait de ce qui avoit eu lieu. *Kluis*, I. I. 322. Dejà le 10 mai ils envoient une Lettre détaillée aux Etats, tant Generaux que Particuliers, ce dont le Prince, le 13 mai, les remercie (I. I. 469). Le 4 juin, ils répondent à Brunink, envoie pour s'enquerir des obstacles qu'on pretendoit être survenus de la part de quelques villes, que cette supposition n'a aucun fondement reel; «dat het Renversaal alomme by de Steden is verzegeelt... » en, soo verre by de andere Provinciën diesaangaande swarigheid »gemaakt soude moogen worden, dat die van Holland niet nalaten »sullen syn Exc. in alles te assisteeren:» *Résol. de Holl.* 1583. p. 203. Seulement il est indispensable que son Exc. vienne en personne. «Is ook geresolveert dat betselve niet overgeleevert sal wor- »den dan binnen den Lande van Holland, welk Renversaal den »voornoemden Brunink vertoont sal worden; . . . en syn gecom- »mitteert den Heer van Asperen en een van Dordrecht om met Bru- »nink te trekken aan syn Exc., en denselven te helpen onderregien »van de gelegentheid der saken aangaande het Renversaal, en voorts

ernstelyk te versoeken en aan te houden dat syn Exc. hem binnen 158 j.  
den Lande van Holland soude gelieven te transporteeren, ten eersten Junn.  
des doenlyk zynde: *l. l.* Maintenant aussi, malgre leur repugnance, ils se determinent à souscrire aux points de reconciliation avec Anjou, toujours moyennant leur preservatif habituel; «mits die van Holland sich niet verder zouden isolaten dan volgens het Tractaat van Bourdeaux, behoudens de gemeene verdediging: door welke midds of voorwaarde sy ook ten aanzien des Prinsen in hun geheel bleven» *Kluis, l. l.* 303. Dans une Instruction delivree le 25 juin » des Commissaires se rendant vers lui, les Etats se montrent peu satisfaits de ses continuelis delais et se servent des termes les plus pressants: «Alsoo de Staaten door haare voorgaande Gecommitteerden sekeren tyd geleeden aan syn Exc. seer ernstelyk hebben doen versoeken, om verscheide reedenen die alsdoen syn Exc. zyn voorgehouden, ten einde syn Exc. hem binnen den Lande van Holland soude gelieven te laten vinden, sonder dat de Staaten hetselve als nog hebben moogen genieten, sullen de Gecommitteerden tegenwoordig syn Exc. voorhouden dat, door het afweesen van syn Exc. uit den Lande van Holland de gemeene saaken aldaar in groote swaangheden en verloop syn gekoomen; . . . waarom sy als nog seer ernstelyk versoeken en daar op aanhouden sullen, ten einde syne Exc. gelieve syn saaken en affairen tot Antwerpen alsulks daarna te rigten . . . dat met den eersten des doenlyk zynde de reise en het vertrek van syn Exc. na Holland mag gevonkert en aangenomen worden, of andersints sullen de Gecommitteerden, van weegen de Staaten, verklaaren en protesteeren dat sy hen onschuldig sullen houden, soo verre door het langer afweesen van syn Exc. eenige periculen of inconvenienten den Lande van Holland soudon moogen overkoomen. Te meer, alsoo sonder het byweesen en presentie van syn Exc. binnen den Lande van Holland, niet mogelyk sal syn te proceedeeren tot capitulatie, om te voltrekken de inauguratie van syne Exc. als Grave en Heere derselver Landen, betwelk vooral noodig dient gedaan, doordien hetselve alle de weerdelt alreede bekend is gemaakt, en<sup>1</sup> sonder groote disreputatie en onere ten wederzyden verder uitgesteld of nagelaaten sal moogen worden »

<sup>1</sup> Une particule negative rend le amusement.

1584. *Res. de Holl.* 1583. p. 273. — Le 25 août les États députent de Juin. nouveau vers son Exc., pour le prier, de la manière la plus énergique, de ne plus se fier au Duc d'Anjou; vù que le peuple (*de Gemeente*) dans toutes les villes de la Hollande pourroit aisement se porter à des excès et tout au moins ne voudroit plus contribuer aux frais de la guerre, si l'on persevère dans une voie que plusieurs jugent funeste et manifestement contraire à la Parole de Dieu: *l. l.* 368. Après une exhortation pareille le Prince, convaincu qu'une rupture avec Anjou seroit fatale, crut devoir, sans aucun delai, amortir cette résistance, en donnant, comme en 1580, des garanties personnelles; il se montra désormais facile et empressé; mais il est de nouveau évident, par les expressions mêmes dont il fait usage, que les avances et les instances avoient été faites par les États. Le 14 sept. il rappelle avoir donné aux États de Hollande «opene Brieven onder syn hand en zeegel, waardoor sy hen behooren »te verseekeren van de opregte meeninge en gemoed van syn Exc.» *l. l.* 396. Puis il ajoute: «syn Exc. verhoopt dat ook de Staaten geen »nadenken hebben genoomen op syne belofte en verklaring, doordien »het effect van dien voor een tyd is gebleeven berustende, en syn »Exc. op het aanhouden van de Staaten, door hare Gedeputeerden »iterativelyk aan hem gedaan, niet en is in Holland gekoomen, om »de saaken te voltrekken en ten einde te brengen, gemerkt een »iegelyk notoir is en van wege syn Exc. de Staten geopen de oorsaake »waardoor syn Exc. voor een tyd hetselve geraden vond uit te stellen, ende daarin verbindert te syn: . . . verhoopende korteling »met de Staaten van Holland in persoon binnen den voorschreven »Lande te communiceeren:» *l. l.* p. 396.

Quand à la supposition qu'à la mort du Prince, tout étoit encore inachevé, elle ne peut soutenir un examen sérieux. Au contraire *Kluit* a prouvé (*l. l.* I. 298—366) que, pour ce qui concerne la Hollande, tout étoit terminé; le Prince étoit Comte de Hollande et avoit un droit acquis à être reconnu pour tel.

Déjà en 1582, par les actes du 14 août et du 26 nov., les engagements reciproques avoient eu lieu. — Le Prince ayant positivement accepté, il ne falloit plus que signer et sceller l'Acte et le

lui deliverer avec les Articles relatifs à l'étendue de son pouvoir. 1584.

Le 26 mars 1583 les États de Hollande décidèrent que l'Acte par Juin.

lequel ils acceptoient le Prince comme Comte, seroit signé par la Noblesse et les villes selon l'ordre accoutumé. La résolution étoit obligatoire: «het was eene besloten en afgedane zaak; en diensvolgens de beloofde zegeling en onderteekening meer een gevolg van »de belofte te voren aan den Prins gedaan dan een vereischte tot »de wettigheid der resolutie» (I. I. 464). La pièce, ayant circulé, étoit signée, au commencement d'avril, par tous: «van wege de Rid- »derschap en Edelen, uit naam van alle de Edelen, by van Egmont, »Wyngaerde en Mathenes, elk met zyn byzonder zegel in rooden »wassche; en ter ordonnantie van de Burgermeesters en Regeerders »van alle de Staten van Holland, by hare Secretarissen, met uithan- »gende zegelen derzelver steden, in groenen wassche:» *Bor*, II. 187.

La remise de l'Acte se fit le 7 dec. 1583: «by den H<sup>r</sup> van »Boetzelers, in presentie van de Heeren van Schagen, Noortwyk, »Mathenes, Poelgeest, Nyvelt, d' Advocaat en alle de Gedeputeerden van de Steden, uytgesonderd van Amsteldam en Gouda, »zyn Exc. in zyn slaapkamer gepresenteert het renversaal; die de »Staten daaraf heeft bedankt:» *Rés. de Holl.* 1583 p. 558.

Enfin, les Articles furent, de commun accord, couchés par écrit. Le 6 dec., Resolution «dat voor het overleveren van dit Renversaal het »Concept van de poincten op de Capitulatie met zyn Exc. zal worden »geresumeert en het Renversaal, nevens het voorschreven Concept, »zyn Exc. zal worden overgelevert» (I. I. p. 555). Le lendemain Rapport: «dat het Concept zyn Exc. zeer aangenaam was geweest, »en dat het geresumeerd zynde, dezelve vyf à zes swarigheeden »daarin bevonden hadde, daer op deselve met de Staaten nader zou »begeeren te spreken» (p. 558). De ja le 12 dec., après une conférence avec le Prince, «zyn geresumeert de poincten van Capitulatie, »nilks deselve op de swarigheeden, by zyn Exc. voorgehouden, »waren geredresseert» (p. 579). Quelques changements lui furent de nouveau communiqués; «so is eindelyk by zyne Exc. in de arti- »culen bewilligt, en diensvolgens deselve poincten en artykelen by »den Staten staetsgewys besloten; welverstaende dat alle 't zelfde by »den Vroedschappen van den steden geapprobeert en bevestigt sal

1584. »worden. Aldus gedaan by syne Exc. en den Staten in 's Hage, 30  
Juin. »Dec. 1583» *Bor*, II. 194. — Le 19 mars on décréta: «de poinc-  
»ten alomme in de Steden, uitgezondert Amsterdam en Gouda, in  
»de Vroedschappen te communiceren.» — Et comment les Articles  
furent-ils accueillis dans les Conseils Municipaux? *Wagenaar* écrit:  
«of de voorwaarden alomme in de Vroedschappen aan welken ze ge-  
»zonden waren, werden goedgekeurd, is my niet klaar gebleken. 't Is  
»echter ten hoogsten waarschynlyk, alzoo de Staten, in Mei en Juny,  
»op begeerte van Zyne Doorl., alleen besloten tot eene bezending  
»naar Zeeland en naar Amsterdam en Gouda:» VII. 524. Il avoit  
raison de s'exprimer ainsi. La mention expresse et exclusive de ces  
deux villes prouve suffisamment qu'ailleurs il n'existoit aucune diffi-  
culté. Et Bruninck atteste, le 6 juin, que déjà par 14 villes «de ver-  
»zochte approbatie en aggreatie dier Artikelen onder deselve, sonder  
»eenige limitatie of restrictie gesteld en onderteekend, aan handen van  
»zyne Exc. is overgeleverd en hy dezelve in zyne bewaaring heeft»  
(*Kluit*, l. I. 355), tandis que le Magistrat «van Rotterdam en eenige  
»andere steden deur heure Gedeputeerden syne Exc. hebben laten  
»aandienen hierop oock geresolveert en deselve poincten en capitula-  
»tien insgelycx geratificeert te hebben, willende deselve eerstdaechs  
»aen handen van Syne Exc. overseynden» (l. I.).

Aussi étoit-on convenu de passer outre. Le 1. juin les États, pre-  
nant en considération «de swarigheden en 't nadziel door langer vertrek  
»van eiudelyke afhandeling der saken met zyne Princ. Exc. nopende  
»de Hoogheid en Grafelykheid van den Lande van Holland en Zee-  
»land, zulks by de Staten eendrachtelyk en met gemeen advyse  
»genoeg ten einde gebracht en besloten», trouvèrent bon «om de  
»Capitulatie staatsgewys gemaakt en besloten, en by de andere Ste-  
»den bevestigd, aan Amsterdam en Gouda voor te houden, met  
»verklaringen openlyke aanzegging dat, by verder gebrek of weigering,  
»de Staten niet zullen nalaten voort te gaan» (l. I. p. 356).

Il n'y avoit donc plus rien à résoudre; il ne falloit que la déclara-  
tion publique et solennelle d'une résolution irrévocable; l'exécution  
d'un contrat synallagmatique, et la manifestation d'un fait accompli:  
«alleen de hulding ontbrak:» *Bor*, II. 194.



Où a fort exagéré et dénaturé l'opposition.

1584.

En Zelande elle semble avoir été considérable. Middelbourg, de commun accord avec Veere et ter Goes, vouloit profiter de cette occasion, pour se ressaisir des privileges qu'elle avoit perdu. Toutefois, déjà le 20 dec. 1582, les Etats de Zelande avoient offert le titre de Comte au Prince, et en nov. 1583 les Deputés de cette Province et de celle d'Utrecht, ayant appris que la Hollande avoit resolu de delivrer l'Acte a son Exc., déclarèrent «hetzelve hun zeer aangenaam te wezen, en dat zy daarin waren verblijd en niet nalaten zouden, elk inden haren, daaraf te doen rapport» (*Klutr.*, t. I, 329).

En Hollande la dissidence se réduisoit à deux villes, *Gonda* et *Amsterdam*.

Mais, quels en étoient les motifs? Loin de pouvoir admettre que ces villes agissoient uniquement par defiance envers le Prince, il se peut que le désir d'étendre son pouvoir sur la totalité des Provinces-Unies, ait contribué beaucoup aux tergiversations d'Amsterdam : «of dit alles geschied zy, met oogmerk om getyk men zegt, «eene spaak in 't wiel te steken, of wel om den weg te banen tot «eene vollediger en algemeener Aanstelling van den Prins, 't zy tot «Grant, 't zy tot *Algemeen Hoofd* of Gouverneur over de *gansche* «*Unie*, is eene by my niet uitgemaakte zaak. Het schynt dat Amstel«dam meer helde om hem tot *Gouverneur Generaal* over de *Unie* aan «te stellen» (t. I, 324). Les Etats de Hollande, le 21 juillet 1583, manifestent leur espoir que par les Etats-Generaux «het Gouvernement «Generaal syu Exc. voor alle anderen by provisie gedefereert en «opgedragen sal worden :» (*Res. de Holl.*, p. 302. Et, selon *Wagenaar* (*Amst.*, IV, 38, Amsterdam vouloit donner son suffrage «tot aanstel«ling van eenen Gouverneur Generaal, die zekere Raden nevens «zich hebben zou». Mais cetui ne pouvoit convenir au Prince, qui jugeoit l'appui de la France indispensable ; «indien dit ware doorge«gaan, zoude en de Graaflyke Opdracht aan den Prins en de handel «over de herstelling van Anjou geheel hebben kunnen weghlyven» (*Klutr.*, t. I, 302). — Ensuite, en cas qu'on ne pût réaliser ce projet, s'il falloit respecter le Traité de Bordeaux et les arrangements avec le Duc, depuis son entreprise téméraire et funeste, il sembloit au moins utile et nécessaire que l'union avec la Zelande et Utrecht,



1584. ou tout au moins entre la Hollande et la Zélande, fut consolidée par Juin. l'acceptation commune et simultanée d'un même Souverain.

D'ailleurs il ne s'agissoit pas de résilier un acte, de revenir sur une résolution unanimement adoptée ; mais de suspendre, encore pour un peu de temps, la mise à exécution. « Wat ook wegens de » Opdragt der Grafelykheid zelve, als niet tot volkomenheid ge- » bracht, in de Resolutiën van Holland later gevonden wordt ; wat » ook Wagenaar in zyne *Vaderlandsche Historie en Beschryving van » Amsterdam*, en anderen, als door Amsteldam en Gouda gewe- » gerd, wordt aangevoerd, zulks ziet niet op de gedane zegeling en » opdracht zelve, maar slechts op het later voltrokken van de zaak » (l. l. 319). En dec. 1583 le Prince communiqua aux États de Hol- » lande les difficultés d'Amsterdam, « tenderende in effect dat syn Exc. » met de zaak van 't Graafschap zoude willen alsnog supersederen » (321) : les députés de cette ville protestant que ce n'étoit nullement par manque d'affection envers le Prince, mais, parcequ'il falloit se prononcer dans les deux Provinces en même temps ; vu que, dans le cas contraire, le commerce avec la Hollande, à l'égard duquel on fermoit encore les yeux, seroit désormais prohibé par l'Espagne, ce qui causeroit à cette Province une perte dont la Zélande seroit son profit (*Rés. de Holl.* 1583, p. 558). Des objections du même genre avoient été présentées contre l'abjuration en 1581 (ci-dessus, T. VII. 587). Les intérêts de commerce venoient donc en première ligne. C'est ce qui résulte également du passage de *v. Roid* ; où, parlant de la réunion des États de Hollande et de Zélande, pour déclarer le Prince Comte et Seigneur, il ajoute : « darin biszdaher » noch allerhandt difficulteten und oppositiones etlicher stette, deuen » ihre commercia und schiffart uf Spaniën angelegen waren, respürtet » sindt » (p. 294).

En tout ceci il n'y avoit rien de personnel. Le seul document dans lequel la résistance semble avoir un caractère violent et acerbe, est le fameux discours tenu par *C. P. Hoofst*, en juin 1584 dans le Conseil d'Amsterdam. *Kluit*, en faisant remarquer le silence complet de son fils, le célèbre historien, qui semble désapprouver l'obstination (*de onverzettelykheid*) des Amsterdammers et aura vu dans la démar- » che de son père une étourderie de jeunesse, observe encore que la

rédaction de cette diatribe, ayant peut-être eu lieu plus tard, se sera 1584. ressentie du changement des idées touchant la nature du Gouvernement, et qu'en outre *Hooft*, tout en se scandalisant d'un changement de titre, inutile à son avis, ne vouloit nullement se soustraire à l'autorité que le Prince exerçoit depuis plusieurs années (*l. l.* 357, 399). Quoiqu'il en soit, l'opinion étoit individuelle et ne fut pas favorablement accueillie: du moins le Secrétaire, en rédigeant le procès-verbal, écrivit «dat de Raeden verstaen dat het Landt van »Hollandt niet mag wesen sonder Graef en dat de Raeden wel gesint »zyn syne Exc. daertoe aen te nemen» (*Bor*, II. *Auth. St.* 57). Ces mots, il est vrai, ne faisoient pas partie intégrante de la résolution et n'avoient pas de force obligatoire; mais ils furent néanmoins expressément maintenus, par décision de la majorité: «nae datter op »omgestemt waer of die woorden in 't narre van de Resolutie soudan »blyven, is by meerder stemmen verklaert Jac:» (*l. l.*).

Au reste on ne sauroit disconvenir que le Prince, après avoir hésité longtemps, pressoit en 1583 et 1584 un dénouement final. Cette modification dans sa conduite n'a rien de surprenant.

D'abord, c'étoit le seul moyen d'obtenir l'acquiescement de la Hollande à son système politique.

Ensuite, la convention auparavant secrète, étant devenue notoire à tous et la communication officielle aux autres Provinces ayant eu lieu, les États compromettoient leur dignité et celle du Prince, en traînant, pour des considérations secondaires, la chose en longueur. Ils en étoient convaincus eux-mêmes: apprenant l'opposition de la Zelande, ils écrivent le 28 juillet 1583: «dat wy bemerken 't tot »groote schade' en kleinagtinge soo van syn Exc. als ook van den »Landt van Holland soude strekken, dat nadien die van Holland »aan de Generaliteit en alle Provinciën in het particulier, diessaan- »gaande haare meyninge hebben ontdekt, alsoe syn Exc. in Holland »koomende (overmits het agterhouden van die van Zeeland) het- »selve die van Holland niet soudan effectueeren, nogte voltrek- »ken:» *Res. de Holl* 1583, p. 276.

Puis, il falloit absolument apporter remède à la désorganisation du

<sup>1</sup> schande (*conjecture de Kicior*).

1584. Pays. L'incertitude des rapports amenoit un désordre complet. Depuis  
 Juin. janvier 1583 on pouvoit dire : «présentement, comme savez, il n'y  
 «a point de gouvernement general en ces pays» (ci-dessus, p. 233).  
 Le Prince sollicitoit en vain l'union générale, «non point de nom,  
 «de tiltre, et en pappier, mais de courages, volontés, moiens et  
 «facultés» p. 371) Il se plaint, le 14 nov. aux États de Hollan-  
 de, dans une Proposition très-énergique : «dat men nu meer dan  
 «negen maanden tyd sonder Regeeringe is geweest,» et c'est à cause  
 de la desunion croissante, qu'il veut au moins rallier les trois Pro-  
 vinces (la Hollande, la Zelande et Utrecht) entre lesquelles et lui il  
 y avoit depuis longtemps un lien spécial : «wy hebben voor oogen  
 «genomen dat ons toestond toezigt te nemen op de Landen en Pro-  
 «vincien van ouds en altyt te samen gestaan hebbende onder onsen  
 «Gouvernemente, met het meerendeel van dewelke wy ook aange-  
 «vangen hadden de gewenste vrydom des Vaderlands, mitsgaders  
 «de Christelyke Evangelische Religie, te vorderen en te handhou-  
 «den :» (*Flés, de Holl.* 1583. p. 515). — «Chascun se gouvernant à sa  
 «fantasie et lui restant seulement un nom spécieux de tiltre d'honneur,  
 «il n'avoit peu executer chose d'importance, ni en assaillant, ni en  
 «defendant» (ci-dessus, p. 370), et son autorité étoit à peu pres nulle  
 (N<sup>o</sup> 1166\*), là même, où en 1576 et 1581 on lui avoit conféré un  
 très-grand pouvoir. Un rétablissement de l'ordre étoit indispensable,  
 et, pour prévenir une dissolution prochaine, il falloit que la double  
 négociation avec Anjou et avec le Prince, aboutit à un resultat.  
 D'ailleurs on ne doit point oublier que, si le Prince avoit de propos  
 délibéré «remis cest affaire en quelque longueur, pour éviter les  
 «calomnies des meschants et les soupçons d'aucuns» (ci-dessus,  
 p. 367); et si «jamais il n'eût passé plus oultre, si on eût pu lui mon-  
 «trer une plus sûre voie» (*l. l.* 368), cependant il avoit toujours été  
 d'avis de se retrancher dans les provinces maritimes ou durant qua-  
 tre années (1572—1576), il avoit résisté à tous les efforts. On peut  
 admettre, avec la Régence de Gouda, que lui aussi desiroit leur  
 conserver une position spéciale et séparée : «wy kunnen geensins  
 «geloven dat syne F. G. nyt van advys is geweest, of geweest soude  
 «hebben, dat men de landen van Holland en Zeland, neffens de  
 «andere, de Majesteit van Vrankryk soude opdragen, dewelke hy

«altyt voor een sekere retraicte heeft gehouden, niet uyt ambitie of 1584.  
 «eygen begeerlykheid (die wy niet geloven in hem oyt plaetse gebad  
 «te hebben), maer omdat hy den Francoysen noyt de geheele sake  
 «dorst betrouwen. . . En daerom hebben wy gesien met hoe grote  
 «naersticheit syn F. G. de Landen van Holland, Zeland, en Uytrecht,  
 «altyd heeft versekert en geschout de vermenginge van dien met den  
 «saken van Vrankryk of van d'andere Provinciën:» *Bor.* II. 491.

Enfin, l'acceptation du Prince qui, dans une partie considerable  
 des Pays-Bas, devenoit ainsi, d'une manière définitive, le successeur  
 du Monarque dechu, étoit un renouvellement de l'abjuration du  
 Roi d'Espagne. La marche des affaires étoit déplorable; les Papistes  
 et les Espagnolisez, encouragés tant par les querelles des Provin-  
 ces que par les succès du Prince de Parme, redoubloient leurs efforts.  
 On faisoit sentir la possibilité, l'opportunité, la nécessité, on faisoit  
 valoir les avantages d'une reconciliation avec le Souverain légitime  
 et naturel. Il falloit, par une démarche éclatante, décourager ces  
 esperances et couper court à ces menées. Le Prince considère sous  
 ce point de vue la communication franche et complète des États de  
 Hollande aux États-Généraux (ci-dessus, p. 418): «Wy hoopen vaste-  
 «lick dat daerby verhoedt jae genouch affgesneden sal syn alle occasie  
 «van reconciliatie metten Coninck van Hispanien, daer andersaints  
 «eenighe genouch scheenen naer te luysteren ende de ooren te hielden»  
 (*Kluit*, I. I. p. 471). Et en 1584 on observoit avec raison «dat de  
 «vyandt in Vlaenderen de stadt en burgerye van Gent onder anderen  
 «daer mede soeckt kleynmoedigh te maecken, dat sy haerluden op  
 «dien van Hollandt niet hebben te verlaten, in 't aansien dat die  
 «van Hollandt in hen selven oneens zyn» *Bor.* II. 4. St. 56.  
 Peut-être aussi le Prince vouloit il donner une preuve nouvelle et  
 indubitable de sa constance et de son devouement. Quelques uns pre-  
 sumoient que, fatigue d'un labeur inutile, las de tant de meromptes,  
 pousse a bout par les tracasseries de l'intérêt particulier, et desesper-  
 rant de trouver un moyen de salut, il inclineroit a faire sa paix avec  
 Philippe II, ou du moins a se retirer en Allemagne. L. 1156. Se laisser  
 nommer Comte de Hollande, c'étoit aneantir de pareils soupçons. Loïn  
 de foiblir devant la tempête, il retrempoit ses forces dans l'adversité  
 même, d'après la parole du poëte: «Tu contra audentior ito Quam tua te

**1584.** » fortuna sinet ». Portant un nouveau défi au Roi, il ratifioit sa déclaration de 1572 : « Je suis résolu de partir vers Hollande et Zélande, » pour maintenir les affaires par delà, tant que possible sera, ayant » délibéré *de faire illecq ma sépulture* » (IV. 4). Acceptant un honneur périlleux et funeste, il se livroit au fanatisme des meurtriers : car, en le reconnoissant pour Seigneur, on provoquoit la fureur de ses ennemis ; il y avoit pour lui un redoublement de danger personnel ; en faisant un pas décisif, il marchoit au sacrifice, et devoit prévoir que c'étoit une victime qu'on alloit couronner (1).

† N<sup>o</sup> MCLXVI<sup>a</sup>.

*Mémoire du Prince d'Orange aux États de Hollande sur  
la nécessité de pourvoir au Gouvernement.*

\* \* On lit en marge : «gepresenteert by Zyne Exc. aen de Staten van Hollandt in 't beginsel der maendt July 1584.» Si cette annotation est exacte, il doit y avoir eu de nouveaux retards, et l'on conçoit dès lors que la mort du Prince étant survenue, une pièce aussi remarquable, mais qui n'étoit guères flatteuse pour les États, ne se trouve pas dans leurs Registres.

**Myne Heeren. Wy houden uluyden zeer wel indachtich,  
dat ghyluyden ende die van Zeelandt, ennige jaren nu  
geleden , uuytuluyder eygen wille ende beweghelicheyt (2)**

ons hebt gegeven zekere acte, by dewelcke hebt verclaert 1584.  
ons de eere te doen van ons te aennemen voor uluyder Juillet.  
Grave ende Heere, ende dat op zulcke conditien, als zoude  
mogen getracteert wordden, by dengenen die by uluyden  
ende ons daertoe zouden special gecommitteert wordden,  
wezende dezelve acte van date den 29<sup>e</sup> Martijdes jaers 1580.

Eenighen tyt daernaef heeft uluyden in de maendt van  
*Augusto* 1582 noch beliest aen ons tot Brugge zekere  
uluyden Gedeputeerde te schicken, met expressen laste  
om aen ons te solliciteren ende aen te houden dat in deze  
zake een eynde gemaect mochte wordden, ende dat wy  
wilden verklaren op wat articulen wy zouden te vreden  
zyn aen te veerden tgene by uluyden ons gepresenteert  
was, welcken volgende, zonden wy uluyden de articulen,  
ten eynde ghyluyden dezelve wildet overzien ende daerop  
goede resolutie nemen.

Welcke articulen by uluyden gezien wezende, hebt ghy-  
luyden aen ons gescreven, den van '83 ende  
by uluyder Gedeputeerde ontboden dat ghyluyden dezelve  
articulen goetgevonden hadt ende dat dezelve by uluyden  
geaprobeert waren, nae breeder inhoudt van derzelve  
uluyder brieven.

Sedert hebt ghyluyden noch gescreven aen alle de pro-  
vincien noch geunieert wezende, dezelve adverteerende  
van uluyder resolutie in deze zake, namentlyk van ons  
aengenomen te hebben voor uluyder Graeff ende Heere.

In *Decembri* lestleden, hebt ghyluyden, met de geheele  
vergaderinge van alle de Staten, ons gepresenteert de brie-  
ven van de acceptatie die ghyluyden van onzen persoon  
gedaen hadt, behoorlyk bezegelt met de zegelen van alle

1584. de steden, ons hebbende daerenboven noch gepresenteert  
Juillet. de artien by uluyden gemaect en gestelt, dewelcke  
hebben geteekent geweest van alle de steden, uytgeno-  
men Amstelredam ende Tergouw.

Alletwelck myne Heeren wy uluyden voorhouden om  
uluyden te doen verstaen, dat nademael deze zake heeft  
zoo dickmael gehandelt geweest by de Staten van Hollandt  
ende oock in de particuliere vergaderinge van de Steden  
ende oock ontboden aen de andere provincien, dat dezelve  
daeromme nyet en can verborgen ofte secreet wezen,  
gelyck oock zekerlyk dezelve zake nyet alleen bekendt is  
in deze Landen, maer daer en is Coninckryck noch Landt  
in de Christenheyt oft zy en weeten daervan te spreken;  
doch ziende een yegelyk dat deze zake zoo langh aenloopt  
ende word't opgehouden, zonder daervan te weten enige  
redene, gheeft een yegelyk daervan zyn oordeel ende maken  
daerop hunne discourssen, nae hunnen wille ende nae de  
genegentheyt die zy hebben tot ons ende den Vaderlande.

Ende al eest dat ghyluyden ende wy behooren princi-  
palyk te achten op het gemeyn beste ende behoudnisse  
van 't Vaderlant, soo moet men nochtans gedencken, dat  
allen luyden met eere heurluyder eere boven allen zaken  
ter werelt behoort gerecommandeert te zyn. Ende nyet-  
temin en can uluyden nyet onbekendt wezen 't gene  
men elders daervan mach spreken, nadenmael men zelve  
alhyer binnen 's Landts ende onder ons zoo vreempde  
propoosten daervan houdt.

Soo de Landtzaken alhyer noch met goeden ordre be-  
leydt wordden, zouden zulcke incommuditeyten noch te  
hyden zyn, maer ter contrariën is uluyden bekendt dat  
deze onzekerheyt veroorzaecht overal ende in alle plaet-



zen van deze Republicque eene confusie oft emmers 1384.  
groote imperfectie in veele zaken, uuytstellende een Juillet.  
yegelyk de reformatie ende herstellinge van vele zaken op  
deze resolutie ende de quade daerdeur oorzake nemende  
van alles te doen ende te zeggen nae hunnen luste, sich  
geenssins van straffe beduchtende, in zulcker vuegen dat  
als wy, door zoo luttel autoriteyts als ons toegelaten is,  
yemanden doen aentasten oft arresteeren by wege van  
justicie, zoo wordden wy terstont gecalomnieert, als oft  
zulcke quaetwillige waren gevangen, alleenlyk omdat zy  
ons contrarie waren in ons particulier ende nyet aen 't  
geheele Landt ende der Republicque.

Alle deze redenen bewegen ons, myne Heeren, uluyden  
vruudelyk te verzoucken van deze zake een eynde te wil  
len maken, zoo om ons te helpen behouden onze eere  
ende reputatie, als oock om zelve u te helpen alle zaken  
stellen in zulcken state ende ordre dat het Landt ende Re-  
publicque daerdoor mach geholpen ende behouden zyn.

Ende, want ter avortueren om eenige consideratien  
ghyluyden nyet en zult willen besluyten ende resolveren  
op de solemnele inauguratie, dat dan ondertusschen ghy-  
luyden wilt letten op de ordre die gestelt zoude mogen  
wordden om op alle zulcke inconvenienten te remedieren.

Ende alzo egeene wetten, statuten oft ordonnantiën,  
noch oock vergaderingen en communicatiën en cunnen ten  
rechten wederstelt wordden, ten zy datter autoriteyt zy  
die ontzien, gerespecteert ende gehoorsaemt wordde,  
alzo een iegelyk genoegh bekendt is dat zonder zulcke  
autoriteyt alle wetten ende ordonnantiën zyn als een li-  
chaem zonder ziele, dat daeromme uluyden believe ons  
toetestaen zulcke autoriteyt, met den Raedt die ghylyuden



1584. ons zult geven, dat wy mogen de justicie, wetten ende Juillet. ordonnantiën doen onderhouden, zoo wel de oude ende gemaecte, als die tot het gemeyn beste noch gemaecht zullen worden.

Om waertoe te commen, dat uluyden believe ons daer op den behoorlicken eedt aff te nemen ende oock van uluyder zyden aen ons gelycken eedt te doen, opdat wy met zulcke autoriteyt als 't behoort, mogen gebieden ende alle zaken reguleren.

Ende alzoo men nyet en can met autoriteyt executeren, zonder behulp ende onderstandt van de Justitie, dewelcke is de handt ende macht van den Prince ende Overheyt, dat uluyden oock gelieve te ordonneren dat wy zullen hebben ende houden 't gebiedt over de Raden, dewelcke voortaan aen ons doen zullen den eedt van getrouwicheyt en van de justitie wel ende behoorlick te administreeren.

Dat gelycke autoriteyt ons oock geaccordeert wordde over de Camere van de Rekeningen ende, consequentelyck, dat in onzen name alle de domeynen van deze provincie gegouverneert ende geadministreert worden.

Ende alzoo van allen ouden tyden ende boven alle memorie het Landt van Zeelandt is gevought geweest met deze provincie van Hollandt, zoo verheyscht oock alle onderlinge commoditeyt van dien ende d'andere provintie, dat zy beyde t' zamen éénen voet houden; dat daeromme uluyden believe eenige uuyt uluyden te deputeren om te reyzen naer Zeelandt, om met de Staten van denzelven Lande te communiceren ende dezelve te bewegen tot volbrengen van de beloften ende presentatiën, die zy ons eertyts gedaan hebben.

Ondertusschen ende verwachtende dat de zaken met 1584. meerder solemniteyt zullen geexpedieert worden ende *Juillet.* dat men met dien van Zeelandt zal gedaen hebben, dat uluyden gelieve te adviseren wat titel dat by ons in alle brieven en ordonnantiën zal mogen gebruyckt worden ende oock wat zegel in alle depeschen, die om de zaken van den Lande zullen geexpedieert worden.

---

N° MCLXVI.

*Approbation des Points et Articles relatifs a l'acceptation du Prince d'Orange pour Comte de Hollande, par plusieurs Conseils Municipaux.*

\* \* On trouve aux Archives les adesions que Bruninck déclaroit avoir reçues (*Alust*, l. l. p. 480—483), excepte celles de *Leiden* (que *Alust* communique l. l. p. 354, de *la Brielle*, de *Garcum*, et de *Schoonhoven*. Elles sont ecrites chacune au bas d'un exemplaire original des articles *in extenso*, comme ils se lisent chez *Bor*, II. 191—194, suivis du rapport de *Bruninck* et *Buis* touchant le consentement mutuel du Prince et des Etats (l. l.), sous l'approbation des Conseils Municipaux. — Toutefois *Edam* et *Monnikendam* ont signé sur la même pièce.

*Bruninck* n'a pas juge nécessaire de mentionner les observations de *Delft* et de *Dordrecht*. Peut-être aussi cette dernière ville, après avoir expedie un consentement en forme, confia t'-elle une copie modifiée à son Depute, afin d'en faire usage, pour le cas qu'il y eût encore matière à delibération.

---

De Burgemeesters, Raeden en die van den Vroetschappe der Stadt Haerlem, gezien en in den heuren gecommuniceert hebbende de poincten en articulen bovengeschreven, hebben dezelffde goet gevonden ende mits desen bevesicht, belovende alzulx in heure regard en qualite van wegen de voorsz. stede den inhouden van dyen t' achter-

1584. volgen en t' onderhouden, doen achtervolgen en onder-  
Juillet. houden naer behoeren. T' oirconde dezen by den Secre-  
taris der voorsz. Stede gedaen onderteykend den 28<sup>a</sup> Martij  
*stilo novo*, 1500 vier en tachtich.

Deur expres bevel als voeren,  
WEERDT.

De Burgemeesteren, Schepenen, Raeden, Veertighen  
ende Vroetschappen der Stadt Delff, gesyen ende in den  
heuren gecommuniceert etc.<sup>1</sup> Mitz dat de Staten van den  
voorsz. Landen, zullen hebben te letten en sorghe te dra-  
gen, dat de partyen van Domeynen, die in langdurige  
pachte voor eenen cleynen pryse uuytgegeven zyn, ter  
expiratie van dyen ten meesten oorbair en hoochsten pryse  
verhuurt zullen worden, omme tot onderhoudinghe van  
den staet van syne Prinselyke Excellentie als Grave van  
Hollant, Zeelant en Vryeslandt te moghen strecken als  
naer behoiren. T' oorconden desen by den Secretaris der  
voorsz. Stadt Delff ghedaen onderteyckenen den 28<sup>a</sup> dach  
in Maerte, *stilo novo*, 1584.

P. VAN DER MEER.

Die Burgemeesteren, Raeden en Vroetschappen der  
Stede van Schiedam, gezien en in den heuren gecommuni-  
ceert hebbende, etc. T' oirconden dezen by my Willem  
van der Meer derselver Stede Secretarys, nae voorghaende  
resolutie en ordonnantie van voorsz. Burghemeesteren en  
Vroetschappen, onderteyckent op den 28<sup>a</sup> dach van Maert,  
*stilo novo*, in 't jaer ons' Heeren 1584.

W. VAN DER MEER.

<sup>1</sup> Absolutement le même formulaire que Harlem dans cette pièce et dans celles  
qui suivent.

De Burgemeesteren, Raeden ende Vroetschappe der 1584. Stede Hoorn, gesien ende in den haeren gecommuniceert Juillet. hebbende, etc. *Actum* den 28<sup>a</sup> martij A° 1500 vier en tachtich, *stilo novo*, ende ter ordonnantie der voorsz. Burgemeesteren, Raeden en Vroetschappe, geteeckent by my der voorsz. Stede Secretariz

NANSEN<sup>1</sup>.

De Burgemeesteren, Raeden en die van de Vroetschappen, mitsgaders die Capiteynen der Stede Enchuysen, ghesien ende in den heuren gecommuniceert hebbende, etc. T' oorconde dese by den Secretaris der zelve Stede gedaen onderteecken den 28<sup>a</sup> martij, *stilo novo*, 1584.

Ter ordonnantie van Burgemeesteren,  
Vroetschappen ende Capiteynen der  
voorsz. Stede by my als Secretaris,  
JACOB JOOSTENS.

Die Borgemeesteren, Radden en Vroedtschappe der Stede Eddam, gesien en in den haeren gecommuniceert hebbende, etc. T' oorconde desen by den Secretaris onser Stede gedaen onderteyckend desen 29<sup>a</sup> martij 1584, *stilo novo*.

J. J. BREED.

Die Burgemeesters, Raden en Vroetschappe der Stede Monickendam, gesien en in den haren gecommuniceert hebbende, etc. T' oorconde desen by den Secretaris onser

<sup>1</sup> ou Janssens. Ailleurs on a déchiffré cette signature par Mau'ng, ou Mareng, ou G. Kansen, ou G. Jansz. (*Kluit*, l. I. 482).

1584. Stede gedaen onderteyckenen desen lesten *Martij* 1584, Juillet. *stilo novo*.

CORNELIS P<sup>r</sup>.

Secretaris by provisie der Stede  
Monickendame.

De Burghemeesteren, Raeden en Vroetschappen der Stede van Medenblick, gesien en in den heuren gecommuniceert hebbende, etc. T' oirconde desen by den Secretaris der voorsz. Stede gedaen onderteyckenen den 28<sup>e</sup> dach *Aprilis Anno* 1584.

S. PIETERS.

Aldus gedaen en besloten by myne Heeren de Schoudt, Borgemeesteren en Cepenen, Raeden, Oudt-raeden en Luyden van den achten der Stede van Dordrecht, representerende de Regierders en Vroetschappe derselver Stede, opten 3<sup>e</sup> *Aprilis A<sup>o</sup>* 1584, my present,

J. HANSE.

L'Acte de Dordrecht a un caractère tout particulier. — Cette *résolution* municipale est jointe à une *copie* des Articles, sans le rapport de Bruninck et Buis, et qui diffère en plusieurs endroits de l'original. — Dans l'Art. 5, où il est question du maintien des Privilèges, au lieu de «ook nietjegenstaende dat eenige der Privilegiën tot noch » toe niet gebruikt syn geweest, » on lit: «voor soo veel de Staten » daervan in deugdelick gebruyck en possessie syn geweest, tot den » jaere 1567, ten aenvange van de eersten troublen.» De même dans l'Art. 6, l'an 1567 est indiqué comme terme normal. A l'Art. 8, qui interdit au Comte toute Ordonnance «streckende tot eenige veran- » deringe van den staet, policie, of oeringe van den Landen, » il est ajouté: «in 't generael ofte van de Steden in 't particulier.» L'Art. 8.

permettant de recourir aux tribunaux contre des Privilèges injustes, est entièrement omis. Dans l'Art. 16 il est dit que l'Ordonnance relative à l'exercice de la Religion Reformée, se fera du consentement des Etats «Staetsgewys specialicke beschreven.» Au lieu de «den President en Raden van den Hogen en Provinciaelen Raden,» il y a (Art. 18 et ailleurs) «de luyden van de raden van Justitie.» L'Art. 5, statuant que le Comte ne pourra changer le cours de la monnoie, reçoit une clause égoute; «nochte gedoghen binnen den Landen van Holland en Zeeland in andere Steden ofte plaetsen munte geslagen te worden dan binnen de Stede van Dordrecht alleen.» L'Art. 28 stipule que le Comte accordera aux États la permission de lever des impôts, «sulx hy accordeert mits desen voor nu abdan.» Dans l'Art. 49, où les États promettent de prendre pour Comte «een van syne V. Genade wettige zonen,» il y a : «een van syne F. G. wettige kinderen, 't sy zonen ofte dochteren, dewelcke noch ongetruwelickt wesende, niet en sullen moghen huwelicken dan by consent ende bewilliging van de Staten van voorsz. Landen.» Enfin après l'Art. 40, relatif au Conseil des Douze et à l'Instruction que les Membres, ainsi que le Comte, devront confirmer par serment, on lit, apparemment comme recommandation au député : «Nota te letten oout wat Provincien de Raden sullen genomen worden en hoe veel raeden. Sy verdacht dese Instructie op den Raet neffens syne Exc. te maecken en quant à quant te doen besweren *tempore inaugurationis.*»

## LETTRE MCLXVII.

*Le Comte Philippe au Comte Jean de Nassau. Mort du Prince d'Orange.*

\* \* L'assassinat du Prince eut lieu le 10 juillet. Quelques détails sur ses derniers moments se trouvent dans une Lettre communiquée par M. Delprat dans les *Bydragen* de M. Nijhoff, II. 1. 120. — R. Ulenburgh, bourguemaitre de Leeuwarden, député par les villes de la Frise pour le consulter sur divers points importants, écrit au Magistrat de Leeuwarden qu'après avoir causé avec son Exc. sur «de tegenwoordige gelegentheyte ende standt der Steden,» le Prince l'a retenu à dîner ;

1584. «sulx dat ick niet heb derven wech gaen , en alleen an de Tafel , ver-  
 Juillet. »mits daer geene andere gasten en waren , tegens syn Exc. over heb  
 »moeten zitten , hebbende syne F. Exc. verscheidene propoosten  
 »onder het eten tegens my gebruyckt , soo van de Politique staat in  
 »Vrieslandt in 't generael en mede van eenige plaatsen specialycken ,  
 »soo oock van de Ecclesiastique stant , op alle en welcken , soo veel  
 »ick daeraf kennisse hadde , hebbe geantwoort.» S'étant levé de  
 table , «nadat hy noch van seeckere saecken met my gesproken hadde ,  
 »beloofde syne Exc. my metten eersten soo geringe doenlyk te expe-  
 »dieeren. En is syne Exc. van my keerende terstont begroetet van  
 »wegen die Coronel Morgen. Waeraf scheidende syne Exc. voort-  
 »gaende uyt het portael , . . door eenen Bourgoingnon moorddade-  
 »lycken met eene buxe geladen met drie looden geschooten , en ter-  
 »stondt daerna deser werelt standvastelyck overleden.» — Par ces  
 particularités , ainsi que M. D. le remarque , on peut juger de la  
 véracité de *Fr. Haræus* , écrivant dans ses *Tumult. Belg* p. 363 :  
 «Orangii Princeps , Delfis cum Lewardicae civitatis Legatis laute  
 »pransus , globulis trajicitur.»

Dans les Lettres des États-Généraux à ceux de Gand et à la Reine  
 d'Angleterre , les dernières paroles du Prince sont ainsi rapportées :  
 «Mon Dieu , ayez pitié de mon ame ! mon Dieu , ayez pitié de  
 »pauvre peuple :» *Eor II. Auth. St.* 58 ; et «Mon Dieu , mon Dieu ,  
 »ayez pitié de moi et du pauvre peuple :» *r. d. Kemp, Maurits v.*  
*Naxen* , I. 151. — D'après les États de Hollande «is syne Exc. ter-  
 »stont gestorven , seggende alleenlyk , mon Dieu , mon Dieu , ayez  
 »pitié de moy et de ton pauvre peuple :» *Rés. de Holl.* 1584. p. 412 ;  
 et le Comte Maurice écrit : «de leste woorden van syn Exc. waren ,  
 »Myn Godt ! ontfermt U mynder siele , myn Godt ! ontfermt Uwer  
 »ghewone :» *de Jonge. Omstg.* St. II. 102. Cette version semble  
 la plus exacte. Il est en effet probable que le Prince , encore à son  
 dernier soupir , s'est souvenu des pauvres Chrétiens opprimés et  
 du peuple de Dieu.

---

Monsieur , puis qu'il a plu à nostre bon Dieu de  
 retirer Monsieur le Prince de ce monde izi' , lequel non

seulement<sup>1</sup> est ung grande perte pour nous autres, mais 158.4.  
aussi pour tout le pays pardecà, plus que je ne serois<sup>2</sup> Juillet.  
escrire, mais d'autant que sçat<sup>3</sup> esté la volonté de Dieu, il  
en fault avoir la pacience et le prier de maintenir les affai-  
res en ung bon estat, affin de pouvoir résister à ung tel  
tirannique Roy, lequel n'a point seu vengre<sup>4</sup> ce bon Prince  
pargères<sup>5</sup>, mais par threisons<sup>6</sup> et par ung mortrir<sup>7</sup>. Je prie  
l'Éternel nous donner ceste grâce, que puissions revenger  
la mort d'ung si bon et vertueux Prince. Au reste je vous  
prie me mander comment je me doibs tenir, ou ce que je  
aureys à faire. A tant, Monseigneur, après vous avoir très-  
humblementprésanté mes très-humbles services, je prie-  
ray Dieu, Monseigneur, vous donner, en bonne santé,  
longe et heureuse vie.<sup>8</sup>

Vostre très-humble et très-obéissant fils,

PHILIPPE DE NASSAU.

A Monsieur le Comte Jan<sup>9</sup> de Nassau.

---

† LETTRE MCLXVIII.

*Le Comte Jean de Nassau à la Princesse d'Orange. Lettre  
de condoléance.*

---

\*. \* Le ton cérémoniel de cette Lettre s'explique p. 446.

Madame, aiant entendu la façon de laquelle il a pleu à  
Dieu d'appeller feu Monseigneur le Prince vostre très-  
chier mary, de ceste vie à Son royaulme, je n'ay peu autre-  
ment que d'en estre touché d'une compassion et condo-  
léance, non seulement à cause de nostre conjunction plus  
que fraternelle, mais aussy regard du commun, et de vous,

<sup>1</sup> seulement.

<sup>2</sup> serois.

<sup>3</sup> c'a.

<sup>4</sup> vaincre.

<sup>5</sup> guerres.

<sup>6</sup> trahisons.

<sup>7</sup> meurtrier.

<sup>8</sup> Il n'y a pas d'indication de lieu et la date est illisible. Apparemment de  
Delft, le 11 juillet.

<sup>9</sup> Jean.



1584. Madame, en particulier. Mais quand je regarde d'autre part  
Juillet. que la conjonction que le feu monseigneur le Prince a avec  
nostre souverain frère et Seigneur Jésus Christ, auquel il  
fault estre rendu conforme et que par ceste trahison, de  
laquelle il a pleu à Dieu se servir a cest effect, la conjon-  
ction qu'il avoit en sa juste cause avec le chief, a esté comme  
seclée', je trouve suffisamment des soulas' en ce qui passe la  
nature pour surmonter la douleur naturelle, augmentee  
par l'indignité du faict si énorme, respondant à l'esprit qui  
les pousse; car la mort des serviteurs de Dieu est précieuse  
devant Luy, comme l'Escripture tesmoigne, et d'autant  
plus précieuse que les meurtres sont énormes. Seconde-  
ment aussy, considérant la cause commune de l'Eglise de  
Dieu, je ne doubte nullement que les triumphes que les  
ennemys de Dieu en font desjà, ayent devant les yeux des  
poutres esblouys quelque apparence, mais en vérité ce  
sont des préparatifs a leur ruine, car Dieu qui est juste,  
tient cest ordre, de lascher la bride à quelques cupidités  
des mechants, afin qu'eux mesmes se préparent le chemin  
à leur propre confusion. Et de nostre part Dieu retire nos-  
tre fiance des créatures a Soy seul, afin qu'il nous possède  
entièrement, comme' faict aussy la fiance des enfans de  
Dieu n'est fondée en aultre qu'en Jesu Christ. Non sans  
cause S. Paul exhorte Timothee: • Ayez en souvenance  
Jesu Christ, qui est de la semence de David, resuscité des  
morts. • d'autant qu'en ce peu de mots il luy met devant  
les yeux toutes les promesses et le serment de Dieu de  
l'éternité du règne de Christ, auquel est fondé un secours  
perpetuel, lequel aussy a la victoire en main, comme aussy  
il ne porte ce tiltre sans cause, qu'il est appelle Admirable.

Oultre plus, quand à vostre personne, Madame, Dieu vous 1584.  
a honoré pour la seconde fois, non seulement de mary fort Juillet.  
honorable, mais des tesmoins de Jésus-Christ plus qu'hono-  
rables, dont il reste, quand à vostre personne, qu'en ceste  
seconde approbation de vostre foy, la vertu qui s'est monstrée  
en vostre première espreuve, se monstre non moins, d'aul-  
tant que l'honneur que Dieu vous a faict est double. Quant  
est de moy, Madame, encores que je ne sois nullement à  
comparer à feu Monseigneur le Prince, attendu le grand  
comble de dons que Dieu avoit mis en luy, toutesfoys  
selon ma petitesse, je vous tiens pour héritier de la sainte  
affection que j'ay porté à Son Excellence, ce que j'aime  
mieux monstre de faict que de paroles. Et de faict nostre  
Seigneur Jésus Christ, qui nous a donné tant d'espreuves  
de Son assistance, ne nous défauldra jamais, car se sont  
aultant d'arrhes de sa faveur perpétuelle.....

Priant nostre bon Dieu et Sauveur, Madame, de regar-  
der en pitié toutes Ses Églises et vous en particulier avec  
les vostres, vous consolant et assistant en tout et par tout,  
selon Sa promesse infailible, me recommandant à vos bon-  
nes et saintes prières. Donné à Dillenburg, ce 19 juillet  
l'an de grâce, 1584, selon le style accoustumé.

Vostre très-humble serviteur,  
JEAN COMTE DE NASSAU.

A Madame Louyse de Colligny,  
Princesse d'Oranges, vefve.

---

† LETTRE MCLXIX.

*Le Comte Jean à la Comtesse Marie de Nassau. Même  
sujet.*

---

“. Le 11 juillet la Comtesse Marie avoit fait part à son Ouele

1584. du décès du Prince, dans une Lettre signée par elle: «E. L. gehor-  
Juillet. »same undt dinstwillige dochter dy zeit meines lebens, MARIA FAMILI-  
»LEN VON NASSAW UNDT ORANGE» (\* MS ).

Hochgeborne freundtliche liebe Tochter, nach behörlicher und aller muglichen ehr- und diensterbiethung, magk deroselben ich wolmeinendt nicht pergen, welcher maszen ausz E. L., wie auch der Hern General Staden, Uranschen Rätthe und ettlich wenig tage zuvor ausz meines sohns Grave Wilhelmen Ludwigs schreiben, ich die leidige und erbärmliche entleibung weilandt deroselben gelipsten Hern Vatters, des Hern Printzen lobseligster gedächtnus, mit gantzs bedrübttem gemuth, groszem hertzenleidt und bekummernus hab verstanden.

Wiewohl ich nuhn bey mir leichtlichen ermeszen und abnehmen kan, das E. L. dieser hochbeschwerlicher und trawriger fall, nicht allein der natur nach, sondern auch in bedrachtung das seine G., von wegen dero hohen verstandts und vielfaltig herlichen tugenden, domit der Almerhtig sie fur andern gezieret, den ihren und insonderheit denn Niederlanden und vielen betraugten Christen, der vernunft nach zu rechnen, viel grösser und nutzlicher dinst thun können, sehr hart zu hertzen gehen und zu grossem schmertzen, sorg und beschwerung ursach geben muss, inmaszen dan E. L. und wir andern, sampt all den jenigen so Gottes ehr und des Vaterlandts wolfarth gern befördert sehen, daselben nicht zu verdencken; so hab ich doch, in sonderlicher betrachtung das wir menschen in grosser freudt oder trawrigkeit uns leichtlichen und gemeiniglich zu verstoszen pflegen, nicht umbgehen mögen, unangesehen ob mir schon E. L. Christlich gemuth und eifler umblicher maszen bewust, dieselbe doch

hiemit zum überflus und so wohl mir selbst zur lehr 1584.  
und erinnerung, als auch deroselben zum trost und gut- Jailet.  
hertziger verwahrung, hiemit freundtlichen zu ermah-  
nen und zu bitten das Sie sich doch, in dieses Ihr und unser  
aller schweres creutzs, mit gedult ergeben und selbst  
ausz Gottes wort (wie Sie dan daselbig, Gott lob, gantz  
wohl und besser dan ich leider zu thun weisz) trösten,  
zufrieden stellen und under anderm wol behertzigen und  
zu gemuth führen wollen, das Gott die höchste weiszheit,  
getrew und almächtig und warhafftig ist, und nichts ver-  
gebens oder von ungefehr und ohne ursach geschehen lest,  
sondern das alles dasjenig, so Er schafft, allein gutt, recht  
und wolgethan und sein göttlicher rath und will das höchste  
gut und beste sey. *Item* das den gläubigen, Seinen auszerwäl-  
then und kindern, alles zu ihrem heil gereichen und dhienen  
musz und Er denselben, vermöge seines ewigen Gnaden-  
bunds, nimmehr vergessen, noch sie Ihme aus Seinen lieu-  
den reizen, in nöthen stecken und witwe und weisen laszen  
wil. *Item* das es Ihme gleichen viel und sehr leicht, ja zu  
auszbreitung Seines lobs und nahmens, viel mehr dhien-  
lich ist, über menschliche zuversicht, bey wenigen, ge-  
ringen und verachten oder auch wohl gar keinen mitteln,  
als bey vilem oder groszem gewalt, so doch auch von  
Ihme herkommen musz, zu helffen, wie Er dan daselbig  
nicht allein denjenigen, so in nöthen sich zu Ihm wenden,  
bekehren und ihn rechten glauben ruffen und schreien,  
und Ihn und seine götliche Almacht ihr vertrauen allein  
setzen und bawen, und nach Seinen gebotten, willen und  
ordnung, richtig und stracks wandeln und ihr thun, rath-  
schläge und handlungen, mit hindansetzung und verach-  
tung aller irdischer dinge und weltweiszheit, darnach

1584. anstellen, in Seinem Wort vielfältiglich verheessen und  
 Juillet. zugesagt, sondern auch nach ausweisung der Biëblischen  
 und vieler andrer, auch unserer zeit historien, fürnemblich  
 aber an weylandt E. L. Hern Vattern, dem Hern Printzen  
 lobseliger gedechtnus selbst, und den Niederlanden, zu  
 allen zeitten im werck mit der that bewiesen und vielen her-  
 lichen exempeln bezeuget hatt.

Wan dan nulin deme also und wir uns darbeneben zube-  
 scheiden, das gleichwol seine G. nicht haben altzeit können  
 leben, sondern deromal eins sterben müssen, *item* das  
 seine G. diesen todt mit groszen ehren, zu des gegentheils  
 höchster schandt und verkleinerung, umb ihres Vatter-  
 lants und einer gerechten Christlichen sachen willen, gelit-  
 ten und derselben, durch Gottes seggen, mit groszen out-  
 aen, ruhmb und lob, soviel jahr hero trewlich gedienet  
 und in so vielfaltige widerwertigkeiten, geschwiude prac-  
 tucken und gefehrlichkeiten, sich jederzeit gantz manlich  
 und dapffer ertzeiget und deroselben Christlich gemüth,  
 hertzhichs vertrauen zu Gott, und trewe zuueigung gegen  
 die Niederlanden, noch in ihrem letzten ende und seufft-  
 en, mit dem gebeth und schreien zu Gott, bewiesen und  
 im selben also entschlaffen und ausz dieser schnöden bösen  
 welt gescheiden und nunnmehr ausz so vieler und maneh-  
 fältiger sorg, angst und gefahr erlöst worden ist, so sollen  
 wir uns nicht allein in diesze göttliche schickung und vor-  
 sehung willig und mit gedult ergeben, sondern auch dem  
 Allmæchtigen für solche vielfaltige ertzeigte gnadt und  
 wolthat von herten lob, ehr, preisz und danck sagen,  
 vielho herweltsen Herrn Printzen diese ehr und ruhe,  
 dattu er durch diesen todt kommen, gern gönnen und uns  
 Gottes guedigen schutz und schirm hinführn sovil damehr

bevehlen und Ihme vertrauen und nicht zweiffeln, ob Er 1584.  
uns schon eins oder mehr, ja alle mittel benimpt und ent- Juillet.  
zeugt, und es mit uns ufs euszerst kommen lest, das Er uns  
doch nicht stecken und verderben lasze, sondern daselb  
was Er ahn einem orth genommen, ahn einem andern reich-  
lich wiedergeben oder sonsten in andere wege wiederumb  
erstatten und alle unsere sachen und gelegenheitten dahin  
richten und also schicken und anstellen werde, wie daselbig  
ahn meisten zu Seinen göttlichen ehren und zu unserer ewi-  
gen und zeitlichen wolfarth gereichen und dhienen magk.

E. L. entschuldigung, das dieselbig nicht mit eignen  
händen ahn mich geschrieben, wehre zwar gar unvonnöt-  
ten gewesen; dan E. L. desfals nicht allein bey mir, als  
einem bekandten und vertrauten freunde, sondern bey  
allen verstendigen gnugsamb entschuldigt seint. Der Al-  
mechtige wolle E. L. und uns alle trösten und nach Sei-  
nem göttlichen willen gnediglich regiren und erhalten.

Gleichfals durffen E. L. sich mit recommendirung Ihrer  
und dero Brueder und Schwestern sachen nicht bemühen,  
sondern mich nuhr jdertzeit verstendigen und wissen las-  
zen, worinnen oder womit ich E. E. L. L. sampt oder  
sonder gedhienet sein soll oder magk, dan beneben deme  
das solches ein jeder Christ, bey dem andern, sonderlich  
aber bey E. E. L. L. zu thun schuldig, in betrachtung der  
groszen dinst so E. E. L. L. Herr Vatter, Christeliger  
gedechtnus, der Kirchen Gottes und dem Vatterlandt trew-  
lich geleistet, so erkenne ich mich hierzu, in ansehung  
der nahen verwantnus und von seiner Gn. vielfältig emp-  
fangener ehren, wolthaten und gespürter gutter zuneigung  
und willens gegen mich und die meine, soviel damehr  
für andern verpflichtet und obligirt. Und solt mir furwahr

1584. ein sonderere freude und sehr lieb und angenehm sein, da  
Juillet. ich nuhr des verstandts und vermögens wehre und occa-  
sion und gelegenheit bekommen könthe, das E. E. L. L.  
ich einige nützliche und gefellige dinst ertzeigen und be-  
weisen möchte; hoffe aber der Almechtige werde E. E.  
L. L. sachen also gnediglich dirigiren und richten, domit  
dieselbe andrer leuth dinst desto weniger bedürffen wer-  
den. . . . Datum Dillenburgk, den 21<sup>er</sup> Julij A<sup>o</sup> 1584.

JOHAN GRAFF ZU NASSAW CATZENELNPOGEN.

An Frewlin Marien von Nassaw  
und Uranien.

*Post Datum.*

Hochgeborne freundliche liebe Tochter, wiewoll ich,  
wie E. L. bewust, gar ein böser schreiber und darzu, für-  
wahr mehr dan E. L. glauben können, itzo mit gescheff-  
ten überladen bin, und derohalben so viel da weniger in  
diesem bedrübnus und bekümmernus, wie sich das wol  
gespürt und die nottürfft erfordert, ahn die Fraw Prin-  
ceszin und die Hern Staden schreiben und gelangen laszen  
können, so hab ich's doch bei mir dafür gehalten das,  
zu antzeigung meins gutten willens, ein nottürfft, raths-  
amer und beszer sey etwas als gar nichts zu schreiben,  
und derohalb beyverwarth Frantzoisch schreiben, so gut  
als ich daselbig, mit in solcher sprach unerfahren und  
ungeübten leuthen, alhie zu wegen bringen können, ahn  
die Fraw Princeszin stellen und ausziehen laszen; wie ich  
dan auch ebenmesziger gestalt an die Hern Staden zwey,  
eins in franzoisch, das andern in teutsch, fast gleiches  
inballts gethan; gantzs freundtlich bittendt E. L. diesel-

<sup>1</sup> *Probablement ce P. Scriptum émit autographe.*



ben mit Bruningk oder sonsten jemandts übersehen und 1584.  
die *originalia*, Ihrem gutachten nahe, aln ihr behörlich Juillet.  
orth zu überlieffern: oder, wo solches nicht für gutt ange-  
sehen wirdt, dieselbe zu hinderhalten und mich, neben  
presentirung meiner willigen dinst, nichts desto weniger  
zum besten ihrer G. und bey ihnen angeben undt ent-  
schuldigen zu laszen, und darneben von meinewegen zu  
bitten und zu begehren, da ihre G., die Hern Staden, oder  
die Uranische Rätthe hinführo etwas an mich in schriftten  
gelangen zu laszen gemeint, das ich solchs lieber von ihnen  
in Frantzoischen oder Niederlendischen, als in Hochteut-  
scher sprach vernehmen wolte. In betrachtung das ich  
ihre meynung, gemüth und willen ausz ihren eignen  
schreiben und sprache, beszer dan ausz translation in eine  
frembde und ihnen unbekandte sprach, verstehen, und  
mich alles besorgten miszverständts und zweiffels sovil  
damehr versichern kan. *Datum ut supra.*

---

• LETTRE MCLXX.

*La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Elle se  
recommande en ses bonnes grâces.*

Monsieur mon frère, j'ay senti si avant et sen' encores  
l'affliction qu'il a pleu à Dieu m'envoyer, que j'ay oublié  
tout debvoir vers mes parens et bons amis, ne me donnant  
la tristesse aulcune relasche, ny loisir de penser à aultre  
chose quelconque. Je vous supplie donc, Monsieur mon  
frère, de m'excuser, si jusques à présent je ne vous ay  
escrit aucunes lettres, comme je cognoy que c'estoit mon  
devoir; mais je n'ay sceu encores penser ny à cela, ny à  
quelconque aultre affaire de ce monde, et vous supplie de



1584. rechef que ce mien défaut n'empesche la continuation de  
Juillet. la bonne amitié que je sçay qu'il vous a pleu de me porter,  
pour l'amour de feu Monseigneur; et comme maintenant  
ceste pauvre famille, tant moy que tous les enfans,  
n'avons en ce monde aultre père que vous, ausy je vous  
prie bien humblement de nous vouloir en nos affaires mon-  
strer vostre affection paternelle, et espère que Dieu me fera  
la grâce de vous rendre telle obéyssance toute ma vie, que  
je ne donneray occasion à ceste bonne amitié qu'il vous  
plaist de nous porter, en façon quelconque diminuer. Sur-  
quoy, m'estant bien humblement recommandée à vos bon-  
nes grâces, prieray Dieu, Monsieur mon frère, vous main-  
tenir en Sa saincte garde. A Delff, ce 26<sup>e</sup> de julet 1584.

Vostre' bien humble et obeïssante seur

À vous faire service,

LOUYSE DE COLIGNY.

---

### LETTRE MCLXXI.

*La Comtesse Louise Julienne au Comte Jean de Nassau.*

*Même sujet.*

---

\*. \* Le Prince d'Orange laissoit des enfans de quatre lits; « *vader-  
le kinderen* » (p. 452). De la Comtesse Anne d'Egmont *Philippus Guil-  
elmus et Maria*, Comtesse de Hohenlo. D'Anne de Saxe *Maurice*,  
*Anna* qui épousa le Comte Guillaume Louis de Nassau, et *Emilia*,  
marier à Emmanuel Prince de Portugal. Charlotte de Bourbon lui  
eurent donné six filles. *Louise Julienne*, épouse de Frederic IV Elec-  
teur Palatin, *Françoise*, épouse de Henri de la Tour, Duc de Bouil-  
lon, *Charlotte Reliquie*, épouse de Philippe Louis Comte de Hanau,  
*Antoinette Brodeauze*, épouse de Claude Duc de la Tremouille; *Flan-  
drine* qui passa au Catholicisme Romain et devint Abbessé à Poitiers.

\*. \* *Vostre* = *vostra* = *deus*.

*Emilie II*, épouse de Frédéric Casimir, Duc de Lansberg. Enfin 1584.  
Louise de Coligny étoit mère de *Frederic Henri*. Juillet.

Monsieur mon Oncle, nous avons faict une si grande parte<sup>1</sup>, toutes mes petites seurs et moy, que ne savons à qui mieux nous en plaindre que à vous, que nous supliions très-humblement nous vouloir estre père et bon oncle, affin que nous puissions tousjours estre continuez en la religion où feu monsieur nostre père nous a faict norrir<sup>2</sup> jusques à présent, et, si Dieu nous faict ceste grâce, nous serons bien heureuse, et vous supliions très-humblement, Monssieur, nous prendre toutes en vostre protection, vous baisant très-humblement les mains et à madame ma tante aussi, nous prirons Dieu vous donner de la main de<sup>3</sup>, Monsieur mon Oncle, en très-bonne sancté, très-heureuse et très-longue vie. Ce 26 de juillet 1584.

Vostre très-humble et très-obéissante Nièce,  
LOISE JULIENNE DE NASSAU ET D'ORANGE.

Monsieur, vous nous permeteré<sup>4</sup> que ma seur Emelie (1) trouve yci nos humbles recommandations à ces bonnes grâces.

### LETTRE MCLXXII.

*La Comtesse Anne au Comte Jean de Nassau. Même sujet.*

Wolgeborn, freundtlicher, hertzlieber Fetter, ich gebitt mich gans dinstlich nach allen meinen vermoegen

(1) *Emelie*, *Emilie I*: elle étoit à Dillenbourg: voyez la Lettre 1178.

<sup>1</sup> perdre.

<sup>2</sup> nourrir.

<sup>3</sup> Il paroît que par inadvertance l'ordre des mots a été interverti: voyez la Lettre 1151.

<sup>4</sup> permettre.

1584. zuſor ; wolgeborner , freuntlicher , lieber Fetter , nachdem  
Juillet. ich bericht bin worden das bottschapff zu E. L. iſt gan-  
gen , hab ich nicht können laſſen E. L. diſ klein brifgen zu  
ſchreiben undt E. L. freuntlich zu beſügen undt zu kla-  
gen mein hertzlich bekücernus , von wegen meins lieben  
her fatter dot. Dan E. L. wiſſen wol das ich, Got erbarmſ,  
nun wetter vatter noch mutter hab , undt nun keinen eini-  
gen droſt auff diſſer welt als E. L. hab ; bit derhalben  
E. L. gants freundlich das E. L. ſich meiner undt meine  
ſchwester wollen aennemen und derſelbig beſolen laſſen  
ſein , undt nun mer unſſer fatter ſein , ſoe ich mich auch  
alle zeit gehorſam gegen E. L. erzeigen ; welches ich hof  
auch das mein bruder , Graf Moritz , undt meine ſchwe-  
ter dun' wirdt, das ich hoff das E. L. kein urſach werthen  
haben über uns zu klagen. Dieweill ich auch weſ' das E. L.  
mit groſen geſchöfften belatten ſein undt hoff das E. L.  
balt diſſes orts komen wert zum unſeren allen beſten , ich  
wil E. L. mit mein ſchreiben nicht mer bemuen' , ſonde-  
ren wil E. L. Gott dem Almechtigen beſelen , ſampt deren  
Gemael , mit freuntlicher bit E. L. gemael mein dinst-  
liche gebitnus zu doen in ire genaede gutter graſi. *Datum*  
*Delft, 26 Julius, A° 1584.*

E. L. gans gehorſame waes' und dochtter,  
ANNA, FREILLEN VON NASSAU UNDT ORANGE.

A Monsieur, Monsieur le Conte  
Jehan de Nassau Catzenelbogen à  
Dillenbourg.

**LETTRE MCLXXIII.**

*La Comtesse Marie au Comte Jean de Nassau. Même sujet. 1584.*

Juillet.

Wolgeborner frundtlicher hertz alderlipster Her Vatter, weil das ich E. L. for eyn dack<sup>1</sup> oder etzelich das gros ongeluck zuentboten hab das mein hertzliber Herr undt Vatter seliger so jemerlich undt schenteliche ermört ist worden, hoff ich E. L. wert noumer dieselbige briff bekommen haben undt draus alle gelegentheid erfaren hab; derhalben E. L. auff dismal weiters nicht daruf wullen melden, eum<sup>2</sup> das leidt niet alle mal zu ernueren, den es ist zumal eyne schenteliche undt veraderische dat<sup>3</sup> undt for ons arme kinder en eyne grosse undt schedelichen fal, das wir onsen frommen Heren Vatter so plutzelich verloren haben. Wan ich daran gedencck das wir nou so arme weisz sein undt schir niet wissen wo aus oder wo in, so ist mir mein hertz so foller bedrüpenis, das ich kom<sup>4</sup> weis was ich doen; das ist auch dy orsach das ich bisher E. L. noch niet mit mein eygener hant geschreiben hab, den es ist mir onmugelich gewest; hoff E. L. wert mich drum for entschuldiget halten; weil ich aber nou erfaren hab das wider botschaff zu E. L. ginck, hab ich nit wullen onderlassen E. L. mit dise meinnen brieff zu ersugen undt ist allein eum E. L. gans frundtlich undt dinstelich zu bitten, dweill mir undt alle meinne brüder undt schwester das krutz aufferlegt ist, das wir nou sempelich von onser alderhepsten Her Vatter berapt<sup>5</sup> sein undt auff erden keinne trost mer haben, das sich doch E. L. onser wul annemen undt doch niet verlasen; den mein zuflucht, nach Gott, stet allein zu E. L. undt weyl mir E. L. [y<sup>6</sup>] undt alle weg,

<sup>1</sup> 102      <sup>2</sup> eum      <sup>3</sup> that 'dead'      <sup>4</sup> kaum      <sup>5</sup> berapt.      <sup>6</sup> je (?)

1584. ehr undt frunchaft bewisen haben, so bin ich der hoff-  
Juillet. nung E. L. wert noumer in onsere nuten<sup>1</sup> in das gout for-  
nemen deste liber fortfaren undt ons for E. L. kinder  
erkennen undt halten; den weil ich leb, wil ich E. L. for  
mein Her Vatter halten undt hoff E. L. auch alle gehor-  
same zu leisten, in allem dem das mir eumer müglich  
wert sein. Wult Gott das es sein könne das E. L. eynmal  
hir mücht kommen, das solt mir wol eyne grosse freidt  
sein, das ich mich mit E. L. von alle sachen mücht onder-  
reden. Es wer auch wol hoch nött das E. L. hir wer, eum  
in allem eyn wenig ordnung zu stellen, den wir sein  
filderley kinder undt me Herr selicher hat kein sun-  
derliche deilong gemacht, den me Herr meint, ach arme!  
niet so eubereilt zu werden; weil aber nou sulches geschen  
ist, so mus man dorin geduld haben undt mit dem willen  
des Heren zufriden sein; Der wert, hoff ich, auch unser  
Vatter sein undt helffen das es mit allem wol verghen<sup>2</sup> sal,  
den Er weis was ons alle nutz undt selich ist undt zudem  
hab ich auch das vertrauen zu E. L. das E. L. auch allezeit  
in alle sachen zum besten, nach recht undt billikeit, wert  
helffen raden, domit man auff alle deillen kein klagens en  
mach haben undt beger auch nicks libers den das wir semp-  
telich in fridt undt einikeit leben müchten. Undt weil dan  
in keinne sachen nicks gehandelt en kan werden on E. L.  
forwissen, so wult ich E. L. wol auff das allerhuchsten  
gebetten haben, wan es E. L. donnelich wer, undt das  
E. L. on gefar dorch künt kommen, das ons doch E. L. so  
fil zu gefallen wul doen undt in eygener persoem des orts  
erscheinen, so balt als es eumer müglich wer. . . . .

Ich kan E. L. auch noch niet schreiben wy es mit mein

<sup>1</sup> nothen.

<sup>2</sup> vergehen.

brouder Graff Moritz wert sein; den mich ducht dy Staten 1584.  
haben sich noch nicht geresolveert. . . . Mit me Frau Juliet.  
Prinsese kan ich E. L. niet verbergen, den das es gar  
eynne betrupte wifrau ist undt helt sich verwar' ser'  
klegelich, wy sy auch wol gros orsach hat, den sy hat so  
wol als wir alle niet wenig verloren. Der libe Gott will  
ons sempelich in onser gros krütz undt bekumernis trus-  
ten undt gedult verleyen, den es ons wol von nuten. . . .  
Datum Delft, in ser grosser eil, den 27 Julij A. 1584.  
*stille novo.*

E. L. gans gehorsame undt onderdenige  
dochter dy zeit meines lebens,  
MARIA VON NASSAW U. ORANIEN.

Wolgeborner frundtlicher hertzlicher Her Vatter. Nach-  
dem ich schon meinnen briff an E. L. hat zugemacht, so  
kan ich E. L. niet verhalten wy das hochgedachter meines  
Heren Vatteren rat' mir eyn acte gewissen' haben, dorn  
me Her verclart haben das mein Bruder Philips Wilhelm,  
Grave zu Beuren, das Fuerstenthum Uranien bevorab  
haben sollen; diweil er aber so lang in Hispanien ange-  
halte wurde undt dieselbige nicht administreren solte  
mögen, hat me Herr begert undt bevolen das mein Bruder  
Graff Moritz ermeltes Fürstenthums so lange regiren solte,  
bis das wolermelter mein Bruder, den Graf von Beuren,  
widerom in freyheit gestelt undt hiher wider ankommen  
wehre, undt das er nicht schuldig sein solle seinner admi-  
nistration oder regirong eynige rechenong zu geben, undt  
das wolermelter Graff von Beuren dasselbige Fürstenthum,  
in solchen stant undt wesen als er dan finden wurde, von

<sup>1</sup> tuorwaer.

<sup>2</sup> ser.

<sup>3</sup> rath (le Conseiller, appartenant à l'armée). <sup>4</sup> gewesen (Holl.) morte

1584. im wider entfangen solte. Dis alles hab ich E. L. nicht  
Juillet. wullen verbergen, domit E. L. versten mügen wy es ey  
gelegenheit hir mit hab. Was sonst anderen sachen an-  
lanckt betrefende dy deillen<sup>1</sup>, wert nicht on E. L. forwissen  
gehandelt werden; me Her hat gar nicks beslosen; es ist  
so wol was beworfen, ich weis aber niet ob es auff alle  
zeitt dinnelicksolt sein undt zu dem gelob ich, weil me Her  
nicks versigelt oder onderzeiget hat, das sich des nimans  
en wert können annemen, bis das E. L., als der nechster  
dorin, sein rat und meinong zu versten geb; darom wer  
es gout das E. L. hir wer, das eynmal eyn ent draus  
gemacht wurt. Ich versehe mich Bruninck wert E. L.  
von allem, wy es hir zugeht, bericht doen; den er war  
willens E. L. zu schreiben, undt weil dan E. L. alles besser  
aus sein briff vernemen sol, als ich 's E. L. sol kunnen  
[en]bieden<sup>2</sup>, wil ich 's hirbei bleiben lassen undt E. L. noch  
eynmal dem liben Gott bevelen. *Datum* wy im briff.

E. L. gehorsame dochter allzeit,  
MARIA.

A Monsieur Monsieur le Comte  
Johan de Nassau à Dillenburg.

---

• LETTRE MCLXXIV.

*Le Secrétaire Brunynck au Comte Jean de Nassau. Relative  
à la famille du Prince d'Orange.*

Monseigneur! Le juste regret, douleurs et fascheries  
extrêmes, dont je me trouve, avec tous ceulx de ce pore  
pays et principalement de ceste désolée maison de feu de  
haulte et très-heureuse mémoire, Monseigneur le Prince  
d'Orange, mon très-redoubté S<sup>r</sup>, comme du tout accablé,

<sup>1</sup> ärelng

<sup>2</sup> catbieden.

pour le trop pitoyable désastre qui nous est survenu, le 10<sup>me</sup> 1584.  
jour de ce mois, par exécration et détestable meurtre, per- Juillet.  
petré en la personne de son Ex<sup>te</sup>, faict que je n'ay ny le  
pouvoir, ny le sens pour escrire à vostre Seigneurie, ne  
sçaischant à quel endroit commencer, ny comment assez  
me douloir<sup>1</sup>, soit pour le regard du publicq ou du particu-  
lier de la maison de son Ex<sup>te</sup>, voyant les perplexités égal-  
lement grandes, de quelque costel que je me tourne,  
m'asseurant aussy entièrement que les nouvelles de ce pi-  
teux accident, que vous aurez desjà entendu, vous auront  
apporté par trop d'ennuy et que, selon l'entière et sincère  
affection que vostre S<sup>m</sup> a tousjours porté à son Ex<sup>te</sup>, elle  
le ressentira (et non sans juste raison) jusques à l'âme.  
Cependant comme le messaigier, présent porteur, s'envoje  
par Monseigneur le Conte Maurice vers vostre Seign<sup>rie</sup>, je  
n'ay seu, ny voulu obmettre d'importuner vostre S<sup>m</sup> de  
ce petit mot de lettre, pour luy faire humblement entendre  
les ennuys, misères et calamités, auxquelles nous nous  
trouvons, par ung accident tant inopiné, par deçà environ-  
nez et trouverons du tout acablez, si le S<sup>r</sup> Dieu n'y remé-  
die, nous regardant de Son oeil de miséricorde. Je n'auroys  
faillly de me mettre en tel debvoir, lors que, par ung aut-  
tre messaigier et lettres de Messieurs du conseil de son  
Ex<sup>te</sup>, vostre Seigneurie en a eu le premier advertissement,  
si par la maladie qui me détenoit encoir et m'avoit détenu  
quelques six semaines auparavant, cela ne m'avoit esté  
empêché, y joinct le troublement d'esprit, qui me détenoit  
et detient encoir, veu les maux qui nous menacent par la  
mort et perte du vray père de ceste patrie et d'ung prince  
et personnaige si excellent, rare et doué de tant de grâces

<sup>1</sup> plaindre



1584. et vertus singulieres, estant aisément à juger par tout  
Juillet. homme, de quelque petit entendement qu'il pourroit  
estre, le grand et indicible intérêt que par là est causé,  
tant à la religion Chrestienne, qu'à l'estat de ces pays et en  
particulier à la maison de son Exc<sup>te</sup> et à nous tous, luy  
aïans aucunément appartenu. Son Exc. ne s'est oncques  
espargné, pour par tous moiens avancer le publicq,  
n'ayant eu regard à payne, labeur, travail ou despece,  
qu'il luy ait à cest effect convenu prendre; postposant  
tousjours à cela toutes ses commodités et le particulier de  
sa maison, qui nous doit bien augmenter et accroistre  
nostre tristesse. Et toutesfois, considérant la fragilité des  
choses de ce miserable monde et qu'il n'y a en icelluy  
rien permanent, mesmes qu'il a pleu au Seigneur Dieu  
(qui dispose des choses de ce monde susdit et de nous tous  
ainsi qu'il Luy plaist le permettre ainsi, il nous fault en  
cecy, comme en toutes aultres choses, conformer à Sa  
divine volonte, portans patiamment ce qu'il Luy a pleu  
ordonner en cest endroict, avec ferme espoir qu'Il n'aban-  
donnera point Son Eglise, ny le peuple, ny aussy la mai-  
son tant desolée de son Exc., mais qu'en cela Dieu aura  
exauce la dernière priere que son Exc. Luy a faict à l'in-  
stant de sa mort, et aussy qu'Il excitera gens de bien et  
d'honneur pour donner tout vray secours à Madame, la  
desolée veuve de son Exc.<sup>te</sup> et à messieurs et mesdames  
ses enfans, ne pouvant à cest effect obmettre de dire à vos-  
tre Seigneurie combien ceste povre desolée maison auroit,  
en ceste sienne extrême necessite, besuing de son bon advis,  
conseil et assistance, et, si à cest effect vostre S<sup>te</sup> avoit la  
commuñté de se trouver par deçà, ce seroit le plus souve-

rain bien qu'en ceste saison et conjoincture si déplorable luy 1584.  
pourroit survenir. Vostre S<sup>re</sup> cognoist pour la plus grand Juillet.  
part l'estat de ceste maison, la quantité des enffans de  
divers litz, et combien il sera besoing de conduire le tout  
par ordre et bon accord, pour éviter tous différens et  
débats, n'ayant son Ex<sup>ce</sup>, de haulte et très-heureuse mé-  
moire, eu moien d'achever le testament que quelques  
semaines devant son trespas, à l'assistance de divers per-  
sonnaiges de sçavoir et d'entendement, avoit esté conceu,  
mais est demeuré imparfaict. Messieurs les Estats de ces  
pays, principalement de Hollande et Utrecht, font toute  
assistance et secours à ceste maison que se peult requérir  
d'eulx. Et seroit à ce regard fort bien à propos, que par  
lettres, ou plustost ambassades, ils fussent remerciez et  
priez de vouloir continuer, tant par vostre S<sup>re</sup> qu'aussy  
par messeigneurs l'Électeur de Saxe, Lantgrave de Hessen  
et aultres S<sup>rs</sup> par delà, que vostre S<sup>re</sup> jugera bon; qui ser-  
viroit mesmes aussy pour certain affaire(1), que ny la dif-  
ficulté des chemins, ny le temps présent me permect de  
commectre à la plume. J'estyme que vostre S<sup>re</sup> m'entendra  
assez, remectant le tout à sa très-pourveue discrétion et  
la suppliant me pardonner la liberté de parler dont je use  
par cestes, tenant pour tout certain que c'est le vray zèle et  
affection que j'ay de tout temps eu au bien et service de  
son Ex<sup>ce</sup> et porteray, Dieu aidant, toute ma vie à sa posté-  
rité, estant prest et disposé d'employer les petitz moiens et  
talent que Dieu m'a donné, au service de ceste maison, si  
tant est que j'aye cest honeur d'estre retenu au dit service.

L'enterrement du corps de son Exc., à quoy Messei-

---

(1) affaire voyez p. 463.

1584. gneurs les Estats de Hollande, Zélande et Utrecht fournis-  
Juillet. sent aussy les despens, n'est point encoires faict, mais se  
doibt, Dieu aidant, faire d'aujourd'hui en huit jours, estans  
les Estats susdits delibérez de ordonner par après ung ho-  
neste estat et traictement à Monseigneur le Conte Maurice.

Les Estats-Généraulx donnent par tout le meilleur ordre  
que faire se peult pour résister à l'ennemy, s'estant espandu  
en divers endroictz du pays et tenant le fort de Lillo près  
d'Anvers assiégé, mais, à ce qu'on nous rapporte ce jour  
dhuy, y aiant l'ennemy avant-hier donné ung assault, c'en  
fust tellement repoussé, qu'il a quicté le siège. Nostre  
camp est encoires devant Zutphen, où Monseigneur le  
Conte de Nuenae commande présentement, avec bon  
espoir d'emporter bien tost est<sup>1</sup> la ville et fort devant icelle,  
que les ennemis tiennent. Les députés des Estats Généraulx  
sont en France, dont nous n'avons encoires nouvelles  
asseurées du secours que le Roy voudra faire à ces pays,  
bien que, selon leurs lettres, le dit Roy et la Royne sa  
mère y démonstrent bien grande affection, ainsi que  
faict aussy la Royne d'Angleterre, voyant mesmes ce qui  
est advenu à feu de haulte et très heureuse mémoire son  
Exc. et trouvant par experience que le mesme se machine  
contre elle et sa courronne. Monseigneur, baisant bien-  
humblement les mains de vostre Seigneurie, je supplieray  
le Seigneur Dieu octroyer à icelle, en bien parfaicte sante,  
bien heureuse et longue vie. A Delft, ce 27<sup>e</sup> jour de juillet  
1584.

\* Monseigneur. Je supplie bien humblement vostre Sei-  
gneurie me pardonner que je n'ay escript cestes de ma  
main, asseurant vostre S<sup>te</sup> cela procéder seulement par

<sup>1</sup> et.

<sup>2</sup> Ce qui suit est autographe

la débilité et foiblesse que la maladie m'a encoires laissé 1584.  
par tous les membres, causant que je ne puis encoir tra- Juillet.  
vailler ainsi que je voudrois bien.

De vostre Seigneurie bien humble  
et bien obéysant serviteur,  
NICOLAS BRUNYNCK.

A Monseigneur, Monseigneur le  
Comte Jehan de Nassau Catzenellen-  
bogen.

---

Nº. MCLXXIV<sup>e</sup>.

*Instruction de l'Électeur de Cologne pour son Député vers  
le Comte Jean de Nassau ¶ Was unsertwegen unser  
Stalmeyster Stewerburg von Lebenstein bey unserm  
Vettern Graff Johan von Nassaw und Catzenelnbogen in  
's geheimb zu verrichten).*

---

\* \* Truchses expose ici l'opinion du Prince sur la nécessité des  
rapports avec la France, et ses propres vues sur la position du Comte  
Maurice.

---

Anfenglich Graff Johannen unsern freundtlichen grusz,  
alles liebs und guts, und ferners zu vermelden das wir in  
keinen zweiffel ziehen ihme der leidige unversehentliche  
thotfall weilandt des hochgeb. Fursten Hern Wilhelmen  
Printzen zu Orangien, Grafen zu Nassaw und Catzeneln-  
bogen, Christlicher und hochlöblicher gedechtnus, unsers  
vielgeliebten freunds und Hern vetters mit allen umbsten-  
den abgekündigt sey worden; ihme auch, als dem bruder  
und von wegenn deren vielenn hinderlaszenen mehrertheils  
unmündighen kindern, wie auch dieszer bevorab itziger  
zeit zum höchsten beträngten Niederlendischen provin-

158 f. cten, welche ihres höchsten trosts in diesem weit dadurch  
 Julet. beraubt, und was mehr durch diesen abgang der Christenheit für mercklicher schade entstehen könnte, ein besonders gross hertzenleidi verursacht; wie dan wir für unser person in wahrheit bekennen muszen das uns kein leidiger fall nie zu handen gestanden, auch uns deszen übel getrüsten, und nit glauben können das uns die tag unsers lebens der jamer, so wir an der gemahln, schwester und kindern, deren dienern, auch menniglichs gross und klein, mit betrubten augen ahgesehen und noch teghchs ahnsehen muszen, aus unserm hertzen kommen könne. Und stehen in grosser sorg der gerechte Gott hab, umb unser aller sundt und undanckbarkeit willen, seine Christenheit eins solchen gottseligen hocheffaren und weisen Fürsten eben zu dero zeit beräuben wollen, do man, menschlichen discurs und itziger gelegenheit nach, seiner ahn allerbesten von nöthen gehabt; derhalben Sein götliche Ahnacht wohl zu bitten das Er ahn dieser scherfer heimbsuchung ein vetterliches gnügen wolle dragen, Seine arme bedraugte kirchen mit mit saufften augen wiederumb ahnsehen, dieselbige für weitterm unheil beschützen und schirmen.

Weil aber vermuttlich das nit allein der gottlose hauffe, sondern auch etliche Christelige und wohlmeiuende ahn diesem schnellen todt sich etwas ergern möchten, demnach uns noch unvergeszen was von wegen des zwischen Franckreich und diesen Landen tractatz für der zeit für reden gelauffen, ja das wir selbst auch für unsern geringen verstandt daselbige nit haben billichen können, deshalben auch mehrmals mit s. L. bey derselben lebzeiten allerhandt discurs gehabt, und obsich gebuere uns Chris-

ten zu unser defension und schutts ein abgöttisches haupt 1584.  
ahnzunehmen, insonderheit uns das Parisisch *massacre* und Juillet.  
Antwerpischer einfall A<sup>o</sup> 72 und 83 beschehen in wege  
gelegen; darauff s. L. über den ersten puncten ausz heiliger  
Schriftt allerhandt allegiert, sich auff beyliegenden Fran-  
tzösischen discours (1), so von einem gottseligen frommen  
man ingestellet, bevorab fol. 12<sup>mo</sup>, sempt den nachvolgen-  
den, referiert, und könden zwar die Parisischen und Ant-  
werpischen handel nit loben, wie dan gutte mittel solchen  
inconvenientien dieszer örther fürzubawen, aber ferner  
inserirt: weil in die harre die lande dem Könige von  
Hispanien zu schwach werden, wie das der augenschein  
durch tegliche verlust bezeuget, auch das gemeine volck  
dadurch und andern inconvenientien des kriegs bestebe  
mude zu werden, habe die nott s. L. dazu gezwungen  
den sachen weiter nachzudencken, oder zu erleiden das  
die eine statt für und die ander nach, mit verlust der reli-  
gion, den Spanischen sich ergeben, wie dan newlich mit  
Ypern und Brug leider geschehen, auch mit Gendt noch  
zur zeit gefehrlich stehet, darauff wohl gantze provincien  
erfolgen möchten, deszgleichen an andren örten, die man  
wohl ahm sichersten hielt, es nit allerdings so rein wie  
man wohl vermeinen sollte.

S. L. aber das wohl mit Gott bezeugen könde sie in  
dieszen sachen anders nicht suchen als wie die ware christ-  
liche religion erhalten und vortgeplantzett, auch diese  
lande bey ihrem wohl herbrachten privilegien, recht und  
gerechtigkeiten erhalten mügen werden, und darauff die

---

(1) *discours*. Ce discours n'est pas joint à la pièce. Apparemment  
un Mémoire de Villiers, dans le genre du N<sup>o</sup> 965.

1584. *maximam* gemacht; weil in der gantzer Christenheit nit Juillet. mehr als zwey potentaten die sich umb die Monarchie möchten ahonemen, als nemblich Frankreich und Hispaniën, Spanien aber albereith, durch handthabung des päbstlichen glaubens und ahnhang deszelbigen zugethanen, einen starcken fusz gesetzet, ja sein intent sehr weith, und viel weiter als ein theil leute sich möchten uberreden, vortgebracht; der König von Frauckreich aber und alle liebhaber derselbigen kron hinjegen in sorgen stehen müssen das die Spanische macht in die lenge sie undertrücken möchte, derhalben der König sich nottwendig einen anderen ahnhang machen musz, anderswoh aber sey er als bei den Religionsverwandten bestendiglichen nicht zu finden, deren der König von Hispanien und was ihme ahnhengt *ex professo*, durch was mittel sie könden, verderben und undergang suchen; soll sich aber Frankreich ihrer gebrauchen, so ervolgt das er sie bey ihrer religion bleiben laszen, ja schutzen undt handthaben musz, und wan er mit Spaniën in die harr gerathen, die kirchen dazwischen in ruhe bleiben.

Zu dem sey ahm tage das der König zu Hispaniën ahn keinen orth so ihme underworffen, zu einigerley weisz die religion leide; in Frankreich aber ahn vielen unzählbaren örtten dieselbe öffentlich exercirt, ja ihr Köo. W. mehr als in die viertzehn HERN und vom adell von ihrer Cammer, die sich öffentlich und ungeschewet der religion bekennen; zu geschweigen, weil der König sonder erben, sein Bruder der von Anjou nunmehr mit todt abgangen, und dan wiszentlich das, nach beider tödtlichen abfall, dem von Navarra die succession gebure, die Papisten aber, zu verhinderung derselbigen, himmel und erden beweghen



werden; da aber obgedachte mittel recht im schwang 1784.  
kommen, sey leichtlich allen practicken fürzubewen und  
hochgedachter König von Navarra in die administration  
sicherlich zu setzen. — Was nun hindurch, mit göttlicher  
verleyhung, allen christlichen kirchen für wohlfarth und  
gedeyen entstehen könnte, darff mit weiter ausführung.

Diz war des frommen und weisen Hero intention und  
scopus warhin er endlich zielte, darein wir unsern jungen  
verstand mit mengen, sondern andern gutthertzen und  
mehr erfahren zu judiciren heimbstellen wollen.

Ferner hette er unser stalmeister wolgedachten unserm  
vetero Graff Johannem ahnzumelden das uns viel und  
hochgedachter Herr Printz seliger vertrauet was sich die  
Hollendische und Sehlendische Stende dieselbe landt alin  
ihre L. und derselbigen posteritet zu bringen erleret und  
vergleichen hetten, aber gleichwohl solchs hiez zu deren  
leidigen abgang nit gantzlich effectuirt, welches mehrtheils  
ihr L. bescheidenheit zuzumeszen.

Wir zweiffeln aber gar nitt die administration dieser  
landen werde allerdings, wie sie es gehabt, ihren soln,  
Graff Moritzen auffgedragen, allein das, von wegen gerin-  
gen altters, ihme etliche furneme leuthe zugeordnet werden  
möchten. Wollen uns auch schier die vermuthung machen,  
weil durch diesze mordliche that jegen des H<sup>n</sup> Printzen per-  
sohn die gemutter je langer je mehr wieder Hispanien verhit-  
tert, das vertrauen aber bevorab dieser Hollendischer und  
Sehlendischer Stende jegen Franckreich nicht sehr gross,  
da man gedachten Graff Moritz etwas nützen schaffen  
möchte, die sachen wohl weiters und eben auff die wege,  
wie obengemeldet, zu bringen, und inate, unsern erinen



1584. zens, solches bey Potentaten, so der religion zugethan und  
Juillet. dieszen landen gelegen', denen auch das auffnemen beider  
Kronen Franckreich oder Hispaniën suspect (jedoch der-  
maszen ins geheim damit es anfangs bey Franckreich kein  
misztrawen schöpfte), gesucht werden.

Finden, unsers erachtens, kein dienlicher als Engellandt und Dennemarck, die allwegelieber einen Grafen von Hollandt und Seelandt *à part*, als das, neben andern dieszer landen provinciën, dieselbige einen mechtigen potentaten *immediate* unterworfen. Zudem köntte bey Dennemarck wohl ein heirath getroffen werden, wie dan ihr Kön. W. eltist frewlein nunmehr von zwölf jaren, und wollen verhoffen Sachszen und Heszen, da es wohl underhawet und das Engellandt dazu verstehen wolle, wurden ihre vettern auch nit abfallenn, und aus vielerley ursachen zu deszelben auffnemen und wohlsarth mehr eifers als sie jegen den hern vatter selig erwiesen, haben; wie dan dieszem jungen hern zu assistiren die politische *argumenta* ungleich beszer als seinem seligen hern vatter zu handen gehen; weil ihm, wegen seiner wenig jharen, kein ambition kan zugemeszen werden, zudem er den König von Hispanien mit pflicht und aidt nie zugethan, dieszer krieg länger gedauert als er alt ist, die lande *per sententiam* dem König von Hispaniën das er alle sein hoch- und gerechtigkeit verwircket, für deme erkleret haben, und er, Graff Moritz, *justum dolorem* seins gottseligen Hern Vatters todt zu rechnen\*, wie ander mehr zu finden. . . . *Dictatum Delft, den 31<sup>e</sup> Julij A<sup>o</sup> 84.*

*Manu propria*

GERHARDT.

\* *Peut-être* genegen.

\* rechnen (venger) *sembleroit peu conforme à la structure de la phrase.*

† LETTRE MCLXXV.

*Le Comte Jean de Nassau à l'Électeur de Cologne. Sur les 1584.  
rapports du Prince d'Orange avec la France.*

“.” Cette Lettre semble être un *Postscriptum* autographe au  
*beyverwart schreiben* que nous n'avons point trouvé.

Hochwurdigster Churfürst. Nachdem sich der bott heut  
noch etwas geseumbt und ich die vorsorg getragen, die-  
weyl beyverwart schreiben, neben vielen andern gescheff-  
ten, ich in der eil dictirt, das E. Churf. G. daszelbig  
etwan nicht zum besten verstehen mögten, so hab ich  
nicht underlaszen, zu mehrer erklerung deszelben, diesze  
missif, welche gleichwohl auch in aller eil und groszer  
unmüz verfertigt worden, demselben zuzufügen, und  
E. Churf. G. underthenigst ahzumelden, demnach der-  
selben ich ausz diszen landen diszmals keine particulari-  
teten zugeschrieben, das solches allein gehebter kurtze  
halben und dieweil leuth uff wegh seindt so E. Churf. G.,  
geliebt's Gott, davon berichten werden.

Das in meinem schreiben des Hern Printzen todt ich  
mit, wie billich, hochbeclagt und E. Churf. G. (den Sie  
s. G., wie ich weisz, sehr lieb und werdt gehabt) daneben  
tröstliche erinnerung gethan, solches ist zum theil gem.  
ursach halben verblieben, zum theil auch von wegen kurtze  
der zeit, sonderlich aber dieweil mir bewust das E. Churf.  
G. nicht allein danieden Gotselige gelerte leuthe, so die-  
selb ausz Gottes worth im nottfall wohl werden zu trösten  
wissen, haben können, sondern das auch E. Churf. G. selbst  
in Gottes wort und sonderlich nun ein zeithero in der  
creutz-schuhl soviel studiret und sich geübt haben, das,  
ohn mein oder anderer ferner erinnerung, sich in disz und

1584. dergleichen schwere unfälle, creutzs und wiederwertigkeiten, mit christlicher bescheidenheit, gedult und standthafftigkeit werde zu schicken und mit dem gebeth ahnzuhalten wissen: bitt derhalben E. Chf. G. solches in unbesten nicht verstehen, noch es auch dafür achten wollen das dasjenig so von hochermelten Hern Printzen, lobseliger gedechtnus, ich der Frantzösischen sachen halben angedeutet, daszelbig etwan ausz unwillen gegen s. G. oder derselben zu nachteil und verachtung oder sonst anderer gestalt geschehen dan allein zu einer trewhertziger warnung und damit ich ursach gehen möcht zu fernern nachdencken, und sonderlich wie baldt auch gottselige vorneme leuth, da sie es auch offtmals ahn allerbesten meinen, streucheln können, wan sie beginnen von Gott ein wenig abzuweichen, ahn irdischen mitteln sich zu hencken, und menschlichen gedancken und gutdioccken zu folgen. Gott weisz dasz ich keynen menschen under der sonnen lieber gehabt und noch hab, oder auch mich mehr obligirt gehalten als ihrer G., und solches nit allein weggen der nahen verwandtnus und von derselben vielfaltig empfangener ehr, wohlthatten und gespürter trew und geneigten willens gegen mich und die meine; sondern diewiel mir für vielen andern ihrer G. christlichen gemüth, eiffer, redligkeit und affection, zu sampt dero hohen verstandt und vielen andern trefflichen gabenn, dermaszen bekanntt gewesen das dieselbe ich für ein sonder *organum*, *instrument* und werckzeug Gottes, und nicht allein für ein Moysen im Niederlandt gehalten und noch halte, sondern auch noch wohl höher und mehr als Moysen geachtet hette, wen ihre G. in dieszem Frantzösischen handell nit alsoz verstoßen und geirret hette.

Weil aber Gott der Herr in Seinen wercken weisz, wun- 1584.  
derbar und getrew ist, also kan ich auch, soviel ich in  
meinem einfalt dem werck nachdencken kan, diesen  
frantzöischen handell undt tödtlichen abgang des Hern  
Printzen anders nit verstehen dan dasz, unangesehen  
obschon s. G. todt bey den weltkindern für ein  
ungnedige straff Gottes, oder zum wenigsten für ein  
groszen verlust und schaden sich ahnsehen lest, doch  
dis alles anders nit dan für ein sonderlich werck Gottes,  
goedige vetterliche züchtigung und heimsuchung zu  
rechnen, und dahin gerichtet ist das daselbig zu Gottes  
höchster ehren und zu erhaltung und vortpflanzung  
des Hern Printzen reputation, guten namens, wie auch  
s. G. ewigen heil und seligkeit, ja den Niederlanden  
selbst zu ihrem besten, hergegen aber dem jegentheil zu  
ewiger schandt und seinem verderben gereichen und thie-  
nen wirdt; da sie solche heimsuchung nur erkennen und  
zu Gott mit warer rew und buszfertigkeit sich keren, Ihn  
ihrer noth schreyen und auff Ihn allein ihr sorg und vertra-  
wen werffen und setzen, und die *Matth.* alim 6<sup>te</sup> verhottene  
heydenische *curam eventus* meiden, hergegen aber ahn  
die gebottene *curam obedientiae*, welche Gott dem Herr,  
vermöge der Schrift, viel lieber, angenemer und wohlge-  
felliger dan opffern ist, sich haltten und derselben befleis-  
zen. Damit dan menniglich zu spüren das wir alle sündler,  
niemandts vollkommen und es umb des menschen vermö-  
gen gar nichts sey; *item*, das unglaubben, zweiffel und  
ungehorsam Gott nit gefalle, noch dieselbe ungestraft  
lasse; *item*, das Er, als ein eifriger Gott, unsere hertzen  
gantz und ghar, und also die ehr so Im gebüret allein  
haben und keinem andern lassen wolle; *item*, das, unan-

1584. gesehen ob Er Seine auszerwölte und glaubigen Ihme schon biszweilen etwas niedriget und mit dem creutzs heim- sucht, züchtiget oder demütiget und prüffet, sie doch darumb nicht ausz Seinen händen reizen und verderben oder versincken will laszen: so hatt Gott der Herr, welcher dem Hern Printzen und den Niederlanden nun etlich jar wunderbarlich beygestanden und sie erhalten, damit man zu sehen das ihre G. gleichwohl ein mensch und auch irren könne und Gott allein derjenig sey der alles thue und, wie gemelt, das vertragen und die ehr allein haben wolle, nit allein diesze ihrer G. menschliche schwach- und blödigkeit herfür scheinen laszen, sondern auch s. G., wie ein gerechter Gott und getrewer Vatter, also gezüchtiget heimbgesucht das dieselbe doch in ihrem beruff bestendig geblieben, dero affection und trew, so sie gegen Gott und die Niederlandt gehabt, mit anruffung göttlichen namens, öffentlich bekant und wie ein Christ und kindt Gottes mit groszer ehren ausz dieszem jamerthal und vieler sorg, angst, nott und elendt, in die ewige freude angetreten ist, ungezweiffelter zuversicht wo die Niederlande sich nur, wie obermelt, ahn Gott dem Hern mit steiffen glauben und vertragen halten, Er werde über alle menschliche zuversicht ihnen ausz aller nott helffen und es also machen das menniglich bekennen musz es haben weder sie selbst, noch der Printz oder König von Frankreich oder einig menschlich weisheit, macht und gewalt, sonder allein Gott der Herr sie errettet, beschützt und beschirmt. Welches E. Churfürst. Gn. ich also underthenigster wohlmeinung nicht verhalten möghen, und thue dieselben abermals dem Allerhöchsten, etc. Datum Dillenburg, den 19<sup>ten</sup> Augusti A° 1584.

Le Landgrave Guill. de Hesse étoit animé de sentiments pareils. En 1584. apprenant la mort du Prince d'Orange, il avoit écrit au Comte Jean de Nassau : « Wir haben aus Euren schreybenn ganz mittheidlich und bekümmertlich den verhetterlichen und erbermlichen fahll des tewren Helden Ewers bruders des Prinzen von Oranien, den pullich die Nuklerlendische religionsverwanten *nostris temporis Macabero* zuhalten, verstanden. . . . Wiewoll uns nun nit zweyfelt es werden die widersacher ein zeit lang hoch darüber triumphiren, so ist doch an dem das Gott Seine Kirche nit uff einen oder andern menschen, sondern uff den unbeweglichen felsen des glaubens erbawett. Darumb seindt wir der unzweyffliche zuversicht es werden die widersacher sich dusses fals nicht lenger erfrewen, auch nit mehr nutzens oder erspriesslichkeit darab empfunden als ihres gleichen inn Frankreich *ex morte Admiralis* undt die *particidae Romani* *ex morte Julii Caesaris* empfunden haben. Daß Gott solche ungerumbte handel auch bei den heiden nie prosperiret. † ms. c.).

#### LETTRE MCLXXVI.

*La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Réponse à la Lettre 1168.*

Monsieur mon frère, j'ay reçu les lettres qu'il vous a pleu de m'escire, par le messenger qui vous avoyt esté envoyé par les Sieurs du conseil de feu Mousigneur. Je vous remercie bien-humblement, non seulement des honnestes offres qu'il vous plaist de me faire et pour le regard de mon fils, je prie Dieu qu'il Luy plaise nous faire la grâce à tous deux, de vous faire en récompense humble service; mais je me sens beaucoup d'avantaige vostre obligée pour les bonnes et fructueuses consolations que vous me faictes, tant pour sentir par icelles combien ceste calamité commune vous touche en particulier, que principalement pour le fruit et instruction que j'en ay reçu,

1584. car comme je n'ay jamais senty ung si grand mal, aussy je vous confesse, Monsieur mon frère, que j'ay eu bien besoing de consolations extraordinaires, et comme vous estes celuy qui touchez de plus prests à feu Monseigneur, aussy je n'ay receu de personne meilleure instruction que de vous; je prie Dieu qu'il me la face profiter. Je ne vous escris rien touchant les affaires de ceste maison, ny pour les miennes en particulier, car j'en ay communiqué suffisamment avec les Sieurs, présents porteurs, vos conseillers, desquels il vous plaira l'entendre et me faire cest honneur de croire que je vous seray, toute ma vie, bien-humble seur et obéissante. Sur ce, m'estant humblement recommandé à vostre bonne grâce, je prie Dieu, Monsieur mon frère, vous donner en parfaicte santé, heureuse et longue vie. De Delff, ce 5 de septembre 1584.

Vostre bien-humble et obéissante seur  
pour vous faire service,  
LOUYSE DE COLIGNY.

A Monsieur, Monsieur le Conte  
Jehan de Nassau, mon frère.

---

### LETTRE MCLXXVII.

*M. de Châtillon au Comte Jean de Nassau. Il lui recommande la Princesse d'Orange.*

---

\* \* François de Coligny, Seigneur de Châtillon, frère de la Princesse d'Orange. — Cette Lettre et la Lettre 1179 sont écrites sur une même feuille. Il paroît que M. de Châtillon avoit envoyé la sienne à sa soeur : de même p. 478.

---

Monsieur. Après la tristesse que vous ressentés de la perte que vous avés faites, de laquelle je m'assure que



vous estes consolé avec Dieu , le meilleur tesmoignage 1584.  
que vous pouvés rendre de l'amitié fraternelle que vous  
portiés à feu Monseigneur le Prince d'Orenge, c'est  
d'avoir soing du bien de ce quy luy estoit plus cher en  
ce monde, qui est de sa femme et de ses enfans. Voilà  
pourquoy j'estime que ce sera plustost satisfaire à mon  
devoir, de vous recommander ce quy me touche de cy  
près, que d'eschauffer vostre volonté à ce quy naturelle-  
ment vous est sy cher. Je vous susplie donc, Monsieur,  
ne trouver point mauvais, ne pouvant estre sur les lieux  
pour satisfaire à ce que je doy, sy je m'adresse à vous,  
pour vous demender (avec toute l'affection qu'un frère  
peut apporter à une sienne seur, et l'amitié qu'un oncle  
doit à son nepveu) ce don qu'il vous plaise prendre soin  
de Madame la Princesse d'Orenge, ma seur, et de son  
fils, à ce que la nécessité de leur petites affaires n'adjouste  
beaucoup à leur perte et à la grande affliction qu'ils souf-  
frent par la volonté de Dieu. Vous ferés un euvre méri-  
toire devant Luy et adjousterés à ce que vous devés à la  
mémoire de feu Monseigneur le Prince, vostre frère,  
l'obligation de beaucoup de gens de bien et seigneurs qua-  
lifés de ce royaume, ausquels j'ay ce bien d'appartenir;  
oultre le service que toute ma vie je vous en rendray,  
comme

vostre très-humble et très-obéissant à  
vous faire service,

CHASTILLON.

A Montpellier, ce 9 d'octobre 1584.



† LETTRE MCLXXVIII.

1584. *La Reine d'Angleterre au Duc de Montpensier. Relative aux filles du Prince d'Orange* (MS. P. BB. 97).

Monsieur mon Cousin, comme le feu Prince d'Orange prévoyant le danger imminent auquel il estoit tousjours subject par les secrettes menées et embusches que lui tenoient ses ennemys, nous eust de son vivant bien instamment prié d'avoir ses filles pour recommandées et de les prendre en nostre protection, s'il lui advenoit de les laisser sans père, se reposant (comme à bon droit il pouvoit faire) sur la faveur et affection que luy avons de tout temps portée, nous avons advisé, après cest infortuné accident de la mort du dit Prince, de faire bailler l'ainée à Madame la Princesse de Navarre [Bierne'] sa parente (comme sçavez), où elle ne peut faillir d'estre bien et vertueusement nourrye, et de mander quérir la seconde, qui est nostre filleule, pour la tenir icy près de nous; ayant par cy-devant recommandé celle d'après, qui se nomme Brabantine, à Madame la Duchesse de Bouillon vostre seur, pour estre nourrye près de Mademoiselle de Bouillon sa fille. Les deux aultres estant desjà accordées, l'une nommée Amélyne<sup>1</sup> à l'Électrice Palatine et l'autre nommée Katerine à la Contesse de Schwartzenburg leurs marraynes. Et quant à l'autre nommée Flandrine, que la Dame du Paracly avoit desjà auprès de soy du vivant du père, nous la luy avons de longtemps bien expressément recommandée. Dont vous avons bien voulu particulièrement advertir, pour l'intérêt qu'avez en elles par le droit de nature, espérant que ne trouverez mauvaise la disposition qu'en avons faicte, ains

<sup>1</sup> la Bournaise (Catherine, sœur unique du Roi de Navarre).

<sup>2</sup> Émilie II

plustost qu'aurez pour agréable le soing qu'avons d'elles; 1584.  
en quoy vous prions de nous seconder et y apporter aussi  
de vostre part tout l'avancement que pourrez, comme  
leur plus proche parent du costé maternel, prenant et  
acceptant la tutèle de vos dites niepces et vous rendant  
protecteur et conservateur de ce qu'elles ont de bien en  
France, afin qu'elles en puissent estre subvenues pour leur  
entretènement\* et que, a ceste fin, il vous plaise requérir le  
Roy de son commandement et autorité pour leur faire  
[service], s'il en sera de besoin<sup>g</sup>. Et ainsi, faisant icy fin de  
cette, nous prions le Créateur qu'Il vous ait, Monsieur  
mon cousin, tousjours en Sa sainte garde et vous doint  
très-bonne vie et longue. Escript à nostre maison de Hamp-  
toncourt, le dix septiesme jour d'octobre 1584.

Vostre très-affectionnée bonne cousine et  
très-assurée amye à jamais,  
ELIZABETH R.

---

### LETTRE MCLXXIX.

*La Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Diffi-  
cultés de sa position.*

---

Monsieur mon frère. J'ay eu grande occasion de vous  
remertier, ce que je fay encore présentement, de ce qu'il  
vous pleust donner charge dernièrement à vos conseillers,  
venans par deçà, d'avertir les conseillers de feu Monsey-  
gneur que vostre advys estoit que l'on me fist jouyr de  
mes conventions matrimoniales et principalement de mon  
douayre; mais combien que j'aye sollicité de tout mon  
pouvoir ceus qui ont esté ordonnés pour la conduite des

\* entretiens

1584. affaires de la mayson, sy est-ce que, jusques a present, je n'en ay peu obtenir aucune responce. Je fay ce que puis pour me maintenir avec la dygnité de la mayson en laquelle j'ay eu cest honneur d'estre allyée et le feray encore, tant qu'il sera en ma puissance; tant pour mon regard que des petis enfans que j'ay retirés près de moy, suyvant quoy (combien que c'est avec grans frays, mesmes pour la longueur du chemin) j'ay retiré de France quelques moyens, sans lesquels il m'eust esté du tout imposible de soutenir une telle dépençe que celle qui<sup>1</sup> me faut fayre; mais iceus moyens venans à me faillir, sy ne puis avoir autre provision de desà, je vous suplye bien-humblemant, Monsieur mon frère, de m'excuser, sy je suis contrainte d'obéyr à la nécessité, qui sera plus forte que ma volonté, qui a esté et est encore de demeurer en ces pays, sy Dieu m'en fait la grâce et d'y eslever mon fils. Dequoy, Monsieur mon frère, je vous ay bien voulu advertir et emsemble vous suplyer, sy vostre comodité ne permet de vous trouver par desà (où néantmoins, sans vostre présence, je ne prévoy que confusion généralle), au moins qu'il vous playse escrire aus dits commissayres l'ordre que vous entendés qui soit suyvy pour ce regard, et leur ordonner, sy vous plaist, bien esprésément de le fayre, d'autant que leur principale responce est qu'ils n'ont puissance suffisante de ce fayre. Ce me sera, Monsieur mon frère, une nouvelle oblygation à vostre service, auquel vous me trouverez toute ma vye très-affectionnée. — Mon fils, Monsieur le Conte Morice, se porte bien, Dieu mercy, et est sur le point d'aller en Zélande. Mes filles, Mesdamoysselles d'Orange et Anne sont à Bure. La petite Catérine Belgique

<sup>1</sup> qu'a.

est avec Madame la Comtesse de Shuatsbour', ma seur. Le 1584.  
reste est avec moy, qui se portent bien (comme faict mon  
fils), exceptée Louyse, qui est estrémement malade  
depuis sis semaynes, tellement que les médecins en ont  
mauvayse opinion et en font très-mauvays jugement. J'y  
fay et feray, Dieu aydant, tout ce qui sera en ma puis-  
sance, et sur ce, après vous avoir bien-humblement baysé  
les mains, je pryay Dieu, Monsieur mon frère, vous  
donner en parfaite santé, heureuse et très-longue vie. A  
Delfhe, ce 28 d'octobre.

Monsieur mon frère. Je vous suplye me permettre, que  
Madame vostre femme trouve icy que je luy bayse bien  
humblement les mains, luy faisant tousjours ofre de mon  
humble service. J'en dis autant aussy, sy vous plaist, à ma  
fille, Madamoyselle Emyllye.

Vostre bien-humble et obéyssante seur  
à vous fayre service,  
LOUYSE DE COLLIGNY.

A Monsieur, Monsieur le Conte Jean de Nassau.

---

### LETTRE MCLXXX.

*La Duchesse de Bouillon au Comte Maurice de Nassau. Elle  
lui recommande ses nièces.*

---

\* \* Françoise de Bourbon-Montpensier, soeur de Charlotte de  
Bourbon Princesse d'Orange; elle avoit épousé Henri-Robert de la  
Mark, Duc de Bouillon et Prince de Sedan.

---

Monsieur. Encore que je vous tienné de sy bon naturel,

<sup>1</sup> Schwartzbourg.

1584. qu'il ne soit besoing vous recommander chose qui vous soit sy prosche que mes nièces Mesdemoiselles de Nassau vossoeurs, sy est ce qu'en la considération de leur grande jeunesse, je ne lesseray aux occasions les vous ramenter, comme celle qui les aime et tient chères, comme ses propres enfans; ayant extresme regret d'estre si éloigné d'elles que je ne leurs puis tesmoigner d'avantage, et bien fort aise (atendant que vous et Messieurs les Estats ayez disposé de leur fait) qu'elles soient en si bonne main que de Madame la Princesse vostre belle mère, comme d'en sçavoir l'une entre celles de Madame la Comtesse de Svartzembourg leur tante, et comme tout ce qui a fait service à feu Monsieur le Prince vostre Père me sera toujours en parfaite recommandation, je vous suppliray Monsieur, d'y voloir avoir le S<sup>r</sup> de Jolimptemps et de le continuer au services de mes dites nièces et faire payer de ses estats; offraut en cest endroict mes humbles recommandations à vostre bonne grâce, de pareille affection que je supplie Dieu vous donner, Monsieur, en toute bonne santé, longue et heureuse vie. De Sedan, 3<sup>e</sup> jour de déc.  
A<sup>p</sup> 1584.

Vostre bien humble  
FRANÇOISE DE BOURBON.

---

LETTRE MCLXXXI.

*Le Princesse d'Orange au Comte Jean de Nassau. Meme  
sujet que dans la Lettre 1179.*

Monsieur mon frère. J'ay esté fort ayse de la résolution qui a esté prise de vous envoyer ce messenger, afin que

par son retour nous puissions apprendre de vos nouvelles, 1584.  
desquelles nous sommes extrêmement en payne, pour  
n'avoyr rien entendu de vostre part, depuis qu'il vous  
pleust envoyer de desà deus de vos conseillers. Cepen-  
dant, Monsieur mon frère, les affayres de ceste désolée  
mayson sont en sy pyteus estat, que, sy par vostre prudence  
et bon conseil y n'y est bientost pourveu, j'y prévoiy une  
bien grande confusion, parquoy je vous suplye bien hum-  
blement, Monsieur mon frère, au nom de l'amytyé qui  
estoit entre feu Monseigneur et vous, et de l'honneur que  
je sçay que portés à sa belle et très-dygne mémoyre, qu'il  
vous playse prendre soing de ces enfans et de moy, qui  
avons tous aujourduy l'oeuil sur vous, comme sur nostre  
pere commun et que, sy vos affayres ne peuvent permet-  
tre que prenyés la payne de venir icy, qu'au moins il vous  
playse y despecher quelq'un, bien instruit de vostre inten-  
tion, sur l'estat que l'on vous a faict entendre où sont les  
affayres de ceste mayson, afin que par vostre otorité<sup>1</sup> il y  
puisse estre pourveu. Je suy tenue et oblygée de désirer  
voyr qu'il soit mys un bon ordre, pour le général de la  
mayson, mais, pour mon particulyer, la nécessité me presse  
de telle façon, que, comme je vous ay mandé, Monsieur  
mon frère, par une autre de mes lettres, la nécessité à la  
longue forceroit ma volonté pour me retirer en lyeu où  
j'avoys plus de commodités que je n'ay icy; car il y a  
sinc<sup>2</sup> moys que je suys avec quatre de mes belles filles, mon  
fils et moy, avec un grand train, sans que les enfans ny  
moy ayous receu un seul denyer de la mayson, et sommes  
tous remys à quand il vous aura pleu mettre ordre aus  
afayres de la mayson. Nous sommes venues, vos dites nyè-

<sup>1</sup> otorité.

<sup>2</sup> cinq.

1584. en écriture assez récente : «entworfen von Gr. Johan dem ältern ,  
»um das jahr 158\*, nach 1586.» Le Comte y parle de la mort de  
l'Électeur Auguste de Saxe , décédé le 11 févr. 1584. Toutefois il  
nous a paru convenable de la placer ici , parcequ'elle se rapporte à  
peu près exclusivement aux relations constantes entre le Prince d'O-  
range et les Comtes de Nassau.

---

1. In Religionssachen.
2. In Kriegswerbungen.
3. In züghe und versehung allerhand befeln.
4. Mit auszrüstung des Hern Printzen und auch unser  
selbsten.
5. Mit correspondentz.
6. Mit underhaltung des Hern Printzen , s. G. Gemah-  
lin, kinder, gesindt und dienern, so bei derselbe aus-  
und eingezogen.
7. Mit rossen verschicken, hin und wieder schreiben.
8. Mit sollicitirung und erbawung der sachen und leuth.
9. Mit fürstreckung gelts und geltswehrt und unsers  
credits.
- 10 Mit collecten.
11. Mit ersparung jerlicher interesse ; *item*, vielen an-  
dern auszgiften und unkosten.
12. Mit bestallung und besoldungen und reiskosten.
13. Mit verhinderung viller des feinds pracktiken und  
ansschläge. Mit allerhand abbruch und widerstant so man  
dem feindt gethan.
14. Mit dem Geldrischen dienst.
15. Was man für *occasions* seit abbsterben des Hern  
Printzen seliger gehabt, darinnen man den länden dienen  
könne, dar man deszhalben von ihnen were angelangt  
worden und erklärung ires willens hette haben können.



16. Worin man den Niederländern noch teglichs dienst 1584. leisten könne.

17. Warumb ich, so wol als andere, umb erstattung, bezahlung und recompens für die dienste, so vom Hausz Nassaw Dillenburg, den Hausz Nassaw Bredaw und den Niederländern, durch Gottes gnadt, geleistet worden, anhalten möge.

18. Weszhalbe man biszdahero so wenig anmanung bey den Niederlande gethan.

19. Aus was ursachen ich genothrängt werde nunmehr anzuhalten und darauff zu tringen.

20. In was für beschwerung man ihrethalben gerathen.

21. Womit und durch waszerley wege uns wider zu helffen sey.

22. Waszerley dienst das Hausz Nassaw Dillenburg den Niederländern nochmals leisten und erzeugen köndte.

23. Was den Staten insonderheit für kosten uf zu rechnen.

24. Verzeichnus von allerhandt *objectiones* und gegenredt.

25. Was man an den Printzischen schuldt ab zu kurtzen und ab zu rechnen hab, und darneben auch aus gutem willen sincken und fallen lassen möchte.

26. Was uf den fall über alles geschehen suchen nichts zu erhalten noch fruchtbarliches aus zu richten.

#### I. Dienst im Religionswerck.

1. Dasz Grave Ludwig seliger anfangs der troublen der fürnemst gewesen welcher solch werck, so wol in den Niederländern als auch hierausser in Deutschlandt, bei etzlicher Evangelischen Stenden getrieben.



1584. 2. *Item*, das, negst Gott, er der fürnembst gewesen welcher den Hern Printzen seliger in religionssachen erbauwet, und so fern bracht das s. G. von Pabstumb abgestanden und zu unserer christlicher reformirten religion sich bekant und ergeben.

3. Dasz durch erledigung der Niderländt aus der Spanische tyrannei, darzu den Gott der Herr, neben dem Hern Printzen seliger, insunderheit das Hausz Naszaw Dillenburg gebraucht, die religion in dem Niderlandt, Gott lob, desto mehr ingeführet und numehr so weit bracht worden, dasz man das öffentlich *exercitium* in den unierten provinciën durchaus frey hat und daselbige noch weiter ausgebreitet gewesen, und, menschlich darvon zu urtheilen, mit der zeit jhe lenger je mehr ausgebreitet worden wer, wo nicht die Malcontenten in Artois, Hennegaw und Flandern, und andern örthern mehr, durch den Ambyse, *Dathenum*, und dero anhang, verursacht und erreget worden weren.

4. Mit was ernsten fleis den weilandt der Herr Printz seliger ihme die befürderung des religionwercks angelegen sein laszen, auch welcher gestalt daszselbige durch Gottes gnade bei meinen werendem Geldrischen Gubernament in einer kurtzen zeit für einen glücklichen fortgang gewonnen, sulchs weist das werck und die erfahrung für sich selbst aus, und ist, Gott lob, dermaszen am tag und offenbar, dasz darvon keiner weitleuffiger ausführung von nöthen.

5. *Item*, dasz Grave Lodwich seliger die Universitet zu Uranien redressirt und reformiert.

II. *Waszerlei dienst man den Niderländen in  
Kriegswerbungen geleistet.*

1. Dasz man, anno 67, funf oder 6000 pferdt, auf ihr begeren und übersendung etliche gelts, nicht allein die begerthe zeit, sondern noch solang in bestallung und ahn der hand gehalten.

2. Dasz nicht allein bey dem Chursursten von Sachsen das kriegsvolck für Gotha durch Graf Lodwichen seliger besprochen worden, sondern auch Graf Johan und Graff Adolff sich derenthalben, mit etzlichen dero schwägern, vettern und freunden, daselbst hinbegeben und sich in dienst eingelassen.

3. Dasz man dem Hern Printzen, als s. G. sich zu dem kriegsvolck, welchs der von Warus' und Risor', sampt etzlichen Niederlendischen vom Adel, umb Dalem beisamen gehabt, begeben wolt, ihre G. in der eyl und sehr wenig tagen an die 400 pferdt, so keine wagen noch drosz bey sich gehabt und darunder an die 18 Grafe, Hern, Obersten und Rittmeister gewesen, geworben und zu wege gebracht.

4. Dasz Graf Lodwich seliger eben damals in gar geringer zeit ein ansehnlich kriegsvolck zu pferdt und zu fuesz zusammen gebracht, dasz man [ahn] ihr zuthun die Spangier in Frieslant geschlagen, nicht allein durchzuge gehabt und gelitten, sondern auch inlegerungen gehabt, und Claus von Hatstats regiment vier wochen lang underhalten.

5. Dasz, nachdem Grave Ludwig und Graf Adolff in

\* B. de Merode, Seigneur de Runen et Waroux.

\* Charles van der Noot, Seigneur de Twaar.

1584. Frieslant getrennet und geschlagen worden, man, dem Herrn Printzen und den Niederlanden zue gutem, 600 pferdt und an die 30 starcker feinlein Teutscher knecht geworben.

6. Dasz Graf Ludwig sich in Franckreich, zu einnehmung der beide stette Bergen und Valencin, mit etzlichen kriegsvolck, dar under vil furnehmer guter leuth gewesen, bewerbet.

7. Dasz man, zu entsetzung der Statt Bergen, den Herrn Printzen abermals ein ansehnlich kriegsvolck von Deutschen reuttern und knechten geworben und auf die bein gebracht.

8. Dasz man nicht allein nach der handt gute leuth zum theil in 's Nederlandt geschickt, und zum theil an der hand hin und wieder gehabt, sondern auch, als Leyden so hoch bedrängert und hart beleget gewesen, in der hertzten und gantz ungewöhnlichen winterszeit eine ziemlich anzahl kriegsvoleks, zu ros und fusz, hinunter in eine kurtze zeit, ohne wagen und sonderliche tross, fur Maastricht gebracht, und wie daselbige nach der handt uff der Mockerheyden geschlagen und getrennet worden, einen guten theil, so überblieben und darvon kommen, noch ein geräume zeit an der handt behalten.

9. Mit einnehmung<sup>1</sup> Bisantz<sup>2</sup>.

Dasz wir, nicht allein durch unser fleiszige underhandlung, sondern auch mit unserem persönlichen vortziehen, den Niederlanden gute leuth und offimals in aller eil zu wegen, und manche vortbracht der sonsten wol were sitzen blieben, und sonderlich da sie den credit sehr underm kriegsvolck verlohren gehabt. Dasz unter zeitlichen und

<sup>1</sup> occupation projetée (V, 89)

<sup>2</sup> Brangan

irdischen mitteln dasz Hausz Dillenburg, negst Gott, ein 158 j. ursach gewesen dasz die Spangier, welche hiebevordas gantze Niederlandt geruhlich ingehabt, wiederumb so weit zuruck getrieben und die Niederländt so fern wiederumb erlöst und in freiheit ihrer gewiszen, leib, weib und kindere kommen seindt: dan, da, negst Gott, wir den Hern Printzen nit underhalten, s. G. mit uoserm dienern, so wol als auch fur uns selbst, die handt gebotten, nit zu leuthen, gelt und allerley kriegsmunition gehollfen, s. G., menschlich darvon zu reden, nunmehr hette auf die bein kommen, noch sie aus der Spanischen tyranny erlöset worden, und freiheit in religions- und politischen sachen, wie sie itzo, Gott lob, in ihrem gewiszen an leib, gut, weib und kinder haben, nicht erlangen mögen.

No.<sup>1</sup> Was man fur *occasiones* alhier, den Niederländen halber, aus händen gelaszen hat.

III. *In wasserley zügen wir Gebrüder uns gebrauchen laszen, und darinnen für befelch versehen.*

1. Dasz, in auszgebung des warthgeldts und bewerbung deszelben kriegsvolcks, niemandt anders von der Niederlandt wegen gebraucht und bemuhet worden, dan nur Graf Johan allein.

2. Dasz mein bruder seliger, Grave Adolf und ich, fur Gotha in der person gezogen, und uns, gleich andern kriegsleuthen, ihnen den Niederlanden zum besten, wie abgemelt, bestellen und gebrauchen laszen.

3. Dasz Graf Adolff und ich mit dem Hern Printzen, als s. G. nach Dalen gezogen, beigewohnet und mit

1584. rath und that nach vermögen, für allen anderen, deroselben gedienet und befürderlich gewesen.

4. Dasz ich, sampt meinem broder Graf Lodwichen, A<sup>o</sup> 68 mit dem Hern Printzen den zug in Brabant in der person mit über die Mas und wiederumb daheraus durch Franckreich bis ghen Straszburg gethan, und uns nicht allein als mit-reuter oder gemeine soldaten, sondern auch in allen ihre G. obligenden und fürfallenden sach mit rath und that gebrauchen laszen.

5. Dasz meine beide Gebrüdere, G. Lodwich und G. Henrich, neben dem Hern Printzen, den zug mit Herzog Wolfgang von Zweibrüggen in Franckreich gethan anno 69.

6. Dasz, wie der Herr Printz sich naher Deventer(1) begeben wolte, mein broder Graf Henrich und ich, uns mit s. G. auf die reisz begeben; in meinung, wo der fürhabende anschlag für sich gangen were, mit ihrer G. vort zu ziehen.

7. Dasz mein bruder Graf Ludwich in der persohn Berge eingenommen und sich darin belegern laszen, und daselbst das haupt und general gewest.

8. Dasz im zugh für Berghe ich dem Hern Printzen, den Niederländen zu gutem, abermals geworben, leuth, geschützs und munitio fürgestreckt, hiernebenaber mein Bruder seliger, Graf Henrich, s. G. in der person beige-wohnet, mit vortgezogen, und oberster über 15 fendeln landtsknecht gewesen.

9. Dasz der zugh, als Herzogh Christoffel und beide meine Brödere auf der Mockerheyden blieben, wir drei

---

(1) *Deventer*: voyez T. III, Lettre 347.

gebröder, nemlich Graf Lodwich, G. Henrich und ich, den- 1584.  
selben zug in der person mitgethan, und nicht allein daszel-  
bige volck geworben und Hertzog Christoffel mit in den zug  
gebracht, sondern auch das geldt zu solchen handel vürge-  
streckt, mitgeführt, und das gantze werck dirigirt.

*IV. Wasserley dienst dem Hausz Breda und den unirten  
provinciën mit auszrüstung geschehen und geleistet  
worden.*

1. Den [ersten] zugh hette man ihrer G. 4 canons, sampt  
zweien falcaunen und 4 oder 5 veldtstücken mitgeben,  
darzu noetige munition an kraut und loth, *item* aller-  
handt schantz- und hebzeugh.

2 *Item*, nötige wagen und über die 100 wagenpferdt,  
welche mit sampt den fuhrleuthen alles bis auf ein wagen-  
pferdt auszenblieben, ohne die welche der Herr Printz im  
landt zu Hessen kauft und bestellt gehabt.

3. *Item*, beneben etzlichen kleinen, auch etzliche zelt  
und grosze zahl [küchen] und für einen mahrstall gezelt  
mitgeben, derer gleichfals keins wiederkommen.

4. *Item*, dasz man ihre G. im Bergischen zugh aber-  
mals, so wohl mit veldtgeschützs und munition, als auch  
sonsten allerley nottürfft, auszgerüstet.

5. *Item*, dasz in allen zügen von uns 4 Gebrüderen  
alzeit etzliche mitgezogen.

6. Dasz dergleichen meine drei bröder selige und ich  
uns zu allen zügen, und also in die acht oder neunmahl  
auszgerüstet, und selten, ja über zweymahl nicht, etwas  
wider zu hausz gebracht.

1584.

*V. Dienst mit Correspondentz.*

1. Correspondents so man mit dem Hern Printzen und viele im Niederlandt gehalten.
2. *Item*, fürnemlich mit dem Churfürsten Pfaltzgraf Fredriche.
3. *Item*, Hertzog *Casimiro* und den Pfaltzgräfischen dienern.
4. *Item*, mit Heszen.
5. *Item*, in Franckreich und sonst hin- und wieder mit guten leuthen.

*VI. Dienst mit unterhaltung des Hern Printzen seliger, item s. G. Gemahel, kinder und diener so ab- und zugezogen.*

Das wir s. G. sampt dero Gemahlinne, kinder und einem groszen hofgesinde, so anfangs an die 100 starck gewesen, beneben dem teglichen überfall, bisz in die zehen jar lang geherberget, derselbigen eine stattlich kindttauff gehalten, auf welchen die vier herr Landtgrafen, sampt vielen Grafen und Hern und vom adel, bis in die 700 pferdt, an die acht tag lang auch underweilens aber ahn unterschiedlichen örtern alhier und zu Siegen zwei fürstliche küche, wie auch dero söhn G. Moritzen so wol ein zeitlang zu Heydelberg mit meinen söhnen stattlichen gehalten; dasz hierbey der Herr Printz desto besser zeit, mittel und gelegenheit gehabt den Niederländischen sachen obzuligen, mit fleisz nachzudencken und mit guten leuthen zu underreden, zu handeln und zum kriegshandel sich zu praepariren und gefast zu machen: so hetten wir alle unsere sachen zurück gesetzt, um ihrer G. sache

obzuiegen, auch nicht allein ihrer G. unsere rathe und 1581.  
diener geliehen und dieselbe, als ob sie deroselben ver-  
pflichtete diener gewesen, dienen laszen, und nichts desto  
weniger besoldet, sondern auch andere gute leuth, umb  
ihrer G. dienst willen, zumtheil ein zeitlang besoldet, zum  
theil recompensiret, als nämlich: [Thoeneu von Huerdt],  
jährlich geben dlr. — Otto von Wolmerckhauszen,  
[manlehn] 50 [fl.] vermacht. Item dem von Breyel ein zeit-  
lang jahrgelt, und darneben wein und ochsen geben, wel-  
cher das seinige bey i. G. aufgesetzt, auch denselben mit  
einem lehn, so die Grafe von Rennenburg vom Hausz  
Nassaw gehabt, begnädigt.

Item, Stentzel auszerhalb der kriegsleuffte, für und  
nach, und entlich, wie er gar kruepel gewesen, bis in sei-  
nen todt underhalten.

Item, Claus von Hatstats Rüstmeister hab ich wegen  
des Hern Printzen 6000 fl. gegeben.

VII. Dienst mit reisen, verschicken, hin und wieder  
schreiben.

1. Dasz nicht allein wir Gebrudere mit ihrer G. gezo-  
gen in Lottringen, als auch in Franckreich und Deutsch-  
landt offtmals hin und wieder gereist, sondern auch von  
derselben vielmals zu Chur-, Fürsten und Stende ver-  
schickt worden.

2. Wie insgleichen auch unser rethe und diener, und  
bevorab die beide doctore, doctor Meichsner und D.  
Schwartzs.

3. Item, dasz man ihrer G. mobilia, so zum öffteren  
mal versetzt wurden, gelöset, hin und wieder, als aus  
Franckfurth, Speir auf den Reichstag, Heidelberg, Stras



1584. purg, Leipzig, wie den auch auf Venedig, in 's landt zu Braunschweig, die Margravschaftt naher Anspach, und sonsten ander örth mehr, viel hin- und widerschicken, führens, zehrens und reisans gewesen.

4. Deszgleichen auch, wo man grosze summa gelts aufgenommen, zu empfangen oder zu liebern, wider auszugeben oder abzulegen.

5. *Item*, das der Her Printz was in Deutschen sachen oder mit Deutschen gehandelt worden, daszelbig durch unser gebrüdere und unssere rethe und dienere, so wol mit schreiben als auch sonsten, mehrertheils müssen verichten laszen.

6. *Item*, dasz das Churfürstenthumb Cölln, welchs so nahe an die Niederländen grentzet, nicht furlängst an das Hausz Bayern kommen. — Gleichfals auch das stift Münster. — Der Evangelischen herrn capitularen sach zu Straspurg zu gedencken.

7. Dasz man den religionsverwanten in Franckreich in ihre sachen nichtallein so viel müglich befürderlich gewesen und dieselb helffen empor heben,

8. sondern auch bey dem König von Franckreich so viel durch Gottes gnad sollicitirt, dasz derselbe den Spanischen gegen die Niederlande keine hülff thun laszen,

9. und die Franzosen durch die finger gesehn, und gestattet den Staten und Hern Printzen zu dienen.

10. *Item*, dasz durch die alte [Königin] und den obersten Strozzi, so admiral, und auch sonsten in andere sachen mehr, eintrag geschehen.

11. *Item*, dasz mein broder Graf Lodwich mit wissen und willen des Königs ausz Franckreich, Bergen und Valencin eingenommen.

*Item*, dasz der König uns, durch seinen bruder, der 1584.  
damals gewesene König in Polen, hundert duisent  
crone zu Heidelberg verehren laszen, auch zuvor um den  
Churfürsten von Cöln von den Spanischen desto mehr  
abzuhalten, und daselbe anhangs *votum* auf dem reichs-  
tag zu schwächen, auch Beyern und den Spanischen an-  
hangk vom Churfürstenthumb Cölln zu bringen, jerlichs  
6000, welche darnach bis uf 8000 cronen erhöhet worden,  
höchstgedachten Churfürsten neben andern verehrungen  
bewilliget, und darneben brevetten von 8000 dlr. jer-  
lichs zu geben versprochen, damit man von demselben  
gelt sich in der Hern höfen desto mehr gönner machen,  
dero herschafften gewinnen, und also das Spanisch oder  
Burgündisch *votum* ansehen und gunst im Reich schme-  
len und zu der Cron Franckreich der Deutschen gewü-  
ther desto geneigter und affectionirter möchte machen;  
dasz man dadurch, wie mit anderen mehr, die beide Kö-  
ning Franckreich und Hispanien desto mehr in diffidentz  
und mistrauwen gegen einander gesetzt und verhetzt.

VIII. *Dienst mit sollicitirung und underbouwing der  
sachen und leuth hin und wieder.*

1. Dasz Grave Lodwich nicht allein, wie obgemelt,  
das Religionwerck im Niederlandt sehr getrieben und das  
Hausz Nassaw Dillenburg mit bewerbung guter leuth und  
ihren vortzüge, auch ufbrengung gelts und sonsten, der  
Niederländen bestes, wie aus vurerzelten puncten zum  
theil zu sehen, sehr gefurdert habe,

2. sondern dasz durch a. L. sunderlich Churfürst  
Augustus von Sachsen und der alt Lantgraf Philips von  
Hessen sehr sein erbauwet und zu der Niderlendischen

1584. sachen desto gewogener gemacht worden, also auch dasz gedachter Landtgraf in s. G. testament versehen, wie sich dero söhne in der Niederländischen sachen verhalten sollen.

3. *Item*, dasz man durch vertrauwte gute leuth, welche man hin und wieder heimlich gehabt, so wohl an der Keysz. M<sup>t</sup>. hof und bei den geistlichen, als auch evangelischen Chur-, Fürsten und Stenden, uf Reichs- und Kreisztagen und wo man sunsten gelegenheit haben mögte der Niederländische sache, welche zum theil durch des gegen theils calumniën und verleumdungen, zum theil aus mangel nötigen berichts, und zum theil von wegen der vielfältigen betrauungen und furcht des Bapbtischen und Spanischen gewaltts und anhangs, sehr odios, veracht und suspect gewesen, auch von den gutherzigen nicht wenig gescheuhet und gemitten worden, hin und wieder ufs beste möglich, nicht ohn gefahr und grosze kosten, dermaszen mit göttlicher hülff unterbauwet hat, dasz [man], Gott lob, gegen die Niederlande gefürchte achtserclerung verblieben,

4. desgleichen auch das verbott, dasz man den religionsverwandten im Niederlandt und Franckreich keine kriegswerbung noch zuziehens gestatten solt.

5. *Item*, dasz gegen die Reformirten, mit ausschlieszung derselben aus dem religionsfrieden und fürgehabter verfolgung, nicht procedirt ist, noch vortgefahren worden, und die auszlendische *exules* nicht aus dem Reich seint verjagt und vertrieben worden, sondern, Gott lob, noch im Reich bis uf diese stundt gehauset, geherberget und geduldet werden.

6. *Item*, dasz, zu abbruch des Bapsttumbs und mehrer

schwächung unsers gegen theils, das werck mit der freistel- 1584.  
lung, welchs sonst gar [erseszen] wehr, wiederumb auf die  
bahne gebracht worden.

*IX. Dienst mit vorstreckungk gelts, geldtswehrt und  
unsers credits.*

Solchs ist mehrertheils in den rechnungen so hiebevorn  
hinunter geschickt ist worden, und sonderlich in deszen  
Hern Printzen obligation zu finden.

Darnach aus überschlägung der underhaltungskosten  
für den Hern Printzen und s. G. angehörigen.

*Item*, mit betzalung etzlicher rantsionnen.

*X. Dienst mit Collecten.*

- |                            |         |                                                                |
|----------------------------|---------|----------------------------------------------------------------|
| 1. Heszen                  | 30,000  | [fl. <sup>1</sup> ]                                            |
| 2. Pfaltz                  | 100,000 |                                                                |
| 3. Wirttenberg             | 20,000  |                                                                |
| 4. Saxen                   | 10,000. | diesz hat mein gn. Herr<br>wieder bezalen müssen. <sup>2</sup> |
| 5. Gr. Hansz v. Sarbrüggen | 4000    |                                                                |
| 6. Hanaw Bobenhausen       | 4000    |                                                                |
| 7. [Pielen]                | 4000    |                                                                |
| 8. Newenar                 | 4000    |                                                                |

9. Heinrich Kremer, Gierhardt Koch und seine gesel-  
schaft [60,000]: dieses hat mein gn. Her wieder beza-  
len müssen.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Le signe rendu ici et p. 489 par fl. est indistinct et peut également indiquer Reichsth.

<sup>2</sup> diesz — müssen. Probablement ces mots ont été ajoutés par un Secrétaire à la pièce rédigée par le Comte lui-même.

1584. XI. *Dienst ersparung am jерlichen interesse, und vielen andern ausziffsten und unkosten, von Collecten-Geldt welchs von jaren zurechnung sich ungeferlich thaudent fl. erstrecken würde.*

Dasz man nicht allein den Niederländen zu gutem grosze summa gelts uffbracht, sondern daselbige auch mit geringem interesse und so wohl mit aufbrengung des volcks, als auch des gelts, grosze merckliche unkosten ersparet haben.

XII. *Dienst mit ersparung bestallung, besoldung und reysen.*

Dasz nichts auf die bediente empter und befehl erlegt worden, wie auch auf eines jeden pferdt noch eines jeden Herren person, tafel oder stattgeldt.

*Item*, ersparung der unkosten, so uf commissariën, und andere so volck werben, zu gehen pflegt.

*Item*, uf gesandten, agenten und *solicitatores*.

XIII. *Dienst mit verhinderung des feinds oder der Spanischen practicken.*

1. Mit wiederlegung seiner calumniën und bericht von deszelben blutdürstigen anschlege und practicken.

2. Mit verhinderung der achtserklerunge.

3. Des verbots dasz man den religionsverwandte in Franckreich und Niederlandt keine werbung, noch hülff oder zuzugh gestatten solle.

4. Mit der Beyerischen wahl zu Cölln.

5. Deszgleichen zu Münster.

6. Mit dem pulffer so Hertzog Hansz Casimir in brandt gesteckt.

7. Das geldt so Pfaltzgraf Frederich dem Italianer 1584. arrestiert.

8. Die anschläge auf die statt Embden.

9. Dasz er das volck nicht dermaszen, wie er angefangen, von den Niederländern abalieniert.

10. Dasz er sein vorhaben mit Fliszingen und den Briel nicht in's werck stellen können.

11. Deszgleichen auch Leyden mit seiner belegerung verlaszen müssen.

12. Dasz er dem Franzosen nicht drawen dörfset.

13. Seinen wechsel an etlichen örter durch Franckreich verhindert.

#### **XIV. Dienst im Geldrischen Gubernament.**

1. Einführung der religion und abschaffung des Babsthumbs.

2. Abschaffung der Spanischen Cantzley, Rechencammer, Magistraten und officianten.

3. Einführung der Garnisonen.

4. Einführung der General-mitteln.

5. Mit den durchzügen.

6. Mit fürstreckung gelts zu entsetzung der statt Mastricht.

Die naerder Union<sup>1</sup> durch Gottes gnade in gang bracht.

7. Mit bürgschafft dem von Hohenlohe für 30,000 fl. zu berürtem entsatz.

8. Mit zuwegenbrengung bey den Ünirten geldts, gewarts, provians, geschützes und munition für das Geldrische garnisoun hin und wieder.

9. Mit versehung vieler Cantzley-sachen, wie auch

<sup>1</sup> Union d'Utrecht par opposition à la Pacification de Gand (voyez T. VI. 539. 540).

1584. vieler landttage, ohn das kein Cautzler gewesen, noch mit rechtsgelehrten noch scribenten seint gehalten worden.

10. Mit bedienung des gubernaments und geringen underhalt als die forige Statthalter gehabt.

Darbei man 's dan nicht gelaszen, sonder mit allerley abtrogen, auch etliche beschwerung, als mit underhaltung alter trabanten und pörtner, unangesehen mir dieselbe nicht gedienet.

11. Mit der Münsterische reyse.

No. weme die unkosten von der reyszen welche ich, der Geldrische sache halber, naher den Unirten und Statzen gethan, aufzurechnen seyn.

*XV. Was man für ocasiones seit absterben des Herrn Printzen seliger gehabt, darin man ihnen den Niederländern dienen köhne.*

1. In der Neuwenarische werbung.

2. Wie die Spangier in des Herzog von Gülichs länden für und nach, hin und wieder gelegen.

3. Desgleichen auch in den Stiften Cöllen, Münster, Paderborn, Esze<sup>1</sup> und Osenbrugk<sup>2</sup>.

4. In etzliche anzüghe.

5. In dem letzten zugk in Franckreich.

6. Bey dem nechstverstorbenen Churfürsten von Sachsen.

7. Item mit einformirung, behandlung und auffsuchen viler guter leuth.

8. Wie auch sunsten mit underbauwung ihrer sachen hin und wieder.

9. Item, mit kuntschafft und correspondentz.

<sup>1</sup> Essen, abbaye dans le ci-devant Comté de la Mark.

<sup>2</sup> Osnabruck.

*XVI. Was oder worin man den Niederländern nochmals 1584.  
dienst leisten könne.*

1. Mit haltung guter correspondenz.
2. Wahrnehmung und avisirung aller und jeder fürfallender sachen.
3. Mit unterbauung und sollicitirung ihrer sachen im Reich, und fürnehmlich aber mit befürderung des algemeinen wercks.
4. Mit fleisziger informirung und gewinnung guter leuth.
5. Mit bewerbung, aussuchung und zuwegembrengung fürnehmer guter leuth.
6. *Item*, abspannung derselben vom gegenheil.
7. Mit und in schickungen.
8. Mit und in ersparung vieler kosten, zeit, mühe und arbeit, auch sorg und gefahr.
9. Und sonderlich dasz sie viel sachen desto schneller und heimlicher handeln und treiben können.

*XVII. Warumb ich, so wol als andere, umb erstattung, bezalung und recompens.*

1. Dieweil man ihnen so wohl als andere gedienet hat.
2. *Item*, für andern nutzliche dienst geleistet und durch Gottes gnade sulche, dasz ohne dieselbe ihre sachen so weit nicht kommen weren.
3. Dasz sie andere, die ihnen auch bisweilen geringe dienst gethan, unterweilens auch schuldig wesen, bedacht und recompensiret haben.
4. Dasz, neben den geleisteten diensten und erwiesener auszerster treuw, sie billich unsere gute affection zu betrachten und sich danckbar zu erzeigen schuldig seint.
5. Dasz ihre truckbarkeit ihnen zu ehr, rham und



1584. verursachung das auder leuth ihnen gleichfals gern treuwlich dienen werden, gereichen wirdt, also auch die undanckbarkeit da sie uns in unsern nöthen, darinnen wir doch umb ihrentwillen gerathen seindt, sollen stecken, untergehen und verderben laszen.

*XVIII. Weshalben man bis dahero so wenig anmanung bey den Niederländern gethan.*

1. Dasz man angesehen gehabt das vielfältig anlauffens, sampt den manchfaltigen sorgen damit sie beladen gewesen, und sie nicht gern in ihrem christlichen fürnehmen molestiren wollen.

2. Dasz wir an des Hern Printzen gethaner zusag und gutem wille, das s. G. unszerer hinwieder zu allen fürfallenden gelegenheiten im besten eingedenck sein würde, nit gezweiffelt.

3. Dasz wir verhoffet dasz mit unserer langwihrigen und euszersten gedult, so viel desto mehr unsere gutherzige affection zu erkennen, und ihnen also damit ursach zu geben uns dero genieszen zu laszen, und in nothfellen ebenmeszige treuw und guten willen, wie sie ohn rhume zu melden bei uns gespueret, zu beweisen.

4. Dasz nach absterben des Hern Printzen wir nicht allein das sterbhausz mit unseren forderungen so baldt nicht betrueben, sondern auch sie, als welche durch solchen unzeitlichen thoedtlichen abgangk, der vernunft nach zu urtheilen, noch weiters unruhig zu machen.

*XIX. Aus was ursachen ich genotträngt werde nunmehr anzuhalten und darauf zu tringen.*

1. Dweil sich befindet dasz albereit viel guter leuth, so

<sup>1</sup> Quelques mots semblent omis.

dar von was das Hausz Nassaw-Dillenburg erstlich bei dem 1584. Hern Printzen in particulir und dan auch umb ihrer, der Niederländen, willen und bey denen selbst<sup>1</sup>, gut wissens gehabt, sehr viel verstorben, und nicht allein wenig mehr uberig, sondern auch viel seint welche dasjenige was also disfals verlauffen, anders verstehen und deuten, und also niemants sein würde, da ich, als der ich nunmehr auch zu meinen jahren komme, und mehr im abnemen dan zunehmen bin, mit todt abgehen solte, so von disze dingen nötigen bericht zu thun wuste.

2. So lauffen die *pensiones* sich järlichs uber 20,000 fl., also das, da man das interesse auch nur aufs geringste als fünf vom hundert anschlagen würde, ich allezeit ehe dan in fünf jaren eine thonne gelts zurück kommen.

3. So würde ich auch durch underhaltung der garnisonen, nötiger baw und anderer anstellung und ordnung halber, deren sunsten das Hausz Naszaw-Dillenborg, wen es sich des Hern Printzen und der Niederländen nicht so trewhertzig angenommen, wol hette überhoben sein khönnen, mit vilen auszgiffen hart beladen.

4. So hab Gott der Herr mich nicht allein mit vielen kinderen und kindtskinderen gesegnet, wie Er den noch immerdabrsulchs ferner teglichs thut, sondern es seint mir auch auf auszbestattung meiner söhn und töchter, deren ich nun durch Gottes goad verheirath, nicht ein geringes gangen; so musz ich auch zu erziehung der übrigen nicht wenig uffwenden, und gedencken wie bei meinen lebzeiten ich sie mit einander bröderlich und schwesterlich vergleichen möge.

5. Dweil ich den auch spüre das man sunst andere *re-*

<sup>1</sup> Quelques mots remblent vains.

158.4. *ditores* und leuth bedenckt, bezahlt und recompensirt, und darneben aber befinde. . . .'

6. Als will ich nicht verhoffen dasz man mir verärgen und zum unbesten ufnehmen werde dasz ich , in ansehung oberzehlter und vieler ursachen , dermal eins, und sonderlich dweil ich bis uf's euszerste gedult gehabt, umb billiche und gebührliche erstattung ansuche und anhaltte, und in meiner und der meinen euszersten nöthen zu dem Hausz Nassaw-Breda und den Hern Staten mich weniger nicht aller treuwe, mitleidenlicher hülff und beystant getröste, und vorsehe, dasz sie auch bey weylant meinen dreien brödern seliger im werck und mit der thaet erfahren und empfunden haben.

**XX. *In was beschwerung man ihrenthalben gerathen.***

1. Dasz man ausz allem vorrath kommen.

2. *Item*, aus aller ordnung in eine schwere weitleuftige hauszhaltung, grosze unrhue und merckliche kosten.

3. Das man sich hierdurch, da man sunsten, Got lob, mit keinen menschen in der gantzen weldt in unguten etwas zu thun gehabt, die Keys. Ma<sup>t</sup>., sampt den mehrertheil der Stende Evangelischen und papistischen im Reich, dermaszen zuwider gemacht und die leuth von uns alienirt und abgeschreckt, dasz man sich geschewet uns öffentlich anzusprechen und fürderung zu erzeugen.

4. *Item*, Spangien und deszen anhangk uns dermaszen zuwieder gemacht und an halsz gehenckt, dasz wir sampt landt und leuthen dardurch in grosze gefahr gerathen, und darinnen bisz nuhn etlich und zwanzig jar, wie auch noch uf diese stunde, sitzen; deszen wir sunsten wol überho-

<sup>1</sup> *Lacune.*

ben gewesen, da wir still gesessen und zum allermindesten 1784. uns nicht des Hern Printzen, als des bröders, und nicht auch ihr, der Niederländen halben, angenommen hetten.

*No. mit der bow<sup>1</sup>.*

5. *Item*, dasz wir unsere privatsachen darüber verseu-  
met, weib und kinder, sampt landt und leutten, zurück  
gelaszen und dieselbe betruebet.

6. *Item*, uns in sulch verderben gesteckt dasz die  
schulden von jahren zu jahren dermaszen wachsen und  
zunehmen, das wir zum wenigsten in fünf jahren mehr als  
umb eine thonne golts Franckfurther wehrung zurück und  
in schaden kommen.

*Item*, dasz wir, neben und nach dem Hern Printzen seli-  
ger, die andere meine drey brüder ihr leben bey diszer  
sache gelaszen, ich also meine beste zeit damit zubracht  
und nun an verstandt und gesuntheit sehr geschwecht hat.

**XXI. Womit und durch wasserley wege uns wider  
zu helffen sey.**

1. Dasz sie die jerliche pension bezalen, und anderhaupt  
soll, welche sie in etliche termin abzutheilen, jährlchs auch  
etwas erlegten, biszsolang die völlige bezahlung geschehe.

Und damit sie desto eher hizu verstehn möchten, konte  
man beides, die pension und bezahlung der obangezoge-  
ner termin, in die provincen und stette und einen jeden  
orth wiederumb in etzliche zeit des jahrs sein ge-  
bührtes oder *quota* austheilen.

2. Dasz sie uns uf ein renthe oder gut assigniren und  
verweisen, einmal für all, oder uf ein zeitleugk.

3. Oder dasz sie uns, neben erlegung etzlichen gelts, mit

<sup>1</sup> bow. Ceci semble se rapporter à la fortification de Dillenbourg (p. 307 p. 25).

1584. saltz, allerlei würtz, proviandt, sammet, seydegewandt, wolle, leinen, *item*, hering, stockfisch, kesz, butter, reinfisch, bollich, dörlachsz, pricken, platteisen, stöer<sup>1</sup> und dergleichen dinge, welche man hir oben mit der zeit zu geldt machen könnte, befürderlich weren.

4. *Item*, dasz sie unsz etzliche schiff, mit allerhand wahren, in- und auszerhalb lands, licentfrey pasziren laszen.

5. *Item*, dasz sie meiner söhne darnieden einem oder mehr zu guter gelegenheit in ihre länder, damit er den andern seinen brödern hirober desto beszer mit guten willen weiche, und man die schöldt von seinem antheil bezahlt oder darauf zum theil schlagen möge, bedacht und versehen hätte, es were mit erbgüter, renthen oder andern.

6. *Item*, das sie uns hiroben ein jahr- und dienstgelt verörendt hetten.

7. Und darneben etwan auch dergleichen bey Engellandt, Franckreich oder anderen, doch uf trägliche *conditiones*, zu wegen bracht hetten.

8. *Item*, das sie die schölt mit den Frawlein von Uranien wollen über sich nehmen.

Dasz, wo Gott der Herr ihnen eine *victoriam*, beuth, gefängene, und dergleichen etwas, welchs sie zuvor doch nicht gehabt, scherte, sie uns darvon an etwas zur abkürzung der bezahlung zuschieszen wolten, und bedencken dasz sie daszelbige doch ausz oder von dem ihren nicht thun.

XXII. *Wasserley dienst das Hausz Nassaw-Dillenburg den Niederländen nochmals leisten und erzeugen köntte.*

r. Mit haltung guter und gewisser correspondentz, wie von alters.

<sup>1</sup> bollich — stöer. *Différentes espèces de poissons.*

2. Mit solliciturung ihrer sachen allenthalben hierauss- 1568.  
zen im Reich und sonst.

3. Mit erkundigung, aussuchung und werbung guter  
leuth, kriegsleuth und anderer.

4. Mit erkundigung und erforschung allerhand guter  
occasion und gelegenheit, wie auch gute warnung.

5. Mit informirung und underbauung und widerle-  
gung des gegenheils calumnien.

6. Mit instigirung und reitzung der Reichsstätte gegen  
die Spanischen.

7. Mit befürderung der gemeinen sachen.

8. Dasz man ihnen künfftig in allerhandt notfällen, dar-  
innen sie nochmals durch Gottes gnedige schickung leicht-  
lich gerathen können, wiederumb allezeit nutzliche dienst  
erzeigen und beweisen könne.

9. Dasz meine vier söne daruieden auch desto lenger  
und beszer zu dienen vermochten, auch darau so viel desto  
williger und geflitzener sein wurden.

Dasz man im nothfall von der Provincien oder Stette  
etzliche hart beträugt were, man dem feindt ahn andern  
örtter *ex improviso* einfall thun und angreifen kundten,  
damit man also zu ruck ziehen, denselben in furcht und  
kosten brengen, und ettwan den länden dardurch etwas  
einbekommen möge.

Inmaszen sulche vom Hausz Nassaw Dillenburgh mit  
Frieszlandt, Bysantz, Bergen, Henegaw, den letzten  
zug für Maastricht, geschehen.

1584.

**XXIII. Was den Staten insonderheit vor kosten  
ufzurechnen.**

No. 5940 Carol. gl. zu Embden aufbracht, den letzten Martij 1568.

1. Der zugh in Frieszlandt, als nemblich die underhaltung des Kriegsvolcks.

*Item* meiner Bröder seligen, Graf Lodwicks und Graf Adolfs.

*Item* schlachtmonat.

Personen so biervon noch bericht können geben, Ulm, Seniske.

*Item* dasz meine Bröder seliger ihre pferdt und bagagie und alle das ihrige was sie gehabt, daselbst verloren.

*Item* das meine Bröder selige nicht allein ihr gesindt belohnet, sondern auch nach der handt die befelchsleuth ihrer viel recompensiren müssen.

2. Die kosten, so uff die sollicitation der Niederländischen sachen nicht allein im Reich bey Chur- und Fürsten, sondern auch eine gereume zeit in Franckreich.

3. *Item* versetzung etlicher cleinodien in Franckreich.

4. Meines Broders Graf Lodwicks verlust seiner mobilien, so ehr hinder sich in Franckreich und sonderlich in Rochel, nach dem massacre<sup>1</sup> verlaszen müssen.

Seniske hat anno 76, den 14 Novemb. berichtet das Stroszy von Graf Lodwichen seliger zu Rochelle ein schiff empfangen, dafür er ihrer G. 8000 francken sol bezahlen, dieselbige machen, 36 frantzösische steuber für 1 Daler gerechent, 4444 Dlr. 16 st.: solch geltist zu einlösung der kleinoter, welche der Königin von Navarra vor 13000 francken versetzt, verordent.

*Item* der schulden, welche der General Strotzi s. L. schuldig gewesen.

<sup>1</sup> de la St. Barthélemy.

5. Der verlust meines Broders seliger baggagie zu 1584.  
Valencia. No. Allen Joris  
schicken zu ge-  
denken.
6. Die einnehmung und erobierung der Statt Bergen in  
Hennegaw, wie auch underhaltung und verwaltung des  
guarniseuns und gantze Statt.
7. Der letzte zugh vor Mastricht.
8. Die niederlag und verlust auf der Mockerheyden. Zu gedencken,  
des frantzoisi-  
sche gelt, so  
hierzü aufge-  
wandt ist wor-  
den, betragend  
100,000 crowen.
9. Die unkosten, so uf die schiffleuth gangen, welche  
uf das pulver zu Bacharach und darumbhero am Reinstrom  
gewarttet. No. Daz ein  
diesem und der-  
gleichen din-  
gen, welche die  
Staten aufzu-  
rechnen, von je-  
derem unson-  
derheit ein spe-  
cial und das in  
generel ein uni-  
versal estimaa-  
tion und an-  
schlag gemacht  
werde
10. Die ungenade, wiedderwillen, gefahr und unkosten  
darinnen wir ihrentwegen noch stecken.
11. Wie auch die biszhero aufgelauffene interesse.
12. Item, die vielfältige sorge, muhe, arbeit und ver-  
saumbnus unserer eigenen sachen und verliehrung aller  
guter occasion und gelegenheit.
13. Item, dasz meiner Söhne weyber derenthalben ihre  
güter unverschuldeter sachen im Landt von Lutzenburgk  
vorenthalten werden.

#### XXIV. Verzeichnus von allerhandt objectiones und gegenredt.

1. Was das Hausz Nassaw-Dillenburgk, in desen trou-  
blen gedan, solchs were sie dem Hausz Nassaw-Bredae,  
vermöge der naher verwandtnus, natürlicher billicheit  
und ufgerichten vertregen, erb-einigung und ihres eigenen  
interesse und künftiger erwartung halber, zu thun schul-  
dig gewesen.
2. Item, das die Niederlande solche an dem Hausz  
Dillenburg nihe begehrt, noch man deszwegen von den  
Staten einige Commission oder obligation furzulegen.



1584. 3. *Item*, das wir nun in etlich und zwanzig jahren nihe nichts von den Herrn Staten gefördert, da doch andere daselbig gethan und ich darniden gegenwürtig gewesen.

4. *Item*, das die Staten ansehentliche summen gelts dem kriegsvolck vor und nach entrichtet und bezahlt, und unser underhalt mit darunder begriffen.

5. *Item*, das in betrachtung dises eine gemeine sach und werck were und das Hausz Nassaw-Dillenburg so wol das seinige darbey zu thun schuldig were als auch das Hausz Nassaw-Breda und die Staten.

6. *Item*, dasz das Hausz Nassaw-Breda an meiner gestorbenen dreyen Bröder seligen antheil und nachlasz mit zuerbe, und desfals mit mir und meinen kindern zu theilen hab.

7. *Item*, dasz man den Herrn Staten ein specification, richtige rechnung, urkunth und quitantzien von allem aufgebrachten vorgestreckten geldsorten und verthanen geldt, und wohin daselbige kommen und angewendt worden wehre, verlegen solle.

8. *Item*, dasz dasjenige was das Hausz Nassaw-Dillenburg von dem Herrn Printzen, als auch den Niederländen bekommen, abzuziehn.

9. *Item*, was ich mit dem Geldrischen Guvernament, wie auch mein sohn Graf Wilhelm mit dem Friesischen, deszgleichen auch mein sohn Philips mit seinem bevelch ziemlicher maszen recompensirt worden.

10. *Item*, dasz es jetziger zeit in den Niderländen vermögen nicht sey, eine solche ansehentliche summa, da sie dieselbe schon uf sich nemen wolten, zu bezalen.

11. *Item*, da sie uns vom Hausz Nassaw-Dillenburg

etwas gestehn und geben wurden , dasz sie alszdan Hertzog 1584. Hans Casimir und andern dergleichen auch wurdthun müssen.

12. *Item*, dasz sie dem Herrn Printzen und gantzen Hausz Nassaw so wol und vilmehr alsz s. G. und wir ihnen gedienet.

13. *Item*, dasz die *Curatores* vom sterbhausz [vorwenden] dasz sie nicht schuldig und ihnen verbotten sei keine kosten, noch schulden, welche nicht uf des Herrn Printzen und dero seinigen personen und privatsachen, sondern auch uf das kriegswesen angewendet, anzunehmen und zu bezalen.

Dasz die von Hollandt hiebevorn 800,000 gulden von der scholt, welche der Herr Printz dem Deutschen kriegsvolck schuldig gewesen, auf sich genommen und bezahlt.

*XXV. Was man an den Printzischen schulden abzukürtzen und abzurechnen hab, und darneben auch, aus guten willen, sincken und fallen lassen möchte.*

1. Das silbergeschirr, wie das von dem Herrn Printzen seliger versetzt gewesen.

2. Die Cleinodien, wie die gleichfals versetzt gewesen.

3. Ehenmesziger gestalt die tapiszereien.

4. Das Printzische theil an dem Hausz Nassaw und darvon aufgehabener und inbehaltener jerlicher nützung.

5. *Item*, wasz ihre G. wir für gelt bei anderen ufbracht; so nicht unser eigen ist und wir nicht dafür burg worden, noch daselbige verpensioniren und wider bezalen dürffen.

6. *Item*, die 3000 dlr., welche den Frewlein von Uranien schuldig.

1584. 7. *Item*, was wir von veldtgeschützs vom Herrn Printzen bekommen.

8. *Item*, etzliche dobbelhacken, welche in Engeland geflöhet worden, nicht fast gewesen, und der Her Printzs mir verehret.

Wo der un-  
derhaltung zu  
gedencken, auch  
zu fragen, ob  
er des Herrn  
Printzen oder  
Grave Ludwi-  
gen gefangener  
gewesen.

9. *Item*, des abts von S. Truyen rantzioun, welche er bisz an die helfft, nemlich 15000 gl., bezalt gehabt.

Das gelt abzuziehen welchs in der mesze zu zweyer mahlen erlegt worden, als nemlich 5000 car. Gl.

10. Obwol der Herr Printz meiner Gemahlin seliger eine verehrung mit etzlichen stücken gelts, deszgleichen auch mir mit zuschickung etlichen gewürtz und fasten speisz gethan, dasz solchs doch in keine abrechnung zu setzen, sondern von mir daszelbige mit frei und gutwilliger nachlaszung in anderwege konne erstattet werden.

*Item*, dasz gleichergestalt das gelt, welchs der Herr Printz mir zu Antorff etlich mal lieffern laszen, auch in kein abrechnung zu bringen, dieweil solchs nicht in meinen privatnutz, sondern vielmehr in der Landen dienst angewendet worden, und nur erstmals allerley im Landt von Geldern, wie auch nach der handt in Hollandt, zwischen Nordt- und Suydt-Hollandt zu verrichten bevoelen gewesen.

*Item*, in der Printzischen obligation zu sehen, ob der kosten zu Dillenburg, Siegen und Beylstein, mit darein gerechnet sey, sinttemahl uf den fall solchs nicht gescheehn, man derselben auch sincken und fallen laszen könne.

Was die vom Sterbhausz für *objectiones* für zu wenden.

Des Sterbhausz höchstes unvermögen.

Das die somma hiebevornicht so hoch gefordert worden 1584.  
und mehr nicht dan 400,000 fl.

Das man bericht und rechnung von weilant des Herrn  
Printzen in disze Landen gebrachte mobilien begehrt.


XXVI. *Was uf den fall über alles geschehen suchen, anhal-  
ten und bitten danieden nichts zu erhalten noch fruchtbar-  
lichs auszurichten sein würde, sondern man mit  
abschlägiger antwortt abgewiesen, oder das  
werck uf die lange bahn gespielt wer-  
den sollte, man alsdan zu thun.*

Demnach zu besorgen, wo die gutliche suchung kein  
statt finden möchte, dasz man darnieden mit recht, dweil  
sie zugleich *judices* und parthey mit einander seynd, wenig  
auszurichten und zu erlangen sein werde, als hetten die  
Gesandten und abgeordnete sich dohin zu erkleren, dasz  
sie solche, über mein und ihre, wie auch vieler Christen  
und ehrliebenden leuth, ja deszen gegentheils sellsten  
verhoffen und vermuthen, empfangene abschlegige ant-  
wortt und schlechte abfertigung mir wieder zurück bringen  
musten, aber es bey sich gentzlich darfür hielten, dasz ich  
es darbei nicht werde bewenden und bleiben laszen, son-  
dern mich deszen, durch ein öffentliches schreiben, domit  
menniglich zu spuern welcher maszen das Hausz Nassaw-  
Dillenburg umb seiner, der Niederländen geleisten und  
mit gutwilliger darstreckung ihres leihs, lebens, guts  
und bluts und aller zeitlicher wolfahrt, in viel wege  
erwiesener trewer und hochnutzlicher dienste, ins verder-  
ben und allerdings weren umbgestoszen worden, zweif-  
fels obn beclagen; und demnach ich diejenige, so mich  
und die meine also in's verderben gesteckt, nicht vor

No. arrest an-  
griff.

1584. freunde erkennen, noch anders dan vor feinde achten könne, nach abförderung meiner söhne aus dem Landt, uf andere wege, deren ich sonst viel lieber geübriget sein wolle, und welche ich biszher bei andern, so sich ihres schadens an den Niederländern zu erholen gemeinet, zu vorkommen und zu verhindern mich bearbeitet und befliszen, wider meinen willen, werde gedencken müssen, und zum wenigsten mich im werck und in der that also erzeugen und beweisen, damit, wen ich schon daher nit viel ergetzlichkeit, noch nutzen zu gewartten und bekommen solte, doch meine *creditores*, sampt andern ehrliebenden leuthen, daraus so viel abzunehmen dasz nicht ich, sondern die Staten meines und der creditorn verderben ein ursach were, und ich an meinem orth ungern etwas so zu auszbringung und befürderung ihrer bezalung immer ersprieszlich und dienlich sein möchte, erwinden und mangeln laszen wolte.

Der ungezweiffelter zuversicht ich in dem hierauszen mehr zusprungs und beifalls dan man itzo vielleicht glaubet oder meinet, haben und finden werde.





## **EXPLICATION DE LA PLANCHE.**

---

- N.<sup>o</sup> 1. Signature d'Eberhard van Reyd. (voyez page 296.)**
- **2. Fragment d'une lettre de Louise Julienne Comtesse de Nassau. (p. 449.)**
  - **3. Signature d'Anne Comtesse de Nassau. (p. 450.)**
  - **4. Fragment d'une lettre de Louise de Coligny, veuve du Prince d'Orange. (p. 477, sv.)**
  - **5. Copie ancienne d'un fragment d'une lettre de Henri de Bréderode. 13 sept. 1564. (T. I. 1<sup>re</sup> éd. p. 194 et 198, 2<sup>e</sup> éd. p. 306.)**

viii. à la p. 51.

1. *Amour*

*es Fr.*

*faict*

*nous*















